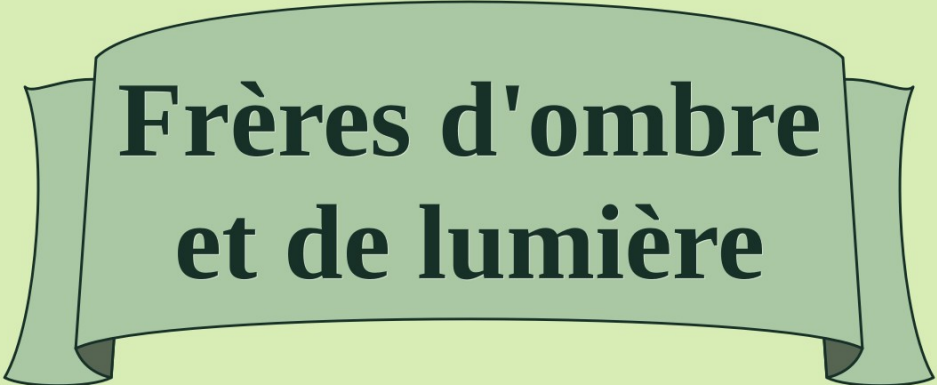




Frères d'ombre et de lumière

**Julie Victoria Jones - Le
livre des mots - 3**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



J.V. Jones

Le Livre des mots, T.III

FRÈRES D'OMBRE ET DE LUMIÈRE

calmann-lévy

*Du même auteur
chez Calmann-Lévy*

LE LIVRE DES MOTS

L'Enfant de la prophétie, t. I, 2005

Le Temps des trahisons, t. II, 2006

J. V. Jones

Le Livre des Mots, III

FRÈRES D'OMBRE
ET DE LUMIÈRE

Roman

*traduit de l'anglais
par Guillaume Fournier*

calmann-lévy

Titre original anglais :

MASTER AND FOOL

(Première publication : Warner Books, Inc., New York, 1996.

Tous droits réservés.)

© J. V. Jones, 1996

Pour la traduction française

© Calmann-Lévy, 2007

ISBN 978-2-7021-3797-6

Pour Richard

Remerciements

J'ai été grandement aidée dans l'écriture de cette trilogie par les travaux d'un certain nombre d'érudits, en particulier ceux de Philip Warner, Frances et Joseph Gies, Elizabeth David et Reay Tannahill.

J'aimerais aussi remercier Betsy Mitchell pour le risque qu'elle a pris avec moi qui n'avait jamais été publiée, et pour avoir éclairé mes manuscrits de ses bons conseils et de sa bonne humeur. Concernant l'intrigue et les personnages, je dois saluer Mark Arnold, qui m'a mise au défi de resserrer l'histoire du mieux que je pouvais ; par ailleurs, le personnage qu'il me conseillait d'inclure dans la scène finale est bien là, au cœur de l'action (même si je n'ai rien pu faire pour les porcs en maraude, désolée !). Je me sens aussi redevable à l'égard de Wayne D. Chang pour une longue liste de choses incluant le soutien moral, le pain médiéval et différents trucs de jeu. J'éprouve encore une grande reconnaissance envers Nancy C. Hanger, Mari Okuda et toute l'équipe de Warner Books pour avoir aidé cette trilogie à donner le meilleur d'elle-même. Merci également à Darrell K. Sweet pour les merveilleuses illustrations de couverture de chaque volume [de l'édition américaine].

Je voudrais enfin remercier mon frère Paul, pour services rendus sur mon site web bien au-delà des limites du devoir fraternel, et Richard, pour ses nombreuses suggestions.

*Quand les hommes d'honneur négligeront leur cause,
Quand trois sangs seront savourés le même jour,
Deux maisons uniront leurs lignées et leur or
Et sèmeront les germes de ta ruine.
Alors viendra un homme sans père ni mère,
Dont l'amante sera la sœur,
Et qui retiendra la main du destin.
Les pierres seront brisées, le temple s'effondrera,
La marche du sombre empire s'interrompra,
Mais c'est le fou qui détiendra la vérité.*

Marod, *Le Livre des Mots*





Prologue

Tip. Tip. Tip. La clepsydre tourna d'un degré, vidant l'équivalent d'un gobelet d'eau au fond du bassin. Encore un tour et l'heure sonnerait. La même heure qui avait vu, un mois plus tôt, célébrer son mariage avec le duc.

Melli se pelotonna dans le meilleur fauteuil de la pièce la plus agréable de la maison. Alors que ses pieds décollaient du sol, son pouce trouva le chemin de sa bouche. Elle posa l'autre main sur son ventre puis se mit à se balancer d'avant en arrière. Elle était une veuve sans noir à se mettre, sans cadavre à emmailloter, sans nuit de noces dont se souvenir durant son deuil. Tout le contraire d'une veuve, selon les critères de Brennes.

Oh, mais ils avaient tort. Tous : de messire Baralis à son père, de Traff à Taol, de la duchesse Catherine au plus humble garçon d'écurie. Du premier au dernier, ils n'auraient pu davantage se tromper.

Melli se balançait d'avant en arrière. D'avant en arrière, d'avant en arrière, d'avant en arrière, en arrière, en arrière.

En arrière jusqu'au jour de ses noces. À la chapelle. À cette heure unique que le duc et elle avaient passée comme mari et femme.

L'odeur de l'encens et des fleurs les accompagnait tandis qu'ils se détournaient de l'autel et remontaient l'allée centrale. Le duc avait la main froide, la poigne ferme. On ouvrit grand les portes de la chapelle et quelque part, des cloches se mirent à sonner. Une centaine de paires d'yeux était braquée sur eux, et pourtant Melli ne voyait que Taol. Dans une église remplie de gens à la joie feinte, la franchise du chevalier n'en paraissait que plus éclatante ; il s'inclina sur leur passage, ne laissant son expression le trahir qu'une fois son visage tombé dans l'ombre. Un regret sur lequel on ne pouvait se méprendre se peignait sur chacun de ses traits.

Melli lança un bref regard vers le duc. Ce dernier ne s'était aperçu de rien ; il regardait droit devant lui.

Ils traversèrent le palais à pied, encadrés par des gardes en livrée bleue, le bruit des pas de Taol dans leur dos. Melli avait l'impression de rêver. Tout s'était enchaîné si vite : la romance, la demande, le mariage. Trop vite. Elle se sentait grisée par la rapidité des événements, l'ampleur de l'enjeu. Il ne s'agissait pas seulement d'un

mariage, mais d'une véritable stratégie de paix. Le duc l'aimait, la jeune femme n'en doutait pas. Pourtant, c'était un amour favorisé par la convenance : il avait besoin d'un héritier, et d'une épouse pour lui en donner un. Le mariage avait la même valeur qu'un traité – et la nuit de noces ferait office d'encre pour le signer.

Melli savait tout cela, mais y attachait de moins en moins d'importance à mesure qu'ils se rapprochaient de la chambre du duc. Sa lourde robe de satin frottait contre ses seins. Elle sentait les effets du vin de cérémonie sur ses joues, sa langue et au creux de son ventre. Un vin plutôt âpre pour une noce ; les prêtres devaient le distiller eux-mêmes. Melli tortilla les doigts dans la main du duc, qui se tourna vers elle.

« Bientôt, mon amour », murmura-t-il.

La richesse de sa voix compensait la finesse de ses lèvres. Il avait la main un peu moite ; de son fait ou de celui de Melli, peu importait. Certes, il s'agissait d'un mariage de convenance, mais l'amour et la passion s'étaient invités à la noce. Et ce soir-là, ils régneraient en maîtres.

Ils parvinrent à destination en quelques minutes seulement. Ils avaient parcouru les derniers deux cents mètres au pas de charge, le duc courant presque dans les couloirs. Taol l'avait suivi comme son ombre. Huit hommes attendaient devant la double porte béante des appartements du duc, les lances croisées en hommage, le regard galamment détourné. Le duc poussa Melli en avant. En se laissant entraîner vers le seuil, celle-ci jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Taol n'était plus là. Son cœur se serra brièvement, mais la présence du duc – solide, rassurante – dissipa ce sentiment de malaise. Quand la porte se referma derrière eux, Melli ne se souvenait même plus de quoi elle avait eu peur. Rien n'importait plus désormais.

Ils se trouvaient dans un petit vestibule, au pied d'une courte volée de marches menant vers les appartements. Une deuxième porte à double battant fermait le haut. Comme elle posait le pied sur la première marche, Melli sentit la main du duc se poser sur sa taille. Il la fit pivoter d'une main ferme.

« Je veux embrasser ma femme sur le seuil », déclara-t-il. Sa voix avait des accents inconnus ; on aurait dit celle d'un étranger – basse, gutturale, lourde d'une chose que Melli n'aurait su nommer. Ses lèvres s'écrasèrent contre les siennes, si brutalement qu'elle sentit les dents par-derrière. Sa langue suivit. Fine, sèche et coriace comme du vieux cuir, elle portait encore les traces de son dernier repas. Le pied de Melli s'attarda un instant au-dessus de la marche, puis vint se poser contre le mollet du duc.

Melli darda sa langue du fond de sa bouche, cambra le dos, passa les bras autour de son cou et lui rendit son baiser mâchoire contre

mâchoire. À demi folle d'une excitation nouvelle pour elle, elle s'appuya de tout son long contre le duc.

Il s'écarta.

« Venez, mon amour, laissez-moi vous conduire au lit nuptial. »

Avant que ces mots ne s'échappent de sa bouche, elle les refoulait avec sa langue. Ce qui brûlait en elle était trop fort pour souffrir le moindre retard. Être privée du corps du duc un instant de plus lui paraissait insupportable. Il résista tout d'abord, la repoussant à bout de bras, la main dans le creux de son dos, mais elle riposta avec ses nouvelles armes, en lui mordillant les oreilles, en lui soufflant son haleine chaude et humide dans le cou.

« Malédiction, Melliandra, murmura-t-il en l'attirant à lui. Vous me rendez fou. »

Ses mots excitèrent Melli plus que n'importe quel baiser. Rejetant sa tête en arrière, elle lui offrit ses seins. Une brève exclamation de surprise, et elle se retrouva allongée contre les marches. Une lanterne solitaire éclairait le duc par-derrière. La jeune femme fut surprise par la sûreté de ses gestes : qu'il se montrât aussi familier avec les sous-vêtements féminins ne lui semblait guère convenable. Un instant plus tard, elle s'en réjouissait. Mieux valait un homme qui savait ce qu'il faisait que les tripotages maladroits d'un jeune coq de la cour. Le duc ne se donna pas la peine de délayer son corsage ni de défaire les nœuds de son jupon ; il lui retroussa le vêtement jusqu'à la taille et se mit directement à l'œuvre sur le linge de corps qu'elle portait par-dessous.

Melli sentait les marches de pierre lui rentrer dans le dos. Le vin consacré courait dans ses veines, charriant avec lui des fragments de souvenir : des baisers, des caresses, des effleurements d'autrefois. Jack, Edrad – Melli se raidit un instant – et Baralis. Un long doigt crochu qui descendait le long de son dos zébré de marques. Malgré elle, Melli accentua sa cambrure.

Ses pensées volèrent en éclats sous la douleur. Ses jambes s'étaient depuis longtemps écartées de leur propre chef, et elle sentit quelque chose se déchirer entre ses cuisses. Elle voulut crier, mais la langue du duc lui fouaillait la bouche tandis que l'image de Baralis lui cinglait l'esprit. La douleur parut se replier sur elle-même, laissant un vide qui demandait à être rempli. Les doigts de Melli cessèrent de former des poings pour devenir des griffes. L'angle de la marche était une main dans son dos, et l'homme au-dessus d'elle, guère plus qu'une silhouette se découpant dans la lumière. Seul comptait le désir, que tout – le vin, la souffrance, les souvenirs – contribuait à renforcer.

L'acte prit fin trop tôt, trop vite ; rien qui justifiât de tels transports. Melli haletait, le souffle court. Elle en réclamait davantage.

Quelque chose de chaud et d'épais comme du mercure coula le

long de sa cuisse. Son regard s'alluma sur le plafond : de la pierre plaquée de bronze. Le duc, redevenu lui-même, se dressa au-dessus d'elle et arracha la manche de sa tunique.

« Tenez, dit-il en lui tendant le tissu lourdement brodé. Nettoyez-vous. Il y a beaucoup de sang. » Son ton était froid, presque désapprouvateur.

Melli se détourna et fit ce qu'on lui demandait. Elle se sentait honteuse, confuse, ramenée brutalement sur terre. Lui avait-elle déplu en quoi que ce soit ?

Le sang ne se nettoyait pas facilement. Il était sombre et coagulait vite. Melli dut cracher sur le tissu pour le faire partir. Alors qu'elle frottait les dernières taches, le duc dit dans son dos :

« J'aurais préféré attendre le lit nuptial. Ce n'est pas un endroit convenable pour les plaisirs de l'amour. »

Melli se leva, les jambes faibles, ralliant progressivement ses sens. Une douleur sourde lui tenaillait le flanc. « Vous n'avez donc pas aimé ? » demanda-t-elle.

Le duc s'approcha et défroissa sa robe. Il répondit sans la regarder : « Ça aurait été plus confortable pour vous. »

Percevant quelque chose proche de l'embarras dans la voix du duc, Melli lui offrit son bras. « Venez, dans ce cas, essayons de nouveau. »

Le duc sourit, pour la première fois depuis la cérémonie. « Sorcière », dit-il.

Melli s'engagea dans l'escalier. « Je n'avais encore jamais été traitée de sorcière ; seulement de voleuse.

— Voleriez-vous le cœur des hommes ?

— Non. Leur destin. » Tout en parlant, Melli fut parcourue d'un frisson. Ces mots n'étaient pas d'elle, ils appartenaient à une autre. Une femme du Lointain Sud, assistante d'un marchand d'esclaves. *« D'où je viens, les gens comme elle sont appelés des voleurs. Leur destin est si fort qu'ils plient celui des autres à leur service ; et ce qu'ils ne peuvent plier, ils le volent. »*

Melli avait la main sur la porte ; le duc venait tout de suite derrière. Elle poussa le battant de bronze et entra la première. Ils se retrouvèrent dans l'étude du duc, dont Melli se souvenait parfaitement. Deux bureaux croulaient sous la nourriture : rôti de bœuf froid, jambon et venaison, sucreries, gaufres et tartes. Les armes de Brennes étaient sculptées en sucre filé.

Le duc marcha jusqu'à la table la plus proche et leur versa une coupe de vin à tous les deux. Melli remarqua pour la première fois son épée nue à la ceinture. La portait-il pendant qu'ils faisaient l'amour ? Sûrement pas.

Il lui tendit sa coupe. « Mangeons un peu pour reprendre des

forces », dit-il avec un doux sourire.

Se jetant contre lui, Melli lui prit la coupe et la reposa. Ses mains tremblantes cherchèrent le pommeau de son épée. Une lueur d'avertissement flamboya dans les yeux du duc, mais elle l'ignora et dégagea l'arme de sa boucle. L'épée était lourde, solide, agréable à tenir en main. « Vous n'en aurez pas besoin », dit-elle en la posant sur le bureau.

« Melli... »

Elle coupa court à ses protestations par un baiser. « Remettons le dîner à plus tard. La viande est froide, elle ne perdra rien à attendre un peu. » Ce qu'ils avaient commencé dans l'escalier avait besoin d'être achevé – en ce qui la concernait, du moins. Le duc semblait avoir déjà pris son plaisir. Elle lui étreignit les doigts. « Emmenez-moi dans la chambre. »

Le regard aussi dur que son épée, le duc la saisit par le bras, sans ménagement. « Très bien, dit-il. Il semble que je ne puisse faire attendre ma dame. » Lui tordant le bras derrière le dos, il l'entraîna vers la chambre à coucher.

Elle aperçut l'assassin en premier. Il se tenait sur le côté de la porte, le couteau contre la poitrine. Melli hurla. Le duc la propulsa en avant d'une main et chercha son épée de l'autre. Il ne l'avait plus. Il n'hésita qu'une fraction de seconde, mais ce fut plus que suffisant pour laisser le temps à l'assassin de lui bondir à la gorge. Sa lame était longue, sa main rapide ; tout fut terminé en un instant.

Melli hurla, hurla, et personne ne vint. Le sang trempa la tunique du duc avant même qu'il ne s'écroule. Elle retrouva le nom de l'assassin : Traff, le mercenaire de Baralis. Après ce dernier tour de force, son esprit dut céder. Elle ne se rappelait rien de ce qui avait suivi. À l'exception de Taol. Le chevalier survint et, même si tous deux surent aussitôt que rien ne serait plus jamais comme avant, il s'assura au moins de sa sécurité. Le chevalier serait toujours là pour s'occuper d'elle – elle n'avait pas besoin que son esprit le lui dise. Son cœur le savait déjà.

Melli se balançait d'arrière en avant. En avant, en avant, en avant.

La clepsydre tourna encore d'un degré. Un mois, à une minute près maintenant. Un mois de veuvage, un mois à se terrer, un mois sans saignements.

Leur union ne s'était pas résumée à la cérémonie ce jour-là. Le mariage avait bel et bien été consommé, et la jeune femme était la seule personne des Terres connues à le savoir. Pas pour longtemps, cependant. La main de Melli épousait la courbure de son ventre. La dernière fois que du sang avait coulé entre ses cuisses, c'était dans l'escalier conduisant aux appartements du duc. Suite à sa défloration, et non à ses menstrues. Elle n'avait plus saigné depuis.

Un enfant grandissait en elle : l'enfant du duc, et son héritier s'il s'agissait d'un garçon. Melli écarta les doigts en travers de son ventre. Comment la cité de Brennes prendrait-elle la nouvelle ? La réponse fut prompte à venir. On essaierait de la discréditer, de prétendre que le duc n'était pas le père, ou qu'il avait été conçu en dehors des liens du mariage. On l'accablerait de mensonges et d'accusations d'ailleurs, selon beaucoup, n'était-elle pas déjà la complice du meurtre ? Rien de tout cela n'avait plus d'importance. La seule chose qui comptait désormais, c'était de préserver cette vie à venir.

Dans huit mois allait naître un bébé ; dès lors la jeune femme vouerait sa vie, sa force, son âme même, à sa seule protection. En ôtant son épée au duc, Melli avait scellé son destin et devait en accepter les conséquences.

Elle se leva et effleura la clepsydre, faisant tomber une goutte du réservoir. L'appareil avançait prématurément à l'heure suivante : si seulement toutes les heures voulaient bien s'écouler si vite ! Melli était impatiente de voir naître son enfant.

Si c'était une fille, elle pourrait réclamer sa part de l'héritage de Catherine. Si c'était un garçon, il en obtiendrait la totalité.

« Je suis las d'arpenter les rues jour après jour à la recherche d'un travail, Finaud. Mes oignons me font souffrir le martyr.

— Combien en as-tu au juste, La Bousille ?

— Quatre, au dernier décompte.

— Il va falloir continuer à marcher, dans ce cas. Ce sont *cinq* oignons qui portent bonheur, et non quatre.

— Qu'y a-t-il de si heureux dans le fait d'avoir cinq oignons, Finaud ?

— Un homme qui souffre de cinq oignons ne sera jamais impotent, La Bousille.

— Impotent !

— Aye, impotent. La malédiction des petits marcheurs.

— Mais le chapelain prétendait que le seul moyen de soigner l'impotence consistait à passer une nuit en méditation.

— Non, La Bousille, le chapelain n'a jamais dit cela. Il a parlé d'une nuit de *fornication*. Cela fait une fameuse différence, sais-tu ? » Finaud hocha la tête avec sagesse et La Bousille acquiesça en réponse.

Les deux gardes déambulaient le long d'une rue dans la partie sud de Brennes. En ce milieu de matinée, une pluie fine commençait tout juste à tomber.

« Je suppose que nous pouvons nous estimer heureux, Finaud. Se faire renvoyer de la garde vaut toujours mieux qu'être fouetté puis emprisonné.

— Aye, La Bousille. L'ivrognerie pendant le service n'est pas une mince affaire. Nous nous en tirons à bon compte. » Finaud s'arrêta un moment pour gratter le crottin de cheval collé à sa semelle. « Naturellement, cela aurait pu aider s'ils nous avaient versé un mois de solde avant de nous jeter dehors. En l'espèce, nous avons à peine de quoi payer notre prochain repas, alors ne parlons pas de deux chevaux pour nous ramener dans les royaumes.

— Tu as quand même dépensé en bière le peu d'argent qui nous restait.

— Ah, La Bousille, tu apprendras que la bière est une nécessité fondamentale de l'existence. Sans bière, un homme n'a plus qu'à se rouler en boule et à mourir. » Finaud adressa à son compère un sourire conquérant. « Tu verras, tu me remercieras un jour. Par ailleurs, nous

pouvons encore trouver du travail. Le mariage de Kylock et de Catherine aura lieu dans deux semaines, et il ne manquera pas d'ouvrage pour des hommes de notre talent.

— Personne n'acceptera de nous employer, Finaud. Messire Baralis tient pratiquement la ville désormais, et s'il apprend que quelqu'un nous a aidés, il le fera fouetter jusqu'au sang. » La Bousille remonta le capuchon de son manteau. Il détestait la pluie – elle lui faisait se dresser les cheveux sur la tête. « Nous devrions faire ce que je t'ai proposé : quitter la ville, franchir les montagnes et nous engager dans l'armée de Haute-Muraille. Depuis que Kylock a assassiné le roi des Halcus, il paraît qu'on recrute à tour de bras, là-bas. Quiconque est prêt à se battre pour la Muraille reçoit cinq pièces de cuivre par semaine, une cuirasse neuve et toute la viande de chèvre qu'il peut avaler.

— Nous engager à Haute-Muraille signifierait rejoindre le camp des vaincus. » Finaud cracha avec assurance. « Les cités du Nord sont peut-être en ébullition, mais Brennes et les royaumes n'ont jamais été aussi forts. En seulement trois semaines, Kylock s'est emparé de la quasi-totalité du Halcus oriental. Le pays entier est pratiquement à lui. Qui sait où il s'arrêtera ?

— J'ai entendu dire qu'il avait l'intention d'offrir le Halcus à Catherine en présent de mariage.

— Ma foi, après ce qui est arrivé au roi Hirayus, c'est pratiquement chose faite. »

La Bousille secoua lentement la tête. « C'est là une chose terrible. La tente des pourparlers est un sol sacré.

— Rien n'est sacré pour Kylock. »

En levant la tête pour acquiescer, La Bousille repéra une silhouette familière dans la foule. « Hé, n'est-ce pas le petit Chipeur que j'aperçois là-bas ? » Sans attendre la réponse de son compère, il se précipita en criant à tue-tête : « Chipeur ! Chipeur ! Par ici ! »

Chipeur regarda autour de lui. Il avait été chargé d'une mission importante et on lui avait spécifiquement recommandé de ne pas traîner en route, mais traîner était dans sa nature et le son de sa propre voix lui avait toujours paru une douce musique à ses oreilles. Il reconnut tout de suite le couple mal assorti que formaient Finaud et La Bousille. Ils avaient l'air trempés, misérables, à bout de forces et, signe encore plus alarmant aux yeux du jeune voleur, sobres comme des baillis. Où allait le monde ?

La Bousille courut jusqu'à lui, un grand sourire en travers du visage. « Comment vas-tu, mon ami ? C'est bon de te revoir. Finaud et moi nous sommes fait du souci pour toi après la nuit où...

— La nuit où nos chemins se sont séparés », l'interrompit Finaud

en lui jetant un regard d'avertissement.

Chipeur se dégagea doucement de La Bousille qui le serrait à l'étouffer. Il défroissa sa tunique et lissa ses cheveux en arrière. « C'est toujours un plaisir, messieurs, dit-il avec une courbette.

— Es-tu toujours en deuil ? lui demanda La Bousille dans un chuchotement lourd de signification.

— En deuil ? En deuil de quoi ?

— De ta pauvre mère défunte, naturellement. Tu passais tout ton temps à la chapelle, à prier pour son âme. »

L'attitude de Chipeur changea du tout au tout : ses épaules s'affaissèrent, son dos se courba, ses lèvres s'avancèrent en une moue boudeuse. « Je la pleure encore chaque jour, La Bousille », murmura-t-il sur un ton tragique. En voyant les hochements de tête de commisération de Finaud et La Bousille, Chipeur éprouva du remords. Martinet n'aurait pas approuvé la désinvolture avec laquelle il invoquait la mémoire de sa mère. Les tire-laine avaient la réputation d'être de grands sentimentaux pour tout ce qui touchait à leur mère. Quoi, Martinet lui-même n'avait-il pas aimé la sienne au point de donner son nom à l'une de ses techniques les plus célèbres : la Fouille de Didelle ? Une manœuvre particulièrement furtive et ingénieuse permettant de dépouiller un homme de tout ce qu'il avait dissimulé près de ses parties vitales. Apparemment, rien n'échappait aux doigts agiles de la Mère Didelle. Chipeur n'avait jamais tenté d'élever son art aux hauteurs vertigineuses de la Fouille de Didelle, et à vrai dire n'était pas certain de le vouloir un jour.

La culpabilité qu'il éprouvait à tromper ainsi les deux gardes, et surtout à les voir errer dans la rue sans aucune perspective – après tout, il en était partiellement responsable –, le poussa à leur soumettre une proposition. « Si vous cherchez un toit, un repas chaud et la possibilité de protéger une certaine dame de haute naissance, je sais où vous pourriez aller. » Tout en disant cela, Chipeur secoua lentement la tête ; pas de doute, cela lui vaudrait des ennuis auprès de Taol. La culpabilité le perdrait.

« Où ça ? » demanda Finaud, soudain intéressé. Qu'il ne voulût pas connaître l'identité de la dame en disait long.

D'un geste du doigt, Chipeur fit signe aux deux gardes d'approcher. De sa voix la plus basse et la plus discrète, il leur donna l'adresse de la cachette. « Frappez trois fois à la porte, et quand on viendra vous ouvrir, dites que vous êtes venus livrer les escargots ; que c'est Chipeur qui vous envoie. » Voilà, c'était fait. Taol n'aurait pas d'autre choix que d'engager les deux gardes – ou bien, de les assassiner. Écartant rapidement cette fâcheuse pensée, le jeune voleur dit : « Quant à moi, il faut que je file. J'ai un message à porter au palais. »

Il allait partir quand Finaud le retint par le bras. « Ne va pas au palais, Chipeur. Si Baralis te met la main dessus, Bore lui-même ne pourra rien pour toi. »

Chipeur se dégagea, lissa le pli de sa manche et s'inclina. « Merci du conseil, Finaud. Je garderai ça présent à l'esprit. À plus tard. » Sur quoi il se fondit dans la foule comme seul un vide-gousset en est capable.

Le jeune voleur ne regarda pas en arrière. Il se faisait tard, et Maybor devait attendre son retour avec impatience. Chipeur haussa les épaules. Il n'aurait qu'à rejeter la faute sur la pluie : une rue noyée dans un flot d'immondices pouvait vous ralentir considérablement.

Dommage qu'il soit en mission, d'ailleurs, car une pluie torrentielle offrait des conditions idéales pour un voleur à la tire. Les gens se cognaient les uns dans les autres, le manteau soulevé au-dessus de la tête, les yeux baissés – on ne pouvait rêver mieux. Un homme adroit pouvait faire de gros profits par temps de pluie. Peut-être irait-il tenter sa chance un peu plus tard, lorsqu'il aurait remis son billet. Ce ne serait sans doute pas une mauvaise idée de rester loin de Taol. Le chevalier serait furieux à cause de Finaud et de La Bousille, et plus encore à propos du billet.

Chipeur le sentait dans sa tunique : toujours en place. Aussi sec qu'un archevêque en plein désert, et une raison de plus d'éprouver du remords. L'ennui, c'était que Taol ignorait tout du plan. Maybor et lui l'avaient concocté ensemble, et Chipeur doutait que le chevalier l'eût approuvé. Il s'agissait d'un pari, comportant certains risques – raison pour laquelle Chipeur avait accepté, d'ailleurs, le jeune voleur se montrant bien incapable de résister à un tel défi – et sans rien à gagner au bout du compte, sinon une petite satisfaction personnelle pour Maybor. Néanmoins, Chipeur comprenait ce besoin de satisfaction personnelle – Martinet lui-même n'aurait pas réagi autrement. Et puis, il appréciait le fait de se trouver dehors. Rester enfermé toute la journée dans leur cachette en compagnie de Taol, de Melli et de Maybor n'avait rien de drôle. Il y avait des affaires à conclure, des poches à soulager, de l'argent à faire circuler, et qui était mieux indiqué que lui pour le faire ?

Avant d'avoir dit ouf, Chipeur se retrouva devant le conduit d'écoulement. Brennes n'avait pas d'égouts à proprement parler, mais possédait un réseau de conduites de drainage et de galerie qui empêchait la cité d'être inondée lors des orages et des pluies diluviennes qui descendaient toute l'année des montagnes. Le problème, pour autant que Chipeur pût en juger, était que la ville s'étendait entre le lac et les montagnes. L'eau qui ruisselait des montagnes était naturellement portée à s'écouler jusque dans le lac, et Brennes se trouvait coincée au beau milieu de la ligne de moindre

résistance.

D'où l'ensemble de conduites et de fossés permettant de détourner le ruissellement à la fois autour et *sous* la cité.

Situé en plein sur la berge du Grand Lac, le palais du duc – ou fallait-il parler du palais de la *duchesse*, désormais ? était généreusement pourvu en boyaux de ce genre. C'était devant l'un d'eux que Chipeur se tenait. Bien sûr, le jeune voleur avait compté sans la pluie. Il allait être trempé jusqu'aux os, et risquait même d'attraper la mort. Mais il y trouvait malgré tout matière à consolation : les araignées allaient périr noyées. Chipeur détestait les araignées.

Un rapide regard à gauche, un autre à droite – personne aux alentours pour l'instant – avant de soulever la grille. Avec une vitesse et une agilité qui auraient mis la larme à l'œil à Martinet, Chipeur se laissa glisser dans le conduit. Ses pieds s'enfoncèrent, *plouf*, dans une eau froide et nauséabonde dont le niveau montait rapidement. Il escalada le mur pour remettre la grille en place puis se laissa retomber dans l'eau. Elle lui arrivait aux genoux désormais. Il ne fallait pas traîner ; pas question d'attendre qu'elle lui arrivât au cou. Non, monsieur. Pas d'araignées mortes dans sa tunique.

La puanteur était épouvantable. La pluie charriait devant elle le pire de la cité, brassant les déjections et le crottin de cheval séché, le sang d'un chantier d'équarrissage, de la graisse de moules à chandelles ainsi que toute une théorie de carcasses. Apparemment, tout aboutissait ici, sous le palais. Chipeur promena son regard avec regret sur le flot des épaves – beaucoup auraient certainement mérité un examen approfondi – puis s'enfonça dans le noir de poix des galeries.

Il se retrouvait en terrain familier. Les voleurs aimaient le noir plus que toute autre chose. Les pieds de Chipeur trouvaient leur chemin d'eux-mêmes tandis qu'il scrutait les ténèbres à la recherche d'un point lumineux. Il s'éleva le long d'escaliers de pierre couverts de vase, sous des voûtes moussues où résonnait l'écho de ses pas ; l'eau se ruait vers lui en direction du lac, tandis que les ombres et les araignées mortes filaient dans son dos.

Le jeune voleur parvint finalement à la porte qu'il cherchait : celle qui donnait dans les quartiers des nobles. Collant son œil à la fissure, il plongea son regard dans un large couloir désert le long duquel s'alignaient de vieilles armures. Chipeur le connaissait bien. Bruissant de serviteurs en route pour allumer les feux et faire chauffer les bains au petit matin, l'endroit devenait aussi calme qu'une chapelle à la mi-journée. Les gardes n'y patrouillaient qu'une fois par heure, et la plupart des nobles étaient déjà loin à ce moment-là. Après une profonde inspiration, Chipeur invoqua brièvement la chance de Martinet, pressa le mécanisme d'ouverture puis posa le pied sur le sol

sanctifié du palais.

Éprouvant un curieux mélange d'excitation et de peur, le jeune vide-gousset partit vers les appartements de Baralis. Il avait une lettre à remettre, une réponse à attendre, et sa propre peau à sauver à n'importe quel prix.

« Concentre-toi, Jack. *Concentre-toi !* »

La voix de Lent-Goupil était très faible, infiniment lointaine. Hors du temps. Mais la puissance qu'elle dégageait était telle que Jack se surprit à lui obéir malgré tout. Il devait se concentrer. Sa conscience plongeait dans son ventre tandis que ses pensées se focalisaient sur le verre.

« Réchauffe-le, Jack. Ne le brise pas. »

Chaque muscle bandé, le moindre poil dressé, les yeux secs à force de ne pas ciller, Jack s'efforça de suivre les directives de Lent-Goupil. Il se *projeta* – il n'y avait pas d'autre mot, il projeta ce qui faisait de lui la personne qu'il était, ce qui reposait dans son esprit et reliait ses pensées – hors de son corps, en direction du verre. Ce fut terrifiant. L'épouvantable vulnérabilité d'abandonner son propre corps, combinée à la légèreté douce-amère de lame. Comment pouvait-on faire une telle chose ? s'émerveilla-t-il. Comment Baralis, Lent-Goupil et Bore savait qu'il en était encore s'étaient-ils habitués au choc ?

« Attention, Jack. Tu faiblis. »

Une part de lui aurait voulu crier : « Eh bien, laisse-moi donc faiblir ! » Mieux valait se trouver à moitié dans son corps que pas du tout. Au lieu de quoi, Jack se concentra davantage. Il traversa les fines particules actives de l'air jusqu'à la surface lisse du verre, qu'il trouva étrangement souple : malléable comme du plomb, coulante comme du miel onctueux ou un délicieux fromage d'été. Sentant la pression que le verre exerçait vers le bas, le jeune homme commença à comprendre ce que son état actuel avait de faux et d'artificiel. Modelé contre sa nature par l'homme, le matériau luttait tranquillement pour se libérer de ses chaînes. Il faudrait des siècles, des éons peut-être, pour qu'il retrouve sa forme originelle, mais il finirait par y parvenir. Aucune mémoire n'était plus longue que celle du verre.

Jack le comprit sans formuler la moindre pensée cohérente. Il le savait, c'est tout. Comme il savait, d'instinct plus que par l'effet de son intellect, que le verre *accueillerait* l'échauffement. Il ne le combattrait pas. L'échauffement le rapprocherait de son but.

À sa grande surprise, le jeune homme pulsa de la force dans ce savoir. Il cessa d'être un fouet pour devenir une clef. Doucement, très doucement, en marchant mentalement sur des œufs, il se fondit parmi les éléments du verre. La peur rôdait à la périphérie, mais il ne lui prêta aucune attention ; rien n'importait plus – seulement la jonction.

Si Lent-Goupil dit quelque chose, il ne l'entendit pas.

Il prit conscience de la vibration du verre : forte, régulière, presque hypnotique. Jack sentit son propre rythme intérieur s'aligner sur elle. Il se sentait bien, si *bien*.

« Jack ! Prends garde ! Tu es en train de te perdre. » Les paroles de Lent-Goupil avaient davantage de poids qu'un discours ordinaire ; elles étaient lourdes de sorcellerie. Jack sentit le pouvoir de son interlocuteur, et en éprouva de la répugnance. Le verre était sien, il ne tolérerait aucune interférence. Et voilà que soudain, quelque chose s'insérait de force entre le verre et lui, un éclat de pensée transformé en lumière, qui agit comme un coin et fit éclater la jonction. Jack le combattit avec toute son agressivité. La vibration du verre l'avait assoupi, et il se sentait désormais dans la peau d'un géant qui s'éveille. De chaud, le verre devint brûlant ; une ligne orange se mit à luire sur le rebord.

« Jack, je t'ordonne de *lâcher* ! »

Jack ressentit un grand déchirement, vit un éclair aveuglant, puis fut arraché hors du verre. Il filait vers son corps quand le verre explosa, projetant des éclats en fusion à travers les airs. Alors même qu'il reprenait possession de sa chair et de son sang, le jeune homme sentit plusieurs fragments le toucher ; brûlants, grésillants, cinglants comme des coups de fouet, ils s'enfoncèrent dans sa poitrine et dans ses bras. Jack, encore étourdi par le choc du retour, bondit de sa chaise. Sa tunique flambait, la peau grillait par-dessous. Revenu depuis trop peu de temps dans son corps pour être sensible à la douleur, Jack n'éprouva que de l'horreur. Il devait échapper au verre. Empoignant sa tunique, il la fit passer par-dessus ses épaules. Des gouttes de verre durci tintèrent sur le sol.

Au moment où la douleur se déclarait, Jack fut frappé dans le dos par une vague de fraîcheur. Il fit volte-face, rapide comme l'éclair. Lent-Goupil se tenait devant lui, un grand seau vide et ruisselant à la main. De l'eau. L'herboriste lui avait vidé un seau d'eau dessus. Il s'avança d'un pas. « Jack...

— Laissez-moi tranquille, Lent-Goupil », cria Jack en levant un bras en guise d'avertissement. Las et désorienté, il tremblait de la tête aux pieds. « Vous n'auriez pas dû vous en mêler. Je le tenais. Je maîtrisais la situation. »

Une colère équivalente monta dans la voix de Lent-Goupil. « Pauvre imbécile. Tu ne contrôlais rien du tout. C'est le *verre* qui te tenait. Tu as bien failli t'y perdre. »

La douleur fulgurante de ses nombreuses coupures mit Jack en rage. « Je vous avais dit que ce verre était à moi ! » Il se frappa la poitrine avec le poing.

L'herboriste secoua lentement la tête puis laissa tomber le seau à

ses pieds. Quand il parla, ce fut en détachant soigneusement chaque mot : « Fais encore une erreur de jugement pareille, Jack, et ce sera la dernière. Je n'interviendrai pas une deuxième fois pour te sauver. Je ne suis pas une nourrice. »

Abruptement, il tourna les talons et gagna la porte, en jetant pardessus son épaule : « Tu trouveras un onguent dans le pot bouché par un chiffon au-dessus de la cheminée. Occupe-toi de tes brûlures. » Il claqua la porte derrière lui.

Jack s'effondra immédiatement sur la chaise. La colère, qui un instant plus tôt lui faisait bouillir les sangs, s'échappa de lui au premier souffle. Sans elle, il se sentit creux... et honteux. Baissant la tête sur ses genoux, il se frotta le visage à deux mains. Comment avait-il pu se montrer aussi bête ? Lent-Goupil avait raison ; il *avait* perdu le contrôle. Il s'était laissé totalement emporter. La vibration du verre lui avait paru tellement irrésistible – tout comme l'aurait été un chant de sirènes. Jack se creusa la cervelle pour en ramener quelques jurons choisis de boulanger, qu'il cracha avec aigreur. Apprendrait-il jamais à maîtriser le pouvoir qu'il avait en lui ?

Voilà désormais dix semaines qu'il habitait chez Lent-Goupil. Dix semaines que l'herboriste entre deux âges l'avait débusqué dans les buissons au bord de la route ouest d'Annis et ramené chez lui. Dix semaines d'instruction, d'effort et d'échec. Chacune de ses tentatives pour projeter son pouvoir se soldait par un désastre. Lent-Goupil s'était d'abord montré compréhensif, ralentissant l'allure, prodiguant des paroles d'encouragement et des conseils, mais, désormais, même lui commençait à perdre patience.

Jack se massa les tempes. Il accomplissait si peu de progrès. À croire qu'il ne réussissait à projeter son pouvoir qu'en cas de *réel* danger, quand la situation réveillait la rage au fond de lui. Là, dans la gentille petite ferme de Lent-Goupil, nichée dans un village paisible à une dizaine de lieues d'Annis et séparée de Brennes par une chaîne montagneuse, les seuls dangers qu'ils rencontraient paraissaient insignifiants. Personne n'en voulait à sa vie ; il n'était pas traqué, menacé ou arnaqué. Les rares personnes dont il se souciait ne couraient aucun danger, et à en juger par ce que Lent-Goupil lui avait raconté de la guerre, les choses semblaient se calmer dans le Nord. Sans rien ni personne à combattre, Jack avait bien du mal à puiser dans sa rage pour la diriger contre un verre ou n'importe quel objet que l'herboriste posait devant lui. Ces choses lui importaient peu – la compétence seule ne valait pas qu'on se batte pour elle. Il avait besoin d'un attachement émotionnel : quelqu'un ou quelque chose contre quoi se mettre en colère. Pendant le premier mois, il s'était révélé incapable de réussir la moindre projection à moins de se focaliser sur Tarissa.

Tarissa. La douleur flamboya dans les bras et la poitrine de Jack à l'évocation de ce nom. Il se leva, repoussa sa chaise en arrière d'un coup de pied. Il ne voulait pas songer à elle. Elle appartenait au passé ; envolée, comme morte. Il refusait de la garder en vie dans ses pensées. Elle l'avait trompé, trahi, et ni ses larmes ni ses supplices n'y changeraient rien. Magra, Rovas, Tarissa – ces trois-là allaient bien ensemble. Lui-même s'était montré si bête, si naïf, qu'il avait bien mérité son sort.

Jack marcha jusqu'à la cheminée et prit le pot sur le manteau. Au cours des derniers mois, il avait appris à se montrer dur envers Tarissa et lui-même ; c'était le seul moyen de mettre un frein à ses regrets. Il était un imbécile et elle une mauvaise fille, voilà tout. Il n'y avait rien d'autre à ajouter.

Ôtant le chiffon du pot, Jack en flaira le contenu. Quoi que ce fût, cela ne sentait pas bon. Il trempa prudemment un doigt dedans. L'onguent était froid, gras, de la couleur du sang séché. Bore savait ce qui pouvait entrer dans sa composition ! Chaque fois que Lent-Goupil se préparait à utiliser le contenu d'un de ses pots, il en posait toujours une goutte sur le bout de sa langue pour s'assurer qu'il restait efficace. Jack n'avait nullement l'intention de goûter celui-ci, cependant. Il préférerait que le produit le tue lentement en pénétrant dans ses plaies plutôt que d'un seul coup, net et définitif.

Jack entreprit de passer de l'onguent sur ses brûlures, celles des bras puis celles sur sa poitrine. Cela lui prit plus longtemps qu'il n'aurait cru ; non seulement ses mains tremblaient, ce qui nuisait à la précision de ses gestes, mais il éprouvait aussi une certaine réticence. Il avait beau se dire que la douleur importait peu – depuis son départ de Château Harvell, il avait enduré bien pire qu'une dizaine de brûlures –, l'idée de se faire mal *lui-même* le faisait hésiter. Ses plaies l'avaient lancé de manière tout à fait tolérable jusqu'à ce qu'il mette de l'onguent dessus ; ce n'est qu'ensuite que la vraie souffrance commença. Elle s'insinua sous sa peau avec mille barbillons minuscules, puis entreprit de se tailler un chemin vers la surface. Était-ce une vengeance de Lent-Goupil ?

« Jack ! Ne te sers pas de... » L'herboriste fit irruption dans la maison. En voyant Jack avec le pot en main, il s'arrêta au milieu de sa phrase. Il haussa les épaules d'un air penaud. « Bah, ça ne te tuera pas.

— Qu'est-ce que ça me fera ?

— Cela devait t'enseigner une leçon. » La voix de l'herboriste se réduisit à un marmonnement. « Au lieu de quoi, c'est moi qui en ai reçu une : il y a guère de satisfaction à agir par dépit. » Il cessa de fixer le sol. « Peu importe. Tu auras mal pendant quelques jours, mais cela ne devrait pas laisser de séquelles. »

Trop surpris pour parler, Jack lança un regard accusateur à Lent-

Goupil mais au fond de lui-même, il ne niait pas l'avoir mérité. Il les avait mis en danger tous les deux, et quand son hôte avait voulu l'aider, il l'avait repoussé de toutes ses forces. Il jeta le pot dans le feu. « Disons que nous sommes quittes », dit-il.

Lent-Goupil sourit, multipliant les rides autour de ses yeux et sur ses joues. Jack remarqua pour la première fois à quel point il paraissait vieux et fatigué. « Tenez, dit-il en lui tirant une chaise près du feu. Venez vous asseoir, je vais vous faire chauffer un peu de bière. »

L'herboriste repoussa l'offre d'un revers de bras. « Si j'avais voulu prendre quelqu'un pour s'occuper de mes vieux jours, Jack, j'aurais choisi quelqu'un d'autrement plus mignon. »

Jack hocha la tête, acceptant la réprimande. « Désolé, Lent-Goupil. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je suis tellement las d'échouer sans arrêt. »

Lent-Goupil tira une deuxième chaise près du feu, fit signe à Jack de s'asseoir et alla chercher une couverture pour en couvrir ses épaules nues. Enfin, lorsqu'il fut installé à son tour, il déclara : « Je serai franc avec toi, Jack. Ta formation se déroule mal. Le problème vient en partie de ton âge, je pense. Il aurait fallu t'instruire beaucoup plus tôt, quand ton esprit était encore ouvert et ton processus de réflexion moins... » L'herboriste chercha le mot juste. « ... rigide.

— Mais je n'ai senti mon pouvoir pour la première fois qu'il y a un an. » Un an ! Cela paraissait incroyable. Sa vie était devenue si chaotique, depuis, qu'il éprouvait des difficultés à se souvenir d'une époque où les choses étaient encore normales. Il ne savait même plus ce que le mot pouvait signifier.

« Peut-être n'en as-tu pris conscience que l'année dernière, mais le pouvoir se trouvait en toi depuis toujours. » Lent-Goupil se pencha en avant. « La sorcellerie ne nous vient pas brusquement dans une grande lumière aveuglante. Elle est réelle, viscérale, aussi profondément ancrée en nous que l'instinct et aussi incontournable que le battement de notre cœur. Tu es né avec, Jack, et quelqu'un aurait dû prendre la peine de s'en apercevoir plus tôt. Si ç'avait été le cas, tu n'en serais pas là aujourd'hui : un fugitif en fuite dans un pays étranger, semant la ruine dans son sillage. »

Rudes paroles, mais ô combien vraies. « Alors, il est trop tard ? Ne puis-je rien y faire ? »

Lent-Goupil soupira. « Il faut continuer à essayer, tu n'as guère le choix. Le pouvoir continuera à enfler en toi, et à moins que tu n'apprennes à le focaliser ou à l'infléchir, il finira par te détruire.

— Mais le simple fait d'apprendre n'est pas sans risque. Regardez le verre...

— Il n'y a rien qui soit sans risque, Jack. Rien du tout. » La voix

de l'herboriste avait perdu son accent rustique. « Quand on va au marché, on s'expose à se faire voler sa bourse, renverser par une charrette ou poignarder dans le dos. Quand on épouse une fille, on s'expose à la voir mourir en couches. Quand on croit en un dieu, on s'expose à ne découvrir que ténèbres une fois de l'autre côté.

— Quand on se fie à quelqu'un, on s'expose à être trahi, murmura Jack, presque pour lui-même.

— Jack, ton pouvoir est très grand. Si grand qu'il me fait peur. Chaque fois que tu es parvenu à le focaliser, j'en suis resté sans voix. Tu as reçu un don, et ce serait une tragédie si tu n'apprenais jamais à le maîtriser. »

Jack recula sa chaise un peu plus loin du feu. La chaleur était trop forte pour ses bras déjà douloureux. « Peut-être qu'en agissant sur des créatures vivantes au lieu d'objets inanimés, je...

— Ce serait encore plus dangereux, l'interrompt Lent-Goupil. Les animaux peuvent combattre la sorcellerie et ne s'en privent pas. La vitesse est déterminante dans ce genre de projections. Tu dois maîtriser la technique d'*infiltration* avant que nous puissions aller plus loin. » L'herboriste jeta un regard inquisiteur à Jack, puis se leva. « Je crois qu'il est temps pour toi de te reposer. Tu as reçu un choc, et ces brûlures n'ont pas l'air jolies. Un peu de lacus te fera du bien. »

Jack fut heureux de changer de sujet. Il avait assez donné en matière de sorcellerie pour la journée. Voire pour sa vie entière. Le jeune homme ne prit même pas la peine de souhaiter redevenir comme tout le monde : il avait renoncé aux souhaits depuis longtemps.

Baralis se frotta nonchalamment les doigts. Bien qu'on fût en été, ils continuaient à le faire souffrir. La faute à cette humidité qui s'infiltrait partout. Dès le lendemain, il irait trouver Catherine pour lui demander de changer de quartiers ; il était las de vivre comme un moustique suspendu au-dessus du lac.

Les plans et les cartes qui s'étaient sur son bureau avaient appartenu au duc autrefois ; ils se retrouvaient désormais en sa possession. Comme beaucoup d'autres choses : une pleine bibliothèque de livres anciens, des salles bourrées d'antiquités et d'instruments mystérieux, des caves truffées de secrets, et une salle forte regorgeant d'or. Le palais du duc était pareil à un immense coffre au trésor dont la mort du maître des lieux lui aurait donné la clef.

Malheureusement, le chancelier n'avait pas eu un moment à lui depuis les funérailles. Il y avait tant à faire, et tant qui *devait être* fait. S'occuper de Catherine lui prenait déjà le quart de sa journée. Elle n'était qu'une enfant – exigeante, prompte à piquer des colères puérides, réclamant toujours plus d'attention – et il devait jouer à la

fois les pères, les nourrices et les soupirants. Elle le convoquait dans ses appartements à toute heure du jour et il ne savait jamais à quoi s'attendre en la trouvant : larmes, colère ou joie. Quand elle n'avait aucun problème, elle s'en inventait, et ne s'estimait satisfaite qu'après avoir exercé sa volonté sur lui d'une manière ou d'une autre. C'était un jeu pour elle, et Baralis trouvait avantage à la laisser croire qu'il n'était qu'un pion entre ses mains.

Il se leva et s'approcha du feu. C'était lui le maître du jeu, lui qui commandait à distance les moindres décisions de Catherine. La nouvelle duchesse ne lui arrivait pas à la cheville en matière de manipulation. Elle risquait d'apprendre très vite, cependant ; après tout, elle était formée par un expert.

Le talent de Baralis pouvait se mesurer à l'aune des événements des cinq dernières semaines. En premier lieu, il avait rejeté la responsabilité de la mort du duc sur Taol, le protecteur de Melli ; ensuite, il avait persuadé Catherine de mener à bien son mariage avec Kylock ; et enfin, malgré le régicide abominable perpétré par ce dernier en Halcus, il avait convaincu à la fois la cour et le bon peuple de Brennes de soutenir cette union.

Plus exactement, c'était Catherine qui les avait convaincus. Trois jours après que la nouvelle de la mort du roi Hirayus se fut répandue en ville, Catherine avait, selon ses instructions, réuni sa cour autour d'elle. Elle avait annoncé sans ambiguïté sa ferme intention d'épouser le roi Kylock, et prié quiconque y voyait la moindre objection de s'avancer et d'exprimer ses griefs. Un homme commit l'erreur de sortir du rang : messire Carhill, ancien conseiller du duc, dont la fille unique avait épousé un riche seigneur de Haute-Muraille. À peine avait-il fait un pas que la garde ducale s'emparait de lui ; il fut exécuté séance tenante, en présence de la cour. Le soir même, ses fils furent arrêtés et décapités, et le lendemain, ses terres étaient saisies au nom de la duchesse.

La brutalité de cette affaire fut atténuée par un acte de compassion soigneusement calculé. Catherine avait recueilli l'épouse de messire Carhill au palais, proclamant publiquement que la malheureuse veuve ne manquerait jamais d'un toit ou de nourriture. Cette petite mise en scène fut menée au bénéfice du peuple, non de la cour. *Catherine fait peut-être preuve de fermeté, dit-on, mais au moins, elle ne manque pas de charité.* Baralis fit une moue de dégoût. Les petites gens se laissaient facilement abuser par de telles démonstrations de bonté.

En fait, l'opinion publique constituait le cadet de ses soucis. Catherine était perçue comme un personnage de tragédie : on avait assassiné son père, une lourde responsabilité venait de s'abattre sur ses frêles épaules et elle se retrouvait seule, dans un monde qui

oscillait au bord de la guerre. Bien entendu, qu'elle fût jeune et belle jouait en sa faveur. Encore une chose à laquelle le peuple se montrait sensible.

Baralis secoua lentement la tête. Non, Catherine ou les habitants de Brennes ne lui causaient aucun souci. Il ne pouvait en dire autant de Kylock. Que préparait le jeune roi ? L'aîné de Maybor, Kedrac, achevait la conquête du Halcus en son nom, mais s'arrêterait-il là ? Annis était-elle la suivante sur sa liste ? Et si tel était le cas, quand comptait-il attaquer ? Baralis espérait seulement qu'il remettrait l'offensive à plus tard. Brennes approuvait peut-être le mariage mais son soutien demeurerait précaire, circonspect ; de mauvaises nouvelles auraient tôt fait de le remettre en question. Et quelle pire nouvelle que celle de l'avidité sans limites de Kylock ?

Il s'agissait de maintenir un équilibre délicat : Annis et Haute-Muraille allaient certainement faire mouvement contre Brennes. La question était de savoir si elles attendraient le mariage. Baralis recevait des rapports quotidiens des deux cités de montagne, et leurs intentions semblaient claires : toutes deux faisaient venir en masse des mercenaires, des armes, des machines de siège et des substances chimiques. Derrière chacun de ces achats se devinait la main boudinée de Tavalisc ; ce maudit archevêque veillait à ce qu'Annis et Haute-Muraille reçussent des fonds illimités pour s'équiper en matériel de guerre. Visiblement, le Sud était disposé à payer le prix fort pour garder les combats loin de ses rivages prospères.

Baralis soupira, sans s'appesantir. Ces difficultés devraient trouver leur solution le moment venu.

En attendant, demeurait un second problème : Maybor et son indomptable fille. Où se trouvaient-ils à l'heure qu'il était ? Que savaient-ils – ou qu'avaient-ils deviné – de l'assassinat ? Et qu'envisageaient-ils de faire ? Se contenteraient-ils de quitter la cité discrètement, trop heureux d'être encore en vie ? Ou bien tenteraient-ils de revendiquer une part de l'héritage de Catherine ? Connaissant Maybor, le deuxième cas de figure semblait le plus probable ; le seigneur des Terres de l'Est n'avait jamais eu froid aux yeux.

À cet instant, Baralis fut distrait de ses pensées par des éclats de voix à sa porte. Il avait entendu frapper quelques minutes plus tôt mais n'y avait pas prêté attention – Craupe avait ordre de refouler tout le monde à l'exception de Catherine. Un hurlement strident fendit l'air limpide, et Baralis se précipita dans son vestibule.

Craupe se tenait sur le seuil, ses gigantesques bras tendus loin devant lui, tenant un jeune garçon par le cou. Le gamin se tortillait et ruait comme un beau diable, mais le serviteur l'avait bien en main.

« Tu as marché sur Gros Tom, accusa la brute.

— Allons, Craupe, ce n'est qu'un rat ! s'écria le gamin. Estime-toi

heureux que la vieille Tire-sous ne l'ait pas vu. Elle l'aurait déjà pressé et mis en bouteille à cette heure.

— Personne ne mettra Gros Tom en bouteille, dit Craupe en soulevant sa victime plus haut.

— Si tu ne me déposes pas tout de suite, Craupe, je veillerai personnellement à ce que la vieille Tire-sous se passe les restes huileux de ton rat sur les rides avant la fin de la journée.

— Pose-le, Craupe, ordonna Baralis.

— Mais, maître...

— *Je t'ai dit de le poser :* » Le ton employé par Baralis coupa instantanément toute velléité de protestation et Craupe déposa le garçon sur le sol. « Laisse-nous, maintenant. »

Craupe jeta un regard noir au gamin, marmonna des paroles de réconfort à la grosse bosse en forme de rat qu'il avait dans sa tunique, puis sortit.

Baralis se tourna vers le garçon. « Eh bien, Chipeur, quel bon vent t'amène ? Tu viens m'indiquer où se cache ton ami le chevalier ? » Il eut un mince sourire qui laissa entrevoir la blancheur de ses dents. « Il est recherché pour meurtre, sais-tu ? »

Le gamin semblait beaucoup plus effrayé qu'il ne l'avait été entre les griffes de Craupe. Il s'efforça de donner le change, d'abord en lissant son col avec une nonchalance affectée, puis en élevant ses ongles à la lumière pour vérifier leur propreté.

Cette visite surprise réjouit fort Baralis. Quand on savait attendre suffisamment longtemps au centre de sa toile, la proie finissait toujours par tomber dans le piège. « Tu es allé patauger, à ce que je vois ? fit Baralis en indiquant les braies du gamin, trempées jusqu'au genou. Je dois dire que tu as choisi la journée idéale pour cela. » »

Chipeur prit une expression offusquée. « Et vous, Baralis ? Avez-vous attrapé de nouveaux insectes rampants, ces derniers temps ? »

— Passons à l'intérieur », siffla Baralis, furieux contre lui-même pour s'être abaissé à échanger des insultes avec un gamin.

Le jeune voleur jeta un rapide regard à droite et à gauche. « Je ne suis pas sûr d'en avoir très envie. »

— Aah, fit lentement Baralis sur le ton de celui qui s'apprête à tirer une conclusion logique. Aurais-tu peur ?

— Pas du tout ! Laissez-moi passer. » Le gamin s'avança à grands pas dans la pièce.

Baralis sourit dans son dos.

Le gamin balaya la pièce du regard pour vérifier qu'ils étaient seuls. Une fois rassuré, il sortit de sa tunique une feuille de papier roulée et cachetée. Avant de la remettre à Baralis, il l'avertit : « Il me faut une réponse immédiatement. »

Baralis lui arracha la lettre des mains. Le sceau rouge sang était

celui de Maybor : le cygne et l'épée à double tranchant. Comme l'homme lui-même, le cachet s'avéra difficile à briser. Baralis parcourut rapidement l'écriture en pattes de mouche. Lorsqu'il eut terminé, il se tourna vers le gamin. « Pourquoi veut-il me rencontrer ? »

Chipeur haussa les épaules. « Je n'en sais rien. Je ne suis que le messager. »

Baralis prit une respiration pour réfléchir. Le gamin était un menteur-plutôt doué, d'ailleurs. « Dois-je comprendre que je suis censé t'accompagner sur-le-champ ? »

— Oui. Ici et maintenant. Sans escorte, sans armes, et sans prévenir la garde.

— Qui me dit que ce n'est pas un piège ? »

Chipeur lui fit son plus beau sourire. « Qui a peur maintenant, Baralis ? »

Le chancelier résista à l'impulsion de le frapper. « Et si je choisisais plutôt d'alerter la garde ? Tu me livreras tous tes secrets au premier hurlement. » Tout en parlant, Baralis vit Chipeur battre en retraite vers la porte, sans grande discrétion.

« Ah, pour ça, mon ami, dit Chipeur, la main sur le loquet, encore faudrait-il m'attraper. »

Le gamin étant jeune, sa stupidité pouvait s'excuser. « Crois-tu vraiment que je te laisserais franchir la porte ? »

Le loquet se releva, mais la main de Baralis fut plus rapide. « Non, mon garçon. Laisse donc ! J'accepte de t'accompagner. » Il se trouvait à bout de souffle. Pendant un bref instant, il avait envisagé de projeter son pouvoir contre le gamin, et puis la curiosité l'avait emporté sur la prudence. Il *voulait* voir Maybor. Il tenait à entendre ce que le grand seigneur avait à dire. Ce dernier avait pris un gros risque en envoyant au palais un garçon susceptible de mener l'ennemi jusqu'à lui, et probablement jusqu'à sa fille. Il devait avoir une excellente raison. Oh, Baralis savait qu'il pourrait saisir le gamin et extorquer la vérité à sa jeune langue charnue, mais sa passion de l'intrigue avait été excitée. On venait lui proposer un jeu, et après tout, que valait le pouvoir sans le frisson des jeux de pouvoir ?

« Conduis-moi à lui », ordonna-t-il.

Maybor commanda une seconde chope de bière, puis s'enfonça dans son fauteuil. Il n'était pas précisément ivre, plutôt plaisamment éméché. C'était bon de se retrouver dehors. Une taverne agréable, un feu ronflant et une plantureuse servante avec laquelle badiner ; ma foi, il ne s'était pas autant amusé depuis longtemps. Depuis neuf semaines, il se terrait comme un écureuil dans un pot ; il avait bien l'intention de profiter de cette petite escapade.

Tout de même, l'amusement pouvait prendre de nombreuses formes, et le meilleur restait à venir.

La bière arriva, débordante de mousse. La servante la déposa avec grand soin. La coupe de son corsage avait beau être convenable, elle révélait néanmoins la profondeur de son décolleté quand la jeune femme se penchait sur la table. Maybor appréciait les femmes qui jouaient les timides.

« Dis-moi, ma beauté, lança-t-il à la fille. Le tavernier a-t-il quelques gros bras à son service parmi la clientèle ? » Il avait eu l'intention de poser la question directement au maître des lieux, mais il ne lui déplaisait pas de prendre un air mystérieux devant cette charmante jeune femme.

La fille gloussa stupidement. « Oh oui, messire, bien sûr. On n'est jamais trop prudent en cas de bagarre. »

Maybor fit courir ses doigts le long du bras charnu de la servante. En arrivant à la main, il pressa une pièce d'or dans la paume offerte. « Un homme en noir viendra bientôt me retrouver ici. Demande au tavernier de faire surveiller la porte ; si l'homme est accompagné par quelqu'un d'autre qu'un jeune garçon, j'apprécierais qu'on les retienne là-bas, jusqu'à ce que je puisse m'enfuir. » Il entrebâilla sa bourse, remplie jusqu'à la gueule avec l'or du duc. « Je suppose que cet établissement a une autre sortie ? »

La convoitise embellit la fille, faisant briller ses yeux et lui mettant du rouge aux joues. « Oh oui, messire. Il y a plus d'une façon de sortir de *La Chope mousseuse*. »

Heureux de l'apprendre, Maybor hocha la tête. « Je suppose que je peux compter sur toi pour transmettre mes désirs ? »

La fille hésita brièvement. « Ma foi, messire, je serai naturellement ravie d'aider un gentilhomme de votre qualité, mais...

— Tu auras besoin de liquidités supplémentaires pour garantir que le mot circulera.

— Eh bien, je regrette de devoir quémander, messire, mais vous savez comment sont les hommes. Ils détestent accomplir quoi que ce soit contre une simple *promesse* d'or. »

Maybor lui tendit une poignée de pièces. Il savait exactement comment étaient les hommes. « Quand tu auras passé la consigne, dit-il, apporte-moi un tabouret pour mes pieds. Le sol est trempé de bière, et je voudrais bien faire sécher mes chaussures. »

Tandis que la servante traversait la salle en direction du tavernier, les yeux de Maybor volèrent vers la chandelle sur l'appui de la fenêtre. Elle avait fondu d'un cran depuis le dernier regard qu'il lui avait accordé. Damnation ! Où traînait donc le gamin ? Pourquoi était-il si long ? Baralis aurait-il décidé de le retenir au palais pour le soumettre à la question ? Maybor porta sa deuxième chope à ses lèvres. Il doutait

que ce fût cela. Il connaissait bien son ennemi, et Baralis viendrait, autant par curiosité que par nécessité.

Maybor engloutit une gorgée de bière dorée. Il n'était pas superstitieux, détestait d'ailleurs la seule mention de vérités mystiques et de magie, mais Baralis et lui étaient liés, d'une manière ou d'une autre : leurs destins s'entremêlaient. Ils se nourrissaient l'un de l'autre ; et leur dernier repas partagé commençait à dater.

Chipeur n'appréciait guère de servir d'escorte à Baralis. La présence du chancelier exerçait un effet très net sur tous ceux qu'ils croisaient : ils détalait sur leur passage comme des rats dans la lumière des torches. Le gamin secoua la tête d'un air maussade l'homme ne ferait jamais un bon voleur. Il en avait le *pied*, pourtant. Baralis et lui marchaient côte à côte depuis un quart d'heure, et Chipeur n'avait pas entendu un seul bruit de pas en provenance de son compagnon en robe noire. Martinet aurait donné sa vie pour des pieds pareils.

La pluie s'était interrompue dès qu'ils avaient franchi le portail du palais. Les rues étaient trempées, fumantes, chargées de toute une variété d'odeurs mouillées. À mesure qu'ils descendaient vers le sud, le quartier changea peu à peu : les beaux bâtiments de pierre cédèrent la place à des habitations de bois précaires qui devaient s'appuyer les unes sur les autres pour tenir debout. Les articles proposés par les marchands ambulants évoluèrent en conséquence. Aux abords du palais, les échoppes offraient des lamproies fraîches, des artichauts et du safran. Ici, elles vendaient des pâtés de viande, de la purée de pois cassés et du pain.

En s'engageant dans la rue de *La Chope mousseuse*, le jeune voleur jeta un rapide regard vers Baralis. Celui-ci n'avait pas l'air réjoui. En fait, il semblait passablement furieux ; ses traits se réduisaient à une pâle insignifiance en comparaison de la noirceur de ses yeux. Chipeur renifla dignement. Il espérait que Maybor savait ce qu'il faisait.

La Chope mousseuse était déjà éclairée pour la nuit. De la fumée et de la lumière s'échappaient des volets et l'enseigne peinte de couleurs vives se balançait en grinçant dans la brise. Chipeur avisa près de la porte un homme gardant ostensiblement sa main droite à l'intérieur de sa tunique. Au terme d'un bref examen des nouveaux arrivants, celui-ci baissa les yeux sur ses chaussures. Une sentinelle, postée sans nul doute par Maybor. Ma foi, il aurait pu se montrer plus discret. Chipeur doutait fort que Baralis ne se soit aperçu de rien.

« Nous y voilà, annonça-t-il dans l'espoir de détourner l'attention de Baralis de la sentinelle. Maybor vous attend à l'intérieur. »

Baralis acquiesça. « Je sais. »

Il entra. La fumée des chandelles de mauvaise qualité lui piqua les yeux. Il n'était plus que sensations, un être de perception pure capable de percevoir le moindre danger. Avant même que ses yeux ne s'habituent à la fumée, il avait éliminé la sorcellerie de la liste des menaces potentielles. Lui seul dans la salle possédait des pouvoirs au-delà de la chair. Cette assurance renforça sa confiance en lui. Quoi qu'il se produisît désormais, il saurait y faire face.

Baralis embrassa la pièce d'un regard. Trente paires d'yeux étaient braquées sur lui. Le sol brillait de flaques de bière éventée, dont l'odeur empuantissait la taverne. Maybor s'était installé au niveau inférieur, face au feu, et Baralis ne l'aperçut pas immédiatement. Se découpant contre la lumière, le seigneur se leva et lui fit signe d'approcher. Baralis traversa la salle et descendit les quelques marches qui menaient devant l'âtre. Deux autres personnes étaient assises là, deux vieillards qui reculèrent leurs chaises en le voyant arriver. Contrairement au reste de la taverne, le sol n'était ni dallé ni surélevé mais se composait simplement de terre battue. Il était encore plus détrempé qu'en haut, et les vieillards se tenaient jambes croisées pour ne mouiller qu'une seule de leurs chaussures dans la nappe de bière.

« Ah, Baralis, l'accueillit Maybor avec un grand geste du bras. Je suis si heureux que vous ayez pu venir.

— Épargnez-moi vos simagrées, Maybor, siffla Baralis.

— Toujours aussi aimable, à ce que je vois. » Maybor se rassit. Voyant que Baralis ne faisait pas mine de l'imiter, il dit : « Si vous restez debout, je me verrai contraint de crier mes nouvelles à travers toute la taverne.

— Vos *nouvelles* ! répéta Baralis d'un ton caustique. Les pathétiques informations d'un fugitif traqué ne constituent pas des nouvelles à mes yeux. »

Maybor ne parut guère affecté par cette tirade. Il martela calmement la table du bout des doigts. « Si vous n'êtes pas venu entendre ce que j'ai à dire, il me faut conclure que vous êtes là uniquement pour mes beaux yeux.

— Aussi laid soit-il, Maybor, votre visage pourrait bien constituer le meilleur de vos atouts. »

Le seigneur lui adressa un sourire rayonnant. « Vous m'en voyez ravi, car j'espère bien transmettre mes traits à ma descendance. »

Baralis sentit le sang affluer dans ses joues, tandis qu'un pressentiment irrésistible l'assaillait. Son estomac se noua, et tout se transforma autour de lui. De taverne, *La Chope mousseuse* devint une fosse aux serpents ; d'ivrogne, Maybor devint un démon. « Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, mon cher Baralis, que dans moins de sept mois à compter de ce jour, je deviendrai grand-père. Melliandra est enceinte,

et...

— Non !

— Oh, si. L'enfant est du duc. Le mariage a bel et bien été consommé.

— Vous mentez.

— Par ma foi, Baralis, mais vous tremblez ! Et moi qui croyais vous annoncer une bonne nouvelle. »

Baralis, irrité par sa faiblesse, respira un grand coup avant de s'approcher de Maybor. « Votre fille est une catin qui a forniqué avec tous ceux qui ont croisé son chemin. N'espérez pas faire avaler un mot de cette histoire au bon peuple de Brennes. »

Maybor tendit la main et empoigna Baralis par le col de sa robe. « Ma fille était vierge quand elle a épousé le duc. »

Baralis prit conscience que tout bruit avait cessé dans la taverne. Il remarqua également que deux individus bien bâtis s'étaient détachés du bar pour se placer au sommet des marches conduisant au feu. Le seul mouvement provenait d'un chat famélique qui pataugeait dans la bière en direction des flammes.

« Je n'en serais pas aussi sûr à votre place, Maybor, dit lentement Baralis. Elle m'a certainement montré une ou deux choses quand je l'ai possédée. »

Baralis vit l'éclair du couteau. Le temps que la lame lui égratigne la joue, une projection avait gagné ses lèvres ; il la laissa se développer sur sa langue tout en s'écartant de la table. Les deux hommes derrière lui s'étaient engagés dans l'escalier. Maybor resta assis ; il paraissait satisfait d'avoir fait couler le sang.

« Vos mensonges ne pourront pas l'emporter, Baralis, dit-il. Le fils de Melliandra héritera de Brennes. »

Baralis ne l'écouta même pas. Il recula sur la première marche et libéra le pouvoir de la sorcellerie. Sous ses paumes, l'air se mit à trembler. Une lumière bleue crépita : un trait de foudre, dirigé droit vers le sol imbibé de bière. Placé comme il l'était dos à la salle, seuls Maybor, les deux vieillards et le chat virent l'éclair. Baralis fit volteface alors que la bière commençait à grésiller.

L'un des vieillards hurla en premier. Puis tout le monde se mit à crier – chaque voix impossible à distinguer des autres. Une onde d'air chaud frappa Baralis dans le dos en charriant une odeur de houblon. Les deux hommes qui avaient quitté le bar ne firent aucun geste pour l'arrêter. Baralis sentit la vague de faiblesse familière s'abattre sur lui. Des gens le dépassaient en courant vers le feu, une expression choquée sur le visage, les yeux baissés pour éviter son regard. Il devait s'en aller d'ici, regagner le palais. Il lui restait une dernière précaution à prendre, cependant. Malgré son épuisement, il formula une seconde projection en traversant la salle.

Une compulsion se dissémina dans l'air, fine comme une brume marine et néanmoins assez vaste pour recouvrir trente personnes. Elle descendit comme une poussière, avant d'être aspirée dans les poumons comme un parfum. L'air lui-même devint un message, rapidement traduit dans le sang. Après le départ de Baralis, personne ne se souviendrait de son passage. Il serait un mystérieux homme en noir, rien de plus. Les clients de la taverne en donneraient chacun une description différente, et il n'y en aurait pas deux pour raconter la même histoire. Il ne pouvait courir le risque que son identité fût établie.

Le chancelier tenait à peine debout quand il atteignit la porte. Il sortit en titubant, les jambes flageolantes, le cœur battant à tout rompre. Un homme qui passait dans la rue avec une mule chargée de légumes le dévisagea.

« Emmène-moi au palais, murmura-t-il, et je ferai de toi un homme riche. » Même ainsi, alors qu'il se sentait à bout de forces, le chancelier s'employa à glisser une compulsion derrière ses mots. Ce qui faillit le tuer.

La dernière chose que vit Baralis avant de sombrer dans les ténèbres, ce furent deux paniers de légumes qu'on jetait par terre.

Maybor ne comprenait rien à ce qui venait d'arriver. L'enfer s'était déchaîné dans le petit renforcement de l'âtre, et pourtant, il en était ressorti indemne. Les deux vieillards étaient affalés sur leur table, les cheveux hérissés, les pieds et les chevilles noircis comme s'ils avaient brûlé. Le chat gisait mort sur le sol détrempé par la bière. Ses pattes fumaient encore. Autour de lui les clients s'agitaient, paniqués, en parlant d'un homme habillé tout en noir. Il était temps de partir, ôtant les pieds de son tabouret, Maybor se leva et se fraya un chemin jusqu'à la porte.

Jack commençait à détester les herbes – en particulier celles qui sentaient fort.

Il attendait dans la réserve obscure sans faire le moindre mouvement, osant à peine respirer, tandis que Lent-Goupil recevait son visiteur inattendu de l'autre côté de la porte. Les branches de menthe et de romarin accrochées au-dessus de sa tête se prenaient dans ses cheveux et lui donnaient envie d'éternuer. Enfermé là depuis un bon moment, il commençait à sentir des crampes gagner sa jambe gauche. Comme l'étirer s'avérait inenvisageable, il se contenta de serrer les dents en s'efforçant de songer à autre chose.

Frallit avait coutume de dire que la meilleure manière de stopper une crampe consistait à cogner sur le membre en question avec une solide planche de bois. Jack avait été une fois le malheureux bénéficiaire de ce « traitement », et il avait rapidement appris à ne plus jamais se plaindre de crampes auprès de Frallit. Il sourit en se rappelant l'incident. C'était le bon vieux temps.

Mais l'était-ce vraiment ? Son sourire le quitta. Pouvait-il sincèrement prétendre avoir été heureux à Château Harvell ? Il avait un lit où dormir tous les soirs, de quoi manger et quelques certitudes concernant son avenir mais était-il *heureux* ? Les gens murmuraient dans son dos, le traitant de bâtard et sa mère de putain. En tant qu'apprenti, il se faisait houspiller par tout le monde, et Frallit n'avait rien de la figure paternelle débonnaire que sa mémoire semblait s'obstiner à créer. Ce n'était qu'une brute sadique et revancharde. Jack avait suffisamment de cicatrices pour le lui rappeler.

Non, Château Harvell n'était pas un havre paisible et merveilleux, vierge de tout souci. Le lieu regorgeait de personnes qui lui déniaient toute liberté, acharnées à mater la résistance de son esprit et à drainer la vigueur de son corps. Jack ne devait jamais se laisser aller à regarder en arrière à travers le filtre romantique de la nostalgie. Le passé n'en méritait pas tant.

Jack se sentit étrangement ragaillardi par ces pensées ; elles recelaient une grande force. Comment n'avait-il pas compris cela plus tôt ?

Puis, venant de la cuisine, il entendit un nom qui figea net ses réflexions :

« Melliandra. »

Il était sûr d'avoir reconnu son nom – il l'entendait suffisamment souvent dans ses rêves. Sans remuer un cil, Jack tendit tous ses sens et concentra chacune de ses cellules vers le panneau de bois qui le séparait de Lent-Goupil et de son hôte inattendu.

C'était Lent-Goupil qui parlait : « Qui sait ce que Catherine fera à... » Le crissement du tisonnier de fer contre la pierre de l'âtre couvrit la fin de sa phrase.

Jack maudit tout ce qui était en métal.

« Ma foi, je n'aimerais pas me trouver dans ses chaussures », dit l'étranger.

Voulait-il parler de Catherine, ou de Melli ?

« Bah, fit Lent-Goupil, nous avons bien assez de nos propres problèmes. J'ai entendu dire que nos généraux se rendaient à la Muraille aujourd'hui... »

Jack eut distinctement l'impression que Lent-Goupil voulait changer de conversation.

Une semaine après avoir été recueilli par l'herboriste, il lui avait relaté une version raccourcie de ses aventures depuis son départ de Château Harvell. Il avait pris soin d'éluder certains détails – personne ne saurait jamais rien de la trahison de Tarissa – mais s'était abondamment confié à propos de Melli. Il avait raconté à Lent-Goupil qui elle était, comment ils s'étaient rencontrés, et de quelle manière ils avaient été séparés à Helch.

Avant même qu'il eût fini son histoire, Lent-Goupil lui avait appris la nouvelle : « La fille de Maybor doit épouser le duc de Brennes. »

À ces mots, Jack fut traversé par des émotions mêlées : soulagement d'apprendre qu'elle était saine et sauve, curiosité devant le parcours qui l'avait conduite jusqu'au duc et, pour être tout à fait honnête, déception qu'elle ait finalement succombé à la convention en épousant un homme riche et de haute naissance. Il était jaloux, également. Melli avait été sa protégée, il avait rêvé de la sauver. Tout cela lui était retiré désormais. Une duchesse dans son beau palais n'avait besoin d'être sauvée de rien, sinon de la flatterie.

Il n'avait plus été question d'elle après cela.

Jusqu'à présent. Le visiteur de Lent-Goupil apportait des nouvelles du mariage de Melli et, à en juger par les bribes de conversation que Jack avait pu surprendre, les choses se présentaient plutôt mal.

Jack *voulait* que l'étranger s'en aille. Il avait besoin de parler à Lent-Goupil, de savoir si Melli allait bien. L'onguent étalé sur ses brûlures le démangeait furieusement. La réserve lui semblait insupportablement petite et confinée. La poussière d'herbes lui obstruait la gorge, et l'obscurité alimentait ses craintes. L'idée que Melli pût se trouver en danger agissait comme un poison sur son

cerveau. Plus il attendait, plus son imagination s'emballait. Le duc avait-il décidé de se débarrasser de sa jeune épouse ? Baralis avait-il réussi à la discréditer ? Ou Kylock l'avait-il enlevée dans un accès de fureur jalouse ?

La porte d'entrée claqua enfin. Jack fut dans la cuisine avant que les volets eussent fini de trembler. La lumière l'éblouit. Lent-Goupil était accoudé à la cheminée, dans une posture un peu raide qui manquait de naturel.

« Désolé d'avoir dû te garder enfermé si longtemps, Jack. Il est impossible de se débarrasser de Garfus.

— Que racontait-il au sujet de Melli ? » Jack reconnut à peine sa propre voix. Elle lui parut froide, autoritaire.

« Ma foi, Jack, donne-moi une minute et je te raconterai tout ce qu'il m'a dit.

— Dites-le-moi maintenant. »

Lent-Goupil gagna un peu de temps en tisonnant les cendres, puis en se tirant une chaise. Il finit par dire : « Neuf des meilleurs généraux d'Annis sont en route pour Haute-Muraille afin d'aider à coordonner l'invasion. »

Malgré lui, Jack ne put s'empêcher de demander : « L'invasion de quoi ? »

L'herboriste haussa les épaules. « De Brennes, bien sûr.

— Pourquoi, "bien sûr" ? Pourquoi ne pas envahir les royaumes, ou tenter de défaire les troupes de Kylock en Halcus ?

— Parce que Brennes appartiendra sous peu à Kylock. »

Jack sentit un frisson lui courir le long de l'échine. « Je croyais que le mariage du duc allait empêcher cela. »

Lent-Goupil tenta de revenir sur ses paroles. « Ah, disons qu'une fois qu'il aura épousé Catherine, la cité sera pratiquement sienne. Et Haute-Muraille ne va pas couper les cheveux en quatre dans une affaire de guerre. »

Il mentait. Une colère vertueuse – dont il avait eu un bref avant-goût un peu plus tôt en songeant à Château Harvell – commença à monter en Jack. Lent-Goupil lui cachait quelque chose. On le prenait pour un imbécile. « Que s'est-il passé entre Melli et le duc ? »

Lent-Goupil parut nerveux. « Jack, si je ne te dis pas tout, c'est que j'ai mes raisons...

— Des *raisons* ! Je ne veux pas entendre vos raisons. Je veux connaître la vérité.

— Tu n'es pas encore prêt à te rendre à Brennes. Ta formation commence à peine. » Lent-Goupil s'avança d'un pas.

Jack s'écarta vers la porte. « Vous n'êtes pas mon gardien, Lent-Goupil. Je mène ma vie comme je l'entends, et personne ne décide à ma place de ce que je dois savoir. » Jack tremblait ; il ne faisait aucun

effort pour contenir en lui sa colère. « Maintenant, soit vous me dites ce qui est arrivé à Melli, soit, que Bore m'en soit témoin, je passe cette porte et je vais le découvrir par moi-même. »

Lent-Goupil leva le bras. « Jack, tu ne comprends pas... »

Jack posa la main sur le loquet. « Non. C'est vous qui ne comprenez pas, Lent-Goupil. On m'a servi suffisamment de mensonges ; ils ont détruit tout ce que je possédais, et je suis plus que las d'en avaler. Je crois qu'aujourd'hui la coupe est enfin pleine. » Tandis qu'il parlait, Jack songeait à Tarissa, à Rovas, à Magra – tous des menteurs. Même sa mère s'était moquée de lui. Quel était le pire, se demanda-t-il : ceux qui mentaient franchement comme Rovas ou Tarissa, ou ceux qui dissimulaient la vérité comme sa mère ou Lent-Goupil ?

Jack abaissa le loquet avec le poing. Il ne voyait pas vraiment de différence.

« Jack ! Ne t'en va pas, lui cria l'herboriste en se précipitant vers lui. Je vais tout te dire. »

Ouvrant la porte, Jack déclara : « Il est trop tard, Lent-Goupil. Je ne vous croirais pas de toute façon. » Sortant sous la pluie tiède, il claqua la porte derrière lui et partit en direction de la grand-route. Avec un peu de chance, il atteindrait Annis au crépuscule.

Tavalisc sortait tout juste de sa maison où il était allé compter son or. Ce genre de visites ne manquait jamais de le rassurer. L'or incarnait l'édredon de plumes suprême – lorsqu'on retombait dessus, on pouvait être certain de se recevoir en douceur. Son trésor était pour l'archevêque ce qui se rapprochait le plus d'une famille ; toujours là pour le reconforter, jamais à lui poser des questions ou lui servir quelque mensonge, guère susceptible de disparaître en le laissant livré à lui-même.

Tavalisc gardait un mauvais souvenir de sa vraie famille. Sa mère l'avait peut-être mis au monde, mais elle avait bien mal choisi l'endroit et les circonstances.

Il était né dans un hospice de mendiants de Silbur, où se situait son plus ancien souvenir : la mort du cochon de sa mère, emporté par la fièvre porcine. L'animal s'était couché dans la paille au milieu de ses déjections et s'était laissé mourir. Tavalisc se souvenait d'avoir gratté la terre afin de lui rapporter des glands, mais l'animal avait refusé de les manger. Il restait simplement dans son coin, sans proférer un son. Tavalisc avait adoré ce cochon, mais en le voyant *attendre* tranquillement la mort, sans faire aucun effort pour se sauver, il s'était mis en rage contre lui. Il l'avait achevé à grands coups d'une brique chaude qu'il avait volée dans l'âtre. Bien qu'il fût très jeune, à l'âge où ses dents de lait étaient encore en train de tomber, Tavalisc savait déjà

que l'instinct de conservation et la volonté d'améliorer son sort étaient les seules choses qui importaient. Et le cochon, tout comme sa mère, était cruellement dépourvu de l'une et l'autre.

Après la mort de l'animal, ils n'avaient eu d'autre choix que de manger sa chair malade. Sa mère et lui étaient les derniers des derniers, les plus pauvres d'entre les pauvres. Ils ne possédaient que les habits qu'ils portaient sur le dos, un sac de navets et deux cuillères en étain. N'ayant pas même un couteau, sa mère fut forcée de traîner la carcasse du cochon jusqu'au marché à la viande pour le faire débiter. Le boucher avait pratiquement tout pris en paiement, sauf la tête. Tavalisc se le rappelait encore, l'homme lissant sa moustache avec du sang de porc tout en proposant à sa mère de lui laisser plus de viande si elle acceptait de partager sa couche. Tavalisc ne pardonnerait jamais à sa mère d'avoir refusé : ils auraient pu emporter des côtelettes au lieu de la langue.

Ce genre de renoncement égoïste avait hanté toute son enfance. Sa mère avait pris une place de laveuse d'église pour la seule raison qu'elle n'aimait pas vivre de la mendicité. Tavalisc apprit très vite que les prêtres étaient encore plus parcimonieux que les prêteurs sur gages. On gardait sous clef les généreuses offrandes de nourriture, on marquait le niveau du vin de messe chaque soir sur la bouteille, et les sucreries consacrées étaient soigneusement comptées après le service.

Par contre, les cérémonies étaient à couper le souffle. Les prêtres s'y montraient à la fois magiciens, acteurs et rois. Ils accomplissaient des miracles, dispensaient le pardon et tenaient sous leur coupe des congrégations de milliers de fidèles. Leur pouvoir s'exerçait dans ce monde comme dans l'autre. Tavalisc les observait depuis sa cachette derrière le box du chœur. Il admirait la beauté de leur univers : les tapisseries rouge et or, les cierges d'une blancheur virginale, les reliquaires incrustés de bijoux, et les enfants de chœur en robe brodée d'argent qui chantaient d'une voix angélique. C'était un monde d'enchantements clinquants, dont Tavalisc se jura de faire partie.

Un an plus tard, sa mère mourut et il fut jeté dehors dans la rue, sans un sou. Son amour pour l'Église s'en trouva quelque peu diminué, et ce n'est qu'au bout de nombreuses années et à plus d'un demi-continent de distance qu'il redevint sensible à ses attraits. Quand la vocation lui vint enfin, Tavalisc ne tarda pas à réaliser qu'au sein de la hiérarchie politiquement sensible de l'Église, il existait plus d'une manière de parvenir au sommet.

Souriant doucement, l'archevêque se déplaça jusqu'à son bureau sur lequel l'attendait un somptueux repas. Ses souvenirs avaient agi comme un vin fin, aiguisant son appétit, le faisant saliver à l'idée d'en prendre plus. Mais, à l'instar du vin, les souvenirs étaient une chose dont Tavalisc prenait soin de ne pas abuser – il ne tenait pas à finir

comme un vieux fou sentimental et tremblotant.

Il porta la cuisse de canard à ses lèvres, et toute idée du passé s'évanouit tandis que la chair grasse rencontrait sa langue. Le temps qu'il eût avalé la viande, son esprit s'était solidement fixé sur le présent.

Gamil choisit ce moment pour frapper à la porte.

« Entrez, Gamil, entrez », lança Tavalisc, pas fâché de voir arriver son assistant. Il y avait des affaires dont ils devaient discuter.

« Comment se porte Votre Éminence aujourd'hui ? demanda Gamil en entrant dans la pièce.

— Mieux que jamais, Gamil. Le canard est grillé à souhait, le vin aigret et la guerre se rapproche d'heure en heure.

— C'est la guerre qui m'amène ici, Votre Éminence.

— Aah, les grands esprits se rencontrent, fit Tavalisc d'un ton affable. Cela tombe à merveille. Dites-moi quelles sont les nouvelles. » Il attrapa une autre cuisse sur le plateau, la trempa dans la poivrière, et entreprit de la déchiqueter jusqu'à l'os.

« Ma foi, Votre Éminence, neuf généraux d'Annis doivent retrouver leurs homologues de Haute-Muraille d'ici trois jours.

— Et comme un couple d'amants, ils espèrent arrêter un rendez-vous, hein, Gamil ?

— Oui, Votre Éminence. Ils comptent discuter de plans d'invasion.

— Hmm... » Tavalisc joua avec les restes du canard. « Quand croyez-vous que les cités du Nord marcheront sur Brennes ?

— C'est difficile à dire, Votre Éminence. Je crois qu'on peut raisonnablement considérer quelles ne bougeront pas avant le mariage. Après tout, les doléances concernent Kylock, et non Brennes.

— Disons au milieu de l'été, dans ce cas. Si elles ont la moindre jugeote, elles passeront à l'offensive pendant que le lit nuptial est encore chaud.

— Il est possible qu'elles prennent leurs positions plus tôt que cela, Votre Éminence. La Muraille mettra peut-être deux semaines à faire franchir les cols à son infanterie et à ses machines de siège. Si elles attendent jusqu'au mariage, le délai risque de s'avérer crucial. »

Tavalisc dégagea le bréchet du canard. Il aimait le briser tout seul — ainsi, il s'assurait de voir son vœu se réaliser. Curieusement, celui-ci se rompit en plein milieu. « Nous ne pouvons pas tolérer cela, Gamil. Envoyez un messenger rapide représenter les cités du Sud dans les discussions.

— Mais, Votre Éminence, Annis et Haute-Muraille ne nous écouteront pas.

— Bien sûr que si, Gamil. Qui finance cette satanée guerre à leur place, selon vous ? Les cités du Nord ont beau être fortes et bien peuplées, elles manquent cruellement de liquidités. Annis ne pourrait

même pas se payer une petite excursion dans les montagnes, alors ne parlons pas d'un véritable siège.» Tavalisc jeta au feu les deux morceaux du bréchet récalcitrant : quelque chose dans leur longueur identique et leur symétrie parfaite lui donnait le frisson. « En fin de compte, Gamil, elles nous écouteront parce qu'elles n'ont pas le choix.

— Quel message Votre Éminence désire-t-elle que je leur fasse parvenir ?

— Sous aucun prétexte Annis et Haute-Muraille ne doivent engager la moindre action contre Brennes – y compris se mettre en position – tant que le mariage n'a pas été légalement consommé.

— Puis-je me permettre de demander les raisons de Votre Éminence ?

— Gamil, si je vous faisais jeter au fond d'un étang, vous couleriez sûrement comme une pierre.

— Pourquoi donc, Votre Éminence ?

— Parce que vous êtes aussi dense qu'un bloc de plomb ! » Tavalisc renifla avec bonne humeur. Il adorait souligner à quel point son astuce dépassait celle de quiconque. « Vraiment, Gamil. Ne comprenez-vous pas ? Si Annis et Haute-Muraille se mettent en marche avant que le mariage soit irrévocable, l'affaire entière risque de tomber à l'eau. Croyez-vous vraiment que le bon peuple de Brennes acclamera sa fille chérie le long de l'allée principale si une armée, d'une taille comme nul n'en a connu depuis un siècle, est postée dans les cols, prête à déclencher l'invasion ? » L'archevêque acheva sa tirade par un petit bruit désapprouvateur.

« Mais, si la menace d'une attaque imminente annulait le mariage, tous nos problèmes ne seraient-ils pas résolus ?

— Nos problèmes seront résolus, Gamil, quand Tyren et ses chevaliers auront regagné Valdis la queue entre les jambes et que ce démon de Baralis reposera dans sa tombe. Ce qui ne risque pas d'arriver, dois-je m'empresser d'ajouter, à moins que cette crise dans le Nord ne débouche sur une franche confrontation.

— Mais...

— Dites un mot de plus, Gamil, et je vous fais excommunier sur-le-champ ! » L'archevêque agita son pilon comme une arme. « Réfléchissez un peu, mon cher. *Réfléchissez !* Supposons que le mariage n'ait pas lieu. Où cela nous conduirait-il ? » Il n'attendit pas la réponse. « Cela nous laisserait avec un Kylock régnant sur un bon tiers du Nord et vraisemblablement porté, avec le soutien des chevaliers, à étendre ses conquêtes. Baralis serait toujours à la manœuvre, tirant les ficelles dans l'ombre, et Tyren – que Bore fasse rôtir sa petite âme onctueuse – finirait tôt ou tard par contrôler l'Église dans le Nord. La seule différence avec le mariage, c'est l'échelle de temps. Les noces de Catherine et de Kylock ne feront

qu'accélérer des événements déjà en branle. »

Gamil prit l'air penaud qui s'imposait. « Je comprends la position de Votre Éminence.

— Il n'a jamais été question que vous ne compreniez pas, dit l'archevêque en décochant à son assistant un regard empreint de froideur. Maintenant, ce que j'attends de vous, Gamil, c'est que vous rédigiez une lettre persuasive au duc de Haute-Muraille. Dites-lui que le Sud continue à le soutenir, qu'il recevra bientôt davantage d'argent, et ainsi de suite. Puis informez-le sans ambiguïté que nous nous désengagerons totalement s'il envoie ne serait-ce qu'un seul soldat vers l'est avant que le mariage ait pu avoir lieu.

— Très bien, Votre Éminence. Y a-t-il autre chose ?

— Rien qu'une, Gamil. Voudriez-vous descendre au marché m'acheter un poisson ?

— Quel genre de poisson, Votre Éminence ?

— Le genre qui tourne dans un bocal, Gamil. Depuis ce malheureux incident de mon chat avec la tapisserie, la présence affectueuse d'un animal me manque. J'aimerais bien avoir un poisson, cette fois-ci.

— Comme il vous plaira. » Gamil s'inclina et se dirigea vers la porte. Alors qu'il passait le seuil, l'archevêque le rappela :

« Oh, et, Gamil, je ne doute pas que vous tiendrez à le payer de votre poche. La fête du Premier Miracle de Bore est pour bientôt, et un poisson ferait un cadeau tout à fait approprié, ne croyez-vous pas ? » Tavalisc sourit aimablement. « Ne lésinez pas sur le prix, surtout. »

Assis sur la banquette baignée de soleil installée dans l'embrasure de la fenêtre, Taol taillait un morceau de bois. Il avait repoussé par terre le coussin moelleux qui recouvrait la pierre ; le confort était une chose à laquelle il ne parvenait pas à s'habituer.

Régulièrement, chaque fois qu'un copeau de bois tombait sur le sol ou que sa lame se bloquait sur un nœud, le chevalier jetait un coup d'œil par la fenêtre et guettait un signe de Chipeur dans la rue en contrebas. Le gamin avait disparu depuis quatre jours ; Taol se faisait un sang d'encre à son sujet. Oh, il savait pourquoi le petit voleur ne voulait plus se montrer – il adoptait un profil bas après ce qui s'était passé l'autre après-midi à *La Chope mousseuse* –, mais les mauvaises actions accomplies avec des intentions douteuses faisaient office de marque de fabrique pour Chipeur, et Taol ne pouvait pas lui en vouloir ni le lui reprocher. Lui-même avait commis bien pire.

Maybor était rentré l'avant-veille en début de soirée. Visiblement secoué et quelque peu confus, il avait finalement admis avoir rencontré Baralis par l'entremise de Chipeur. Il n'éprouvait pas le moindre remords ; il s'étendit avec indignation sur son droit de futur

grand-père à informer qui bon lui plaisait de la délicate condition de Melli. Quand Taol l'interrogea sur l'entrevue, Maybor se montra inhabituellement réticent ; son visage se ferma et il marmonna qu'il n'allait pas se laisser questionner comme un prisonnier dans les fers. Taol soupçonnait le grand seigneur d'avoir tout simplement *oublié* les détails, ce qui ne pouvait signifier qu'une chose – il y avait de la sorcellerie à l'œuvre.

Taol secoua la tête, jeta un coup d'œil dans la rue, et se remit au travail sur son bout de bois. Maybor ne se rendait pas compte de la chance qu'il avait eue. Il était pareil à une mouche qui s'imaginait n'avoir rien à craindre de l'araignée sous prétexte qu'elle était descendue de sa toile.

Deux jours plus tôt, Taol s'était rendu à *La Chope mousseuse* pour découvrir lui-même ce qui s'était passé. Les clients, ivres morts jusqu'au dernier, firent preuve d'un bel ensemble dans leur confusion à décrire les événements de la veille. Une mystérieuse personne en robe noire avait lancé la foudre sur le sol, affirma l'un d'eux. Un autre s'inscrivit en faux, et prétendit que la bière répandue par terre s'était mise à grésiller toute seule. La seule chose sur laquelle tous semblaient s'accorder, c'était que Melliandra prétendait porter l'enfant du duc.

Le mot avait circulé. La ville entière savait désormais que Melli était enceinte. Ce matin même, messire Cravin était passé leur rendre visite pour leur apprendre la réaction des gens. « La plupart traitent Melliandra de menteuse impudente et de catin, avait-il admis. Mais avec le temps, je devrais pouvoir en rallier un certain nombre. »

Taol avait eu envie d'étrangler Maybor. En un seul acte de provocation, il avait mis en péril sa vie, mais aussi et surtout celle de sa fille. Maintenant que sa grossesse était de notoriété publique, Melli devenait plus vulnérable que jamais. En ce moment même, Baralis devait faire fouiller la ville maison par maison. Des affiches offrant une récompense pour toute indication susceptible de mener jusqu'à Melli étaient placardées à chaque coin de rue. La nasse se refermait rapidement, et le petit rendez-vous de Maybor avait donné à Baralis une raison supplémentaire de déployer les grands moyens.

« J'ai les tourtes, Taol, annonça une voix en bas des escaliers. Faut-il en porter une à la dame ?

— Veille bien à lui donner la meilleure, La Bousille, répondit Taol. Et goûte le lait avant qu'elle en boive – il doit être frais et bien froid.

— Finaud s'en est déjà chargé, Taol. Il n'y en a pas deux comme lui pour renifler si le lait a tourné. Il a le nez d'un laitier et les mains d'une fille de laiterie. »

Taol grogna. « Contente-toi de lui apporter, La Bousille.

— C'est comme si c'était fait, Taol. Finaud dit toujours... » Ses mots s'estompèrent avec ses bruits de pas.

Les deux gardes de la chapelle s'étaient présentés à la porte quelques jours plus tôt, l'air particulièrement penaud, en débitant le mot de passe de Chipeur. Conformément aux prévisions de ce dernier, Taol n'avait pas eu d'autre choix que de les faire entrer. Connaissant l'adresse de la cachette, ils représentaient un danger ; la seule alternative aurait consisté à les éliminer, et le chevalier n'était pas d'humeur à tuer ce jour-là. Taol ne put s'empêcher de sourire malgré tout : les deux compères formaient une sacrée paire.

Et Melli leur devait la vie.

Il aurait bien voulu que le duc pût en dire autant.

Taol piqua le cadre de la fenêtre avec la pointe de son couteau. Pourquoi semblait-il voué à l'échec ? Pourquoi ne parvenait-il jamais à sauver ceux qu'il jurait de protéger ? Le couteau s'abattit, encore et encore. Pourquoi, chaque fois qu'il avait le sentiment d'avancer, se produisait-il invariablement quelque chose qui le tirait en arrière ? Le couteau resta brièvement suspendu en l'air, puis Taol le laissa retomber sur ses genoux. L'heure était mal choisie pour s'accabler de reproches. Melli était là, et seule sa sécurité importait. En tant que champion, il avait fait le serment de protéger le duc et ses héritiers ; le duc était peut-être mort, mais sa veuve et son enfant à naître restaient couverts par ce serment et Taol se devait de les défendre, cela dût-il lui coûter la vie. Brennes tout entière l'avait entendu prêter serment.

Un rapide coup d'œil par la fenêtre – toujours aucun signe de Chipeur.

Il leur fallait quitter la ville. Baralis les recherchait, et Chipeur et Maybor, avec leurs entrevues secrètes et leurs allées et venues nocturnes, ne demandaient qu'à se faire prendre. Bien entendu, tous deux se croyaient assez malins pour se soustraire aux poursuites. Mais le chancelier les surpassait de beaucoup. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils ne se fissent arrêter – sauf s'ils parvenaient à s'enfuir.

Soupirant pesamment, Taol ramassa son bout de bois et se remit à le taillader. Ses mains avaient besoin de s'occuper, même si son cerveau n'avait pas la moindre idée de ce qu'elles fabriquaient.

Quitter la cité présentait deux difficultés. Tout d'abord, chaque porte, chaque route, chaque ouverture dans la muraille était surveillée par des gardes en nombre suffisant pour emporter une forteresse. Baralis, persuadé qu'ils tenteraient de partir tôt ou tard, ne prenait aucun risque. Tous les passages étaient donc gardés, des archers patrouillaient sur les remparts, et même l'accès au lac était barré par un cordon de sentinelles. Il ne serait pas facile de s'échapper. Ensuite, même s'ils parvenaient à découvrir une voie d'évasion, Melli ne serait peut-être pas en état de l'emprunter.

La grossesse se déroulait mal. Melli perdait du poids. Elle était

désormais si maigre que Taol avait le cœur serré rien qu'à la contempler. Pendant les deux premières semaines qui avaient suivi la mort du duc, elle avait purement et simplement refusé de s'alimenter. Elle était en état de choc, incapable de manger, de parler, ou même de pleurer. Puis, peu à peu, elle avait commencé à surmonter son chagrin, à prendre du pain avec son lait, à se laver le visage et les cheveux, et même à rire aux bouffonneries de Chipeur. Avec du recul, Taol considéra quelle avait subodoré son état. Néanmoins, alors même qu'elle avait pratiquement recouvré tout son appétit, elle peinait à conserver sa nourriture. À peine avait-elle avalé un aliment qu'on le voyait, selon l'expression de Chipeur, « revenir comme une sœur à la longue figure ».

Tout le monde la gâtait. Rien n'était trop bon pour elle, ou trop difficile à trouver. On lui cuisait des tourtes fraîches chaque jour, Maybor avait acheté une poule afin qu'elle eût des œufs frais, et Chipeur lui rapportait des fleurs et des fruits. En dépit de toutes ces attentions, cependant, la santé de Melli ne s'améliorait guère.

Taol avait déjà perdu des êtres chers. Il connaissait le chagrin. Chaque jour, il affrontait son lot de *Et si... ?* Melli avait vu un assassin trancher la gorge de son époux, et elle devrait faire face à ses propres regrets. Et si elle était entrée la première dans la chambre ? Et si elle avait seulement crié plus fort ? Et si elle n'avait jamais épousé le duc ?

Non, songea Taol en secouant la tête, il n'y avait rien d'étonnant à ce que Melli n'aille pas bien. Qu'elle se maintienne en vie chaque jour était déjà un petit miracle en soi.

Taol vérifia machinalement dans la rue. Pas de Chipeur, pas d'étrangers, pas de gardes.

Qu'allait-il faire de Melli ? Devait-il mettre sa grossesse en danger en lui faisant quitter la cité ? Ou devait-il privilégier avant tout le salut de l'enfant et ne pas bouger ? S'ils fuyaient, ils devraient voyager sans relâche pendant des jours, traverser les montagnes, échapper aux soldats ; ils devraient vivre à la dure et toujours être prêts à lever le camp en cas de poursuite. En restant à Brennes, ils risquaient la capture mais au moins la grossesse de Melli se déroulerait-elle dans de bonnes conditions.

Taol regarda ses mains et vit pour la première fois ce qu'elles étaient en train de sculpter : une poupée pour enfant.

Sa première loyauté allait-elle à Melli, ou au bébé ?

Jack avait les pieds en compote, comme s'il s'était fait rouler dessus par une charrette. Le reste de son corps ne valait guère mieux – en particulier du côté de ses brûlures. Pas de doute, Lent-Goupil s'y entendait à préparer des onguents aux effets ravageurs. Deux jours durant ses bras et sa poitrine l'avaient atrocement lancé, mais voilà

quatre heures que ses pieds leur volaient la vedette.

Il était finalement parvenu à Annis. La cité s'étendait devant lui, ses murailles grises luisant sous la lune. La route était bordée de part et d'autre de maisons et de tavernes aux volets et linteaux peints en diverses nuances de bleu. Il y avait des gens partout, ramenant les bêtes de leurs pâtures, rapportant du marché leurs produits invendus, marchant lentement vers la messe du soir ou d'un pas plus vif vers une taverne brillamment illuminée. Un vent frais charriait des odeurs de fumée. Les étoiles scintillaient au-dessus des montagnes ; quelque part, de l'eau s'écoulait bruyamment dans un lit rocailleux.

La route était faite de pierres brisées qui crissaient à chaque pas. Jack sentait leurs arêtes tranchantes s'enfoncer dans ses semelles. Il était nerveux, certain que tout le monde le dévisageait. Pourtant, il ne différait en rien des autres passants. Ses vêtements, cadeau de Lent-Goupil, étaient tout à fait similaires à ceux de n'importe qui. Certes, il avait les cheveux longs, mais il les portait noués sur la nuque avec un bout de cordelette des Bonnefontaine. Jack palpa la cordelette – un geste qu'il se surprenait à faire de plus en plus souvent – pour s'assurer qu'elle tenait toujours en place. Rien de ce qu'avaient fabriqué les Bonnefontaine ne risquait sérieusement de s'user, de tomber ou de se briser. En fait, Jack était positivement convaincu qu'on devrait enterrer sa cordelette avec lui.

Souriant, Jack releva la tête. Une jeune fille regardait droit vers lui. Dès que leurs regards se croisèrent, elle détourna les yeux. Jack poursuivit son chemin, mettant un point d'honneur à éviter la lumière qui sortait des maisons.

Dix semaines s'étaient écoulées depuis qu'il avait rencontré Lent-Goupil, et plus de trois mois depuis l'incendie du fort. Se pouvait-il que les Halcus fussent encore sur ses traces ? Avec la guerre pratiquement perdue et une invasion de Brennes en préparation, avaient-ils vraiment le temps et les moyens de rechercher un homme seul ?

Ces préoccupations s'envolèrent lorsque Jack parvint devant les remparts d'Annis. On était en train de fermer la porte pour la nuit, et la herse descendait dans un concert de grincements. Le jeune homme s'élança au pas de course.

« Attention, mon gars ! l'avertit une voix bourrue. Ou les pointes vont te réduire en charpie. »

Jack recula d'un pas. « Je dois rentrer en ville ce soir. » Il s'appliquait à imiter la façon de parler de Lent-Goupil – son accent des royaumes l'aurait immanquablement trahi.

Un deuxième homme, situé au sommet des remparts, lui cria : « Jette-nous quelques pièces d'or, et je retiendrai la herse pendant que tu passes.

— Je n'ai pas d'or.

— Et moi, pas assez de force. » La herse s'abattit vers le sol. Jack envisagea de plonger par-dessous, conclut que ce n'était pas une bonne idée et préféra siffler quelques jurons bien sentis à la place. Les pointes se coulèrent dans leurs douilles et la cité se referma pour la nuit.

« Tente ta chance demain matin, mon gars, lui jeta le portier d'un ton affable. J'aurai peut-être recouvré mes forces d'ici là. »

Jack lui sourit, tout en le maudissant dans sa barbe. Comment allait-il pouvoir entrer désormais ?

Sans rien d'autre à faire ni nulle part où aller, Jack entreprit de faire le tour des remparts. Bâtis en granit gris clair, ceux-ci avaient été longuement polis puis sculptés à la pointe de diamant. Anges et démons y figuraient côte à côte, le soleil y partageait le ciel avec les étoiles tandis que Bore et le diable y marchaient main dans la main.

« Annis est une cité d'intellectuels, lui avait expliqué Finaud un jour. Ils adorent se montrer confus, déconcertants, et jouer les avocats du diable. » Jack se souvint que la première femme de Finaud était originaire d'Annis, ce qui expliquait probablement beaucoup de choses.

La température chutait rapidement, et le vent qui soufflait des montagnes prenait de la vitesse. Jack savait que la décision la plus intelligente aurait consisté à rebrousser chemin jusqu'à la ferme de Lent-Goupil. Avec sa seule tunique de laine légère et ses braies, il n'était pas habillé pour dormir à la belle étoile. Il avait les jambes douloureuses, les pieds en sang. L'herboriste l'accueillerait, lui servirait à manger, lui donnerait une tisane et du cognac et, après leur dispute de la matinée, lui dirait probablement tout ce qu'il désirait savoir au sujet de Melli.

Oui, se dit Jack, le plus *sage* serait probablement de revenir sur ses pas. Mais sa fierté le lui interdisait. Il était parti en criant à Lent-Goupil qu'il allait découvrir seul la vérité, et par Bore, c'était ce qu'il allait faire ! Dût-il y laisser la vie.

Annis s'avérait une cité plutôt imposante. Sa muraille se dressait si haut et s'étirait si loin devant lui qu'elle se fondait dans l'ombre, disparaissant dans la nuit. Jack devait constamment regarder où il mettait les pieds : toutes sortes de conduites d'égouts et de canaux de drainage partaient des remparts. Une fois hors de la ville, tous ces boyaux construits avec soin se déversaient simplement dans des mares de boue nauséabonde. Jack grimaça en se voyant contraint de sauter par-dessus l'une d'elles. Il semblait que même les intellectuels fussent capables de saisir le concept de « loin des yeux, loin du cœur ».

Une chouette poussa un hululement perçant juste à côté. Jack en sursauta si fort qu'il recula en plein dans la flaque qu'il venait d'éviter.

« *Par le sang de Bore* », jura-t-il en grattant ses semelles contre une pierre. Les chouettes n'étaient pas censées vivre si près des montagnes !

Au même instant, il entendit comme un léger murmure dans le vent. Il se figea au milieu de son geste. Un deuxième murmure suivit le premier : une voix d'homme qui donnait un signal. Relevant la tête, Jack s'efforça de distinguer les détails dans l'obscurité. La rangée de buissons qui lui barrait la route menait droit jusqu'aux remparts. Une tête apparut au-dessus des feuilles, puis une autre, et une autre. D'où sortaient ces hommes ? Pour autant que Jack pût le voir, les buissons descendaient de la cité en pente douce puis s'enfonçaient dans les ténèbres à flanc de colline.

Très lentement, Jack posa le pied sur le sol dénué de brindilles ou de feuilles mortes susceptibles de le trahir, et entreprit de s'avancer à pas de loup vers les buissons. D'autres têtes en sortirent, se dirigeant vers les remparts. En s'approchant, Jack sentit son cœur tambouriner contre sa poitrine. Toute salive avait déserté sa bouche, la laissant aussi sèche qu'une truffe de chien.

Une main vint soudain se plaquer sur son visage. Charnue, moite, épaisse, elle lui coupa complètement la respiration. Jack tournoya sur lui-même, le coude levé comme un gourdin. Son agresseur était énorme ; ses replis de graisse tremblaient sous la lune. Juste avant que Jack ne lui assène un coup de coude, il rugit :

« *Un meunier !* »

C'était un cri de guerre, et tandis que celui qui l'avait poussé s'effondrait au sol, une douzaine d'hommes se rallièrent à sa cause. Des buissons surgit une armée d'individus corpulents en habit blanc de boulangers, armée de bâtons et de couteaux. Jack savait reconnaître lorsqu'il était battu. Il leva les mains en signe de reddition.

L'homme à terre, qui avait récupéré, se releva en faisant trembler sa graisse. Ses compagnons s'approchèrent, sans plus courir mais en continuant de brandir leurs armes. Jack sentit revenir la main boudinée.

Les hommes en tabliers blancs formèrent un demi-cercle autour d'eux. « Il ne ressemble à aucun meunier de ma connaissance, observa l'un d'eux.

— Aye, Levurier, mais tu connais les meuniers – il n'y a pas plus retors. » Ce commentaire, émis par le plus gras du groupe, suscita des grognements d'approbation.

Dans le dos de Jack, l'homme à la main épaisse demanda : « On lui donne une chance de s'expliquer, ou on l'assomme sur place ?

— On l'assomme ! cria le plus gros.

— Fouillons-le d'abord pour voir s'il a de l'or », cria Levurier.

La main plaquée contre la bouche de Jack dégageait une forte

odeur de levure. « Si vous voulez mon avis, dit son propriétaire, nous devrions le soumettre à la question. Plaçons ses parties intimes au-dessus d'une grille chauffée au rouge et nous saurons bientôt tout ce que mijotent les meuniers. » Il avait prononcé le mot *meuniers* avec le mépris d'un ennemi.

Jack commençait à comprendre dans quoi il avait mis les pieds. Rejetant brutalement la tête en arrière, il dégagea sa mâchoire pour mordre la main de son agresseur en plein dans le pouce. Échappant momentanément à son étreinte, il put s'écrier : « Je ne suis pas un meunier ! Je suis des vôtres. Je suis un boulanger. »

Chipeur ne se rappelait pas avoir connu nuit aussi noire dans Brennes. Non pas qu'il eût peur du noir, bien entendu. Il s'inquiétait un peu, voilà tout. Martinet lui avait dit une fois : « *Certaines nuits ne conviennent pas à nos activités* », et cela semblait incontestablement le cas de celle-ci.

Chipeur était en train de progresser dans la partie sud de la cité, à environ une lieue à l'est de la maison de Cravin. Il avait rôdé autour toute la journée, espérant trouver le courage d'affronter Taol. Il savait qu'il se ferait étriller par le chevalier, et de la pire façon — verbalement. Il l'avait mérité après tout, en envoyant Finaud et La Bousille à la cachette avec le mot de passe, ou en manquant causer la perte de messire Maybor. Il n'avait plus qu'à ramener les heaumes noirs de la garde ducale pour couronner le tout !

Le jeune voleur cracha, dégoûté de lui-même. Martinet lui aurait retiré ses privilèges de vide-gousset et l'aurait renvoyé dans la rue pour moins que ça.

Oh, il savait bien qu'il devait rentrer – d'ailleurs, il avait récolté suffisamment d'or pour s'assurer un retour triomphal – mais l'idée de la désapprobation ou, pire, de la déception qu'il pourrait lire sur le noble visage de Taol retenait ses pas. Il gardait un œil sur la cachette, cependant. Juste pour s'assurer que ses amis demeuraient en sécurité et que les archers n'étaient pas venus emporter Taol et Melli. Il ne pourrait plus jamais se regarder en face si cela s'était produit en son absence. Chipeur réfléchit en se grattant le menton. Bah, disons qu'il aurait peut-être pu se regarder – mais il en aurait conçu un profond sentiment de honte.

Slap ! Tamp ! Tap !

Son cerveau finit par enregistrer ce que ses oreilles savaient déjà : on l'avait suivi hors de la ruelle. Quelqu'un ayant une patte folle et marchant avec une canne. Histoire d'en avoir le cœur net, Chipeur traversa la rue pavée.

Slap ! Tamp ! Tap !

L'inconnu l'imita. Avec son allure de petit vaurien décharné et sans le sou, Chipeur ne pensait pas que ce bon vieux Patte Folle avait l'intention de le voler. Ce qui ne laissait que deux possibilités : c'était soit un leveur de tunique, soit un espion de Baralis. Dans un cas

comme dans l'autre, Chipeur n'avait pas intérêt à s'attarder.

Aussi calmement que Martinet le lui avait enseigné, il se mit à presser l'allure. Patte Folle régla son pas sur le sien. Il marchait vite, pour un homme avec une canne. Chipeur chercha des yeux les portes entrebâillées et les ruelles. Il commençait à avoir un peu peur.

Slap ! Tamp ! Tap !

Patte Folle gagnait du terrain. Le bruit de ses pas traînants fit courir un frisson sur l'échine de Chipeur. Il n'y avait plus personne dans les rues pour les voir passer. Devant eux s'étalait une succession d'arches sous lesquelles les marchands de volaille tenaient boutique durant la journée. Chipeur connaissait bien l'endroit : les vendeurs de cygnes et de paons étaient célèbres pour leurs poches percées. À droite s'ouvrait le passage des Canards, une courte ruelle dont la plupart des gens croyaient qu'elle s'achevait en cul-de-sac. Chipeur savait qu'il n'en était rien. Un petit tunnel d'évacuation passait sous le mur. S'il n'avait pas trop grossi au cours des trois dernières semaines, il devrait pouvoir s'y faufiler. Patte Folle n'aurait aucune chance de le suivre.

Chipeur feinta vers la gauche, puis attendit jusqu'au dernier moment avant de couper par la droite.

Slap ! Tamp ! Tap !

Patte Folle ne se laissa pas semer aussi aisément.

Le passage des Canards était une fente obscure dans la nuit noire. Un filet de sueur se mit à couler sur la tempe de Chipeur, puis le long de sa joue. *Il commence à faire chaud par ici*, se dit-il en s'essuyant la figure d'un revers de manche. Patte Folle n'était plus qu'une ombre derrière lui désormais. Chipeur accéléra l'allure. Le sol était toujours détrempé dans les ruelles, qu'il ait plu ou non, et les chaussures du gamin gargouillaient à chaque pas. En approchant du bout du cul-de-sac, il repéra la flaque noire du tunnel de drainage dans l'un des coins inférieurs du mur. Il gravita dans sa direction.

Slap ! Tamp ! Tap !

Patte Folle fit de même.

La sueur ruisselait maintenant en abondance sur ses joues. Le bruit des pas de son poursuivant lui mettait les nerfs en pelote. Une fois parvenu à proximité du tunnel, Chipeur renonça à tout semblant de dignité et se mit à courir. L'eau lui éclaboussait les chevilles, l'air lui fouettait le visage ; le martèlement violent de son cœur noyait tout autre bruit. Une odeur pestilentielle s'élevait du tunnel : le parfum de la liberté.

Les pieds d'abord ? Ou la tête ? Chipeur n'avait qu'une fraction de seconde pour se décider. Prenant une grande inspiration, il plongea dans le tunnel.

La bouche l'avalait, sombre, accueillante. Il se glissa dans ses profondeurs moites et furtives. Les mains, la tête, les épaules, le corps,

les jambes... les pieds ! Chipeur sentit quelque chose le retenir par les pieds. Au bord de la panique, il décocha un furieux coup de pied. Ses mains palpèrent la paroi voûtée du tunnel à la recherche de prises. Sa ruade n'eut aucun effet : les doigts de Patte Folle l'agrippaient toujours. On aurait dit des serres.

Puis une main remonta sur sa cheville. Chipeur tenta de ramper en avant, mais Patte Folle le tira en arrière, avec une violence qui le surprit ; sans savoir pourquoi, il s'était imaginé un homme plutôt faible. Cherchant désespérément quelque chose à quoi s'accrocher, Chipeur fut arraché au boyau. Son ventre raclait dans la boue. Son cœur battait si fort qu'il allait sûrement éclater. Les mains remontèrent jusqu'à ses genoux, puis une dernière traction le fit ressortir dans la nuit.

Chipeur se retourna et tomba nez à nez avec Patte Folle.

Malgré la pénombre, il reconnut ses traits. Tout au moins leur aspect.

L'homme le saisit par le poignet et sourit. « Chipeur, c'est ça ? » dit-il d'une voix mince comme un fil. Il n'était pas à bout de souffle, ne respirait même pas vite. « Tu me connais déjà. Je suis Skaythe, le frère de Blayze. » Il sourit de nouveau, en lui tordant le bras dans le dos. Cette fois, quand il parla, son souffle réchauffa la joue de Chipeur. « Nous nous sommes rencontrés la nuit du combat. J'assistais Blayze. »

Chipeur s'efforça de ne pas respirer son haleine – elle avait une odeur de choses sucrées qui auraient tourné. Skaythe ressemblait à une version plus petite, plus sèche et moins séduisante de son frère. Il avait les mêmes dents, quoique légèrement de travers, les yeux un peu plus étroits, et ses lèvres, loin d'être aussi charnues et ciselées, se réduisaient à une fente irrégulière. Il n'avait pas non plus le goût de Blayze pour les beaux vêtements – il s'habillait simplement, sans extravagance. Il était fort, toutefois. Chipeur ne se souvenait pas avoir jamais senti une poigne aussi vigoureuse.

« Qu'est-ce que vous me voulez ? » demanda Chipeur, en faisant de son mieux pour glisser une note de défi dans sa voix.

Cela ne lui rapporta qu'une torsion de poignet supplémentaire. « Tu sais bien ce que je veux, gamin, siffla Skaythe. Je veux Taol. »

Chipeur tenta de se dégager, mais l'autre se contenta de resserrer sa prise.

« Et tu vas me conduire jusqu'à lui. »

Quelque chose de brillant retint le regard de Chipeur – le bout de la canne de Skaythe. Une pointe d'acier bruni était moulée sur l'extrémité ; le jeune voleur sentit son cœur s'arrêter de battre en la voyant s'approcher de son visage.

« Où est-il ? »

Chipeur ne savait s'il devait se réjouir de sentir son cœur repartir, car celui-ci semblait être remonté dans sa gorge. « J'ignore où se trouve Taol. Je ne l'ai pas revu depuis la nuit du meurtre. »

Skaythe lui passa la pointe sous le menton, si doucement que seul l'écoulement chaud qui s'ensuivit indiqua qu'il l'avait coupé. Chipeur se figea.

« Dis-moi où je peux trouver Taol, sans quoi la prochaine entaille sera autrement plus profonde. »

Chipeur ne douta pas un instant qu'il fût homme à tenir parole. « Il se cache dans le nord de la ville – dans la rue des Équarrisseurs. »

La pointe se rapprocha une fois de plus. « Que fais-tu dans le sud, dans ce cas, gamin ? »

Incapable d'avancer d'un pas, Chipeur se laissa tomber lourdement contre le flanc de son tourmenteur, qui dut modifier sa prise sur la canne. Chipeur mit ce moment d'inattention à profit pour lever le genou droit et lui décocher un violent coup de talon dans sa mauvaise jambe.

Skaythe trébucha en arrière. Chipeur faucha sa canne d'un coup de pied pour l'empêcher de reprendre son équilibre. Sans attendre de voir si cela fonctionnait, il rassembla ses forces et bondit vers le tunnel. Skaythe bondit derrière lui, mais, cette fois-ci, Chipeur savait quoi faire. Il ramassa ses jambes et se laissa glisser pieds en avant dans le boyau. La boue fraîche l'enveloppa. Skaythe l'agrippa par les cheveux. Chipeur avait beau aimer ses mèches, il se dégagea d'une brusque torsion de la tête.

Le gamin s'enfuit en glissant le long du tunnel. Il avait perdu une poignée de cheveux, un peu de sang, et son cœur avait vieilli de dix ans. Il était grand temps de retourner voir Taol.

Jack avait, par des moyens tout à fait extraordinaires, réussi à pénétrer dans la cité d'Annis. Il se retrouvait assis à une grande table de banquet, bien éclairée et bien fournie, en compagnie des membres quelque peu sceptiques de la guilde des maîtres boulangers.

« Comment s'y prend-on pour ralentir une pâte qui lève trop vite ? demanda Levurier, un boulanger avec une énorme moustache en bataille et un visage aussi rouge que le vin qu'il buvait.

— On la plonge dans une bassine remplie d'eau et on attend qu'elle monte jusqu'à la surface. » La réponse de Jack fut accueillie à contrecœur par des hochements de tête approuvateurs. Il commençait à s'habituer à cet interrogatoire. Depuis une heure et demie – depuis qu'il s'était fait prendre devant la muraille et qu'on l'avait traîné en ville par une porte habilement dissimulée dans le rempart est – les membres de la guilde le pressaient de questions pour vérifier ses connaissances. Se prétendre boulanger ne suffisait pas, encore fallait-il

le prouver.

« N'importe quel meunier peut savoir ça, dit la seule personne mince de la pièce, un homme aux joues creuses du nom de Nivlet.

— Lâche un peu le pauvre garçon, fit Eckell, celui qui avait plaqué sa grosse main sur Jack en dehors de la ville. À l'évidence, c'est l'un des nôtres.

— Non, Eckell, rétorqua Scuppit, un petit homme aux avant-bras épais comme des jambonneaux. Nivlet n'a pas tort. C'est effectivement le genre de choses qu'un meunier pourrait savoir. Mieux vaut l'interroger une dernière fois, pour en avoir le cœur net.

— Aye », murmurèrent les autres boulangers. Ils étaient une vingtaine environ, en train de s'empiffrer autour d'un véritable banquet. Pendant la première heure, Jack les avait regardés faire tandis qu'ils discutaient d'affaires de guilde telles que l'augmentation des taxes sur le pain, le poids des miches à un sou ou les candidats à l'apprentissage.

Les meuniers représentaient l'ennemi. Le but principal de la guilde des maîtres boulangers consistait à décrédibiliser, déjouer et défaire la guilde des meuniers. Les meuniers mêlaient l'ivraie au bon grain, moulaient le blé trop grossièrement ou trop finement, et possédaient un monopole incontournable sur le prix de la farine. Si vous disiez à un boulanger qu'un meunier avait assassiné les siens et les avait mangés en guise de souper, il hochait la tête et disait : « Aye, et je parie qu'il a gardé les os pour sa meule, encore. » Chacun savait que les meuniers moulaient *tout* ce qui pouvait se moudre, puis le faisaient passer pour de la farine.

Jack était tombé par accident sur l'une des expéditions d'espionnage de la guilde des maîtres boulangers. Eckell – qui, non content de faire partie des chefs de la guilde, était aussi la seule personne à croire Jack depuis le début – lui avait raconté qu'une fois par mois, tandis que les meuniers étaient retenus par leur réunion mensuelle, les boulangers envoyaient des espions dans tous les moulins dans un rayon d'une lieue autour de la cité afin d'en examiner les réserves. Le nombre de sacs de grain de chaque moulin était soigneusement compté et consigné. Ensuite, à mesure que le mois s'écoulait, les meuniers suivaient la quantité de farine qui sortait des moulins, en veillant à noter le moindre excès de production. Un excédent de farine signifiait que des substances étrangères avaient été mêlées au grain.

Chaque maître boulanger se voyait attribuer un moulin spécifique. Une fois leurs comptes terminés, ils se retrouvaient dans les buissons au sud de la ville et rentraient clandestinement par leur porte secrète. Espionner une guilde concurrente constituait un crime déshonorant punissable d'une exclusion à vie des classes professionnelles. Les

maîtres boulangers prenaient un sérieux risque.

Jack admirait leur courage.

« Très bien, dit Levurier en avalant une bouchée de nourriture. Posons-lui une question difficile, cette fois. » Il se fourra un petit pain sucré entre les lèvres pour faciliter le processus de réflexion. « Une texture remarquable, Scuppit », complimenta-t-il le boulanger assis à côté de lui.

Scuppit s'inclina gracieusement. « J'ajoute une demi-mesure de crème caillée à la pâte. »

Levurier laissa le pain rouler sur sa langue. « Jamais rien mangé de meilleur, mon ami. » Il avala, puis reporta son attention sur Jack. « Très bien, mon gars, quel genre de babeurre vaut-il mieux employer dans le pain non fermenté ? Le frais, ou l'aigre ? »

Jack commençait à s'amuser. Il aimait bien les boulangers ; ils formaient un groupe joyeux, sachant apprécier les bonnes choses et passionné par son métier. « L'aigre, répondit-il. Le bicarbonate de soude aidera la pâte à lever. »

Eckell leva les yeux de sa nourriture. « Le garçon connaît son affaire, Levurier.

— Pour ça oui, convint Scuppit.

— Il ne m'inspire toujours pas confiance », insista Nivlet.

Levurier agita un petit pain en direction de Jack. « Très bien. Une dernière question, mon gars. Si tu rajoutes de la levure pour faire lever la pâte plus vite, te faudra-t-il rajouter du sel également ?

— Non. Trop de sel ralentirait l'action de la levure. » Jack sourit à l'assemblée des boulangers. « Et rendrait la croûte trop dure. »

Levurier se leva, marcha jusqu'à Jack et lui administra une grande claque dans le dos. « Bienvenue dans la guilde », dit-il. Ceux qui n'étaient pas en train de manger se succédèrent auprès de Jack pour lui donner une tape dans le dos, une bourrade, une accolade ou même un baiser de félicitations. Tous s'avancèrent à l'exception de Nivlet qui demeura assis sur sa chaise en scrutant Jack avec une franche suspicion. Après avoir assisté un moment à ces congratulations, le boulanger quitta la salle.

« Mange, mon gars, lui dit Eckell. Qu'on ne dise pas que la guilde des boulangers laisse ses hôtes mourir de faim. »

Jack ne se fit pas prier. Il n'avait rien mangé depuis le petit déjeuner – qui lui semblait remonter à plus de deux jours – et la nourriture étalée devant lui était plus appétissante que tout ce que Lent-Goupil avait jamais cuisiné. Des jambons gras et luisants reposaient à côté de tourtes aussi grandes que des mottes de beurre, des fromages s'ouvraient pour dévoiler les fruits dont ils étaient fourrés, et des chapelets de saucisses à la peau croustillante partageaient des écuelles avec des oignons grillés. Il y avait du pain

partout : du pain au levain, du pain au bicarbonate de soude, des petits pains sucrés, des brioches, des galettes et de grosses miches rondes. Jack n'en avait jamais vu une telle diversité. Ils étaient splendides à voir ; certains avaient une croûte bien ferme, d'autres étaient glacés de sucre ou recouverts de grains de pavot, et beaucoup avaient été fendus avant la cuisson de manière à leur donner plus d'intérêt sous la dent. Quelques-uns avaient des formes magnifiquement élaborées. Tous étaient frais, cuits à la perfection, et dégageaient une odeur délicieuse.

Tout en se restaurant, Jack commença à se sentir coupable de la manière dont il avait traité Lent-Goupil. L'herboriste s'était montré bon à son égard – il l'avait formé, nourri, soigné, sans lui poser de questions indiscrètes – et lui l'avait remercié en le quittant sur un coup de colère. Jack secoua lentement la tête. Dès le lendemain, il retournerait à la ferme. Il ne s'excuserait pas pour ses paroles – après tout, il n'avait fait qu'exprimer ce qu'il ressentait vraiment mais pour son emportement et la manière dont il était parti. Il devait bien cela à Lent-Goupil.

Une fois sa décision prise, Jack se versa une coupe de bière. Pendant dix semaines, l'herboriste l'avait traité avec bonté et il ne semblait pas équitable de se séparer ainsi sur une dispute. Jack avala la bière lourde et rustique, savourant son goût amer. Falk ne lui avait-il pas enseigné pendant des mois à accepter les gens pour ce qu'ils étaient, avec leurs défauts et leurs faiblesses ? Lent-Goupil l'avait accepté, lui, sans s'arrêter au fait qu'il était un criminel de guerre en fuite doublé d'un sorcier dangereusement instable. Alors, se dit Jack, s'il avait des défauts, ne pouvait-il admettre que les autres en eussent aussi ? Certes, Lent-Goupil ne lui avait pas tout dit, mais peut-être avait-il de bonnes raisons pour cela.

Son regard se perdit dans le lointain. Jack ne voyait plus la salle de réunion des boulangers, mais la ferme de Rovas, avec Tarissa près du feu. Toutes les bonnes intentions du monde ne suffiraient pas à justifier ce qu'elle lui avait fait. Et puis, il y avait sa mère, ses demi-vérités et son désir de mort ; et son père, encore une décennie plus loin : un homme qui l'avait abandonné avant même sa naissance. Ses deux parents lui avaient fait défaut, et aucune excuse ne pourrait jamais racheter cela.

Ici, dans le repaire des boulangers, au milieu d'une douzaine de joyeux convives affairés à se remplir la panse à s'en rendre malades,

Jack se demanda si la douleur ne dissimulait pas une signification plus profonde. La mort de sa mère, l'abandon de son père et la trahison de Tarissa ne voulaient-ils vraiment rien dire ?

Une main boudinée vigilante remplit la coupe de Jack. « Perdu dans tes pensées, hein ? » dit Eckell.

Jack s'agaça de cette diversion ; pendant un instant, il avait eu la sensation que la réponse était à portée de main. L'intervention d'Eckell l'avait fait fuir.

« Tu ferais mieux de m'accompagner, mon gars. Prends ta coupe, et autant de nourriture que tu peux en porter. » Eckell se dirigea vers une porte latérale et Jack le suivit, en n'emportant que la coupe – son appétit l'avait quitté. L'énorme boulanger au visage rond l'introduisit dans un petit salon où un bon feu flambait dans l'âtre. « Assieds-toi. Assieds-toi », dit-il en lui indiquant un banc tiré près de la cheminée.

Jack s'exécuta. « Allez-vous retourner à la réunion ? » demanda-t-il. À l'évidence, la guilde des maîtres boulangers avait à discuter d'affaires privées.

« Moi ? Non. » Eckell secoua fermement la tête. « J'ai déjà entendu ça cent fois, et je sais bien ce qui en ressortira. » Il *atterrit* plus qu'il ne s'assit sur le banc à côté de Jack. « Ils sont en train de décider s'il faut ou non te révéler leur ancienne prophétie. »

Jack sentit une rougeur lui gagner le visage. « Quelle prophétie ? »

Eckell le dévisagea attentivement. « Ma foi, mon garçon, tu es un boulanger, ça ne fait aucun doute, et puisque tu connais déjà notre plus grand secret, je ne vois pas quelle différence cela ferait de t'en dire un de plus ou de moins. » Il avait apporté une outre de bière de la salle du banquet et remplit la coupe de Jack pour la deuxième fois. Le jeune homme avait à peine conscience de l'avoir bue. « La guilde des maîtres boulangers se réunissait déjà ici bien avant qu'Annis devienne une cité. À l'époque où ce n'était encore qu'une retraite d'érudits, nous pétrissions déjà la pâte pour le compte des philosophes et des sages. » Eckell se pencha en avant. « Contrairement à la croyance populaire, Annis s'est construite sur le pain, et non sur les beaux esprits. »

Jack ne put s'empêcher de sourire : les boulangers ne péchaient pas par excès de modestie.

« Quoi qu'il en soit, poursuivit Eckell, un beau jour, il y a environ un siècle, un boulanger fit cuire un pain pour un homme qui se prétendait prophète. Mais au moment de lui remettre sa miche, il s'aperçut que l'autre n'avait rien pour le payer. Mourant de faim, le prophète supplia le boulanger de lui faire cadeau de son pain. Notre boulanger, qui était un brave homme, le prit en pitié. Il ne lui donna pas son beau pain tout frais, naturellement – c'était un artisan, après tout, pas un imbécile – mais il lui céda les pains invendus de la veille. L'homme le remercia pour sa peine et, à compter de ce jour, le boulanger ne manqua jamais de lui envoyer son pain dur « L'hiver suivant, le prophète attrapa une maladie des bronches – les penseurs n'ont pas la même constitution que nous autres – et, sur son lit de mort, fit appeler le boulanger. Ce dernier était devenu maître de la guilde à ce moment-là, mais il répondit à la convocation comme un

simple apprenti. Le prophète lui prit la main et lui dit : « Je t'ai demandé de venir pour m'acquitter de ma dette. Comme tu le sais, je n'ai pas d'argent mais je possède le don de voyance, et c'est par lui que j'entends te rembourser. » Bref, il prononça une prophétie dont le boulanger fit un secret de la guilde. Transmis de génération en génération, de père en fils. » Eckell acheva son histoire avec une révérence extravagante, digne d'un comédien de métier.

Tout au long de ce récit, Jack avait senti ses paumes devenir de plus en plus moites. Il se sentait coupable, sans savoir pourquoi. « De quoi parle cette prophétie ? demanda-t-il.

— D'un boulanger, bien sûr. »

Jack hocha la tête. Il n'était pas autrement surpris. « Quel boulanger ?

— Un boulanger qui arrivera de l'ouest pour mettre un terme à la guerre.

— Quelle guerre ? »

Eckell le fixa droit dans les yeux. « Celle qui se prépare actuellement entre le Nord et le Sud. *Cette* guerre. » Il se caressa la bouche. « Je ne peux pas te la réciter en intégralité, mon gars, pas sans l'aval de la guilde, mais les deux derniers vers sont :

Si le temps se replie, la vérité mettra

La paix entre les mains du boulanger, non du roi. »

Jack détourna la tête. Un repli du temps. Le souvenir de huit douzaines de pains lui traversa brièvement l'esprit. Conscient qu'Eckell ne l'avait pas quitté des yeux, le jeune homme s'efforça de garder une expression impassible ; il ne tenait pas à se trahir.

Le jeune homme se dressa abruptement. Prophéties, mensonges, secrets – il en avait eu son content pour la journée. Il était grand temps de changer de sujet. « Racontez-moi ce qui se passe à Brennes, dit-il. Comment se portent le duc et sa nouvelle épouse ? »

Une expression curieuse s'afficha sur le visage d'Eckell. « Bon sang, mon gars, où étais-tu ces neuf dernières semaines ? »

Jack fut aussitôt sur ses gardes. « J'habite une cabane dans les montagnes. Mon maître et moi vivons coupés du monde. Je ne descends en ville que lorsque nous avons besoin de fournitures ; la dernière fois, c'était il y a deux mois. » Jack se tourna face au feu. Tout ce temps passé à s'emporter contre les mensonges, et voilà qu'il se mettait à mentir à son tour comme un arracheur de dents.

« Alors, tu ignores que le duc est mort. » Une certaine tension était perceptible dans la voix d'Eckell. « Et que sa jeune épouse est en fuite pour échapper au courroux de Catherine.

— Pourquoi Melliandra aurait-elle peur de Catherine ? » Jack ne

se souciait plus de ce qu'Eckell pouvait penser : il ne songeait qu'à apprendre la vérité.

« La moitié de la cité prétend qu'elle a laissé entrer l'assassin de son époux dans leur chambre. Catherine veut la faire exécuter.

— Est-elle toujours à Brennes ?

— La plupart des gens le croient. Si elle avait quitté la cité, messire Baralis le saurait. »

Baralis ? Jack pouvait entendre le battement de son poulx dans ses veines. « Que vient faire Baralis là-dedans ?

— *Messire* Baralis est pratiquement le maître de la cité désormais. » L'emphase avec laquelle Eckell soulignait le mot *messire* était une question en soi. « Aujourd'hui même, j'ai entendu dire que dame Melliandra était enceinte – apparemment, son propre père aurait répandu cette rumeur à travers la ville, en jurant que l'enfant à naître était celui du duc. Que ce soit vrai ou non, je ne saurais l'affirmer, mais tu peux être certain que messire Baralis ne va pas apprécier cela. »

La gorge de Jack se noua. Melli courait un grave danger. « Est-elle seule ?

— Son père et le champion du duc se trouveraient avec elle. Certains prétendent même que le chevalier serait son amant. » Eckell haussa les épaules. « Sous peu, rien de tout cela n'aura plus d'importance.

— Pourquoi donc ?

— Parce que d'ici quelques semaines, Brennes sera rasée jusqu'aux fondations. »

La pièce parut se rétrécir autour d'eux. Jack sentit son poulx s'accélérer. Il devait retrouver Melli – *tout de suite*. Il devait se rendre à Brennes.

Eckell s'offrit une rasade à même la gourde. « Tu m'as l'air drôlement secoué, mon gars, pour quelqu'un qui mène une vie tranquille dans les montagnes. » Il regarda Jack d'un air sagace.

Le jeune homme s'obligea à respirer profondément. Sa gorge lutta pied à pied, mais il déglutit et contraignit ses muscles à se détendre. Il ne pouvait se permettre d'éveiller les soupçons d'Eckell. Boire de la bière était la dernière chose dont il avait envie mais il s'y força – néanmoins, prenant une longue gorgée pour se donner le temps de réfléchir – Jack ne pouvait guère se mettre en route immédiatement pour Brennes ; il faisait presque nuit, et ses habits étaient trop légers pour les montagnes. Par ailleurs, il devait retourner voir Lent-Goupil. Le jeune homme croyait deviner pourquoi l'herboriste lui avait caché la vérité, mais il préférerait l'entendre de sa bouche. Ils avaient plusieurs choses à clarifier, et un mensonge de plus enrobé de bonnes intentions n'était que la première d'entre elles.

« Écoutez, dit-il à Eckell. J'ai besoin d'un endroit pour la nuit. Je partirai au lever du soleil.

— Le soleil se lève tard, à Annis », répondit le boulanger. C'était sa manière de dire que Jack pouvait rester. « Tu n'as qu'à dormir ici près du feu. Inutile d'ennuyer les autres avec les détails ; ils ne vont pas tarder à rentrer chez eux de toute manière. Simplement, sois parti quand la servante viendra changer la jonchée demain matin. »

Chipeur résolut de faire un long détour avant de retourner à la maison de Cravin. Après sa rencontre avec Skaythe, il ne se fiait plus à rien ni à personne. Dès qu'un ivrogne titubait un tant soit peu dans sa direction, qu'une prostituée lui adressait une remontrance ou qu'un chat de ruelle le guignait de l'œil, il revenait sur ses pas, changeait de trottoir ou empruntait une rue de traverse. Parfois, il faisait les trois. On n'était jamais trop prudent en retournant dans son repaire. Une fois, en l'espace d'une seule nuit, Martinet avait effectué trois fois le tour de Rorne, ramé du port nord au port sud à bord d'une barque de pêcheur de crabes, changé deux fois de chevaux et de compagnons de route et revêtu pas moins de quatre déguisements différents pour semer ses poursuivants. Chipeur poussa un soupir de regret. C'était le genre de manœuvres extraordinaires qui devenait légende dans le monde des voleurs.

Inspiré par l'idée de Martinet bravant les risques de l'eau de mer, des rues étranges et d'une robe – le troisième des quatre déguisements de Martinet était semble-t-il celui d'une vieille servante de laiterie, complété par des seaux en bois, une palanche et une claudication prononcée – Chipeur se décida pour un dernier détour avant de regagner enfin la maison.

Avisant une rue bordée de tavernes, de bordels et de vendeurs de tartes, Chipeur se dirigea dans cette direction. La lumière des chandelles qui se déversait en abondance des portes et volets des différents établissements ne fit que le mettre à l'aise ; il avait perdu le goût de la pénombre.

Tout en marchant, Chipeur cracha dans sa paume et se lissa les cheveux. Il voulait avoir l'air présentable devant Taol. Après un long moment passé à peigner, palper et mesurer ses cheveux, il se convainquit d'avoir localisé une partie chauve large comme une pièce de cinq sous juste au-dessus de son oreille gauche. Alarmé – car Martinet disait toujours qu'un homme qui commence à perdre ses cheveux ne les revoit plus jamais – Chipeur s'arrêta net pour chercher dans son sac. Après une fouille discrète, accompagnée de malédictions à voix basse à l'encontre de Skaythe, ses doigts finirent par se refermer sur le manche en bois de son miroir.

S'assurant que personne ne l'observait, Chipeur s'approcha d'un

bâtiment et, se dressant sur la pointe des pieds pour capter la lumière qui filtrait des volets, éleva son miroir à hauteur de visage. Après force tortillements et rotations, il parvint finalement à prendre une position dans laquelle la lumière tombait directement sur la funeste partie chauve.

Curieusement, elle n'était pas aussi grande ni aussi chauve qu'il l'aurait cru. En fait, elle paraissait plutôt insignifiante.

Aussi déçu que soulagé, Chipeur voulut s'éloigner des volets. Mais en reposant son poids sur ses talons, il aperçut brièvement quelque chose dans son miroir. Pendant un quart de seconde, l'intérieur du bâtiment lui apparut dans le reflet.

Chipeur retint son souffle.

Un personnage était assis dans la pièce, dos à la fenêtre. Les cheveux bruns, vêtu de noir, on ne voyait de lui que son cou d'une pâleur d'huître. Pourtant, Chipeur n'eut aucun mal à le reconnaître. Quatre jours plus tôt, il avait suivi ce cou à travers la moitié de la cité : c'était Baralis.

Le premier instinct de Chipeur fut de prendre ses jambes à son cou. Le deuxième, de se retirer sur la pointe des pieds – il avait eu suffisamment de sensations fortes pour la soirée, avec Skaythe, sa canne à pointe de fer et tout le reste. Le troisième, toutefois, lui conseilla de rester pour voir s'il pouvait découvrir ce que mijotait ce vieil amateur d'insectes à cette heure de la nuit, dans une bâtisse anonyme coincée entre une pâtisserie et la boutique d'un négociant en vins, dans la partie sud de la ville. Chipeur doutait que l'homme eût été pris d'une brusque envie d'un verre de vin et d'une tourte à la viande de porc au beau milieu de la nuit.

Chipeur hésita entre son deuxième et son troisième instinct. Il avait vraiment envie de rentrer ; dans l'immédiat, rien ne lui aurait fait davantage plaisir qu'un grog bien chaud, un bon souper et une paillasse fraîche pour la nuit. Mais si Baralis tramait quelque chose par ici, une chose que Taol et la dame Melliandra auraient eu intérêt à connaître ? Peut-être que s'il rapportait une découverte utile à Taol, celui-ci serait si content de lui qu'il oublierait complètement le fiasco de *La Chope mousseuse*. Chipeur sourit, sa décision prise.

Il se pourrait même qu'il reçoive un accueil chaleureux en plus de son grog.

S'accroupissant hors de vue de la fenêtre, Chipeur rangea son miroir dans son sac. Ses pensées devançaient ses mains. Il s'agissait à l'évidence d'une sorte de réunion secrète : pour quelle autre raison Baralis aurait-il choisi de rencontrer quelqu'un hors de la sécurité du palais ? Ce qui voulait dire qu'il était venu soit tout seul, soit uniquement accompagné de son serviteur épris de son rat. Chipeur se glissa dans les ombres. Il n'y aurait pas de gardes armés pour lui

courir après.

Comme le bâtiment se dressait au milieu d'une rangée de six, il ne comportait pas de ruelle attenante, de sorte que le jeune voleur dut marcher jusqu'au bout de la rangée avant de trouver un moyen de passer par derrière. Une venelle étroite offrait un accès de service, et Chipeur dut compter les portes pour s'assurer qu'il ne se trompait pas de bâtiment. De dos, ils se ressemblaient tous.

Le négociant en vins donnait apparemment une sorte de réception nocturne, car des rires, des quintes de toux et des chants s'échappaient de ses volets partiellement clos. Chipeur se félicita de ce vacarme en arrivant derrière le bâtiment du milieu : un amas de ferraille et de bois pourri rendait difficile toute progression silencieuse.

Un bruit soudain le fit s'immobiliser le pied en l'air. Une forme sombre venait de bouger contre le mur du bâtiment. Le cœur de Chipeur se changea en poids mort dans sa poitrine. Il n'osait plus remuer un cil, cessa même de respirer. Le bruit se produisit de nouveau, suivi cette fois d'un son léger – une sorte de reniflement animal. Un *cheval* ! Vexé d'avoir eu peur d'une vieille rosse, le jeune voleur s'aventura plus près. Attaché à une poutre de soutènement qui dépassait du mur, le cheval pouvait à peine bouger. En le découvrant, Chipeur fut forcé de convenir qu'il s'agissait d'un animal extraordinaire : grand, les flancs et le cou magnifiquement musclés, le ventre ferme et luisant, il n'avait rien d'une vieille rosse mais ressemblait plutôt à un pur-sang du Lointain Sud.

Chipeur comprit pourquoi son maître l'avait attaché si court : il ne tenait pas à voir sa monture se blesser sur un morceau de fer rouillé ou une planche incrustée de clous. Le cheval hennit doucement dans sa direction, et Chipeur secoua la tête. Pas question qu'il s'approche. Pour lui, les chevaux étaient des animaux dangereux tout spécialement les pur-sang.

Le cheval hennit de nouveau, plus fort.

« Chut », siffla Chipeur.

Le cheval refusait de se calmer. Il frappa le sol avec ses sabots et tira sur ses rênes. Pris de panique, Chipeur s'élança et le saisit par la bride. Ne sachant trop ce qu'il fallait dire pour apaiser un cheval, il proféra toutes sortes de menaces de sa voix la plus douce et la plus encourageante. Cela parut fonctionner. Le cheval cessa de s'agiter, se rapprocha du mur et laissa les rênes retomber mollement.

Chipeur poussa un soupir de soulagement. En lâchant la bride, il remarqua qu'il avait du noir sur les doigts. Il mit la main sous ses yeux et examina la marque, d'abord en la frottant, puis en la reniflant. C'était de la suie.

Un frisson d'excitation lui parcourut l'échine. Il inspecta rapidement la bride du cheval. Même à la lumière diffuse qui filtrait

des volets, il distinguait clairement une bande jaune sur le cuir. Un instant plus tôt, la bride était entièrement noire. Quelqu'un avait pris la peine de camoufler ses vraies couleurs. Chipeur allongea le bras et passa la main sur le cuir. Une deuxième bande jaune apparut sous la suie.

Jaune et noir.

Les couleurs de Valdis.

La porte arrière du bâtiment s'ouvrit brusquement ; un flot de lumière inonda la venelle. Chipeur plongea dans l'ombre derrière le cheval. Il s'égratigna le mollet gauche sur un objet pointu et dut serrer les dents pour s'empêcher de crier.

Une silhouette se découpa sur le seuil, bloquant partiellement la lumière. Chipeur en profita pour se couler dans l'angle entre le mur et l'arrière du bâtiment. La poutre saillante à laquelle le cheval se trouvait attaché contribuait ainsi à le dissimuler.

N'osant frotter son mollet douloureux, Chipeur se palpa la gorge. Une croûte de sang s'était formée sur l'entaille que Skaythe lui avait infligée un peu plus tôt. Elle était douloureuse au contact. Chipeur déglutit. Il aurait dû suivre son premier instinct et filer tout droit retrouver Taol.

La silhouette sortit dans la ruelle, un deuxième personnage de plus haute taille à sa suite.

« Les gardes à la porte ouest détourneront les yeux sur votre passage », dit le deuxième homme au premier.

Chipeur gratta le sang coagulé qu'il avait sur la gorge. C'était la voix de Baralis.

« Vous pensez décidément à tout, Baralis. Vous êtes plus prévoyant qu'un troupeau de servantes un soir de noces. »

La haute silhouette dans laquelle Chipeur avait reconnu Baralis s'inclina vers l'étranger. « Je fais de mon mieux. »

Les deux hommes firent en pas dans sa direction. Chipeur sentit l'odeur de l'étranger : senteurs exotiques et sueur de cheval. Il avait des cheveux bruns huileux et des dents blanches qui scintillaient quand il parlait.

« Vous n'ignorez pas que Kylock a dressé sa tente devant la porte sud ? » dit-il, portant un doigt à sa tempe pour remettre en place une mèche rebelle. Malgré sa tunique en cuir, il ne faisait aucun bruit en se déplaçant.

« Inutile d'ennuyer le roi avec les détails de notre petite réunion, fit Baralis sur un ton désinvolte.

— C'est bien mon avis », répondit l'étranger après une pause à l'évidence soigneusement calculée : sous les yeux de Chipeur, l'autre serra puis ouvrit son poing gauche à cinq reprises avant de parler.

D'après les couleurs du harnachement de son cheval, l'étranger

avait un rapport avec Valdis. Et bien que Chipeur n'y connût pas grand-chose, il avait la nette impression que l'autre n'était pas qu'un simple chevalier.

L'étranger s'approcha de sa monture. Chipeur se plaqua contre le mur. Le cheval souffla doucement. L'étranger leva machinalement la main pour le calmer mais Baralis choisit cet instant pour prendre la parole, ce qui détourna son attention.

« En fait, dit Baralis en s'approchant du cheval à son tour, moins le roi en saura sur... comment tourner cela ?... notre *bonne intelligence*, mieux ce sera. Après tout, il va bientôt devoir s'occuper de son mariage, de sa jeune épouse et de son nouveau duché. Je ne vois aucune raison de l'accabler avec les petites tracasseries du pouvoir. »

Chipeur frissonna. Quelque chose dans la voix de Baralis le glaçait jusqu'aux os.

« D'accord, convint l'étranger. Les activités religieuses qui se déroulent à Helch ou dans tout autre territoire occupé n'ont sans doute que peu d'intérêt pour le roi. » La voix de l'étranger n'était pas aussi froide et assassine que celle de Baralis ; elle se faisait plus onctueuse, plus détachée. En fait, tout paraissait onctueux chez l'étranger : sa tunique en cuir, ses cheveux huilés, ses gestes.

« Sachez ceci, mon ami, déclara Baralis. Les sentiments du roi concernant cette affaire sont exactement les mêmes que les miens. Tant que les chevaliers nous soutiennent sur le champ de bataille et que l'ordre est maintenu dans les territoires occupés, nous nous soucions fort peu de vos intentions. »

L'étranger sourit. Ses dents étaient petites et parfaitement égales. Une fois encore, il marqua un temps avant de parler. Trois poings, cette fois. « Je me réjouis d'entendre que le roi partage le même sentiment que nous en ce qui concerne la religion. » Un soupçon de raillerie s'estompa dans sa voix tandis qu'il enchaînait : « Le Nord subit depuis trop longtemps l'autorité spirituelle de Silbur, de Maries et de Rorne. Nous ne devrions pas nous soumettre aux caprices d'une Église du Sud. »

L'étranger prit une brève inspiration avant de poursuivre, mais Baralis lui coupa la parole :

« Faites ce que vous avez à faire, Tyren. Maintenez simplement Helch à genoux le temps que Haute-Muraille cède à son tour, et personne ne vous posera de questions sur vos motivations. »

Tyren. Une grosse boule se forma dans la gorge de Chipeur. Il essaya de respirer et s'en découvrit incapable. Tyren était le chef des chevaliers. C'était l'idole de Taol, son sauveur, son mentor. Et voilà qu'il menait des tractations secrètes avec Baralis, promettant Bore savait quelles atrocités à la malheureuse population de Helch. Chipeur n'avait pas été abusé par les termes d'« activités religieuses ». Il avait

trop longtemps vécu en compagnie de beaux parleurs pour ne pas voir la vérité derrière cette formulation délicate. Tyren voulait convertir les habitants de Helch à sa propre doctrine, et à en juger par les propos qui venaient de s'échanger, ni lui ni Baralis ne regarderaient de près à la méthode.

En écoutant comploter les deux hommes, Chipeur se prit à regretter furieusement le hasard qui lui avait fait surprendre cette réunion. Ce n'était pas avec ce genre d'informations que son ami le recevrait à bras ouverts. En fait, Chipeur commençait à se demander s'il ne ferait pas mieux de garder les détails pour lui. Taol aurait le cœur brisé d'apprendre la vérité au sujet de Tyren. Le chef des chevaliers était la dernière personne en qui il avait encore foi.

Chipeur ressentit une douleur aiguë dans le cou. Sans s'en rendre compte, il avait arraché sa croûte ; sa plaie s'était rouverte et un filet de sang coulait sur sa tunique. Il s'obligea à respirer, par inspirations brèves et légères comme une plume. *Reste calme*, se répéta-t-il. *Reste calme*.

Baralis et Tyren avaient continué à parler, et quand Chipeur se concentra de nouveau sur ce qu'ils disaient, le chevalier tendait la main pour dénouer les rênes de son cheval.

Baralis parla. « Je ne veux pas entendre la moindre rumeur de torture ou pire encore sortir de Helch. Quoi que vous fassiez, faites-le discrètement. Il est trop tôt pour courir le risque que le Sud évente nos plans.

— Ne vous tourmentez pas, Baralis, le rassura Tyren en ramenant doucement les rênes à lui de ses doigts couverts d'or. Je veillerai à ce que rien ne filtre. Il existe d'innombrables manières de discréditer une rumeur, et plus d'une demi-douzaine de façons de lui tordre le cou. »

Alors même qu'il parlait, Tyren fit courir son regard de la poutre au cheval. L'espace d'une seconde, il regarda droit dans le coin sombre où le mur et le bâtiment se rejoignaient. À moins de six pas de distance, séparé de lui par le cheval, son ombre et la poutre de soutènement, Chipeur se tendit.

Tyren hésita une seconde. Sa main passa des rênes à son visage. Il scruta les ténèbres.

La boule revint dans la gorge de Chipeur, plus lourde que du plomb cette fois-ci. Une goutte de sueur roula le long de son nez.

Soudain, le cheval tira sur les rênes en s'écartant du mur. Tyren fut contraint de reculer pour ne pas lâcher la bride.

« Ma foi, Tyren, dit Baralis en indiquant le cheval d'un coup de tête, votre hongre ma l'air impatient de s'en aller. Nos affaires de ce soir me semblent réglées. Je crois que nous voyons l'avenir religieux du Nord du même œil, vous et moi. »

Tyren vérifia les sangles de sa selle, ses étriers, puis se hissa à

cheval. « Et quand le roi décidera d'élargir les frontières de son empire ? Puis-je supposer que Valdis sera autorisée à superviser les pratiques religieuses du Sud, également ? »

Baralis sourit lentement. « Oh, tout spécialement celles du Sud. » En l'entendant parler, Chipeur sentit son estomac se recroqueviller sur lui-même, creusant un vide douloureux dans sa poitrine. Il crut qu'il allait être malade.

Tyren hocha la tête, satisfait. Baralis le regarda partir à cheval le long de la venelle. Aucun des deux ne salua l'autre.

Baralis demeura dans l'éventail de lumière qui s'échappait du seuil, suivant son comparse des yeux. Quand le bruit des sabots de son cheval devint inaudible, il prit une brève inspiration et sourit.

« Tavalisc, dit-il doucement dans le noir, il m'aura fallu près de vingt ans, mais *j'aurai* ma vengeance. »

Il attendit encore un moment avant de se détourner et de repasser à l'intérieur du bâtiment.

Quand la porte se referma sur lui, Chipeur prit une longue, une profonde inspiration. Il rendit grâce à Bore et à l'esprit de la défunte mère de Martinet pour l'avoir gardé sain et sauf – il remercia même le cheval. Envoyant sa main droite explorer son mollet douloureux, il découvrit une énorme bosse sanguinolente, incroyablement sensible au toucher. Son entaille au cou continuait à saigner, et sa tunique était trempée de sueur. Bien que sa seule envie fût de prendre ses jambes à son cou et de s'enfuir le plus loin possible, il s'astreignit à rester immobile jusqu'à extinction des lumières. Même alors, il n'osa pas bouger avant un bon moment. Il ne voulait plus prendre le moindre risque cette nuit. On l'avait accosté, menacé, piégé et presque pris ; il avait eu suffisamment de sensations fortes pour le restant de ses jours. Enfin, pour un bout de temps, en tout cas.

Les membres raides d'être restés si longtemps sans bouger, transi, épuisé et grelottant, Chipeur partit le long de la venelle. Il n'avait plus le cœur à multiplier les détours pour semer d'éventuels poursuivants, aussi prit-il la route la plus directe pour retourner auprès de Taol.

Il y avait longtemps que Kylock ne mesurait plus la poudre que Baralis lui avait laissée. Il ne prenait plus la peine d'en renverser tout juste assez pour recouvrir le creux de sa paume ; il l'absorbait désormais à pleines poignées. Il la versait dans son verre, où elle fusait comme une flèche volant vers sa cible. Une coupe de vin rouge en humidifiait la descente au fond de son gosier. Ce n'est qu'après l'avoir prise qu'il retrouvait une respiration normale.

Ses crises effroyables au cours desquelles son crâne lui broyait le cerveau, où ses pensées se dispersaient aux quatre vents, laissant la matière grise à nue, allaient cesser pour un temps. La drogue lui

apportait au moins cela.

Il porta la coupe à ses lèvres une deuxième fois tandis que deux gardes emportaient le cadavre de la fille hors de la tente. L'assaut avait été particulièrement déplaisant. La passion faisait surgir pire que la bête qui grondait en lui.

« Ramassez sa main », ordonna-t-il à ses hommes. Les imbéciles portaient la fille trop bas, et sa main traînait sur le tapis. Ce dernier était souillé désormais, tout comme les draps et les oreillers. La tente entière empestait. Il faudrait tout détruire. Kylock poussa les hommes hors de son chemin et sortit dans la nuit.

Le ciel lui semblait toujours sombre quand il se trouvait dessous. Et Kylock ne fut pas mécontent de noter que la nuit noire et violette de Brennes ne faisait pas exception.

Ils campaient au sud de la cité – si près qu'ils pouvaient contempler ses remparts, sentir la fumée de ses cheminées et entendre le grincement des charrettes dans les rues. Kylock posa son regard sur les hautes murailles de Brennes. Oui, cette cité était faite pour lui. Non pas une bourgade boursouflée comme Harvell, ou un vieux bouge nauséabond comme Helch, mais une magnifique cité dans tout l'éclat de la jeunesse, en pleine éclosion : une enfant terrible. Brennes ne baignait pas dans sa crasse, contrairement aux autres cités. L'air de la montagne en refoulait la puanteur chaque soir, et la pluie en évacuait les immondices dans le lac.

Le lac, les montagnes, les remparts : les défenses de Brennes étaient sans rivales dans les Terres connues. La cité semblait taillée pour former le noyau d'un empire. La longue lignée de ses ducs l'avait préparée à ce rôle en lui édifiant de hauts murs, des portes imprenables, en l'entourant d'un réseau de herses. Désormais, leur rôle était rempli et ils n'avaient plus de raison d'être. Brennes avait vu le dernier de ses ducs.

Kylock vida le fond de sa coupe. La drogue adoucissait le vin. Quand une odeur de viande rôtie parvint à ses narines, il devina que les gardes avaient jeté la fille dans le feu. C'était la meilleure manière de rendre un corps méconnaissable. Personne en dehors des gardes et de lui ne saurait jamais qui était la fille ou ce qu'elle était devenue.

Le trou dans sa poitrine éclaterait sous l'action des flammes, ses poignets brisés deviendraient simplement des os calcinés et disjointes parmi d'autres. Kylock haussa les épaules. Peut-être même que le feu effacerait l'expression de terreur sur son joli minois. Elle ne serait qu'une catin contaminée de plus, incinérée dans l'intérêt du camp.

Il se sentait beaucoup mieux à présent. La drogue accomplissait son office : sous son emprise, le monde lui paraissait plus dense, plus sombre, infiniment plus solide. Elle apaisait la rage qui grondait en lui. Quelque chose d'alarmant était en train de lui arriver. Il perdait de

plus en plus fréquemment le contrôle de lui-même : des crises violentes secouaient son corps et ses pensées. Il avait toujours comme un goût de métal dans la bouche. Tantôt, alors qu'il était au lit avec la fille – lorsqu'il eut lié ses poignets au poteau et son cou à la table, et que la cire brûlante se mit à bouillonner –, son corps avait été saisi d'une violente contraction. Comme si une main lui avait pressé l'estomac, faisant remonter un flot de bile vers sa bouche. Son cerveau enfla, ou son crâne rétrécit, et, brusquement, ses pensées furent trop nombreuses pour rester confinées. Une pression terrible monta en lui, et la seule manière de la libérer consistait à déchiqueter la fille allongée sous lui.

Il s'abattit sur elle comme une bête fauve. Ses dents devinrent des crocs et ses doigts des griffes. Les ténèbres s'emparèrent de lui ; en luttant contre la fille, il affrontait le monstre. Si elle hurla, il ne l'entendit pas ; si elle se débattit, il n'en eut pas conscience. Il sentit seulement le sang frais qui gicla sur sa joue et le souffle léger de son dernier soupir. Lorsqu'elle cessa de respirer, il s'était taillé un chemin jusqu'à la lumière. Son estomac reposait de nouveau contre son foie, et la pression sous son crâne était retombée. Un filet de sang s'écoulait de son nez ; il cracha dans un mouchoir pour chasser l'arrière-goût dans sa bouche.

« Une lettre vient d'arriver du Halcus, sire. »

Kylock fit volte-face. Il n'avait pas entendu approcher le garde. Quand l'homme lui tendit le parchemin scellé, le chevalier le vit regarder sa tunique, où le sang de la fille dessinait une tache sombre sur l'or. Très doucement, il lui dit : « Le sang répandu en secret forge un lien entre les hommes. Va maintenant, mon ami, et ne répète à personne ce que tu as vu. »

L'homme tomba à genoux. « Sire, vous n'avez qu'un mot à dire et je répandrai le sang de toute une armée. »

Kylock acquiesça lentement et lui fit signe de se relever. « Ta loyauté ne sera pas oubliée. »

L'homme s'inclina et partit.

Le roi sourit. Il découvrait chaque jour de nouveaux pouvoirs réservés aux seuls rois. La faculté d'inspirer une loyauté sans réserve représentait un don du Ciel. Ce que certains refuseraient d'accomplir pour de l'argent, ils le faisaient sans hésiter si c'était une question de foi. Ses hommes croyaient en lui : il remportait des guerres, prenait des risques, était haï par ses ennemis. Il promettait des prises à ses hommes et s'assurait qu'ils les obtiennent : femmes ou enfants, selon leurs goûts. De l'or, du blé, des nominations... le carnage même, si l'envie leur en prenait. Une ville mise à feu et à sang dans un déchaînement de violence constituait souvent la meilleure récompense après une journée sur le champ de bataille. Rien n'inspirait plus de

mépris pour l'ennemi que de le voir brûler.

Kylock brisa le sceau de cire. Oui, il pouvait compter sur la loyauté de ses hommes, et le contenu de la lettre en attestait.

Cette nuit, juste avant l'aube, sa mère trouverait la mort. Son château dans les Terres du Nord serait attaqué par un groupe de pillards halcus. Il ne resterait aucun survivant pour raconter ce qui s'était passé. Kedrac, l'aîné de messire Maybor, avait tout prévu dans les moindres détails, jusqu'au viol et à la profanation du cadavre de la reine douairière. La touche de génie était à mettre au crédit de Kylock, cependant. Quand tout serait fini, le corps de la reine serait abandonné sur une bannière d'Annis. On en déduirait que les Halcus avaient opéré avec la complicité de la cité montagnaise. Les royaumes entreraient en ébullition en apprenant la nouvelle, et sa prochaine action – l'invasion d'Annis, justement – serait quasi assurée d'un soutien sans réserve. Quel pays accepterait que le viol et le meurtre de sa reine bien-aimée, si récemment endeuillée, demeurent impunis ?

Naturellement, l'invasion d'Annis ne constituerait qu'une feinte. Kylock avait besoin de son armée ailleurs, mais il profiterait du fait que ses ennemis la croient trop engagée dans un siège d'honneur pour être déplacée. Le regard de Kylock se porta vers la ligne sombre des remparts de Brennes. Quelle surprise ce serait pour tout le monde quand ses plans entreraient dans leur phase finale. Bien sûr, Annis finirait par tomber également – quelques mois de plus ou de moins ne feraient aucune différence.

Kylock poursuivit sa lecture. Kedrac était suffisamment avisé pour écrire en code. Il avait non seulement organisé le décès de la reine, mais aussi réglé à la perfection la conquête des dernières villes halcus. Kylock était très satisfait de son travail. Le jour de son mariage, il pourrait ainsi offrir à Catherine le Halcus en cadeau. Un geste magnifique, mais un présent indigne : rien n'était trop précieux pour sa promise.

Il brûlait d'impatience de la rencontrer. Il se présenterait devant elle en homme libre. Une fois sa mère disparue, il ne serait plus lié à personne. Il se donnerait corps et âme à sa nouvelle épouse, et lorsqu'il viendrait s'agenouiller à ses pieds, elle le laverait à tout jamais de la souillure du ventre maternel.

Kylock se retourna vers le camp. Ses serviteurs le connaissaient suffisamment pour avoir fait chauffer un peu d'eau en son absence. Il était sale et avait besoin de se sentir propre. Ses mains, ses habits empestaient, et il ne trouvait pas convenable de seulement *songer* à Catherine alors qu'il portait encore sur lui l'odeur de la putain qu'il venait de tuer.

Jack rêva encore une fois de Tarissa. Son image, qu'il chassait soigneusement de son esprit durant la journée, semblait attendre la nuit pour revenir le tourmenter. Elle était toujours là : tantôt riante, séductrice, gaie comme une fille de ferme, tantôt en larmes, implorante, tombant à genoux et le suppliant de l'emmener avec lui.

Chaque fois, même en rêve, il se détournait d'elle.

Cette nuit fut la première où il entendit le bruit de ses pas derrière lui.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il se retourna face à Tarissa, mais elle n'était pas là. Il continuait pourtant d'entendre ses pas, de plus en plus proches maintenant. Jack tourna sur lui-même. Où se cachait-elle ? Le bruit était si proche qu'il faisait vibrer le sol.

« Il est là », fit une voix.

Pas celle de Tarissa ; une voix inconnue. Extérieure à son rêve. Jack se dressa d'un bond. Ses sensations lui revinrent d'un coup : il se trouvait dans la maison de réunion des boulangers, et la lumière qui filtrait des volets indiquait que l'aube pointait.

La porte s'ouvrit à la volée. Quatre hommes en armes firent irruption dans la pièce. Nivlet, le seul maigre de la guilde des boulangers, se tenait derrière eux.

« C'est lui ! s'écria-t-il. C'est lui que les Halcus recherchent. »

Deux des hommes s'avancèrent. Jack, la bouche sèche et l'esprit encore embrumé par le sommeil, avait déjà la main sur son couteau. En se portant à la rencontre des hommes d'armes, il jeta des regards à droite et à gauche pour embrasser la pièce dans les moindres détails. À la recherche de diversions. Avisant la caisse à bois remplie de bûches sur sa gauche, il fit un bon de côté et, d'un grand coup de pied, l'envoya voler vers ses agresseurs. Les bûches glissèrent au sol, obligeant les gardes à reculer. Jack s'élança à leur suite, le couteau en avant, décrivant des cercles de plus en plus petits dans les airs. La lame mordit le bras d'un des gardes ; Jack y mit tout son poids, fendant le muscle sous la peau.

Quelque chose le piqua dans le dos. Faisant volte-face, il se retrouva nez à nez avec le troisième garde. Il avait les cheveux roux, une énorme moustache et la dague la plus longue que Jack eût jamais vue.

« Viens donc en tâter, mon gars », lança le rouquin. Son coup d'œil sur le côté le trahit ; il espérait distraire Jack le temps de permettre au deuxième garde de l'attaquer par-derrière.

Sans quitter le rouquin des yeux, Jack estima l'emplacement probable de son comparse, fit passer son poids sur sa jambe gauche puis décocha une violente ruade derrière lui avec son talon droit. Cueilli en plein milieu du genou, le deuxième homme s'effondra en gémissant. Jack bondit vers la dague du rouquin, puis s'effaça au dernier moment. Emporté par son élan, son adversaire alla s'écraser contre le deuxième garde qui se balançait sur le dos en se tenant le genou.

Jack ne prit pas le temps de regarder le résultat. Il avait la gorge en feu et ses poumons lui semblaient sur le point d'éclater. Il reporta son attention vers le premier homme, celui qu'il avait blessé au bras. Le quatrième se tenait toujours sur le seuil, guettant le moment opportun. Le blessé avait sorti un épieu et en menaçait Jack, décochant des coups maladroits en direction de sa poitrine et de ses cuisses. Jack s'agaça de sa couardise. Conservant une bonne distance entre l'épieu et lui, il leva son couteau devant son visage. Le sang du blessé brillait sur la lame.

« Hmm, fit Jack en espérant que l'autre baisserait les yeux sur sa blessure, j'irais voir un chirurgien à ta place. Ton sang m'a l'air d'avoir une drôle de couleur. »

L'autre sourit. « On ne m'abuse pas si facilement, mon gars. » Il lui allongea un coup d'épieu.

Contraint de battre en retraite jusqu'au mur, Jack se rendit compte qu'il ne pourrait pas reculer davantage. Il lui fallait trouver autre chose. Il retourna son sourire à l'homme d'armes. « Je crois quand même que tu devrais voir un chirurgien, l'ami. C'est une vilaine coupure que tu as près de l'œil. »

Tandis que le visage de l'autre marquait la confusion, Jack tendit son bras comme un ressort, puis projeta le poignet en avant et lâcha le manche du couteau. La lame vola droit dans l'œil de son adversaire. Cette fois encore, il n'attendit pas le résultat. Désormais désarmé, il s'écarta du mur. Le rouquin s'était relevé, mais le deuxième garde était resté par terre ; il y avait du sang sur la dague du rouquin. Le quatrième l'avait rejoint et tous deux bloquaient le passage vers la porte.

Face à ces deux hommes, armés et sur leurs gardes, Jack comprit qu'il était temps de recourir à la sorcellerie. Il se concentra sur le métal des lames. Il le sentit dense, rigide, résistant de toute sa force.

Se pliant exactement à ce qu'on lui avait enseigné, il pénétra la dureté du métal froid. Il ne s'agissait plus d'une de ses séances d'entraînement avec Lent-Goupil, où le danger restait surtout

imaginaire et le résultat aussi soigneusement maîtrisé qu'une expérience sous verre. Cette fois-ci, tout était bien réel.

Il ne disposait que de quelques fractions de seconde. Il n'avait pas le temps de contrôler ou de finasser, pas le temps de se laisser piéger par la substance qu'il pénétrait. Jack se nourrit du sentiment d'urgence et de danger. Son esprit invoqua l'image de Tarissa. Elle fut là immédiatement, avec Rovas, posant doucement la main sur son front pour voir s'il avait de la fièvre. Jack sentit la sorcellerie affluer. Le jeune homme n'était pas fier de lui, mais s'en préoccuperait plus tard. Il laissa le pouvoir sourdre de son ventre et sa pensée se déverser de son esprit ; les deux se retrouvèrent dans sa bouche, où le goût métallique de la sorcellerie lui chatouilla la langue.

Le pouvoir fila directement jusqu'aux lames ; l'esprit de Jack en formula l'intention tandis qu'il volait dans les airs. Il modela la sorcellerie comme un sculpteur, et lorsqu'elle toucha au but, celle-ci était pleinement formée. Elle s'enfonça de concert avec lui dans la substance des lames, et tandis qu'elle remplissait son office, il se retira du métal. Les dagues devinrent des tisonniers chauffés au rouge. Les deux hommes hurlèrent, ouvrirent le poing et lâchèrent leurs armes.

Jack fut parcouru par une vague de faiblesse. Luttant contre cette sensation, il se dirigea vers la porte en repoussant les deux hommes. Ni le rouquin ni son ami ne manifestèrent le moindre désir de l'arrêter. Tous deux se tenaient leur paume à vif, cherchant désespérément autour d'eux un moyen de la refroidir.

Jack franchit le seuil et marcha droit sur Nivlet. Frallit lui avait dit un jour : « *Ne te fie jamais à un boulanger maigre* » à raison, semblait-il. Il frappa le boulanger en plein visage. L'autre bascula à la renverse, et Jack l'enjamba. « Apporte donc un peu d'eau à ces hommes pour leurs brûlures. » Sans attendre de réponse, il lui tourna le dos et partit.

Jack éprouvait une étrange sensation d'exaltation. *Il avait réussi !* Il avait plié la sorcellerie à sa volonté ! C'était grisant ; il se sentait fort, confiant, prêt à relever tous les défis. En traversant la grand-salle, il balaya de la table les reliefs du festin de la veille. Pains, carcasses de poulet et fruits volèrent en tous sens. Il rejeta la tête en arrière et partit d'un grand rire. Enfin, il avait réussi quelque chose !

Des bruits de pas se rapprochèrent, ceux de Nivlet ou de l'un des hommes d'armes. Il était temps de partir. Le sourire s'effaça du visage de Jack. Le jeune homme ne verrait pas grand-chose d'Annis, en fin de compte, car il semblait destiné à la quitter comme il y était entré : par la petite porte. Il ramassa dans la paille un couteau à découper d'aspect particulièrement menaçant, bourra sa tunique de pain et de fromage et, sur un coup de tête, vida une coupe de bière à sa santé. Avec une dernière grimace – la nuit passée au fond de la coupe n'avait

pas amélioré le goût du breuvage –, Jack tourna les talons et sortit dans le petit matin.

« Votre Grâce, permettez-moi de vous présenter Son Altesse royale le roi Kylock, souverain des Quatre Royaumes. » Baralis fit un pas en arrière, et Kylock s'avança pour saluer Catherine.

Le jeune homme resplendissait. Dans ses habits de soie noire et de zibeline, brodés d'or au col et aux poignets, il avait l'air plus royal que jamais. Grand et svelte, il s'avançait avec une fierté naturelle. Ses traits étaient plus difficiles à juger ; étrangement sombres en dépit du soleil qui tombait des fenêtres, ils échappaient autant aux mots qu'à la lumière.

Kylock tendit une main élégante vers Catherine, qui avança la sienne à sa rencontre. Il porta les doigts pâles de la jeune femme à ses lèvres. Son haleine était fraîche, plus froide encore que ses lèvres. Un frisson parcourut Catherine. Elle n'avait pas eu l'intention de s'incliner devant lui – la maîtresse de Brennes ne courbait la tête devant personne – mais elle se savait particulièrement charmante vue d'en haut ; comment le creux de sa poitrine attirait irrésistiblement le regard, comment sa lèvre inférieure paraissait plus charnue, ourlée de lumière.

« C'est un honneur de vous accueillir dans notre belle cité, Votre Majesté.

— L'honneur est mien », répondit Kylock.

Ils se tenaient dans la grand-salle, environnés de courtisans. Des guirlandes de roses d'été ornaient les murs. Les fenêtres étaient vitrées de verre fumé et les rayons du soleil qui les traversaient en biais prenaient les couleurs du duché : bleu roi, bleu nuit, écarlate et violet. Les couleurs que son père avait choisies. Les couleurs de l'étoffe dans laquelle on avait emmailloté son cadavre. Catherine frissonna malgré la chaleur du soleil.

Kylock n'avait pas lâché sa main. « Si vous avez froid, vous n'avez qu'un mot à dire, ma dame, déclara-t-il doucement. Et je brûlerai une ville pour vous réchauffer. »

Catherine ne fut pas la seule à pousser un hoquet de surprise. Les courtisans qui avaient entendu Kylock s'agitèrent sur place, mal à l'aise.

Baralis intervint pour briser le silence gêné. « Votre Majesté doit être lasse après un si long voyage. Si vous me le permettez, je vais vous conduire à vos appartements. »

Kylock ne lui accorda pas un regard. Il ne détachait pas les yeux de Catherine, dont il serrait toujours la main – si fort que le sang ne parvenait plus aux doigts de la jeune femme. « Vous avez raison, chancelier, je dois me reposer. J'ai vu aujourd'hui ma future épouse,

et ce spectacle m'a coupé le souffle. » Il laissa brusquement retomber sa main.

Catherine avait souhaité qu'il la lâchât, mais maintenant, elle se sentait perdue. Il y avait un tel pouvoir en lui ! Tant qu'il la tenait, elle en était partie prenante. Pour le retenir encore un peu, elle dit : « J'espère que vous trouverez vos appartements à votre goût, mon seigneur. J'ai veillé personnellement à leur installation. »

Il s'avança vivement vers elle. Catherine connut un bref instant de panique et recula d'un pas – pour quelque raison, elle avait cru qu'il comptait la frapper. Au lieu de quoi, il s'inclina très bas, dévoilant la blancheur de sa nuque. Ses narines frémissaient comme s'il humait son odeur. « La prévenance de ma dame n'a d'égale que sa pureté. »

Catherine s'enfonça les ongles dans les paumes pour s'empêcher de rougir. Sa *pureté* ? Quel curieux choix de mot. Elle commençait à se sentir mal à l'aise. Inclinant la tête, elle murmura : « Je pense que vous ne serez pas déçu. »

Kylock plongea son regard dans le sien. Il avait les yeux sombres, mais leur couleur exacte était difficile à cerner. Il sourit, dévoilant des dents blanches et régulières, légèrement inclinées vers l'arrière. « Ma dame ne me décevra pas. » Il se détacha d'elle, si vite que sa forme se brouilla brièvement.

Il se tourna alors vers Baralis et dit : « Je vous suis, chancelier. » Baralis vint se placer à côté de lui et l'entraîna hors de la salle.

Catherine les regarda s'éloigner tous les deux. Quelque chose d'étrange émanait d'eux... Ils avaient la même taille, les mêmes cheveux ; leur démarche même paraissait identique. Ils se déplaçaient sans faire le moindre bruit. Catherine secoua lentement la tête, peu soucieuse d'approfondir la question. Kylock et Baralis venaient du même pays, de la même cour ; il n'y avait rien détonnant à ce qu'ils adoptent la même contenance.

Gagnée soudain par une lassitude profonde, Catherine renvoya sa cour d'un geste de la main. Elle était fatiguée, vidée, cruellement consciente de sa vulnérabilité. Kylock représentait tellement *plus* que ce qu'elle attendait ; sa présence l'avait bouleversée. Dans huit jours elle deviendrait sa femme. Tournant les talons, elle partit en direction de sa chambre. De toute sa vie elle ne s'était jamais sentie aussi *vivante* que lorsque le roi Kylock lui avait tenu la main.

« La truite se présente bien, Finaud. Encore quelques minutes, et elle sera aussi savoureuse que peut l'être un poisson.

— Je ne raffole guère du poisson, La Bousille. Mais je dois reconnaître que c'est bon pour les prunes.

— Les prunes ?

— Aye, La Bousille, les prunes. Un homme n'aura jamais de

problème de hernie aussi longtemps qu'il mange suffisamment de poisson.

— Pourquoi cela ?

— Le poisson améliore la capacité de suspension d'un homme, si tu vois ce que je veux dire. Deux truites par jour, et tes prunes deviendront si souples qu'elles rebondiront par terre. »

La Bousille parut dubitatif. « Je ne suis pas certain que ce soit un avantage, Finaud.

— Il ne m'appartient pas de décider ce qui serait préférable, La Bousille. Je me borne à t'exposer les faits. » Finaud hocha la tête d'un air sagace, et La Bousille acquiesça en réponse.

« Hé, crois-tu que nous devrions apporter une truite à Taol, Finaud ?

— Non, La Bousille. Mieux vaut le laisser tout seul aujourd'hui, c'est la fête du Premier Miracle de Bore. Pour les chevaliers, il s'agit du plus sacré d'entre les jours saints, et lui apporter un poisson ne ferait que remuer le couteau dans la plaie.

— Aye, je crois que tu as raison. Je suis allé le trouver tantôt et il m'a regardé sans me voir. Dame Melliandra a bien tenté de le reconforter, mais il l'a renvoyée.

— On ne peut pas l'en blâmer, La Bousille. Tout chevalier adoubé verse son sang pour Bore aujourd'hui. Taol doit ressentir plus que jamais la perte de ses cercles.

— Rappelle-moi un peu l'histoire, veux-tu ?

— Eh bien, comme tu le sais, Bore était berger dans les collines au pied des monts de la Séparation. Un jour, alors qu'il surveillait son troupeau, survint une meute de loups affamés qui les pourchassa lui et ses bêtes jusqu'aux chutes de Faldara. Acculé, Bore implora Dieu de lui montrer la voie ; avant même que les mots ne soient sortis de sa bouche, les chutes commençaient à geler. La moindre goutte d'eau, le plus petit poisson : tout s'était mué aussitôt en un énorme bloc de glace. Bore et ses moutons purent donc franchir les chutes. Mais quand les loups posèrent la patte dessus, la glace se mit à fondre et ils furent précipités dans la mort. »

La Bousille poussa un soupir impatient. « Tout le monde connaît cette histoire, Finaud. C'est le rôle de Valdis que je saisis mal.

— D'accord. Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ? » Finaud but une gorgée de bière et s'enfonça dans son fauteuil. « Eh bien, tu te souviens sans doute que Valdis fut le premier disciple de Bore. Et quand Bore partit pour le Lointain Sud en quête de vérités, Valdis demeura dans le Nord pour propager la bonne parole. Bref, dix ans après le miracle des chutes de Faldara, Valdis se retrouva en train de prêcher sur la berge devant une foule d'incrédules en colère. Les gens se mirent à l'insulter, à crier qu'il n'y avait jamais eu de miracle et que

celui qui prétendrait franchir les chutes courrait à une mort certaine.

« Bon, n'étant qu'un être de chair et de sang, Valdis savait qu'il ne pouvait accomplir de miracle ; il effectua donc autre chose : le Premier Acte de foi. Il plongea dans la rivière et laissa le courant l'entraîner dans les chutes.

« Naturellement, tout le monde pensait qu'il était perdu, qu'il s'écraserait sur les rochers au pied des chutes ; chacun retourna donc auprès de sa femme et de ses enfants et oublia promptement toute l'affaire. Pourtant, Valdis réussit à survivre – comment, nul ne le sait avec certitude, même si beaucoup pensent que c'est Dieu qui l'avait récompensé pour sa foi – et à regagner le village. Les villageois furent tellement stupéfaits de le voir qu'ils tombèrent à genoux et se vouèrent à Bore. Valdis embrassa chacun d'eux sur le front puis partit, en leur laissant pour instruction de répandre la bonne parole à leur tour. » Finaud vida sa coupe, indiquant la fin de son histoire.

« Valdis devait être un homme très courageux, dit doucement La Bousille.

— Aye, La Bousille. Dire qu'il avait fondé la chevalerie pour incarner son idéal ! »

— Pauvre Taol. Ça doit lui fendre le cœur de voir à quoi elle en est réduite à présent.

— Si tu veux mon avis, La Bousille, il a de la chance de ne plus en faire partie.

— Si tu avais pu voir son visage ce matin, Finaud, tu saurais qu'il pense tout le contraire. Il restait là, assis devant la fenêtre, à regarder vers le sud.

— C'est par là que se tient la cité de Valdis.

— Aye, Finaud. Et aujourd'hui, le cœur de Taol se trouve là-bas avec elle. »

Baralis referma la porte derrière lui. Après un instant de réflexion, il tira également le verrou. Kylock se trouvait au palais à présent, et d'une certaine manière, sa présence changeait tout.

Le garçon avait grandi de bien des manières depuis la dernière fois que le chancelier l'avait vu. De fait, ce n'était plus un garçon mais un homme ; un roi ; un meneur d'hommes. Oh, comme il avait écrasé la grand-salle de sa présence ! Comme chacun avait tendu l'oreille pour entendre le moindre de ses mots, comme ils avaient tous poussé un soupir de soulagement après son départ. Aucun doute : Kylock était né pour devenir empereur. Il avait été *conçu* pour cela. Mais il paraissait si jeune, si inexpérimenté, empreint du caractère impitoyable propre à son âge. Il fallait encore le modeler, guider délicatement ses décisions, lisser sa politique selon des courbes d'une plus grande subtilité.

Ce matin-là, Baralis avait eu l'impression de rencontrer une personne totalement différente. Kylock n'aurait rien d'un homme de paille facilement manipulable. Il était entier, vibrant, prêt à prendre le contrôle. Le chancelier s'autorisa un infime sourire. Pas *tout à fait* entier. La drogue pétillante appelée *ivysh* y avait veillé. L'*ivysh* empêchait la sorcellerie de s'écouler à travers le corps, et tant que Kylock en resterait dépendant, il serait incapable de puiser dans ses pouvoirs. Le fait que le nouveau roi continuât à en prendre ne faisait désormais aucun doute. La drogue empestait : dans ses cheveux, sur ses habits, dans son haleine. Il en dissimulait fort bien les effets secondaires, toutefois.

L'*ivysh* favorisait la folie chez certains, la paranoïa chez d'autres, et des illusions ravageuses chez tous. À Hanatta, les hommes en prenaient pour se rapprocher de Dieu et les femmes pour oublier la cruauté de leurs hommes. Quant aux enfants, on leur donnait à sucer des chiffons imbibés d'*ivysh* lorsqu'ils pleuraient trop. Baralis n'en avait goûté qu'une fois, dans la bouche de la jeune nièce de son professeur. Il n'avait plus jamais réessayé ; le contrôle de soi n'était pas une chose à laquelle il renonçait facilement.

Le fait que Kylock parvînt à conserver l'apparence de la santé mentale en dépit de la drogue tenait, en soi, du tour de force. Il en consommait depuis cinq ans. Baralis n'avait pas la moindre idée de ses conséquences à long terme. Malgré tout, Kylock semblait se porter comme un charme. Un jeune homme décidément remarquable.

Baralis éprouva une pointe de fierté paternelle. Il la refoula rapidement ; l'heure n'était pas à l'autocongratulation. Il avait des choses à faire, des tâches qu'il repoussait depuis plusieurs jours maintenant, en attendant que son corps se remît de l'incident de la taverne.

Baralis s'assit près du feu, où Craupe lui versa un peu de bière aux épices. « Prépare mes potions, Craupe. Un long voyage m'attend. » La projection effectuée à *La Chope mousseuse* l'avait sérieusement affaibli, et il venait tout juste de récupérer suffisamment de force pour se projeter hors de son corps. Baralis but lentement le breuvage brûlant, repoussant le plus longtemps possible le moment décisif. Il détestait quitter son corps. Quand l'esprit s'arrachait à la chair, que l'âme se détachait du corps qui l'alimentait et que le cœur ne pompait plus le sang que dans une coquille vide, le temps devenait primordial – et des dangers aussi redoutables que la perte de conscience ou la folie guettaient dans les ténèbres, prêts à frapper.

Inspirant un grand coup, Baralis commença ses préparations : la poudre, la feuille, le sang. Après avoir inhalé la mixture, il s'écroula dans les bras de Craupe.

La terrible légèreté ne manquait jamais de le secouer. Baralis

conserva tout leur poids à ses idées, de crainte que son esprit ne s'élevât au-delà du firmament pour n'en jamais revenir. Son corps poussa un hurlement de protestation, mais il était déjà trop loin pour en ressentir la perte. Il monta de plus en plus haut, à travers les nuages et les couches de pression de plus en plus fines, son ascension courbée par la rotation du monde. Étrange qu'il pût sentir le froid ; la chaleur, le vent et l'eau glissaient sur lui sans l'affecter mais le froid avait un pouvoir bien spécifique.

En un clin d'œil, le temple de Larne se dressa sous lui, rectangle de pierre sur une île en forme de poire. Baralis s'enfonça à travers l'ardoise, le granit et le bois, jusque dans la salle préparée pour le recevoir. Quatre hommes, une table, quatre chandelles et un bol.

« Bienvenue, chancelier », dit le premier des quatre.

Baralis, allégoriquement hors d'haleine, s'offrit quelques instants pour rassembler ses esprits. Cette fois-ci, il ne commit pas l'erreur de prendre forme – il n'allait pas gaspiller vainement son énergie pour plaire aux prêtres. « Je suis venu chercher des réponses.

— Vous êtes venu au bon endroit, mais que proposez-vous en contrepartie ?

— Certainement pas mon âme, si c'est ce que vous avez à l'esprit.

— Vous n'avez pas d'âme, Baralis. Vous ne vivez que par la force de votre ambition. »

Baralis projeta sa volonté et les quatre chandelles s'éteignirent. « Je ne tolérerai aucune condamnation de la part de Larne. »

L'aîné des quatre intervint vivement : « Dites-nous ce que vous voulez, Baralis. »

Ils savaient déjà ce qui l'amenait, il en était certain. Ils aimaient simplement jouer à leurs petits jeux. « L'épouse du défunt duc est enceinte. J'ai besoin de savoir si elle attend un garçon ou une fille. »

Les quatre demeurèrent silencieux un moment, échangeant les messages secrets qu'ils avaient besoin d'échanger. Puis, le plus jeune d'entre eux prit la parole. « Mauvaise nouvelle pour vous, Baralis, je le crains.

— Un garçon, donc. » Larne donnait rarement des réponses plus directes. Il passa rapidement à autre chose : ce n'était jamais prudent de laisser trop de temps aux prêtres pour réfléchir. « Quand Annis et Haute-Muraille se décideront-elles à marcher sur Brennes ? »

Le plus jeune émit un petit bruit désapprobateur. « Allons, allons, Baralis. Une faveur pour une autre, d'abord. »

Baralis s'était préparé à cela. S'il existait une chose pour laquelle Larne était réputée, c'était bien de ne jamais omettre de se faire payer. Il s'exprima lentement, savourant chaque mot : « Je connais l'identité de celui que vous craignez. »

Personne ne respira pendant un long moment. Puis l'aîné

murmura : « Poursuivez.

— Il s'agit d'un mitron de Château Harvell. Il s'appelle Jack, et il était mon scribe autrefois.

— Où est-il à présent ? » siffla le plus jeune.

Baralis commençait à s'amuser. Il aurait voulu avoir des épaules à hausser. « Quelque part à l'ouest de Brennes – Helch ou Annis, qui sait ?

— Comment pouvez-vous en être certain ?

— Ah, mon ami, est-ce que je vous demande d'où les prophètes tirent leurs récits ? » Baralis n'avait aucunement l'intention de leur parler de la prophétie de Marod – qu'ils se débrouillent pour la découvrir par eux-mêmes. Marod abordait de nombreuses questions qui ne concernaient nullement les puissances de Larne.

« Qu'en est-il du chevalier qui recherche ce Jack ?

— Je crois qu'il se trouve toujours à Brennes. Il lui sera presque impossible de faire sortir discrètement de la cité une femme enceinte accompagnée de son vieux père. » Baralis ne put se retenir de leur lancer une pique. « Ne me dites pas que vous l'ignoriez ?

— Nous ne pouvons forcer les visions de nos prophètes.

— Vous le feriez si vous le pouviez. » Baralis changea le cours de ses pensées. Il était las d'échanger des plaisanteries, et le temps filait. « Dites-moi ce que vous savez des plans de Haute-Muraille.

— Ses plans ne sont plus les siens. Ses troupes attendront que le mariage ait eu lieu pour quitter la cité.

— Pourquoi patienter aussi longtemps ?

— Parce que celui qui paie le flûtiste impose la mélodie. »

Tavalisc. C'était le machiavélique archevêque de Rorne qui finançait la marche vers la guerre. Pourtant, quel avantage trouvait-il à attendre ? Baralis sentit qu'il commençait à fléchir ; l'appel du sang le tirait en arrière.

« Vous nous quittez déjà, Baralis ? railla le plus jeune.

— Une dernière proposition avant que vous ne partiez, dit l'aîné. Trouvez le chevalier et le garçon, et tuez-les ; en contrepartie, nous guiderons votre main tout au long de cette guerre. »

Les mots *D'accord* résonnèrent par-dessus la moitié d'un continent tandis que Baralis succombait aux besoins de sa chair.

Jack sentit ses poils se dresser sur sa nuque. Il faisait humide, froid, une légère brise soufflait, mais cela n'expliquait en rien la sensation qu'il venait d'éprouver. Comme si une ombre était passée sur lui.

Le jeune homme resserra les pans de son nouveau manteau. Le ciel s'assombrissait de minute en minute, prélude au crépuscule. De là où il se tenait, Jack pouvait contempler Annis en contrebas. Il avait

décidé de ne pas retourner chez Lent-Goupil : c'était trop dangereux, la cité grouillerait de gens à sa recherche. La route qui menait au village de l'herboriste était trop fréquentée – une centaine de personnes risquaient de le reconnaître. D'ailleurs, le seul fait d'entrer dans Annis avait été une pure folie ; d'après Lent-Goupil, son portrait était placardé partout dans la cité.

Non, mieux valait ne pas revenir en arrière. Il ne ferait que mettre Lent-Goupil en danger. Et même si l'homme lui avait dissimulé la vérité au sujet de Melli, il ne méritait pas de passer pour un traître. Jack ignorait quel châtement encourait l'herboriste pour avoir hébergé un criminel de guerre notoire, mais devinait qu'il impliquerait des tortures, puis la mort.

Il s'engagea le long de l'étroit sentier de montagne. Bien que sachant qu'il faisait le bon choix en renonçant à dire adieu à Lent-Goupil, il ne pouvait se défendre d'un certain sentiment de malaise. L'herboriste allait croire qu'il était parti sur un coup de colère en se jurant de ne jamais regarder en arrière. Enfin, la vie entière ne se présentait-elle pas ainsi ? Comme une succession de malentendus, de demi-vérités et de regrets ?

Jack pinça les lèvres en une ligne mince qui aurait pu passer pour un sourire à la lueur des chandelles. Parfois, très rarement, on avait l'occasion de pouvoir réduire au silence la petite voix cinglante des regrets.

Pendant des mois avant de découvrir la vérité au sujet de Melli, il s'était torturé à l'idée de ce qui lui était arrivé dans le poulailler. Si jamais il ne l'avait pas quittée ; s'il s'était mieux battu pour échapper à Rovas ; si ç'avait été *lui* que les Halcus avaient pris, au lieu d'elle. Il se voyait maintenant offrir une deuxième chance. Melli se trouvait en danger, et cette fois-ci, il se tiendrait à ses côtés quand elle aurait besoin de lui.

Lent-Goupil ne lui avait rien dit des ennuis de la jeune femme parce qu'il savait parfaitement qu'il voudrait voler à son secours. Peut-être devinerait-il ses raisons de ne pas revenir, après tout. C'était loin d'être un imbécile.

La lune émergea des nuages et les dernières lueurs du jour s'estompèrent. Une vieille femme à laquelle il avait parlé le matin même lui avait dit qu'il existait deux routes pour Brennes. La grand-route du duc était large, taillée dans le roc chaque fois que possible, et ne se rétrécissait que pour franchir le col. On y croisait beaucoup de soldats, de messagers et de marchands, avait indiqué la vieille femme. Mais s'il voulait se rendre à Brennes par un chemin plus discret – un chemin qu'on ne pouvait emprunter qu'en été et au début de l'automne, étroit, tortueux, qui rajouterait dix bonnes lieues à son trajet – alors l'ancienne piste de chèvres ferait l'affaire. Seuls

l'empruntaient les espions et les bergers, affirmait-elle. Jack lui avait donné un fromage pour sa peine et, de ses lèvres sèches comme du papier, elle l'avait embrassé sur la joue.

Il n'avait vu qu'un seul berger de la journée. L'homme l'avait regardé d'un air soupçonneux – à l'évidence, il prenait Jack pour un espion. D'humeur malicieuse, Jack avait entrepris de compter les chèvres de son troupeau aussi gravement que s'il s'agissait de soldats ennemis. Le berger s'était approché d'un air penaud.

« Tu comptes mes bêtes pour Annis, ou Brennes ? avait-il demandé.

— Ni l'une ni l'autre, avait répondu Jack. Je ne compte que pour la Muraille. »

Le berger avait réagi comme si cette information ne faisait que confirmer ses soupçons. Il acquiesça d'un air entendu et creusa les joues. « Haute-Muraille, dit-il. Aye. » Il regarda ses chèvres, puis Jack, puis l'horizon, prit une grande inspiration et dit : « Que faudrait-il pour te convaincre de diviser leur nombre de moitié ? »

Jack avait préparé sa requête. Il indiqua le manteau de grosse laine du berger. « As-tu un deuxième manteau pour les jours de fête ? »

Le berger, qui sentait la crotte, le fromage et la chèvre, porta une main à son visage et se gratta le menton. « Tu te contenterais donc de mon meilleur manteau ? dit-il d'une voix où se mêlaient la surprise et le soulagement.

— Non. Je veux celui que tu portes à présent.

— Cette guenille est pleine de crotte de chèvre », dit le berger.

Jack dut serrer les dents pour se retenir d'éclater de rire. « Ça ira », dit-il après un moment. Tout valait mieux que mourir de froid sur le flanc obscur de la montagne. On avait beau être en été, les saisons ne signifiaient plus grand-chose à la nuit tombée. Vêtu de deux tuniques l'une sur l'autre comme il l'était pour l'instant, il n'aurait aucune chance. Jack fut tenté de réclamer aussi ses bottes au berger, et l'aurait fait si le pauvre n'avait pas eu les pieds beaucoup plus petits que les siens.

Le berger lui tendit son manteau. « Combien de chèvres ai-je à présent ? » demanda-t-il.

Jack en avait compté une quarantaine. « À peine une poignée, rien qui vaille la peine d'être mentionné dans mon rapport. » Il prit le manteau qu'on lui offrait ; celui-ci ne sentait pas si mauvais, en fin de compte.

L'homme eut un hochement de tête approuvateur. « Mon épouse te saura gré de m'avoir débarrassé de ce vieux machin. Elle essaie de me convaincre de le jeter depuis des années.

— Dis-lui de remercier la Muraille. » Jack s'inclina devant le

berger et s'éloigna, son butin au poing.

Par Bore ! Il se réjouissait de l'avoir à présent. Avec l'apparition de la lune, l'été semblait avoir complètement capitulé. La brise qui avait soufflé contre lui toute la journée avait forcé et le glaçait désormais jusqu'à l'os. Jack ralentit l'allure, s'arrêtant tous les quelques pas pour regarder de part et d'autre du sentier. Il était temps de trouver un endroit où dormir.

Il possédait, grâce à la guilde des maîtres boulangers, de quoi se nourrir pendant plusieurs jours, et s'il tombait à court de provisions, il pourrait toujours extorquer un peu de fromage à un autre naïf. Jack sourit en imaginant le berger rentrer chez lui, sans manteau, auprès de sa femme. L'art de se défendre n'était pas la seule chose qu'il avait apprise de Rovas ; un peu de la ruse du contrebandier avait visiblement déteint sur lui.

Un amas de rochers attira son attention : vraisemblablement ce qu'il trouverait de mieux pour la nuit. Il quitta le sentier et marcha dans sa direction. Le vent se mit à souffler de plus belle, et cette fois, il apportait la pluie avec lui. Quelques gouttes s'écrasèrent sur le visage de Jack, puis quelques autres ; bientôt, le jeune homme se retrouva sous une pluie battante. Il courut vers les rochers, serrant son manteau contre sa poitrine.

Les rochers formaient cercle autour d'un renforcement. Ils offriraient une excellente protection contre le vent, mais sous la pluie, le creux deviendrait un bassin ne demandant qu'à se remplir. Jack leva les yeux vers le ciel. La lune restait visible par intermittence derrière les nuages, ce qui signifiait que la pluie ne durerait probablement pas. Il décida de tenter sa chance avec le renforcement. Avisant quelques jeunes sapins à gauche des rochers, Jack sortit son couteau et alla se couper une brassée de branches qu'il déposa ensuite entre les rochers. Ainsi, il n'aurait pas à dormir sur un sol mouillé. Il ramassa encore quelques branchages pour faire bonne mesure, puis s'allongea dans son nid en les étalant par-dessus lui. Pas mal, songea-t-il en se recroquevillant au milieu des feuilles odorantes.

Jack se sentit aussitôt gagné par le sommeil ; les deux derniers jours lui avaient paru interminables. La vieille femme lui avait dit qu'il mettrait plus d'une semaine à gagner Brennes par l'ancienne piste de chèvres. Bah, cela prendrait le temps qu'il faudrait, et ses pieds ne le lui pardonneraient peut-être jamais, mais d'une manière ou d'une autre, il retrouverait Melli. Rasséréné par cette idée, Jack s'enfonça dans un sommeil sans rêve. Le doux martèlement de la pluie se poursuivit un moment, puis s'estompa progressivement.

Melli fit le compte des semaines écoulées depuis le jour de son mariage. Onze. Si longtemps déjà ? Cela signifiait presque trois mois de grossesse. Ses mains se posèrent furtivement sur son ventre, en quête d'un gonflement. Rien. Enfin, peut-être un léger empâtement autour de la taille.

Ce matin encore, Chipeur lui avait rapporté plusieurs robes neuves d'une de ses expéditions. Melli s'était alarmée de leur taille : elles étaient aussi amples et flottantes que des soutanes de prêtre. Sans parler du fait que toutes déclinaient différentes nuances de rouge. Depuis sa flagellation à Duvitt, elle avait développé une forte aversion pour cette couleur. Chipeur, par contre, adorait le rouge, et tout ce qu'il lui rapportait – bourses, fleurs, rubans – était soit écarlate, soit rubis ou cramoisi. Elle n'avait pas le cœur de lui dire qu'elle aurait préféré du bleu.

Tout le monde se montrait si gentil avec elle. Finaud et La Bousille, jouant les vieilles tantes, insistaient pour lui faire avaler pâtisseries et sucreries ; Chipeur la couvrait de cadeaux comme l'aurait fait un soupirant enflammé ; quant à Maybor, en bonne nourrice, il passait la voir toutes les heures. Taol se montrait différent, cependant. Lui seul lui accordait un peu d'espace pour respirer. Oh, il n'était jamais loin, assis à sa fenêtre de l'autre côté de la porte, mais il n'empiétait jamais sur ses pensées ni sur son temps.

De temps à autre, elle entendait ses pas s'approcher de l'autre côté de la porte. Il n'existait pas de mot pour décrire de façon adéquate ce qu'elle éprouvait alors ; un sentiment de sécurité, sans doute, mais aussi davantage. Bien davantage. Taol donnerait sa vie pour elle, Melli le savait aussi sûrement qu'elle connaissait son propre nom. Et pourtant, ce n'était qu'un aspect de la question. Taol passait ses journées à monter la garde devant sa porte et ses nuits à dormir étendu en travers. Il se conduisait ainsi par loyauté, mais c'était *l'amour* qui le faisait s'avancer sur la pointe des pieds contre le bois pour guetter le son de ses larmes.

Et cet amour silencieux et discret donnait à Melli la force de continuer, jour après jour. Une fois, il y avait de cela presque deux semaines, Taol avait quitté leur repaire sans l'avertir. Melli était sortie de sa chambre pour lui demander quelque chose et en découvrant

qu'il n'était plus là, son cœur s'était emballé. Taol était *toujours* là. Il avait prêté serment de ne jamais l'abandonner, et pendant un instant terrible, elle crut qu'il avait failli à sa parole. Personne ne savait où il était parti. Chipeur demeurait introuvable également. Melli se mit à paniquer : sans Taol, elle se sentait vulnérable, perdue dans un monde qui souhaitait sa mort. Puis il était revenu. Quand la porte d'entrée s'était ouverte sur lui, il avait aussitôt tout lu sur son visage.

Chevaleresque, comme toujours, il avait simplement déclaré : « Jamais plus je ne vous laisserai. »

À ces mots, un frisson avait couru sur l'échine de Melli. Elle avait su au fond de son cœur qu'il ne tiendrait pas sa promesse.

Étrangement, cette prémonition l'avait rendue plus forte, en ramenant ses pensées sur sa personne. Après l'assassinat du duc, elle avait cessé de ne compter que sur elle-même ; Taol l'avait totalement prise en charge et elle s'était laissé faire. Depuis ce jour où il s'était absenté, elle travaillait à reprendre lentement la maîtrise de sa vie. Sa prémonition lui disait qu'il allait partir, et elle tenait à s'y préparer. Elle devait se montrer forte pour son bébé.

Taol l'aimait, elle en avait pris conscience le jour où elle avait épousé le duc, et en un sens elle s'était habituée à cet amour. Elle en tirait un certain réconfort en cette période de chaos. Pendant des semaines après son mariage, sa vie n'avait été qu'un rêve lugubre et lointain ; la force tranquille de Taol l'avait aidée à surmonter cette épreuve. Le bruit de ses pas de l'autre côté de la porte, ses attentions et, par-dessus tout, savoir qu'il maîtrisait la situation lui avaient procuré la paix de l'esprit durant ses longues heures de chagrin.

On frappa doucement à la porte. « Melli, vous êtes réveillée ? » C'était Taol.

« Entrez. Je suis réveillée, alerte, et malade comme une chienne. »

Taol entra en souriant. « Désirez-vous la bassine ? »

La bassine était le fléau de l'existence de Melli. Elle la suivait partout dans la maison, prête à servir. « Non. Je ne pense pas vomir tout de suite. »

Venant se placer à côté d'elle, Taol allongea le bras et lui prit la main. « Vous savez que les noces de Catherine et de Kylock ont lieu aujourd'hui. »

Melli hocha la tête. « Je sais. » Elle ne voulait pas y penser. Ce mariage ne signifiait rien pour elle.

« Il y a un bon côté à la chose, fit observer Taol. Baralis a été tellement occupé à tout organiser ces dix derniers jours qu'il n'a guère eu le temps de nous chercher. Les rues ont été calmes. »

— Trop calmes, pour une cité dont la fille chérie se marie aujourd'hui. »

Taol prit une brève inspiration. « Nous devrions partir, vous savez.

La nuit dernière, Chipeur a découvert une vanne qui s'ouvre sous les remparts. Il prétend que seuls deux gardes la surveillent de l'autre côté. Je pourrais facilement les éliminer.

— Non. Je ne suis pas prête à m'en aller. Nous ne risquons rien pour le moment – vous l'avez dit vous-même. » Elle lui tourna le dos. « J'ignore ce qui se passerait si nous étions poursuivis. Je ne peux pas courir. J'arrive à peine à me tenir debout sans être malade. La santé du bébé est trop importante pour courir ce risque. D'après Finaud, ce sera moins dangereux de me déplacer après les trois premiers mois.

— Qu'en est-il des risques que nous encourrons ici ? » reprit Taol en l'attrapant par les épaules et en la faisant pivoter. « Ils cesseraient de nous chercher s'ils apprenaient que nous ne sommes plus en ville...

— Oh, vraiment ? l'interrompit sèchement Melli. Maintenant que mon père a proclamé ma grossesse dans une taverne bourrée d'ivrognes, combien de temps croyez-vous que mettra Baralis à nous donner la chasse ?

— Baralis n'a aucun pouvoir à Annis ou à Haute-Muraille. Nous pourrions aller là-bas. Si nous tardons trop, le Nord entier ne sera plus qu'un gigantesque champ de bataille.

— Partez donc, vous, fit Melli, subitement en colère. Pour l'instant, c'est vous qu'on recherche et non moi. La moitié de la cité croit toujours que vous êtes le meurtrier du duc. » À peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle les regretta. Elle baissa la tête. « Je suis désolée, Taol. Je ne sais plus ce que je raconte. La grossesse me fait perdre le sens commun. » Elle aurait voulu en dire davantage, lui avouer que la peur qu'il la quitte n'était jamais très loin de ses pensées et l'avait poussée à lui parler aussi durement.

Taol glissa l'index sous son menton et lui releva doucement le visage. « Melli, dit-il en plongeant ses yeux bleus dans les siens, je ferais n'importe quoi pour vous protéger, et si je pensais un seul instant que ma présence vous met en danger, je serais parti avant que vous n'ayez repris votre souffle. »

Sa voix était lourde d'émotion. Quelque chose de sombre et de douloureux gisait juste sous la surface. Melli réalisa qu'elle connaissait très peu de choses de lui, qu'il ne parlait jamais de lui-même ou de son passé. Elle savait qu'il avait quitté la chevalerie – la semaine précédente, lors de la fête du Premier Miracle de Bore, elle avait pu voir quelle souffrance cela lui causait encore ; il avait perdu son âme ce jour-là. Mais il gardait tout le reste pour lui : sa famille, ses origines, ses rêves d'avenir. Il montait la garde jour et nuit devant sa porte et pourtant, lorsqu'il franchissait le seuil, ce n'était jamais pour parler de lui.

Melli s'avança et Taol lui ouvrit les bras, l'attirant contre lui. Elle posa la tête contre sa poitrine, sentit son cœur qui battait ; elle aurait

voulu le supplier de ne jamais l'abandonner, quel que fût son intérêt ou celui du bébé, mais quelque chose – peut-être la fierté, ou l'instinct – l'empêcha de formuler sa pensée à voix haute.

Jack pénétra dans la cité de Brennes en fin d'après-midi. L'ancienne piste de chèvres lui avait demandé dix bons jours de marche. Le temps s'était montré clément ; il n'avait dû essuyer qu'un peu de pluie, un vent cinglant et des chutes de température brutales pendant la nuit. Bien sûr, la marche elle-même n'avait pas été une partie de plaisir : ses pieds comptaient désormais plus d'ampoules qu'une armée de soldats aux pieds plats en manœuvres. Du moins était-ce l'impression qu'ils donnaient.

Ayant épuisé ses provisions trois jours plus tôt, il ne songeait dans l'immédiat qu'à un bon repas. En fait, alors qu'il franchissait la porte sud de Brennes, Jack réfléchissait précisément à la manière dont il mettrait la main sur un peu de nourriture. Il ne trouverait pas de berger naïf par ici, cela au moins semblait certain. Il lui faudrait détrousser quelqu'un – après trois jours sans manger, il était prêt à s'attaquer à n'importe qui, vraisemblablement le premier qu'il verrait avec une tourte chaude.

La dimension de la cité lui coupait le souffle. Des bâtiments de pierre, de brique et de bois s'élevaient sur deux, parfois sur trois étages. Les rues étaient larges, pavées pour la plupart, ou tapissées de galets. Échoppes, tavernes et magasins s'alignaient côte à côte, se soutenant les uns les autres, chacun jouant des coudes pour se distinguer par son enseigne peinte de couleurs vives ou sculptée au-dessus de la porte. Surplombant tout cela la muraille dominait la ville, se dressant au-dessus des bâtiments et projetant une ombre immense vers l'est. Jack n'avait jamais rien vu de semblable. Les remparts d'Annis ressemblaient à un muret en comparaison.

Lent-Goupil lui avait dit qu'Annis et Haute-Muraille allaient assiéger Brennes. Jack jeta un coup d'œil admiratif sur les remparts ; il aimerait voir l'armée qui oserait s'attaquer à ces fortifications.

Le jeune homme entreprit de sillonner la ville en quête de nourriture. L'endroit était beaucoup plus tranquille qu'il ne l'aurait imaginé. Certes, la journée s'achevait et les vendeurs repliaient leurs étals tandis que les boutiquiers refermaient leurs volets, mais toutes les personnes qu'il croisait dans la rue semblaient inhabituellement calmes. On ne voyait aucun ivrogne querelleur, pas d'enfants en train de pourchasser des cochons ou de vieilles femmes caquetant comme des pies. Même les mendiants se faisaient discrets.

Jack s'approcha d'un vendeur entre deux âges occupé à charger sa mule de denrées invendues. Ses paniers étaient remplis de pommes et non de tourtes, mais Jack décida de tenter sa chance malgré tout.

L'homme avait l'air gentil. « Puis-je vous aider avec ces paniers, monsieur ? »

L'autre l'examina de haut en bas. « Volontiers, jeune homme, mais n'espère pas autre chose que quelques pommes gâtées pour ta peine. » Il lui indiqua les paniers à charger. « À ton accent, je devine que tu es là pour la guerre. Les gens viennent de partout, impatients d'en découdre avec l'armée de Haute-Muraille. »

Jack secoua la tête. « Non, je ne suis pas là pour la guerre. » Le jeune homme commença à hisser les paniers sur la mule, les trouvant plus lourds que ce à quoi il s'était attendu. Il se demanda comment le vieil homme s'y prenait tous les soirs.

Le vendeur dut lire dans ses pensées, car il dit : « En tout autre soir, jeune homme, je n'aurais pas eu besoin de ton aide. Mais les affaires ont été particulièrement mauvaises aujourd'hui. Il me reste tant de pommes qu'elles vont briser le dos de ma pauvre mule. » Jack pensait exactement la même chose. L'homme devait demander à quelqu'un d'autre d'apporter ses pommes le matin, car sa mule ne semblait pas de taille à s'en charger. « D'ordinaire, vous auriez tout vendu ? »

— Oui, mon gars. Mais pas aujourd'hui. » Le vendeur cracha d'un air pensif. « Je n'ai jamais vu une journée pareille. On dirait que la cité entière a pris le deuil. »

Jack sentit ses entrailles se nouer. « Pourquoi ? Que s'est-il passé ? »

Le vendeur le dévisagea comme s'il était simplet. « Où étais-tu ces derniers mois, mon gars ? Caché sous un rocher ? C'est aujourd'hui que Catherine épouse le roi Kylock. » Il leva les yeux vers le ciel bleu foncé. « Et si je ne m'abuse, la cérémonie doit être en train de s'achever maintenant. »

À cet instant précis, une cloche se mit à carillonner. Elle sonna trois coups solennels. Jack sentit son pouls s'accélérer ; on aurait dit que la cloche n'avait retenti que pour lui. Il se tint là, un panier de pommes à la main, incapable de remuer un muscle ou de respirer, à prêter l'oreille au destin de Kylock ; il sonnait haut et clair, et toute la cité vibrait avec lui. Même les remparts en résonnaient. Jack le ressentit au tréfonds de son âme comme un message, un avertissement, un coup de poignard. Depuis ce matin où il s'était réveillé dans la maison de Lent-Goupil sur une vision de guerre, il savait que Kylock et lui étaient destinés à s'affronter. Et le son de cette cloche annonçait le début des hostilités.

Jack lâcha une anse du panier et les pommes roulèrent au sol. Il était arrivé au bon endroit exactement au bon moment. Brennes l'appelait depuis si longtemps ; ce n'était pas une coïncidence si Kylock, Baralis et Melli se trouvaient là également.

Comme si la cité elle-même avait voulu confirmer cette idée, une centaine de cloches distinctes se mirent à résonner de concert. Toutes les chapelles de la ville célébraient les noces, chacune cherchant à supplanter les autres. Les bourdons carillonnaient haut et fort ; il n'y en avait pas deux pour sonner à l'unisson.

Le banquet avait soumis Kylock à la torture. Des centaines et des centaines de personnes l'avaient touché, lui avaient offert leurs mains à serrer, leurs joues à baiser, ou lui avaient tendu leurs coupes pour trinquer avec lui. Tout son corps empestait leur salive et leur sueur. D'infimes fragments de leur peau s'accrochaient à ses manches, leur haleine lui emplissait les poumons. Il aurait voulu les envoyer au bûcher, tous autant qu'ils étaient.

Mais il n'en fit rien. Oh, non, il joua le jeu. Le jeu des manières gracieuses, des sourires et des courbettes, de la plus parfaite courtoisie ; promettant des nominations, des pensions et des titres à ceux qui comptaient, ignorant superbement les autres.

Tout au long de cette épreuve, une pensée lui avait permis de tenir : ce soir, Catherine serait sienne. Le seul fait de la contempler l'apaisait. Son visage était si pâle, si serein, ses yeux si bleus et purs c'était un ange, uniquement créé à son intention. La seule partie de Kylock qui ne fût pas souillée était le bout de ses doigts, qu'elle avait embrassé avant de quitter la grand-salle.

Ils montèrent vers leurs appartements, précédés d'un porteur de lampe, sous les regards attentifs de la cour en contrebas. Baralis les attendait au sommet des escaliers ; quand il s'inclina devant eux, ses yeux lancèrent une lueur d'avertissement. Kylock ne lui prêta aucune attention. Il tendit le bras, et sa nouvelle épouse posa la main dessus.

« Messire chancelier, dit-il, vous avez bien rempli votre office. Votre présence n'est plus nécessaire pour cette nuit. » Il sentit Catherine frissonner contre lui ; son sein s'écrasait doucement contre son bras.

« À votre guise, sire », murmura Baralis en leur cédant le passage.

Les deux battants de la porte s'ouvrirent devant eux lorsqu'ils accédèrent aux quartiers des nobles, et le parfum capiteux des roses vint à leur rencontre. Kylock se tourna vers l'un des serviteurs qui tenaient la porte.

« Débarrassez-nous de ces fleurs. *Tout de suite !* »

Le serviteur se précipita pour faire ce qu'on lui demandait. Kylock entra en compagnie de Catherine et embrassa d'un regard les moindres détails de la chambre. Parfait : une baignoire remplie d'une eau brûlante fumait dans un coin. « Dressez un paravent devant cette baignoire », ordonna-t-il au serviteur dont les bras étaient désormais chargés de roses. Après avoir remis son fardeau à un autre

domestique, l'homme partit chercher le paravent rangé contre le mur.

Une fois l'écran en place, Kylock renvoya les serviteurs. Catherine et lui demeurèrent côte à côte jusqu'à ce que les portes se referment derrière eux. Le roi se tourna alors face à son épouse. Catherine, rayonnante dans la lumière du feu, était plus qu'un ange – une déesse. Ses cheveux blonds scintillaient comme un halo, sa peau aussi lisse qu'une statue évoquait une icône sacrée ; il n'était que justice que le roi s'agenouillât à ses pieds.

En voyant Kylock s'avancer vers elle, Catherine s'agita d'un pied sur l'autre et porta la main à sa poitrine. Baissant les yeux, elle vit avec stupéfaction qu'il soulevait l'ourlet de sa robe. Elle ne put contenir un frisson. Il paraissait si solennel, si concentré – comme un homme possédé. Son cou se ploya encore et il embrassa le satin de ses souliers de mariage. Même à travers l'étoffe, elle put sentir la froideur de ses lèvres.

Ce geste lui procurait certes quelque excitation – un roi se prosternait devant elle en suppliant – mais il la mettait confusément mal à l'aise. Elle se sentait dépassée. Kylock était un étranger, une entité inconnue qui paraissait décidé à la vénérer. Gênée, elle fit un pas en arrière.

Son recul parut rompre le charme. Kylock releva la tête, et mit un moment à focaliser son regard. Une trace de bave maculait ses lèvres. « Mon amour, dit-il, si doucement qu'elle dut tendre l'oreille pour l'entendre. J'ai peine à croire que vous serez bientôt mienne.

— Pourquoi bientôt ? demanda Catherine. Pourquoi ne pas me prendre tout de suite ? » Passant les mains dans son dos, elle tira sur les lacets de sa robe. Elle voulait paraître nue devant lui. Elle voulait être désirée, et non vénérée.

Kylock leva la main. « Pas maintenant, mon amour. Pas ainsi. » Sa voix était empreinte de dureté, et Catherine laissa retomber ses lacets. Satisfait, Kylock poursuivit : « Je dois me préparer d'abord. » Il indiqua le paravent.

Catherine dissimula sa déception. Elle avait espéré que Kylock serait pareil à Blayze : incapable de lui résister. Haussant les épaules, elle dit : « Très bien, mon seigneur. Pendant que vous vous préparerez, j'en ferai autant. » Elle lui tourna le dos et marcha jusqu'à sa table de toilette ; le temps qu'elle se serve une coupe de vin, le roi avait disparu derrière le paravent. Elle poussa un soupir de soulagement et vida sa coupe d'un trait.

Elle allait manifestement devoir faire un effort supplémentaire pour éveiller l'intérêt de Kylock. L'homme n'était pas Blayze, voilà qui ne faisait aucun doute.

Catherine s'examina dans son miroir. Sa propre beauté ne

manquait jamais de la ravir. Lentement, elle ôta les épingles de ses cheveux, savourant la libération de chaque boucle dorée, puis se tourna vers sa boîte de maquillage et passa deux doigts dans le rouge à joues. Elle avait renoncé aux cosmétiques en présence de Kylock, pensant qu'il la préférerait sans fard, mais il semblait qu'elle allait avoir besoin de tous les artifices possibles si elle ne voulait pas passer pour une relique sainte. Elle était une femme, avec des besoins de femme, et lorsque son époux émergerait de son bain, il la verrait comme telle.

Durant le banquet, elle n'avait rien pu boire ni manger. L'anticipation de sa nuit de noces lui avait noué l'estomac. Voilà des mois qu'elle n'avait plus connu d'homme, et l'excitation douce-amère de la passion lui manquait. Kylock avait une beauté sombre, avec une bouche tordue vers le bas par un pli cruel et des yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, bordés par des paupières lourdes. Catherine s'était attendue à ce qu'il lui fasse l'amour de manière agressive, presque brutale. Et voilà que, dès qu'ils se retrouvaient seuls, la première chose qu'il voulait faire consistait à prendre un bain !

La jeune femme sourit et se versa une autre coupe de vin. Ses pieds seraient la dernière chose qu'il aurait envie d'embrasser en ressortant de derrière son paravent, elle s'en faisait fort. Elle se farda les joues, puis les lèvres, qui passèrent du rose pâle au rouge sang. Lorsqu'elle en eut fini, elle ramassa sa coupe. Le vin non coupé lui monta rapidement à la tête ; elle se sentait vicieuse, lascive. On racontait depuis des siècles que les femmes de Brennes étaient de vraies chattes en chaleur ; elle n'avait pas l'intention de faire mentir l'adage.

Gaiement, Catherine tira sur les lacets de son corsage. Quand le vêtement se détacha d'elle, elle se tourna face au miroir et fit une pause pour admirer les courbes hautes de ses seins. Un éclair d'inspiration lui vint, et elle frotta un peu de rouge sur chacun de ses tétons. *Oh, oui*, se dit-elle en se penchant en avant pour admirer son œuvre. *Blayze aurait adoré cela !*

Et ensuite ? Catherine prit un flacon d'huile parfumée et commença à s'en appliquer derrière les oreilles, à la base du cou et partout où la fantaisie l'en prit. Une fois sa toilette achevée, elle tendit l'oreille vers ce qui se passait de l'autre côté du paravent. Dans un premier temps elle n'entendit rien, puis elle perçut un bruit d'éclaboussures... et d'autre chose. Elle n'aurait su dire quoi. Se glissant hors de sa chemise et de ses bas, elle s'avança jusqu'au rideau. Sans sa ceinture de chasteté, elle se sentait légère, comme dans la peau d'une étrangère. Bailor lui avait remis la clef tôt ce matin et elle ne l'avait pas portée de la journée. L'entrave lui manquait presque ; sa

pression, sa friction finissaient par lui causer un plaisir subtil.

Debout près du paravent, Catherine voulut chasser une mèche qui lui tombait sur la figure quand elle s'aperçut qu'elle avait encore des traces de rouge sur les doigts. Entièrement nue, elle fit mine de s'essuyer sur une tapisserie voisine mais s'arrêta au dernier moment, un petit rire au fond de la gorge. Au lieu de la tapisserie, elle s'essuya les doigts dans sa toison pubienne. La blondeur des poils prit une nuance rosée. Catherine se mordit la lèvre ; elle faillit éclater de rire en se voyant.

Le léger bruit de frottement qui lui parvenait du paravent doucha son allégresse. Il y avait quelque chose de troublant là-dedans : voilà un homme qui, le soir de ses noces, alors que sa jeune épouse l'attendait, choisissait de passer leur première heure d'intimité à se récurer dans une baignoire. Catherine sentit un frisson lui descendre le long de l'échine : ce n'était pas bien, pas *normal*.

Elle s'approcha en tapinois au bord du paravent. Puis, lentement, elle passa la tête de l'autre côté.

De la vapeur montait d'une eau qui aurait ébouillanté n'importe qui d'autre. Kylock était assis dans la baignoire, le dos tourné. Des marques de griffures rouges couraient de ses flancs à sa poitrine ; certaines portaient encore des croûtes de sang séché. Courbé en avant, il se concentrait sur quelque chose – Catherine ne distinguait pas quoi. En se penchant davantage, elle le vit en train de se frotter les mains au moyen d'une petite brosse. L'outil allait et venait, si vite qu'il en paraissait flou.

Catherine l'observa un moment, en se disant : *Il va sûrement cesser avant d'atteindre l'os*. Mais Kylock n'en fit rien. Il continua à frotter avec une détermination aveugle, effrayante, comme si rien d'autre n'avait d'importance.

Relevant son regard de ses mains au contour de sa joue, Catherine s'aperçut que sa mâchoire remuait ; elle ne pouvait ni voir ses lèvres ni entendre ce qu'il disait, mais les muscles de sa joue continuaient à bouger au rythme de sa mâchoire qui montait et descendait.

Elle se recula derrière le paravent. Elle en avait vu suffisamment. Le spectacle de Kylock marmonnant tout seul en se frottant les doigts à vif avait radicalement transformé son humeur. Quelque chose ne tournait pas rond chez son époux : à se demander s'il avait toute sa raison. Catherine secoua la tête. Non ; elle n'avait pas le droit de penser cela. Le pauvre Kylock ne venait-il pas d'apprendre la disparition de sa mère, à peine deux jours plus tôt ? Tout Brennes en parlait.

D'après ce qu'on racontait, la malheureuse avait connu une mort atroce entre les mains d'une bande de pillards halcus ; violée, démembrée, elle avait fini enveloppée dans une bannière d'Annis.

Rien d'étonnant à ce que Kylock se comportât bizarrement : la nouvelle avait dû le bouleverser. En moins d'un an, il avait perdu ses deux parents et Catherine savait à quel point il était difficile de surmonter une telle perte. Son époux n'était ni malade ni fou ; simplement, il ne parvenait pas à faire face à son chagrin.

Une fois parvenue à cette conclusion, Catherine se sentit beaucoup mieux. Il était de son devoir d'épouse d'aider son mari à surmonter l'épreuve. Elle savait par expérience que chaque fois que Blayze était soucieux à l'idée d'un combat à venir, ou fâché contre son frère, rien ne savait mieux lui changer les idées qu'une nuit de passion échevelée.

Tout en réfléchissant, Catherine s'était servi une troisième coupe de vin. Elle avala une bonne gorgée, puis lança : « Kylock, mon époux, votre femme commence à s'impatienter. » Elle tendit l'oreille et entendit un bruit d'éclaboussures derrière le paravent. Son appel avait manifestement brisé la transe.

Elle s'observa une dernière fois dans le miroir avec un petit sourire satisfait : ç'allait être une nuit inoubliable. Dans son esprit, elle imaginait déjà Kylock, épuisé de lui avoir fait l'amour des heures durant, s'effondrer en larmes entre ses bras.

La passion d'abord, cependant ; le chagrin ensuite. Marchant jusqu'au lit, elle souffla une à une les chandelles environnantes jusqu'à ce que la lumière lui paraisse satisfaisante. Sa coupe dans une main, son flacon d'huile parfumée dans l'autre, elle entreprit d'asperger le lit de parfum en gloussant. Cela fait, elle termina son vin et se glissa gaiement entre les draps.

Des sons encourageants lui parvinrent de derrière le paravent : des bruits de pas, de serviette, de vêtement qu'on enfilaient.

Catherine se mit à empiler les oreillers pour lui soutenir la nuque et le dos. Elle essaya différentes poses : le buste en avant, les épaules en arrière, les cheveux déployés en éventail sur les coussins... rien ne lui parut vraiment convaincant. Elle voulait ravir et surprendre Kylock lorsqu'il émergerait de son bain. À en juger par le regain d'activité derrière le paravent, il ne lui restait guère de temps pour se décider. Si seulement elle avait les idées plus claires ; elle avait beaucoup trop bu, bien plus qu'il ne convenait à une dame le soir de ses noces. Toutefois, cela lui donnait une délicieuse sensation d'affranchissement.

Mordillant son pouce, Catherine conçut un plan : elle poserait pour lui *sous* les draps. Au-dessus, il verrait simplement son visage pudique et virginal tandis que par dessous, elle l'attendrait jambes écartées, offerte. C'était parfait !

Souriante, Catherine arrangea les couvertures puis guetta impatientement l'apparition de son époux.

Kylock n'était pas aussi propre qu'il l'aurait souhaité pour

Catherine. Sa mère avait beau avoir été mise en terre récemment, il ne parvenait toujours pas à se débarrasser de sa puanteur. Elle s'accrochait encore à lui, de l'enfer où elle avait été précipitée : l'odeur, la souillure, le péché. La reine Arinalda était une catin qui avait connu une mort de catin, et il ne la laisserait pas l'entraîner avec elle. Ce soir, il en serait enfin libéré – sa mort seule ne suffisait pas. Il avait besoin de se plonger dans la pureté de Catherine pour bannir les dernières traces de la luxure de sa mère.

Il était un bâtard, et rien ne pourrait changer cela, mais son union avec Catherine lui offrirait une nouvelle virginité. Il renaîtrait dans le sanctuaire de ses cuisses.

Désormais impatient, Kylock se passa la serviette dans les cheveux pour essuyer toute humidité. Selon ses instructions, on lui avait préparé une robe propre sur une chaise dans un coin. Il fit glisser le tissu entre ses doigts ébouillantés. De la soie – bien.

En moins d'une minute, il fut prêt à se présenter devant son épouse. Il se sentait nerveux, excité ; son souffle se précipitait. Il sortit de derrière l'écran et embrassa la pièce d'un regard. Tout avait changé : l'éclairage était plus faible, plus intime, un parfum écœurant flottait dans l'air et Catherine n'était plus debout. Elle s'était déjà mise au lit, et l'attendait.

Elle lui sourit quand il s'approcha. « Aujourd'hui, vous avez déposé le Halcus à mes pieds, mon seigneur, et je ne vous ai même pas encore remercié. »

Kylock allait lui rendre son sourire quand il remarqua que Catherine elle-même avait changé : ses lèvres et ses joues étaient peintes en rouge. Du rouge de catin. Un petit muscle se mit à palpiter au coin de sa tempe. Dans tous ses rêves de renaissance, jamais Catherine ne lui était apparue ainsi. Il s'approcha plus près. L'odeur du parfum se fit plus forte, et il en perçut une autre par-dessous : celle du vin. La chambre empestait comme un bordel. Lentement, Kylock se mit à secouer la tête. Cela n'allait pas du tout.

Catherine lui sourit, effrontée comme une fille de taverne. « Venez, mon époux, dit-elle. Votre épouse ne demande qu'à vous donner du plaisir. »

Kylock passa devant les chandelles, et son ombre tomba sur Catherine quand il s'arrêta près du lit.

Rejetant les couvertures, elle chuchota : « Je suis prête, mon seigneur. Prenez-moi ! »

Kylock baissa les yeux sur son épouse. Elle était étendue jambes écartées, le dos cambré, les hanches projetées vers lui.

Le monde s'assombrit autour de Kylock. Le point de pression sur sa tempe gagna le front, devint un mince étai de douleur. Sa vision se brouilla ; souffle coupé, il devint raide comme une planche. Une

pression terrible s'accumula sous son crâne ; quelque chose appuyait contre son cerveau.

Catherine pâlit. Elle demanda : « Mon seigneur, qu'avez-vous ? »

Kylock sentit une remontée acide lui brûler la gorge. Il contempla le corps nu de Catherine. Ses tétons étaient odieusement brillants, plus rouges encore que ses lèvres.

Il inspira profondément. « Non, murmura-t-il. Non. »

Puis il vit son sexe, barbouillé lui aussi de ce même rouge immonde. Elle s'était préparée comme une traînée. Ce n'était nullement une vierge rougissante et inexpérimentée mais une dépravée, lascive et vicieuse.

Exactement comme sa mère.

Quelque chose céda en Kylock. Le lien ténu qui maintenait sa santé mentale fut instantanément brisé. Catherine hurla ; il la cogna sur la bouche pour la faire taire. Sa tête partit en arrière dans les oreillers, et Kylock bondit sur le lit. Tout empestait chez elle l'épouvantable puanteur de la putréfaction. Il devait s'en débarrasser. Catherine tendit le bras pour lui griffer le visage avec ses ongles. La colère noire, terrible, qui enflait en lui le conduisit à refermer ses mains sur le cou de son épouse. Elle saignait du nez. Son sang avait la même couleur que ses lèvres, ses tétons, son sexe.

Il lui écrasa violemment le cou contre la tête du lit. On entendit un craquement ; le corps de Catherine se raidit aussitôt, avant de s'écrouler mollement sur les draps. Kylock lâcha prise. La tête de la jeune femme retomba selon un angle bizarre. Il y avait du sang sur le montant, et une tache écarlate s'élargit des deux côtés de l'oreiller.

Le mal de crâne de Kylock atteignit une intensité insupportable. Il sentit une contraction nauséuse au creux de son estomac. Son épouse gisait, inerte, devant lui. « *Non !* » hurla-t-il. Et alors que ce mot s'échappait de ses lèvres, une chose au goût métallique en jaillit avec lui.

Baralis se trouvait dans sa chambre quand il ressentit l'événement. Alors qu'il se massait les mains avec de l'huile, une vague de chaleur le figea sur place. *De la sorcellerie !* Ici, à l'intérieur du palais. Il bondit de son fauteuil, les poils dressés sur la nuque, tous ses sens en éveil pour en localiser la source. Le voile salé sur ses yeux s'évapora en un instant, provoquant des clignements répétés destinés à les humecter de nouveau. Sa langue s'était recroquevillée au fond de sa bouche, et quand il inspira, le chancelier perçut un arrière-goût de la force. Il la jugea familière jusqu'à un certain point, tout en lui étant totalement étrangère.

C'était quelque chose de nouveau. Quelque chose de dangereux. Et Baralis prit peur.

« Craupe, appela-t-il. Craupe ! »

Tandis qu'il attendait son serviteur, le chancelier faisait les cent pas dans la pièce, pareil à un chien de chasse ayant flairé une piste. Les ondes arrivaient de l'est – autrement dit, des quartiers des nobles... « Par Bore, non », murmura-t-il dans sa barbe. Cela voulait dire également la chambre de Catherine.

Craupe entra. « Suis-moi », lui ordonna Baralis en gagnant la porte. Une terreur froide vint se nicher au creux de son ventre. Il n'avait pas un instant à perdre pour découvrir ce qui s'était passé. Il fila le long des couloirs, sa robe claquant derrière lui, Craupe sur ses talons. Les traces de la projection se renforçaient à chaque pas, menant droit à la porte de Catherine. Les deux gardes qui surveillaient le couloir croisèrent leurs lances en les voyant approcher.

N'ayant pas de temps à perdre à discuter avec eux, Baralis formula une compulsion, mi-soporifique, mi-illusion. Instinctivement, il préservait ses forces. Bore savait ce qu'il allait trouver derrière la porte. Les visages des gardes s'affaissèrent, muscles inertes. Craupe s'avança, les attrapa tous les deux et les allongea au sol. Baralis hocha la tête. « Bien. » Le gigantesque serviteur vint se placer à côté de son maître et ils marchèrent ensemble jusqu'à la porte.

Baralis n'avait jamais eu aussi peur de toute sa vie ; chaque fibre de son âme lui hurlait qu'une chose terrible s'était produite. Il prit une profonde inspiration, puis ouvrit la porte.

Le contrecoup de la projection passa sur lui en vaguelettes successives. Il trouva l'éclairage bas, très bas ; la chambre empestait les senteurs exotiques, et l'air était très humide. Le seul mouvement provenait du pied du lit où Kylock, agenouillé au sol, les mains posées sur le lit, semblait caresser quelque chose. Baralis ne voulait pas s'avancer, pas regarder, surtout ne pas découvrir ce qui s'était passé ; mais le chancelier savait qu'il le devait. Il restait avant tout un forger de destinées, et son œuvre tenait autant de la gestion des catastrophes que de la création.

Un seul pas suffit à lui révéler le corps nu de Catherine. Elle gisait en travers d'un amoncellement de draps et de coussins. Sa tête formait un angle impossible avec son corps, et il y avait du sang sur les oreillers de part et d'autre de son visage. Kylock, agenouillé auprès d'elle, murmurait pour lui-même tout en lui caressant les pieds.

La tête du lit paraissait complètement détruite : non pas brûlée, mais plutôt comme si elle avait explosé. Tous les objets en verre ou en métal dans la pièce étaient chauds au toucher ; certains brillaient même. De la vapeur d'eau flottait dans l'air comme un brouillard.

Baralis reconnut les signes d'une projection non focalisée : le métal chaud, l'évaporation de l'eau, les dégâts légers et indistincts. En dépit des formidables capacités inhibitrices de l'*ivysh*, Kylock avait

projeté son pouvoir de l'intérieur. Un pouvoir fruste, certes ; non focalisé, certainement – mais la sorcellerie n'en était pas moins présente. Baralis frissonna. Quel genre d'homme était capable d'une projection si puissante qu'elle pût échapper à l'emprise de l'ivysh ? Cela aurait dû être impossible. Néanmoins, une émotion violente pouvait avoir d'étranges effets sur l'esprit et le corps d'un homme.

Baralis secoua la tête, écartant à dessein toutes les implications possibles. Il ne pouvait pas se permettre de réfléchir à cela maintenant. Il avait des problèmes autrement plus immédiats à résoudre. Il fit signe à Craupe de fermer la porte et s'avança vers le lit.

Kylock ne semblait pas s'être aperçu de sa présence ; il continuait simplement à caresser les pieds de son épouse.

Allongeant le bras, Baralis toucha le cou de Catherine du bout des doigts : elle refroidissait déjà. Il ne sentit aucun pouls. En glissant la main derrière sa nuque, il constata qu'elle avait la colonne vertébrale brisée, et en lui soulevant légèrement la tête dans sa main en coupe, qu'elle avait le crâne fendu près de la base. Acquiesçant doucement, Baralis se recula en s'essuyant sur sa robe.

Il resta là debout, à contempler la défunte duchesse de Brennes, et entreprit d'élaborer un plan. Le corps de Catherine prit l'aspect d'un cadavre pendant qu'il réfléchissait. Une minute ou deux tout au plus s'écoulèrent ; il se tourna alors vers Craupe et lui donna ses instructions.

Une heure plus tard, il était prêt. Craupe lui avait apporté ses potions, ses drogues, ses herbes et son matériel. Une compulsion subtile avait veillé à ce que personne ne remarquât les allées et venues de la brute. Craupe s'affairait maintenant à remplacer la tête du lit par une autre, similaire, prise dans la chambre de Baralis.

Il fallait d'abord s'occuper de Kylock. Baralis s'agenouilla près de lui au pied du lit et, très doucement, éloigna ses mains des pieds de Catherine. « Là », murmura-t-il en portant une coupe à ses lèvres. « Buvez ceci, mon seigneur. Buvez tout. » Kylock avala son remède comme un enfant docile. Il s'agissait d'une variante de la potion de sommeil utilisée par les guerriers des montagnes du Nord pour chasser la terreur et la lassitude des combats. Dans moins d'une heure, Kylock se réveillerait frais et dispos, l'esprit clair et le corps en pleine forme. Du moins fallait-il l'espérer – Baralis ne préférait pas songer à l'alternative.

« Craupe, lança-t-il. Emmène Kylock se reposer derrière ce paravent. » La drogue agit vite, et le temps que Craupe arrive de l'autre bout du lit, les yeux du roi se fermaient déjà.

Baralis tourna son attention sur le reste de la pièce. Craupe avait repoussé les volets pour laisser s'échapper la vapeur du bain, apporté

des draps propres pour le lit et une bassine d'eau chaude pour laver le sang sur les mains de Kylock et dans les cheveux de Catherine. En parcourant la pièce, Baralis vérifia tous les objets en verre ou en métal. Seuls les chandeliers qui encadraient le lit auraient besoin d'être jetés : ils avaient chauffé au point de fondre, formant une flaque épaisse sur le sol. La cire dessinait des motifs grotesques sur le métal. Craupe devrait rapporter de nouveaux chandeliers et de nouvelles bougies.

Au moment de la projection, le cruchon de vin avait été bouché, de sorte qu'il en restait quelques gouttes dans le fond. Baralis sortit sa flasque et remplit le cruchon afin qu'il n'en manquât plus que l'équivalent d'un verre. Puis il s'intéressa à la coupe de Catherine. C'était une pièce d'une rare beauté : en bois de soie finement sculpté, avec des parois fines comme du parchemin et une bonne masse à la base. Parfaite à tous les égards.

« Craupe, dit Baralis, quand tu en auras terminé avec le lit, je veux que tu prennes ton couteau le plus acéré et que tu tailles deux cercles sur le pied de cette coupe. L'un dans l'autre.

— Comme les cercles d'un chevalier, maître ? » demanda Craupe tout excité.

Baralis sourit, pour la première fois de la soirée. « Oui, exactement comme ceux d'un chevalier. » Après un moment de réflexion, il ajouta : « Oh, et assure-toi de les barrer par une entaille en plein milieu. » Exactement comme ceux d'un chevalier bien précis, qui se trouverait recherché pour meurtre dès le lendemain. « Quand ce sera fait, retourne dans mes quartiers et rapporte-moi des bougies et des chandeliers. »

Craupe hocha la tête avec enthousiasme. Il n'aimait rien tant que se montrer utile à son maître.

L'heure était venue de songer à lui-même. Baralis prit un petit flacon sur la coiffeuse et s'en vida le contenu sur la langue. Le liquide visqueux descendit en lui brûlant la gorge. Cela n'allait pas vraiment le renforcer, mais plutôt prolonger les forces qu'il avait déjà ; il serait désormais en mesure d'affronter la projection à venir. Bien entendu, il y aurait un prix à payer : le lendemain, il s'effondrerait comme une masse et mettrait peut-être une semaine à recouvrer ses sens. Mais peu importait. Ce qui comptait ce soir était d'éliminer tous les petits détails susceptibles de révéler ce qui s'était passé entre Catherine et Kylock. Un faux mouvement, la moindre négligence et *tout* s'écroulerait. Voilà trois décennies qu'il ourdissait ses plans et rien, absolument rien, ne viendrait entraver sa marche vers la domination du Nord.

Baralis prit une profonde inspiration et vint se placer à côté de Catherine. Le corps de la jeune femme était désormais bleu et rigide.

« Retourne-la, Craupe, murmura-t-il, et va me chercher un fauteuil pour m'asseoir. » Craupe s'exécuta. Une minute plus tard, Baralis était assis près du lit, en train de contempler l'échine de Catherine. La fracture du crâne n'était rien : plus de sang que d'os, un simple raccommodage suffirait. Mais la colonne vertébrale – Baralis secoua la tête – voilà qui allait réclamer un talent de chirurgien.

Un os brisé tendait la peau à la base du cou de Catherine. Baralis posa la main dessus. À l'époque où il vivait dans les plaines, il avait vu de nombreuses fractures. Les nomades avaient une manière bien à eux de les traiter ; ils ressoudaient les masses blanches et poreuses au moyen d'une combinaison de potions, de sorcellerie et de sacrifice. Jamais il ne les avait vus réparer une colonne vertébrale brisée. L'opération était trop délicate, trop susceptible de mal tourner : un nerf pouvait se retrouver bloqué, ou des vaisseaux sanguins détruits, et l'os risquait de se ressouder de travers, entraînant une infirmité ou pire. Baralis se mordit la langue en se préparant à la transe. Rien de tout cela n'importait plus dans le cas de Catherine : un cadavre ne nécessitait pas tant de considération. Aussi longtemps qu'il paraissait intact, c'était suffisant.

Craupe lui tendit la feuille et le bol. Baralis sentit les gouttes épaisses de son sang lui rouler sur la langue. Il ne s'aiderait d'aucun sacrifice dans cette affaire – préférant se reposer sur sa seule force.

Il projeta sa conscience hors de lui, dans le cadavre. Il s'était exercé à de nombreuses reprises sur des animaux fraîchement tués, mais rien ne pouvait vraiment vous préparer au choc effroyable de la mort. Glacial, putride, en pleine décomposition : un cadavre n'était pas un endroit où les sorciers aimaient à s'attarder.

Les doigts de Baralis se mirent au travail, chauffant, modelant, remplaçant ; sa main pressa l'os en arrière tandis que son esprit préparait le reste. Une fois le fragment remis en place, il entreprit le raccommodage, incitant les tissus à recoller à l'os. L'heure n'était pas à la finesse, à des subtilités de chirurgien, et il se concentra uniquement sur la fusion. Lorsqu'il en eut terminé, le cou de Catherine était tout raide, ses quatre vertèbres supérieures plus solidement liées dans la mort qu'elles ne l'avaient jamais été de son vivant. Baralis transféra sa conscience dans le crâne de Catherine. On attribuerait cette raideur au poison.

Comparé à la colonne vertébrale, le crâne s'avéra une tâche relativement facile, une simple soudure entre deux os. Baralis ne se soucia guère de soigner les apparences, puisque l'épaisse chevelure blonde de Catherine couvrirait toute meurtrissure éventuelle. Tant que son crâne présentait un aspect lisse sous les mains du médecin, cela ferait l'affaire.

Baralis travailla rapidement, conscient de la proximité du cerveau

de Catherine, perturbé par les ultimes et futiles sursauts d'activité de ses cellules nerveuses. Il acheva sa tâche au bord de l'épuisement. En se retirant du cadavre, il fut ébloui par la clarté, la chaleur et la fraîcheur de la vie – comme une nouvelle confirmation que rien n'importait plus que la survie, quel qu'en fût le prix. Il y avait peu de gloire à trouver dans la mort.

Il s'enfonça lourdement dans son fauteuil et contempla sa patiente. Elle avait le cou plus lisse que celui d'un cygne, et le sang dans ses cheveux une fois lavé, son crâne paraîtrait normal. En jetant un coup d'œil vers les chandelles au mur, il vit que deux crans s'étaient consumés pendant qu'il opérait. Craupe avait fait l'aller et retour et s'affairait tranquillement à remplacer les chandeliers fondus. En voyant son maître reprendre conscience, il s'approcha avec un verre de bière chaude aux épices. Baralis le lui prit des mains. « Remets la duchesse sur le dos, puis va réveiller Kylock, dit-il.

— Dois-je changer les draps d'abord, maître ?

— Non. Tu le feras en dernier. Je n'en ai pas encore tout à fait terminé. » Baralis regarda son serviteur disparaître derrière le paravent. Il était si fatigué qu'il n'aspirait plus qu'à dormir. Au lieu de quoi, il entreprit de masser ses doigts douloureux. De derrière le paravent lui parvint la voix de Craupe implorant Kylock de se réveiller. Baralis banda ses muscles et se mit debout. Malgré ses jambes endolories par sa longue station assise, il s'obligea à marcher jusqu'à la table de toilette où il trouva la coupe de bois de Catherine, désormais agrémentée de deux cercles sur son pied. Il versa un peu de vin empoisonné au fond, puis l'apporta jusqu'au lit et en fit tomber quelques gouttes sur les lèvres parfaites de la jeune femme, en lui écartant les dents pour s'assurer que le liquide descendît bien. Après quoi, il déposa la coupe sur le coffre le plus proche.

Kylock sortit de derrière le paravent. « Qu'avez-vous fait ? » voulut-il savoir Baralis s'autorisa un infime soupir de soulagement : le roi était lucide. « J'ai fait en sorte qu'on croie votre épouse morte empoisonnée. Tout est comme avant... » Baralis se reprit. « Tout a l'air normal. Vous raconterez que Catherine allait bien lorsque vous vous êtes endormi, et qu'à votre réveil, vous l'avez trouvée morte. Elle vous avait offert de boire dans sa coupe, et malgré un refus initial, vous avez fini par y tremper vos lèvres pour lui être agréable. Demain matin, avant d'appeler à l'aide, vous avalerez ceci. » Baralis indiqua un petit flacon sur la table de toilette. « Cela imitera les effets d'un empoisonnement, sans vous occasionner grand mal. Les cercles de Valdis sont gravés sur le pied de la coupe de Catherine, mais ce n'est pas vous qui le remarquerez – laissons quelqu'un d'autre s'en charger. Votre rôle consiste à paraître choqué, outragé, et à retourner la cité de fond en comble à la recherche de l'homme qui a fait cela. »

Kylock hoch la tête. « Qui ?

— Taol, le champion du duc. Dès que la coupe sera découverte, tous les serviteurs seront interrogés. En vous laissant maintenant, je vais *convaincre* l'un de ces pauvres diables qu'il s'est laissé soudoyer pour apporter le vin et la coupe par un certain chevalier blond. » Baralis se montrait sec. « Avez-vous tout compris ?

— Oui.

— Bien. Craupe va rester avec vous pour changer les draps et vous aider à replacer le corps de Catherine. Il faudra nettoyer le sang dans ses cheveux et essuyer le rouge qu'elle a sur elle. Quand vous en aurez fini, il faudra lui enfiler sa chemise de nuit... »

Kylock l'interrompt. « Que voulez-vous dire par “quand j'en aurai fini” ?

— Je suppose que le mariage n'a pas été consommé ?

— Non.

— Alors, légalement, cette union n'en est pas une. Afin que vous conserviez vos droits sur Brennes, l'accouplement ne doit faire aucun doute. »

Kylock secoua la tête. « Non. Non. *Non* !

— *Si !* insista Baralis. Je ne me suis pas donné tant de mal pour qu'un simple détail vienne tout gâcher. La présence de votre semence sera la première chose que vérifiera le médecin. Ils chercheront tous les moyens possibles de désavouer ce mariage. » Baralis éleva la voix. « Je me moque de savoir comment vous procéderez, mais il faut que ce soit fait. » Il marcha jusqu'à la porte et tourna la poignée. « Alors, *faites-le* ! » siffla-t-il en passant le seuil.

Tavalisc aimait beaucoup son nouveau poisson. Il avait de jolies petites dents avec lesquelles il taillait en pièces tout ce qu'on faisait pendiller dans son bocal. Pour l'instant, Crocs, ainsi que l'avait surnommé l'archevêque, était occupé à déchiqueter une saucisse passablement inerte mais pas entièrement sans défense ; sa taille seule lui assurait en effet une certaine protection contre Crocs, redoutable mais ridiculement petit. La saucisse était deux fois plus grosse que lui. Tavalisc regrettait seulement que le bocal ne fût pas plus transparent, car les volutes vertes que formait le verre l'empêchaient de suivre tous les détails de l'action.

Alors même que Crocs venait d'assurer une bonne prise sur la saucisse, Gamil entra. Sans frapper, sans cérémonie, en brandissant un bout de papier gris. « Votre Éminence ! J'ai des nouvelles ! » Gamil entreprit de s'éventer avec son papier. Il était à bout de souffle, le visage rougeaud, et il aurait eu grand besoin d'un coup de peigne.

Tel un prêtre au milieu des lépreux, Tavalisc choisit de garder ses distances. Levant sa paume, il l'arrêta en lui disant : « Gamil, bien que j'apprécie la diligence que vous mettez à m'apporter les messages importants, la vision d'un homme comme vous en train de suer m'est tout simplement insupportable. Qui sait quelles substances abjectes sont sécrétées avec le sel. » Tavalisc jeta un regard appuyé à son assistant, qui semblait sur le point d'éclater si on ne l'autorisait pas à parler. « Très bien. N'approchez pas plus près, et racontez-moi ce qui vous amène.

— Votre Éminence, Catherine de Brennes est morte. Empoisonnée, dit-on.

— Quand est-ce arrivé ?

— Il y a quatre ou cinq jours. Je viens de recevoir le mot par un oiseau. »

Faisant fi de ses préventions antérieures, Tavalisc marcha jusqu'à son assistant et lui arracha le papier des mains. S'il y avait de la sueur dessus, il n'y prêta aucune attention. « Est-ce tout ? demanda-t-il après avoir lu le billet.

— Oui, Votre Éminence. Nous en saurons davantage dans quelques semaines, quand les premiers courriers rapides arriveront. »

Tavalisc froissa le papier dans son poing. « Empoisonnée, hein ? »

Il devinait la main de Baralis là-dessous. Ne lui avait-il pas lui-même transmis le savoir-faire ? Sa bibliothèque avait été confiée cinq ans à la garde de Baralis. Elle contenait des douzaines de volumes traitant des poisons. Nul doute que la délicieuse Catherine avait été victime de l'un d'entre eux.

Cela dit, si Baralis avait *effectivement* empoisonné la duchesse, la faute en incomberait sûrement à un autre. L'homme n'était pas un imbécile ; il savait rejeter la faute sur autrui aussi naturellement qu'un autre se débarrassait de ses vêtements. Alors, qui choisirait-il d'impliquer ? Quelqu'un de Haute-Muraille ou d'Annis aiderait sa cause, déchaînant les passions de Brennes contre ses deux rivales nordiques. Tavalisc hocha lentement la tête. Le chancelier pouvait aussi tenter d'éliminer une menace plus immédiate : l'affirmation selon laquelle la fille de Maybor était grosse des œuvres du duc. Selon les rapports, messire Maybor faisait courir le bruit dans toute la cité que l'enfant à naître de sa fille était bel et bien l'héritier de Brennes. Impliquer Melliandra ou l'un de ses partisans dans le meurtre de Catherine la discréditerait instantanément. Voilà comment ils procéderaient, Tavalisc en était convaincu. À ce stade, Baralis avait plus à craindre de Melliandra et de son enfant que des armées d'Annis et de Haute-Muraille combinées.

Kylock allait certainement revendiquer Brennes pour lui-même, mais s'il existait la possibilité qu'un héritier légitime pût se présenter, le bon peuple de la cité aurait tôt fait de le renvoyer dans les royaumes la queue entre les jambes.

L'archevêque lui adressa son petit sourire secret. L'heure était venue pour lui, l'élu, de tirer sur la présente vulnérabilité de Baralis comme un sonneur de cloche sur sa corde. « Gamil, dit-il en marchant jusqu'au bocal de son poisson, que savons-nous des mouvements des troupes de Haute-Muraille ?

— Ma foi, Votre Éminence, elles ont reçu notre consigne d'attendre le mariage avant de se mettre en marche mais nous pouvons essayer de deviner en quoi la nouvelle de la mort de Catherine risque d'affecter leurs plans. »

En lâchant la boulette de papier froissée dans le bocal, Tavalisc rétorqua : « *Deviner*, Gamil ? Je n'ai pas de temps à perdre à deviner la politique. Je préfère la modeler à ma guise. » Crocs s'approcha du papier avec la détermination d'un requin fondant sur sa proie. La saucisse n'était plus qu'une bouillie de déchets flottant à la surface de l'eau. « Gamil, je crois qu'il est grand temps pour moi de devenir un champion.

— Un champion, Votre Éminence ? »

Les petites dents de Crocs s'attaquèrent au papier, quelles déchiquetèrent en une centaine de minuscules morceaux. Tavalisc

suit le processus avec beaucoup de satisfaction. Il devrait peut-être se débarrasser ainsi de tous ses documents compromettants. « Oui, Gamil, un champion, ou, plus précisément, le champion de Melliandra. En fait, je crois que nous devrions tous – les quatre cités du Sud, Haute-Muraille, Annis et ce qui reste de ce pauvre Halcus vaincu – soutenir les revendications de la dame. Ne voyez-vous pas ? C'est parfait. Nous ne combattons plus sous l'inspiration de la peur, mais guidés par une *cause* ! Nous combattons pour installer l'héritier légitime de Brennes sur le trône ducal. »

Dans son excitation, Tavalisc avait posé les doigts par inadvertance sur le rebord du bocal. Crocs, qui n'avait pas le moindre discernement, bondit promptement hors de l'eau et lui mordit le pouce. « Aah ! » s'écria Tavalisc en retirant sa main. Du sang coulait d'une petite blessure en dents de scie. L'archevêque suça la plaie pour la refermer : il aimait le goût de son propre sang.

Jetant un regard de haine à son poisson, il poursuivit : « Aujourd'hui, Gamil, j'ai besoin que vous adressiez des messages à toutes les parties concernées. Dorénavant, nos alliés devront apporter un appui officiel à la revendication de Melliandra. » Tavalisc sourit, retrouvant un peu de sa bonne humeur. « J'imagine d'ici l'irritation qu'en concevra Baralis ! Cela devrait lui causer beaucoup d'ennuis à Brennes, voire diviser la cité s'il n'y prend garde. Rien de tel que des questions de descendance pour déclencher une guerre civile.

— Il y a la religion, Votre Éminence.

— Vos sages commentaires ne sont ni souhaités ni requis à ce stade, Gamil. Lorsque je suis en train de formuler une politique, un simple « Oui, Votre Éminence » suffit. Est-ce clair ?

— Oui, Votre Éminence, répondit Gamil d'un ton acide.

— Bien. Maintenant, en plus d'envoyer des messages à Annis et Haute-Muraille – dont les armées sont probablement en route pour Brennes à l'heure où nous parlons – j'ai besoin que vous localisiez Maybor et sa fille. Je suis certain qu'ils se trouvent quelque part dans Brennes : demandez aux prêtres du cru d'ouvrir l'œil. Il faut retrouver la fille et l'emmener en lieu sûr. » Tavalisc marqua une pause, réfléchissant à son plan. « Ce qui m'étonne le plus dans cette affaire, c'est que Baralis se soit débarrassé de Catherine aussi tôt. Cela rue dépasse. Il n'a fait que compromettre sa position. » L'archevêque haussa les épaules. « Enfin, tout le monde commet des erreurs, et les hommes intelligents tels que moi n'ont plus qu'à guetter l'opportunité d'en tirer profit.

— Oui, Votre Éminence. »

Tavalisc adressa un regard soupçonneux à son assistant ; il n'avait pas aimé le ton de sa voix. « Vous pouvez vous retirer. Veillez à envoyer les messages sans tarder. » L'archevêque attendit que Gamil

atteigne la porte avant d'ajouter : « Ah, et à propos du poisson...

— Souhaiteriez-vous que je l'emporte, Votre Éminence ?

— Non, Gamil. Je me suis pris d'affection pour ce petit glouton, mais son eau devient *vraiment* sale et je vous serais reconnaissant de bien vouloir la changer. »

« Il vous faut quitter Brennes aujourd'hui, dit Maybor en s'efforçant vainement de ne pas hausser la voix. Chaque minute qui passe ne fait qu'accroître les risques encourus par Melliandra.

— La réputation de Melliandra est de la plus haute importance, Taol, dit Cravin sur un ton plus onctueux et plus calculateur que celui de Maybor. Elle porte désormais le seul héritier de Brennes, et qu'on puisse l'associer à un meurtrier présumé serait rien moins que désastreux. Il y a dans cette cité de nombreux seigneurs prêts à soutenir sa cause, mais aucun ne voudra lever le petit doigt si vous êtes à ses côtés. Tout Brennes est convaincu que vous avez assassiné Catherine, et bien que ce soit peut-être faux, vous conviendrez certainement que les apparences sont contre vous. » Cravin s'approcha d'un pas et posa sa main élégamment manucurée sur le bras de Taol. « En restant, vous risquez d'entraîner Melliandra dans votre chute. »

Taol s'écarta. Le contact de Cravin lui évoquait celui d'un reptile. Il tourna le dos aux deux hommes et alla se planter devant le feu.

Ils se trouvaient en bas, dans la maison de ville de Cravin, et pour la première fois depuis qu'ils se cachaient là, le maître des lieux avait décidé de leur rendre visite. Messire Cravin, arrivé une heure plus tôt, avait passé la majeure partie de ce temps en conférence privée avec Maybor. Environ un quart d'heure plus tôt, ils lui avaient demandé de descendre.

Avant même d'être appelé, Taol avait su ce qu'ils allaient dire. Catherine était morte depuis cinq jours maintenant, et à l'aube du deuxième jour, il était devenu officiellement son meurtrier. On avait ramassé une coupe portant sa marque au pied de son lit ; il y avait encore du poison dedans, le même poison qu'on avait retrouvé sur les lèvres de la duchesse. Il y avait également ce serviteur qui avait avoué, sous la torture, avoir accepté de l'or d'un homme qui ressemblait au champion du duc pour placer la coupe et le vin empoisonné dans la chambre de Catherine. On avait découvert cinquante pièces d'or dans la chambre du scélérat.

Taol serra les poings. Cravin disait vrai – les apparences *étaient* contre lui.

Quelqu'un s'était donné beaucoup de mal pour le désigner comme l'assassin de Catherine. Dans le cas du meurtre du duc, personne ne savait véritablement ce qui s'était passé. Certes, on avait lancé des accusations contre lui, mais malgré tous les efforts de Baralis,

personne ne pouvait affirmer avec certitude qu'il était le coupable. Il n'y avait que des soupçons, rien de plus. Là, par contre... Taol secoua la tête. Baralis s'était surpassé cette fois-ci.

« Taol, aujourd'hui les troupes de Kylock ratissent le sud-est de la cité ; demain, elles seront ici. » Maybor essayait de parler doucement, pour limiter les risques que Melli surprît leur conversation. « Il n'y a guère de chance qu'elles nous ratent, cette fois.

— C'est vrai, renchérit Cravin. La fouille s'effectue maison par maison, pièce après pièce. D'ici demain midi, elles auront atteint cette rue. » Il baissa la voix, qui prit des accents de menace. « Nous ne pouvons pas courir le risque que Melliandra se fasse prendre. »

Pas dans une maison qui vous appartient, songea Taol. Il garda cette réflexion pour lui, cependant, et dit simplement : « Même si je parlais, les recherches se poursuivraient. »

Cravin tenait une réponse prête. « Vous avez raison. Il ne suffit pas que vous partiez, encore faut-il que l'on vous voie partir. Ce n'est qu'alors que Kylock rappellera ses troupes. »

Taol se sentit subitement très las. Il se pencha en avant, en prenant appui sur le manteau de la cheminée. Le feu qui brûlait dans l'âtre ne suffisait plus à le réchauffer. Il avait froid comme jamais ; l'idée d'abandonner Melli le glaçait au plus profond de son âme. Elle représentait tout pour lui. Quand bien même il n'aurait pas prêté serment, il se serait tenu à ses côtés. Il ne vivait que pour la protéger, et voilà que sa protection même la mettait en danger.

Maybor vint se placer près de lui. Du coin de l'œil, Taol le vit échanger un regard avec messire Cravin. « Écoutez, Taol, dit-il. Je sais que nous vous devons beaucoup et nous vous en sommes tous très reconnaissants, mais l'heure est venue pour vous de vous éclipser. Si vous ne partez pas ce soir, Melliandra tombera entre les griffes de Baralis. » Maybor secoua lentement la tête. « Et dès lors, aucun serment au monde ne pourra plus la sauver.

— N'oubliez pas votre serment, Taol, lui rappela Cravin dans son dos. Vous avez juré de défendre l'épouse du duc, mais aussi et surtout ses héritiers. » Taol pouvait sentir l'haleine de l'autre sur sa nuque. « Le bébé à naître doit être protégé à n'importe quel prix.

— Nous pourrions tous partir ce soir, dit Taol en pivotant sur ses talons pour affronter Cravin. Je pourrais faire sortir Melliandra de la cité à la nuit tombée. »

Là encore, Cravin s'était préparé. « Non. Elle ne doit pas bouger. Son état ne s'y prête pas, le risque serait trop grand pour le bébé. »

Maybor, d'un geste du bras, retint Cravin d'en dire davantage. « Éloignez-vous simplement pour un temps, Taol, dit-il doucement. Jusqu'à ce que la colère suscitée par la mort de Catherine retombe. Vous reviendrez plus tard – disons, dans un mois.

— Dans moins de dix jours, les armées d'Annis et de Haute-Muraille dresseront leurs tentes à l'extérieur de la cité. » Taol commençait à perdre patience. « La guerre approche, et Brennes en sera le champ de bataille. C'est folie de vouloir garder Melli ici.

— Non, Taol, dit Cravin. La folie, c'est de rester ici en sachant parfaitement que votre présence fait courir un danger à Melliandra. Il est vrai que vous n'êtes plus chevalier, mais j'espérais au moins pouvoir compter sur votre sens de l'honneur.

— *L'honneur !* Vous ne savez rien de l'honneur. » Taol balaya toutes les bougies sur le manteau de la cheminée. « Vous vous souciez uniquement de politique, et de sauver votre précieux cou. » Tremblant de la tête aux pieds, Taol ne désirait rien tant que battre Cravin jusqu'à son dernier souffle. « Louez plutôt le code de l'honneur de Valdis, Cravin, murmura-t-il. Car s'il ne m'en restait rien, vous seriez mort à cette heure. »

Les deux hommes s'affrontèrent du regard pendant une minute ; en fin de compte, Taol eut la satisfaction de voir Cravin battre en retraite.

Maybor s'avança pour remplir la brèche d'un ton conciliant : « Taol, je vous tiens pour quelqu'un d'honorable et je m'en remets à vous pour prendre la meilleure décision. Oubliez messire Cravin et le bébé, ne songez qu'à Melliandra. Pouvons-nous permettre qu'elle tombe entre les mains de Baralis ? »

Taol soupira lourdement ; sa colère contre Cravin l'abandonna aussi rapidement qu'elle lui était venue. Maybor avait raison : à aucun prix Baralis ne devait s'emparer de Melli. Les troupes de Kylock seraient là demain. Ce matin encore, Chipeur était revenu du marché avec des histoires abominables concernant les fouilles – on avait brûlé des maisons, torturé des gens, tout ce qui pouvait conduire à la capture de Taol. La cité entière le cherchait.

Et puis il y avait Skaythe, le frère de Blayze. L'homme avait accosté Chipeur non loin de la cachette et ne mettrait pas longtemps à remonter sa trace. D'après le récit que le gamin avait fait de l'incident, Skaythe paraissait bien décidé à se venger. En quittant la ville, Taol écarterait donc une deuxième menace. Soit Skaythe abandonnerait sa traque, soit il quitterait la ville à sa poursuite.

« Si je pars, comment protégerez-vous Melliandra en mon absence ?

— Je placerai des hommes à ma solde pour surveiller le quartier. À la première alerte, nous la transférerons vers une autre maison. » Cravin jeta un regard hostile au chevalier. « Vous parti, le danger sera grandement réduit. Les groupes de recherche seront rappelés et la vie reprendra son cours normal dans la cité. Garder Melliandra en sécurité ne devrait pas présenter de difficultés, dans ces conditions. Après tout,

elle est déjà restée ici trois mois sans que personne ne la découvre. »

Malgré sa répugnance à l'admettre, Taol devait reconnaître que Cravin marquait un point. Melliandra *était* en sécurité dans cette maison, ou le serait tant que la fouille du lendemain n'aurait pas lieu. Mais il lui était si pénible d'imaginer la jeune femme ici sans lui ! Taol se prit à regretter d'avoir juré fidélité au duc ; il se sentait piégé par sa parole. Puisque sa présence exposait Melli et le bébé, il était tenu par son serment de les abandonner. Mais même s'il s'agissait de la décision la plus rationnelle, son cœur et son âme saignaient à cette idée.

Neuf ans plus tôt, Taol avait quitté la petite mesure familiale dans les marais pour se rendre à Valdis, et à son retour trois ans plus tard, il avait découvert que ses sœurs étaient mortes depuis longtemps. C'était là le drame fondateur de son existence, l'événement qui inspirait toutes ses actions et faisait de lui l'homme qu'il était. Chaque jour, il luttait avec ce souvenir et chaque jour, il réalisait qu'il ne pourrait jamais se racheter. Le remords hantait ses rêves, ses jours, ses matins et ses nuits. Et Taol savait qu'il ne pourrait pas continuer à vivre si la même chose se reproduisait avec Melli. Il existait une limite à la culpabilité qu'un homme était capable de supporter.

Cependant, Melli risquait d'être capturée ou tuée sous peu si sa simple présence attirait les créatures de Kylock à sa porte. Les recherches devaient absolument s'interrompre. Si les gardes pénétraient dans la maison, Taol savait qu'il défendrait Melli au prix de sa vie ; mais voilà, il n'avait qu'une vie, et une fois qu'il l'aurait perdue, la jeune femme se retrouverait sans défense.

« Je vais partir maintenant », annonça Taol. Il devait le faire pour Melli, pour le bébé, pour le serment qu'il avait prêté devant le duc. La loyauté prenait de nombreuses formes, et la plus difficile de toutes consistait à savoir à quel moment s'en aller.

Maybor lui donna une tape dans le dos. « C'est la meilleure solution, Taol. Messire Cravin et moi veillerons sur ma fille.

— Avec l'aide de Chipeur », ajouta Taol. Il faisait davantage confiance au petit voleur qu'à l'un ou l'autre des deux seigneurs égoïstes qui se tenaient devant lui.

Maybor hocha la tête. « Soit. »

Traversant la pièce, Taol s'arrêta sur le seuil et se tourna vers Cravin. « Si l'on touche un seul cheveu de la tête de Melli, je jure par Bore que vous me le paierez de votre vie. »

Il referma la porte derrière lui et monta les escaliers quatre à quatre. Chipeur l'attendait en haut des marches. Taol commença par l'ignorer ; il entreprit de fourrer ses affaires dans un sac – son épée et ses dagues en occupèrent la plus grosse partie.

« Comment cela s'est-il passé avec Maybor et le vieux Cravin ? »

demanda Chipeur, en s'impatiant de cette indifférence.

Taol pivota sur les talons. « Chipeur, je vais devoir vous quitter un moment – ne t'inquiète pas, je ne serai pas loin. Veille sur Melli en mon absence.

— Mais, Taol...

— Pas de questions. Fais simplement ce que je te dis. » Taol serra la main de Chipeur. « Je te promets de revenir »

Chipeur acquiesça solennellement. « Je comprends, Taol. »

Ce qui était probablement vrai, d'ailleurs. Taol attrapa son sac et le balança par-dessus son épaule. « Prends soin de toi, Chipeur. Dis à Melli que mes pensées l'accompagnent.

— Tu ne vas pas lui dire au revoir ? » s'étonna Chipeur en indiquant la porte de Melli.

Taol secoua la tête. Elle l'implorerait certainement de rester ; et lorsqu'il aurait entendu sa voix, aucune force sur terre ne pourrait plus le faire partir. Non, il ne lui dirait pas au revoir : la sécurité de la jeune femme passait avant ses propres inquiétudes. Melli n'était pas comme ses sœurs ; elle était plus âgée, plus sage, plus forte – elle s'en tirerait très bien sans lui. Il le fallait.

Juste avant de s'engager dans les escaliers, Taol s'approcha en catimini de sa porte. Aucun bruit ne lui parvint de l'autre côté. Il se détourna, salua Chipeur d'un geste de la main et quitta discrètement la maison.

Jack se trouvait dans le sud de la cité. De tous les quartiers qu'il avait visités, c'était celui-là qui l'attirait le plus. Dans les ombres violet foncé du crépuscule, l'endroit devenait un dédale de rues étroites et de ruelles sombres. Tavernes, bordels et boulangeries se pressaient autour de places minuscules. L'odeur des abattoirs et des tanneries se combinait à la fumée des brûleries de charbon et aux émanations des teintureries pour créer une atmosphère particulièrement éprouvante pour les poumons.

La puanteur mise à part, Jack appréciait le fait de se retrouver en ville. Il n'avait plus à se cacher – personne ici n'irait s'intéresser à un criminel de guerre recherché par les Halcus – et pour la première fois de sa vie, il se sentait libre d'agir à sa guise. Plus de Frallit, de Rovas ou de Lent-Goupil : il ne dépendait que de lui, et en arpentant les rues de Brennes, il commençait à savourer cette sensation.

C'était agréable de remonter une ruelle obscure en se sachant capable de faire face à un éventuel tire-laine, à un coupe-jarret ou à un souteneur. Grâce à Rovas, il était de taille à se défendre désormais. La perspective d'une attaque surprise ne l'effrayait pas. Tant qu'il avait une lame et un peu de place pour se battre, il était prêt à affronter n'importe qui.

Il aurait bien voulu avoir autant de confiance dans ses talents de sorcier, cependant. Après l'incident au repaire des boulangers d'Annis, Jack se savait capable d'invoquer la sorcellerie à tout moment mais une part de lui-même redoutait encore de l'utiliser. Même maintenant, il avait peur de commettre une erreur, de mal calculer la projection, de trop s'impliquer dans ce qu'il voudrait changer ou, pire encore, de projeter une trop grande force. Il se savait puissant – ce qui s'était produit au fort l'avait démontré de manière indiscutable – mais il n'avait guère confiance en sa capacité à maîtriser ce pouvoir. Pareil à un géant qui voudrait ramasser des fleurs, il se sentait trop maladroit, trop brutal pour mener sa tâche à bien avec toute la délicatesse requise.

Il n'y avait rien de tangible à quoi se raccrocher : pas de lame à éviter, de poignée à tenir, pas de sang pour juger de l'impact. Tout se déroulait dans la tête ; il fallait préparer et former l'attaque par la pensée, et lorsque le goût de métal vous explosait sur la langue, c'était déjà terminé, trop tard.

Les risques encourus avaient beau être aussi réels qu'au jeu de l'épée, le fait de ne pas croiser le fer, de ne pas se mesurer directement à l'adversaire, faisait paraître l'affaire moins périlleuse. Quand on vous collait un couteau contre la gorge, l'instinct vous incitait à la prudence ; il en allait différemment avec la sorcellerie. La menace concernait tant l'esprit que le corps, et il n'était pas toujours facile de tracer la ligne entre la sécurité et l'autodestruction. Jack avait manqué succomber plus d'une fois à l'attrait des objets inanimés. Il était si facile de se fondre en eux, de succomber à leur influence puis d'oublier de s'en retirer. Le moment du retrait constituait toujours un déchirement ; cela revenait à s'arracher à un bon feu bien chaud pour sortir dans le froid.

Une brise glaciale s'engouffra dans la ruelle et Jack resserra les pans de son manteau de chevrier. Il prit à gauche à l'intersection suivante.

Aussi difficile soit-il de se retirer, ce n'était pas la partie la plus ardue de la projection ; pas pour lui, en tout cas. Le plus dur était de créer l'*étincelle* : l'impulsion qui donnait vie à la sorcellerie. Chaque fois, y compris dans le repaire des boulangers, il avait dû faire appel à l'image de Tarissa afin d'invoquer son pouvoir. Il avait manifestement besoin d'une émotion violente pour y parvenir, ce qui expliquait peut-être pourquoi l'enseignement de Lent-Goupil ne l'avait jamais amené très loin. Ce n'était pas évident pour lui d'invoquer une émotion factice.

Lent-Goupil avait tâché de lui montrer d'autres méthodes, en lui répétant encore et encore : « *Focalise tes pensées sur la formation de l'intention.* » Mais Jack s'était focalisé à en avoir les yeux ronds et la

migraine, et rien n'était venu. En fait, jusqu'à ce matin chez les boulangers, il n'était pas certain d'avoir compris ce que *focaliser* voulait dire.

Parvenu au bout de la rue, Jack tourna encore une fois au hasard, en restant bien au centre, loin des caniveaux jonchés d'immondices.

Il soupira tout seul dans la nuit qui tombait. Son apprentissage était loin d'être terminé. Au fond de lui-même, il savait que le fait de se servir de sa colère contre Tarissa comme étincelle n'était guère louable. Le jeune homme aurait dû mieux écouter Lent-Goupil, essayer plus assidûment, s'entraîner davantage. Un jour, se dit Jack, il retournerait là-bas et finirait ce qu'il avait commencé. Il le devait autant à l'herboriste qu'à lui-même.

Toutefois, cette perspective appartenait à un avenir lointain ; dans l'immédiat, il lui fallait retrouver Melli.

Jack était en ville depuis cinq jours et il n'avait toujours aucune idée de l'endroit où elle se cachait. Curieusement, cela ne l'inquiétait pas trop. Il était certain que quelque chose finirait par se produire.

En attendant, il n'avait qu'à trouver de quoi manger chaque jour et un porche où dormir chaque nuit, ce qui ne lui avait guère posé de difficulté. Il avait même réussi à se dégoter au passage une nouvelle paire de souliers – grâce à un cordonnier qui ne s'était douté de rien. Pas une fois il n'avait connu la faim, même si souvent il avait été tenté d'assommer le premier passant venu avec une outre de bière ; jusqu'à présent, ses talents ne lui avaient pas encore permis de se procurer à boire. Tout bien considéré, cependant, il ne s'en sortait pas trop mal et appréciait même de devoir se débrouiller tout seul, pour changer. Quant à ce soir, eh bien, il était temps de dénicher un endroit abrité du vent. Jack regarda autour de lui. Sans le vouloir, il avait marché jusqu'à la muraille sud : elle culminait au-dessus des toits, à moins d'une longueur de pré. Il pressa le pas dans sa direction. L'endroit semblait aussi bon qu'un autre pour passer la nuit.

Au moment d'obliquer, Jack entendit un bruit de pas dans son dos. Par-dessus son épaule, il vit un homme qui courait dans la rue, un groupe en armes sur ses talons. Le jeune homme n'avait jamais vu personne courir aussi vite. Les cheveux dorés de l'inconnu flottaient derrière lui, sa poitrine se soulevait et descendait comme une pompe à eau. Alors qu'il s'approchait, Jack put enfin distinguer son visage : ses yeux brûlaient avec une intensité farouche ; quant à sa bouche, sa forme aurait fait rêver n'importe quel sculpteur. Il tenait à la main une épée magnifiquement fourbie.

L'homme le dépassa en un éclair sans même le remarquer, les yeux fixés droit devant lui. Jack suivit son regard : il se dirigeait vers les remparts.

Quelque chose dans le spectacle de cet homme, ses beaux traits

durs et la terrible intensité de leur expression, affecta profondément Jack ; les cheveux blonds réveillèrent le souvenir de rêves qui remontaient du passé.

À peine conscient de ce qu'il faisait, Jack bondit à la rencontre des poursuivants. Il voulait donner le temps à l'autre de s'échapper : il ignorait pourquoi, peut-être à cause de l'éclat de sa lame ou de sa situation désespérée, mais il sentait au fond de son âme que l'inconnu avait besoin de son aide.

Il s'élança maladroitement au milieu des hommes d'armes ; la surprise représentait son seul atout. Les autres furent contraints de couper leur course. Jack s'étala face contre terre, comme un ivrogne. Il n'avait pas tiré son couteau mais sentit une lame lui piquer le dos tandis qu'une autre lui chatouillait la nuque. Deux des hommes continuèrent à courir après le blond.

Cela voulait dire que Jack en avait retenu quatre. Il hoqueta bruyamment. Affronter quatre adversaires à lui tout seul ne lui semblait pas au-dessus de ses forces.

« Maudit sac à bière ! s'écria l'un des hommes en lui fouaillant les côtes de la pointe de sa lance. Quelle mouche te pique de gêner la garde de Kylock en pleine poursuite ?

— Désolé, compagnon, marmonna Jack. Je vous ai pris pour une bande de recruteurs, avec la guerre et tout. » Il ne prit pas la peine de dissimuler son accent. La cité grouillait de soldats des royaumes venus s'enrôler.

Les deux hommes partis devant revinrent bredouilles, hors d'haleine. « Il s'est échappé, capitaine, annonça l'un d'eux. L'une des vanes d'égout était ouverte et il a plongé à travers.

— Pourquoi ne pas l'avoir suivi ? aboya le capitaine.

— Une fois de l'autre côté, il a bloqué la porte de telle sorte qu'Harold et moi n'avons pas réussi à l'ouvrir. Si vous aviez été là, nous aurions pu faire levier avec votre lance. »

Le capitaine allongea un petit coup de lance dans les côtes de Jack. « Ce bâtard d'ivrogne m'en a empêché. » Il lâcha une bordée de jurons, en ponctuant chaque insulte d'un bon coup de pied dans le ventre.

Jack perçut un goût de sang dans sa bouche : il avait dû se mordre la langue en s'écroulant. Il endura les coups de pied avec patience, en gémissant un peu pour donner le change. Maintenant que l'inconnu blond s'était sauvé, il devait songer à sa propre peau.

« Kylock et Baralis ne vont pas être contents, fit l'un des hommes d'armes. Nous tenions pratiquement le meurtrier de Catherine, et... » Il secoua la tête.

« Maintenant écoutez-moi, vous autres, commença le capitaine, il n'est pas question d'aller leur raconter que nous avons été bloqués par

un idiot imbibé de bière, c'est compris ? Je n'ai pas envie qu'on passe pour une bande d'amateurs. Si on vous pose des questions, dites que le champion avait des complices sur les remparts qui nous ont tiré dessus. » Le capitaine dévisagea tour à tour chacun de ses hommes. « Est-ce clair ?

— Aye, déclarèrent les autres à l'unisson.

— Que faisons-nous de celui-là, capitaine, demanda l'homme qui appuyait sa lame dans le dos de Jack.

— Lâche-le, Civral. Il ne dira rien à personne. » Il décocha un dernier coup de pied à Jack. « Pas vrai ? »

Jack se tordit le cou et répondit : « Non, monsieur. Je ne dirai rien du tout. » Il sourit et ajouta : « Vous n'auriez pas un peu de bière ? » Se préparant à prendre un nouveau coup, Jack fut surpris de voir le capitaine se détourner.

« Venez, les gars, dit-il. Rentrons au palais leur annoncer que ce n'est plus la peine de chercher. » Il se tourna vers le dénommé Civral. « Toi, va à la porte dire au vieux Jaunin de fouiller les alentours au sud des remparts. »

Voyant qu'il était tiré d'affaire, Jack roula dans la boue pour faire bonne mesure. Le capitaine le contempla avec dégoût. « Foutu mendiant », cracha-t-il en s'éloignant.

Jack attendit que les hommes aient tourné le coin pour se relever. Il était tout crasseux, le manteau et les braies souillés de crottin, de pisse et de boue. Son flanc saignait, mais rien que quelques minutes de pression ne sauraient arrêter. Lissant ses habits, il décida de se diriger vers le mur. Pour Dieu sait quelle raison, il désirait voir l'endroit par lequel l'inconnu s'était enfui. Il trouva la vanne d'écoulement sans difficulté ; bloquée contre la pierre, elle refusait de bouger. Jack caressa la grille métallique du bout des doigts. Il savait qu'il avait commis une folie en aidant l'inconnu aux cheveux blonds, mais cela lui avait paru *approprié* de le faire.

Au bout d'un moment, il se coucha contre la grille et s'installa pour la nuit. Le sommeil le gagna rapidement et ses rêves, quand ils survinrent, tournèrent tous autour de l'homme dont il avait facilité la fuite.

Melli savait qu'elle aurait mieux fait de rester couchée encore un peu en attendant que la nausée se dissipât. Elle n'en fit rien, cependant ; elle bascula les pieds hors du lit et s'assit. Le nœud trop familier quelle avait à l'estomac l'envoya se ruer vers la bassine. Comme toujours, elle l'atteignit juste à temps – même sans Taol pour la lui donner.

Elle vomit dans le récipient en frissonnant de tout son corps.

« Vous allez bien, madame ? » cria Chipeur à travers la porte. Le gamin avait des oreilles de chauve-souris.

Melli cracha pour se nettoyer la bouche : depuis un moment déjà, elle avait totalement renoncé à se comporter comme une grande dame dans cette affaire. Son corps subissait toutes sortes d'avanies, et dans cette maison remplie d'hommes, personne ne se montrait capable de lui dire comment les affronter ou à quoi s'attendre pour la suite. Elle avait donc fini par considérer sa grossesse avec une sorte de stoïcisme soupçonneux, sans cesse aux aguets de nouveaux symptômes qu'elle affrontait en serrant les dents, comme un homme, aussi démoralisants fussent-ils. Elle se refusait à faire une comédie pour une éruption dans le cou ou un peu de constipation. La fille de Maybor était faite d'un bois autrement plus coriace.

« Faut-il que j'appelle Finaud ? » demanda encore Chipeur.

En matière d'homme, le garde était ce qui se rapprochait le plus d'une bonne femme. Il avait un remède pour tout, de la rage de dents à la perte d'un bras. Melli refusait obstinément de suivre son conseil concernant les nausées du matin. Pas question pour elle d'avaler trois abricots verts tous les soirs. « Non, Chipeur, dit Melli en marchant vers la porte, inutile de le déranger. » Elle poussa le battant. « C'est à toi que je désire parler. »

Chipeur cracha dans sa paume et se lissa les cheveux en amère. « À moi, madame ? »

— Oui. Entre donc un moment. » Melli regagna son lit, ne s'arrêtant que le temps de repousser la bassine dessous d'un coup de pied.

Chipeur la suivit à l'intérieur, en lissant ostensiblement sa tunique et en remontant ses braies. « Votre invitation m'honore, madame », dit-il. Il regarda autour de lui d'un œil scrutateur ; Melli devina qu'il

estimait la valeur de la clepsydre et des autres éléments du mobilier.
« Jolie chambre que vous avez là. »

Melli sourit. « Merci, mais rien de tout ceci ne m'appartient. Tous ces objets sont à messire Cravin.

— Aye, c'est bien le genre à entreposer son butin en secret.

— Une chance pour moi, sans quoi je n'aurais nulle part où me cacher.

— Je nous trouverais un autre endroit, madame. Vous n'avez qu'un mot à dire. » Chipeur la regardait avec toute l'assurance de la jeunesse.

« Je te crois, Chipeur. » Elle lui indiqua un fauteuil et lui fit signe de s'asseoir. « J'aimerais que tu m'appelles Melli à partir de maintenant.

— Entendu, Melli, répondit-il en jetant au fauteuil un regard méfiant. Mais je préfère rester debout, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Un vieil ami à moi, du nom de Martinet, prétendait toujours qu'on n'entend rien de bon quand on s'assoit. »

Melli se surprit à éclater de rire. La veille, lorsqu'elle avait appris le départ de Taol, elle avait cru que tout était fini. Mais il n'existait pas de fins, juste des commencements lourdement voilés. La mort du duc en avait été un, et le départ de Taol aussi. La vie continuait ; et le rire n'était jamais loin.

Elle se pencha en avant et dit : « Chipeur, je voudrais que tu me racontes tout ce que tu sais au sujet de Taol. Qui étaient ses parents, pourquoi il a quitté la chevalerie, ce qu'il faisait quand tu l'as rencontré. J'ai besoin de savoir.

— Il va revenir, vous savez. Il me l'a promis. » Le visage de Chipeur était l'image même de la conviction. Il croyait profondément en son ami.

Melli sentit subitement sa gorge se serrer. Depuis le début de sa grossesse, elle était sujette à des sautes d'humeur terribles : tantôt joyeuse, puis pleurant comme un bébé la minute d'après. Pour l'instant, elle avait envie de pleurer. La confiance du gamin en Taol l'attristait. « Dis-moi simplement ce que tu sais. »

Chipeur sortit un mouchoir de son éternelle besace et le lui tendit.
« D'accord. Par où voulez-vous que je commence ? »

Melli fut surprise, puis touchée par l'attention de Chipeur ; elle avait cru dissimuler sa tristesse mieux que cela. « Raconte-moi comment tu l'as connu. »

Chipeur prit une inspiration de comédien. « Ma foi, c'était à Rorne. Une bien belle journée, il y a de ça plusieurs mois. Taol revenait tout juste de l'île maudite de Larne et avait quelques lettres à porter.

Je me suis proposé pour l'aider à trouver les adresses. À l'époque

déjà, c'était évident qu'il avait besoin de moi. Et depuis, nous ne nous sommes plus quittés.

— Qu'y avait-il dans les lettres ? »

Chipeur haussa les épaules. « Je l'ignore. Je sais seulement qu'il s'était rendu sur Larne pour interroger les prophètes à propos d'un garçon. C'était sa quête, vous comprenez – trouver ce garçon –, et il tournait en rond. Bon, Larne l'a remis sur la bonne piste, et nous avons repris les recherches, quand... » Le récit de Chipeur s'interrompt abruptement.

« Quand quoi ? »

Chipeur resta silencieux une minute, prenant le temps de réfléchir. « Quand l'homme qui lui avait confié cette quête s'est fait assassiner. »

Melli crut déceler quelque chose dans la voix du gamin. « Assassiner ? »

Sans s'appesantir sur la question, Chipeur poursuivit : « Aye. Taol s'est retrouvé le bec dans l'eau, pour ainsi dire. Même s'il dénichait le garçon aujourd'hui, il n'aurait personne à qui le ramener ; il a donc perdu toute volonté de continuer. Et voilà comment nous avons échoué ici, à Brennes – lui à se battre dans les arènes, et moi à m'assurer qu'il en sortait vainqueur. Un travail d'équipe, quoi. »

Melli acquiesça lentement. « A-t-il été difficile pour Taol de renoncer à sa quête ? »

— Vous n'imaginez pas à quel point. Il ne vivait que pour ça. Il y avait voué sa vie, vous comprenez ? Pour un homme d'honneur tel que lui, renoncer de cette manière... » Chipeur secoua la tête. « C'est une tragédie.

— Y aurait-il un moyen de le persuader de reprendre sa quête ? »

Cette simple question eut sur Chipeur un effet saisissant. Il se mit à marcher de long en large dans la pièce, en secouant la tête et en parlant tout seul. Une ou deux fois, Melli l'entendit marmonner « Martinet » dans sa barbe. Après une demi-minute, il se retourna vers elle et sortit de sa besace une lettre cachetée. Elle avait l'air vieille, toute froissée, jaunie par le temps et la sueur.

« Ceci, dit-il en brandissant la lettre mais sans la lui tendre vraiment, aurait pu tout changer.

— Qu'est-ce donc ?

— Une lettre d'un mort. »

Un frisson parcourut Melli, qui resserra la couverture autour de ses épaules. « Celui qui avait chargé Taol de retrouver ce fameux garçon ?

— Lui-même. Son nom était Bevlín. Un brave homme, quoique fichu cuisinier. Il avait adressé cette lettre au Vieil Homme, à Rorne, avec instructions de la remettre à Taol s'il venait à mourir.

— Pourquoi ne pas la lui avoir donnée, dans ce cas ?

— Quelqu'un a bien essayé, mais Taol a refusé de la prendre. Il l'a laissée traîner dans la rue, où n'importe qui aurait pu la ramasser. Moi, je passais, alors je l'ai récupérée. Et je la garde pour Taol en attendant. »

Melli savait que Taol ne l'avait quittée que pour assurer sa sécurité. Elle n'ignorait pas à quel point ç'avait dû être pénible pour lui. Il y avait son serment, bien sûr, mais ce n'était pas qu'une question de parole : il l'aimait, et Melli le connaissait depuis suffisamment longtemps pour savoir qu'il n'était pas homme à aimer à la légère. En fait, elle ne l'imaginait pas prendre quoi que ce soit à la légère. Ce n'était pas dans sa nature.

Melli ne sut jamais qui releva la tête en premier, de Chipeur ou d'elle. Mais quand leurs regards se croisèrent, la même idée pétillait dans les yeux brun foncé du garçon et dans les siens.

« Sans vous, madame, Taol n'a plus de raison de vivre. » Chipeur avait parlé d'une voix douce, en omettant son prénom par respect.

Melli se leva et marcha jusqu'à lui. Une vague de nausée monta en elle, mais elle la réprima, poings serrés ; une fois la sensation passée, la jeune femme posa la main sur l'épaule de Chipeur. Elle sentait l'os à travers le tissu : ce gamin était si petit, si jeune. On oubliait facilement à quel point. « Tu connais Taol sur le bout des doigts, pas vrai ?

— Oui.

— Et cette lettre, dit-elle en effleurant le parchemin, n'est arrivée qu'après son serment de fidélité au duc. » Ce n'était pas vraiment une question ; Melli connaissait déjà la réponse. Voyant Chipeur acquiescer, elle poursuivit : « Et son serment envers le duc l'a empêché de l'ouvrir ?

— Je crois que c'est à peu près ça, madame. »

Sans s'en rendre compte, Melli avait peu à peu basculé son poids sur le jeune voleur jusqu'à s'appuyer presque entièrement sur lui. Elle se recula et se redressa de toute sa hauteur. « Chipeur, déclara-t-elle d'une voix claire et forte, il faut la lui apporter tout de suite. Trouve-le, où qu'il soit, et dis-lui... » Elle réfléchit un instant. « Dis-lui que je lui ordonne de la lire.

— Mais...

— Non, Chipeur. Je ne veux rien entendre. Je sais qu'il t'a demandé de veiller sur moi, mais pour l'instant, la seule chose que tu puisses faire pour ma tranquillité d'esprit consiste à trouver Taol et à lui remettre cette lettre. Elle est restée fermée bien trop longtemps. »

Une joie à peine dissimulée se peignait sur le visage de Chipeur. Oh, il protesta, souleva des objections et chercha toutes sortes de raisons pour rester, mais au fond, il n'avait qu'une seule envie – se lancer sur les traces de Taol. Son cœur était déjà auprès du chevalier.

Après quelques minutes, il finit par se laisser convaincre – Melli

entra obligeamment dans son jeu. « Eh bien, madame, dit-il, puisque vous insistez, je ferais mieux de me mettre en route. »

Melli sourit en le voyant s'incliner et filer hors de la pièce. À peine la porte se fut-elle refermée sur lui qu'elle se laissa retomber sur le lit. De grosses larmes lui vinrent aux yeux, mais elle les essuya d'un revers de manche, les mettant sur le compte d'un autre symptôme de sa matrice trop active.

Jack ne parvenait pas à chasser l'inconnu blond de ses pensées. Juste avant l'aube, il avait rêvé qu'au lieu de l'aider à s'échapper, il le suivait sous les remparts hors de la cité. En se réveillant, le jeune homme éprouva une curieuse déception. Il se trouvait toujours à Brennes, et l'inconnu s'était envolé avec la nuit.

C'était le milieu de la matinée – une belle journée d'été, chaude et venteuse, avec de minces filaments de nuages qui filaient à travers le ciel.

La ville grouillait de soldats. Depuis son arrivée, six jours plus tôt, Jack les voyait débarquer en nombre toujours croissant. Les tavernes et les bordels en étaient pleins : mercenaires, gardes ducaux, heaumes noirs rappelés du champ de bataille, et même quelques troupes de Kylock, portant le bleu et l'or de la Garde royale. Jack mit un point d'honneur à ne pas s'en approcher. Des soldats qui attendaient l'heure de l'action étaient prêts à se battre pour la moindre brouille.

Pourtant, il ne voulait pas non plus trop s'en éloigner – tout comme lui, ils traînaient surtout dans le sud de la cité et Jack tenait absolument à rester dans les parages. Melli se trouvait dans le quartier : l'incident de la nuit dernière lui avait confirmé ce qu'il avait déjà deviné.

Les gardes avaient parlé du blond comme de l'assassin du duc. Jack avait entendu des rumeurs à son sujet ; on disait que c'était l'ancien champion du duc, un chevalier failli, le protecteur et même l'amant de Melli. Ce qui voulait dire qu'il l'avait abandonnée la veille au soir : il était seul quand il avait quitté la ville. Jack ne pouvait démêler la vérité de la fiction mais il avait vu de ses yeux le visage de cet homme, et si on l'imaginait facilement en train de tuer quelqu'un, il était plus difficile de croire qu'il pût le faire sans une juste cause. Jack avait regardé au fond de ses yeux bleu clair et contemplé sa vraie nature.

Non, même si le champion du duc *avait* déserté Melli, Jack ne regrettait pas de l'avoir aidé. Certaines choses allaient au-delà du bien ou du mal ; elles devaient advenir, tout simplement.

Jack choisit une rue animée et se dirigea vers l'endroit où la foule semblait la plus dense. Un marché se tenait un peu plus loin, un endroit qui en valait un autre pour trouver quelque chose à manger et

surveiller les gens.

En se frayant un chemin dans la foule, Jack étudiait le visage de tous ceux qu'il croisait. Il ne savait pas exactement ce qu'il cherchait ; un indice quelconque, sans doute, quelqu'un qui se comporterait de manière suspecte ou qu'il reconnaîtrait. L'inconnu blond avait surgi d'une rue à moins d'un quart de lieue de là, et Jack avait la nette sensation que Melli ne devait pas se trouver loin.

Il passa le restant de la matinée à fouiner sur le marché, à aider un boucher avec ses carcasses en échange d'un poulet rôti, à discuter du meurtre du duc en compagnie de deux vieilles femmes – il connaissait désormais le nom du blond : Taol – et à se renseigner sur le quartier auprès d'un homme assis par terre qui sculptait des bateaux dans des bûches.

Apparemment, malgré une réputation de criminalité et de prostitution, le quartier comprenait également une petite place à deux rues de là où de riches et puissants seigneurs de la cour possédaient des maisons discrètes. « Pour y recevoir des filles faciles », lui dit le tailleur de bois avec un clin d'œil.

N'ayant rien de mieux à faire, Jack décida d'aller voir cette place de plus près. Le poulet rôti lui pesait sur l'estomac et la difficulté de ses recherches le décourageait par avance. Il s'y rendit en traînant les pieds ; il n'attendait pas grand-chose de la promenade, mais cherchait simplement à passer le temps.

Lorsqu'il déboucha enfin sur la place, il fut déçu de la trouver en tous points identique aux mille autres places qu'il avait déjà vues : sale, jonchée de détritux, bordée d'habitations banales tout de guingois. Y trônait même en son milieu la sempiternelle fontaine gargouillante entourée de vieilles marchandes de fleurs en train d'arroser leur marchandise.

Jack allait faire demi-tour quand il décida finalement de profiter des lieux pour boire un peu d'eau. Cela aiderait le poulet à descendre.

Les marchandes de fleurs s'égaillèrent comme des scarabées en le voyant s'approcher de la fontaine. Jack ne put s'empêcher de sourire – il n'était guère accoutumé à faire peur aux femmes. Il avait toujours été grand, mais le reste de son corps n'avait commencé à se développer en harmonie avec sa taille qu'à la suite de sa formation auprès de Rovas. Il était désormais bien découplé, avec des muscles qui tendaient les coutures de sa tunique et des membres dignes d'un lutteur professionnel. Même ses cheveux, qui lui tombaient sur la nuque en queue-de-cheval châtaine, devaient contribuer à lui donner une apparence sauvage. Jack n'était pas mécontent de son effet. Jusqu'à la nuit dernière, lorsqu'il avait vu l'inconnu descendre la rue en courant, il se plaisait à croire qu'il avait l'air dangereux ; comparé au blond, toutefois, il n'était qu'une jeune pousse.

Le sourire aux lèvres, Jack se pencha pour boire à la fontaine. Il trouva l'eau agréable, avec cependant un arrière-goût de plomb. Il se courba encore pour plonger carrément le visage dans l'eau, savourant la sensation de fraîcheur.

Alors qu'il était sur le point de s'en aller, il vit un homme sortir de la maison qui occupait le coin le plus éloigné de la place. Même à travers le filtre de l'eau ruisselante, il lui trouva une allure familière. Quand l'homme partit d'un côté, il put apercevoir son profil : son nez immense, son ample bedaine. Il s'écarta de la fontaine en se frottant les yeux. L'homme tournait le coin ; sans prendre le temps de réfléchir, Jack s'élança à sa poursuite.

Il connaissait cet homme. Enfant, il avait écouté les mauvais conseils qu'il prodiguait avec bonté, l'avait regardé vider coupe sur coupe avec de grands yeux et avait fait toutes sortes de courses pour lui à travers le château. C'était Finaud. Garde du château, et expert extraordinaire. Jack courut derrière lui en l'appelant par son nom. L'autre se retourna, repéra Jack et se mit à courir.

Jack lui cria : « Finaud ! C'est moi, Jack. De Château Harvell ! » Finaud ralentit le pas, fit volte-face et, les yeux plissés, regarda Jack le rejoindre. S'ensuivit un long examen silencieux, au bout duquel le garde s'exclama : « Par les couilles de Bore ! C'est vraiment toi. » Il ouvrit les bras et serra le jeune homme au point de presque l'étouffer. Il empestait merveilleusement – comme une brasserie. Un instant plus tard, il se reculait. « Ne le prends pas mal, mon gars, dit-il, mais ça n'est pas bon de s'êtreindre trop longtemps en public. Ça donne à un homme une mauvaise réputation. »

Jack sentit son cœur gonfler de joie. « Estime-toi heureux que je ne t'ai pas embrassé, Finaud. Tu es ce que j'ai vu de plus agréable depuis des mois.

— Aye, mon gars. Suffit avec ça. » Finaud lui adressa un sourire rayonnant. « Tu sais, si tu ne m'avais pas dit qui tu étais, je ne t'aurais jamais reconnu. Tu es devenu large comme une grange, avec un air aussi féroce que la veuve Harpit en colère. »

Jack s'esclaffa. Certaines choses ne changeaient jamais. « Toi, tu n'as pas changé, Finaud. Ta bedaine gonflée de bière est toujours l'une des neuf merveilles du monde. »

Finaud se tapota le ventre avec un sourire de contentement. « Aye, mon gars. Rien de tel pour attirer le regard des filles qu'un estomac de la taille d'un vaisseau de guerre. »

Avant que leurs rires ne retombent, Finaud l'attira dans l'ombre. Il regarda de part et d'autre pour s'assurer que personne ne les espionnait, puis chuchota : « Tu es ici pour la guerre, mon gars ? »

— Non, Finaud. Je suis à la recherche de Melliandra. Je veux m'assurer qu'elle est en sécurité. »

Finaud le regarda droit dans les yeux. « Pourquoi te soucier d'elle ? Je croyais que tous les habitants des royaumes soutenaient Kylock. »

— Je me moque bien de Kylock. Je ne suis ici que pour Melliandra. »

Finaud acquiesça doucement, comme s'il venait de recevoir la réponse qu'il espérait. « Tu m'as l'air de taille à te défendre, mon gars. » D'un geste, il indiqua le couteau passé à la ceinture de Jack. « Tu sais te servir de ce truc-là, pas vrai ? »

Jack haussa les épaules. « On peut dire ça. »

— Très bien, mon gars. Tu vas la voir, ta dame Melliandra. En fait, elle est beaucoup plus proche que tu ne le crois.

— Elle se trouve dans la maison que tu viens de quitter ? » Jack contint à grand-peine son excitation.

« Aye. Amène-toi, mon gars. Allons la voir ; elle est très abattue depuis hier soir, et peut-être que ta visite lui rendra le sourire. » Tout en parlant, Finaud repartit sur ses pas en direction de la maison.

Jack dut prendre sur lui pour ne pas s'élancer au pas de course. Il avait enfin découvert ce qu'il était venu chercher. Le trajet lui parut s'achever avant même d'avoir commencé. Finaud frappa, puis glissa quelques mots à travers la porte ; un bruit de verrou se fit entendre à l'intérieur. La Bousille apparut de l'autre côté, accueillant Jack avec des paroles de bienvenue qu'il entendit à peine.

Sans qu'on le lui dît, Jack se dirigea droit vers les escaliers. Il sentit des mains dans son dos – tape amicale ou tentative de le retenir, il n'aurait su le dire ; Finaud lui lança un avertissement auquel le jeune homme ne prêta aucune attention. Il passa devant une fenêtre bordée d'un banc puis parvint à une porte fermée.

Moins d'un battement de cœur plus tard, la porte s'ouvrait. Melli se tenait sur le seuil. Ses lèvres remuèrent, sans produire aucun son. Elle lui ouvrit les bras ; l'instant d'après il se plaquait contre sa poitrine, en train d'embrasser la chair tendre de son cou, remerciant Bore à chaque souffle pour lui avoir montré la voie.

« Les armées alliées d'Annis et de Haute-Muraille atteindront la cité dans les quatre prochains jours. » Baralis se tenait debout, bien qu'il eût préféré s'asseoir. Il se ressentait encore de la projection qu'il avait effectuée pour redresser la colonne vertébrale de Catherine, mais refusait de trahir cette faiblesse en présence de Kylock. Le manteau de la cheminée lui servait d'appui occasionnel.

« Vous ne faites que confirmer mes propres renseignements, dit Kylock avec détachement. D'ici demain, je connaîtrai leur nombre exact. »

— Je crois que nous pouvons d'ores et déjà considérer qu'elles

seront assez nombreuses pour monter un siège de grande envergure. » L'attitude distante du souverain ne laissait pas d'agacer Baralis. Moins d'une semaine plus tôt, il avait failli tout gâcher ; et voilà qu'il affichait un calme insolent comme s'il n'y avait rien à redouter.

Bien qu'ils fussent dans les appartements du chancelier, Kylock se comportait comme chez lui : indolemment vautré sur un banc garni de coussins, il savourait un verre de vin qu'il s'était lui-même servi. « J'ai un plan », dit-il.

Baralis était déjà passé à autre chose. « J'ai rappelé l'ensemble des troupes de Brennes, mais celles déployées à l'est mettront plusieurs semaines à revenir. Si j'étais vous, je parlerais à messire Gresif – il connaît les défenses de la cité comme le dos de sa main. Gagnez son appui ; promettez-lui ce qu'il faudra. »

Curieusement, Kylock approuva de la tête. « Vous avez raison. Je suis las de me pencher sur des cartes. J'ai besoin de quelqu'un pour me les expliquer. Envoyez-le-moi ce soir.

— Fort bien. » Baralis n'appréciait guère de recevoir des ordres mais pour l'instant, avec Brennes sous la menace d'un siège imminent, il estima préférable de tenir sa langue. « Et les portes – il faudrait les condamner à partir de ce soir, toutes sauf une. Ne plus laisser entrer aucun étranger dans la cité. D'ici deux jours, il sera temps de barricader la dernière porte. Vous devriez faire afficher des avis en ce sens dès aujourd'hui. » Baralis réfléchit quelques instants. « En ce qui concerne l'approvisionnement, nous ne devrions manquer de rien : le reste du blé et du bétail est arrivé ce matin. S'il nous en faut davantage, nous devons le faire venir par le lac.

— Qu'en est-il du blé dans les champs ?

— La récolte n'aura pas lieu avant plusieurs semaines encore.

— Tout ce qui ne pourra pas être récolté dans les trois prochains jours devra être brûlé. »

Baralis inspira profondément. « Si vous faites cela, vous aurez une émeute sur les bras. »

Kylock prit une gorgée de vin. « Nous n'aurons qu'à brûler aussi les émeutiers, dans ce cas. » Il se redressa sur le banc, fit basculer ses pieds par terre et se leva. « Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser des récoltes entières à la disposition des troupes ennemies. Autant les nourrir nous-mêmes, tant que nous y sommes. Je ne tolérerai pas que la Muraille vienne piller nos champs et manger notre blé sous nos yeux. » La voix de Kylock avait la froideur du métal.

Baralis l'étudia longuement. Ses propos ne manquaient pas de bon sens, mais la manière dont il s'exprimait avait quelque chose d'inquiétant. Quel tribut sa nuit de noces avait-elle prélevé sur lui ? En le regardant, on n'aurait jamais imaginé l'horreur de son acte. Kylock était magnifiquement habillé, très soigné, les cheveux parfaitement

coiffés, le menton rasé de frais, vêtu de la tête aux pieds en subtiles nuances de noir. Sûr de lui au point d'en paraître nonchalant, il ne trahissait aucun signe de tension ou de conflit intérieur.

Et pourtant, en l'observant de près comme le faisait Baralis, on pouvait noter chez lui d'étranges manies : la manière dont il buvait, en essuyant le bord de son verre avant chaque gorgée ; sa répugnance à toucher quoi que ce soit qu'un serviteur eût manipulé ; sans oublier le bout de ses doigts, perpétuellement rouges et crevassés. Oui, songea Baralis, Kylock avait peut-être l'air normal en surface, mais tout au fond de lui, il était pareil à un coffre bourré de secrets. Nul doute que l'*ivysh* en constituait la clef. Démence, paranoïa, illusions – toutes prenaient leur source dans la drogue blanche pétillante.

Baralis n'avait aucune idée de ce qui avait conduit Kylock à briser le cou de Catherine, mais il soupçonnait fortement sa crise d'avoir été induite par l'*ivysh*. La drogue avait fait ressurgir ses démons, et le roi n'avait pu supporter leur poids sur ses épaules.

La raison pour laquelle Kylock avait assassiné Catherine importait peu – la chose avait de toute façon été camouflée comme il convenait. Que Kylock fût parvenu à puiser dans sa sorcellerie s'avérait plus inquiétant : malgré les énormes quantités d'*ivysh* qui circulaient dans son sang, tapissant ses vaisseaux mêmes, il avait effectué une projection avec succès. Ç'aurait dû être impossible. Il n'existait rien de plus fort que l'*ivysh*. Et pourtant, Kylock avait réussi à vaincre la considérable puissance de suppression de la drogue, à briser ses chaînes d'un blanc osseux.

Cela dit, il avait pu s'agir d'une de ces occurrences imprévisibles, nées d'une émotion très forte, comme on en ressentait rarement. À moins que, pour sa nuit de noces, Kylock eût décidé de ne pas prendre sa drogue – même Baralis ignorait les effets de l'*ivysh* sur les prouesses sexuelles.

Quelle qu'en fût la cause, un tel incident ne devait jamais plus se reproduire. Il faudrait augmenter la consommation de Kylock. Baralis avait déjà veillé à faire assaisonner tous les plats du roi avec une pincée de drogue ; après deux semaines de ce régime, quand on lui supprimerait cet « assaisonnement », Kylock verrait sa dépendance accrue et serait forcé d'augmenter sa consommation.

« J'ai l'intention d'envoyer un contingent de la Garde royale parcourir la cité aujourd'hui, annonça Kylock. Qu'il flanque une frousse de tous les diables à quiconque prétendrait prononcer le nom de Melliandra. Je ne tolérerai aucun soutien en sa faveur ni en celle de son enfant. » Il serra son poing ganté. « Il faut faire un exemple pour décourager mes opposants. »

Les yeux de Kylock devinrent vitreux tandis qu'il parlait. En le voyant ainsi tourner son regard vers l'intérieur, Baralis frissonna.

Connaissant le penchant du nouveau roi pour les lames affûtées, la chair brûlée et le sang répandu, il plaignait les malheureux qui oseraient se dresser contre lui.

Le regard de Kylock finit par retrouver sa netteté. Relâchant le poing, le souverain poursuivit : « Et que la Garde royale en profite pour s'occuper aussi des forgerons. Il en reste encore pour fabriquer des chandeliers et des boucles de ceinturons en violation de mes ordres, alors que j'ai besoin de pointes de flèches et de fers de lances.

— Envoyez plutôt la garde ducale, conseilla Baralis. Les forgerons se montreront moins hostiles envers leurs compatriotes que face à des étrangers. »

Kylock fronça les sourcils. « Toujours diplomate, hein, Baralis ?

— Il faut bien que quelqu'un le soit », rétorqua sèchement le chancelier.

Les deux hommes se dévisagèrent longuement. L'air vibrait de tension entre eux. Baralis comprit qu'il allait devoir lui-même rompre le silence.

« Par ailleurs, dit-il, je voudrais que la Garde royale reprenne ses recherches. Le quartier sud n'a pas été fouillé. » Cette déclaration dissipa immédiatement la tension, ainsi que Baralis l'avait prévu.

Kylock se leva. « Mais le champion du duc a quitté la ville. Six gardes qui lui donnaient la chasse l'ont vu détalé sous les remparts comme un rat.

— Pas comme un rat, Kylock, corrigea doucement Baralis. Comme un lièvre, plutôt.

— Vous pensez qu'il voulait nous faire courir ? Qu'il serait revenu en ville ?

— Non. Je crois qu'il s'est enfui parce qu'il voyait la nasse se resserrer. » Baralis se rapprocha de Kylock. « Réfléchissez, sire. Pourquoi une fuite aussi tapageuse ? Il avait déjà ouvert la vanne par avance, alors pourquoi ne pas s'enfuir à ce moment-là ? » Le sourire de Baralis était on ne peut plus succinct. « À mon avis, il voulait s'assurer que nous sachions qu'il avait quitté la ville.

— Afin de nous convaincre d'arrêter les recherches ?

— Exactement. Ce en quoi son plan a parfaitement fonctionné. Je suggère que, demain, nous fouillions les rues que nous avons ratées. Je ne pense pas que nous trouvions un meurtrier, mais nous mettrons peut-être la main sur une certaine dame de notre connaissance. »

Kylock hocha la tête. « Soit. Les recherches reprendront dès l'aube. »

Il y a des nuits qu'on ne voudrait jamais voir finir. Pour Jack, cette nuit-là en faisait partie.

L'aube ne tarderait plus. Melli et lui avaient regardé les chandelles se consumer l'une après l'autre, s'enfoncer dans une flaque de cire, puis s'éteindre.

Ils avaient parlé, ri, partagé du pain, du vin et des silences, s'étaient touché l'épaule et avaient échangé leurs récits. Ç'avait été une nuit pleine de surprises et de tendre compréhension. Melli était magnifique, plus belle encore que dans le souvenir de Jack, mais plus dure, également. Il y avait de l'acier en elle désormais, et parfois, au hasard d'une plaisanterie, elle laissait percer une pointe d'amertume. Cependant, si elle se montrait plus amère, elle lui apparaissait aussi plus vulnérable. Par deux fois, Jack avait vu des larmes scintiller dans ses yeux. D'abord lorsqu'elle avait raconté ses retrouvailles avec son père dans la salle du banquet, puis quand elle avait parlé du dénommé Taol. Elle n'avait pas versé la moindre larme en évoquant le duc.

À la façon dont elle en parlait, Jack comprit que Melli aimait Taol. Curieusement, elle s'en défendait, affirmant au contraire que seul Taol éprouvait de tels sentiments à son égard. Mais on ne pouvait s'y tromper. Quand une femme parle d'un homme comme Melli parlait de Taol, il n'y a qu'une seule conclusion à tirer. Melli ne le savait pas encore, voilà tout.

Quand Jack lui raconta qu'il avait vu Taol s'enfuir de la cité, elle lui avait agrippé la main en serrant si fort que ses jointures avaient blanchi. « Comment était-il ? » avait-elle demandé.

Il lui avait répondu que Taol faisait un beau coureur, ce qui était la stricte vérité.

Ensuite, messire Maybor les avait rejoints dans la pièce et il n'avait plus été question de Taol. Jack sentit une certaine tension entre le père et la fille ; il comprit que le départ du chevalier en était la cause.

Messire Maybor n'avait témoigné à Jack qu'une cordialité de façade, ne s'animant un peu que lorsqu'il avait appris que le jeune homme savait manier une lame. Il était parti au bout de quelques minutes, grommelant que c'était bien fâcheux de voir des seigneurs s'en remettre à des assistants cuisiniers pour leur sécurité. Melli voulut

s'excuser au nom de son père, mais Jack l'interrompt. « Je ne suis plus assistant cuisinier depuis longtemps, dit-il, mais cela ne m'offense pas qu'on en parle. Je n'ai pas honte de mon passé. »

Par la suite, l'atmosphère s'était détendue. Finaud et La Bousille avaient frappé discrètement à la porte avant d'entrer avec de quoi faire un véritable festin. Ils amenaient du vin, de la bière, du fromage et du jambon. Finaud conseilla des œufs pour la digestion, des anguilles pour l'esprit, du mouton froid contre la lassitude du voyageur et des abricots verts contre les nausées. Ils avaient mangé à s'en faire éclater la panse et bu à faire tourner la pièce sous leurs yeux. Ils furent tour à tour joyeux, stupides, mélancoliques et pleurnichards – Finaud montrant l'exemple chaque fois.

Plus tard, quand La Bousille s'endormit comme une masse et que Finaud fut contraint de le traîner hors de la pièce, les réjouissances s'apaisèrent et cédèrent la place à une conversation ensommeillée à mi-voix. Melli et Jack s'assirent l'un près de l'autre, à deux doigts de s'endormir, tantôt échangeant des petits secrets, tantôt ronflant brièvement. Jack s'était mis à parler de Tarissa : sans s'étendre sur tout, en n'abordant que les bons aspects. Et à mesure qu'il parlait, sa perception commença à changer. Il ne pensait qu'à ses mauvais côtés depuis si longtemps que revenir à voix haute sur ce qui était *bon* en elle l'affecta profondément. En parlant à Melli du caractère de Tarissa, de ses talents de combattante et du pétilllement de ses yeux noisette, il revécut certaines scènes. La souffrance s'adoucit en douleur, et même la douleur se nuança de compréhension. Tarissa avait fait ce qu'elle devait ; elle lui avait menti à propos de la mort de Melli afin de ne pas avoir à tuer Vanly elle-même.

Melli l'avait écouté gentiment tout du long, même si elle l'avait harcelé au sujet de l'apparence de Tarissa jusqu'à ce qu'il admît que celle-ci n'était pas parfaite et que son nez était un peu busqué. « Comme le tien », avait souligné Melli, sa vanité satisfaite – *son* propre nez était irréprochable.

Ensuite, ils avaient échangé des plaisanteries et des moqueries pendant un moment ; Melli lui avait donné un coup de pied dans le tibia, puis lui avait pincé les muscles de l'avant-bras. Lui, en retour, lui avait tiré l'oreille et pressé le bout du nez. Ces agaceries se firent sans force ni rancœur – c'était surtout un prétexte pour se toucher l'un l'autre.

Ils demeurèrent ensuite assis tranquillement, attendant l'aube, aucun d'eux ne voulant être le premier à se lever.

Jack était en train de s'enfoncer dans cet assoupissement cotonneux qui conduit au sommeil lorsqu'il entendit un martèlement sourd. *Ne fais pas attention, c'est un rêve*, se dit-il. Le martèlement recommença, plus fort, plus insistant. Jack ouvrit les paupières. Melli

avait déjà les yeux grands ouverts. La pièce entière résonnait sous les coups.

Melli leva la tête vers lui. « C'est moi qu'ils viennent chercher », dit-elle.

Jack bondit sur ses pieds. « Reste ici », dit-il. Il vérifia sa lame, sortit de la pièce en courant et dévala les escaliers quatre à quatre. Il retrouva en bas Finaud et La Bousille, ce dernier avec de grands cernes sous les yeux et les lèvres gercées. Les deux gardes soulevaient une grosse planche avec laquelle ils s'efforçaient de barrer la porte.

Le martèlement reprit de plus belle. « *Ouvrez ! Ouvrez !* fit une voix de l'autre côté. *Service du roi !* »

Jack remplaça La Bousille à une extrémité de la planche. « Va trouver Maybor, lui dit-il. Réveille-le et dis-lui de rejoindre Melli. Ensuite, assure-toi que la dame mette un manteau bien chaud. »

La Bousille hésita un instant.

« Allez ! » cria Jack. Une fois La Bousille parti, il se tourna vers Finaud. « Bon, mettons cette barre en place.

— *Si vous n'avez pas ouvert dans dix secondes*, cria la voix au dehors, *nous enfonçons la porte.*

— Combien peuvent-ils être, selon toi ? demanda Jack tandis que Finaud et lui faisaient basculer un bout de la planche contre la porte.

— *Dix !* »

Finaud répondit par-dessus le décompte : « Six, si c'est un groupe comparable à celui que Chipeur a vu l'autre jour. Ils auront des dagues, des hallebardes et des torches, et n'hésiteront pas à incendier la maison au besoin.

— *Six !* »

Une fois la planche solidement coincée contre la porte, Jack s'efforça de bloquer l'autre extrémité entre deux poutres. Derrière lui, il entendit un bruit de cavalcade dans les escaliers. Le décompte touchait à sa fin.

« *Trois !* »

La sueur gouttait du front de Jack sur le bois. Tous ses muscles étaient bandés. La planche était un tout petit peu trop large.

« *Deux !* »

Mais, par Bore, elle allait rentrer ! Modifiant légèrement sa prise, Jack fit ployer la planche contre la porte tandis que Finaud, de son côté, tirait de toutes ses forces sur la première poutre.

« *Un !* »

Jack enfonça la poutre en place, ratant d'un cheveu les doigts de Finaud. Il avait poussé assez fort pour érafler la surface de la poutre.

« *C'est bon ! Nous entrons !* »

Jack était pantelant, la tunique trempée de sueur. Finaud lui sourit. « Bien joué, mon gars. »

Pendant quelques secondes, on n'entendit plus rien de l'autre côté de la porte ; puis, un terrible coup de bélier ébranla toute la maison.

La planche tint bon.

Melli, Maybor et La Bousille apparurent au sommet des marches. Jack s'adressa au seigneur : « Existe-t-il une autre sortie ? »

La Bousille répondit pour lui : « Il y a une porte dans la cuisine elle débouche sur une ruelle. »

Crac ! Un autre coup contre la porte. Cette fois, la secousse s'accompagna d'un bruit de bois fracassé.

« D'accord, dit Jack. Il faut prendre le risque. Êtes-vous tous armés ? » Chacun acquiesça, y compris Melli. « Très bien, allez-y. Je reste ici pour empêcher la poursuite.

— Mais, Jack...

— Non, Melli, l'interrompit Maybor. Ce garçon a raison. Si les gardes nous suivent, nous n'avons aucune chance. »

Crac ! Nouveau grincement.

« Avez-vous un endroit où aller ? » demanda Jack.

Maybor hocha la tête. « Messire Cravin possède un entrepôt non loin d'ici – sous la boutique d'un boucher, je crois. » Il lui indiqua l'adresse. « Nous nous retrouverons là-bas. »

Crac ! La porte entière tressauta vers l'avant. Les gonds commençaient à céder.

« Fuyez ! cria Jack, les nerfs soumis à rude épreuve par ce martèlement incessant. Je vous rejoins dans quelques minutes. »

Finaud lui posa la main sur l'épaule. « Pas de bêtise, hein, mon gars ? »

Melli, Maybor et La Bousille dévalèrent les escaliers pour s'engouffrer dans la cuisine. Melli ne s'arrêta que le temps de formuler *Sois prudent* du bout des lèvres.

Jack se sentit soulagé de la voir partir. Au moins avait-elle une chance de s'échapper, de cette manière.

Son soulagement fut de courte durée, car un autre coup dévastateur secoua la porte. Les gonds du haut cédèrent ; les planches commencèrent à se fendre et à se disjoindre. Puis, tout de suite après, un deuxième coup retentit et ce fut au tour des gonds du bas de se briser. La porte bascula en arrière sur la planche.

Jack jeta un coup d'œil en direction des cuisines – les autres étaient partis depuis moins d'une minute. Il devait leur donner davantage de temps.

La porte s'abattit dans un nuage de poussière et d'esquilles. Tirant sa dague, Jack s'avança à la rencontre de deux hommes armés de hallebardes qui enjambaient les débris. Ils portaient les couleurs de la Garde royale, et on en apercevait d'autres derrière ; Jack n'aurait su dire combien. Il devait absolument les occuper le temps que Melli

prenne la fuite.

Les hallebardes visèrent son ventre. Jack, qui n'avait qu'une courte dague à leur opposer, se vit contraint de battre en retraite. Il ne pensait qu'à Melli ; il aurait voulu la suivre, s'assurer qu'aucun garde n'était posté derrière. Comment pourrait-elle se défendre ? Elle était enceinte !

Les soldats qui franchissaient la porte le mirent en colère : ils l'empêchaient de rejoindre son amie. Tandis qu'il évitait leurs coups, reculant pas à pas, il sentit une tension familière monter en lui, nourrie d'images de Melli capturée, blessée, brutalisée. Son crâne fut pris comme dans un étau, son estomac se noua. Il ne lutta pas contre la sensation ; au contraire, il la laissa se développer, l'encouragea, la modela, travaillant sur la substance même de l'air.

L'entrée grouillait de soldats désormais. Jack fit encore un pas en arrière et buta contre le mur.

Une dague contre sept hommes armés de hallebardes – il n'avait pas la moindre chance.

Il focalisa délibérément toutes ses pensées sur Melli, *son* épreuve, *sa* sécurité : la colère enflait plus facilement ainsi. Et il en avait besoin : c'était la seule chose susceptible de lui fournir une étincelle.

Les gardes s'approchèrent prudemment. Même avec l'esprit ailleurs, Jack multipliait les ripostes avec sa dague, décochant de larges crochets dans leur direction.

Il tourna ses pensées sur l'air immédiatement devant lui. Il en perçut la structure lâche ; il le sentit danser.

Quelqu'un darda un coup de hallebarde vers son visage. Jack esquiva – dos au mur, il ne pouvait rien faire d'autre. Il ne lui restait que quelques secondes.

Il se concentra sur l'air, qu'il ramena à lui, durement. La substance tenta de lui résister, de l'enjôler ; Jack ignore l'un et l'autre. Une pointe lui entra dans le bras, puis le tranchant d'une hallebarde lui entailla l'épaule. Il se dégagea d'un moulinet furieux avec sa dague. Désespéré, aux abois contre le mur, Jack *modela* l'air en une boule. À cet instant précis, son estomac se noua brutalement ; il sentit un goût de métal dans sa bouche et une pression insupportable à l'intérieur de son crâne. En esprit, il voyait Melli courant dans la rue, poursuivie par des gardes.

L'air devint lourd comme de l'huile, roulant sur lui-même tout en se contractant. Les gardes reculèrent ; il était impossible de respirer.

Jack goûta la sorcellerie sur sa langue, la retint aussi longtemps qu'il put le supporter, puis la *poussa* vers l'air en train de s'épaissir.

Une violente rafale cueillit les gardes de plein fouet. Trois s'écrasèrent contre le mur de devant, un autre heurta l'encadrement de la porte et un cinquième fut projeté au-dehors. Jack, toujours

incapable de respirer, se retrouva cloué au mur par la force du contrecoup. Un bruit assourdissant résonnait douloureusement à ses oreilles. Un craquement écœurant d'os en train de se briser fendit l'air. Si certains avaient encore assez de souffle pour hurler, Jack ne les entendit pas.

Puis, aussi soudainement qu'il s'était déclenché, le chaos prit fin. L'air ondula, avant de s'apaiser. Un nuage de fibres, de cheveux, de poussière et de peau se déposa lentement sur le sol. Jack, haletant, prit une grande inspiration. Son corps libéré de la poussée du contrecoup bascula vers l'avant ; il dut se retenir à une poutre pour ne pas tomber à genoux.

Il se sentait faible, étourdi, plus lourd qu'il ne l'avait jamais été.

Les conséquences de sa projection s'épalaient devant lui. Le vestibule semblait avoir essuyé une tornade. Des esquilles et des morceaux de tapis jonchaient le seuil. La porte elle-même était disloquée. Des hommes gémissaient, essuyant leur visage en sang ou s'efforçant de se redresser sur leurs membres brisés. Certains ne proféraient aucun son ; le simple effort de lever leur tête du sol, ou de retirer leurs bras de sous le corps, réclamait toute leur énergie. D'autres ne remuaient pas du tout.

Jack se détourna : il en avait assez vu. Baissant les yeux, le jeune homme constata qu'à travers la tourmente il n'avait pas lâché sa dague. Rovas aurait été fier de lui. Avec un sourire sardonique, il partit sur les traces de Melli.

Lorsqu'il se trouvait loin d'une cité pendant trop longtemps, Chipeur commençait à ressentir un phénomène de manque. Il avait la vie citadine dans le sang. Il se nourrissait de l'excitation de la rue : la tension au moment de choisir le pigeon, le frisson du vol, la satisfaction d'un geste adroitement exécuté. Il n'existait rien de comparable. La cité regorgeait de merveilles : tas de détritux odorants ne demandant qu'à être fouillés, monceaux de monnaies réclamant pratiquement qu'on les fît circuler, personnages à l'allure louche qui cherchaient la bagarre... Partout, des gens nouaient des accords, échangeaient des produits, vendaient des services. Des affaires se traitaient.

Étant lui-même un homme d'affaires, Chipeur avait surtout du mal à se passer du commerce. En rase campagne, il n'aurait guère trouvé à négocier qu'avec des mulots ou des fermiers ! Autant se rouler en boule dans le blé en attendant qu'il se ramasse tout seul.

Non pas que dormir dans les champs fût une si bonne idée ; pas à moins d'avoir envie de rôtir avec les tiges. Chipeur secoua lentement la tête en regardant la fumée noire qui roulait à l'horizon. Kylock faisait incendier les récoltes.

Pendant toute la matinée, Chipeur avait vu défiler compagnie après compagnie de soldats portant des torches et des tonnelets. Il n'y connaissait pas grand-chose mais se doutait que les tonnelets devaient contenir un produit quelconque pour faire brûler les champs plus vite. *Probablement du pétrole, conclut-il. Ou alors de l'huile de rats.*

En tout cas, c'était efficace. Une odeur de brûlé emplissait l'air du petit matin, des cendres voletaient dans la brise et la colonne de fumée grasse se rapprochait de minute en minute. Toutes les cultures qui ne pouvaient pas être récoltées étaient passées au feu.

En temps normal, Chipeur aurait aimé s'attarder à contempler l'incendie, mais ce défilé de torches avait singulièrement douché sa curiosité. En un sens, il donnait corps à la guerre, la faisait paraître inéluctable. Certes, on en parlait depuis des semaines – voire des mois –, mais Chipeur ne l'avait encore jamais véritablement touchée du doigt. Les champs incendiés incarnaient la *réalité* de la guerre : les ravages inutiles, les richesses gaspillées, la pure folie de l'ensemble.

Les incendiaires se montraient joyeux, festifs, heureux de faire quelque chose au lieu d'attendre passivement l'ennemi. Les fermiers et villageois étaient dans tous leurs états ; certains attaquaient les soldats à coups de fourches ou de bâtons, d'autres récoltaient aussi vite qu'ils pouvaient, d'autres encore restaient assis au bord de la route, et pleuraient.

Pour l'essentiel, Chipeur s'efforça de rester à bonne distance de ces gens. Il choisit des chemins tranquilles, bordés de cultures d'été qui avaient déjà été ramassées et de petits hameaux endormis où l'on s'occupait de bétail plus que de grain. Cependant, son regard ne pouvait s'empêcher de s'égarer vers la fumée noire à l'horizon et ses petites épaules tremblaient lorsqu'il songeait à ce qui se préparait.

Les routes principales étaient encombrées de gens qui se rendaient à Brennes, en quête de protection contre l'armée de Haute-Muraille. Des familles entières menant des mules bâties et du bétail marchaient au côté de moines qui désertaient leurs monastères à bord de charrettes de vin, ou de meuniers chargés de sacs de farine, qui poussaient leur meule devant eux. Soldats, chevaliers et mercenaires fendaient la foule, les éperons sanglants, sur des chevaux de guerre qui dénudaient des dents jaunies ; au passage, ils prélevaient régulièrement des jeunes femmes, des bêtes, des produits ou des chevaux. Les troupes se servaient au gré de leur fantaisie. Des vieillardes hurlaient en voyant leurs agneaux du printemps hissés dans des chariots ou leurs maigres biens piétinés dans la mêlée. Des cous de poulets se brisaient avec un bruit sec entre les mains des soldats, tandis que des enfants pleurnichaient en regardant leurs mères se faire entraîner de force.

Chipeur n'aimait pas ce qu'il voyait. Lui qui n'avait encore jamais

connu la guerre s'en serait volontiers passé.

Et pourtant, songea-t-il en hésitant devant la notion déloyale qui lui inspirait cette réflexion, *il y avait de l'argent à ramasser dans la guerre*. Des masses d'argent. Par le marché noir, la constitution de réserves, la confiscation, l'extorsion et le mercantilisme pour n'en nommer que quelques-uns. Ce qui, en fin de compte, expliquait pourquoi il aurait *vraiment* dû se trouver à Brennes : mille opportunités lui faisaient signe dans les rues de la belle cité, et voilà qu'il était coincé à la campagne, incapable de répondre à leur appel.

De fait, s'il n'avait pas rempli une mission pour le compte d'une splendide jeune femme de haute naissance, jamais il n'aurait pris la route. Enfin, ce n'était pas entièrement exact – au fond de lui, il avait envie de retrouver Taol – mais pourquoi fallait-il toujours que les bonnes actions fussent néfastes au commerce ? Pourquoi ne pouvait-il jamais accomplir une bonne action *et* en retirer un quelconque profit ?

Chipeur cracha dans sa main, se lissa les cheveux en arrière, remonta ses braies et se détourna de la fumée et des champs incendiés. Il n'allait pas continuer à perdre son temps à bayer aux corneilles, alternant entre les regrets de ne pas se trouver dans la cité et les sentiments de culpabilité ; ce n'était guère productif. Sa mission consistait à dénicher Taol pour lui remettre la lettre de Bevlín, et il devait se concentrer là-dessus. Il était grand temps pour lui de se servir de sa tête.

Depuis qu'il avait quitté Brennes la veille, il visitait toutes les bourgades et les fermes des environs en quête de la moindre trace du chevalier. Naturellement, il n'en avait trouvé aucune. Où qu'il fût, Taol devait adopter un profil bas ; il ne voudrait pas courir le risque de se faire arrêter par les autorités. Il était certainement dans les parages – pour ne pas s'éloigner trop de la dame Melliandra mais caché dans un endroit discret, peut-être une grange, une ferme en ruine ou un poulailler. Avec tous les habitants de la région qui abandonnaient leur foyer pour se rendre dans la cité, les cachettes se comptaient par milliers.

En pensant à Taol livré à lui-même dans la campagne, Chipeur se félicita de ne pas l'avoir informé de la rencontre entre Tyren et Baralis. Les choses étaient suffisamment difficiles pour le chevalier sans ajouter encore à ses problèmes. Oh, il avait *voulu* lui en parler, mais il tombait de fatigue la nuit où il avait regagné la maison de messire Cravin, et le lendemain, c'était la fête du Premier Miracle de Bore – il n'allait tout de même pas apprendre au chevalier la trahison de Tyren en un jour aussi sacré. Taol avait passé la plus grande partie de la journée à la fenêtre, à regarder vers le sud en direction de Valdis.

Chipeur soupira. Il savait qu'il devrait bien finir par dire la vérité

à son ami, mais plus il attendait, plus cela lui semblait délicat.

Une chose était sûre, il ne mentionnerait pas cette entrevue lorsqu'il mettrait enfin la main sur Taol. Le plus important pour l'instant, c'était la lettre de Bevlín, pour donner une raison à Taol de reprendre sa quête.

Ce point établi, le gamin se sentit beaucoup mieux. Il ne lui restait plus qu'à déterminer où pouvait se cacher Taol. Il se frotta le menton en se concentrant de toutes ses forces. Martinet, toujours à la recherche de quelqu'un pour se venger, exercer des représailles ou commettre un meurtre, avait déclaré une fois : « *Un rat a beau quitter un navire en train de couler, il revient toujours s'installer dans l'épave. Les hommes ne sont pas différents – à choisir, ils préfèrent toujours le familier à l'inconnu.* » Donc, en supposant que Martinet fût dans le vrai – et jusqu'à présent, Chipeur n'avait jamais eu la moindre raison de mettre sa sagesse en doute –, cela voulait dire que Taol choisirait un lieu qu'il connaissait déjà. Un lieu non loin d'ici.

Chipeur se tenait le menton si fort que le sang ne parvenait plus jusqu'à ses lèvres. Cette histoire de réflexion se révélait beaucoup plus ardue qu'il n'aurait cru.

Puis, soudain, tel un cadeau des dieux, la réponse lui apparut. Le pavillon de chasse du duc ! Bien sûr, pourquoi n'y avait-il pas pensé tout de suite ? Taol n'avait pu aller que là-bas : il connaissait l'endroit, il y avait rencontré Melli, ce n'était pas très loin de la ville et avec la mort du duc, la guerre et tout le reste, la place serait probablement déserte.

Chipeur fut si content de sa trouvaille qu'il bondit dans les airs et fit claquer ses talons. Un instant plus tard, il s'était repris : il ne convenait pas de se complaire trop longuement dans l'excitation.

Ayant retrouvé sa nonchalance habituelle, Chipeur partit d'un bon pas en direction du nord. Il savait que le pavillon se situait quelque part au nord-ouest de la cité, à environ six heures de cheval, mais rien de plus ; il devrait se débrouiller avec ces seuls éléments. Il haussa les épaules. Ce genre de choses ne lui avait jamais posé de problème. Et qui sait ? Avec un peu de chance, il croiserait peut-être quelqu'un pour lui faire un brin de conduite.

La journée touchait à sa fin. Les nuages devant le soleil couchant formaient des taches noires dans le ciel qui allait s'obscurcissant ; déjà, la brise du soir soufflait des montagnes. Il faisait froid au pied des grands pics, suffisamment pour mériter un feu et un manteau d'hiver. Suffisamment pour que Taol fût glacé jusqu'aux os.

Assis dans l'herbe qu'on n'avait plus fauchée depuis un bon mois, il s'abritait du vent derrière le mur d'un bâtiment inoccupé depuis le même laps de temps : le pavillon de chasse du duc, dans les premiers

contreforts des monts de la Séparation.

Ce matin-là, Taol avait découvert qu'en grim pant sur le toit du bâtiment et en tournant son regard au sud-est, on apercevait Brennes. La cité n'était pas si loin que cela. Il avait passé toute la journée sur ce perchoir, à tâcher de distinguer les détails des rues et de reconnaître le paysage à la lumière du jour, puis, quand le soir était tombé, à contempler la masse sombre de la cité en imaginant où se cachait Melli. En fin de compte, le vent et le froid avaient fini par le faire descendre, les mains plantées d'échardes et les membres roides. Pourtant, il suffisait qu'il levât la tête vers le toit pour savoir qu'il remonterait là-haut le lendemain dès les premières lueurs du jour.

Melli revenait sans arrêt dans ses pensées. Chaque idée, chaque image, chaque geste qu'il accomplissait le ramenait à elle. Maintenant encore, face au feu, il voyait son visage danser dans les flammes.

Avait-il bien fait de la quitter ainsi, sans explication ni adieux ? Taol se passa les doigts dans les cheveux. Avait-il bien fait de la quitter, tout simplement ?

Il fit tourner le lapin sur sa broche. L'un des avantages de se poster sur le toit était que toutes sortes d'animaux s'approchaient sans se méfier ; il n'avait eu qu'une pierre à lancer pour gagner son repas du soir. La viande fumait avec une odeur délicieuse. Le feu grésillait à chaque goutte de graisse qui tombait. Il y en aurait eu assez pour Melli, eût-elle été présente.

Taol se leva et s'écarta du feu ; soudain, la saveur de la viande lui faisait horreur. Pourquoi n'avait-il pas jeté Melli sur son épaule pour l'emmener – hurlante et se débattant – loin de la cité ? Pourquoi avait-il écouté Maybor et cette anguille intrigante de messire Cravin ? Pourquoi, pourquoi, *pourquoi* ?

Il asséna un coup de poing dans le mur de rondins du pavillon de chasse. La douleur lui donna la réponse : parce que Melli était plus en sécurité sans lui. Et c'était la seule chose qui comptait – assurer sa sécurité.

Perdu pour la quête et la chevalerie, que lui restait-il sinon Melli ? Maintenant qu'elle n'avait plus besoin de lui, il souffrait de devoir s'en détacher. Pourtant, au fond de son cœur, il savait qu'il le devait. Il aurait simplement souhaité que la séparation ne fût pas aussi mal.

Il devait se débarrasser de ses peurs anciennes. Que ses sœurs eussent connu un sort tragique après son départ ne signifiait pas qu'il en irait de même pour Melli. Près de dix ans s'étaient écoulés depuis, et la situation était différente : Melli n'était pas une enfant incapable de se défendre.

Mais il était dur de laisser ses craintes derrière lui, si dur !

Sans s'en rendre compte, Taol était retourné près du feu. Il ramassa sa dague et retourna la lame entre ses mains. Parfois, il aurait

préféré être mort plutôt que vivre avec le poids de ses échecs. Anna, Sara, le bébé, Bevlín, sa quête, la chevalerie : il avait tout raté. Et ce soir, face au paysage lugubre des monts de la Séparation, il ne semblait pas qu'il aurait jamais l'occasion de racheter ses erreurs.

À cet instant précis, Taol entendit un froissement de feuilles ; il fit volte-face. Le bruit provenait des sous-bois. Il modifia sa prise sur la dague, se préparant à l'assaut. Le froissement reprit. Taol se recula dans l'ombre du pavillon et vit une silhouette émerger des fourrés une silhouette de petite taille, aux épaules tombantes.

« Chipeur ? appela-t-il doucement.

— Aye, Taol, c'est moi ! » Chipeur s'avança à découvert, là où l'éclat de la lune rencontrait la lueur du feu. « Je suis venu t'apporter quelque chose. » Il entreprit de fouiller dans son sac.

Taol rangea sa dague à sa ceinture. « Comment va Melli ? A-t-on interrompu les recherches ? »

Chipeur continua sa prospection. « Elle va bien. Ils ont rappelé les soldats le lendemain de ton départ.

— Je t'avais dit de rester près d'elle.

— Aye, et elle m'a ordonné de te retrouver » – Chipeur sortit de sa besace un objet rectangulaire, plat, de couleur crème « pour te donner ceci. » Il le tendit à Taol.

Ce dernier n'esquissa pas un geste. Chipeur tenait une lettre cachetée. Le parchemin brillait sous la lune, frémissant doucement dans la brise. Le chevalier le reconnut aussitôt. On lui avait déjà offert cette lettre ; il en connaissait le sceau, les plis, le papier. Lorsqu'il l'avait vue pour la dernière fois, elle gisait dans la poussière au fond d'une ruelle obscure.

La bouche sèche, Taol sentit son pouls se ralentir. « Où as-tu trouvé ça ? demanda-t-il.

— Là où tu l'avais laissé, dans le passage derrière les abattoirs. » Chipeur poussa la lettre vers lui. « Prends-la. Melli tient à ce que tu l'ouvres. »

Taol regarda la lettre – la lettre de Bevlín. Il avait cru ne jamais la revoir. Avait souhaité ne jamais la revoir. Mais elle était là, tendue par son seul ami, un gamin. « Chipeur, dit-il doucement, si je l'ouvre, cela risque de tout changer.

— Je le sais. Melli aussi. Je lui ai parlé de ta quête, et de Bevlín...

— De Bevlín ?

— Ne t'inquiète pas, Taol. Je ne lui ai raconté que ce qu'elle avait besoin de savoir. »

Taol regarda Chipeur dans les yeux. C'était vraiment un garçon remarquable – plus que son seul ami, le meilleur qui fût jamais.

Le vent tomba ; la lettre cessa de trembler. Taol et Chipeur restèrent à se contempler par-dessus.

« Prends-la, Taol, insista Chipeur avec gentillesse. Rien ne m'a jamais semblé plus approprié de toute ma vie. »

Taol sentit sa vision se brouiller, et quelque chose d'humide rouler le long de ses joues. « Ouvrir cette lettre, ce serait comme ouvrir le passé. »

Des larmes brillaient dans les yeux de Chipeur également. Lentement, le gamin secoua la tête. « Tu n'as jamais refermé le passé, Taol. Tu vis avec tous les jours. »

Comment quelqu'un de si jeune pouvait-il être aussi sage ? Taol s'essuya les joues. « Tu l'as conservée durant de longs mois, dit-il en tendant la main vers la lettre. Il est temps que je te débarrasse de ce fardeau. »

Le parchemin parut lisse entre ses doigts, encore chaud du contact de Chipeur. Quand Taol releva les yeux, le gamin avait disparu.

Il s'assit près du feu. La lune était pleine, aussi brillante qu'une lampe à huile. Il inclina la tête, prononça une courte prière, puis rompit le sceau.

Cher Taol,

Si tu lis cette lettre, c'est que je suis mort. Je sens depuis un moment que ma vie ne tient plus qu'à un fil, et c'est la raison pour laquelle je t'écis. Il est des choses que je dois t'apprendre, des choses qu'il me faut t'expliquer, et je ne suis plus certain d'avoir un jour l'occasion de le faire de vive voix. Je dois donc t'écrire quand j'aurais préféré te parler, en espérant que mes phrases transmettront toute l'affection du discours.

En premier lieu, Taol, je veux que tu saches que je suis de tout cœur avec toi. Je suis conscient de t'avoir assigné une tâche presque impossible, et ce faisant, de t'avoir volé ta vie. Je tiens à m'en excuser, ici et maintenant, car je suis un vieil homme et je ne voudrais pas mourir avec un tel fardeau sur les épaules. Tu es un homme bon, et je sais que tu m'accorderas volontiers ton pardon.

Maintenant, il me faut aborder la question de ta quête. Lorsque je t'ai envoyé sur les routes, la prophétie de Marod résonnant encore à ton oreille et le regard brûlant de détermination, il restait beaucoup de choses que je ne comprenais pas. Je ne connaissais pas la véritable signification de la prophétie, ni la place que tiendrait le garçon que tu partais chercher. Ma seule certitude était que la guerre avait un rôle à jouer.

Au fil des ans, j'en ai découvert davantage. Je crois désormais que Brennes et les royaumes sont les deux maisons qui uniront leurs lignées et leur or. Et que la guerre découlera de cette union. Tous les signes me donnent à penser qu'il s'agira d'une guerre telle que le monde n'en a plus connu depuis mille ans. À moins qu'on ne puisse l'étouffer dans l'œuf, elle ravagera le continent tout entier.

Je crains que Brennes ne dispose d'un avantage surnaturel en la personne de Larne, l'île des prophètes, qui fournira des renseignements à ses armées. Les deux endroits sont liés, j'ignore par qui ou par quoi. Le temple doit être détruit,

sans quoi il s'alliera à Brennes et lui prêtera l'assistance de ses prophètes. Si Brennes veut connaître la paix, il faut que Larne soit brisée.

Larne ! J'en fais sans arrêt des cauchemars. Je crains qu'elle ne me poursuive jusque dans la tombe. Trouve le garçon, Taol ; lui seul a le pouvoir d'anéantir cet endroit maudit.

Et maintenant, avant de disparaître, il me reste encore une dernière chose à coucher sur le parchemin. Larne n'est pas seule à hanter mes rêves : je vois également un homme tenant une dague se dresser au-dessus de moi. Je le vois tous les soirs, et chaque fois, je me réveille avant que sa lame ne trouve mon cœur. J'ai peur de me réveiller un soir pour découvrir que cette vision est bien réelle. Dans mes rêves, celui qui tient la dague n'est qu'une marionnette manipulée par des fils invisibles ; il n'est pas maître de ses actions.

Taol, celui qui m'aura tué ne sera pas responsable de ma mort. Adresse-lui mon pardon et dis-lui qu'il n'a rien à se reprocher. Un vieil homme comme moi n'est jamais très loin des ombres du tombeau.

Adieu, mon cher ami. Puisse Bore accélérer ton voyage.

Je resterai à tout jamais ton débiteur,

Bevlin.

Taol laissa retomber la lettre sur ses genoux et leva les yeux vers le ciel. La nuit était semée d'étoiles. Curieux qu'il n'ait encore jamais remarqué à quel point cet endroit était paisible, à quel point les montagnes étaient belles et l'air revigorant.

Le lapin à la broche, qui avait continué à cuire, était désormais noir et calciné. Taol le décrocha pour le laisser refroidir ; il sentait qu'il le savourerait malgré tout. Sans lâcher sa lettre, il allongea le bras pour piocher dans sa sacoche la plus petite de ses deux flasques, ôter le bouchon et s'offrir une longue rasade du meilleur cognac de Maybor. Rien qu'une. Le liquide doré lui réchauffa l'estomac. Il se leva et fit quelques pas hors de l'ombre du pavillon. Il avait toujours la lettre de Bevlin à la main.

Devant lui s'étendait une immense vallée baignée de lune. La masse sombre des arbres se détachait sur l'herbe et, tout au fond, une rivière coulait comme un fil mince de l'argent le plus pur. Tout était parfait : sublime et silencieux comme une cathédrale – un lieu de repos, de respect et, par-dessus tout, de pardon. La brise était douce, les étoiles scintillaient, les ténèbres de la nuit mettaient comme un baume sur son âme et le sol le soutenait solidement.

Taol ne saurait jamais combien de temps il demeura ainsi, à laisser la nature et le pardon de Bevlin accomplir leur œuvre. Quand il revint enfin vers le feu, le lapin avait refroidi ; pourtant, il ne se souvenait pas avoir jamais rien mangé d'aussi délicieux. Il se roula en

boule dans la chaleur du feu, la lettre de Bevlin pressée contre son cœur, et sombra rapidement dans un profond sommeil.

« Non, La Bousille. Tu dois d'abord nettoyer la blessure avec un peu de vin, *puis* appliquer l'onguent. » Finaud, allongé sur un banc en bois entouré d'herbe fraîche, entreprit de se soigner lui-même. « Par des mouvements circulaires, vois-tu ? En tamponnant, plutôt qu'en essuyant. » Puis, après quelques secondes : « Fais attention à mon appendice, La Bousille. Si tu l'abîmes, je ne pourrai plus jamais folâtrer. C'est la clef de l'appétit sexuel, chez un homme. Sans appendice, autant se raser les jambes et se présenter comme une femme.

— Il paraît que certains hommes font cela, Finaud. » La Bousille s'appliqua vaillamment à tamponner, même si *essuyer* lui paraissait un terme plus adéquat. Finaud continuait à perdre du sang. Pas autant que la veille, mais tout de même. Chaque fois que La Bousille appuyait son chiffon, il le ramenait un peu plus rouge.

« Aye, La Bousille, il existe des hommes qui s'habillent comme des femmes. Des hommes de Maries, le plus souvent. Apparemment, les femmes de là-bas sont si laides qu'ils... Ouille ! » s'écria Finaud tandis que La Bousille tamponnait directement sur la plaie. Le garde avait reçu une entaille à l'abdomen par une hallebarde des royaumes lors de leur évasion de la veille. La Bousille se faisait du souci pour lui ; il aurait fallu montrer cette blessure à quelqu'un qui s'y connaissait. Quelqu'un comme Taol.

« Crois-tu qu'il y a une chance pour que Taol revienne, Finaud ? » demanda La Bousille en s'efforçant d'adopter une voix nonchalante.

Finaud avait le visage couvert de sueur, et son front se creusait de rides profondes. Même ainsi, la douleur s'estompa aussitôt qu'il entendit la question – il *vivait* pour donner son opinion. « Difficile à dire, La Bousille, mais quand bien même ce serait le cas, il n'aurait aucun moyen de nous dénicher ici. Coincés que nous sommes dans cette cave à vin, sous l'échoppe d'un boucher, sans que personne ne soit au courant... » Il secoua la tête. « Il pourrait passer juste devant sans nous voir. »

La Bousille secoua lentement la tête, baissant les yeux sur la plaie de Finaud. Il espérait de tout cœur que ce serait là l'une de ces rares occasions où son vieux compère se trompait.

« Jack, si tu ne te tiens pas tranquille le temps que je nettoie cette

entaille, je jure de te cogner avec cette bassine, là-bas. » Melli tapa du pied pour souligner son propos. Pourquoi fallait-il que les hommes fussent de telles têtes de cochon ?

Jack jeta un coup d'œil en direction de la bassine. « Elle n'est pas pleine, quand même ? »

Melli parvint à transformer un sourire en un rictus d'indignation. Elle traversa la pièce à grandes enjambées, ramassa la bassine et la lui jeta à la figure en s'écriant : « Vérifie toi-même ! »

Elle avait bien visé, mais Jack était vif et il esquiva le projectile d'un magnifique bond de côté. Il ne se reçut pas aussi bien, cependant, et s'écroula sur une rangée de barriques de vin qu'il envoya rouler sur le sol dallé.

Melli accourut. « Tu n'as rien ? » Elle baissa les yeux sur Jack, étendu de tout son long sur le sol humide.

Il se frotta la tête. « Elle était vide, alors ? »

Cette fois, Melli ne se donna pas la peine de dissimuler son sourire. Elle se sentait un peu coupable ; le rôle de nourrice n'était pas fait pour elle. « Je n'ai pas eu besoin de cette bassine depuis deux jours, dit-elle en tendant la main à Jack. J'ai passé les trois premiers mois, maintenant. » Elle l'aida à se relever. « Je n'ai plus été malade depuis... » *Depuis le lendemain du départ de Taol.* Les mots refusaient de sortir ; elle se détourna vivement. Elle avait une grosse boule dans la gorge et, malgré tous ses efforts, ne parvenait pas à l'avaler.

Où donc était Taol ? Chipeur l'avait-il déjà retrouvé ? Et si oui, le reverrait-elle ? Si la lettre avait autant d'importance que le disait Chipeur, il se pouvait que Taol quittât le Nord pour ne jamais revenir.

Melli déglutit, déterminée à ne pas s'apitoyer sur son sort. Taol ne partirait jamais sans passer la voir. C'était un homme d'honneur, et ce genre d'hommes ne manquait jamais de faire ses adieux.

« Melli, qu'y a-t-il ? s'inquiéta Jack en lui mettant la main sur l'épaule.

— Rien. » Melli se retourna face à lui. La tendresse qui passait dans sa voix fit remonter la grosse boule dans sa gorge. Jack avait tellement mûri au cours de l'année écoulée. Son front s'était plissé, son regard avait pris de l'assurance ; ce n'était plus le garçon qui s'était porté à son secours sur la route, tant de mois auparavant. C'était un homme désormais. Soudain, elle n'éprouva plus le besoin de tout dissimuler derrière une apparence de force. Elle prit une brève inspiration, et dit : « C'est seulement que... »

Avant qu'elle pût finir sa phrase, Jack la prenait dans ses bras et l'attirait contre lui. Melli posa la tête sur son épaule, frottant doucement sa joue contre l'étoffe de sa tunique. Les derniers jours avaient été frénétiques : Taol disparu sans rien dire, Jack surgi de nulle part, la fuite hors du repaire, le combat contre les gardes... Elle

avait les nerfs à fleur de peau. Tout arrivait trop vite, le danger était bien trop réel et l'issue beaucoup trop lointaine pour qu'elle pût la distinguer.

Depuis la veille au matin, elle n'avait guère eu le loisir de reprendre son souffle. Lorsque les hommes d'armes étaient venus tambouriner à la porte, Maybor et elle s'étaient enfuis par la porte de derrière. Deux gardes les y attendaient ; Maybor, Finaud et La Bousille avaient dû les affronter. Finaud avait reçu une vilaine blessure ; il perdait beaucoup de sang et pouvait à peine marcher. La Bousille l'avait à moitié traîné, à moitié porté jusqu'à l'échoppe du boucher. Jack les avait rejoints au moment où ils arrivaient ; lui aussi saignait, même si ses blessures paraissaient moins sérieuses. Il refusa de parler de ce qui s'était passé à la maison.

Drapé dans le manteau de Maybor pour cacher le sang, il avait échangé quelques mots à voix basse avec le boucher. Un peu de l'or de Maybor avait changé de main et le boucher l'avait conduit à une trappe dans son arrière-cour, donnant sur la cave à vin de Cravin. Le boucher ne vit pas le reste de leur petite troupe – Jack s'en était assuré.

La cave empestait la vinasse et l'humidité. Le plafond était bas, les murs suintaient et une mousse spongieuse recouvrait le sol comme un tapis. L'endroit comportait quatre salles distinctes, reliées par une série de passages. La plus vaste, où ils se trouvaient actuellement, était située directement sous la trappe. C'était de loin la plus humide des quatre : l'ouverture laissait entrer beaucoup d'eau et de boue, mais bien peu de lumière. Ils avaient installé Finaud dans la pièce la plus petite, la plus sèche, où La Bousille s'occupait de lui. Melli avait dormi sur un banc en bois dans une autre pièce, tandis que Maybor et Jack se partageaient la quatrième.

Ils étaient restés toute la nuit sans lumière, sans paille, sans nourriture et sans remèdes. Tôt dans la matinée, La Bousille s'était porté volontaire pour sortir faire des emplettes ; aussi avaient-ils désormais des lanternes, des faisans rôtis, trois brassées d'herbe fraîche et parfumée ainsi qu'une mixture grasse à l'aspect étrange dans un petit bol. « Un remède », avait expliqué La Bousille, devant leurs questions.

Tandis que Maybor s'affairait à goûter les différents crus – presque tous « gâtés par l'humidité » selon lui –, La Bousille veillait sur Finaud dans la petite salle et Melli s'occupait de Jack, ici, dans la cave principale.

Dans l'immédiat, cependant, c'était plutôt Jack qui s'occupait d'elle. Melli se dégagea de son étreinte. Elle qui était parfaitement indemne se lamentait sur son sort pour des brouilles, l'œil humide, impuissante telle une princesse en haut de sa tour.

« Allez, déclara-t-elle brusquement. Remonte tes braies, que je puisse t'appliquer un peu de remède sur la jambe.

— Plus tard, répondit Jack en s'écartant. Je veux d'abord m'assurer de la solidité de cette trappe, et puis j'irai voir comment se porte Finaud. Mes blessures peuvent attendre. Ce ne sont que des égratignures, rien de plus. »

Melli ne protesta pas. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle faisait de toute façon. Pour ce qu'elle en savait, les remèdes étaient supposés s'avalier, non s'appliquer. Elle s'assit sur un tonneau retourné et regarda Jack coincer une poutre sous la trappe.

« Demain, dit-il, je me procurerai un marteau et quelques clous et j'installerai une barre en travers. Ce sera plus solide. » Il sauta à bas des caisses. « As-tu aperçu une autre sortie quand tu as fait ton tour ? »

Melli secoua la tête. « Non. C'est le seul accès, dit-elle en indiquant la trappe d'un coup de menton.

— Alors, je dormirai ici à partir de maintenant. » Jack entreprit de repousser la pile de caisses de sous la trappe. « Si quelqu'un s'introduit ici, autant le savoir à l'avance. »

Elle faillit faire observer qu'ils n'avaient guère eu d'avertissement la veille, mais se retint, sachant que Jack n'avait pas envie d'évoquer la question. Elle se contenta donc de hocher la tête et lui tendit la main pour l'accompagner auprès de Finaud.

Taol se réveilla tard, alors que le soleil haut indiquait le milieu de journée. Malgré l'heure tardive, le feu brûlait toujours ; en fait, il brûlait même des branches fraîchement coupées sous un chaudron rempli d'un potage fumant. En plongeant son regard dans les profondeurs bourbeuses du récipient, Taol découvrit une bouillie de pommes séchées, de petits pains au sucre, de gâteaux de miel, de cidre et de fromage. Chipeur – il n'y avait qu'un gamin de douze ans pour concocter un tel plat. Un large sourire aux lèvres, le chevalier se leva et cria le nom du gamin.

Chipeur déboucha aussitôt d'un fourré voisin. « Il était temps, dit-il en s'approchant pour saluer son ami. Je commençais à croire que tu ne te réveillerais jamais. Encore cinq minutes et j'allais manger le ragoût tout seul.

— Le ragoût ? » Le sourire de Taol s'élargit encore. Il se sentait heureux comme un enfant. « C'est donc ainsi que tu appelles ça ?

— Ma parole, c'est la dernière fois que je te fais la cuisine. Je n'ai jamais rencontré une ingratitude pareille. » Chipeur s'assit près du feu pour s'occuper de son ragoût. « Personne ne t'oblige à en manger, tu sais. »

Taol vint s'asseoir à côté de lui. « Non, j'en veux. Sers-moi – et ne

lésine pas sur les petits pains détrempés. »

Le gamin leur servit deux généreuses portions. En lui tendant son écuelle, Taol prit conscience qu'il avait la lettre de Bevlin chiffonnée dans son poing. Il n'avait pas réalisé qu'il la tenait toujours. Il la glissa dans sa tunique et récupéra son écuelle.

« Chipeur, nous retournons en ville aujourd'hui.

— Je m'en doutais, répondit le gamin la bouche pleine.

— Il faut que je voie Melli une dernière fois avant de partir » Taol réfléchit au contenu de la lettre de Bevlin. Jamais plus il n'aurait besoin de la relire – il la connaissait par cœur. Tout lui apparaissait clairement désormais : il savait ce qu'il avait à faire, et pourquoi. La nuit dernière, il avait reçu un cadeau rare et merveilleux. Non, pas un – deux cadeaux.

Le premier était le pardon de Bevlin.

Le second était une chance d'honorer *à la fois* son serment au duc et sa promesse au guérisseur. Il avait juré de protéger Melli et son enfant. En prononçant ce serment devant le duc et le peuple de Brennes, il avait cru ne jamais pouvoir revenir en arrière. Valdis, Bevlin et sa quête étaient des portes solidement fermées depuis des mois. Mais la veille au soir, en lisant la lettre, il avait compris que jamais personne n'avait cherché à les ouvrir.

En réalité, ce serment l'avait lié plus étroitement encore à sa quête.

L'enfant de Melli était l'héritier légitime de Brennes ; Taol était tenu de défendre ses intérêts. Or, ce n'était qu'en retrouvant le garçon mentionné dans la prophétie de Marod qu'il permettrait à cet enfant à naître de monter un jour sur le trône ducal. Larne devait être détruite, la guerre interrompue et Kylock et Baralis éliminés pour que sa tâche soit accomplie. Alors, et alors seulement, il aurait rempli son serment. Melli et son enfant ne seraient en sécurité qu'une fois Brennes en paix et la légitimité du bébé reconnue.

Le duché revenait de droit au bébé, et le seul qui pût lui permettre d'en prendre possession était le garçon recherché par Bevlin.

Taol prit une grande goulée d'air des montagnes. Tout était lié depuis le début ; il avait fallu la lettre du guérisseur pour lui ouvrir les yeux. En tant que meurtrier présumé de Catherine, il ne pouvait plus se permettre qu'on l'associât à Melli ; de cette manière pourtant, il allait continuer à la servir. Il œuvrerait à sa protection à long terme. Et puisque son serment le liait à elle pour la vie, il fallait bien envisager l'avenir.

Jusqu'à présent, il avait toujours réfléchi en termes de semaines ou de mois, sans faire de prévisions trop lointaines. Il devait désormais penser en termes d'années, peut-être même de décennies. Si Kylock et Baralis remportaient la guerre qui s'annonçait, Melli et son enfant se

verraient contraints de fuir toute leur vie. Ils seraient traqués comme des criminels, perpétuellement sur le qui-vive, incapables de se fier à qui que ce soit, vivant avec la peur jour après jour. Il ne pouvait pas permettre cela. Il ne le *tolérerait* pas.

« Mange, Taol – le ragoût va refroidir. »

Taol cligna des paupières, le regard dans le vague comme s'il émergeait du sommeil. « Excuse-moi, Chipeur. Mes pensées m'avaient entraîné » il secoua la tête « très loin d'ici.

— Une seule bouchée de mon ragoût et tu redescendras sur terre, Taol. C'est le mélange de cidre et de fromage fondu qui fait ça. »

Allongeant le bras, Taol lui tapota l'épaule. « Tu es un ami comme il y en a peu, Chipeur.

— Bah, Martinet en aurait fait autant pour moi. » Évitant son regard, le gamin développa soudain un vif intérêt pour les cendres qu'il se mit à empiler en petit tas.

Taol sourit ; il comprit qu'il valait mieux changer de sujet. « Très bien, finissons de manger, et puis en route pour la ville. Si nous faisons vite, nous pourrons y être avant la nuit. »

Ils marchèrent tout l'après-midi, ne s'arrêtant qu'une seule fois pour se reposer au bord de la route. Le temps était doux mais le soleil ne brillait pas autant qu'il aurait dû, à cause de la fumée qui voilait le ciel. La plus grande part des récoltes de Brennes était systématiquement détruite. Les deux compagnons passèrent des champs de blé, de seigle, d'avoine – tous calcinés et noircis.

Les villages étaient pratiquement déserts, la plupart des paysans partis pour la ville, emportant avec eux les bêtes et les biens qu'ils voulaient dissimuler aux mercenaires. Déjà les pillleurs rôdaient, retournant les habitations abandonnées et terrorisant les personnes trop vieilles, trop entêtées ou trop infirmes pour être parties avec les autres.

Une fois, dans l'après-midi, Taol aperçut au loin la bannière de Valdis. L'oriflamme jaune et noir flottait en tête d'une importante compagnie de chevaliers. On distinguait mal les détails mais le chevalier vit néanmoins l'éclair de leurs armures d'acier et la poussière qui s'élevait sur leur passage.

Les chevaliers n'étaient pas les seuls combattants qu'ils croisèrent. Aux abords de la cité, les routes étaient bloquées par des soldats portant les casques noircis de Brennes ou l'or et le bleu des royaumes, par des mercenaires sans couleurs particulières ou par des paysans armés de fourches et de faux.

Alors que le jour finissait et que la réalité de la guerre devenait de plus en plus palpable, Taol sut au fond de son cœur qu'il avait pris la bonne décision. Il avait le devoir de mettre un terme à cette folie. Oh, pour l'instant, tout le monde se montrait joyeux, festif, confiant,

excité, prêt à en découdre. Mais cela changerait au cours des prochaines semaines. Le hurlement des engins de siège et les détonations de l'artillerie hanteraient chaque instant de veille. Beaucoup verraient périr des êtres chers – leurs fils mutilés, leurs pères saignant à mort en attendant un chirurgien, leurs frères défigurés à vie. Au bout d'un moment, les gens commenceraient à se sentir piégés dans la cité quand la puanteur des morts envahirait les rues et le lac. Et si le siège s'éternisait, la famine et les épidémies emporteraient davantage de vies que les combats d'une année entière.

Et cette grande cité ne marquerait que la première étape.

Baralis et Kylock ne s'arrêteraient pas à Brennes. S'ils parvenaient à briser le siège et à vaincre l'armée de Haute-Muraille, ils enverraient leurs troupes à sa poursuite à travers les montagnes. Ils prendraient Haute-Muraille, Annis, puis tourneraient leurs regards vers le sud.

Quelqu'un devait les arrêter. Larne devait être détruite. Il fallait retrouver le garçon.

En approchant des remparts, Taol et Chipeur faillirent assister à une émeute devant la porte, qu'on venait de fermer pour la nuit et dont les gardiens ne pouvaient garantir qu'elle s'ouvrirait de nouveau au matin. Taol contempla les centaines, voire les milliers de personnes qui se bousculaient devant : les deux tiers étaient des hommes en âge de se battre. Baralis les laisserait entrer. Tous deux contournèrent la foule en colère et descendirent dans les canaux de drainage. Quelques traîneurs et mendiants s'y étaient installés, dormant sur leurs bagages, enveloppés dans des couvertures, baissant prudemment les yeux au passage des deux étrangers. Taol laissa Chipeur ouvrir la marche. Le gamin les fit patauger dans des tunnels inondés à hauteur de genou, marcher sur des corniches à peine assez larges pour des rats et ramper à travers des ouvertures trop noires pour y distinguer quoi que ce fut. Taol eut toutes les peines du monde à le suivre. En fin de compte, il aperçut devant eux une tache de clarté lunaire – la vanne d'égout.

On s'était donné beaucoup de mal pour la fixer solidement en place. Chipeur et Taol entreprirent de la débloquer. Une demi-heure plus tard, ils avaient suffisamment gratté la pierre pour arracher la grille métallique à son cadre.

Trempe, à bout de forces, Taol s'extirpa du fossé puis se retourna pour tendre la main à Chipeur. Le gamin sourit en se laissant hisser. « Nous revoilà dans la place, Taol.

— Tu n'as pas ton pareil pour dénicher les portes de derrière. » Le chevalier regarda autour de lui. La rue était déserte : elle ne comportait aucune échoppe, taverne ou bordel susceptible d'attirer les passants. « Viens, dit-il. Allons retrouver Melli. »

Taol sentit son poulx s'emballer en se dirigeant vers la maison. Il avait tant de choses à dire à Melli, tant de secrets à partager et

expliquer ; par-dessus tout, il brûlait de la prendre dans ses bras pour lui avouer qu'il l'aimait. Elle était tout pour lui, et avant de quitter la cité pour reprendre sa quête, il tenait à prononcer les mots qu'il faudrait.

À peine avait-il débouché sur la place que Taol comprit qu'il était arrivé quelque chose. La maison était plongée dans le noir. Il traversa la place au pas de course et trouva la porte enfoncée, le vestibule détruit. Il grimpa les escaliers quatre à quatre. Les habits de Melli avaient disparu ; la pièce avait été mise sens dessus dessous. Taol fouilla frénétiquement parmi les débris. Où était-elle ? Que lui était-il arrivé ? Pourquoi, au nom de Bore, l'avait-il laissée seule ?

« Taol ! » C'était Chipeur, debout sur le seuil. « Je crois qu'ils se sont enfuis.

— Pourquoi ? » Taol était comme un fou, désespérément en quête de sens. Il dut se retenir pour ne pas secouer Chipeur comme un prunier. « Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Il y a du sang dans le vestibule, mais aussi derrière, devant la porte de la cuisine. J'ai l'impression que quelqu'un s'est échappé. »

Taol tenta de se calmer, de se raccrocher à la possibilité que Melli fût saine et sauve – c'était la seule manière de ne pas devenir fou. Inspirant profondément, il focalisa son esprit sur les moyens de la retrouver. « Où ont-ils pu aller ?

— Je crois que Cravin possède d'autres repaires en ville.

— Sais-tu où ? »

Chipeur fit passer son poids d'un pied sur l'autre.

Sachant que le petit voleur détestait être pris en défaut, Taol poursuivit rapidement, pour masquer le silence : « Bon, dans ce cas nous n'avons plus qu'à interroger Cravin lui-même.

— Il est probablement à la cour à cette heure », dit Chipeur, visiblement heureux de pouvoir apporter un commentaire utile, « avec la guerre et tout ça. Ce messire Cravin ne me paraît pas homme à rester à l'écart au moment de faire les comptes. »

Taol hocha la tête ; Chipeur avait raison. « Tu sais comment t'introduire au palais. Va le trouver, et demande-lui ce qui s'est passé. » Le chevalier réfléchit rapidement. Cravin devait se trouver dans une position délicate – Baralis avait peut-être découvert à qui appartenait la maison de ville. « S'il se montre peu loquace, menace-le de raconter partout que nous étions cachés chez lui avec sa permission. » Vu la tension qui régnait dans la cité, cela lui vaudrait la corde, à tout le moins. « Compris ? »

Chipeur hocha gravement la tête. « Rien d'autre ?

— Arrache-lui les noms et adresses de tous les bâtiments qu'il possède en ville. Puis viens me rejoindre ici. Je t'attendrai.

— Je risque d'en avoir pour des heures, Taol. Ce n'est pas si facile

de déambuler à travers le château quand on ne sait pas précisément où on va. »

Le chevalier n'hésita pas. « Je viens avec toi.

— Non. Tu ne ferais que me ralentir. » La voix de Chiueur était étonnamment ferme. « Par ailleurs, marcher dans les rues au bras de l'homme le plus recherché de la cité ne me paraît pas la meilleure manière de conserver un profil bas. Sans vouloir t'offenser.

— Il n'y a pas d'offense », murmura Taol en effleurant la joue du gamin. Le chevalier rechignait à le voir partir, mais n'avait guère le choix. Il chercha rapidement quelques paroles de mise en garde et d'amour ; ne trouvant rien d'approprié, il dit simplement : « Quoi que tu fasses, Chiueur, sois très prudent. »

Chiueur poussa un reniflement de mépris. « Autant conseiller à un ours de manger du miel. Ne te fais pas de souci pour moi, Taol, je serai de retour dans un rien de temps. » Là-dessus, il dévala les escaliers et disparut dans la nuit.

Une cloche au loin sonna deux heures après minuit. Deux longues heures sans sommeil pour Jack. Il ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter – pour Finaud, pour Melli, pour la sécurité de leur cachette. Seule une fine barre de bois, fixée de façon précaire, empêchait une éventuelle intrusion. Dès le lendemain, il s'occuperait de la renforcer. Ensuite, il se mettrait en quête d'un médecin pour Finaud. Il ne supportait pas de rester là, impuissant, à le regarder dépérir. L'homme avait besoin de soins, et bien qu'aller chercher de l'aide ne fût pas sans danger, Melli et Jack avaient convenu ensemble qu'ils devaient courir le risque.

Jack changea de position sur son banc. Sans même une couverture entre lui et le bois, il avait peu de chances de passer une nuit confortable. Sans parler des rats. Jack détestait les rats. Depuis que maître Frallit avait insisté pour l'envoyer dans le grenier lors de son premier jour en tant qu'apprenti, il avait en horreur ces rongeurs grassouilleux aux pattes grêles. Aujourd'hui encore, huit ans plus tard, étendu sur son banc, il prenait garde de ne pas laisser pendre ses doigts ou ses orteils de part et d'autre au cas où les rats décideraient de s'y attaquer.

La nuit résonnait de mille bruits. Les rats grattaient et détalait, les poutres grinçaient en se refroidissant et le tonnerre grondait dans le lointain, annonciateur d'un orage de fin d'été.

Puis un autre bruit se fit entendre, juste au-dessus de la voûte. Un bruit de pas. Jack sentit les poils de ses bras se dresser ; il bondit sur ses pieds et tâtonna à la recherche de son couteau. Silence. Il s'approcha sous la trappe ; la nuit était si sombre qu'il en distinguait à peine la forme carrée au-dessus de lui. Les bruits de pas reprurent, cette fois directement sur la trappe. Jack prit peur ; cœur battant, il

ramena son couteau contre sa poitrine.

Un énorme craquement retentit soudain ; du bois se fendit, la barre de soutien se détacha, la trappe s'enfonça et un homme sauta dans la cave. Il cria quelque chose, mais la signification du mot se perdit dans le fracas de la barre qui s'écrasait au sol.

Jack bondit en avant. L'homme n'était qu'une silhouette sombre ; Jack sentit son couteau mordre la chair tendre d'un bras tendu, puis un poing s'enfoncer dans son estomac. Titubant en arrière, il s'écroula contre les caisses qu'il avait repoussées tantôt. Avant qu'il ne puisse reprendre son souffle, son adversaire était sur lui. Jack vit scintiller ses dents. L'autre lui saisit le poignet de sa main libre ; il avait une poigne d'acier, et ses doigts pressèrent contre l'os.

La douleur était trop forte ; Jack dut lâcher son couteau. Dans le même temps, il remonta violemment les genoux dans la poitrine de son adversaire ; ce dernier recula en battant des bras, mais resta debout. Jack poussa un hoquet de surprise. N'importe qui d'autre serait tombé à la renverse.

Désarmé, Jack tenta de battre en retraite pour gagner du temps et de la place. Il fit un bond de côté, bras tendus à la recherche de quelque chose, *n'importe quoi*, à interposer entre lui et la forme sombre qui l'attaquait. Sa paume effleura un tonneau de vin – à moitié plein seulement, grâce à Maybor –, qu'il souleva et projeta dans la direction de l'autre. Il l'entendit s'écraser contre les dalles, mais il faisait trop noir pour voir où il avait atterri.

Alors qu'il tâtonnait à la recherche d'un deuxième tonneau, il sentit quelque chose de pointu lui entailler le front. Il perdit l'équilibre et s'effondra contre le mur. Un filet de sang chaud lui coula sur la joue. Puis, une lame vint se plaquer contre sa gorge.

« Arrêtez ! »

De la lumière se déversa dans la pièce. Melli arriva en courant.

Jack découvrit le visage de son agresseur : yeux bleus, cheveux blonds – c'était l'homme qu'il avait aidé à s'échapper. Avant que l'un ou l'autre pût reprendre son souffle, une goutte du sang de Jack tomba de son menton sur le bras de l'homme ; elle atterrit directement sur la plaie que Jack lui avait infligée quelques secondes plus tôt.

Leurs sangs se mêlèrent. On entendit nettement un sifflement, comme celui d'une chandelle mouchée entre deux doigts.

Les deux hommes étaient liés l'un à l'autre. Aucun d'eux ne bougea. Aucun d'eux ne respira. Ils restaient raides comme des statues.

La foudre s'abattit à l'endroit exact où s'était trouvée la trappe. Le tonnerre roula par-dessus et la bâtisse entière trembla ; quand le calme fut revenu dans la cave, la nuit avait changé de nature.

Jack fixait l'étranger. Il connaissait cet homme ; il l'avait vu dans

ses rêves.

Ses yeux comportaient toutes les nuances imaginables de bleu. Emplis d'émotions indéchiffrables, brillant d'une foi inébranlable. D'un geste si vif que Jack fut incapable de le suivre, l'homme retira sa lame. Il leva son bras en sang et l'appuya contre la coupure que Jack avait au front.

Jack sentit tout son corps réagir : son propre sang parut remonter vers l'étranger, tandis qu'un grondement retentissait à ses oreilles. Tout devint clair et limpide, comme si on venait d'oter un voile de ses yeux et de ses souvenirs. Les moindres rêves, les moindres pensées, les moindres espoirs qu'il avait jamais nourris se cristallisèrent en cet instant, et quelque chose de neuf en naquit.

Son cœur battait en rythme avec celui de l'étranger. Ils basculèrent dans un monde où eux seuls existaient : la cave à vin, la trappe, Melli et sa lanterne n'étaient plus que des ombres projetées. L'espace entre eux était chargé d'une énergie qui craquait à chacune de leurs inspirations.

L'étranger le dévisageait lui aussi. Son regard ne tremblait pas.

Jack sentit son corps se régénérer. Sa peau, ses membranes, tous ses sens se transformaient, se remodelaient, étaient remis à neuf. Des heures s'écoulèrent en l'espace de quelques secondes. Les souvenirs d'une vie entière furent revécus en un battement de paupières de l'étranger. Jack revit sa mère telle qu'elle était avant sa maladie : belle, intelligente, les ongles noirs de suie. Il se souvint de Baralis fouillant dans son esprit, à la recherche de réponses qu'il avait bien failli trouver. Il vit Kylock jeune homme, frappant un sac contenant deux chatons contre le mur de l'étude. Il remonta en arrière jusqu'à la cabane de chasseurs, redécouvrit le vieux livre moisi au fond du coffre et, quand il le prit dans ses mains, revit la lettre du roi voleter au sol une fois de plus. Il se rappela des paroles de Falk : « *Ne sois pas amer, Jack* », et il entendit Tarissa lui dire : « *Je t'aime.* »

Ces images passèrent aussi vite qu'elles étaient apparues ; et il se retrouva seul dans le présent avec l'étranger blond.

« Tu es celui que je cherchais, dit Taol.

— Oui, répondit Jack. Je sais. »

Et à l'instant où il prononçait ces mots, le cocon de verre qui les entourait se fracassa, trouant la nuit de mille éclats aux arêtes dures.

Baralis se réveilla en sursaut. Il avait sauté deux battements de cœur, les ténèbres le désorientaient et ses rêves se prolongeaient au-delà du sommeil. Pour la première fois depuis des années, il éprouva le sentiment d'une peur absolue. Il y avait quelque chose, là, dehors ; une chose qui pouvait le détruire.

Ses mains tremblaient en cherchant le briquet et la chandelle.

L'étincelle fut lente à venir, et produisit une flamme étrangement réduite. L'air qu'elle brûlait avait changé de manière imperceptible, s'était raréfié, avait pris un goût amer ; une chose proche de la sorcellerie, sans être *tout à fait* de la sorcellerie, s'y accrochait comme une fumée.

S'il n'avait pas éprouvé une sensation très similaire la veille encore, peut-être ne l'aurait-il pas reconnue. Mais c'était le cas, et il comprit tout de suite qui était responsable de ce changement dans la nature même de la nuit. C'était Jack, le mitron.

La veille à l'aube, une projection avait eu lieu dans une maison du quartier sud. Baralis, qui l'avait su avant d'en recevoir confirmation, en avait immédiatement identifié la source. Son ancien scribe avait aidé Melliandra à se tirer de ses griffes. La projection était quasi identique à celle qui s'était tenue près d'un an plus tôt, à l'extérieur d'une cabane de chasseurs abandonnée au cœur de la forêt d'Harvell. Quasiment, mais pas tout à fait. Les conséquences furent les mêmes – une explosion d'air renforcé – mais la technique marquait une différence subtile. Elle était plus sophistiquée, plus contrôlée, maîtrisée du début à la fin. La première projection était l'œuvre d'un dangereux amateur ; la deuxième, celle d'une personne ayant appris à manipuler son pouvoir comme il convenait. Elle demeurait mal assurée, manquait de minutage et de subtilité, mais traduisait néanmoins une amélioration sensible.

Et maintenant, un jour plus tard, ceci !

Baralis tendit la main vers un flacon de sa drogue contre la souffrance. Il vida la poudre sur sa langue et l'avalait à sec.

À vrai dire, il ne savait pas *exactement* ce qui venait de se produire. Ce n'était pas de la sorcellerie, ni une prémonition : c'était à peine différent des deux, mais infiniment plus redoutable que l'une ou l'autre.

Baralis ouvrit son esprit pour embrasser toutes les possibilités. Que savait-il de Jack ? Larne lui avait dit que le chevalier recherchait un garçon. *Lui* savait, au tréfonds de son âme, que ce garçon n'était autre que Jack, apprenti boulanger et scribe aveugle. L'incident d'hier prouvait que le jeune homme avait réussi à retrouver Melliandra... Baralis serra les poings – voilà ! C'était Melliandra, le lien : protégée d'abord par le chevalier, puis par Jack.

Et si le chevalier était revenu clandestinement dans la cité ? Et si les deux s'étaient rencontrés, ici, cette nuit ?

Baralis lâcha la bride à son imagination. S'ils s'étaient rencontrés, la prophétie de Marod se rapprochait encore de son accomplissement. L'empire du Nord, *son* empire – celui dont il avait rêvé, et qu'il avait forgé de ses propres mains –, était menacé. D'ailleurs, le fait que Jack et le chevalier eussent épousé la cause de Melliandra ainsi que,

probablement, celle de son enfant à naître montrait sans l'ombre d'un doute qu'ils étaient destinés à se dresser contre lui.

Et contre Larne. Ils étaient destinés à se dresser contre Larne. Les autorités de l'île le savaient déjà. Les prophètes devaient être en train de bafouiller à ce sujet en ce moment même.

S'enfonçant dans ses oreillers, Baralis se détendit et laissa la drogue accomplir son effet. Il remarqua que la chandelle s'était mise à brûler d'une flamme plus vive.

Larne l'aiderait à remonter la piste des deux hommes et à les tuer – l'île avait autant intérêt que lui à leur élimination. Mais il ne suffirait pas de se débarrasser de Jack et du chevalier ; Melliandra aussi devrait disparaître. La sécurité du futur empire était à ce prix.

Rasséréné, Baralis commença à sombrer dans un sommeil léger. Demain, il se rendrait sur Larne.

Taol s'avança et saisit la main du garçon qu'il avait si longtemps cherché. Non – ce n'était plus un garçon, mais un homme. Grand, bien bâti, avec des yeux noisette pénétrants et des cheveux châains qui lui tombaient en crinière sur la nuque.

Sa poigne était aussi ferme que son regard.

Taol eut la sensation que le sol s'était modifié sous ses pieds, que l'air qu'il respirait était devenu plus dense et plus doux. Les émotions se pressèrent en lui, puis s'évanouirent, ne laissant qu'un grand vide. Il fut tour à tour transporté de joie, confus, effrayé, satisfait, puis éreinté.

Le garçon et lui avaient été transformés. Ils le sentaient tous les deux. Leurs sangs s'étaient touchés, mêlés, forgeant un lien qui avait tout changé. « Tu le reconnaîtras quand tu le verras », avait prévenu Bevlin six ans plus tôt. Le guérisseur ne s'était pas trompé. Quand le sang du jeune homme était entré en contact avec le sien, Taol avait reçu comme une révélation. Quelque chose de sacré, une communion s'était tissée entre eux et les liait désormais à tout jamais dans un même but.

Et dire que quelques secondes plus tôt, il avait failli le tuer !

Une heure auparavant, Chipeur était revenu du palais. Il avait discuté avec Cravin, et au prix de quelques menaces avaient finalement obtenu confirmation que Melli et son petit groupe avaient pu échapper aux soldats. Cravin admit encore qu'il possédait deux autres cachettes en ville, qu'il avait mentionnées à Maybor lors de leur dernière rencontre : des écuries abandonnées situées non loin du rempart est, et une cave à vin qui s'ouvrait sous la cour d'un boucher. Taol avait envoyé Chipeur aux écuries pendant qu'il se chargeait de la cave à vin.

La trappe étant barrée, il l'avait tout simplement fracassée en se servant d'un billot de boucher ramassé à proximité. Lorsqu'il avait

bondi dans la cave et s'était retrouvé dans le noir complet, assailli par un inconnu, il n'avait eu d'autre choix que de se défendre. La force et la vitesse de son adversaire l'avaient surpris, mais Taol n'avait pas encore déniché l'homme capable de le battre à un contre un.

Et puis, alors qu'il était sur le point d'ouvrir la gorge du garçon avec sa dague, Melli avait crié et allumé une lampe.

Le cri et la lumière ; voilà deux choses dont il lui serait éternellement reconnaissant. Non contente d'avoir chargé Chipeur de lui apporter la lettre de Bevlín, elle avait également empêché la pire des tragédies. Oui, le garçon et lui étaient liés, mais Melli avait aussi sa place dans cette alliance.

Lâchant le bras du garçon, le chevalier se tourna vers Melli. Elle était très pâle ; la lanterne tremblait dans sa main. « Je savais que vous reviendriez », déclara-t-elle.

Taol n'avait jamais rien entendu de plus beau que la certitude limpide qui passait dans sa voix. Cette femme courageuse et splendide avait foi en lui. Soudain, rien ne compta plus, hormis sentir la chaleur de son corps contre le sien. Taol s'élança pour la prendre dans ses bras. Tout avait été remis à neuf : dans ce monde empli d'une joie, d'un éclat et d'un espoir nouveaux, seule importait la vérité. « Je vous aime, murmura-t-il dans les cheveux sombres de Melli. Voilà ce que je suis revenu vous dire. »

Lorsqu'elle répondit : « Je vous aime, moi aussi », ce fut plus que son cœur n'en put supporter. D'abord le pardon de Bevlín, puis l'homme qu'il recherchait depuis des années qui surgissait au bout de sa lame, et maintenant ceci ! Taol serra Melli à l'étouffer, les doigts écartés en grand pour étreindre tout ce qu'il pouvait toucher. Elle était bien réelle, belle, aussi coriace que possible, et il ne parvenait pas à croire quelle lui appartenait.

Melli se détacha enfin. « Que vient-il de se passer ici ? »

Il la soupçonnait d'avoir déjà deviné. « J'ai trouvé celui que je cherchais. » Taol jeta un coup d'œil vers Jack. Le jeune homme les regardait, le visage impassible.

Melli hocha la tête. « Oui, c'est Jack, dit-elle doucement. Hier, il m'a sauvé la vie. Il y a des mois, il m'a délivrée des oubliettes de Baralis et auparavant, il avait déjà mis en fuite un brigand qui m'avait attaquée sur la route. » Tout en parlant, Melli tendit la main à Jack, qui s'approcha pour la prendre.

Il porta ses doigts à ses lèvres. « Et toi, dit-il en plongeant son regard dans ses yeux bleus, tu m'as traîné à travers la moitié de la forêt alors que tu aurais pu me laisser pour mort. »

Le regard de Taol passa de Jack à Melli. Sa main suivit ses yeux, passant doucement d'une épaule à l'autre. Il était heureux qu'ils se connaissent – cela paraissait normal, approprié. Tout s'enchaînait

selon une boucle parfaite. Pas un instant il n'envia leur complicité. Que Jack eût veillé sur Melli, lui eût sauvé la vie avant même que Taol ne fit sa connaissance, était une bénédiction inattendue. Cela signifiait qu'elle comptait pour lui, et que Taol trouverait en lui un meilleur allié qu'il n'aurait jamais pu espérer. Ils uniraient leurs efforts dans l'intérêt de Melli et de son bébé.

« Taol, fit Melli d'une voix douce, Finaud est gravement blessé. » Elle était la moins surprise des trois par ce qui venait de se passer. Déjà, elle était passée à des préoccupations plus terre à terre.

Taol tira une caisse, grimpa dessus puis bondit par l'ouverture béante pour ramasser son sac. Puis il sauta de nouveau dans la cave et dit : « Menez-moi auprès de lui. »

Pendant de nombreuses heures, Taol s'occupa de Finaud. Il nettoya sa blessure avec de l'hamamélis, cautérisa les vaisseaux tranchés, recousit la plaie et lui administra une tisane d'écorce de saule contre la fièvre et l'inflammation. Plus tard, il massa les muscles du garde avec une poignée de lanoline et lui fit boire une mesure de cognac pour l'aider à s'endormir.

Quand il en eut fini, l'aube se levait. Melli et Jack étaient restés éveillés avec lui, à chauffer le fer, à préparer la tisane, tout en écoutant patiemment les conseils de Finaud. À un certain moment dans la nuit, Chipeur vint les retrouver dans la cave. Tout comme Melli, il se montra étonnamment peu surpris de voir le garçon de la prophétie apparaître ainsi sous leur nez. Il avait simplement hoché la tête d'un air sagace et déclaré : « Martinet dit toujours que l'inattendu est la seule chose valant la peine qu'on parie dessus. » Présentement, il dormait, recroquevillé sur une paille dans un coin de la cave principale, ronflant avec la belle insouciance de la jeunesse.

La Bousille s'était assoupi au côté de Finaud, et Maybor, seul dans la pièce la plus éloignée, ne s'était pas réveillé de la nuit. Melli et Jack étaient encore debout, cependant. Taol les regarda tous les deux. La jeune femme paraissait épuisée ; des cernes sombres se creusaient sous ses yeux, et ses mains tremblaient en repliant la dernière de leurs couvertures. Jack ne semblait pas beaucoup plus vaillant ; assis tranquillement sur un tonneau de vin, il attendait, le menton sur la poitrine.

« Dormons un peu, dit Taol en posant la main sur l'épaule de Jack. Il est trop tard pour discuter maintenant. Demain, je vous raconterai tout. »

Jack releva la tête. Il esquaissa un demi-sourire. « J'ai l'impression d'avoir traversé le paradis, l'enfer et tout ce qui se trouve entre les deux, cette nuit. »

Taol lui sourit en retour « Tu n'es pas le seul », dit-il doucement.

Tavalisc mangeait du poisson. Pas n'importe quel poisson, non, celui-là même que Gamil lui avait offert comme animal de compagnie. Son cuisinier le lui avait préparé entier avec les entrailles, la tête, les nageoires et tout. Tenant par la queue cet ingrat autrefois si agressif, Tavalisc le fit descendre dans sa bouche en raclant les écailles au passage avec ses dents.

Lorsque ce fut fait, il l'avala en une seule bouchée puis recracha les écailles dans une étoffe. Là ! Voilà qui apprendrait à ce petit démon à ne pas mordre la main qui le nourrissait.

Un trottement discret se fit entendre derrière lui, suivi d'une toux d'excuse.

« Entrez, Gamil, soupira l'archevêque. Comme vous le voyez, la porte n'est pas fermée. » Aucune ne l'était en ce jour. Pas plus les portes que les fenêtres, ou que le moindre corsage de vierge effarouchée. On était au plus fort de l'été, et une chaleur implacable pesait sur Rorne. La cité suppurait ; une odeur inimitable de pourriture, fertile, abondante, flottait jusque dans les salles sanctifiées du palais.

D'une manière générale, Tavalisc supportait assez mal la chaleur. Ses nombreux bourrelets de graisse devenaient des pièges à odeur, et ses vêtements de soie fine se mouillaient de taches désagréables au niveau des aisselles. Dans ces moments-là, quand la seule *idée* de lever sa masse considérable de son fauteuil suffisait à lui occasionner une gêne, l'archevêque se plaisait à se souvenir de son lointain passé.

Il n'avait pas toujours été ventripotent. Dans sa jeunesse, il avait même été beau – trop beau, disaient certains, avec ses lèvres sensuelles et sa peau lisse qui n'avait jamais appelé le rasoir. Quand il s'était retrouvé à la rue à la mort de sa mère, il n'avait que sept ans. Il avait vite appris de quelle manière un joli garçonnet pouvait gagner sa vie dans une cité grouillante de prêtres. Il lui suffisait d'attendre devant les grandes bibliothèques de Silbur, assis sur les marches, à proximité des grandes maisons de réunion où hommes d'influence et hommes de Dieu se rencontraient. Là, sa beauté presque féminine était sûre d'attirer le regard des érudits, des prêtres et des nobles.

Ce furent d'abord trois pièces de cuivre, puis deux pièces d'argent et enfin une pièce d'or pour le ramener à la maison.

La plupart des jeunes garçons traînaient autour du vieux marché aux poissons, l'endroit traditionnel pour ce genre de tractations délicates. Mais pas lui, non ; Tavalisc savait qu'il était spécial – différent. Il ne voulait pas avoir affaire à des commerçants vulgaires, des boutiquiers qui empestaient leurs marchandises ou des fermiers venus en ville acheter de la nourriture. Non, il ne s'adressait qu'à l'élite de la société de Silbur. Ces gens sentaient meilleur, se l'avaient régulièrement, bref, se montraient en tout point supérieurs.

Sauf en ce qui concernait le sexe, bien entendu : sur ce plan-là, tous les clients se valaient.

C'est en vivant dans la rue que Tavalisc apprit l'importance des apparences. Pour capter l'attention des hommes qu'il admirait le plus, il dut se transformer radicalement. Il s'habilla comme un fils de bonne famille désargenté, modifia sa voix, ses manières, son attitude ; l'affectation lui venait naturellement, et il eut tôt fait de se débarrasser de la crasse et des habitudes du ruisseau.

Il s'installait devant la bibliothèque, parfois avec un carnet de croquis et un bout de charbon, feignant d'être plongé dans de hautes réflexions sur l'art et la beauté. Il se trouvait toujours un homme pour l'aborder. La conversation s'engageait, suivie d'un frôlement nonchalant – c'était toujours l'homme qui le touchait, jamais l'inverse puis d'une proposition : un dîner, l'appartement de l'autre. Le dîner était un moment grisant. L'homme – excité par le vin, le désir et la beauté de Tavalisc – devenait pathétique : mendiant ses faveurs, s'agenouillant à ses pieds. Ou alors, il mouchait les chandelles et lui montrait le fouet.

Au fil des ans, Tavalisc apprit à refuser le fouet, à se faire désirer, à jouer avec les hommes, à créer des obsessions chez eux. Ainsi qu'à les faire chanter.

C'était déjà un thésauriseur à l'époque. Il mettait de côté presque tout ce qu'il gagnait ; les beaux vêtements représentaient sa seule dépense. Tout le reste lui était payé par ses amis. Quand il atteignit l'âge de dix-neuf ans, ses économies avaient atteint des proportions substantielles. L'argent lui offrant le loisir de réfléchir, il prit conscience de deux choses : d'abord, que sa beauté se fanait lentement avec sa jeunesse ; ensuite, que s'il voulait devenir quelqu'un, il devrait subir une nouvelle transformation. Dans son incarnation actuelle de prostitué mâle, il était bien trop connu à Silbur.

La providence voulut que, au moment précis où il parvenait à ces conclusions, Tavalisc rencontrât un homme qui offrait la solution idéale. Il s'agissait d'un prêtre infirme et vieillissant du nom de Venesay. Cet homme, en plus d'être affligé d'une mauvaise vue commode, passait partout pour un grand érudit, un homme de lettres et un voyageur de renom. Tavalisc s'insinua dans ses bonnes grâces et

découvrit rapidement que Venesay recherchait davantage un disciple qu'un compagnon de lit. Bien sûr, le fait que Tavalisc pût réchauffer son corps osseux à la nuit tombée représentait un atout non négligeable, mais en réalité, l'homme rêvait surtout d'avoir un fils.

En véritable caméléon, Tavalisc endossa donc ce nouveau rôle de fils par procuration, d'élève et d'assistant de Venesay.

Ils voyagèrent ensemble à travers les Terres connues. Venesay lui apprit à lire et à écrire, lui enseigna l'histoire et la philosophie, lui parla de l'Église. Ce fut une période faste pour Tavalisc, car Venesay était immensément riche. Les dîners fins dans des cités raffinées empâtèrent sa silhouette, et les domestiques toujours prêts à lui avancer un coussin ou une serviette en soie le rendirent paresseux. En même temps qu'il acquérait le goût du luxe, son intérêt pour la religion se trouva relancé.

Venesay était un prêtre de haut rang, accueilli partout avec honneur. Il jouissait de la vénération de ses inférieurs et du respect de ses pairs. Tavalisc brûlait de connaître à son tour une telle adulation.

Un jour, Venesay annonça qu'ils partaient pour le Nord, au-delà des montagnes, en territoire barbare. Les gens tentèrent de l'en dissuader, Tavalisc inclus, mais il refusa de les écouter. Il connaissait là-bas un grand érudit, un mystique, auquel il tenait à rendre visite.

Le voyage leur prit six semaines. Le froid était insupportable : ils étaient glacés jour et nuit, et le vent les cingla dans le dos pendant tout le trajet. Trop vieux pour monter à cheval, Venesay dut franchir les montagnes dans un chariot bâché. Le temps qu'ils arrivent en pays nordique, les nerfs de Tavalisc étaient aussi rudement éprouvés que les os de Venesay.

L'homme qu'ils étaient venus voir était à la fois prêtre, moine et sorcier. Rapascus, comme il se faisait appeler, était réputé pour son érudition à travers l'ensemble des Terres connues. Ancien prêtre qui se destinait autrefois à l'épiscopat, il avait été renvoyé de l'Église en raison de son intérêt pour l'occultisme. Exilé de son pays d'origine, il s'était installé au pied des imposantes montagnes du Nord où il vivait en ermite, sans jamais voir personne. Il travaillait sans relâche, lisant, traduisant et réinterprétant des textes sacrés, rédigeant des commentaires et des poèmes religieux, expérimentant la magie et les pratiques occultes... Son esprit remarquable était sans cesse à l'affût, et son désir insatiable de réponses ne lui laissait pas de repos.

Venesay tint de longues conversations avec Rapascus à propos de Dieu. Tavalisc en eut d'encore plus longues avec lui à propos de la sorcellerie. Ce fut une période de grande révélation pour le jeune homme ; il découvrit que le monde comportait davantage de couches qu'il n'en apparaissait à l'œil nu, et qu'il existait bien d'autres voies vers le pouvoir que celle de la réussite. Quand vint le temps pour

Venesay de prendre congé, Tavalisc décida de ne pas l'accompagner. Il préférait rester, et apprendre.

Une fois le vieux prêtre parti, Rapascus aborda la magie de manière plus spécifique. Au lieu des considérations historiques et morales qui l'entouraient, ils parlèrent de ses usages et de ses buts. Quand Rapascus découvrit chez Tavalisc un léger don inné, il lui enseigna quelques projections simples. Plusieurs mois s'écoulèrent ; Tavalisc brûlait d'en savoir plus, mais Rapascus secouait la tête en lui disant que s'il aspirait à la grandeur, il devrait emprunter une autre voie que les noirs sentiers de la sorcellerie – il n'avait pas suffisamment de talent pour cela.

Tavalisc devint amer. Il savait, pour avoir lu la correspondance du grand homme, qu'il existait quelqu'un auquel il enseignait toute sa sagesse. Un dénommé Baralis. Toutes les semaines, Rapascus adressait un calepin rempli de notes à ce jeune érudit de Silbur. Chaque fois qu'une caravane passait à proximité de sa maison, les marchands venaient lui remettre des lettres portant le nom de Baralis. Tavalisc attendait que son hôte fût endormi pour les lire clandestinement.

Une nuit, il apprit ainsi que Baralis avait l'intention de rendre visite à Rapascus pour parachever sa formation et recevoir son enseignement de vive voix. Il en éprouva aussitôt une vive jalousie, considérant cet homme comme un rival, une menace, et un favori. Pourquoi un jeune parvenu que Rapascus n'avait même jamais rencontré devrait-il bénéficier de tous les secrets du maître ? Il fouilla sur le bureau, en quête de sa réponse. Il trouva une lettre adressée à Baralis, finie, mais non signée. Rapascus lui souhaitait la bienvenue, lui indiquait qu'il avait de nombreux livres et cadeaux à lui donner et qu'il était impatient de le recevoir. Puis, à la dernière ligne, il écrivait : « Quand vous viendrez, je serai seul de nouveau. J'ai transmis à mon élève actuel tout ce qu'il était capable d'apprendre. »

Tavalisc reposa la lettre, attentif à la disposer exactement comme il l'avait trouvée, puis s'enfonça dans le fauteuil de Rapascus en réfléchissant à ce qu'il convenait de faire. Il n'était pas encore prêt à se faire jeter dehors. Alors qu'il promenait machinalement les doigts sur un ensemble de livres disséminés sur le bureau, son regard fut attiré par un mince volume à la reliure de cuir. Les lettres dorées incrustées sur la tranche disaient : *De la préparation des poisons et de leur usage*.

Cette nuit-là, Tavalisc se débarrassa de sa troisième peau – disciple d'un guérisseur – pour se glisser dans une quatrième : celle d'empoisonneur et d'artisan de son propre destin.

Rapascus mit cinq semaines à mourir. Tavalisc, étant novice, avait opté pour la prudence : mieux valait une longue maladie débilitante suivie d'une mort quasi imparable plutôt qu'un décès aussi brusque

que suspect. Rapascus n'avait rien vu venir – autant pour ses talents de divination. En fait, en sentant approcher sa fin, le guérisseur s'était montré presque touchant, implorant Tavalisc de veiller à ce que ses livres, ses écrits et tous ses biens parviennent à la grande bibliothèque de Silbur. C'était sa façon de tendre la main à l'Église qui l'avait excommunié.

Il tenait également à ce que certains ouvrages et parchemins fussent envoyés au jeune Baralis. « C'est un homme d'un rare génie, dit-il dans l'un de ses derniers moments de lucidité, mais sa conscience demande à être façonnée. Il a besoin d'apprendre la valeur de la bonté et de la miséricorde. Et j'espère, en lui envoyant ces livres, être en mesure de lui enseigner l'une et l'autre. »

Rapascus mourut le lendemain.

Ses livres ne furent jamais envoyés. Aucun d'eux.

Le soir même, Tavalisc chevaucha aussi vite qu'il était possible pour un homme de sa corpulence. Il se rendit au village le plus proche, anxieux de découvrir si une caravane se préparait à franchir les montagnes. Il eut de la chance : une troupe de comédiens ambulants devait partir le lendemain. Grâce à l'or de Rapascus, Tavalisc les persuada de retourner avec lui à la maison du guérisseur et de repousser leur départ d'une journée.

Tôt le lendemain matin, Tavalisc entreprit de faire le tri dans les affaires de Rapascus. La place était limitée dans la caravane, et il ne pouvait se permettre d'emporter que les volumes les plus précieux. Il remplit plusieurs coffres de livres et de parchemins, pestant chaque fois qu'il devait écarter un écrit. S'il l'avait pu, il aurait tout emporté. Enfin, il en arriva aux travaux religieux de Rapascus : ses poèmes, ses commentaires, ses réinterprétations de textes anciens. Ils pesaient leur poids, et Tavalisc était sur le point de les laisser sur place quand une idée lui vint. Hâtivement, il parcourut les papiers à la recherche de pépites rares. Il trouva de la brillance, de l'inspiration, de la croyance ; de puissantes avancées intellectuelles joutant à quelques paragraphes d'humbles professions de foi. L'homme avait été un génie authentique.

Tavalisc rouvrit promptement ses coffres et jeta plusieurs ouvrages pour faire de la place aux travaux théologiques de Rapascus. Les livres spécifiquement désignés par le guérisseur à l'intention de Baralis ne furent pas écartés, cependant ; Tavalisc les emporterait avec lui dans la tombe.

En fin de compte, il fut prêt à partir. Les chariots étaient chargés, les comédiens pressés de se mettre en route. Tavalisc jeta un dernier coup d'œil sur la maison de Rapascus. Une lampe à huile brûlait sur le bureau. En sortant, il la prit et la laissa tomber sur une pile de manuscrits ; les papiers s'embrasèrent alors qu'il refermait la porte derrière lui.

Le temps qu'ils atteignent le pied des collines, la maison avait brûlé jusqu'aux fondations.

Gamil toussa, ramenant l'archevêque à l'instant présent. « Votre Éminence me paraît distraite, dit-il. Dois-je vous apporter quelque chose pour vous réveiller ? »

La main de Tavalisc jaillit et se referma sur le bras de son assistant. « Je ne suis pas un invalide qu'il convient de mater, Gamil, dit-il en relâchant sa prise. Maintenant, donnez-moi vos nouvelles et disparaissez.

— L'armée de Haute-Muraille devrait arriver à Brennes aujourd'hui, Votre Éminence. »

Tavalisc écarta immédiatement toute réminiscence du passé. Le présent seul comptait. « Et Annis ? Cette petite cité intellectuelle est-elle représentée ?

— Oui, Votre Éminence. Par deux bataillons. Mais le gros de son armée est resté en arrière, cependant. Depuis qu'on a retrouvé la reine Arinalda en travers d'une de ses bannières, Annis vit dans la terreur d'être envahie par les troupes de Kylock. En fait, ce matin encore, on m'a rapporté que la majeure partie de l'armée de Kylock se dirigeait vers Annis, et non vers Brennes. »

Tavalisc fit un bruit mouillé avec ses lèvres. « Kylock vengeance la mort de sa pauvre mère chérie. Comme c'est touchant. » Il se versa un verre de vin blanc bien frappé. « Naturellement, si ses troupes sont retenues à Annis, Brennes aura un combat d'autant plus sérieux à mener. Les armées de Haute-Muraille ne sont pas quantité négligeable.

— Certainement pas après tout l'argent que Votre Éminence a donné à leur cause.

— *Donné ?* se récria Tavalisc en portant une main boudinée à sa poitrine. Non, non, pas donné, Gamil. *Prêté*. La guerre n'est qu'un produit, au même titre que le blé ou les épices rares, et il m'incombe de placer notre argent avec sagesse. Le financement militaire de Haute-Muraille n'est qu'un investissement. »

Sa leçon faite, l'archevêque tourna ses pensées vers d'autres préoccupations. « Si les troupes de Kylock sont en route pour Annis, comment espère-t-il tenir le Halcus ?

— Il y a laissé le quart de son armée, Votre Éminence. Sans compter les chevaliers. Actuellement, Valdis dirige pratiquement la cité de Helch. Tyren a décrété l'exécution de tous les nobles qui insistent pour assister aux rites célébrés par les anciens prêtres et archevêques. Il n'en fait pas étalage, mais nos espions ont découvert qu'il avait ordonné à ses chevaliers de confisquer les maisons des fidèles, ainsi que leurs biens, et leurs femmes. Nous avons même entendu des rumeurs de torture, et pire encore.

— Tyren court autant après l'or qu'après les conversions, Gamil.

— C'est peut-être vrai, Votre Éminence. Mais il doit donner l'impression de ne vouloir que des conversions, sans quoi la chevalerie ne le suivra pas. Les chevaliers ne peuvent tuer pour un gain personnel, c'est contraire à leurs croyances les plus profondes.

— Les croyances passent après la loyauté, chez eux, rétorqua sèchement Tavalisc. L'obéissance absolue au chef est le principe fondateur de Valdis. Les chevaliers feront tout ce que Tyren leur ordonnera de faire – y compris tuer ou torturer. Ils lui ont prêté serment de fidélité. Oh, on doit bien trouver parmi eux certains idiots et quelques franches canailles, mais pour l'essentiel, c'est leur foi aveugle et inébranlable qui permet à Tyren de parvenir à ses fins. L'autre le sait, bien sûr, et n'hésite pas à en tirer profit. » L'archevêque considéra son assistant avec un regard entendu. « C'est un homme qui sait pouvoir compter sur le dévouement et la discrétion de ses subordonnés. »

Gamil toussota nerveusement.

D'ordinaire, Tavalisc aurait pris plaisir à décocher une insulte aussi finement voilée, mais il était trop soucieux pour savourer la rougeur embarrassée qui gagna le cou de Gamil. Que Baralis laissât les coudées franches à Tyren le troublait. Il en comprenait la raison : l'homme avait d'autres soucis plus immédiats à Annis et Brennes, et comme il manquait de main-d'œuvre pour tenir les trois cités, il avait remis celle qui était déjà conquise entre les mains d'une personne compétente. À l'évidence, le chancelier n'était guère regardant quant au choix de ses compagnons de lit.

Mais avait-il le choix ? « Gamil, vos rapports parlent-ils de chevaliers remontant vers le nord en direction de Brennes ?

— Oui, Votre Éminence. Des chevaliers partent de Valdis chaque semaine désormais – tous armés pour la guerre, et en route pour Brennes. »

Donc Baralis avait donné Helch à Tyren en échange de son soutien contre le siège. Ayant découvert la vérité sous-jacente à cette étrange relation, Tavalisc se sentit beaucoup mieux : il avait horreur de ce qu'il ne comprenait pas. Mais la notion d'échange de bons procédés lui était hautement familière.

Il ne restait plus qu'une question en suspens : pourquoi le gros de l'armée de Kylock se dirigeait-il vers Annis, alors qu'il était si manifestement nécessaire à Brennes ?

« Ainsi, ce Bevlin est mort à l'heure qu'il est ? »

Taol hocha la tête. « Oui. » Il n'avait pas eu l'intention d'en dire plus, mais la lettre du guérisseur avait modifié les choses, l'avait lavé – non pas de la culpabilité, mais de la *faute*. « Il est mort de ma main. Je

tenais la dague, Larne guidait mon geste. »

Derrière lui, Taol entendit Melli prendre une brève inspiration. Le silence s'éternisa une minute, peut-être davantage.

Jack le regarda tout du long, sans détourner les yeux. Enfin, il déclara : « Alors, nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes. » Une fois de plus, le garçon surprenait le chevalier. Ils avaient beau avoir discuté toute la matinée, Taol n'avait toujours pas pris la mesure de Jack. Tantôt il était mûr, sérieux, posé, comme à présent ; l'instant d'après, il se montrait tout émerveillé, excité, voire naïf. Mais ce n'était qu'un enfant après tout – dix-neuf ans, pas plus -, alors à quoi d'autre pouvait-on s'attendre ?

Lentement, à force d'échanger leurs récits et leurs expériences, ils finissaient par mieux se connaître. Taol venait d'achever son histoire. Il avait raconté à Jack comment, près de six ans plus tôt, Bevlin l'avait chargé de retrouver un garçon mentionné dans une prophétie. Il lui récita la prophétie, ainsi que l'interprétation qu'en donnait le guérisseur ; il lui raconta Larne, et pourquoi l'île devait être détruite.

Jack le surprit une première fois en l'avisant que Larne ne lui était pas inconnue ; le jeune homme lui relata un récit de son cru, qu'il tenait d'un certain Lent-Goupil – l'histoire d'une fille née sur l'île. Taol se réjouit de cette occurrence : tout comme le fait qu'ils connussent tous deux Melli indépendamment l'un de l'autre, cela resserrait encore le cercle.

Le plus difficile pour Jack fut de raconter sa propre histoire. C'est avec une réticence non dissimulée qu'il admit finalement être capable d'user de sorcellerie. Il narra comment il s'était vu contraint de fuir Château Harvell, puis avait fait la rencontre de Melli avant qu'ils fussent tous deux capturés par Baralis ; comment ils s'étaient échappés et de quelle manière, au cœur de l'hiver halcus, ils s'étaient trouvés séparés. Il glissa sur les mois suivants, murmurant simplement qu'il avait été hébergé par une famille halcus. D'après son expression, Taol comprit qu'il y avait anguille sous roche mais n'insista pas pour connaître les détails, se rappelant les paroles de Bevlin : « *Nous avons tous une part en nous qui tient à demeurer dans l'ombre.* »

Le guérisseur était un sage.

Jack poursuivit son histoire, racontant qu'il avait été recueilli par un sorcier d'Annis, et qu'il était en train d'apprendre à dompter ses pouvoirs quand il avait appris quel danger courait Melli.

Enfin, d'une voix qui n'était guère qu'un murmure, il parla de ses sentiments vis-à-vis de Kylock. « J'ai l'impression que nous sommes liés l'un à l'autre, expliqua-t-il. Chaque fois que j'entends prononcer son nom, quelque chose me tire de l'intérieur. J'ai toujours eu la sensation de devoir me rendre à Brennes, et pourtant, il me paraît normal de ne pas y être arrivé avant que Kylock y soit aussi. »

Taol hocha la tête. Chaque mot de Jack éclairait davantage le tableau. Leurs existences à tous deux étaient truffées de connexions : Melli, Baralis, Larne, Brennes, et Kylock. Même Finaud et La Bousille. Malgré les centaines de lieues qui les séparaient, chacun de leur souffle les avait rapprochés.

Pendant toute la durée de la discussion, Melli était restée sagement allongée sur une paille. Chipeur était parfois présent, parfois non ; La Bousille se trouvait dans la petite cave attenante, à veiller sur Finaud, qui dormait toujours. Quant à Maybor, en dépit des protestations générales, il était sorti.

Pour l'instant, ils n'étaient que tous les trois : l'heure était venue d'aborder la question du lendemain. Taol sentit une légère pression sur son épaule ; la main de Melli lui caressa la joue.

« Vous allez devoir partir, déclara-t-elle doucement, épargnant à Taol la tristesse de l'annoncer lui-même. Les troupes de Haute-Muraille arriveront d'un jour à l'autre, et à ce moment-là, il sera difficile de s'échapper de la cité. » Elle tenta, vainement, de masquer la tension dans sa voix. « Par ailleurs, une fois le siège en place, l'attention de Baralis sera retenue ailleurs. Il n'aura plus le temps de me faire rechercher. »

Taol aurait voulu la croire, mais il connaissait Baralis : mille diversions ne suffiraient pas à le détourner de son gibier. « Nous partirons demain. » Tout en parlant, il leva la main et lia ses doigts à ceux de Melli. Il ne ratait aucune occasion de la toucher. « Le temps presse ; peut-être est-il déjà trop tard. La puissance de Kylock grandit de jour en jour ; il possède déjà les Quatre Royaumes, Brennes et le Halcus. Et bientôt Annis, qui sait ? » Taol secoua la tête. « Votre bébé et vous ne serez jamais en sécurité tant que Kylock et Baralis n'auront pas été stoppés.

— Je le sais, répondit Melli. Je veux que vous partiez. » Elle retira sa main, qu'elle posa sur son ventre. « Je porte en moi l'unique héritier de Brennes. Et il est de votre devoir, Taol, de veiller à ce que ce bébé prenne un jour la place qui lui revient de droit. » Elle s'exprimait de manière formelle, artificielle ; elle avait manifestement préparé ce discours pendant que Jack et lui discutaient. Taol fut touché par sa bravoure. Même ainsi, alors qu'elle avait tout à perdre, elle lui facilitait encore le départ.

« À quelle distance se trouve Larne ? demanda Jack.

— Quelques semaines de voyage. » Beaucoup plus en réalité, mais Taol voulait tant s'y trouver déjà qu'il n'avait pas l'impression de mentir.

« Nous aurons besoin de chevaux, de vivres.

— Nous pourrions nous en procurer hors de la ville. » Taol jeta un bref regard en direction de Melli, ne sachant comment elle prendrait

cette discussion. Il n'aurait pas dû douter de sa force, cependant, car elle déclara tout de go :

« Chipeur devrait avoir assez d'argent sur lui pour vous acheter un vaisseau de guerre.

— Le petit reste avec vous », répondit Taol.

Melli secoua la tête. « Non, Taol. Il est perdu en votre absence. Il ne ferait que broyer du noir jusqu'à votre retour. Laissez-le vous accompagner. » Elle avait au fond de ses yeux bleus une détermination farouche.

Et un caractère en acier trempé. « Très bien, concéda Taol. Chipeur vient avec nous. Maintenant, vous allez me promettre quelque chose. » Il n'attendit pas son assentiment. « La Bousille sait comment sortir en secret de la cité. Quand les troupes de Haute-Muraille auront dressé le camp, je veux qu'il aille les trouver avec un message leur disant qui vous êtes, de qui vous portez l'enfant, et leur réclamant asile. Si elles donnent leur accord, je veux que vous quittiez aussitôt la cité pour vous réfugier dans leur campement. » Taol regarda Melli droit dans les yeux. « Si je n'ai pas votre parole, je refuse de vous quitter. »

Melli acquiesça. « Mieux vaut l'ennemi que Baralis, dit-elle, faisant écho aux réflexions de Taol.

— Haute-Muraille n'est pas l'ennemi », intervint Jack. Melli et Taol le dévisagèrent tous les deux. « Brennes ne les intéresse pas – ils veulent seulement renvoyer Kylock dans les royaumes la queue entre les jambes. Si Melli leur apporte l'héritier ducal, ils l'accueilleront à bras ouverts. Même s'ils s'emparaient de la cité, ils savent qu'ils ne pourraient pas la diriger. Ils ne feraient qu'engendrer un autre empire. Installer l'enfant de Melli dans ses droits légitimes représente la seule manière de stabiliser le Nord une fois que Kylock aura été vaincu. Il faut à Brennes un dirigeant fort, incontestable, si le pays veut connaître la paix. »

Melli et Taol échangèrent un regard. Ce que disait Jack était pure vérité : les alliés nordiques avaient *besoin* de Melli. Taol se sentit soudain plus confiant. Melli pourrait aisément se glisser sous les remparts et gagner le camp adverse. « Je ne te savais pas politicien, Jack, dit-il.

— Moi non plus. »

Ils rirent – pour la première fois de la journée.

On frappa trois coups à la trappe. « Laissez-moi entrer, fit la voix de Maybor. Cette cour est trempée comme des latrines un soir de banquet. »

Jack grimpa jusqu'à la trappe et retira la barre de fermeture. Maybor soigna son entrée, se laissant descendre dans la cave tel un ange vengeur qui s'enfonce aux enfers.

« On vient de signaler l'armée de Haute-Muraille sur les collines, annonça-t-il. La guerre commence aujourd'hui. »

La pluie ne cessa qu'à la tombée de la nuit. Il avait plu abondamment toute la journée, comme pour effacer l'ardoise avant le début de la guerre.

Baralis, debout dans une alcôve couverte au sommet du palais ducal, regardait vers le sud en direction du campement ennemi qui grossissait rapidement. Un millier de feux de camp scintillaient dans les ténèbres, marquant chacun une petite partie du tout.

Tentes et engins de siège s'érigeaient derrière la colline. Depuis que la pluie s'était interrompue, Baralis pouvait entendre des bruits de bois qu'on sciait et de chevilles qu'on enfonçait à coups de marteau. La crête dissimulait efficacement ces activités, mais le chancelier pouvait deviner le genre de matériel qui se préparait : des béliers au toit de cuir durci pour protéger les assaillants de l'huile bouillante et du feu ; des tours d'assaut sur roues, aux dimensions exactes des remparts de Brennes ; des galeries de poutres surmontées d'un toit en fer, à l'abri desquelles des équipes de sapeurs commenceraient à creuser des tunnels sous la muraille. D'autres engins tels que trébuchets, catapultes, échelles seraient déjà montés, transportés entiers et en état de marche à travers les montagnes.

Baralis savait tout cela mais n'avait pas peur. Le duc de Brennes avait passé sa vie à fortifier sa ville et son palais de mille façons discrètes et minutieuses. Ainsi, les créneaux comportaient des volets de fer et non de bois. Le mur d'enceinte était le plus épais du Nord : atteignant une largeur de deux chevaux, il s'inclinait à la base pour faire ricocher vers l'ennemi les projectiles qu'on en lâchait. Même les tours des portes avaient été refaites à neuf, dotées des systèmes de herse les plus modernes et judicieusement surélevées. Une grosse pierre lâchée du haut des portails de Brennes frapperait le sol avec assez de force pour fracasser un bélier.

Le défunt duc avait apporté de si nombreuses modifications à ses défenses que Baralis en avait perdu le compte.

Au pire, si Haute-Muraille parvenait à franchir le mur d'enceinte et la muraille intérieure, le palais tiendrait encore. Car, en dépit de son appellation gracieuse, le palais ducal était la plus solide place forte des Terres connues. Nulle ne pouvait rivaliser avec ses tours rondes ou son réseau complexe de sarrasines, de souricières et de meurtrières. Sa position même, perchée au-dessus du Grand Lac, était unique. La seule voie d'approche envisageable était par le sud.

Oui, se dit Baralis en posant un doigt crochu contre la pierre, même si la cité de Brennes venait à tomber, il faudrait une intervention divine pour prendre le palais.

La question de la nourriture déciderait de l'issue du siège. Au cours de la semaine écoulée, la population s'était pressée en masse derrière les murs. Fermiers et petits propriétaires avaient apporté avec eux du grain et des troupeaux, mais les mercenaires et autres opportunistes voyageaient léger. Pour l'instant, la cité ne manquait pas de provisions mais après quelques semaines, voire quelques mois de siège, la situation prendrait une tout autre tournure. Faute d'un moyen de se réapprovisionner, la population gonflée commencerait à dévorer tout ce qui lui tomberait sous la main : chiens, chevaux, rats.

Baralis haussa les épaules. Même ainsi, la famine ne représentait pas vraiment un souci. La faim rendait les hommes désespérés, et les hommes désespérés remportaient les guerres.

Le chancelier quitta les remparts sans un regard en arrière. Le campement de Haute-Muraille l'effrayait bien moins qu'un certain mitron de Château Harvell. Il lui fallait s'entretenir avec les prophètes de Larne.

Il descendit d'un pas alerte. Il avait toujours su s'orienter dans le noir. Les ténèbres étaient ses maîtresses et les escaliers obscurs ses amis. Couloirs, galeries et passages plongés dans le noir l'entraînèrent à travers la nuit et sans même s'en apercevoir, le palais lui-même le raccompagna jusqu'à ses quartiers.

Craupe l'attendait, le creuset à la main, devant un feu ronflant. Il avait traîné le fauteuil près de la cheminée et préparé des mules en soie pour que Baralis remplace ses souliers de cuir détrempés. Maître et serviteur se connaissaient depuis plus de vingt-cinq ans et, dans des moments pareils, n'avaient guère besoin de mots.

Baralis se laissa tomber dans son fauteuil. Il procéda exactement à la même entaille qu'il avait déjà pratiquée tant de fois. La peau s'était durcie à force de coupures, mais le sang affleura rapidement.

Les vapeurs de la potion le propulsèrent vers le haut ; sa volonté le poussa en avant.

Ce jour-là, le trajet s'avéra difficile. L'autre monde était agité de courants inhabituels. Des perturbations saisirent le peu qui restait de lui, l'entraînant en spirale à la rencontre du froid scintillement des étoiles. Il dut les combattre tout le chemin. Le temps de parvenir à Larne, il se sentait las jusque dans les os qu'il avait laissés derrière lui.

Les quatre l'attendaient. Ils l'attendaient toujours.

Ce soir, Baralis n'avait ni le temps ni l'énergie de s'adonner à des joutes verbales. « Je crois que le chevalier a retrouvé celui qu'il cherchait. Un garçon du nom de Jack – mon ancien scribe. Il détient de grands pouvoirs, et s'il faut en croire la prophétie de Marod, il viendra bientôt pour vous détruire. » En dépit de sa fatigue, Baralis trouva une certaine satisfaction dans cette annonce. L'inquiétude manifeste des quatre faisait plaisir à voir.

Un conciliabule interne se tint rapidement entre eux. Enfin, le plus jeune formula leur pensée : « En êtes-vous certain ? »

Baralis aboya : « Je ne suis pas un domestique qu'on interroge.

— Qu'attendez-vous de nous ? » demanda le plus âgé d'une voix apaisante.

Peu enclin à se calmer, Baralis poursuivit : « Que vous m'aidiez à traquer le garçon. » Il réfléchit un moment, puis ajouta : « Et que vous honoriez votre promesse à propos de la guerre. Vous vous étiez engagés à soutenir la cause de Brennes. Quelle aide pouvez-vous m'apporter ?

— Nous allons mettre nos prophètes sur la piste du garçon, dit l'ancien avec des accents de réprimande. Quant à la guerre, Baralis, vous avez décidément la mémoire courte. Lors de notre dernière rencontre, n'avions-nous pas prédit que Haute-Muraille attendrait le mariage pour attaquer ?

— Une prophétie ne vaut pas transaction.

— Nous vous donnons les informations comme nous les recevons. Pour l'instant, je peux vous dire qu'Annis ne succombera pas au premier siège de Kylock et que les troupes de Haute-Muraille envisagent de percer une mine sous le rempart nord-est, directement vers le palais. Elles commenceront à creuser dès demain. »

Enfin quelque chose de précis dont il pouvait se servir ! Dans un siège, rien n'était aussi redoutable qu'une mine bien construite. Une fois creusée, puis enflammée, elle pouvait entraîner l'éboulement de bâtiments entiers. Baralis était très satisfait. Nul n'aurait pu deviner que Haute-Muraille s'attaquerait en premier lieu au palais. « Rien d'autre ? »

L'ancien s'exprimait par la pensée, non en paroles, mais il parvint malgré tout à produire l'équivalent d'un reniflement d'indignation. « Vous demanderiez le sang de nos prophètes si vous le pouviez. Il n'y a rien de plus. Contentez-vous de ce que vous avez. » Le plus âgé était sur le point de poursuivre quand il fut interrompu par un autre des quatre. Ils se concertèrent en secret, puis l'ancien reprit : « Aujourd'hui, l'un de nos prophètes a mentionné la fille, Melliandra. Elle sera prochainement entre vos mains. » Sa voix baissa d'un ton. « Cela vous suffit-il, Baralis ?

— Amplement.

— Dans ce cas, laissez-nous. Je vous contacterai quand nous en saurons plus au sujet du dénommé Jack. »

Baralis n'apprécia guère d'être renvoyé ainsi comme un valet, mais n'insista pas. Il venait d'apprendre qu'une des choses qu'il désirait le plus serait bientôt sienne. En volant vers son corps sans s'attarder en vains adieux, il jeta un coup d'œil vers le ciel : jamais la vaste courbe du firmament ne lui avait autant fait penser à une

couronne.

« Non, Chipeur. Gardes-en pour le voyage. » Melli repoussa la besace dans les mains du gamin. « Je ne peux pas tout prendre. » Elle se détourna vivement, heureuse de l'obscurité qui régnait dans la cave. Personne ne verrait ses yeux emplis de larmes.

Ils se montraient tous si gentils, si attentionnés. Jack et Taol parlaient à voix basse, s'interrompant çà et là pour lui presser la main et lui demander si tout irait bien. Elle avait l'impression d'assister à des funérailles – qui lui faisaient étrangement penser aux siennes.

C'était le matin. Aucune lumière ne s'infiltrait encore par les fentes autour de la trappe, mais on entendait par contre toutes sortes de bruits inquiétants. Des bruits de bataille. Les premiers missiles s'écrasaient à grand fracas contre le rempart sud ; de temps en temps, la cave entière vibrait et craquait. Melli avait les nerfs à fleur de peau. Elle voulait que Jack et Taol s'en aillent, tout de suite, afin qu'elle pût se reprendre et retrouver un peu de sérénité. Le tumulte de la bataille serait encore supportable, mais l'atmosphère chargée de culpabilité créée par les trois qui partaient devenait insoutenable.

Elle s'essuya les yeux dans l'ombre, puis se retourna pour dire à Taol : « Écoutez, il faut vraiment que vous partiez. Vous avez déjà beaucoup trop attendu. Il fera jour dans moins d'une heure, maintenant. Allons, rassemblez vos affaires. » Elle savait qu'elle devait avoir l'air en colère, mais la colère était la seule chose qui empêchait sa voix de se briser. Taol la regarda avec douceur.

Melli n'y tint plus. « Taol, je ne suis ni une invalide ni une relique sainte. Je me sentirai plus tranquille quand vous serez en route. » Ses larmes coulèrent malgré elle ; une fois encore, elle se tourna dans l'ombre.

Taol se trouvait juste un pas derrière elle. Cette fois, il ne lui prit pas la main, mais l'embrassa sur les lèvres. Non pas un baiser qu'on donne à une relique, ou à une invalide. Mais un baiser que partagent deux amants passionnés – leur tout premier. Taol referma les bras autour de ses épaules et la serra très fort. Puis se détacha, trop vite. Prenant son menton au creux de ses mains larges et compétentes, il dit : « Jurez-moi que vous serez là à mon retour. »

Elle le regarda droit dans les yeux sans répondre.

« *Jurez-le moi.* »

Elle ne l'avait encore jamais vu ainsi. Il tremblait de tout son corps ; sa main lui broyait le menton, et l'expression de son visage était presque effrayante. Melli réalisa qu'il avait *besoin* de cette promesse.

« Je le jure », dit-elle. Et en disant cela, Melli comprit qu'elle le pensait – elle resterait en vie jusqu'à son retour, quoi qu'il pût lui en coûter.

À ces mots, Taol se détendit visiblement. Il la lâcha.

« Tu es prêt, Taol ? » C'était Chipeur, qui arrivait par-derrière. « L'aube approche, et nous devons quitter la ville avant le jour. »

Taol jeta un dernier regard inquisiteur à Melli, puis se détourna, empoigna son sac et déclara : « Je suis prêt, Chipeur. Et toi, Jack ? »

Le jeune homme n'avait pas dit grand-chose depuis qu'ils avaient été réveillés deux heures plus tôt par l'assaut nocturne des troupes ennemies. En fait, il n'avait pas dit grand-chose non plus la journée précédente ; la veille au soir, quand ils avaient ouvert une barrique pour célébrer leur dernière soirée tous ensemble, Jack avait bu moins que les autres et il avait été le premier à partir se coucher.

Melli se leva et s'approcha de lui. Il devait avoir le cerveau en ébullition, songea-t-elle. Hier, il avait appris que lui seul pouvait mettre un terme à l'empire que Kylock et Baralis étaient en train de forger. Melli avait du mal à se représenter le poids d'une telle responsabilité. Elle se morigéna pour la complaisance avec laquelle elle s'apitoyait sur son propre sort, alors que d'autres, en particulier le jeune homme qui se tenait devant elle, portaient un fardeau autrement plus lourd. On lui demandait simplement de rester en vie et de donner naissance à un bébé en pleine santé ; Jack, lui, devait mettre fin à une guerre.

« J'ai peine à croire que nous ne sommes réunis que depuis trois jours », dit-elle en lui souriant gentiment.

Il acquiesça. « C'est toujours mieux que rien. » Il accrocha son regard, le soutint ; tous deux surent qu'il n'y avait rien à ajouter.

Chipeur toussota discrètement. « Tenez, Melli, dit-il en lui offrant son sac sensiblement allégé. « J'en ai gardé un peu, comme vous me l'avez demandé. »

Melli sourit. Quand elle releva la tête, Jack et Taol s'étaient placés sous la trappe. Ils étaient chargés de provisions, de sacs de couchage jetés en travers des épaules, de sacs accrochés à la taille. Et d'armes – tant d'armes : des dagues glissées dans la tunique, des épées pendues au ceinturon. Taol portait même un arc court dans son dos.

Jack sortit le premier, puis Chipeur, et enfin Taol. La Bousille leur fit passer le reste de leurs fournitures à travers la trappe. Finaud, assis sur un banc contre le mur, paraissait encore faible, mais commençait à se sentir mieux. Taol avait consacré de précieuses heures ce matin à

montrer à Melli comment soigner sa blessure.

Maybor n'était pas fâché de les voir s'en aller. Il ne croyait nullement à leur entreprise, mais ne s'était pas gêné pour les encourager à partir. Melli contempla son père un moment ; elle avait beau l'aimer, il avait tort sur ce point.

Finaud leur cria un conseil de dernière minute pour le voyage, puis tout le monde se dit au revoir. En entendant Taol lui faire ses adieux, Melli perdit brusquement son sang-froid. Elle escalada précipitamment les caisses, pour grimper vers la trappe. « Taol, s'écria-t-elle en se maudissant pour sa faiblesse. Taol ! »

Le chevalier se coucha au bord de l'ouverture. Il lui attrapa la main et la hissa jusqu'à lui d'une traction vigoureuse. « Jurez-moi que vous reviendrez, dit-elle.

— Tant qu'il me restera un souffle dans la poitrine et une goutte de sang dans les veines, je jure de tout faire pour revenir à vos côtés. » C'était un serment, et il fut prononcé comme tel.

Ils se dévisagèrent un moment, puis Taol déposa un baiser sur son front. Sans ajouter un mot, il la fit redescendre lentement dans les bras de Maybor qui l'attendait. La dernière chose que Melli vit de lui fut le scintillement de son épée alors qu'il s'éloignait dans la cour.

« Maître, quelqu'un demande à vous voir.

— Qui que ce soit, dis-lui de repasser, sombre crétin. Je suis beaucoup trop faible pour recevoir des visites aujourd'hui.

— Mais c'est un infirme, maître. Il a besoin d'une canne pour marcher. »

Baralis connaissait la tendresse de Craupe à l'égard des infirmes : son colossal serviteur n'avait-il pas en permanence un rat à trois pattes sur lui ? « Très bien, concéda-t-il. Dis-moi au moins de qui il s'agit.

— Il dit qu'il s'appelle Skaythe, maître. Qu'il est le frère de Blayze. »

Baralis sirota sa bière aux épices. Il était assis près du feu, dans un confortable fauteuil à haut dossier. Et il était habillé car, quelle que fût sa faiblesse, il prenait toujours grand soin de présenter une apparence de force. Son dernier voyage à Larne l'avait laissé physiquement épuisé, mais son esprit était plus actif que jamais. Ainsi donc, le frère de Blayze désirait le voir. Il fit signe à Craupe de l'introduire ; sa curiosité avait été piquée.

L'homme qui fit son entrée n'avait rien d'un infirme. Certes, il s'appuyait sur une canne et sa jambe gauche trahissait une raideur au niveau du genou, mais il ne se déplaçait nullement comme un invalide. Il avançait avec assurance, bien droit, avec une sorte d'arrogance. Il marcha jusqu'à Baralis et lui offrit son avant-bras à serrer.

Baralis déclina l'offre en secouant la tête. Il n'avait aucune envie de montrer ses mains à un inconnu. Skaythe s'assit sans y être invité, posant sa canne contre le bureau : longue et droite, elle comportait juste sous le pommeau un renflement large comme la main qu'on avait rayé, à l'évidence pour permettre une meilleure prise en main. Au-dessus du nœud de bois, cependant, saillait une pointe en acier poli. Cette canne était une lance à peine déguisée,

Baralis contempla l'homme auquel elle appartenait. Il était semblable à Blayze, mais plus âgé, plus trapu, plus coriace. « Dis-moi quelle affaire t'amène, puis va-t-en.

— Mon affaire est aussi la vôtre, messire Baralis. » Skaythe sourit, dévoilant des dents tout de guingois. Il prit son temps avant de s'expliquer, s'installant confortablement dans son fauteuil. « L'assassin de Catherine est également celui de mon frère. Vous voulez le retrouver ; moi aussi. Je dis, unissons nos efforts afin d'accomplir ce qu'aucun de nous ne pourrait réussir tout seul. »

Baralis n'appréciait guère que l'on pointât le doigt sur ses faiblesses, mais il retint la réplique cinglante qui lui brûlait les lèvres et la ravala avec une gorgée de vin aigre. Il pouvait se servir de cet homme. « Qu'attends-tu de moi ? demanda-t-il.

— De l'argent, des informations » – Skaythe haussa les épaules « l'accès à vos facultés particulières. »

Baralis se pencha imperceptiblement en avant ; il prit une profonde inspiration, laissant l'air s'attarder dans ses poumons. La situation devenait de plus en plus intéressante. Ainsi, Skaythe pratiquait la sorcellerie. Voilà qui pouvait s'avérer très utile en vérité. Érudant le sujet, Baralis demanda : « Tu cherches donc à traquer le chevalier ?

— Personne ne connaît la cité de Brennes mieux que moi. La prochaine fois que vous aurez une *intuition*, répondit Skaythe en soulignant le mot pour bien montrer qu'il savait parfaitement d'où venait ce genre d'intuitions, venez me trouver d'abord. Je n'irai pas tout gâcher et laisser filer tout le monde ainsi que la Garde royale l'a fait. »

Baralis haussa un sourcil. Skaythe avait manifestement une haute opinion de lui-même. « Et si je te disais que le chevalier a l'intention de quitter Brennes pour partir vers le Sud ?

— Alors, je partirai pour le Sud moi aussi. » Skaythe ne se laissa pas démonter. Ses mains jouaient machinalement sur le renflement de sa canne. « Je connais bien le Sud. Je peux chevaucher plus vite que n'importe qui. Personne à Brennes n'est de taille à m'affronter avec une dague, et je n'ai encore raté aucune cible sur laquelle j'avais posé les yeux. »

Cette rencontre se révélait décidément des plus heureuses.

Skeythe était en tous points l'homme dont il avait besoin : déterminé, compétent, mortel et, par-dessus tout, sacrificable. Baralis décida de l'éprouver un peu. « Que me répondrais-tu si je te disais que je souhaite la mort d'une deuxième personne ? Un homme qui voyagera en compagnie du chevalier ? »

— Je dirais qu'il vous en coûtera davantage que mes frais. »

Baralis sourit, dévoilant des dents plus carnassières que celles de Skeythe ne le seraient jamais. « Marché conclu, l'ami. »

Le visage de Skeythe ne trahit aucune émotion. « Si je dois quitter la ville, je veux deux cents pièces d'or au minimum. J'aurai peut-être besoin de changer de monture, de verser des pots-de-vin, d'acheter des renseignements, sans parler des frais habituels d'un voyage. »

— Sans parler des frais, concéda Baralis avec un léger hochement de tête.

— Bien entendu, plus vous m'enverrez loin dans le Sud et plus il vous en coûtera. »

Baralis acquiesça de nouveau. « Bien entendu. »

À en juger par le soleil, qui luttait pour capter l'attention derrière un banc de nuages haut dans le ciel, il ne devait pas être loin de midi. Après avoir rampé toute la matinée dans la boue sur les coudes et le ventre, ils rampaient maintenant sur de la paille brûlée. Jack eut un sourire maussade : la boue avait été beaucoup moins rêche.

Ils avaient quitté la cité juste avant l'aube. Puisque l'armée de Haute-Muraille attaquait le rempart sud-ouest, ils avaient pris au sud-est. Déjà, les cadavres commençaient à s'empiler. On avait manifestement fermé les portes la nuit dernière, et les gens qui avaient attendu toute la nuit pour entrer dans Brennes s'étaient fait massacrer sur place.

Taol avait insisté pour qu'ils rampent dès le départ sur le sol tendre, trempé de sang, pour ne pas risquer de se faire repérer par un archer à l'œil vif. Chipeur s'était coulé dans la boue telle une sangsue, le menton au ras du sol, le nez en l'air, traînant son sac de couchage derrière lui comme un enfant désobéissant. Taol procédait par mouvements silencieux, efficaces – à l'évidence il avait déjà fait ce genre de choses. Son visage était sombre et facile à décrypter ; il disait : *Ne me parlez pas, ne m'embêtez pas, j'ai suffisamment de mes propres problèmes.*

L'ayant vu avec Melli un peu plus tôt, Jack devinait sans peine quels étaient ces problèmes. Taol avait dû se faire violence pour s'arracher à Melli. La séparation n'avait pas été difficile ; elle s'était révélée désastreuse. Et l'expression hantée des yeux bleu clair du chevalier indiquait que si son corps était bien là, dans les champs calcinés de la campagne de Brennes, son esprit se trouvait encore en

ville auprès de la femme qu'il aimait.

Jack ne fit rien pour le déranger. Tous trois franchirent donc en silence les champs encore fumants. La cendre et la paille brûlée s'insinuaient dans leurs poumons, le chaume sec et noirci leur éraflait les joues et les mollets. Tout était mort : l'herbe calcinée à la racine, les souris grillées jusqu'à l'os, des milliers et des milliers d'insectes réduits à de minuscules filigranes – pareils à des flocons de neige, mais noirs.

De temps en temps, ils croisaient une route. Des gens y déambulaient sans but, pauvres hères hébétés qui n'avaient nulle part où aller depuis que la cité s'était refermée pour le siège.

Ils apercevaient parfois des soldats de Haute-Muraille, torche à la main, affairés à incendier tout ce qui n'avait pas encore brûlé : granges, villages, fermes. Jack ne vit guère de différence entre Kylock brûlant les champs et Haute-Muraille brûlant les bâtiments. Les cendres du premier ressemblaient beaucoup à celles de la seconde.

Le soleil réussit à repousser un nuage, brièvement, baignant les champs de lumière. Jack se retourna un moment pour regarder la ville. Ses remparts brillaient comme de l'argent martelé. Haute-Muraille n'aurait pas la partie facile pour briser Brennes.

Jack fut tout de même surpris par le peu de distance qu'ils avaient couvert. Bien qu'ils fussent partis depuis six heures maintenant, ils se trouvaient encore tout près de la cité. À moins qu'il ne s'agisse que d'une impression, tant les murs étaient hauts et massifs ?

Il reprit sa reptation en haussant les épaules. Au bout d'un moment, Taol leva la main – un signe convenu pour qu'ils s'arrêtent. *D'autres soldats de Haute-Muraille ?* se demanda Jack. Taol leur fit signe de s'approcher de lui en restant à plat ventre.

« C'est le dernier champ de blé, siffla Taol. Ensuite, ce sera la rase campagne. Rien que des pâturages. Cela va devenir difficile de rester cachés. Si nous repérons quelqu'un, il y a des chances pour qu'il s'agisse de mercenaires ou de réfugiés cherchant à gagner Brennes. Si on vous pose la question, nous sommes des marchands de Lambois qui fuyons la ville, mais nous avons peur de prendre plein ouest à cause de Haute-Muraille. C'est moi qui parlerai. Entendu ?

— Et si nous apercevons des soldats de Haute-Muraille ? s'enquit Chipeur.

— Jusqu'à trois, nous les tuons ; s'ils sont davantage, nous courons. » Taol regarda Jack, qui acquiesça. « Bon, il y a un petit bosquet juste devant. Je propose de pousser jusque-là, puis de faire une pause. J'ai l'intention de me débarrasser de cette maudite herbe sèche sur ma tunique et de me rincer un peu le gosier. D'accord ? »

Dix minutes plus tard, ils étaient assis autour d'une petite mare, sans doute un ancien étang, à manger des gâteaux au miel en sirotant

le meilleur cognac de Cravin. La veille, Taol avait chargé Chipeur de s'occuper des provisions et à l'évidence le gamin n'aimait pas voyager léger, car il n'y avait au menu ni pain sec ni viande séchée – rien que des aliments au miel, au sucre, ou aux deux. Ainsi que du fromage.

Ils mangèrent en silence. Chipeur avait sorti une pince à épiler de sa besace et retirait les brins de paille brûlée fichés dans ses braies avec la délicatesse d'un nobliau de la cour. Taol s'était contenté d'ôter sa tunique et de la battre contre le tronc le plus proche. Jack n'avait pas encore entrepris d'opération similaire. Il tentait toujours de faire le point sur ce qui lui arrivait. En fait, il ne faisait rien d'autre depuis trois jours : s'efforcer de ne pas se laisser dépasser par les événements.

Même maintenant, il ne saisissait pas tout. Selon Taol, il était celui dont parlait une vieille prophétie, la personne supposée mettre un terme à la guerre et aux abominations de Larne. Trois semaines plus tôt, à Annis, on lui avait parlé d'une autre prophétie qui, croyait-il, le concernait également. Il avait délibérément évité de repenser au boulanger du poème, mais après sa rencontre avec Taol, tout lui semblait plus difficile à ignorer ou à nier. Jack avait l'impression que des forces très anciennes étaient à l'œuvre sur lui, donnant corps à son destin, contrôlant le moindre de ses gestes et le forçant à se voir lui-même sous un éclairage neuf terrifiant.

Depuis deux jours, il évoluait à travers une sorte de stupeur hébétée, comme si une force invisible l'avait cogné sèchement dans le ventre et le tirait désormais vers le sud pour la curée. Son corps entier se ressentait encore du coup. Il n'arrivait même plus à réfléchir clairement. Il voulait se rappeler la formulation exacte de la prophétie de Taol, mais les détails lui échappaient. Notamment quelque chose à propos de deux maisons, et d'un fou qui connaîtrait la vérité. Il aurait aimé demander au chevalier de la lui réciter une fois de plus, mais ne voulait pas admettre qu'il avait oublié une chose aussi importante.

Tout était arrivé si vite. Il avait trop de choses à absorber Jack jeta un rapide coup d'œil en direction de Taol. Le chevalier était adossé contre un arbre, en train de retendre son arc. Jack trouvait incroyable que l'homme qui se tenait en face de lui ait passé cinq ans de sa vie à le rechercher. C'était le genre de choses dont on faisait les légendes ; il ne se sentait pas digne d'une pareille quête. Il n'était qu'un mitron de Château Harvell, pas un sauveur ni un héros sans peur et sans reproche.

Larne doit être détruite, avait dit Taol. Kylock doit être renvoyé chez lui

Comment, au nom de Bore, était-il supposé accomplir de tels exploits ? Pourquoi était-ce à lui qu'incombait cette responsabilité ? D'autres personnes devaient forcément être mieux placées que lui ! Haute-Muraille disposait d'une armée, les chevaliers avaient leurs

frères, Kylock pouvait compter sur Baralis et Larne sur ses prophètes. Lui n'avait personne.

Enfin, ce n'était pas tout à fait exact. Il avait Taol et Chipeur, mais il ne voulait pas de cette responsabilité pour autant. On lui donnerait un bataillon de soldats et tout un chargement d'épées qu'il se refuserait encore à être l'élu.

Melli et Taol l'avaient traité exactement de la même façon : en supposant d'emblée qu'il accepterait le rôle qu'ils voulaient lui voir jouer. Personne ne lui avait demandé s'il avait envie de se rendre à Larne ; tout le monde avait considéré sa décision comme acquise. Mais pourquoi le ferait-il ? Oh, il avait entendu parler des prophètes, et devait bien admettre que la perspective de se retrouver ficelé à vie sur un rocher n'avait rien d'agréable, mais cette pratique se perpétuait depuis des centaines d'années maintenant, alors pourquoi tout le monde avait-il décidé subitement que c'était à lui d'y mettre fin ? Il n'avait aucun lien avec l'île. Les prophètes de Larne ne lui avaient rien fait. L'obligation de les détruire aurait au moins dû incomber à quelqu'un qui les avait connus, ou avait eu maille à partir avec eux. Comme Taol.

Jack repoussa ses cheveux en arrière. Il se sentait las, confus. Tout cela le dépassait ; il y avait tant de choses à prendre en considération, tant de choses qui demeuraient inexplicables.

Qu'était-il censé faire lorsqu'ils auraient atteint leur destination ? Comment pouvait-il anéantir Larne ? Certes, il savait accomplir quelques tours avec l'air ou le métal, mais il ne pouvait pas déclencher un tremblement de terre, un raz-de-marée ni rien de ce genre susceptible de faire disparaître une île entière.

Et s'il échouait ? Qu'advierait-il de Melli, à Brennes ? Jack ne connaissait rien aux prophéties, même si Taol semblait croire dur comme fer à la nécessité de détruire Larne pour que l'enfant de Melli pût occuper un jour sa place légitime. Soudain, Jack eut envie de retourner en courant jusqu'à Château Harvell. Ses responsabilités lui paraissaient trop lourdes, l'enjeu trop grand, et il en savait beaucoup trop peu. En vérité, il avait peur. Melli et Taol avaient placé leur confiance en lui, et il n'était pas du tout certain d'en être digne.

En dépit de ses doutes, Jack ne remit pas en cause une seule fois qu'il fût l'homme de la prophétie. D'une certaine manière, il le savait longtemps avant de rencontrer Taol. Non pas en ce qui concernait la prophétie, bien sûr, mais qu'il était étroitement lié à Kylock, à Baralis et à la guerre. Il sentait depuis des mois qu'il avait un rôle à jouer dans cette affaire, et depuis le début, il n'avait cessé de se diriger vers Brennes. Que Taol l'eût retrouvé là-bas au moment où il arrivait n'était pas une coïncidence. Certainement pas.

Jack prit conscience que Taol n'était plus adossé à son arbre. Le

chevalier se tenait debout derrière lui ; il tendit le bras et lui mit la main sur l'épaule.

« Tu n'es pas seul », dit-il.

Jack fit volte-face pour croiser son regard. Il tenait toute prête une réplique cinglante, mais devant le visage du chevalier les mots moururent sur ses lèvres. Il n'était pas le seul à ne pas avoir le choix l'homme qui lui faisait face non plus. Pour rien au monde, Taol n'aurait *choisi* d'abandonner Melli. Il l'avait fait parce qu'il devait le faire.

Subitement, les mots du chevalier prirent tout leur sens : ils signifiaient plusieurs choses, dont chacune les liait plus étroitement l'un à l'autre. Il *n'était pas* seul, et cela risquait d'être davantage qu'un simple réconfort ; il se pouvait fort bien que ce soit son unique avantage.

« Allez, Jack, dit Taol en lui tendant la main. Tâchons d'avancer un peu avant la tombée de la nuit. » Le chevalier fut heureux de voir que le jeune homme avait retrouvé le sourire. Il l'observait depuis quelque temps, et deviner à quoi il pensait n'avait rien de difficile. Voilà pourquoi il s'était approché : pour le rassurer dans la mesure de ses moyens. Les belles paroles lui firent défaut, bien sûr ; comme toujours. Il se contenta donc de lui offrir sa main et de lui dire la seule chose qui avait vraiment de l'importance : « *Tu n'es pas seul* »

Taol avait vécu suffisamment longtemps pour apprécier la valeur de ces mots. Bien des années auparavant, Tyren avait changé sa vie en lui disant exactement la même chose.

Le temps n'importe guère à ceux qui sont emprisonnés, tourmentés, ou frappés par un deuil. Les jours et les nuits ne sont pour eux que des ombres au milieu des ténèbres de l'existence.

Aujourd'hui encore, Taol n'aurait pas su dire combien de temps s'était écoulé entre l'instant où il avait appris la mort de ses sœurs et la nuit où il s'était retrouvé à Valdis. Les semaines et les mois revêtent la puissance d'une vie entière pour un homme qui a perdu son âme. Car c'était bien ce que Taol avait perdu ce jour-là, dans les marais : le centre de son être – son cœur, sa famille, son âme. Ses sœurs étaient mortes, et tandis qu'il était occupé à se couvrir de gloire à Valdis, elles refroidissaient dans leur tombeau.

Il ne pouvait pas rejeter la faute sur son père. L'homme était un ivrogne, un bon à rien, et Taol l'avait toujours su. Il n'aurait jamais dû lui confier ses sœurs, n'aurait pas dû se laisser abuser par quelques paroles habiles et une bourse pleine d'or. Son père avait peut-être eu de la chance aux cartes, mais *lui* aurait dû savoir que gagner ne changeait pas un joueur, que cela ne faisait que l'encourager, au contraire.

Taol se maudit lui-même. Il n'avait tout simplement pas réfléchi. Il avait couru au *Jonc des marais* à Grivinge à l'instant même où son père avait pris sa place.

En y repensant maintenant, Taol se souvenait encore de la colère qu'il avait ressentie au retour de son père, de sa brève flambée de jalousie lorsqu'il avait vu à quel point ses sœurs adoraient leur papa, de la rage sourde qui l'avait progressivement envahi et entraîné loin de la maison avant l'aube. À l'époque, il s'était dit qu'il était enfin libre, mais curieusement, la liberté avait déjà un goût amer, et il s'écoula plusieurs mois avant qu'il parvînt à l'effacer de sa bouche.

Trois ans plus tard, il payait le prix de son impétuosité et de sa rage. Du jour où il revint aux marais, sa vie s'interrompit. L'espoir était mort ce matin-là, et sa perte salissait tout : Valdis, son deuxième cercle fraîchement marqué, ses rêves de grandeur et ses projets d'avenir n'avaient plus la moindre signification. Son orgueil était la cause de tout cela.

Taol avait tailladé ses cercles, jeté son épée et cravaché furieusement sa monture. Il n'avait aucune destination, rien que le désir brûlant de partir loin des marais aussi vite que possible. Ce fut la pire période de sa vie. La seule manière pour lui de s'empêcher de penser fut de chevaucher comme un démon sans jamais regarder en arrière. Quand son cheval épuisé finit par s'abattre sous lui, Taol se releva en le maudissant. Il s'éloigna à grands pas, abandonnant la pauvre bête à une lente agonie. Il en avait honte aujourd'hui, surtout quand il repensait à l'endroit où le cheval l'avait conduit.

Quand le jour s'était levé le lendemain, Taol avait découvert un terrain familier. Il était dans la vallée juste au sud de Valdis. Il avait chevauché si dur sans prêter attention à l'espace ni au temps qu'il fut sincèrement surpris de se retrouver là. Mais peut-être cela avait-il été sa destination depuis le début. En baissant les yeux sur ses cercles – souillés de sang séché, gonflés par l'infection – Taol avait décidé d'aller trouver Tyren pour lui annoncer qu'il ne pouvait plus être chevalier. Il lui devait au moins cela.

Tyren était désormais chef de l'ordre, mais en dépit de son rang élevé, il descendit voir Taol dès qu'il apprit son retour. Il tenait à la main une lettre, qu'il glissa dans sa tunique avant d'attirer Taol à lui pour une accolade chaleureuse.

Taol se raidit et le repoussa.

« Qu'y a-t-il, mon fils ? » demanda Tyren. Ses yeux tombèrent sur le bras du chevalier. « Que s'est-il passé ? »

Taol finit par s'effondrer. Tombant à genoux, il se mit à sangloter comme un bébé. « Elles sont mortes, répéta-t-il sans fin. Elles sont mortes. »

Tyren l'entoura de ses bras. On apporta des couvertures et deux

flasques de cognac. « Ta famille ? » s'enquit-il doucement en lui offrant une des flasques.

Taol fit oui de la tête. Il essaya de parler, mais les mots ne vinrent pas. Il n'y avait *pas* de mots pour raconter ce qui était arrivé à sa famille. À la place, il dit : « Je ne peux plus être chevalier. »

Tyren porta les doigts à sa tunique, sous laquelle on distinguait clairement la bosse que faisait la lettre. « Mon fils, déclara-t-il avec beaucoup de gravité, la chevalerie a besoin de toi. J'ai besoin de toi. Je ne te laisserai pas partir. »

Taol secoua la tête avec fureur. « Comment un homme qui a perdu son âme pourrait-il être chevalier ? »

Tyren lui donna alors la seule réponse capable de faire une différence. « Tu n'es pas seul, dit-il. Chacun de nous porte son propre désespoir. Le troisième cercle n'est rien, s'il n'est pas payé par le sang et le sacrifice. Il te faut connaître la douleur et la souffrance avant d'atteindre la grandeur. Tu n'es pas le premier chevalier à perdre sa famille. Tous ceux qui rejoignent Valdis doivent renoncer à leur passé.

« Tu dois à présent parvenir à donner un sens à la mort de tes sœurs – c'est la seule manière de regagner ton âme. Pars maintenant, et je te garantis que tu le regretteras pour le restant de tes jours. Tu vivras et mourras dans la honte, l'échec et les tourments. Reste, fais ce que j'attends de toi, et je te jure que tu connaîtras la rédemption. »

Tyren ressemblait à un dieu en disant cela. Ses yeux bruns brûlaient d'une flamme divine. Taol *crut* en lui.

Il s'inclina profondément devant la grandeur de l'homme qui se tenait devant lui et demanda : « Qu'attendez-vous de moi, mon seigneur ? »

Tyren avait sorti la lettre de sa tunique. Il l'agita vers Taol, sans toutefois la dérouler. « J'ai reçu ceci aujourd'hui d'un guérisseur du nom de Bevlín. Il me demande de lui envoyer un chevalier. Il a besoin de retrouver un garçon qui aurait le pouvoir de stopper une guerre avant qu'elle n'éclate... »

« Non, La Bousille, je te le dis, le pire danger qui guette le soldat n'est pas le feu d'Isro.

— Pourtant, le feu d'Isro consume tout ce qu'il touche, Finaud : la pierre, le fer, le cuir bouilli... Il brûle même sur l'eau.

— Aye, mais un ami peut toujours te sauver en te pissant dessus, vois-tu. Rien de tel que l'urine pour éteindre le feu d'Isro. » Finaud hocha la tête d'un air entendu. « Non, le pire que puisse recevoir un soldat sur la tête, c'est un lapin crevé.

— Un lapin crevé ?

— Aye, La Bousille. Tout le monde sait qu'il n'y a rien au monde qui pue davantage. C'est un véritable supplice. J'en suis malade rien que d'y penser.

— Mais pourquoi des lapins, Finaud ? Pourquoi pas des putois ?

— Ne t'ai-je pas déjà touché deux mots des étranges pratiques d'accouplement des lapins ?

— Si fait.

— Alors, je crois qu'il est temps que tu franchisses un cap décisif dans ta réflexion et que tu additionnes enfin deux et deux. »

La Bousille fronça les sourcils, parut momentanément perplexe, prit une gorgée de vin puis eut un sourire triomphal. « Aaah. N'en dis pas plus, Finaud. »

Finaud sourit avec une fierté de professeur. S'installant plus confortablement sur sa paillasse, il dit : « Tu sais, Kylock a eu une sacrée veine de découvrir ce tunnel creusé par Haute-Muraille.

— Aye. Qui aurait cru qu'ils tenteraient de miner directement vers le palais ?

— Les événements ne tournent pas toujours en sa faveur, cependant. Quand ils ont fait une brèche dans le mur hier, près de cinq cents heaumes noirs sont morts pour les repousser. On dit que ça été un vrai carnage.

— La brèche n'est toujours pas rebouchée, tu sais. Je l'ai vue de mes propres yeux. Ils l'ont barricadée avec des poutres et ont creusé une tranchée tout autour, mais à mon avis, il suffirait d'un assaut bien mené pour la rouvrir. »

Finaud hocha la tête. « Demain à cette heure, ce ne sera plus notre problème. As-tu la lettre sur toi ?

— Aye, mais elle est cachetée. Dame Melliandra me l'a remise il y a une heure. Elle ma dit de la porter à l'ennemi avant les premières lueurs de l'aube.

— Tu n'as pas peur, n'est-ce pas ?

— Eh bien, je me demandais si je ne devrais pas emporter un drapeau blanc ou je ne sais quoi. Histoire qu'ils ne me tirent pas dessus. »

Finaud réfléchit un moment. « Je crois que tu ferais bien, La Bousille. Ce serait plus prudent. Naturellement, quand ils sauront de qui vient cette lettre, ils t'accueilleront à bras ouverts. Messire Maybor affirme avoir vu les couleurs du duc flotter au-dessus de la tour de siège de Haute-Muraille. Ils prétendent déjà combattre au nom de l'héritier ducal.

— Messire Baralis a donné l'ordre de faire abattre ces couleurs dès qu'il les a vues, cependant.

— Eh oui. C'est bien le dernier endroit où il a envie de les voir. »

La Bousille vida son verre de vin. Après un regard circulaire sur la cave pour s'assurer qu'ils étaient seuls, il murmura : « Les troupes de Haute-Muraille ne sont pas seules à prendre fait et cause pour dame Melliandra. Il y a pas mal de gens dans la cité qui seraient prêts à la soutenir de préférence à Kylock. Aujourd'hui encore, j'ai vu la garde ducale emmener deux hommes sur la place du Vieux Tavernier. Ils haranguaient la foule, en clamant qu'ils préféreraient obéir au fils bâtard du duc qu'à un roi étranger assoiffé de sang. »

Finaud secoua lentement la tête. « Kylock ne tolérera jamais ce genre de discours, La Bousille. Il fera trancher la langue de quiconque prétendra contester son autorité. »

Les deux gardes devinrent subitement muets en voyant messire Maybor passer dans la cave principale en direction de la trappe.

« Garde un œil sur Melliandra en mon absence », ordonna-t-il à La Bousille avant de resserrer les pans de son manteau. Puis il escalada l'échelle récemment installée et sortit dans la nuit.

« Étrange », commenta Finaud en poussant La Bousille avec son verre vide.

La Bousille le resservit promptement à la plus proche des trois barriques environnantes. Petit à petit, les deux compères essayaient tous les tonneaux de la cave. Ils avaient trouvé plusieurs mauvaises cuvées jusque-là, mais aucune véritablement imbuvable.

« Quoi donc, Finaud ?

— Que le vieux Maybor emporte un grand manteau par une nuit pareille.

— Tu marques un point, là. C'est sûrement la nuit la plus chaude de l'année. »

Sitôt la trappe retombée derrière lui, Maybor ôta son manteau et le fourra dans un coin sombre de la cour du boucher. L'endroit empestait le sang, mais Maybor ne s'en souciait guère. Depuis des mois qu'il dormait dedans, le vieil habit gris infesté de puces avait complètement perdu le peu d'élégance que le tailleur d'origine y avait mise.

Malgré la nuit tombante, il restait encore assez de lumière pour que Maybor pût admirer la belle teinte cramoisie de sa tunique couleur qui ne manquerait pas d'impressionner les garces. Pas mécontent de cette grandeur ténébreuse que lui révélait le crépuscule, Maybor sourit, traversa la cour et s'enfonça dans les rues de la cité.

Pendant qu'il marchait, le bombardement de Haute-Muraille faisait trembler les bâtiments et illuminait le ciel au sud-ouest. Las de frapper les remparts toute la journée, les alliés nordiques avaient décidé de régler leurs catapultes un peu plus haut et leurs missiles passaient désormais *au-dessus* des créneaux, pour retomber sur la ville. Le plus terrible restait le bruit : le grondement à vous retourner l'estomac des engins de sièges, le martèlement de la pierre se fracassant contre la pierre, le chuintement léger des arcs longs et les hurlements stridents, obsédants des blessés.

En entendant les bruits de la guerre, Maybor, en route vers les quartiers est, s'impatiait d'être au lendemain. La lettre de Melli parviendrait alors à messire Besik, chef de l'armée de Haute-Muraille. L'homme venait d'ordonner le déploiement des couleurs ducales pour signifier qu'il soutenait Melliandra et son enfant Maybor devinait aisément quelle main boudinée couverte de bijoux avait guidé cette manœuvre – et le grand seigneur et sa fille étaient désormais assurés de recevoir un accueil chaleureux dans le camp ennemi. Là, enfin, il pourrait prendre une part active à la guerre au lieu de se terrer comme un couard au fond d'une cave à vin.

Maybor avait passé une partie des derniers jours à étudier discrètement la cité et il avait plusieurs idées sur la manière de la vaincre. Les remparts constituaient sa plus grande force ; les alliés avaient mis presque une semaine pour y ouvrir une petite brèche. Le lac, en revanche, représentait un point faible. C'était le fluide vital de Brennes ; chaque puits de la cité s'alimentait dans ses eaux froides et cristallines. Des milliers de personnes en dépendaient pour leur survie. Qu'il fût empoisonné, et ces mêmes gens se retrouveraient à genoux en une semaine.

Haute-Muraille devrait envoyer des plongeurs dans le lac. Chipeur lui avait appris qu'il existait sous la surface des accès menant directement au cœur du palais. S'il y avait déjà un réseau de galeries par-dessous, il faudrait construire une mine sous l'eau pour l'atteindre. Il suffirait alors de remplir les conduits de bois et de paille, puis d'y

mettre le feu pour que les fondations s'écroulent en un instant.

Quant aux couleurs ducales, ma foi, il les ferait accrocher à chaque pavillon, chaque échelle d'assaut, chaque baliste sur le terrain. Beaucoup d'habitants de Brennes embrasseraient la cause de Melli de préférence à celle de Kylock – ils avaient juste besoin d'un peu d'encouragement, voilà tout. Cravin travaillait actuellement à rallier le plus de soutien possible pour Melliandra. C'était une entreprise courageuse, Maybor était bien obligé de l'admettre. Jusqu'à présent, les quelques nobles qui avaient tenté d'exprimer un appui timide à Melliandra étaient tous morts. Bien entendu, la version officielle disait simplement qu'ils avaient disparu, mais Maybor était beaucoup trop vieux et averti pour croire à la version officielle.

Il fut distrait de ses pensées par deux jeunes dames, debout dans une embrasure de porte, qui lui lancèrent :

« Hé, mon joli ! Tu n'aurais pas envie de te rouler un peu sous les draps avec moi ? »

— Viens faire le siège de ma porte quand tu veux, compère ! » Ayant rapidement estimé leurs appas, ou plutôt leur absence d'appas, Maybor s'inclina galamment sans s'arrêter « Pas ce soir, mesdames. Une autre fois, peut-être. »

Les filles gloussèrent devant sa courtoisie et lui promirent un tarif spécial s'il repassait un peu plus tard.

Maybor prit mentalement note de la rue. S'il ne trouvait pas rapidement l'endroit qu'il cherchait, il pourrait toujours accepter leur offre. Après tout, les femmes sans grâce étaient souvent les plus inventives au lit. Une chose était certaine, cependant : ce soir, il lui *fallait* une femme.

La dernière fois qu'il en avait possédé une remontait à si loin qu'il avait presque oublié ce qu'on en faisait. Une abstinence aussi sévère pouvait tuer un homme ! Dans deux jours, lorsqu'il rejoindrait le camp de Haute-Muraille, il devrait probablement se passer de femmes jusqu'à la fin du siège. Voilà pourquoi il était sorti dans les rues cette nuit : pour sa dernière occasion de coucherie avant longtemps.

Les hasards de la fortune avaient voulu qu'un peu plus tôt dans la soirée, en passant dans une taverne, il obtînt l'adresse de l'un des bordels les plus courus de la cité. On trouvait là-bas, disait-on, une fille d'une beauté si extraordinaire que les hommes venaient de très loin pour partager sa couche. En entendant vanter les charmes de la demoiselle, Maybor décida que c'était avec elle qu'il voulait passer sa dernière nuit à Brennes. Ses longues journées de privation trouveraient leur compensation dans un accouplement somptueux – et très probablement hors de prix.

En fin de compte, après avoir effectué plusieurs tours et détours, être revenu plusieurs fois sur ses pas, Maybor dénicha l'endroit qu'il

cherchait. De la fumée, des bruits et des odeurs filtraient des volets rouges grands ouverts sur la nuit pour attirer le chaland. Maybor vérifia le nom inscrit dans l'alcôve, posa la main sur sa bourse pour faire bonne mesure, et frappa énergiquement à la porte.

Une femme vint lui ouvrir. Elle l'examina de haut en bas, tapota ses cheveux lourdement poudrés et dit : « Soyez le bienvenu, beau sire. Entrez donc, et chassez la poussière du siège sur vos chaussures. » Elle lui attrapa le bras d'une poigne de fer et le tira à travers le seuil.

La première réaction de Maybor fut de battre en retraite. L'hôtesse n'était ni jeune ni jolie, et elle dégageait une odeur de rats crevés. Il était sur le point d'effectuer sa sortie quand elle appela :

« Moxie ! Franny ! Venez accueillir ce gentilhomme. » Deux jeunes filles accoururent, et l'hôtesse relâcha sa prise. Les deux filles s'arrangèrent, de part et d'autre de lui, tandis que la femme lui fourrait un cruchon de bière entre les mains. « Notre cuvée spéciale », annonça-t-elle.

Considérant le peu de chandelles qui brûlaient, il y avait beaucoup de fumée. L'éclairage était maigre, la fumée pesante et la salle bondée jusqu'aux poutres. Maybor goûta la bière, qui lui rappela étrangement celle qu'on brassait dans les royaumes.

« Les affaires n'ont jamais aussi bien marché depuis le début de la guerre, déclara l'hôtesse. Rien de tel que servir aux remparts pour exciter un homme à la nuit tombée. » Elle sourit avec coquetterie, en ajustant les boucles qui encadraient son visage.

Maybor se sentait un peu perplexe. La fumée et la bière forte remplissaient leur office, relâchant son esprit et ses sens. La femme-rat lui semblait toujours aussi laide, cependant.

« Dis-moi, demanda-t-il, où donc est ta beauté ? »

Les deux filles à ses côtés se rapprochèrent encore.

Le sourire de la femme-rat s'élargit. « Ah, beau sire, Cerise est occupée pour l'instant. Elle sera libre un peu plus tard, mais en attendant, pourquoi ne pas profiter de Franny et Moxie ? »

Celles-ci déposèrent des baisers de chaque côté de son cou. Elles n'étaient pas vilaines, mais il avait l'intuition qu'elles paraîtraient beaucoup moins séduisantes à la lumière du jour. « Je vais dîner en leur compagnie, annonça Maybor. Mais envoie-moi Cerise dès qu'elle sera libre. »

La femme hésita. « Très bien, messire. Mais il vous en coûtera le double pour les trois. »

Maybor se laissa conduire jusqu'à un banc sur un côté de la salle, où Moxie et Franny entreprirent de l'embrasser et de le caresser. « Ne regarde pas à la dépense, femme, cria-t-il par-dessus le brouhaha des boissons et des conversations. Sers-moi ce que tu as de mieux. »

Les oreilles de chauve-souris de madame Gralle pouvaient saisir une discussion d'argent à une lieue de distance. Elle venait d'entendre ses deux phrases favorites entre toutes : « *Ne regarde pas à la dépense* », et « *Sers-moi ce que tu as de mieux* ». Son petit cœur frémit à cette musique. À l'évidence, elles avaient ce soir un client capable de dépenser sans compter.

Non pas qu'elle eût besoin d'argent, bien sûr. Depuis qu'elle avait acheté cette beauté, les affaires n'avaient jamais aussi bien marché. Les hommes venaient de toute la cité pour admirer les charmes considérables de Cerise : ses cheveux d'un blond pâle, sa peau douce comme de la soie, ses yeux aussi verts que des émeraudes – sans oublier son postérieur arrondi comme une barrique ! La fille devenait rapidement un phénomène ; on chantait des chansons sur elle dans les tavernes, on avait peint son portrait sur plusieurs projectiles destinés à l'ennemi, et la nuit dernière seulement, le roi Kylock avait envoyé quelqu'un la chercher.

« Très chère sœur, fit derrière elle la voix nasillarde de madame Tire-sous, je crois que nous avons un léger problème.

— Quoi donc, ma sœur chérie ? Encore une plainte à propos de la fumée ? » Madame Gralle était caustique. Personne mieux que sa sœur ne savait monter en épingle les tracasseries les plus anodines. La nuit dernière, ç'avait été des scarabées dans la cuvée spéciale !

« Ma foi, bien chère sœur, fit madame Tire-sous en réduisant sa voix à un murmure, un gentilhomme de haut rang demande à voir Cerise. On devine à sa mise qu'il a les moyens de la payer au double tarif. »

Madame Gralle vit le problème. « Lui avez-vous envoyé Franny à la place ? » Après Cerise, Franny était la deuxième plus belle fille de l'établissement. Sans son long nez et ses dents de lapin, elle aurait été une vraie beauté.

« Oui, très chère sœur, mais il insiste pour avoir Cerise.

— Eh bien, c'est impossible, riposta sèchement madame Gralle. Pas avant qu'elle soit rétablie. »

Le matin même, Cerise était revenue du palais ducal avec un bras cassé et trois petites marques de brûlure sur l'épaule droite. Elle avait juré avoir trébuché dans l'escalier et atterri sur une table où brûlaient des chandelles ; mais madame Gralle n'était pas dupe. Elle savait par expérience que certains hommes aiment à infliger des souffrances aux femmes, et son petit doigt lui soufflait que le roi Kylock était précisément l'un d'eux.

D'ordinaire, elle aurait fermé les yeux sur de telles pratiques, en particulier pour un client qui payait aussi bien que le roi, mais sa principale attraction commerciale était désormais hors d'usage pour une semaine au moins. Cerise pouvait travailler avec un bras en

écharpe – cela pouvait même renforcer sa légende – mais elle devrait attendre que ses bleus et ses brûlures s'estompent avant de reparaitre en public. C'était vraiment très contrariant. En particulier lorsqu'un homme riche se montrait disposé à payer double tarif pour ses faveurs.

« Montrez-moi ce gentilhomme, ma sœur chérie. »

L'index de madame Tire-sous se releva comme une baguette de sourcier indiquant un puits. « Là-bas, dit-elle. Celui à la tunique écarlate, qui nous tourne le dos. »

Son regard avait déjà devancé l'index de sa sœur. Elle avait vu l'écarlate, reconnu la soie la plus fine et s'apprêtait à s'avancer dans sa direction quand l'homme tourna la tête à la lumière.

Madame Gralle se figea sur place. L'air se changea en poussière dans ses poumons. Toute la fumée du monde n'aurait pas suffi à lui cacher l'identité de l'homme en rouge ; elle revoyait son visage tous les soirs dans ses rêves. Elle porta son pouce à ses lèvres et appuya doucement au milieu, à l'endroit où la chair s'enfonçait sans rencontrer de résistance. L'endroit où elle avait eu des dents autrefois.

« Qu'y a-t-il, très chère sœur ? On dirait que vous venez de voir un fantôme. »

Au prix d'un grand effort, madame Gralle parvint à se contrôler. Elle sourit à sa manière particulière, en pressant ses lèvres l'une contre l'autre jusqu'à les réduire à une mince ligne. « Non, ma sœur chérie, dit-elle. Je viens de voir quelque chose de beaucoup plus lucratif. »

Madame Tire-sous se mit à trembler comme une pucelle effarouchée. « Quoi donc, très chère sœur ? Quoi donc ?

— Le deuxième individu le plus recherché de Brennes », chuchota madame Gralle pour elle-même. Qui aurait cru que messire Maybor choisirait cet établissement, entre tous ? Son sourire s'élargit. Elle voyait s'offrir à elle la vengeance *et* le profit : les deux choses les plus satisfaisantes qui fussent dans l'univers des Gralle.

Ce ne serait pas une mauvaise chose non plus de s'insinuer dans les bonnes grâces de messire Baralis. Oh, elle possédait déjà un moyen de pression sur lui – elle seule dans Brennes savait qu'il avait comploté pour assassiner le duc – mais à dire la vérité, elle avait un peu peur de s'en servir. Ceux qui se mettaient en travers de la route de messire Baralis avaient la fâcheuse habitude de décéder prématurément. S'il était capable de faire tuer un duc, et peut-être une duchesse également, il n'y réfléchirait certainement pas à deux fois avant d'éliminer quelqu'un qui prétendrait le faire chanter. Mieux valait commencer par faire sa connaissance, et voir à quel point il pouvait se montrer généreux. Le chantage viendrait plus tard. Selon son expérience, les secrets comme celui qu'elle détenait prenaient toujours plus de poids avec le temps. Grâce à l'argent qu'elle allait gagner en

livrant Maybor et sa garce de fille, elle pouvait se permettre d'attendre.

« Vous, dit-elle à sa sœur, chargez-vous d'occuper cet homme jusqu'à mon retour.

— Mais... »

Madame Gralle leva la main. « Je me moque de savoir comment vous procéderez. Faites danser les filles toutes nues s'il le faut, mais assurez-vous que ce vieux bâtard ne s'en aille pas. »

Madame Tire-sous parut choquée. Toutefois, l'habitude d'obéir au moindre mot de son aînée était désormais si bien ancrée en elle qu'elle acquiesça docilement. « Vous ne serez pas trop longue, très chère sœur ? »

Madame Gralle avait déjà endossé son manteau. « Non, ma sœur chérie. Je serai revenue en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. »

Baralis venait de terminer son premier message à Skaythe. L'homme avait quitté la cité depuis cinq jours et se dirigeait actuellement vers le sud, dans l'espoir de finir par tomber sur Taol. Bien que Baralis soupçonnât depuis un moment déjà que le chevalier ne se trouvait plus dans la région, il n'en était pas certain jusqu'à ce matin. À présent, grâce à la diligence des petits prophètes de Larne, il savait non seulement où Taol se dirigeait mais également quelle route il allait emprunter. Le long de la péninsule, en passant Ness, Toulay et Rorne.

Les autorités de Larne avaient contacté Baralis dans son sommeil. Qu'elles eussent attendu le petit matin était révélateur – elles avaient espéré glaner ses secrets dans ses rêves. Baralis sourit intérieurement. Il faudrait davantage que des prophètes pour démêler le sombre écheveau de ses pensées inconscientes.

Lesdites autorités se faisaient manifestement beaucoup de souci sur leur île lointaine. Elles tentèrent d'afficher leur morgue habituelle, mais leur empressement à lui apprendre tout ce qu'elles savaient trahissait une urgence sous-jacente. Larne voulait la mort du chevalier et du garçon, ne reculerait devant rien pour lui faciliter la tâche. Non content de lui indiquer la route des deux fugitifs, les dirigeants de Larne cherchèrent à l'amadouer avec de nouveaux renseignements à propos de la guerre. Apparemment, Haute-Muraille attendait le renfort de deux mille mercenaires, équipés de pied en cap et entièrement payés, cadeau du vénérable archevêque de Rorne.

Baralis avait aussitôt relayé cette information à Kylock. Après tout, la guerre était la spécialité du roi.

Lui-même se réservait la politique et les menus détails.

Il se versa un verre de vin rouge en souriant. Skaythe s'avérait une

trouaille très utile. Baralis aurait pu recruter autant d'hommes qu'il voulait pour la traque, mais le frère de Blayze, grâce à ses connaissances empiriques en sorcellerie, restait joignable en chemin. Envoyer un message n'était pas chose aisée, mais en *recevoir* un demeurait à sa portée : il lui suffisait de se concentrer et d'écouter sans faire usage de ses oreilles. N'importe quel imbécile en était capable.

Skaythe avait donc reçu le message et modifié sa route en conséquence. Baralis avait toute confiance en lui. Sans doute n'était-il pas aussi doué que Blayze en combat singulier, mais il semblait infiniment plus rusé.

Un coup sec frappé à la porte interrompit le cours de ses pensées. À cette heure de la nuit, Craupe était généralement sorti s'occuper des animaux. Baralis se leva. Avant qu'il eût franchi la pièce, on frappa de nouveau. La personne qui se trouvait de l'autre côté paraissait rudement impatiente.

Il ouvrit la porte à la volée. « Qui ose me déranger à cette heure ? »

Une femme se tenait dans le couloir. Son visage était sévère et son corps avait autant de charme qu'une corde à nœuds. « Quelqu'un en mesure de vous conduire à la plus grande catin de Brennes.

— À savoir ? » Baralis jeta un coup d'œil le long du couloir. Qui donc avait laissé entrer cette folle dans le palais ?

« Mais, la fille de Maybor, bien sûr.

— Tu saurais où se cache Melliandra ? » Peut-être n'était-elle pas si folle, après tout. L'expression de ses yeux plissés devait plus à l'avidité qu'à la démence. « Entre donc un instant. » Le chancelier l'invita de la main. « Aimerais-tu un verre de vin ?

— Rien qu'une goutte pour m'humecter le gosier. » La femme tapota son cou desséché.

Baralis lui remplit une coupe à ras bord. « Puis-je savoir à qui j'ai le plaisir de parler ?

— Je suis madame G. » La femme s'exprimait presque sans remuer les lèvres.

« Eh bien, *madame G.*, peut-être pourrais-tu me dire où se trouve la jeune meurtrière. » Baralis prit une voix tout sucre et miel. « Après quoi, nous pourrions aborder la question de la récompense.

— Je préférerais discuter de la récompense d'abord, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Dans ma partie, on apprend rapidement qu'il est préférable de se faire payer sans attendre.

— Continue.

— Ma foi, dit la femme en regardant autour d'elle en quête d'inspiration, je vous demanderai de l'argent, bien entendu. »

Baralis hocha la tête. « Bien entendu.

— Disons cinq cents pièces d'or.

— Et ? »

La femme sourit avec le contentement d'un bourreau qui mesure sa corde. « Eh bien, nous savons tous les deux à quel point il est important de retrouver dame Melliandra. Si elle parvenait à rejoindre le camp ennemi, cela pourrait conduire à la guerre civile. » Madame G. secoua la tête à regret. « Plus d'une personne à Brennes préférerait voir son enfant que Kylock au palais – même si, à la manière dont le roi traite ses partisans, nul n'osera le déclarer haut et fort.

— Dis-moi ce que tu veux. »

Le changement de ton de Baralis ne passa pas inaperçu. La femme donna un premier signe de nervosité en prenant une longue rasade de vin. Baralis remarqua pour la première fois qu'il lui manquait deux dents de devant.

Ayant repris un peu de courage dans la boisson, la femme le regarda droit dans les yeux. « Je veux une position ici, au palais. Gouvernante, archiviste, cellérier... » Tandis que madame G. agitait vaguement le bras, une expression de profonde malveillance s'inscrivit sur son petit visage plissé. « Je pourrais même m'occuper personnellement de cette catin. »

Malgré tous ses efforts, Baralis ne put empêcher un mince sourire de jouer sur ses lèvres. Cette femme ferait une formidable geôlière. « Tu auras la position que tu veux, promet-il. Maintenant, dis-moi...

— Je dois vous réclamer l'or ainsi que votre parole avant d'aller plus loin, l'interrompit madame G.

Baralis se rendit à son bureau. Il remplit rapidement un billet à ordre, le signa, puis y apposa son sceau et le tendit à la femme.

Elle lut lentement ce qu'il avait inscrit. « J'attends toujours mon dépôt.

— Si tu ne me dis pas sur l'heure où se cachent Maybor et sa fille, tu ne quitteras pas vivante ce palais. » Baralis s'approcha de la femme presque à la toucher. « Accepte ce qu'on te donne, ou perds tout. »

Madame G. glissa le billet dans son corsage d'une main tremblante. « Très bien. Messire Maybor fait actuellement bombance dans l'établissement de ma sœur. Chargez quelques hommes de le suivre après son départ, et il vous mènera tout droit à Melliandra. »

Baralis avait la main sur le cordon de sonnette. « De quel établissement s'agit-il ?

— Il se trouve dans le quartier sud. J'irai avec vos hommes pour éviter toute confusion.

— Parfait », dit Baralis. Il avait déjà perdu tout intérêt pour cette femme – qu'elle mène donc la chasse si cela lui chantait. Les prophètes de Larne ne se trompaient jamais. Sous peu, Melliandra serait à lui.

Maybor avait renoncé depuis longtemps à se souvenir du nom de toutes les filles. Pour commencer, il y avait eu Moxie et Franny ; ensuite, le reste s'était résumé à une succession de corps agréables et court vêtus.

Une fumée à étouffer un poêle à charbon, combinée à une cuvée spéciale si forte qu'elle aurait pu en tuer un, avait laissé Maybor dans une sorte d'hébétude semi-consciente. Il savait seulement qu'il était grand temps de rentrer et que la femme qui empestait le rat crevé refusait de le voir partir. Chaque fois qu'il faisait mine de prendre la porte, elle lui bloquait le passage et fourrait une autre fille nue entre ses bras.

L'endroit était virtuellement désert désormais. Quelques ivrognes impénitents ronflaient affalés sur le sol, un buveur solitaire pleurnichait dans sa bière et un autre beuglait une chanson à propos de sa femme. Même la fumée commençait à s'éclaircir.

Maybor repoussa les filles et se leva. La pièce mit un moment à cesser de tanguer. La femme-rat s'inscrivit dans son champ de vision.

« Oh, messire, ne partez pas si vite, dit-elle en lui agrippant le bras, vous n'avez pas encore vu Esmi danser. »

Maybor lui donna une tape sur les doigts. « Que Bore m'en soit témoin, femme, je m'en vais sur l'heure ! Et tu ne me retiendras pas. » Il tituba vers la sortie. La porte s'ouvrit avant qu'il ne l'atteignît, et une femme glissa un coup d'œil à l'intérieur – ou du moins, le cru t-il, car lorsqu'il parvint à focaliser son regard, elle avait disparu.

La femme-rat, qui se tenait juste un pas derrière lui, se tourna soudainement vers les filles. « Souhaitez le bonsoir au noble sire, ordonna-t-elle.

— Bonsoir, beau sire », répétèrent les filles en écho.

Maybor sut d'instinct que le moment était mal choisi pour risquer une révérence ; il se contenta donc d'un geste du bras en guise de réponse. La femme-rat le laissa franchir le seuil sans autre forme de résistance.

Maybor inspira une grande goulée d'air nocturne et fit un gros effort pour se rappeler le chemin du retour. Le regard solidement verrouillé sur ses pieds, il marcha jusqu'au bout de la rue. L'endroit lui paraissant suffisamment familier, il prit à gauche et traversa la place du marché. Tout était calme à cette heure. L'armée de Haute-Muraille avait cessé son bombardement pour la nuit et on n'entendait plus que le glougloutement des fontaines et le froissement de sa tunique de satin.

L'un dans l'autre, ç'avait été une nuit étrange. Il en tirait une leçon décevante : au bout d'un moment, on se lassait même des femmes nues. Malgré tout, il fallait bien se saouler à mort de temps à autre pour éviter de s'encroûter ; quoique, à en juger par les

battements précipités de son cœur, il n'eût rien à craindre de ce côté-là dans l'immédiat.

À mesure qu'il retraversait la ville, Maybor se dégrisait un peu. Une brise légère chassa la fumée hors de ses poumons, et les remugles qui montaient des égouts à ciel ouvert s'avérèrent plus revigorants que les sels volatils les plus fins.

Ce regain de lucidité s'accompagna d'une certaine méfiance. Son cœur n'était pas seul à battre la chamade dans le noir. Maybor se figea sur place et, comme il s'y attendait, les bruits de pas cessèrent. On le suivait. Probablement un vide-gousset ou un assassin attiré par ses beaux habits et sa démarche d'ivrogne. Maybor pressa le pas. Il n'était plus très loin de la cave.

Encore quelques tours et détours, un rapide regard à gauche et à droite, et il pénétra dans la cour du boucher.

Bore ! ce qu'il y faisait sombre. Maybor gagna le milieu de la cour en trébuchant, cherchant des yeux le carré plat correspondant à la trappe. Lorsqu'il l'eut trouvé, il cogna dessus avec le pied et siffla : « C'est Maybor ! Laissez-moi entrer. » Percevant des bruits en dessous, il poussa un grognement de satisfaction. Ces maudits fainéants ne dormaient pas encore. Alors que la trappe se soulevait, Maybor réalisa qu'il avait laissé son manteau dans le coin de la cour. « Je reviens dans une minute », souffla-t-il à La Bousille à ses pieds.

Maybor ne se souvenait plus exactement en quel endroit de la cour il avait caché le vêtement. Ils se ressemblaient tous dans le noir. Il se dirigeait vers le coin le plus éloigné quand un cri féroce déchira le silence de la nuit :

« Emparez-vous d'eux ! »

Des épées jaillirent du fourreau et la cour s'emplit soudain de silhouettes sombres se ruant vers la trappe.

Maybor vit deux hommes accourir droit sur lui. Il tira son couteau et battit en retraite dans les ombres plus denses du mur. Il se cogna la hanche contre quelque chose – l'établi du boucher. Il lâcha un juron et le contourna.

En levant la tête, il vit un groupe d'hommes en armes bondir dans la cave. Quelqu'un hurla.

Les deux hommes n'étaient plus qu'à quelques pas désormais. Maybor leur allongea un coup de couteau qui en fit reculer un. Empoignant l'établi, le seigneur poussa de toutes ses forces. Le meuble s'écrasa contre le deuxième assaillant. Maybor tomba à quatre pattes et tâtonna dans la poussière jusqu'à ce que sa main rencontre l'étoffe soyeuse de son manteau.

Le deuxième homme, cloué sous l'établi, appela son compagnon pour l'aider à se dégager.

Plusieurs gardes émergèrent de la trappe. L'un d'eux portait une

silhouette – quelqu'un qui ne hurlait pas et ne se débattait pas. Il faisait trop sombre pour distinguer le moindre détail mais Maybor devina qu'il s'agissait de sa fille. Melliandra saurait affronter les gardes avec dignité. Son cœur bondit quand il vit la silhouette bouger et perçut un mouvement de jupe à la lueur des étoiles. C'était bel et bien Melli, saine et sauve. Deux gardes l'encadraient de part et d'autre.

« Trevis ! Brunnier ! Tenez-vous le vieux bouc ?

— Il est coincé, capitaine. » S'ensuivit un grand bruit quand le premier homme souleva l'établi de boucher qui pesait sur le pied de son compère.

Maybor comprit qu'il n'avait que quelques fractions de seconde pour agir. Melli était prise, et il doutait de pouvoir la sauver. Les gardes étaient trop nombreux pour les affronter. Il devait d'abord songer à lui – dans l'intérêt même de Melli.

Les deux gardes s'approchèrent, en esquissant des moulinets prudents avec leurs épées. Maybor, tapi dans l'ombre, devina que ni l'un ni l'autre ne le voyait.

Il savait que la meilleure ligne de conduite consistait à s'échapper. Qu'il se fit prendre ou tuer ne servirait de rien à Melli. Si sa mémoire était bonne, une porte de service devait s'ouvrir à mi-chemin entre lui et la cuisine du boucher. Attrapant son manteau, il le lança devant lui comme un filet, le laissant s'ouvrir et se déployer dans l'air. L'étoffe roula vers le milieu de la cour. Dans l'obscurité, on aurait dit une silhouette humaine.

« Il est là, Trevis ! cria le premier homme. Il se sauve. » Les deux hommes s'élancèrent vers le manteau.

« Père ! *Non !* » s'écria Melli.

Maybor sentit son estomac se nouer en l'entendant – elle avait probablement reconnu son manteau. Il hésita un instant puis détala dans la direction opposée, le long du mur, vers la porte, en s'attachant à rester dans l'ombre. Les poumons en feu, la respiration sifflante, il n'eut pas besoin de regarder en arrière pour deviner que sa feinte était éventée. Un feu roulant de bruits de pas et de cris résonna dans son dos.

Maybor atteignit la porte. Sa main tremblait tellement qu'il fut incapable de tirer le verrou.

« Il est contre le mur ! » cria quelqu'un.

Maybor empoigna le verrou à deux mains et tira. La porte s'ouvrit vers l'extérieur. Il risqua un coup d'œil par-dessus son épaule.

Melli causait un raffut de tous les diables. Elle ruait, hurlait, faisait tout ce qu'elle pouvait pour empêcher les gardes de lui courir après. Il en eut le cœur brisé ; jamais père n'avait eu de fille plus courageuse.

Des hommes accouraient au pas de charge ; Maybor devait disparaître s'il ne voulait pas réduire à néant les efforts de Melli. Il se faufila par la porte et la claqua derrière lui. On y voyait un peu plus clair dans le passage, et il s'aperçut que le mur à sa gauche disparaissait presque entièrement derrière des cageots de pommes. D'un bond, il se plaça à l'autre bout de la pile pour peser dessus de tout son poids. Les cageots s'effondrèrent avec fracas dans une grande confusion d'éclats de bois, de débris de planches et de pommes qui roulaient en tous sens. La porte s'était ouverte entre-temps, et deux gardes la franchirent juste à temps pour se faire bombarder.

Sans prendre le temps de savourer le spectacle, Maybor tourna vivement les talons et s'enfuit dans la ruelle. Chaque pas le mettait à la torture. Une étroite bande de douleur lui enserrait la poitrine ; sa belle tunique était trempée de sueur. Graduellement, à mesure qu'il se perdait dans le dédale de la grande cité, sa course se ralentit en marche.

Totalement dégrisé désormais, Maybor ne prouva aucune joie d'avoir pu s'enfuir. Il ne cessait de revoir Melli en train de se débattre, et cette image le hanta jusqu'à l'aube.

« Nous devons considérer que nous sommes suivis, déclara Taol. À tout moment.

— Tu n'as jamais rien dit de plus vrai, mon ami, intervint Chipeur. Martinet lui-même proclamait qu'on l'avait suivi si souvent qu'un beau jour, quelqu'un le suivrait jusque dans la tombe. »

Taol sourit. Il jeta un bref regard vers Jack, ne sachant pas avec certitude comment il prendrait cette dernière déclaration. Il savait si peu de choses à son sujet.

Jack continua à préparer le feu. « Je considère pour moi que nous sommes suivis depuis une bonne semaine, au moins.

— Est-ce une chose que tu perçois ?

— Pas par la sorcellerie, si c'est ce que tu as en tête, Taol. » Jack avait insisté sur le mot *sorcellerie*.

Taol accepta la réprimande. Il la méritait – il aurait dû s'exprimer franchement. « Pourquoi dis-tu cela, dans ce cas ?

— Parce que Baralis a des moyens de connaître ce que trament les gens. Il peut suivre à la trace ceux qui usent de sorcellerie. » Jack jeta les dernières branches sur le brasier. « Et parce qu'il m'a déjà fait suivre à plusieurs reprises. »

Une brise fraîche souffla sur les flammes. Le soleil s'enfonça derrière les collines à l'ouest, entraînant avec lui les dernières bribes du jour. Les chevaux hennirent doucement, puis tournèrent de nouveau leur attention sur l'herbe. Taol éprouva une sensation de malaise, qu'il soupçonnait Jack de partager.

Ils avaient quitté la cité neuf jours plus tôt. Neuf jours à se coucher tard et à se lever tôt, à voyager sans relâche pendant de longues heures, les membres douloureux, sans prendre de repos. Une semaine plus tôt, ils avaient acheté deux chevaux à un fermier qui avait si peur de se faire voler ou rosser qu'il les leur avait pratiquement cédés pour rien. Ils avaient les dents un peu longues mais c'étaient des bêtes endurantes, habituées à un rude labeur. Taol avait laissé Jack prendre le bai, le plus petit, et gardé pour lui le gris loutet. En dépit de ses protestations, il avait pris Chipeur en croupe.

Jusqu'à présent, leurs montures les avaient plutôt ralentis. Chipeur détestait les chevaux, et Jack n'avait jamais appris à monter. Taol oubliait sans cesse que Jack avait été apprenti boulanger. Il n'avait pas

l'air d'un mitron, ne se comportait pas comme tel et tenait sa dague comme un tueur, pas comme un garçon de cuisine. Mais il ignorait encore nombre de choses. Des choses toutes simples, comme monter à cheval, emballer ses affaires pour les tenir au sec, s'orienter aux étoiles à la nuit tombée ou mouiller le feu au matin.

Lentement, le chevalier entreprit de lui enseigner tout ce qu'il savait. Jack apprenait vite ; il était déjà meilleur cavalier que Chipeur. Demain, Taol espérait couvrir une bonne distance. Ils devraient atteindre Ness d'ici un ou deux jours. Une fois là-bas, ils échangeraient leurs chevaux contre d'autres plus rapides et gagneraient Rome en l'espace de deux semaines.

Taol sourit. Il se savait par trop optimiste – cela leur prendrait peut-être deux fois plus de temps – mais c'était plus fort que lui. Il ne cessait de penser à Melli, à Brennes, et brûlait de rallier Larne au plus vite pour retourner auprès d'elle le plus rapidement possible. Il en rêvait chaque nuit.

« Dis-moi, Taol, tu n'as pas l'intention d'aller plus loin, ce soir ? J'ai les jambes arquées comme un bréchet de poulet. » Chipeur balaya les environs d'un geste du bras. « De plus, c'est l'endroit idéal pour piquer un somme. Discret et bien à l'abri. »

Taol contempla le feu qui flambait avec vigueur. Depuis que Jack maîtrisait l'art de faire du feu rapidement, il ne perdait jamais une occasion d'en apporter la démonstration. Chipeur avait raison. Ils feraient mieux de s'en tenir là pour ce soir. Ils avaient un bon feu, un bon endroit où dormir, et avec la lune à moitié pleine seulement, on n'y voyait pas suffisamment pour continuer. Taol avait envisagé de chevaucher encore quelques heures mais savait que le gamin était fatigué. « Très bien, dit-il. Nous n'irons pas plus loin ce soir. »

Chipeur se leva. « Je vais remplir les gourdes. J'ai vu un ruisseau derrière ces arbres.

— Prends garde aux loups », l'avertit Taol en souriant. Chipeur avait moins envie d'eau fraîche que d'asticoter les grenouilles et les tritons. Taol le suivit du regard jusqu'à ce qu'il fût hors de vue, notant mentalement la direction exacte dans laquelle il était parti.

« Toujours mal à l'aise ? » lui demanda Jack.

Le chevalier dissimula sa surprise. « Je ne tiens jamais pour acquis la sécurité de personne. »

Jack se tint coi un moment après cela. Il avait suspendu une marmite au-dessus du feu, dans laquelle il touillait des lentilles et de la viande séchée.

Ils avaient atteint une clairière en pente douce au milieu d'une forêt clairsemée. Les arbres alentour se rassemblaient en bosquets, comme des groupes de vieilles femmes. On voyait des chênes, des hêtres et des buissons d'aubépine. Tous avaient l'air de se trouver là

depuis fort longtemps. Même l'herbe avait l'aspect jauni des choses anciennes.

Taol s'installa confortablement, adossé au tronc d'un vieux chêne noueux, et regarda Jack s'occuper du ragoût. Après un moment, il dit : « Ainsi, ce n'est pas la première fois que Baralis est à tes trousses ? »

Jack hocha la tête. « Et à celles de Melli. Nous avons fui Château Harvell ensemble. Il nous a retrouvés deux fois.

— Pourquoi Melli s'enfuyait-elle ?

— Son père voulait la contraindre à épouser Kylock.

— Elle était donc partie, purement et simplement ?

— Oui. Elle avait quitté le château au beau milieu de la nuit. »

Taol se sentit gagné par un brusque accès de gaîté. Il se représentait très bien Melli s'échauffer les sangs, bouillir d'indignation puis décider de partir sur un coup de tête. Il n'avait jamais rencontré une femme au caractère mieux trempé. « Comment était-elle à votre première rencontre ?

— Hautaine. » Jack décrocha la marmite, qu'il posa dans les cendres sur le côté, puis ramassa son sac et vint s'asseoir près de Taol. « Elle venait de se faire agresser et saignait à la main, mais s'obstinait à refuser mon aide. Il lui a fallu plus d'une heure rien que pour me dire son nom. » Jack sourit à ce souvenir. « Elle était belle, cependant. »

Taol sourit avec lui. « Oui, elle *est* belle.

— Et forte. Je ne sais toujours pas comment elle a réussi à me traîner à travers bois jusqu'à la route de l'est de Harvell. Elle a même convaincu une fermière de me soigner. Elle lui a raconté que j'avais été blessé lors d'un accident de chasse.

— Et la fermière l'a crue ?

— Melli sait présenter les choses de manière à décourager toute contradiction.

— Tu veux dire qu'elle lui a forcé la main ?

— À ton avis ? »

Ils s'esclaffèrent tous deux. Le cœur de Taol s'emplit de joie. Il était heureux d'être assis là, dans la clairière sous la lune pâle, à parler de Melli. Hormis le fait de se trouver auprès d'elle, il n'aurait pu rêver mieux.

« Tu l'aimes beaucoup, n'est-ce pas ? » dit-il lorsque le rire retomba.

Jack leva les yeux. « Oui. »

Taol sentit comme une réticence dans sa voix. En gardant le silence, il l'encouragea à poursuivre.

« Mais je ne suis pas amoureux d'elle. Pas comme toi. »

À sa façon, Jack venait de lui dire qu'il n'était pas son rival. Taol posa la main sur son épaule. Le monde lui semblait un endroit

agréable, où existaient l'honneur, l'amitié, l'amour. « Qu'en est-il de toi, Jack ? demanda-t-il doucement. À qui rêves-tu la nuit ? »

Taol sourit, conscient d'avoir pris son compagnon au dépourvu.

Jack se rapprocha du feu, dos à Taol, et lorsqu'il parla, ce fut d'une voix lointaine : « Il y a une fille, en Halcus. Sa famille m'a recueilli. Elle est belle, pas aussi parfaite que Melli, mais... » Il haussa les épaules. « Belle tout de même. »

Voyant Jack dans la même disposition d'esprit que lui, Taol s'appuya contre son arbre, jeta un bref regard en direction de Chipeur – tout paraissait tranquille – et dit : « Allons, dis-moi comment elle s'appelle.

— Tarissa. »

On en devinait long à la manière dont Jack prononça ce nom. Taol perçut du regret dans sa voix, ainsi qu'autre chose – une certaine dureté. Peu habitué lui-même à ce genre de conversation, il décida d'instinct de poursuivre avec prudence. « À quoi ressemble-t-elle ? » Il crut avoir posé la mauvaise question, car plusieurs minutes s'écoulèrent sans réponse.

Le vent tomba, la lune disparut derrière un banc de nuages. Le feu craqua et crépita, crachant des étincelles de bois d'été encore vert dans la fumée. Enfin, Jack déclara : « Elle a des yeux marron pétillants, des cheveux noisette pailletés d'or. Son nez fait une minuscule bosse au milieu, et ses fossettes se creusent quand elle sourit. »

Taol regardait Jack tandis qu'il parlait : ses cheveux étaient exactement de la même couleur que ceux de la femme qu'il venait de décrire.

Un ronflement léger fendit l'obscurité.

Taol sentit un brusque déplacement d'air au ras de son visage.

Crac !

« *Couche-toi !* » cria-t-il. Une flèche s'était fichée dans le tronc juste au-dessus de lui. Sa hampe vibrait encore.

Jack se laissa tomber à plat ventre.

« Éteins le feu. »

Taol remonta la direction de la flèche. L'archer se tenait au nord. Dans son dos, Jack jetait de la terre sur le feu, qui vacilla puis mourut. « Rampe jusqu'aux chevaux et détache-les. » Taol s'adressait à Jack, mais pensait surtout à Chipeur. « Viens me retrouver avec près du ruisseau. Tiens les rênes sur le côté de manière qu'ils fassent écran entre l'archer et toi. » Taol allait lui demander de sortir sa dague quand il vit un éclair d'acier, du coin de l'œil. Jack l'avait devancé.

Taol se précipita jusqu'au feu de camp. La marmite de ragoût était renversée – pas de dîner ce soir. Empoignant les paquetages et les sacs de couchage, il partit au pas de course vers le ruisseau.

L'archer n'aurait plus l'occasion de tirer proprement, maintenant ; ses cibles bougeaient, et il n'avait plus aucun éclairage pour viser. De plus, les arbres gênaient sa ligne de tir. Curieusement, Taol ne douta pas un instant d'avoir affaire à un archer isolé ; s'ils avaient été plusieurs, Jack et lui seraient morts à l'heure qu'il était.

Non, l'homme agissait seul. Et Taol avait la nette sensation qu'il venait de faire les présentations. Sa flèche était trop bien placée pour qu'on l'imagine rater son coup. L'espace d'une main au-dessus du front, pile entre les deux yeux – un tir d'avertissement classique. L'homme tenait non seulement à leur signifier sa présence, mais aussi à leur faire savoir qu'il n'était pas pressé de les tuer. Il voulait d'abord les effrayer.

Devant lui, Jack aperçut le scintillement clair du ruisseau. Des ombres bougeaient devant – les chevaux. Il courut dans leur direction. À peine eut-il repéré Jack qu'il s'écriait : « Chipeur est avec toi ? »

Jack n'eut pas le temps de répondre que la voix de Chipeur demandait : « Que se passe-t-il encore, Taol ? Je ne peux pas m'éloigner une minute sans que ce soit le branle-bas de combat. » Il s'avança au clair de lune. Plusieurs bosses remuaient sous sa tunique.

« Laisse tes grenouilles, Chipeur, ordonna Taol en résistant à l'impulsion de serrer le gamin dans ses bras. Nous allons chevaucher encore un peu cette nuit, en fin de compte. Il faut mettre de la distance entre nous et l'homme qui nous a envoyé cette flèche. »

Skaythe souriait rarement. Dans des moments comme celui-ci, lorsqu'il avait des motifs de se réjouir, il s'autorisait un mince plissement de lèvres en signe de satisfaction. Rien de plus.

Depuis sa position au sommet de la crête, il distinguait tout juste les silhouettes mouvantes des deux chevaux. Il ne pouvait voir s'ils étaient montés ou menés par la bride. Peu importait : il avait accompli exactement ce qu'il avait convenu de faire ce soir – jeter le chiffon rouge.

Dommage que Taol n'eût pas pris le temps d'examiner la flèche, sans quoi il aurait pu deviner le jeu.

Il y a quelque chose de sacré dans une flèche. Elle fend les airs en portant son message de mort, propulsée à la seule force des muscles et de l'élasticité. Chacune de ses composantes peut vous apprendre quelque chose des intentions de l'archer. Comme des messages dans le message, un code secret dans une lettre.

Skaythe avait compté sur le fait que Taol s'intéresse à la flèche plantée dans l'arbre. Il avait pourtant été chevalier, et les chevaliers n'ignoraient rien du langage secret du tir à l'arc.

Si Taol lui avait seulement accordé un coup d'œil, il aurait vu une pointe de petite taille, ciselée pour la précision. Non pas une pointe de

chasse, mais de sport, destinée à percer une cible et non une proie. Le tir n'avait pas cherché à tuer, uniquement à transmettre une menace bien sentie. Quant à la hampe, elle était faite du cèdre le plus fin. Ce n'était pas un bois qu'un tireur occasionnel pouvait facilement se procurer, mais qu'un archer *déterminé* mettrait un point d'honneur à se procurer. Une véritable œuvre d'art : lisse à caresser la joue d'une dame, droite à construire un mur dessus. Une hampe qui en disait long sur l'archer, son talent, son perfectionnisme et son amour du métier. Seuls les professionnels se servaient de bois de cèdre.

Il y avait également l'empennage, l'aspect le plus spécifique d'une flèche, dans lequel l'archer pouvait afficher ses couleurs. L'empennage représentait une bannière, un drapeau qui claquait au vent, au vu et au su de tous une fois que la flèche avait atteint son but. Celui de la flèche de Skaythe était unique en son genre.

Il était fait de soie rouge et de poils humains.

De la soie rouge pour le chiffon qu'on avait jeté dans l'arène la nuit où Blayze avait été tué. Les poils rasés sur son cadavre la veille de sa mise au tombeau.

La flèche constituait un hommage à la mémoire de son frère ainsi qu'un serment de vengeance.

Skaythe se trouvait auprès de Blayze à la mort de celui-ci. Il avait assisté au combat, vu le chevalier frapper le crâne de son frère contre le sol jusqu'à ce que sa cervelle éclaboussât les murs, suivi son corps jusqu'au palais et l'avait regardé mourir sans avoir repris conscience une seule fois.

Taol n'avait pas affronté son adversaire ce soir-là ; il l'avait *assassiné*. Il aurait pu s'arrêter plus tôt ; Blayze était hors de combat au premier choc de sa tête contre la pierre. Le chevalier aurait pu en rester là et revendiquer la victoire. Mais non, il avait continué encore et encore, ne s'arrêtant que lorsque son second l'avait arraché à sa victime. Blayze aurait pu réchapper à ce combat, pour combattre de nouveau un beau jour, reconquérir sa dignité perdue et solder de vieux comptes en souffrance. Mais le chevalier avait mis un terme à tout cela.

Skaythe jeta son carquois dans son dos, monta en selle et pressa le hongre en direction de la clairière.

Il n'aurait jamais plus l'occasion de vaincre Blayze d'homme à homme désormais.

Ils avaient été rivaux avant d'être frères. Exactement neuf mois les séparaient, à l'avantage de Skaythe. On disait que Blayze avait reçu le charme et la beauté, son aîné le talent et l'intelligence. Ils se battaient avant de savoir marcher. Quand Skaythe atteignit seize ans, il ne semblait y avoir aucune limite à ce qu'il pourrait accomplir. Il combattait comme un démon. Personne ne parvenait à le vaincre,

même si son frère n'en était jamais loin.

Ce fut une époque bénie. Leur rivalité les aiguillonnait ; ils ne vivaient que pour elle, et elle fit d'eux les combattants qu'ils devinrent. À peine avait-il maîtrisé un nouveau mouvement que Skaythe s'en servait contre Blayze, puis le lui enseignait après l'avoir vaincu. Parfois, mais pas souvent, Blayze apprenait une technique inédite en premier. Oh, le combat était épique dans ces cas-là ; Skaythe n'appréciait rien tant qu'être confronté à de nouveaux défis. Chaque attaque, chaque riposte se teintait de joie, chaque coup se chargeait de sens.

On les observait en secouant la tête. On n'avait jamais vu de frères pareils, disait-on.

Et puis, lorsque Blayze eut seize ans à son tour, ils s'affrontèrent pour la dernière fois. Il faisait nuit, et ils avaient bu tous les deux. Skaythe avait vidé une outre ; Blayze, qui comme toujours avait manqué de modération, deux. Ce fut un combat improvisé, sans règles. Il eut lieu dans l'arrière-cour de la boutique de leur père, avec une lampe à huile et deux chandelles pour unique éclairage.

La bière ne fit pas que les ralentir ; elle les rendit mauvais. L'affrontement vira rapidement à l'aigre, tandis que des ressentiments trop longtemps rentrés remontaient à la surface. Blayze avait toujours été le favori, le préféré de ses deux parents, dont la beauté des traits garantissait la réussite. Skaythe était le plus arrogant, une brute au mauvais caractère, incapable de se contrôler. Les insultes volèrent, plus drues que les coups.

Skaythe, qui avait gardé la tête plus claire que son frère, saisit la première opportunité pour lui entailler le bras avec sa dague avant de la lui plaquer contre la poitrine. D'ordinaire, entre frères, le combat cessait au premier sang versé au torse. Skaythe tourna les talons et commença à s'éloigner, quand il reçut un coup violent à la base du crâne. Il trébucha en avant, roula dans la poussière et se retourna juste à temps pour voir Blayze se dresser au-dessus de lui, une grosse pierre à la main. La pierre s'abattit sur sa jambe. Son genou explosa de douleur. La nuit s'embrasa sous ses cris, puis s'assombrit quand la souffrance des os en miettes pressant contre les muscles devint insupportable.

Skaythe avait le visage sombre en se remémorant la scène. Ses phalanges blanchissaient autour des rênes.

À compter de ce jour, il n'avait plus jamais combattu. Son genou s'était remis avec le temps, mais il avait gardé une claudication sensible. Ni l'un ni l'autre n'avait jamais reparlé du combat. Skaythe avait consacré toute son énergie à faire de son frère un champion. Les victoires de Blayze devenaient ses victoires, et ses défaites étaient trop peu nombreuses pour compter. Tandis que Blayze triomphait ainsi

dans toutes les arènes de Brennes, Skaythe peaufinait ses talents en silence, s'exerçant au tir à l'arc plutôt qu'à l'épée longue, ou pratiquant la lance de préférence au fléau. Il commanda au forgeron local une pointe pour sa canne et fit de sa faiblesse une arme. Il pouvait marcher sans canne à présent, mais l'instrument lui convenait trop pour s'en passer.

Dix ans s'étaient écoulés depuis l'épisode de la pierre. Blayze avait fini par devenir champion du duc, et Skaythe était toujours demeuré à ses côtés. Jusqu'à l'ultime combat.

Aujourd'hui encore, il avait du mal à se convaincre que Blayze n'était plus de ce monde. Durant ces dix longues années, il s'était toujours imaginé qu'un jour viendrait où son frère et lui s'affronteraient de nouveau. Et qu'il le vaincrait une dernière fois.

Mais ce combat n'aurait plus lieu désormais. Et il ne lui restait plus que des victoires creuses.

Skaythe descendit de cheval, s'avança dans la clairière et marcha jusqu'à l'arbre dans lequel il avait logé sa flèche. Empoignant fermement la hampe, il l'arracha au tronc. Le bois se brisa dans sa main.

Le chevalier aurait bien des comptes à lui rendre.

Les pommes et les caisses avaient toutes disparu. On était venu les enlever.

Maybor se tenait debout dans l'ombre – cette même ombre qui l'avait aidé à s'enfuir quatre nuits auparavant. Il se trouvait dans la ruelle, devant la porte de la cour qu'il venait d'ouvrir. Tout paraissait sombre et silencieux. On ne voyait nul mouvement, et pas un rai de lumière ne filtrait par la trappe de la cave.

Il était là depuis trois heures. À guetter. À attendre. À s'assurer que personne ne le guettait ou ne l'attendait. Les fenêtres du boucher s'étaient éteintes deux heures plus tôt. Après quoi, le boucher lui-même était sorti se soulager contre le mur. Plus rien n'avait bougé depuis. Il n'y avait pas eu de bruits de pas, de toux étouffée, d'appels à mi-voix. La cour était vide, et la cave semblait l'être également.

Maybor ne connaissait qu'une seule prière. Elle était égoïste, prétentieuse et employait beaucoup le mot « moi ». Il trouva le moment bien choisi pour la prononcer, en s'approchant de la trappe en catimini.

On avait remis en place le panneau de bois. En le poussant prudemment du bout du pied, Maybor s'aperçut qu'il bougeait. Il se pencha en avant, glissa les doigts sous un coin et souleva la trappe. Elle n'était pas fixée de l'intérieur ; aucune barre de maintien n'empêchait une éventuelle intrusion. Maybor jeta un coup d'œil en bas. Il faisait très noir ; une odeur de vinasse monta vers lui – les

gardes avaient dû fracasser un certain nombre de tonneaux.

Sans perdre de temps à regarder tout autour, Maybor se laissa descendre dans la cave. Il se réceptionna sèchement ; les caisses d'ordinaire placées sous l'ouverture n'étaient plus là. Quelques rats détalèrent, et ses souliers furent rapidement trempés de vin.

« Holà, quelqu'un ? » lança-t-il doucement.

Pas de réponse.

Maybor tâtonna dans le noir jusqu'à ce qu'il mette la main sur une chandelle. La mèche, humide, refusa de prendre. « Malédiction », siffla-t-il.

Il entendit alors un bruit qui ne pouvait pas provenir d'un rat : un raclement. Quelque chose raclait le sol de la cave à sa droite. « Qui va là ? » demanda Maybor. Sa voix ne trahit pas sa peur.

Un nouveau raclement, suivi d'un chuchotement à peine audible : « Est-ce vous, messire Maybor ? »

Maybor se hâta dans la direction de la voix, franchissant la cave principale pour passer dans la plus petite puis, en se baissant sous l'arche, dans la réserve. Finaud gisait à même le sol. Une unique chandelle brûlait près de lui. Le bandage qui lui ceignait le ventre était trempé de sang, et il avait les lèvres sèches et crevassées.

Ses premiers mots furent : « La Bousille est-il avec vous ? »

Maybor secoua la tête. « Il s'est fait prendre avec Melliandra. »

Finaud se mit à tousser ; d'abord doucement, puis sans pouvoir s'arrêter, en tremblant de tout son corps.

Maybor fouilla dans sa tunique et en sortit sa flasque. Il ne lui restait plus que quelques gouttes de cognac. Il s'agenouilla auprès de Finaud et lui soutint le dos pour les lui faire boire. L'homme avait grand besoin de soins. Ainsi que d'eau et de nourriture, probablement. Maybor se demanda comment les gardes avaient pu le rater.

« As-tu une autre chandelle ? » demanda-t-il lorsque Finaud eut recouvré son calme. Finaud lui en indiqua une réserve au sommet d'une étagère. Maybor en prit une et l'alluma. « « Je reviens dans un instant », annonça-t-il.

Il se rendit dans la petite salle qu'il avait occupée. L'endroit avait été retourné de fond en comble. On avait emporté ses vêtements, lacéré son matelas et disloqué plusieurs tonneaux. Tout était imbibé de vin. Maybor s'accroupit pour soulever la paille trempée qui tapissait son lit. Le coffret n'était plus là. Frénétiquement, Maybor retourna le lit sur le côté. Son or avait disparu ! Il n'en croyait pas ses yeux. Tombant à quatre pattes, il entreprit de fouiller la pièce dans les moindres recoins. Le temps d'en finir, il était trempé de la tête aux pieds.

Les hommes d'armes lui avaient volé son or. Deux cents pièces d'or. Il ne lui restait plus rien. Assis dans une flaque de vin aigre,

Maybor prit une décision.

Il ramassa la chandelle et retourna auprès de Finaud. Le garde était allongé à l'endroit exact où il l'avait laissé. « Peux-tu marcher ? » lui demanda-t-il.

En guise de réponse, Finaud se mit tant bien que mal sur ses pieds. Il parvint à se redresser à demi, mais ses jambes se mirent à trembler et Maybor dut s'avancer pour le soutenir.

« Sais-tu par où sortir de la cité ? »

— Aye, mais ce n'est pas tout près. Je ne crois pas que j'arriverai à marcher jusque-là.

— Tu y arriveras, ne te fais pas de souci pour cela. Dussé-je te porter sur mon dos. » Maybor l'aida à se tenir debout. « Allons, appuie-toi sur moi. »

Finaud fit un pas hésitant. « Mais nous risquons de nous faire prendre, ou tirer dessus.

— Quand bien même on nous bombarderait avec des corps décapités, je m'en moque, affirma Maybor. Nous quittons la cité ce soir. »

Chipeur avait les cuisses douloureuses, le dos en compote et ne sentait plus ses pieds. Tout le monde était tendu. Ils se figeaient sur place au moindre bruit et dégainaient leurs armes chaque fois qu'une ombre passait fugitivement. Taol marchait l'arc court à la main, les phalanges blanchies et crispées contre le bois. Jack le suivait à cheval, six pas en arrière, dardant des regards à droite et à gauche, les doigts posés sur la garde de son épée.

Impossible de dire combien d'heures avaient passé depuis qu'on leur avait tiré dessus. Beaucoup, estimait Chipeur. Il faisait toujours nuit, cependant, et lorsqu'il repérait des étoiles entre deux bancs de nuages en mouvement, leur position n'avait guère changé. Le temps s'écoule lentement pour ceux qui n'ont pas la conscience tranquille.

Chipeur glissa un coup d'œil vers Taol. Le chevalier regardait droit devant lui, attentif à ne pas perdre le sentier. Depuis qu'ils avaient levé le camp, il n'avait plus prononcé un seul mot, se contentant d'ouvrir la marche en silence. Saisi d'une impulsion soudaine, Chipeur toussota bruyamment, comme pour se racler la gorge. La tête de Taol pivota dans sa direction. « Qu'y a-t-il ? chuchota-t-il. Tout va bien, Chipeur ? »

Le gamin, se sentant plus coupable que jamais, acquiesça. Il avait eu envie de voir le visage du chevalier, voilà tout. Il pensait attirer son attention en toussant, mais n'avait pas voulu l'inquiéter ; il s'attendait plutôt à se faire rabrouer. Chipeur se tassa sur sa selle. Là résidait le problème du chevalier : il se montrait trop confiant.

« Echangeons nos places, Taol, proposa Jack. Je vais conduire les

chevaux, à partir de maintenant. Tu as besoin de repos. »

Taol menait le groupe à pied depuis qu'ils avaient quitté le camp. Il n'y avait guère de lune pour éclairer leur route et les bêtes se montraient nerveuses, aussi le chevalier avait-il marché tandis que Jack et Chipeur suivaient à cheval.

« Je crois que nous allons faire une pause, dit Taol. Nous n'avons rien mangé de la nuit, et Chipeur a besoin de boire. »

S'il fut surpris par cette décision – il ne pensait pas se reposer cette nuit, pas après l'épisode de la flèche –, Chipeur se garda bien de la discuter. Il avait désespérément besoin d'échanger quelques mots avec le chevalier.

Ils quittèrent le sentier pour s'abriter dans un bosquet de grands pins. Des toiles d'araignées pendaient des arbres en filets scintillants. Une chouette cria au loin ; des papillons de nuit voletaient de branche en branche avant de se poser à plat contre l'écorce. À peine eut-il mis pied à terre que Chipeur sortait sa gourde de son paquetage et, après s'être assuré que personne ne le regardait, en vidait le contenu dans l'herbe.

« Taol, siffla-t-il un moment plus tard, j'ai l'impression que ma gourde a une fuite. Elle est vide. »

Taol avait grimpé sur un rocher et scrutait la nuit dans la direction d'où ils arrivaient. « Jack, te reste-t-il de l'eau ?

— Seulement quelques gouttes. Il va falloir aller en chercher.

— J'ai entendu un ruisseau il y a cinq minutes. C'était à l'est du sentier, je crois. » Chipeur fit de son mieux pour adopter un ton nonchalant.

« Attendez-moi ici tous les deux, fit Taol en sautant à bas de son rocher. Je serai de retour dès que...

— Non, l'interrompit vivement Chipeur. Ne pars pas. Je voulais te demander de regarder ma gorge. Elle me fait un peu mal. »

Taol le dévisagea rapidement.

« Je vais y aller », se proposa Jack en regardant Chipeur, puis Taol. Il descendit de cheval et partit le long du sentier. « Gardez-moi un peu de fromage et de pain sec. »

Taol attendit que Jack fût hors de vue pour venir se planter devant Chipeur. « Maintenant que nous sommes seuls, dis-moi ce qu'il y a, demanda-t-il. Je t'ai entendu vider ta gourde. »

Même dans le noir, les yeux du chevalier semblaient très bleus. Il n'avait pas l'air furieux ni amusé comme d'autres auraient pu l'être dans une telle situation. Il paraissait seulement inquiet. Soudain, Chipeur se demanda s'il avait vraiment fait le bon choix. La culpabilité, bien sûr. Elle l'amenait toujours à commettre des actes... eh bien... franchement *étranges*.

« Chipeur, insista doucement Taol, tu sais que tu peux tout me

dire. Absolument tout. »

La gentillesse qui passait dans sa voix rendait les choses encore plus difficiles. Comment révéler à un homme aussi confiant, aussi soucieux des autres, que la personne qu'il révérait entre toutes était pourrie jusqu'à la moelle ?

Chipeur soupira. Il allait devoir le lui dire malgré tout. L'épisode de la flèche avait modifié la situation ; il ne pouvait plus garder le secret. À l'instant où Jack avait surgi entre les arbres en criant que Taol s'était fait tirer dessus, Chipeur avait compris qu'il avait eu tort de ne pas tout lui raconter. Et si la flèche ne l'avait pas manqué ? S'il était mort là-bas, loin de chez lui et de la femme qu'il aimait, sans avoir jamais su la vérité ? Chipeur ne voulait pas songer à ce genre de choses, imaginer Taol en train de mourir – jamais. Taol était son ami, son compagnon de route, son *partenaire*. Il lui faisait confiance, comme Taol avait confiance en lui.

Si ce n'est que, depuis ce fameux soir où il avait assisté par hasard à la rencontre entre Tyren et Baralis dans le quartier sud de Brennes, il lui dissimulait quelque chose. Une chose que Taol aurait certainement voulu savoir.

Depuis maintenant des semaines, Chipeur gardait la vérité pour lui, se disant qu'il attendait simplement le moment et l'endroit opportuns. Les derniers événements lui avaient montré à quel point la vie était ténue. Qu'il attendît trop longtemps, et il se pouvait que l'occasion ne se présentât plus jamais. Chipeur leva les yeux vers Taol, prit une brève inspiration et se lança : « Te souviens-tu de la nuit où j'ai failli tomber entre les pattes de Skaythe ? » Voyant Taol hocher la tête, il poursuivit : « Eh bien, je ne suis pas rentré directement après comme je l'avais dit. J'ai traîné un peu dans le quartier sud pour m'assurer que je n'étais pas suivi. Et là, j'ai aperçu Baralis. »

Taol se raidit aussitôt. « Il t'a fait du mal ? »

Chipeur secoua la tête. Rien de ce qu'il disait ne sonnait comme il aurait voulu. « Non, il ne m'a pas vu. Je me trouvais dans une sorte d'arrière-cour, vois-tu, et il y avait ce cheval avec un harnachement noir ; sauf qu'il n'était pas entièrement noir, pas vraiment. On l'avait passé à la suie pour en masquer les bandes jaunes.

— Des bandes jaunes ? » La voix de Taol était tendue.

« Oui, jaunes et noires. » Chipeur comprit qu'il avait intérêt à boucler son récit très vite avant que Taol pût ajouter un mot. Il continua sur sa lancée. « C'était le cheval de Tyren, Taol. Baralis et lui sont sortis dans la cour. Ils avaient tenu conseil à l'intérieur du bâtiment, et Tyren venait récupérer sa monture. Ils parlaient de Helch, de convertir la population et de la maintenir à genoux jusqu'à ce que Kylock en ait terminé avec Haute-Muraille. » Incapable d'affronter le regard de Taol, Chipeur gardait les yeux fixés sur ses bottes. « Tyren

est un homme mauvais, Taol. Il compte faire tuer quiconque ose répandre des rumeurs contre lui – je l'ai entendu le dire. Il veut mettre la main sur tous les territoires remportés par Kylock, y compris le Sud. Il a l'intention de briser l'Église. »

Chipeur aurait voulu continuer à parler, mais ne trouva rien d'autre à dire. Il risqua un coup d'œil vers le visage du chevalier Taol avait le regard perdu dans le lointain. Un muscle tressaillait sur sa joue.

Sans se tourner vers Chipeur, il déclara : « Ce n'est un secret pour personne que Tyren souhaite changer le visage de l'Église. Tout le monde le sait depuis des années dans la chevalerie. Tyren a toujours considéré que Silbur avait eu beaucoup trop d'influence dans le Nord et que ses prêtres étaient en train de s'amollir, d'oublier la véritable parole de Dieu. »

Chipeur n'aimait pas du tout l'expression de Taol. Le chevalier paraissait hébété, comme un somnambule ou un homme ivre. « Taol, j'étais là. J'ai entendu Tyren. Il ne parlait pas comme un homme soucieux du bien-être de la population de Helch. Il avait plutôt l'air... » Chipeur s'efforça de trouver le mot juste. «... *avide*. »

Les traits de Taol se durcirent. Il regarda Chipeur droit dans les yeux. « Tyren ne passerait jamais un pacte avec Baralis sans une bonne raison. Nous ignorons ses vraies motivations. Il cherchait peut-être à piéger Baralis, à le persuader de remettre Helch entre les mains de la chevalerie, à le prendre en défaut. *Nous n'en savons rien*. Peut-être a-t-il dit toutes ces choses en sachant pertinemment ce que Baralis désirait entendre.

— Mais, Taol...

— Non, Chipeur. Tu te trompes. » Taol voulut toucher le bras du gamin, mais ce dernier se recula. « Je connais Tyren. Il m'a aidé à traverser une période très difficile ; il m'a rendu mon âme et sauvé la vie. Il n'est pas homme à se retrouver mêlé à un... un tel arrangement, sauf pour une bonne cause. »

Chipeur ouvrit la bouche pour répliquer par une remarque cinglante, mais en fut dissuadé par les yeux brillants et le front creusé de rides de son ami. Taol semblait troublé, bouleversé. Quelqu'un avait tenté de l'abattre plus tôt dans la soirée et recommencerait sans doute prochainement. Le jeune voleur se sentit soudain très las, infiniment vieux. Taol représentait tout pour lui, *tout*, et voilà qu'il était en train de le perturber en lui apprenant que l'homme qu'il respectait entre tous n'était qu'une canaille. Le jeune voleur avait mal choisi son moment pour aborder cette question. Taol était encore sous le coup de la tentative de meurtre contre lui, de sa séparation d'avec Melli, et nerveux à l'idée du voyage qui les attendait. Le chevalier avait suffisamment de soucis sur les bras sans avoir à se préoccuper

d'un vieil ami qui avait mal tourné.

Taol regardait Chipeur, attendant sa réponse. Lentement, le gamin hochait la tête. « En y réfléchissant, concédait-il, tu dois avoir raison. Tyren pouvait avoir toutes sortes de raisons de se trouver dans cette arrière-cour. Il faisait sombre, on n'y voyait goutte, les deux hommes chuchotaient et je n'ai surpris que les dernières bribes de leur discussion. Qui sait ce qui s'était dit auparavant ? »

Taol le dévisageait pendant toute sa tirade, pour finalement lui tendre la main de nouveau. Cette fois, Chipeur ne se déroba pas ; il vint même se coller contre lui. Le chevalier sentait la sueur, le laurier et le cheval – toutes choses franches et honnêtes, au contraire de Tyren dont les cheveux huilés ou les onctueuses fragrances étrangères camouflaient la véritable odeur d'homme. Chipeur serra Taol dans ses bras. Même s'il ne l'avouerait jamais, il aimait vraiment beaucoup son ami.

Une minute s'écoula ainsi, au bout de laquelle Taol se dégagea doucement. « Viens, dit-il. Allons retrouver Jack. Je n'aime pas le savoir seul sur ce sentier. »

Triste, épuisé, mais enfin convaincu d'avoir fait le bon choix, Chipeur suivit Taol le long du chemin.

Très haut dans le palais, à l'aplomb du lac, une femme se tient seule dans une pièce sans aucun angle, tout en courbes : une salle de donjon fermée et verrouillée de l'extérieur.

Dépourvu de fenêtre, l'endroit compte tout de même une meurtrière en forme de croix. Si la jeune femme se dresse sur la pointe des pieds et se plaque contre le mur, elle peut voir les étoiles briller dans la nuit. La pierre est froide contre son ventre, cependant – froide, dure et humide. Ses jambes et ses pieds la font bientôt souffrir si elle garde la pose trop longtemps.

Elle passe peu de temps à regarder dehors.

Comme on ne lui donne pas de chandelle pour la nuit, elle doit retrouver son banc à tâtons dans le noir. Étrange qu'elle n'ait pas remarqué plus tôt à quel point le bois pouvait être chaud ; comparé à la pierre, c'est une matière vivante, qui respire. Le bois du banc est son seul réconfort, aussi referme-t-elle les bras autour de lui comme s'il s'agissait d'un ami.

Comme elle n'a pas non plus de couverture, elle se recroqueville sur elle-même. Le bois ne la réchauffe qu'à l'endroit où il la touche, de sorte que la majeure partie de son corps reste glacée. Elle ferme les yeux pour chasser *leurs* ténèbres et les remplacer par une obscurité qui lui soit propre. Si seulement elle parvenait à s'empêcher de frissonner de terreur, et se contenter de grelotter de froid à la place !

Même en sachant que le lendemain ne lui apportera rien de

nouveau, elle s'efforce de s'endormir. Mais ses rêves l'effraient davantage que sa prison, et elle se réveille au milieu de la nuit. Elle s'assoit, ramène ses genoux sous son menton et presse fermement ses lèvres l'une contre l'autre. Elle ne pleurera pas. Elle approche du quatrième mois de grossesse et ne tient pas à ce que ses sanglots soient les premiers sons qu'aura entendus son bébé.

Jack poussa Orge jusqu'au sommet de la crête. La pente était raide, et le cheval prenait son temps, posant chaque sabot avec précaution, comme un garçon à son premier bal.

L'air se modifia au fil de l'ascension, se refroidissant, devenant plus vif, plus frais, avant de prendre un goût de sel. Comme Orge abordait la dernière portion avec une assurance croissante, Jack lui rendit un peu les rênes. Il s'assit même un peu plus en arrière sur sa selle.

Rien ne l'avait préparé à ce qu'il découvrit une fois en haut. Quand Orge déboucha en terrain plat, Jack contempla une chose qu'il n'avait encore jamais vue de sa vie : l'océan.

Sombre et scintillant, incroyablement vaste, il s'étirait jusqu'à l'endroit où la terre rencontre le ciel. Au-dessus de Jack, des mouettes tournaient et cerclaient, criant, plongeant, taches blanches dans l'immensité bleue. L'air était chargé d'odeurs nouvelles, peu familières, si salées qu'il pouvait les goûter, si complexes qu'il ne pourrait jamais en nommer les composantes. Jack en eut littéralement le souffle coupé, emporté par la brise de mer. Pris dans un tourbillon d'émotions et de sensations, il sentit qu'il arrivait enfin chez lui.

Ils voyageaient depuis plusieurs semaines, d'abord au sud-est, puis plein sud. Après avoir contourné les berges du lac Herrie et franchi les plaines du Nord-Est, ils avaient retrouvé les montagnes de l'Est qu'ils avaient longées jusqu'à Ness. Ils étaient restés deux jours dans cette cité agricole pleine de vie. Chipeur avait suffisamment d'argent dans sa besace pour leur permettre d'échanger leurs montures contre de meilleures ; quant à Taol, il disparut toute une journée. Plus tard, quand il les retrouva, le chevalier portait un splendide arc long en travers du dos et une fille aux cheveux roux le saluait dans la foule.

Taol refusa de parler de son absence, mais plus tard, Chipeur raconta à Jack que la jeune femme rousse avait autrefois tenté de le séduire et qu'il s'était toujours senti gêné à ce propos. L'humeur du chevalier s'améliora de manière sensible après ce jour-là ; Chipeur en conclut sagement que Taol avait dû vouloir s'arrêter pour faire ses excuses à la fille. À moins que *lui* ne l'ait séduite, cette fois.

Ils avaient passé les semaines suivantes à descendre les montagnes en direction du sud, n'obliquant vers la côte que la veille. Selon Taol,

ils arriveraient à Toulay le lendemain à la même heure.

Le temps s'était montré clément tout le long du chemin. La fin de – été cédait le pas à l'automne et les arbres changeaient leurs parures vertes contre un feuillage doré. La pluie, quand elle tombait, restait douce et tiède, et le vent ne soufflait qu'à la nuit tombée. Ils progressèrent bon train jusqu'au moment où Chipeur prit une flèche dans le bras.

Ce fut un choc pour eux tous. En un sens, ils s'étaient accoutumés à cette présence insaisissable qui traînait constamment dans leur dos. Au cours des trois dernières semaines, on leur avait tiré dessus à plusieurs reprises. Décochées de manière experte, les flèches les frôlaient chaque fois sans jamais les atteindre. Jack avait progressivement commencé à se détendre – même Taol avait baissé sa garde. Et puis, cinq jours plus tôt, une flèche avait failli cueillir Chipeur en pleine poitrine. Aucun d'eux n'avait beaucoup dormi depuis. L'os avait été touché, et le gamin portait son bras en écharpe désormais. Il ne semblait pas trop ébranlé par l'incident, affirmant qu'au moins, ce n'était pas le bras avec lequel il volait.

Les choses s'étaient calmées, mais Jack avait l'intuition que cela ne durerait pas. Quelqu'un jouait avec eux, et si Chipeur ne s'était pas retourné brusquement pour rattraper une grenouille qui s'échappait, il serait mort à cette heure. La flèche était destinée à le tuer. Elle avait atteint l'emplacement exact où, moins d'un dixième de seconde auparavant, battait le cœur du gamin.

Taol était sur le qui-vive jour et nuit. Tous trois l'étaient. Mais l'archer ne se montrait jamais. Son arc long lui permettait de tirer d'assez loin pour rendre impossible toute détection. Et il manifestait une préférence marquée pour les attaques nocturnes. Depuis que Chipeur avait été blessé, ils n'avaient plus allumé un feu. Ils ne pouvaient courir ce risque. Les flammes brillaient dans la nuit comme une cible.

Parfois, ils l'apercevaient de loin. Ils l'avaient repéré deux fois en traversant les plaines. Il les suivait à cheval, cela au moins était clair, mais on ne pouvait guère distinguer d'autres détails. Taol n'avait qu'un arc court à ce moment-là, et les flèches qu'il pouvait décocher ne valaient pas qu'il se fatiguât. Plus maintenant, cependant ; il possédait désormais un magnifique arc long en bois d'if. Ses courbes plus évocatrices que celles d'une fille de taverne promettaient que la prochaine apparition de l'archer serait également la dernière.

« Hé, Jack ! Vas-tu rester longtemps à te languir ainsi devant l'océan ? Viens plutôt avaler quelques mûres. »

Jack fit volte-face. Chipeur et Taol, un peu plus loin sur la falaise, avaient déjà mis pied à terre et s'installaient pour manger. Il se sentit un peu désorienté, ne sachant combien de temps s'était écoulé entre le

moment où il avait franchi la crête et celui où Chipeur l'avait appelé. Depuis quand était-il assis là, à contempler fixement la mer ?

Taol se leva et vint à sa rencontre. Il flatta l'encolure d'Orge et tendit la main à Jack pour l'aider à descendre. « Ça va ? s'enquit-il doucement.

— Je vais bien. C'est juste que l'océan » – Jack bondit au bas de son cheval – « m'a pris par surprise. Je ne m'y attendais pas. »

Taol prit Orge par la bride et conduisit le cheval vers leur campement improvisé. « Tu n'avais encore jamais vu la mer, n'est-ce pas ?

— Non. Harvell est très, très loin de la côte.

— Sais-tu que Larne se trouve là, quelque part, dans cet océan ? »

Jack prit une courte inspiration. « Où cela ? »

La mine sinistre, Taol se tourna vers le sud, puis légèrement vers l'est. « À environ deux cents lieues par là-bas. »

Jack suivit la direction de son doigt. À l'horizon qui s'assombrissait, la mer virait du bleu au noir. En cette quatrième heure de l'après-midi, les montagnes à l'ouest avalaient déjà le soleil pour la nuit. Jack frissonna. Il ne parvenait pas à détacher son regard de l'horizon, et il fallut l'intervention de Taol pour le ramener au rivage :

« Viens, Jack. Tu as besoin de repos. »

Le jeune homme se tourna vers lui. Les yeux du chevalier étaient clairs et bleus. « La sens-tu, toi aussi ? » demanda-t-il.

Taol baissa les yeux. « Depuis que j'en suis revenu, il ne s'est pas écoulé un jour où je n'ai pas senti sa présence. »

Les deux hommes, côte à côte, regardaient l'océan scintiller comme un joyau. Les mouettes se taisaient désormais.

Orge rompit le charme en tirant sur les rênes lorsqu'il flaira une bande herbeuse particulièrement odorante.

Taol surprit Jack en lançant à Chipeur : « Va donc nous ramasser tout le bois que tu pourras trouver. C'est une belle soirée pour faire du feu. »

Chipeur détailla sans se faire prier. Jack attendit une explication, mais voyant que Taol refusait de croiser son regard, il se dit que d'autres que lui devaient se sentir glacés jusqu'aux os.

Une heure plus tard, un bon feu flambait et craquait. Des saucisses fumées enveloppées dans des feuilles de sarrasin grillaient sur les braises, et un cruchon de bière aux épices se réchauffait à la flamme. En plus de l'arc long de Taol, Ness leur avait procuré une abondante variété de provisions. Certes, ils n'avaient pu trouver que de la viande d'agneau et du fromage de brebis, mais jusque-là, ils dépendaient exclusivement des notions hautement subjectives de Chipeur en matière de rations de voyage et toute nourriture qui n'était pas ruisselante de miel ou abondamment saupoudrée de cannelle apportait

un changement bienvenu.

« Quelqu'un veut des mûres ? » Chipeur brandit une poignée de baies. Voyant que personne ne s'approchait pour en prendre, il gratta son bras blessé. « C'est la dernière fois que je ramasse des fruits frais pour vous autres. Je risque ma peau, et qu'est-ce que j'en retire ? » Chipeur répondit à sa propre question. « Je vais vous dire ce que j'en retire. Deux hommes qui me regardent comme si je cherchais à les empoisonner. »

Jack sourit. Chipeur savait mieux que quiconque percevoir les sautes d'humeur. Les voyant tous deux silencieux, il avait décrété qu'il s'agissait là d'une attitude inacceptable et décidé d'alléger l'atmosphère par un accès soudain d'auto-apitoiement.

« Là, donne-moi tes baies, dit Jack. Je vais les manger.

— Quoi, toutes ?

— Oui, même celles avec la bave de limace.

— De la bave de limace ! Il n'y a jamais eu la moindre limace sur ces beautés. Enfin quoi, elle ne tiendrait même pas dessus ! »

L'expression de fureur indignée du gamin fit s'esclaffer Jack. Après un moment, Taol se laissa gagner à son tour par l'hilarité. On éprouvait facilement un sentiment protecteur vis-à-vis de Chipeur ; malgré ses airs de n'avoir besoin de personne, le gamin ne pouvait dissimuler sa vulnérabilité ou sa jeunesse. La nuit où il avait été blessé, il n'avait pas pleuré une seule fois. Et s'il avait bel et bien perdu conscience, il soutenait qu'il n'avait pas tourné de l'œil comme une fille mais que c'était une sorte d'évanouissement viril, propre à bloquer la douleur tout en lui permettant d'économiser ses forces.

Le sang avait abondamment coulé. La pointe de flèche, large et tendre, s'était tordue en brisant l'os. Comme celui des précédentes, son empennage était fait de soie rouge et de cheveux humains. Jack ignorait ce que cela signifiait, mais soupçonnait Taol et Chipeur de le savoir.

Jack jeta un rapide regard vers Taol. Le chevalier mesurait ses flèches contre sa poitrine. Au-delà d'une longueur de pouce après ses doigts, il raccourcissait la hampe.

« Pourquoi ce feu, Taol ? »

Le chevalier lâcha la flèche qu'il coupait, puis ramena ses cheveux en arrière. « Regarde autour de toi, Jack. Pourquoi crois-tu que je nous ai amenés ici ? »

Jack obtempéra. Taol avait dressé le camp sur un pan de falaise rocailleux. Devant eux s'étendait l'océan, sous eux, d'autres rochers et derrière eux, les collines qu'ils avaient consacré la plus grande partie de la journée à traverser. La vue portait très loin dans toutes les directions. Ils avaient le monde à leurs pieds et la pleine lune illuminait chaque buisson, chaque brin d'herbe.

« Tu es en train de tendre un piège.

— On peut dire cela. Si notre mystérieux compagnon tente quelque chose ce soir, j'espère bien le repérer d'abord.

— Sauf qu'il n'est pas si mystérieux, n'est-ce pas ? »

Taol creusa les joues. « Je crois savoir de qui il s'agit.

— Et de qui donc ?

— Du frère d'un homme que j'ai tué.

— Tu ne l'as pas tué, Taol. Tu l'as vaincu en combat loyal. » C'était Chipeur, qui intervenait pour défendre son ami. « Ce Skaythe n'est qu'un chien enragé, voilà tout.

— Comment savez-vous que c'est lui ? » Pour une raison inconnue, Jack se sentait agacé.

« La soie rouge sur les flèches, expliqua Chipeur. C'est la couleur qu'on utilise dans les arènes.

— Et les cheveux ?

— Eh bien, je n'en jurerais pas mais ils m'ont l'air de la même teinte que ceux de Blayze. Pas vrai, Taol ?

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé plus tôt ? fit Jack d'un ton accusateur en regardant Taol.

— Parce qu'il ne s'intéresse pas à toi, Jack. C'est après moi qu'il en a.

— Cela ne l'a pas empêché de tirer sur Chipeur, que je sache. »

Taol se retourna vivement. « Et alors ?

— Alors je dis que tu aurais dû m'en parler. La menace nous concerne tous, et tu me devais au moins la vérité. Je ne veux pas être traité comme un enfant qui a besoin qu'on le protège. S'il y a du danger, je tiens à savoir exactement à quoi m'attendre. » Le temps qu'il achève sa tirade, Jack tremblait de la tête aux pieds.

Une minute s'écoula. Le vent forcit un peu, soufflant des braises en direction de la mer.

Taol prit une profonde inspiration et déclara : « Tu as raison, Jack. Je suis désolé. J'aurais dû te mettre au courant dès l'instant où j'ai deviné de quoi il retournait. » Il regarda Jack droit dans les yeux, sans diminuer la portée de ses excuses en se cherchant des justifications. Après quelques secondes, il dit : « Bon, que vaux-tu avec un arc ? »

Jack sourit, comprenant que Taol cherchait à l'inclure dans son plan. « Pas grand-chose », admit-il.

Taol marcha jusqu'aux chevaux, sortit l'arc court des fontes du hongre et le tendit à Jack. « Et si je te donnais quelques leçons pendant que nous attendons ?

— Crois-tu qu'il y en aura pour longtemps ?

— Le temps qu'il faudra. » Taol regarda vers les collines. Rien n'y bougeait en dehors des herbes courbées par le vent. « Toute la nuit, peut-être. »

Jack éprouva la tension de sa corde. « Alors, tu devrais avoir le temps de m'enseigner une chose ou deux. »

Tavalisc était dans sa chambre, en train de savourer un délicieux plat de colombes rôties à feu doux, tout en discutant avec son assistant de différents détails concernant le siège de Brennes. Rien de tel que des oiseaux de paix qui vous fondent sur la langue tandis que vous parlez de guerre. Les oiseaux en eux-mêmes étaient un peu maigres, naturellement. Mais l'archevêque ne connaissait pas meilleur assaisonnement qu'une bonne dose de malice. Par ailleurs, les colombes ne faisaient office que de hors-d'œuvre. Le veau farci viendrait ensuite.

« Non, non, Gamil, il faut couper de l'épaule au flanc, et non l'inverse. » Tavalisc avait demandé à son assistant de faire le service. « Et ne faites pas des tranches aussi fines. Je veux pouvoir les mâcher, pas les porter en sous-vêtement. »

— Oui, Votre Éminence.

— Maintenant, avons-nous découvert comment Kylock a eu vent de l'existence de nos deux mille mercenaires ? » Tavalisc saisit une colombe et lui brisa le cou. La viande se détachait plus facilement ainsi.

« Non, Votre Éminence. Mais il était de toute évidence bien renseigné, car non seulement il connaissait leur nombre, mais aussi la route précise qu'ils comptaient emprunter jusqu'à Brennes. »

— Cela a dû être une sacrée embuscade. Quinze cents hommes tués ! Leurs chevaux massacrés, leur équipement jeté dans le lac... Un vrai désastre ! » Tavalisc en était si affecté qu'il laissa la viande de colombe glisser par terre. Il avait perdu son appétit pour la volaille. « Kylock a toujours un coup d'avance sur nous. Quand nous creusons un tunnel, il le sait ; quand nous envoyons des provisions, il les vole ; chaque fois que nous changeons de stratégie, il la modifie la sienne avant même que nous fassions mouvement. Quelqu'un lui transmet des renseignements, et je veux savoir qui. »

— Je me charge de le découvrir, Votre Éminence », dit Gamil en déposant les tranches de veau dans une écuelle.

La vue de la viande rouge rendit des couleurs à l'archevêque. « Avons-nous des nouvelles d'Annis ? »

— Rien n'a changé, Votre Éminence. La situation est très étrange. Le gros de l'armée des Quatre Royaumes continue à camper autour de la ville. Ce n'est pas vraiment un siège ; elle se contente de surveiller les remparts en permanence, sans jamais s'en approcher suffisamment pour leur occasionner le moindre dommage. »

— Cela n'a rien d'étrange, Gamil. C'est brillant. En faisant le siège d'Annis, non seulement Kylock épuise le bon peuple de cette cité mais

il empêche également son armée d'aller combattre à Brennes. Personne ne partirait de chez lui pour aller livrer les batailles d'un autre alors que son propre pays est menacé. » Tavalisc prit l'écuelle des mains de Gamil. « Il garde Annis sous clef, pour ainsi dire. Et cela ne lui coûte absolument rien. »

Tavalisc piqua une tranche de viande avec sa petite brochette en argent. « Ce qui m'inquiète, c'est l'idée que Kylock puisse à tout moment ordonner à ses troupes de lever le camp et de traverser les montagnes. Voilà qui exposerait l'armée de Haute-Muraille à un grave danger sur son flanc. »

Gamil approuva de la tête. « Je crois que Votre Éminence tient quelque chose, là. »

Tavalisc tenait bel et bien quelque chose, qu'il planta dans le bras dans son assistant. « Si je voulais de la condescendance, Gamil, je m'adresserais à Dieu. Pas à vous. » Retirant sa brochette en argent, il s'excusa en disant : « Simple maladresse, Gamil, je voulais piquer une tranche de veau. »

Gamil n'avait pas l'air content.

« Allons, Gamil. Cessez de bouder. Ce n'était qu'un accident. » Un peu contrit, l'archevêque tendit sa serviette à son assistant pour qu'il essuie le sang. Puis s'empressa de changer de sujet. « La fille de Maybor est-elle toujours enfermée à double tour, dites-moi ? »

Gamil se vengea comme il put en saignant abondamment sur la serviette en soie. « Personne n'en a plus la moindre nouvelle depuis que Maybor a quitté la cité, Votre Éminence. Baralis et Kylock affirment ne rien savoir de l'enlèvement. Ils prétendent que Maybor a perdu la tête. »

— Mais ils la tiennent, cependant ?

— À moins qu'ils ne l'aient déjà tuée.

— Qu'elle soit vivante ou morte ne fait aucune différence pour nous, Gamil. Tant que son sort demeure incertain, nous pouvons toujours combattre en son nom. » Tavalisc passa un doigt boudiné sur le bord de l'écuelle. « Compte-t-elle des partisans à l'intérieur de la cité ? »

Gamil secoua la tête. « Quiconque soutient ouvertement dame Melliandra est aussitôt arrêté par les troupes de Kylock et pendu par le cou. Les exécutions se déroulent en public, afin que toute la cité puisse les voir. »

— Hmm. Et qu'en est-il de ceux qui soutiennent la dame en secret ?

— Un certain nombre de nobles se sont évanouis dans la nature ces derniers mois, Votre Éminence. Ils disparaissent de chez eux en pleine nuit, laissant leurs amis et leur famille dans une inquiétude folle.

— Ils disparaissent, hein ? » fit Tavalisc avec un sourire presque rêveur.

Gamil se racla la gorge. « J'ai pris la liberté de mettre nos espions sur l'affaire, Votre Éminence. J'ai découvert que Kylock avait des sources de renseignements secrètes dans toute la ville. Chaque seigneur qui prononce seulement le nom de Melliandra au dîner s'expose à disparaître. »

Tavalisc soupira. « Dommage. Si Kylock ne la tenait pas d'une main aussi ferme, je suis sûr que la cité serait prête à tourner casaque.

— Messire Maybor cause un sacré remue-ménage dans le camp de Haute-Muraille, Votre Éminence. Il a toutes sortes de plans pour infiltrer la cité et hâter l'aboutissement du siège. »

Tavalisc eut un petit geste pour signifier *je vous l'avais bien dit*. « J'ai toujours su que l'heure viendrait où il aurait besoin de mon aide, Gamil. Veillez à ce qu'il obtienne les hommes et les moyens qu'il réclame. Autant lui donner sa chance. Les généraux de Haute-Muraille n'ont guère brillé jusqu'à présent. Ils n'ont réussi qu'à ouvrir quelques brèches dans les remparts, pas de quoi s'enflammer.

— Très bien, Votre Éminence. S'il n'y a rien d'autre, puis-je prendre congé ?

— Je vous en prie. » Tavalisc eut un sourire de passant bienveillant. « À votre place, j'irais trouver un chirurgien, Gamil. Vous devriez faire recoudre cette plaie. »

Melli se força à manger son pain jusqu'au bout. Comme elle n'avait plus d'eau, elle dut l'avalier sec. Ensuite, elle s'attaqua au rôti de porc. Bien qu'il comportât surtout du lard et de la couenne, elle le dévora comme s'il s'agissait d'une viande raffinée ; elle n'en avait aucune envie, mais elle le *devait*. Elle mangerait bien pire s'il le fallait.

La lumière commençait à baisser. Un mince rai de lumière accrochait le bord de la meurtrière – Melli savait par expérience qu'il ne tarderait pas à s'estomper. L'*anticipation* de l'obscurité était la pire des choses – bien pire que l'obscurité en elle-même. Melli appréhendait toujours ce moment-là. Elle balayait du regard la petite pièce incurvée, en mémorisant tout. Elle procédait ensuite à quelques ajustements de dernière minute – déplacer sa bassine, remuer la paille, chasser les coléoptères du banc. Enfin, alors que la lueur du jour disparaissait lentement, elle jetait un coup d'œil sur son ventre et murmurait des paroles de réconfort à son enfant.

L'obscurité totale se rencontre rarement. Melli avait toujours dormi dans le noir, mais les ténèbres d'une chambre confortable – où la lueur des chandelles filtrait de sous la porte, où les braises rougeoyaient dans l'âtre – étaient à mille lieues de celles qu'elle affrontait maintenant. Certains soirs, elle avait l'impression d'être déjà dans la tombe. Lorsqu'on ne distingue pas sa main alors qu'on l'agite

sous son nez, il est facile de croire que l'on n'existe plus. Voilà ce qu'éprouvait Melli lorsqu'il n'y avait pas de lune – la sensation que le monde l'avait oubliée.

Ses paroles de réconfort s'adressaient donc surtout à elle, même si elle voulait croire qu'elle les disait pour l'enfant.

La jeune femme s'était mise à suivre les phases de la lune. Ce soir, cette dernière serait pleine. Que Melli la vît ou non dépendrait des nuages. Le lac laissait souvent passer le soleil dans la journée, pour mieux s'embrumer durant la nuit. Melli n'avait pas encore découvert un moyen de prédire la couverture nuageuse, mais savait invariablement à quel moment il allait pleuvoir.

C'était l'une des conséquences de sa grossesse. Lorsqu'elle commençait à souffrir de picotements douloureux aux chevilles et que ses jambes se mettaient à gonfler comme de la pâte à pain, cela signifiait à coup sûr que les cieux étaient sur le point de s'ouvrir, et que de minuscules gouttelettes glacées dévaleraient bientôt la meurtrière.

Ouverte face au lac, la meurtrière était une invitation manifeste au vent et à la pluie. La première semaine, il avait fait chaud. Les mouches montaient des eaux et le soleil réchauffait le dos de la pierre. Désormais, un mois plus tard, le temps devenait incertain. En butte aux premières douleurs de l'hiver, il ne parvenait pas à se décider franchement : tantôt il pleuvait et ventait, tantôt le soleil perçait, pris de remords, et tendait un arc-en-ciel au-dessus du lac. Hier, il avait même grêlé.

Les soirées étaient toujours froides. À la tombée de la nuit, Brennes devenait la proie des montagnes. La température chutait brusquement, et le vent ne soufflait plus – il mordait.

Une fois, Melli avait tenté de boucher la meurtrière avec son châle. Cela n'avait rien donné. Le vent avait simplement plaqué l'étoffe contre le mur.

Melli s'efforçait de tenir de son mieux le compte des jours. Elle fit d'abord des marques sur les murs : une par journée. Mais au bout de deux semaines, les lignes commencèrent à s'accumuler et ce qui avait débuté comme un décompte prit des allures de testament et de dernières volontés. Elle imaginait des gens découvrant son corps, secouant la tête avec tristesse en comptant toutes ces lignes.

D'une manière générale, Melli tentait de repousser ce genre de pensées macabres. Elle se disait que, si l'on avait voulu la tuer, ce serait sûrement déjà fait depuis longtemps.

On lui apportait à boire et à manger une fois par jour. Deux gardes venaient. L'un déverrouillait la porte, laissait passer son compagnon qui portait le plateau, puis lui brandissait sa hallebarde sous le nez jusqu'à ce que le plateau de la veille et le pot de chambre

eussent été emportés. Melli avait bien tenté de leur réclamer des vêtements chauds, des chandelles et du bois pour barrer la meurtrière mais ils faisaient mine de ne pas l'entendre. Se refusaient même à la regarder dans les yeux. À l'évidence, ils avaient reçu des consignes très strictes, de quelqu'un dont ils avaient si peur qu'ils n'osaient même pas respirer en présence de la prisonnière, ni rien faire qui risquât de contrarier leur chef.

Baralis. Ce ne pouvait être que lui. Lorsqu'il s'agissait d'inspirer la peur, il était sans rival. Cela se vérifiait d'ailleurs sur Melli. S'il était passé lui rendre visite, ne serait-ce qu'une fois – pour repousser ses demandes, ou railler la dégradation quotidienne de sa condition – elle aurait eu moins peur de lui. Elle était de taille à tenir tête à n'importe quel homme. Si elle voyait Baralis en personne, le mythe que son absence même ne manquait pas de forger se briserait aussitôt.

Mais il ne venait pas, et dans sa tête, la jeune femme se créait un monstre aux motivations abominables, même si une petite voix lui soufflait que c'était précisément le but recherché. Baralis voulait qu'elle eût peur. Cela le réjouissait : la peur nichait au cœur de son pouvoir.

Tout ne se déroulait pas selon ses plans, cependant. Oh, non. Melli était forte. Il faudrait plus que la solitude et des murs de pierre lisse pour la briser. Lui jetait-on des restes, elle les mangeait. Lui refusait-on des couvertures, elle s'en passait. On avait beau l'enfermer dans le noir, elle s'épanouissait dans les ténèbres, comme les champignons. Elle ne plierait pas devant Baralis et ses sbires. Elle et son bébé ne se contentaient pas de survivre, mais se renforçaient et devenaient plus coriaces de jour en jour.

Melli entendit un tapotement sourd dans le lointain. Elle n'y prêta pas attention tout d'abord – avec le siège en cours, la nuit était pleine de bruits. Mais le tapotement reprit, plus proche, cette fois. Melli se figea. Il ne s'agissait pas d'une machine de siège de Haute-Muraille. Une lueur légère comme une fumée se glissa sous la porte. Quelqu'un venait.

Sa morgue l'abandonna comme de l'eau s'écoulant d'une passoire. Personne ne venait jamais la nuit. Personne.

Le tapotement se transforma en bruits de pas nettement reconnaissables. La lumière dessinait une bande autour de la porte. Melli prit appui contre le mur. Elle tremblait, une masse dure lui bloquait la gorge. Elle porta la main à son ventre et releva la tête bien haut en entendant la clef tourner dans la serrure.

La porte s'ouvrit à la volée. Melli, éblouie par la lumière, vit une silhouette se découper sur le seuil. À sa forme, elle devina qu'il s'agissait de Baralis. Lentement, son visiteur leva sa lanterne jusqu'à son visage.

« Alors, qu'as-tu ressenti en découvrant l'océan ? » Taol était assis près du feu, le menton sur les genoux, l'arc long à sa gauche et les flèches à sa droite. Il nourrissait le feu, mais ses yeux surveillaient les collines.

Chipeur dormait. Rapidement lassé du tir à l'arc, il s'était enveloppé dans les meilleures couvertures et, après avoir arraché à Taol et Jack la promesse solennelle de le réveiller s'il se passait quelque chose, s'était promptement endormi. Cela s'était déroulé il y avait plus d'une heure, et les ronflements sonores du gamin s'entendaient désormais par-dessus la brise.

Il faisait très clair au sommet de l'à-pic. La pleine lune brillait sur les falaises de craie et les rochers couleur de cendre, puis se reflétait sur les collines en contrebas. On ne comptait pas beaucoup de nuits pareilles dans l'année – des nuits suffisamment claires pour enseigner le maniement de l'arc.

Jack se trouvait de l'autre-côté du feu. Allongé sur sa couverture, occupé à contempler les étoiles, il ne répondit pas à la question de Taol.

Peut-être ne l'avait-il pas entendue. Il se faisait tard, il était fatigué et le vent avait pu souffler la question jusqu'à la mer. Taol ne répéta pas. Tous deux avaient eu une rude journée.

En fouillant dans son sac, Taol trouva un petit flacon de cire d'abeille. Il en versa un peu sur un chiffon et entreprit de lustrer son arc. La meilleure manière de rester éveillé toute la nuit consistait à occuper en permanence sa main et son cerveau.

« C'était comme si je retrouvais un vieil ami. »

Taol ne réalisa pas tout de suite de quoi Jack voulait parler. La question lui était sortie de l'esprit.

Jack continua à parler. « J'avais l'impression de le connaître. Les odeurs, le bruit, les couleurs – tout cela m'était familier, et en même temps » – Jack fit un petit geste d'impuissance avec la main « Bizarre. Étranger. Comme une chose dont j'aurais rêvé il y a longtemps. »

Jack avait l'air troublé, perdu. Taol dut se rappeler qu'il n'était guère plus qu'un enfant, pas encore dans sa vingtième année. On ne lui avait pas laissé le choix, ni prodigué aucun conseil. Rien ne l'avait préparé à ce qui l'attendait. Il était là, pourtant, s'efforçant de paraître

calme à l'extérieur tout en affrontant secrètement une grande confusion intérieure.

Taol essuya la cire sur ses doigts. Il n'en allait pas de même pour *lui* – il avait eu des années pour se préparer. Bevlín l'avait abondamment prévenu. Et en fin de compte, il avait choisi d'être un chevalier, de rechercher la vérité et l'honneur, de prendre des risques et de « *trouver mérite au regard de Dieu* ». Jack n'avait aucun credo à suivre.

Il ne pouvait s'appuyer que sur lui-même.

« Taol, récite-moi encore une fois la prophétie. »

La requête prit Taol au dépourvu. C'était la dernière chose à laquelle il s'attendait. Jetant un bref regard vers Jack, il vit que ce dernier continuait à scruter les étoiles.

Il se mit à réciter :

Quand les hommes d'honneur négligeront leur cause...

En prononçant le premier vers, Taol sentit sa voix flancher. On aurait pu croire ces mots écrits pour lui : c'était *lui* qui avait perdu de vue ses allégeances et ses serments, *lui* qui jetait le discrédit sur la chevalerie. Non pas Tyren, ainsi que Chipeur avait tenté de lui dire, mais lui et lui seul.

Taol avala sa salive. La douleur était toujours là, en lui – sans jamais s'atténuer ou se faire moins sensible, mais en se décomposant graduellement en plusieurs couches successives, qui lui serraient le cœur comme autant de bandes d'acier. Baissant les yeux au sol, Taol prit deux grandes inspirations pour se calmer avant de reprendre. Aussi difficile que devînt la situation, il n'avait d'autre choix que de continuer.

*Quand trois sangs seront savourés le même jour,
Deux maisons uniront leurs lignées et leur or
Et sèmeront les germes de la ruine.
Alors viendra un homme sans père ni mère...*

Alors que Taol s'apprêtait à poursuivre, Jack remua sur sa couverture, ce qui le rapprocha du feu. La lueur des flammes tomba sur ses cheveux et leur rendit des couleurs dont la lune les avait dépouillés. Noisette pailletée d'or. Il se projeta mentalement au vers suivant :

Dont l'amante sera la sœur

En cet instant, un signal d'avertissement résonna dans sa tête. Il ne

prit pas le temps d'y réfléchir, ne le remit pas en cause une seconde mais lorsqu'il reprit la parole, ce fut pour sauter directement à la suite :

Et qui retiendra la main du destin.

*Les pierres seront brisées, le temple s'effondrera,
La marche du sombre empire s'interrompra,
Mais c'est le fou qui détiendra la vérité.*

Tout était calme quand il en eut fini. Jack ne faisait pas un mouvement, le vent était tombé et même l'océan avait cessé de fracasser ses vagues sur le rivage.

Taol savait qu'il devait briser ce silence. Dans son propre intérêt plus que dans celui de Jack. Dans le silence, il n'y avait rien d'autre à faire que de penser. Et Taol ne tenait pas à réfléchir une minute à ce qu'il venait de faire, ni pourquoi.

« Cela a-t-il le moindre sens pour toi ? » demanda-t-il.

La réponse de Jack fut longue à venir. « Oui et non, dit-il enfin. Ma mère est morte et je n'ai jamais eu de père. Quant aux deux maisons qui s'unissent, je suppose qu'il s'agit de Brennes et des royaumes. »

Taol acquiesça, heureux de cette occasion d'orienter ses pensées vers un terrain moins glissant. « Et les hommes d'honneur qui négligent leur cause sont les chevaliers. Le temple désigne Larne, et le sombre empire est en train de se forger à l'heure où nous parlons.

— Kylock. »

Une sorte d'attente impatiente vibrait dans la voix de Jack. Taol tourna la tête dans sa direction. Son compagnon avait cessé de regarder les étoiles ; il semblait maintenant fasciné par les flammes.

« Tu le connaissais, n'est-ce pas ? »

Jack opina de la tête, sans détacher son regard du feu. « Je crois être destiné à le détruire. »

Taol sentit les poils se dresser sur sa nuque, aussi sûrement qu'il on lui avait versé de la glace dans le dos. Il repéra du coin de l'œil une fine tache en mouvement, qui s'élevait vers eux tandis qu'il l'observait. Déjà troublé par ce que Jack venait de lui dire, le chevalier se mit aussitôt sur ses gardes. Il garda cependant un visage impassible et chuchota : « Couche-toi lentement, Jack. Fais comme si tu te préparais à dormir. »

Jack feignit de bâiller, lissa sa couverture, puis s'allongea dedans. Il avait le visage tourné vers les collines, et la main sur l'arc court. « Où est-il ? siffla-t-il.

— Sur la colline à gauche, à un tiers de la plaine. Juste au-dessus

de la ligne des arbres. » Taol remuait à peine en parlant. Il continuait à regarder droit devant lui. C'était l'archer, cela ne faisait aucun doute. Il était à pied, et son arc accrochait la lueur de la lune pendant qu'il marchait. Taol ne vit pas son cheval, mais supposa qu'il était resté caché parmi les arbres.

Lentement, Taol tendit la main vers une flèche. Alors que ses doigts se refermaient autour de la hampe, il souffla à Jack : « À mon signal, jette la couverture sur le feu. »

La silhouette ténébreuse dans le lointain cessa de bouger. Un scintillement remonta vers le haut quand elle leva son arc.

Il ne disposerait que d'une fraction de seconde lorsque l'archer verrait s'éteindre la lumière. L'opportunité était trop belle, cependant ; Skaythe faisait désormais une cible immobile.

Taol saisit son arc posé par terre, encocha une flèche et tendit la corde.

« Maintenant, Jack. *Maintenant !* »

Taol visa.

La lumière s'éteignit.

Le coude relevé de Skaythe indiquait un arc bandé et prêt à tirer. Taol tendit sa corde, puis la relâcha. Le trait jaillit vers sa cible.

À l'instant où la flèche s'envolait de ses doigts, le chevalier plongea vers le feu. Il entendit le vrombissement d'une flèche, sentit le fer lui effleurer le visage ; s'ensuivit une douleur cuisante, puis le frôlement de l'empennage contre sa joue.

Il s'abattit sur la couverture, chaude et fumante. Son élan le fit se cogner contre Jack.

Ce dernier tenait son arc prêt ; Taol lui agrippa la cheville et le fit trébucher.

« Je l'ai eu ? » Taol avait le souffle coupé et du sang dans l'œil droit. Il tordit la cheville de Jack pour l'empêcher de se relever.

« Je ne sais pas. Il a basculé presque aussitôt après toi. » Jack rua pour libérer son pied. « Si tu ne m'avais pas fait tomber, j'aurais pu essayer à mon tour. J'avais bien repéré sa position. »

Derrière eux, Chipeur remua dans ses couvertures. « Que se passet-il ? »

— *Reste couché.* » Taol s'essuya l'œil. Il était entaillé à la pommette droite, et le sang coulait dans l'orbite. « Où est-il maintenant ? » demanda-t-il à Jack. Il ne parvenait toujours pas à y voir clairement.

« Parti. Entre le moment où tu m'as fait tomber et celui où j'ai relevé la tête, il a disparu. »

Taol lâcha un juron. Skaythe devait avoir regagné le couvert des arbres maintenant. S'il avait reçu une blessure, celle-ci n'était visiblement pas mortelle. Le fait qu'il fût tombé au sol ne voulait rien

dire. Ils savaient tous les deux à quel jeu ils jouaient : deux archers, deux flèches, deux tirs. C'était un duel. Skaythe avait dû obéir à la même impulsion que lui – lâcher sa flèche, puis décamber à toute vitesse.

Taol l'admirait presque. L'autre avait bien failli l'avoir.

« Allons, dit-il en se levant. Il est temps de partir.

— Pas question que je me lève. Non, monsieur, déclara Chipeur sans bouger du sol. Je n'ai pas envie de servir de cible. »

Taol déchira un pan de sa chemise, qu'il pressa contre son entaille à la joue. « Il ne nous ennuiera plus cette nuit.

— Pourquoi ? Tu l'as eu ?

— Peut-être. Je ne sais pas.

— Si tu n'en es pas certain, voulut savoir Jack, comment peux-tu affirmer qu'il ne nous tirera plus dessus ?

— Parce que ce n'est pas ce qu'il veut.

— Alors que *veut-il*, dans ce cas ? »

Taol regarda au loin, cherchant du regard l'endroit où il avait aperçu Skaythe pour la dernière fois. « Il veut l'affrontement, Jack. Il veut me combattre d'homme à homme. C'est ce qu'il a obtenu ce soir : lui et moi, des chances égales, mon talent face au sien.

— Pourquoi ?

— Pour venger son frère. Prouver qu'il est de taille à vaincre l'homme qui a vaincu Blayze. » Taol haussa les épaules. « Je ne connais pas ses motivations. » Il se mit à parcourir le camp, en fourrant pots et flacons dans son sac.

« Que crois-tu qu'il soit en train de faire maintenant ? » Le ton de Jack était dur. Il n'appréciait pas d'avoir été tenu dans l'ignorance à propos de l'archer.

« S'il est blessé, il va rester caché jusqu'à demain, jusqu'à ce que nous soyons loin. Sinon, il nous suivra probablement vers le sud. Dans les deux cas, il doit être en train de préparer sa prochaine attaque.

— Et si tu l'avais sérieusement touché, Taol ? demanda Chipeur qui avait enfin trouvé le courage de se lever de sa couverture.

— Dans ce cas, je l'aurai ralenti pour quelques jours. Peut-être quelques semaines, je l'ignore. » Taol marcha jusqu'aux chevaux et jeta sa selle sur le dos du hongre.

Jack vint se placer juste un pas derrière lui. « Cet homme cherche une sorte de duel contre toi, mais n'hésitera pas à nous tuer de sang-froid, Chipeur ou moi. N'est-ce pas ? »

Taol jeta un bref regard vers Chipeur. Le gamin s'affairait à rouler sa couverture. « Écoute, dit-il à voix basse pour les seules oreilles de Jack, j'ai peur que tu aies raison. Je pense qu'il cherche à nous tuer tous les trois. Je dois l'en empêcher, mais il se montre doué ; il nous traque comme du vulgaire gibier. Il ne se découvrira que pour me tirer

dessus. Quant à Chipeur ou toi, il vous abattra plutôt en embuscade. Voilà pourquoi il me faut jouer les cibles – comme ce soir. Le seul moment où nous pourrions l'éliminer, c'est quand il cherchera à me tuer *moi*. » Taol boucla la sangle autour du ventre du cheval. « Ce qui ne nous laisse guère le choix : nous devons le forcer à nous combattre à découvert.

— Pourquoi ne pas m'avoir laissé lui tirer dessus ?

— Tu avais un arc court, lui un arc long. Tu te serais exposé sans raison.

— N'était-ce pas parce que tu voulais entrer dans son jeu, toi aussi ? Le vaincre d'homme à homme ? »

Taol secoua la tête. « Non. Quelqu'un qui peut tirer dans le noir sur un gamin sans défense ne mérite pas tant d'honneur. Si tu en as l'occasion, Jack, tue-le sans hésiter. Cela ne me fait ni chaud ni froid. Mais je te plaquerai au sol chaque fois que je t'estimerai incapable de l'atteindre. »

Jack sourit. « Je comprends. » Il entreprit d'attacher ses fontes à sa selle. « Je suppose que nous n'aurons qu'à acheter un deuxième arc long à Toulay ? »

Taol se sentait las, mais heureux. À sa manière, Jack était en train de lui signifier qu'on ne le tiendrait pas à l'écart. C'était agréable de savoir qu'un autre était prêt à partager les dangers avec lui.

« Il faudra t'entraîner, prévint-il. S'il y a un archer en toi, je ne l'ai pas encore vu. »

Ils rirent tous les deux. Taol tendit la main et étreignit l'avant-bras de Jack.

Jack lui retourna le geste. « J'apprécie ton honnêteté envers moi.

— Et moi, j'apprécie toute l'aide qu'on veut bien m'apporter. »

Les deux hommes restèrent un moment face à face, à se dévisager, révisant leur opinion l'un sur l'autre. Pour la première fois depuis de nombreuses semaines, Taol sentit que cette aventure pourrait bien connaître une fin heureuse.

La lampe se releva. Melli eut du mal à distinguer le moindre détail dans la lumière. D'instinct, elle recula d'un pas. Sa cheville heurta la pierre. Elle n'avait nulle part où se cacher.

En remontant, la lampe jeta de grandes ombres sur le visage de l'homme, qu'elle changea en un masque féroce. Il s'avança d'un pas.

« Il y avait si longtemps, Melliandra. »

Melli poussa un hoquet de surprise ; ce n'était pas Baralis, mais Kylock. Tous deux avaient exactement la même taille, la même silhouette – le même teint. Melli se sentit gagnée par la terreur. Au moins avec Baralis, elle savait à quoi s'attendre ; il était calculateur, rusé, méthodique... Mais Kylock était un tout autre personnage. Un

homme dangereusement instable.

Déterminée à ne pas montrer sa peur, Melli releva le menton et lança : « Ainsi, vous venez me délivrer ? »

Il l'ignora et parcourut la pièce du regard. Ses cheveux bruns luisaient à la lueur de la lampe. Vêtu d'une tunique de chevreau noire sur une chemise de soie noire, il semblait tout droit sorti d'un dîner officiel. Après quelques secondes, il hocha doucement la tête. « Cela ne va pas fort, n'est-ce pas, Melliandra ? »

— Cela irait encore plus mal si je vous avais épousé. Votre femme était froide avant la fin de votre nuit de noces. »

Melli sentit quelque chose de dur la frapper au visage. Elle tituba en arrière et se cogna la tête contre le mur.

Kylock se dressa au-dessus d'elle en s'essuyant le poing sur sa tunique. « Je surveillerais mes paroles, à votre place, Melliandra. Vous avez la langue beaucoup trop bien pendue. »

Melli se frotta la mâchoire. Elle fit mine de se relever, mais Kylock la repoussa au sol.

« Je crois que je vais vous maintenir comme cela pour l'instant. » Il parlait comme un peintre dirigeant son modèle. Tendant la main, il écarta une mèche de cheveux qui lui tombait dans les yeux. « Oui, exactement comme cela. »

Melli sentit un goût de sang dans sa bouche. Elle n'osa pas bouger ; Kylock avait le regard vide, trouble. On aurait dit qu'il avait bu.

Dun mouvement si vif que Melli crut qu'il allait la frapper, il vint s'agenouiller près d'elle. La voyant tressaillir, il sourit. « On n'est plus aussi sûre de soi, hein ? »

Son haleine n'empestait pas l'alcool mais son parfum sucré n'avait rien de naturel. On apercevait des traces de poudre blanche au coin de ses lèvres.

« Savez-vous ce que je pense ? demanda-t-il.

— Non. Pourquoi ne pas me le dire ? » Sans s'en rendre compte, Melli avait refermé les bras autour de son ventre. Elle brûlait de répliquer de manière cinglante, aussi bien physiquement que verbalement, mais se retint. Elle devait songer à son bébé.

« Je pense que vous méritez mieux que cela. » Il releva la main, mais cette fois, ce fut pour lui caresser la joue.

Melli préférait les coups. « Est-ce la raison de votre présence ? » s'enquit-elle en reculant lentement sous la caresse.

Kylock se tenait désormais tout proche. La peau de son visage était très pâle, et ses yeux se creusaient de cernes profonds. « Je suis venu voir comment on vous traitait.

— Ma foi, comme vous le constatez, *on* me traite plutôt mal. » Melli ne savait pas trop à qui il faisait référence : à Baralis, aux gardes,

peut-être aux deux.

« Hmm. » Les doigts de Kylock descendirent de sa joue à sa gorge. Sa peau était plus douce que celle d'un nourrisson.

Melli entoura son ventre plus étroitement, puis posa la seule question qui valût d'être posée : « Pourquoi me rendre visite maintenant ? »

Je suis enfermée ici depuis des semaines. Vous auriez pu venir à tout moment. »

Kylock sourit doucement, plissant ses lèvres délicieusement sculptées. « Baralis veut vous faire exécuter demain. »

Immobile. Elle demeura parfaitement immobile. Pas un muscle de son visage ne la trahit. Elle ne cilla pas, ne trembla pas, n'eut pas la moindre expression. Elle continua à respirer cependant ; à longues inspirations soutenues.

« Oui, on viendra vous trouver au matin. L'eau qu'on vous donnera sera droguée pour vous rendre plus... » Kylock prit plaisir à choisir le mot exact. « Plus accommodante. Ensuite, on vous plongera une lame dans le cœur. Vous n'aurez même pas besoin de quitter cette pièce, tout se déroulera entre ces murs. » Il sourit, comme s'il était en train de lui accorder une faveur.

« Quand les deux gardes en auront terminé avec vous, ils fermeront la porte à clef, redescendront les escaliers et se feront massacrer avant d'avoir atteint la dernière marche. Après quoi, la dame qui veille à votre confort connaîtra elle aussi une fin malheureuse. Et cela ne laissera plus personne pour raconter ce qui s'est passé. » Pendant toute cette tirade, Kylock avait gardé la main sur sa gorge. Maintenant qu'il en avait fini, il la descendit plus bas – au creux de ses seins, puis le long de son ventre. « C'est le plan, en tout cas. » Melli ne fit aucun geste pour s'écarter. Elle laissa sa main reposer où elle était. Elle avait cru percevoir quelque chose dans le ton de sa voix lorsqu'il avait prononcé cette dernière phrase. De la réticence ? Effleurant la main de Kylock du bout de son petit doigt, elle lui demanda prudemment : « Est-ce le plan, ou *était-ce* le plan ? »

Il s'écarta d'elle. Son autre main releva la lanterne, et l'approcha du visage de Melli. « Il n'y a pas trace de rouge sur vos lèvres, à ce que je vois. »

Le cœur de Melli battait à tout rompre. La lanterne était si proche qu'elle en sentait la chaleur contre sa joue. En dépit de tous ses efforts, elle sentit la panique l'envahir. Elle ne comprenait pas ce que Kylock voulait d'elle. Ne comprenait pas où l'entraînait cette conversation. « Non, admit-elle avec le sentiment de tâtonner dans le noir. Pas sur les miennes. »

Kylock approcha la lanterne encore plus près. La flamme n'était plus qu'à un cheveu de son visage. « Vous ne vous êtes jamais fardée

comme une putain, n'est-ce pas ? »

Melli sentit sa peau roussir. N'y tenant plus, elle leva le poing et l'abattit sur le bras de Kylock.

Kylock lâcha la lampe, qui s'envola dans les airs. Melli l'entendit rouler bruyamment sur les dalles. La lumière vacilla ; le poing de Kylock s'écrasa contre sa mâchoire. Tous les os de son cou craquèrent d'un seul coup. Kylock s'abattit sur elle, lui déchirant ses vêtements.

Elle hurla.

Il lui empoigna le menton et lui cogna la tête contre le mur du fond.

Une douleur explosa sous son crâne. Tout se brouilla autour d'elle. Elle continua à hurler.

Elle sentait les doigts de Kylock fouiller sous son corsage. Elle eut beau tenter de résister, ses mains ne lui obéissaient pas comme elle l'aurait voulu. Elle avait la sensation d'être saoule. Saisissant un morceau d'étoffe, il lui déchira son corsage.

À travers des yeux qui voyaient flou, Melli aperçut une grande lueur par-dessus l'épaule de Kylock. La paille répandue au sol avait pris feu.

Qu'il eût senti la chaleur ou bien la fumée, Kylock lâcha sa victime, se releva et repoussa la fine couche de paille à coups de botte, en l'écartant vers le fond de la geôle. Le banc en bois, près du pied de Melli, ne courait aucun danger ; tout le reste était en pierre. Kylock piétina la paille à la lisière du feu. Les flammes lui léchèrent les mollets. En cherchant du regard quelque chose pour les arroser, il se figea sur place.

Melli n'avait pas bougé. Ses seins, son torse étaient nus. La courbure de son ventre était accentuée par les flammes.

Kylock la fixa. Il fixa son ventre énorme.

Son expression se transforma sous les yeux de Melli. Sa rage aveugle se cristallisa en folie. À cet instant, elle éprouva un sentiment de terreur si concentré qu'il expulsa tout l'air de ses poumons ; elle le sentit s'enfuir entre ses lèvres, tel un dernier souffle d'espoir.

Le regard de Kylock croisa le sien. Derrière lui, le feu commençait à s'éteindre, étouffé par la pierre et le manque de combustible, tandis que la pièce s'emplissait de fumée. Le vide que Melli avait dans les poumons était comme une faim ; elle avait besoin de respirer, mais craignait d'inspirer une substance plus redoutable que la fumée. Elle saignait à l'arrière du crâne ; elle sentait le sang couler le long de sa nuque. Ses yeux larmoyaient.

La fumée était noire, mouchetée de cendres floconneuses. Voyant Kylock s'avancer vers elle, les mains levées, Melli ouvrit les lèvres et respira la fumée. L'espace d'une seconde, son corps résista et elle se mit à tousser, mais elle le combattit et s'obligea à respirer de plus

belle. La fumée lui parut tout d'abord amère : chaude, âcre, lui brûlant les poumons. Puis les mains de Kylock se posèrent sur elle, et ce qui était son poison devint son salut.

Le monde s'estompa, laissant Melli dans le noir.

Le temps de se traîner jusqu'aux arbres, Skaythe avait la tunique trempée de sang. La flèche s'était fichée dans l'omoplate gauche, et la pointe avait transpercé l'os. Il avait rampé en sûreté sur le ventre, se servant uniquement de son bras droit.

Sa pouliche, attachée à un frêne élancé, hennit doucement en décelant son odeur. « Chut, Kali », murmura-t-il.

Les arbres portaient encore le plus gros de leurs feuilles, et les frondaisons masquaient le clair de lune. Skaythe aimait autant cela. Il opérait toujours mieux dans le noir. S'accrochant au tronc le plus proche, il se hissa sur ses pieds. Une douleur lui parcourut le flanc. Au bord de la nausée, il se retint de vomir en rejetant la tête en arrière et en déglutissant. Sa main gauche serra le poing comme la droite. Parfait ; cela voulait dire que les muscles de son bras fonctionnaient.

Après un moment, la nausée passa, ne lui laissant qu'un goût acide dans la bouche. Il acheva de se relever, en prenant appui sur le tronc pour rester debout. Il appela sa jument d'un léger claquement de langue. La bête approcha aussi près que sa longe le lui permit, et Skaythe put attraper les fontes en travers de sa croupe.

S'ensuivirent une nouvelle douleur et une nouvelle nausée quand ses épaules durent porter le poids des fontes. Il trouva ce qu'il lui fallait : de l'onguent, un couteau affûté, des bandages et une petite flasque d'un alcool fort. Il commença par l'alcool, qu'il avala d'un trait en n'en laissant qu'une gorgée. La liqueur descendit le long de sa gorge puis se mit à lui chauffer le ventre comme un brandon. Il allait devoir faire vite, maintenant : l'alcool ne laissait guère de temps entre le moment où il vous engourdissait les sens et celui où il vous embrumait les idées. Il versa le reste de la flasque sur une moitié du bandage puis s'en servit pour nettoyer les alentours de la blessure, la hampe de la flèche, la lame de son couteau ainsi que ses doigts.

Il avait déjà brisé la flèche à mi-longueur, et seule la longueur d'une main environ saillait de son omoplate. Empoignant son couteau, il entailla la plaie de part et d'autre de la pointe. Le chevalier s'était servi d'une pointe ordinaire en V, le genre d'arme auquel on pouvait s'attendre de la part d'un homme d'honneur. Pas barbelé, ni effilée, ni biseautée. Skaythe haussa les épaules. Lui avait tiré une flèche barbelée en direction du chevalier.

Lorsqu'il eut dégagé les deux côtés du V, Skaythe empoigna la pointe, contraignit tout son corps à se détendre, et arracha la flèche.

La souffrance fut brûlante, comme celle d'un fer chauffé à blanc.

Elle lui parcourut le bras et s'enfonça jusqu'à son cœur. Un jet d'urine lui éclaboussa la jambe. Bien qu'il eût fait de la place pour le V, les tranchants lui entaillèrent les chairs au passage. Il ne hurla pas. Même enfant, il n'avait jamais hurlé.

Une fois la flèche extraite, Skaythe se laissa glisser le long de l'arbre. Ramassant l'autre moitié du bandage, il la pressa fortement contre la blessure. Son sang était noir dans la clarté lunaire. Ses forces l'abandonnaient rapidement ; il en arrivait au point où l'alcool commençait à lui obscurcir l'esprit.

Tout en maintenant l'étoffe contre son omoplate, il maudit Taol avec la haine d'un vaincu. Le chevalier avait pris un risque en visant délibérément trop à gauche : il avait escompté que Skaythe bondirait à l'abri, et misé sur le côté qui lui semblait le plus vraisemblable. En croyant se mettre hors de danger, Skaythe avait sauté en plein sur le chemin de la flèche. Si le chevalier l'avait visé au cœur, il s'en serait sorti sans une égratignure. Mais il avait tiré dans le vide, et réussi à faire couler le sang.

Skaythe secoua la tête d'un air sinistre. Le saignement mit longtemps à s'arrêter.

Il y avait une consolation à tirer de la rencontre de cette nuit, cependant. Taol avait eu de la chance, voilà tout. Skaythe en savait long sur la chance ; tôt ou tard, elle finissait toujours par s'épuiser. L'homme chanceux un jour était souvent malchanceux le lendemain. De sorte qu'à sa prochaine rencontre avec Taol, le sort pencherait en sa faveur.

Et il y aurait une prochaine rencontre.

Au matin, il trouverait quelqu'un pour se faire recoudre. Ensuite, il devrait probablement se reposer quelques jours, pour laisser le temps à la plaie de cicatriser. Il perdrait peut-être momentanément la trace du chevalier, mais il connaissait sa destination, savait où il comptait revenir, et il lui suffisait de contacter Baralis pour le retrouver les yeux fermés.

La brise était fraîche, chargée de senteurs de poisson. Le soleil s'était levé de bonne heure, les maisons blanches de Toulay jetaient des ombres dorées dans la clarté du matin et la mer chantait au pied des falaises.

Ils se sentaient très las de leur voyage nocturne, mais le spectacle de la petite cité perchée au-dessus de l'océan les ragaillardit d'un coup. Jack sut qu'il n'était pas le seul à éprouver cette sensation ; Chipeur releva la tête et marmonna un long discours enthousiaste dans lequel les mots *prospection* et *enfin* revinrent plusieurs fois. Même Taol parut se réjouir ; il s'abstint de sourire, cependant, pour ne pas risquer de rouvrir sa coupure à la joue.

« Du lait de chèvre et de la bière, dit-il en pressant sa monture.

— Du lait de chèvre et de la bière ? » répéta Jack en talonnant son hongre. Il n'avait pas l'intention de laisser Taol entrer dans la ville en premier.

Les yeux du chevalier pétillèrent, plus vifs que l'océan. « C'est ce que les hommes prennent au petit déjeuner, par ici. »

Une petite rivalité furtive flottait dans l'air. Jack vit clairement que Taol se préparait au galop. « Et que prennent donc les femmes ?

— J'ai vu les femmes d'ici, Jack, intervint Chipeur. Et à en juger par leur apparence, elles ne prennent que la bière. »

Sur ce, le cheval de Taol prit de la vitesse, soulevant des cris de protestation étouffés de la part de Chipeur. Jack lança sa monture à leur poursuite. C'était bon d'être là, en cet instant, avec le soleil en pleine face, le vent qui lui salait les lèvres, à galoper dans la poussière soulevée par ses amis.

Au diable leur amitié, il avait bien l'intention de les battre. Jack redoubla ses coups de talons et rendit les rênes à Orge. Le cheval de Taol avait beau être plus puissant, il emportait deux personnes. En puisant dans ses réserves, Orge eut tôt fait de le rattraper. Chipeur, la tête basse, tonnait comme une corne de brume :

« C'est la dernière fois que je monte en croupe derrière toi, Taol ! »

Jack sourit en les dépassant. « Tu as raison, Chipeur, cria-t-il. Mieux vaut monter avec le meilleur ! » Le jeune homme ne prit pas le risque de regarder par-dessus son épaule. Il ne voulait pas que Taol le

voie sourire – et terrifié. Jamais encore il n'avait galopé à une telle allure. De bête douce et docile, Orge s'était changé sous lui en un cheval de guerre en pleine charge. Jack ne pouvait que s'accrocher de son mieux et s'en remettre à sa bonne fortune.

En route pour la victoire, Orge révéla un talent caché pour bondir par-dessus les fossés, serpenter entre les rochers et retarder ses crochets entre les arbres jusqu'au tout dernier moment.

Enfin, cheval et cavalier débouchèrent sur la grand-route. La vision des charrettes, des gens et d'autres chevaux agit sur le comportement d'Orge qui, pareil à un enfant capricieux en présence de visiteurs, devint aussitôt un modèle de bonne conduite. Il ralentit au trot et s'écarta même pour laisser passer les voyageurs pressés. Jack lui fut si reconnaissant d'avoir quitté le galop qu'il n'eut pas le cœur à le gronder. Il se contenta de lui chuchoter à l'oreille : « Si tu as d'autres tours en réserve, garde-les pour ton prochain maître.

— Hé ! Jack ! » En arrivant à sa hauteur avec Chipeur, Taol tendit la main pour flatter Orge sur le flanc. « Si j'avais su qu'il était si bon, je l'aurais pris pour moi. »

Jack eut la nette impression que, sans sa coupure fraîche à la joue, Taol serait en train de rire à gorge déployée en cet instant. « Allons-y, dit-il en poussant sa monture en avant. Ne faisons pas attendre les chèvres. »

La cité de Toulay était très animée. Vendeurs, fermiers, marchands des quatre saisons et pêcheurs se pressaient le long de ses rues étroites et tortueuses. Les gens vantaient leurs produits, interpellaient des connaissances, ergotaient, marchandaient, bavardaient, colportaient des ragots. Jack aima aussitôt l'endroit, sa seule réserve portant sur le nombre d'oies qu'on croisait dans les rues. Depuis qu'il s'était fait poursuivre le printemps dernier par une meute de ces créatures caquetantes, il n'aimait que les oies rôties à la broche.

Subitement affamé, Jack vit avec plaisir Taol s'arrêter devant une taverne, *Les Pincés de homard*, établissement aussi modeste qu'accueillant dont le propriétaire les reçut avec chaleur. Après avoir envoyé un garçon s'occuper de leurs chevaux, le tavernier, bonhomme cordial aux bajoues rouges, mit lui-même du lait de chèvre à chauffer. Son fils, particulièrement charmant, leur apporta un petit déjeuner de bouillie d'avoine et de homard froid puis offrit de leur préparer une chambre.

Jack espéra que Taol accepterait. Ils ne s'étaient pas reposés la nuit précédente et l'idée de dormir en sécurité dans un lit confortable plutôt qu'à découvert à même le sol paraissait pour le moins plaisante. Taol jeta un bref regard vers Chipeur. Le gamin étouffa un bâillement théâtral.

« Très bien. Nous passerons la nuit ici, et nous partirons pour

Rorne au petit matin. »

Le fils du tavernier hocha poliment la tête, versa de la bière dans leur lait de chèvre, puis se retira. Son père suivait la scène depuis le fond de la salle, le visage illuminé de fierté.

Ils déjeunèrent en silence, trop épuisés, affamés ou pris dans leurs pensées pour discuter. Lorsqu'ils eurent fini, Taol se leva. « Allez donc vous reposer tous les deux. Je serai de retour d'ici une heure ou deux. »

Jack secoua la tête. « Non. Je préfère t'accompagner. »

Taol le dévisagea durement. « Je vais simplement me faire poser deux ou trois points de suture.

— Parfait. Ensuite, nous pourrions nous mettre en quête d'un deuxième arc long. » Jack ne semblait pas décidé à se laisser décourager.

Taol traversa la salle. « D'accord, viens », dit-il en atteignant la porte.

Jack le suivit à l'extérieur avec le sentiment d'avoir remporté une petite victoire. L'éclat du soleil lui fit plisser les paupières. Les rues étaient toujours grouillantes de monde, mais un peu plus ordonnées maintenant que chaque vendeur avait posé son étal et que les affaires sérieuses – les achats – pouvaient véritablement commencer. Taol accosta la première personne qu'il croisa pour lui demander l'adresse d'un bon barbier.

« Monsieur, lui dit la vieille dame, pour une blessure telle que celle que vous avez sur la joue, n'importe quel barbier de la rue de la Saignée conviendra. » Elle sourit gentiment, leur souhaita une bonne journée et partit, en brandissant son panier vide devant elle comme un bouclier.

Jack et Taol échangèrent un sourire. Les habitants de Toulay étaient décidément uniques.

Le temps qu'ils dénichent la rue de la Saignée, il était près de midi. Ils virent au moins une demi-douzaine de barbiers ouverts le long de la voie. Sur leurs étals étaient exposés des lames acérées, des prépuces tranchés et des calculs biliaires dans des bocalux. « Celui-ci fera l'affaire », dit Taol en indiquant un barbier entreprenant qui avait accroché au-dessus de sa porte la statue en bois d'une énorme sangsue.

« Aah, messieurs ! Je vois deux hommes qui ont grand besoin d'une coupe. » À peine avaient-ils franchi le seuil que le barbier s'était précipité à leur rencontre ; un individu émacié, portant un tablier de cuir rouge et tenant un couteau tranchant comme un rasoir. Il avisa la joue de Taol. « Allons, asseyez-vous, monsieur, asseyez-vous. Voici une plaie à quatre points, ou je ne m'y connais pas. »

Taol s'assit dans le fauteuil qu'on lui proposait. Jack demeura où il était ; il s'était habitué à porter les cheveux longs et n'avait aucune

intention de laisser le barbier l'approcher.

Le barbier avait élevé le petit bruit désapprobateur au rang d'art, et en examinant la joue de Taol, il en produisit plusieurs hautement révélateurs. « Oh, monsieur, s'exclama-t-il en secouant la tête. Quelle tragédie. Un si beau visage, et voilà que... » Suivirent de nouveaux claquements de langue. « Un *désastre* ! Êtes-vous déjà marié, monsieur ? »

Taol secoua la tête. Il grimaça quand le barbier entreprit de nettoyer la plaie avec de l'alcool pur.

« Alors, je vais devoir me surpasser. » Le barbier se mit à dérouler une grosse bobine de fil noir. « Quand j'en aurai terminé avec vous, votre propre mère ne verra pas la cicatrice. Vous aurez de quoi payer le supplément, j'imagine ? Je vous ferai de jolis petits points, huit au lieu de quatre.

— Quatre suffiront, dit Taol.

— Non, intervint Jack. Faites-lui-en huit. »

Taol fronça les sourcils à son intention. « Nous devons encore acheter un arc. »

Jack secoua la tête. « Je me contenterai de ce que j'ai. » Puis, au barbier : « Faites au mieux. » Taol se moquait peut-être de son apparence, mais ce n'était pas à lui que pensait Jack. Il faisait cela pour Melli.

Le barbier hocha la tête d'un air sagace. « Un jeune homme plein de bon sens, à ce que je vois. » Il inspecta Jack de la tête aux pieds, puis émit un petit bruit désapprobateur. « Mais dont la présentation mériterait quelques soins, si je peux me permettre. »

Jack se rapprocha de la porte. « Commencez donc par le recoudre. Nous verrons ensuite s'il nous reste suffisamment d'argent pour soigner ma présentation. »

Le barbier exécuta son petit bruit le plus expressif jusqu'alors. En un seul claquement de langue, il parvint à dire : *Que Bore me sauve de ces barbares dépourvus de la moindre once de raffinement !* Il remplit son devoir, néanmoins, en sélectionnant son aiguille la plus fine et en prenant un autre fil plus approprié. « Un peu de cognac, monsieur ? demanda-t-il juste avant de percer la peau.

— M'en coûtera-t-il un supplément ?

— Deux pièces d'argent.

— Je m'en passerai. »

Le barbier manifesta sa surprise en s'abstenant de tout bruit désapprobateur. « Très bien. Ne bougez plus... »

Jack détourna les yeux.

Le barbier continua à parler tout en recousant. « Ainsi, vous nous arrivez du nord ?

— Non, dit Jack.

— Dommage. J'espérais que vous nous amèneriez des nouvelles.

— À propos du siège ?

— Hmm. » Le barbier se tut pendant un instant. Jack préféra ne pas savoir ce qu'il faisait. « Et de dame Melliandra. »

Jack fit volte-face.

« Qu'en est-il d'elle ?

— Eh bien, c'est celle qui a épousé le duc, vous savez. Une vraie beauté, à ce qu'on raconte. »

La main de Taol jaillit et se referma sur le bras du barbier. « Au fait. »

Le barbier fit claquer sa langue, dégagea son bras et continua ses points de suture. « Ma foi, son père a pris la fuite et s'est réfugié auprès de l'ennemi. Il raconte à qui veut l'entendre que Kylock aurait capturé sa fille. Bien sûr, il ne s'agit que d'une rumeur pour l'instant. »

Taol fit mine de se lever, mais l'homme le repoussa dans son fauteuil. « Rien qu'une minute encore, monsieur.

— Quand est-ce arrivé ? » voulut savoir Jack.

Le barbier haussa les épaules. « Je l'ignore. Les nouvelles mettent un moment à nous parvenir. » Là-dessus, il termina son travail, fit un nœud, trancha le bout du fil et nettoya le sang frais sur le visage de Taol avant de lui passer un peu d'onguent sur la joue. « D'ici sept jours, vous pourrez les retirer. »

Taol se leva. « Combien vous dois-je ? »

Le barbier parut déçu que son œuvre ne fût pas davantage appréciée. « Deux pièces d'or. »

Jack lui tendit la somme. « Beau travail », dit-il.

Le barbier s'inclina et ouvrit la bouche pour dire quelque chose mais Jack ne comprit pas ce que c'était, car Taol et lui se dirigeaient déjà vers la porte.

« Nous partons aujourd'hui. Tout de suite, déclara Taol tandis que la porte se refermait derrière lui. Le temps de récupérer Chipeur et de changer les chevaux, nous pouvons être en route dans une heure.

— Pour où ? » Jack n'aurait su dire si Taol avait l'intention de poursuivre vers Rorne ou de retourner à Brennes.

Les yeux d'ordinaire bleu ciel du chevalier étaient aussi sombres que le ciel de minuit. « Nous continuons vers Larne comme prévu. »

« Que pensez-vous être en train de faire, au nom de Bore ? La fille doit mourir. »

Melli captait des bruits de voix depuis un moment maintenant, mais ces mots furent les premiers que son cerveau parvint à reconstituer. Elle émergeait d'un sommeil enfumé. Son premier réflexe fut de tousser – d'expectorer, de crachoter, de postillonner. Le deuxième consista plutôt à garder les yeux et la bouche bien fermés.

Elle prit une grande inspiration, se remplit les poumons et parvint à se maîtriser.

« Non, Baralis. Ce n'est pas la fille qui doit mourir, mais l'enfant.

— Les deux ne font qu'un pour l'instant. »

Melli frissonna. Elle ne put s'en empêcher. Elle reconnaissait parfaitement les deux interlocuteurs – Kylock et Baralis – et leurs voix la glaçaient jusqu'aux os.

Quand Baralis reprit la parole, ce fut sur un ton radouci. « Écoutez, tant qu'elle demeure en vie, cette fille représente une épine dans notre flanc. Maybor clame partout que nous la retenons prisonnière, la moitié de la population de Brennes préférerait voir son fils plutôt que vous dans ce palais et Haute-Muraille affirme purement et simplement combattre en son nom. Il faut qu'elle meure. »

Ces derniers mots vibraient d'une fureur contenue. Moins d'une seconde plus tard, Kylock répliquait : « Non. Elle ne mourra pas. Je ne le permettrai pas.

— Si vous avez envie d'elle, prenez-la ici, maintenant, et qu'on n'en parle plus. Simplement, ne perdez pas de vue qui elle est.

— Et qui est-elle, Baralis ?

— Votre unique rivale. »

Melli prit conscience d'un mal de crâne lancinant. Le besoin de tousser se fit plus fort, mais elle le réprima.

« Non, Baralis, rétorqua doucement Kylock. Elle n'est pas ma rivale, seul son rejeton l'est. »

On ne pouvait se méprendre sur la tension qui régnait dans la pièce. L'air s'épaissit et s'alourdit, comme avant un orage. Melli perçut une curieuse odeur métallique, et sa peau se hérissa sous la caresse d'un souffle d'air chaud.

Le silence perdura un moment, puis Baralis dit : « Très bien, si vous insistez...

— J'insiste, Baralis. » Kylock s'approcha du lit. Melli sentit son regard peser sur elle. « Oh, et elle restera ici pour l'instant. Il n'est pas question qu'elle continue à dormir dans le donjon. »

Baralis traversa la pièce d'un pas léger. « Il faudra la faire surveiller en permanence.

— La femme s'en occupera.

— À votre aise. » Le ton de Baralis était dur. « Je vous l'envoie pour procéder aux arrangements nécessaires. » Sur ces mots, le chancelier quitta la pièce en refermant la porte derrière lui.

Melli ne savait pas si elle devait se sentir soulagée ou effrayée. Elle savait Kylock tout près, en train de l'observer. Elle sentit quelque chose lui effleurer la joue. Ouvrant les yeux, elle découvrit le regard du roi qui plongeait droit dans le sien.

Un cercle noir bordait ses iris. « Aah, la future mère se réveille

enfin. » Il portait des gants. Son doigt glissa le long de sa joue jusque sous les draps. Lentement, sa main parcourut ses seins, puis son ventre, où elle s'arrêta un moment avant de la palper comme on tâte un fruit pour voir s'il est mûr. Quand Melli voulut l'arrêter, il lui agrippa le poignet et le plaqua brutalement sur le lit. « Non, non, mon amour, ce ne sont pas des façons de rembourser une dette. »

Melli avait désespérément envie de tousser. Ses poumons lui faisaient l'impression d'être emplis de poussière. Kylock lui tordit le poignet de telle sorte qu'elle ne pût pas bouger son bras. « Que voulez-vous de moi ? » s'écria-t-elle.

Kylock secoua la tête avec lenteur. « Je ne crois pas que vous soyez en mesure de poser des questions », dit-il. Une minuscule goutte de bave lui vint à la commissure des lèvres. Il enfonça ses doigts gantés dans le poignet de Melli.

On frappa à la porte.

« Qui est-ce ? aboya Kylock.

— C'est madame Gralle, sire. Messire Baralis m'a demandé de venir. »

Madame Gralle. Melli s'étrangla. Décollant la tête de l'oreiller, elle se mit à tousser et cracher, incapable de s'arrêter.

« Entre. »

La porte s'ouvrit, et une femme fit son entrée. À travers ses yeux emplis de larmes, Melli la trouva changée ; elle paraissait plus petite, et le bas de son visage se déformait bizarrement. Puis elle parla. Sa voix fluette, grinçante, était reconnaissable entre toutes. « Je vois que la petite garce joue les malades. » Elle s'avança vers le lit. Kylock s'écarta. L'empoignant par les cheveux, madame Gralle redressa sèchement Melli et lui donna une grande tape dans le dos. « Là ; cela devrait aller mieux. »

Melli cessa de tousser.

Kylock regarda madame Gralle avec dégoût. Il se dirigea vers la porte. « Occupe-toi de lui faire prendre un bain, ordonna-t-il.

— Mais...

— *Fais-le.* »

Melli eut la satisfaction fugace de voir madame Gralle tressaillir. La porte claqua derrière le roi. Madame Gralle se retourna vers sa prisonnière. « Ainsi, on retombe sur ses pattes une fois de plus, hein ?

— Que faites-vous ici ? »

Madame Gralle renifla avec dédain. « Je ne répondrai pas à une traînée. » Elle inspecta les lieux avec des mines de propriétaire. « On aurait dû te laisser dans le donjon. Cet endroit est trop bien pour toi. Un lit moelleux, des tapis... on croirait avoir affaire à une princesse, et non à la plus grande catin de Brennes. »

Melli faisait de gros efforts pour conserver sa santé mentale. Elle

éprouvait la sensation de s'être réveillée en plein cauchemar. Baralis, Kylock, et maintenant madame Gralle. Qui viendrait ensuite, se demanda-t-elle, Fiskell et le capitaine Vanly ?

Elle s'astreignit à rester concentrée. « Que savez-vous du donjon ?

— C'est moi qui l'ai choisi, voilà ce que j'en sais. Une jolie pièce toute nue, sans prétention aucune. Pas de couvertures, pas de chandelles — j'y avais veillé. » Le sourire de madame Gralle était hideux il lui manquait deux dents de devant.

Réalisant que madame Gralle répondrait à toutes ses questions pour peu que cela lui offrît une chance d'étaler son autorité, Melli poursuivit. « Ainsi donc, Baralis m'a remise entre vos mains ? »

Madame Gralle minauda presque. « Exactement. Il m'a dit : Faites à votre idée. Il a rajouté qu'il ne voulait plus entendre parler de toi. Et je ne l'en blâme pas. »

Melli se redressa contre la tête du lit. Le tableau s'éclaircissait singulièrement : c'était madame Gralle qui avait choisi ses conditions d'emprisonnement, et non Baralis. Le chancelier s'en était lavé les mains. Elle éprouva une pointe de déception, qu'elle nia aussitôt avant de passer rapidement à autre chose. « Baralis doit avoir rudement confiance en vous. »

Madame Gralle se servait un verre de vin. Les os saillaient de son poignet selon des angles étranges. « Il m'est redevable, ce grand seigneur Baralis.

— Pour quelle raison ? »

Madame Gralle fit volte-face. « Tu aimerais bien le savoir, hein, petite fouineuse ? »

Melli tenta une approche différente. « Vous avez dû lui rendre un grand service pour qu'il vous confie une telle responsabilité.

— Me prendrais-tu pour une idiote, ma petite ? Je tenais déjà des jeunes filles avant le jour de ta naissance. Je connais tous les tours des catins dans ton genre, et la flatterie n'est que le premier d'entre eux. »

Pendant qu'elle parlait, sa coupe lui glissa entre les doigts et un peu de vin se renversa sur sa robe. Madame Gralle s'approcha du lit en lançant un regard venimeux à Melli. Les dommages subis par son poignet s'exhibaient, évidents. « Ainsi, tu te demandes ce que j'ai fait pour en arriver là ? » Elle se pencha au-dessus du lit et colla son avant-bras sous le nez de la jeune femme. « Eh bien, jette donc un coup d'œil là-dessus, ma petite. Cela devrait t'apprendre tout ce que tu as besoin de savoir. »

Melli refusa de se laisser impressionner. Elle repoussa le poignet. « Un client insatisfait, sans doute ? »

Madame Gralle la gifla avec sa main valide. La tête de Melli partit en arrière, et sa tête heurta le lit. L'impact ne fut pas violent, mais lui occasionna une vive douleur. Lentement, la jeune femme leva la main

pour se palper lanière du crâne. Elle tressaillit en touchant la bosse. Ses cheveux étaient poissés de sang.

« C'est l'œuvre de ton père. » Madame Gralle lui ramena son poignet dans la figure. « Mes dents, aussi. Il ma privée de ma bonne main et de ma beauté, voilà ce qu'il m'a fait, et je ne suis pas près de l'oublier. »

Melli dissimula sa surprise. Son père avait dû apprendre ce qui lui était arrivé à Duvitt ! Elle connut un bref instant d'exultation vengeresse. Il avait dû asséner un sacré coup à la vieille sorcière pour lui faire sauter ses dents.

« Ainsi donc, vous exercez une petite vengeance mesquine à mes dépens ? » demanda-t-elle.

Madame Gralle agita un doigt osseux devant elle. « Je n'appellerais pas le fait d'avoir mis la main sur la femme la plus recherchée de Brennes une petite chose mesquine.

— C'est vous qui nous avez trouvés ?

— Ton père courait la gueuse dans l'établissement de ma sœur. La bière ne lui réussit pas, le pauvre.

— Il est pourtant parvenu à s'enfuir, non ? fit Melli avec nonchalance, tâchant de ne rien montrer de l'importance de la question.

— Ce vieux bâtard a une veine de pendu. »

Melli sentit tout son corps se relâcher. Jusque-là, elle ne s'était pas rendu compte à quel point la tension l'habitait. Elle avait les muscles douloureux, le crâne comme dans un étau, et son cœur tambourinait follement contre ses côtes. Rien de tout cela n'importait plus désormais. Elle allait bien, son bébé était toujours en vie et son père avait pu s'échapper.

« Un bain brûlant aura tôt fait d'effacer ce sourire de ton visage, ma petite, cracha madame Gralle en se dirigeant vers la porte.

— Fais bouillir ta baignoire, femme, lui lança Melli. Il faudra plus que de l'eau chaude pour tuer la fille de Maybor. »

« Retourne à Brennes, Taol, dit Jack. J'irai seul à Larne. »

Ils se trouvaient aux écuries. Leurs nouveaux chevaux étaient sellés, prêts au départ, Chipeur se frottait les yeux pour en chasser le sommeil, le charmant rejeton du tavernier venait de revenir avec les provisions que Taol avait demandées et voilà qu'au moment de partir, Jack lui annonçait cela.

Taol en apprenait tous les jours sur Jack, et chaque jour, il s'apercevait qu'il l'avait sous-estimé une fois de plus.

Préférant ne pas se fier à sa voix dans l'immédiat, le chevalier se contenta de secouer la tête. Il savait reconnaître la sincérité d'une offre, mais aussi percevoir les accents d'une peur soigneusement

dissimulée. Jack ne se rendait pas compte de ce qu'il proposait. Ou bien le savait-il ? Taol n'aurait pas voulu le sous-estimer de nouveau.

L'attrapant par le bras, il entraîna son compagnon sous le fenil. « Jack, je ne peux pas te laisser aller à Larne tout seul.

— Sais-tu ce que je suis supposé faire en arrivant là-bas ?

— Non.

— Alors, tu ne me seras d'aucune aide, déclara Jack d'une voix calme. Tu peux aussi bien rentrer à Brennes et tenter de délivrer Melli. »

L'argument semblait rationnel, mais Taol doutait que Jack y crût vraiment. *Lui* en tout cas n'y croyait pas. « Ce n'est pas aussi simple. Larne n'est pas un endroit où l'on peut se rendre seul.

— Tu l'as bien fait, toi.

— Oui, et vois ce qui en est sorti. J'ai assassiné le seul homme qui aurait pu nous aider. » Le ton de Taol se durcit. « Je ne te laisserai pas seul, Jack. Je viens avec toi. »

Une vache meugla doucement depuis sa stalle. Taol regarda Jack, le vit préparer sa réponse ; sachant ce qu'il allait dire, il ne lui en laissa pas le temps. « Jack, sais-tu l'une des dernières choses que m'a dites Bevin ? »

Jack secoua la tête.

« Il parlait de nous. Il a dit : "Il existe un lien entre vous deux. Ton destin est de l'aider à accomplir le sien. » » Taol sentit ses émotions réagir à ces mots. Il se rappelait clairement Bevin en train de les prononcer : le regard brillant, la voix crispée, la poitrine qui se soulevait et retombait sous la seule force de la prophétie. Car c'était bien de cela qu'il s'agissait : d'une prophétie, tout aussi contraignante que les vers de Marod. Jack n'était pas le seul condamné à vivre selon les prédictions d'un mort.

« Mais qu'en est-il de Melli, Taol ? demanda Jack. Que va-t-il lui arriver ? »

Il avait posé la question que le chevalier redoutait le plus. Il était tellement plus simple de réprimer ses craintes lorsqu'on pouvait les garder par-devers soi. En les formulant à voix haute, c'était comme si Jack avait ouvert une écluse, par laquelle elles se déversaient en flot.

Taol décocha un coup de pied dans la porte de la stalle. « Je ne sais pas ce qu'il adviendra d'elle ! cria-t-il. *Je ne sais pas*. Si je regagne Brennes maintenant, elle sera peut-être morte avant que j'arrive. Si je t'accompagne, le risque est encore plus grand. Ne va pas croire une seconde que je ne pense pas à Melli. C'est pour elle que je suis là, pour elle que je me lève chaque matin, pour elle que je respire. Elle seule a de l'importance, et en cet instant je donnerais tout pour être à ses côtés. Mais cela m'est impossible. Je dois me rendre à Larne et mener cette maudite affaire à son terme. Alors, et alors seulement, Melli

pourra véritablement être sauvée. » Taol tremblait en achevant sa tirade. Sa peau était brillante de sueur.

Incapable de le regarder en face, Jack préféra fixer le sol. « Je suis désolé, Taol. Je sais ce que tu ressens pour Melli.

— Dans ce cas, à quoi bon continuer à perdre notre temps ? Allons chercher les chevaux, et en route ! » Taol savait qu'il parlait avec rudesse, mais il devait partir. Les écuries commençaient à lui faire l'impression d'une prison. « Allez, Chipeur, lança-t-il en se dirigeant vers sa monture. Sortons d'ici. »

Une demi-heure plus tard, ils avaient quitté la cité. Le soleil était encore haut dans le ciel, mais Taol se moquait de savoir quelle heure il était. Melli se trouvait au nord et lui se dirigeait vers le sud. Le reste faisait pâle figure au regard de ce seul fait irréfutable. Il avait besoin de croire qu'elle irait bien jusqu'à son retour, que le temps lui-même trouverait un moyen de l'attendre. C'était la seule manière de ne pas devenir fou et de presser son cheval en avant plutôt qu'en arrière.

Kylock écouta tout ce que messire Guthry avait à lui dire. L'homme s'inquiétait des progrès de Haute-Muraille du côté du lac. Les assiégeants avaient mis leur plus grand trébuchet sur un immense radeau et passé la plus grande partie de la journée à bombarder le rempart nord et le palais. Les deux tours du nord étaient endommagées et le dôme, le point le plus faible du palais, avait reçu plusieurs coups bien placés.

En de pareils moments, Kylock ne pensait pas – il se contentait de réagir. « Bien, envoyez les charpentiers sur le toit dès ce soir. Qu'ils construisent un échafaudage au-dessus du dôme. Je veux qu'il soit renforcé par des plaques de métal, et je veux deux cents archers là-haut pour couvrir les travaux.

« Quant au radeau...

— On annonce de l'orage pour demain, sire. Le lac sera trop agité pour qu'ils le mettent à l'eau. »

Kylock dévisagea froidement messire Guthry. « Ne m'interrompez plus jamais », lui intima-t-il. Messire Guthry ouvrit la bouche mais le roi l'interrompit d'un geste. Les excuses ne présentaient aucun intérêt à ses yeux. « Quant au radeau, disais-je, je veux qu'il soit détruit ce soir. Si je comprends bien, notre problème est qu'il se tient au-delà de notre portée de tir – leur trébuchet portant deux fois plus loin que les nôtres. Donc, dès qu'il fera nuit, je vous charge d'envoyer deux plongeurs sous le lac. Ils emporteront des outres d'huile de lampe avec eux et s'en serviront pour mettre le feu au radeau. Est-ce clair ? » Kylock savait que son plan condamnait les plongeurs à une mort certaine. Son regard mettait messire Guthry au défi de le critiquer.

Mais l'homme n'en eut pas le courage. Il marcha jusqu'au bureau

et se servit une coupe de vin. Kylock nota mentalement quelle coupe il prenait ainsi que toutes les surfaces qu'il avait touchées.

« Y a-t-il autre chose, sire ? demanda Guthry après avoir vidé sa coupe d'un trait.

— Oui, j'ai appris aujourd'hui que des milliers de poissons morts flottaient à la surface du lac. »

Messire Guthry hocha la tête. C'était un homme de haute taille, au visage rubicond et aux cheveux grisonnants. Il avait été le plus proche conseiller militaire du défunt duc. « Aye. Je l'ai constaté de mes yeux ce matin. Un spectacle des plus étranges.

— Je ne vois rien d'étrange à cela, fit Kylock d'une voix douce. Je crois que Haute-Muraille a tout simplement empoisonné les eaux du lac.

— Vous pourriez bien avoir raison, sire. » Messire Guthry était d'un tempérament porté à la prudence. « La meilleure chose à faire consiste à prévenir tout le monde de ne pas boire l'eau des puits pendant quelques jours, à tout hasard. Cela permettra au poison de se dissiper. Il est impossible que Haute-Muraille ait contaminé le lac entier. Si poison il y a, ce ne peut être que dans les eaux les plus proches du rivage.

— Oui, le conseil est bon », dit Kylock. Il réfléchit un moment, puis ajouta : « Ne faites prévenir que les soldats. Inutile de semer la panique à travers toute la ville.

— Mais, les femmes, les enfants... »

Kylock avait la main posée sur le bureau. D'un geste brusque, il renversa le meuble. Le cruchon et les coupes s'écrasèrent au sol, tandis que les papiers retombaient lentement.

Messire Guthry battit en retraite, le visage livide.

Kylock prit une brève inspiration. Son regard parcourut les coupes renversées sur le sol. Impossible de dire laquelle était celle de son invité, désormais. Il ne restait plus qu'à les jeter toutes. Quand il parla, ce fut d'une voix posée : « Faites ce que je dis, c'est tout. Ce ne sont pas les femmes et les enfants qui gagnent les guerres. »

Oh, messire Guthry brûlait de parler ; les mots se bousculaient presque contre ses lèvres. Mais il ne dit rien. Il s'inclina simplement et prit congé.

Ce n'est que lorsque la porte se fut refermée derrière lui que Kylock put enfin retirer ses gants. Le bureau retourné plongeait la pièce dans le désordre. Cela le perturbait, et il dut tourner le dos à l'amoncellement de coupes et de papiers afin de pouvoir réfléchir clairement. Ces derniers temps, il avait de plus en plus besoin que tout fût parfait pour se concentrer ; un flocon de cendre dans la cheminée, un faux pli au rideau, et son esprit refusait d'aller plus loin que ce petit défaut.

Les gens également le perturbaient plus que jamais. Ils étaient sales et répugnants. Les doigts qui avaient servi à curer des nez levaient des verres ; des mains qui, tantôt, tenaient des organes sexuels pour pisser piochaient dans le sel quelques minutes plus tard. On pouvait déceler sur chaque paume la même odeur de sexe, de sueur et d'urine.

Ses appartements empestaient l'haleine de Guthry – son dernier repas, son dernier verre, le lent pourrissement de ses dents. C'était presque insoutenable. Jamais plus Kylock ne laisserait entrer cet individu dans ses appartements privés.

Catherine aurait dû mettre un terme à tout cela. La belle, l'innocente Catherine. Sauf qu'elle n'était nullement innocente. C'était une catin, comme n'importe quelle autre femme. Et morte en catin, d'ailleurs, emportant avec elle son dernier espoir de salut.

Ou du moins, le croyait-il jusqu'à la nuit dernière.

Il avait rendu visite à Melliandra poussé par la curiosité. Elle devait mourir le lendemain, et il pensait tirer quelque intérêt du spectacle de la peur dans son regard. De fait, la rencontre n'avait pas manqué d'intérêt. Il l'avait trouvée plus belle que dans son souvenir, les yeux agrandis par la terreur, la lèvre inférieure tremblante tandis qu'elle affichait une bravoure de façade. Mais ensuite, il avait déchiré ses vêtements et tout avait changé.

Le feu se reflétait sur sa peau, accentuant la courbure de son ventre. Elle était nimbée de lumière, telle une statue sacrée. Ses seins alourdis par la grossesse, son ventre gonflé par la présence qui poussait à l'intérieur – elle était le symbole de la seule chose qui fût bonne chez les femmes : leur faculté à renouveler la vie.

Enceinte, Melliandra s'élevait au-dessus de tous les vices féminins : d'une pureté angélique, lavée par les puissances de la nature. En mettant son enfant au monde, elle offrirait à Kylock une deuxième naissance. Quand ses cuisses auraient été purifiées par le passage d'une vie nouvelle, il la posséderait et en sortirait régénéré. On lui avait envoyé Melliandra pour le sauver ; il se servirait d'elle pour effacer la souillure des péchés de sa mère.

Catherine l'avait trahi, la mort de sa mère l'avait laissé étrangement indifférent ; il avait plus que jamais besoin qu'on se sacrifiât pour lui. La vie le pressait de trop près. Elle bouillonnait, empestait, le précipitait vers l'oubli. Il lui fallait tout reprendre depuis le début, reforger tout son être à neuf.

Melliandra serait le récipient dans lequel il tremperait son âme. La vie de son enfant serait courte – pas même un simple pas dans la ronde du destin – mais il vivrait assez longtemps pour accomplir ce pour quoi il avait été conçu : ouvrir une voie sacrée à l'intention du roi.

S'il existait pire chose dans la vie que les voyages, Chipeur ne voyait pas ce que cela pouvait être. Il avait pourtant tout le loisir d'y réfléchir. Depuis près de neuf semaines il chevauchait en croupe derrière Taol, passant ses matinées à espérer le midi et ses journées à attendre le soir. Il n'avait jamais rien connu de moins lucratif, de moins confortable et de moins intéressant.

Taol les menait à un train d'enfer – en particulier depuis Toulay -, se levant avant l'aube tous les matins, chevauchant sans relâche jusqu'à midi, puis encore de longues heures jusqu'au crépuscule. Il y avait là de quoi tuer un homme.

Cela n'aurait pas été si grave s'ils avaient traversé quelque pays exotique peu familier ; il y aurait eu des paysages à apprécier, d'étranges créatures à glisser dans sa poche, de nouveaux aliments à fourrer dans son sac. Malheureusement, ils progressaient le long de la péninsule désertique au nord de Rorne et ne rencontraient rien de plus fascinant que des rats et des cailloux. Triste testament que celui d'un homme qui n'avait dans sa poche qu'un gros rongeur et un morceau de calcaire.

Il était plus que temps qu'ils atteignent Rorne. Si leur voyage ne s'achevait pas bientôt, Chipeur était certain de passer sous le rouleau. Ou disait-on arriver *au bout* du rouleau ? Quoi qu'il en fût, il y aurait un rouleau et on tisserait probablement son linceul avec. Selon Martinet, la culpabilité n'était pas la seule chose qui pût causer la perte d'un voleur. Le manque de pratique en était une autre. « *Un voleur qui perd ses sensations peut aussi bien se cogner sur la tête à coups de maillet* », disait Martinet. « *Ou alors, attendre que les baillis s'en chargent pour lui* » Perdre ses sensations était ce qui tenait les voleurs éveillés pendant la nuit. Cette crainte les envoyait dans la rue en dépit de la maladie, du mauvais temps ou de la peste. Un voleur ne valait plus rien s'il n'avait plus ses sensations.

Chipeur avait compté pratiquer un peu à Toulay – rester quelques jours, tirer quelques bourses ici et là, alimenter sa cagnotte qui commençait à s'épuiser – mais Taol y avait mis le holà. Une seule mention de Melli en danger, et le chevalier s'était mué en véritable démon. Il les avait conduits hors de la ville à fond de train, galopant le long des rues sans dire pardon ni merci à qui que ce fût. Et cela n'avait

plus cessé depuis. S'ils parvenaient devant une rivière, ils la franchissaient à la nage, sans se donner la peine de la longer un moment à la recherche d'un pont. S'ils croisaient un fossé, ils le franchissaient d'un bond ; s'ils voyaient une taverne, ils passaient devant sans ralentir. Lorsqu'ils rencontraient d'autres voyageurs, Taol leur demandait s'ils avaient des nouvelles de la veuve du duc, et quand ils n'en avaient pas, faisait volter son cheval et reprenait la route.

Il ne disait pratiquement plus un mot. Tout ce qui aurait pu les ralentir n'était pas toléré. Ils ne se l'avaient plus, ne cuisinaient plus, ne se reposaient plus. Ils chevauchaient, dormaient, et rien d'autre.

Au moins n'avait-il plus été question de Skaythe pendant ces dernières semaines. Taol avait dû lui décocher une bonne flèche, car le vieux Patte Folle n'avait plus donné signe de vie depuis cette nuit sur la falaise. Fait dont Chipeur se réjouissait sans réserve : son bras se remettait à peine et il n'avait aucune envie de le porter de nouveau en écharpe dans un proche avenir. Il avait eu suffisamment d'attelles, de bandages et d'écharpe pour une vie entière. Le seul aspect positif d'une blessure tenait au cognac, et ils l'avaient fini deux jours après Toulay.

Chipeur leva les yeux vers le ciel. C'était toujours en milieu de matinée que le temps s'écoulait le plus lentement. Le milieu de matinée allait perdurer toute la journée – Chipeur en avait la conviction.

Il baissa les yeux jusqu'à l'horizon. Il était las du ciel bleu et du vent d'est, des cailloux, des collines et de la poussière. Alors qu'il était sur le point de porter son regard ailleurs, il repéra une tache blanche dans le lointain. Une tache blanche avec l'océan à l'arrière-plan.

« *Rorne !* s'écria-t-il. Taol, c'est Rorne ! »

Taol hocha la tête. « Nous y serons à la nuit. »

Chipeur n'en croyait pas ses yeux. Depuis quelques jours, ils avaient traversé quelques villages et croisé un peu de monde sur la route, mais rien ne l'avait préparé à la proximité de la cité. « Je ne reconnais pas la région, s'étonna-t-il.

— Nous avons longé la côte, cette fois-ci. À l'aller, nous avons pris par le milieu de la péninsule, où se trouvent la plupart des bourgs et des villages. On ne voit guère que des collines par ici.

— Tu l'as dit. » Chipeur adressa un grand sourire à la nuque du chevalier. Maintenant qu'il avait aperçu la ville, le jeune voleur avait envie de bondir du cheval et de courir d'une traite jusqu'à la mer. Rorne était son foyer ; c'était là-bas que traînaient ses associés en affaires, que Martinet tenait sa cour et qu'il connaissait chaque rue, chaque ruelle et chaque recoin.

« Nous allons faire une pause », cria Taol à Jack.

Était-ce déjà midi ? Qu'était-il arrivé au milieu de matinée ? Chipeur tapota le chevalier sur l'épaule. « Je peux continuer encore un peu », lui dit-il.

Taol s'esclaffa – pour la première fois depuis longtemps. « Soit mon ouïe me joue des tours, soit on nous a volé Chipeur pendant la nuit pour te substituer à lui. Depuis quand es-tu volontaire pour passer plus de temps en selle ? » Tout en parlant, Taol fit quitter la route à sa monture. Une bande herbeuse s'étendait sur le flanc abrité de la colline et il se dirigea vers elle.

« Aucun lutin ne m'a enlevé, assura Chipeur en se laissant glisser de cheval. Je voulais simplement accomplir ma part, c'est tout. On m'y reprendra, à vouloir faire une bonne action. » Chipeur farfouilla dans sa besace – son contenu se réduisait désormais à une sélection véritablement pathétique – et en sortit un vieux gâteau au miel à grignoter « Certains devraient apprendre à témoigner un peu plus de reconnaissance. »

Jack attacha son cheval à un rocher et vint le rejoindre. « N'en aurais-tu pas d'autres dans ta besace ? fit-il en indiquant le gâteau.

— Puisque c'est toi qui me le demandes, Jack, et non un certain chevalier ingrat de ma connaissance qui est présentement en train de desseller son cheval » – Chipeur lança un regard noir en direction de Taol « je pense pouvoir t'en trouver un. » Il fouilla une fois de plus et déterra la dernière chose mangeable qu'il avait sur lui – à l'exception du rat, bien sûr. « Tiens ; enlève juste les poils, et il sera propre comme un sou neuf. »

Jack frotta le gâteau contre sa jambe. « Ainsi, tu n'es encore jamais venu par là ?

— Non. Taol et moi avons emprunté une autre route la dernière fois. » Chipeur regarda au loin. Rorne semblait s'être évaporée dans les airs.

« Est-ce plus rapide par là ?

— Il y a moins de monde », répondit Taol en les rejoignant. Il adressa à Jack un regard inquisiteur. « À vol d'oiseau, cette route-ci est plus courte, mais il faut passer les collines. L'autre est plus longue...

— Mais il faut passer les gens », acheva Jack.

Taol ne prit pas la peine de le contredire. « Je fais attention, c'est tout.

— Attention à quoi ? » demanda Chipeur. Il avait horreur des conversations qui tournaient autour du pot.

Les voilà qui recommençaient ! Jack et Taol échangèrent un regard, ce même regard qui apparaissait chaque fois qu'il était question de danger. Mais cette fois-ci, Chipeur n'avait pas l'intention de s'en laisser conter ; et peu lui importait si ces deux-là

s'échangeaient des regards jusqu'à s'en décrocher les paupières. S'il y avait du danger, il tenait à savoir lequel. « Qui essaies-tu d'éviter exactement, Taol ? Est-ce Skaythe ? »

Taol haussa les épaules. « Oui.

— Mais il y a plus, n'est-ce pas ? intervint Jack. Le problème ne vient pas tellement de Skaythe, mais plutôt de la personne qui lui a indiqué où et comment nous trouver. »

À ce stade, Chipeur eut la nette impression d'être devenu invisible. Il s'était fait évincer de sa propre conversation. Cela se passait entre Taol et Jack désormais.

Le chevalier se retourna vers le chemin par lequel ils étaient venus. Des collines, et encore des collines. « Si Skaythe est en vie, il nous trouvera de nouveau. S'il est mort, on nous enverra quelqu'un d'autre.

— Baralis ?

— Et Larne. Ils ont probablement associé leurs forces. » La voix de Taol trahissait la lassitude du voyage. « J'ai vu ces prophètes. Je sais de quoi ils sont capables. Leurs pouvoirs ne relèvent pas de la superstition ni de la légende. Ils sont bien réels, et les prêtres s'entendent à les exploiter.

— Tu crois donc qu'ils nous suivent à la trace ?

— Toi, Jack. C'est toi qu'ils suivent à la trace. » Taol pivota pour lui faire face. « Ils connaissent tout de toi à cette heure – la prophétie de Marod, ce qu'elle signifie, le fait que tu sois en chemin. Ils savent que tu viens les détruire, et ils n'ont pas l'intention de rester assis les bras croisés à te regarder faire. »

Jack pâlit. Chipeur ne comprenait pas pourquoi Taol lui parlait si rudement.

« Je ne suis pas un imbécile, Taol, dit-il. Crois-tu que j'ignorais les risques ? Ou que je t'ai suivi uniquement pour vivre quelque grande aventure ? »

Les deux hommes s'étaient insensiblement rapprochés à chaque mot, et ne se tenaient plus maintenant qu'à un souffle l'un de l'autre.

« Pourquoi ne pas me dire pourquoi tu es venu ? suggéra Taol.

— Je suis venu parce que je le devais. » Un long moment s'écoula. « Je suis né pour cela. »

Chipeur frissonna. La brise de mer les cinglait comme une lame. Personne ne bougeait. Taol et Jack demeuraient face à face. Chipeur commença à comprendre ce qui venait de se passer entre eux : c'était un test. Taol avait mis Jack à l'épreuve.

Chipeur n'ignorait rien de la fierté masculine et de ses contraintes. Il savait qu'aucun des deux hommes ne voudrait céder devant l'autre.

Martinet lui-même avait dit un jour : « *Baisse pavillon devant un homme, et tu passeras le restant de tes jours à le regretter* » Taol et Jack

étaient dans une impasse. Si personne ne faisait rien, ces deux-là ne bougeraient pas jusqu'à ce que Rorne s'enfonçât sous la mer. Chipeur ne le tolérerait pas. Non, monsieur. Rorne ne lui servirait à rien sous les eaux.

Plongeant la main dans sa besace, il en sortit son aiguille à repriser. Passe-partout, arme, testeuse d'or et empaleuse d'insectes, il l'emportait partout avec lui. Il s'approcha des chevaux, adressa un grand sourire au hongre de Taol, lui glissa « c'est pour toutes ces heures de torture » et lui enfonça l'aiguille dans le flanc.

Le cheval se cabra et regimba. Il couina comme un porc. Rejetant la tête en arrière, il arracha ses rênes au rocher.

Cela débloqua aussitôt la situation. Taol bondit, et Jack s'élança derrière lui à la poursuite du cheval qui dévalait la colline.

« Je reste ici pour surveiller nos affaires », leur cria Chipeur. Il caressa le cheval de Jack sur le nez puis s'installa confortablement pour attendre.

« Son Altesse est passée la voir ce matin même, messire, dit madame Gralle.

— Combien de temps est-il resté ? s'enquit Baralis.

— Moins d'une heure. »

Baralis n'aimait pas cela du tout. Kylock rendait visite à la fille de Maybor sur une base presque quotidienne. Cela ne présageait rien de bon. Il fit les cent pas à travers la pièce. Avec les volets de fer qui barraient ses fenêtres, ses appartements étaient aussi sombres qu'en pleine nuit. Une poignée de chandelles brûlaient sur le bureau, mais ne faisaient guère que projeter des ombres dans les ténèbres. « La prochaine fois qu'il ira voir la dame, j'aimerais que tu... »

Madame Gralle acheva la phrase pour lui : « ... prête une oreille attentive à la discussion ?

— Oui, admit Baralis en s'efforçant de ne rien montrer de son dégoût. Je serais curieux de savoir ce qui se passe entre eux.

— Je peux déjà vous répondre, messire. Il va là-bas et il la frappe. Elle a toujours un œil poché, ou des bleus sur les bras, ou une lèvre fendue. » Madame Gralle ne put s'empêcher de manifester un certain respect. « Il faut lui accorder cela, messire. Son Altesse n'est pas homme à se laisser abuser par un joli minois.

— Qu'en est-il de toi ? Comment traites-tu la fille ?

— Je la traite comme la traînée qu'elle est. Elle est peut-être enfermée dans une belle chambre, mais je veille à ce qu'elle ne reçoive que le strict minimum. Pas de feu, pas de chandelles. Un repas froid par jour.

— Et comment se porte-t-elle ?

— Elle est solide, cela ne fait aucun doute. Elle doit en être au

cinquième mois, d'après les apparences. Son ventre est bien arrondi. Je pense qu'elle accouchera au milieu de l'hiver.

— Laisse-moi, maintenant », ordonna Baralis. Il n'appréciait guère la femme qui se tenait devant lui. Elle se montrait trop familière, et il ne lui accordait aucune confiance. Apparemment, elle espionnait Kylock et Melliandra depuis un moment déjà.

Madame Gralle lui fit une de ses révérences en crabe, lui adressa un sourire complice et quitta la pièce. Aussitôt la porte refermée, Craupe émergea de la chambre à coucher. « La femme sans dents est-elle partie, maître ? »

Baralis opina de la tête. Son serviteur non plus n'aimait pas madame Gralle. « Oui, tu peux te montrer à présent. Ranime le feu et verse-moi un peu de bière chaude. »

Craupe, qui tenait sa petite boîte peinte à la main, l'enfouit prestement dans sa tunique avant de s'exécuter.

Baralis vint s'asseoir près du feu. Ses pensées le ramenèrent encore à Kylock. Le roi devenait de plus en plus instable. Il développait une obsession croissante pour la fille de Maybor. Le chancelier l'avait déjà affronté deux fois à ce sujet : la première, lorsqu'il l'avait sortie de la tour, et la deuxième la semaine dernière. Dans les deux cas, le roi avait failli puiser dans la sorcellerie. La première fois, Baralis avait dû recourir à ses propres pouvoirs pour l'en empêcher. Kylock était fort et puissant, la sorcellerie roulait naturellement sur sa langue et seule la rapidité des réflexes du chancelier l'avait retenue de causer des dégâts.

La drogue semblait devenue insuffisante. Sa consommation quotidienne finissait peut-être par en émousser les effets, à moins que Kylock ne devînt plus puissant.

Baralis doutait que le roi sût ce qu'il faisait en projetant son pouvoir. Chez lui, la sorcellerie était le fruit de la colère, et non d'une intention délibérée – chose inquiétante en soi. Kylock ne pouvait se permettre d'inspirer davantage de méfiance à la population.

La cité tenait bon, mais durant les six dernières semaines, les assiégeants n'étaient pas demeurés inactifs. Ils avaient d'abord attaqué le mur nord du palais, puis empoisonné le lac, et hier encore ils mettaient le feu à une mine qui avait causé l'effondrement de tout un pan du mur d'enceinte. Tavalisc veillait à ce qu'ils reçussent tous les mercenaires, les provisions et l'armement dont ils pouvaient avoir besoin. Larne bloquait peut-être le passage des trois quarts de cet approvisionnement, mais le quart restant était plus que suffisant pour que les assiégeants n'eussent pas besoin de retourner chez eux.

Pendant ce temps, la population de Brennes devenait nerveuse. La Garde royale procédait à des rafles régulières à la recherche de traîtres, et ne s'embarrassait guère de preuves ou de culpabilité. La nourriture venant à manquer, le peu qui subsistait atteignait dix fois le

prix ordinaire. Plusieurs centaines de personnes étaient mortes le mois dernier pour avoir bu l'eau du lac. Messire Guthry avait dû être exécuté à l'issue du scandale qui s'était ensuivi. Il aurait apparemment donné l'ordre de ne prévenir du danger que les hommes en âge de porter les armes. Oh, Baralis savait de qui avait émané cet ordre mais il avait veillé à ce que personne d'autre ne fût au courant. Kylock devait être protégé du scandale à n'importe quel prix.

Le chancelier tendit la main vers son bureau et prit la lettre qu'il était en train de lire avant la venue de madame Gralle. Elle était signée de Tyren, chef des chevaliers de Valdis. Dans son message, l'homme exprimait sa nervosité à propos de la teneur morale des ordres de Kylock. Il éprouvait semblait-il quelques difficultés à convaincre ses frères d'embrasser sa cause, face aux rumeurs accusant Kylock de détenir la mère de l'héritier légitime de Brennes.

Les gens hors de Brennes oubliaient que les partisans de Melliandra étaient responsables de l'assassinat du duc comme de celui de sa fille. Baralis jeta la lettre au feu. Il faudrait le rappeler à Tyren une fois de plus.

Non pas que le chef de l'ordre se souciât le moins du monde de moralité. L'argent et le pouvoir étaient les seules choses qui lui importaient. Voilà pourquoi il avait rédigé cette lettre : il s'agissait purement d'un gambit d'ouverture. Il voulait rencontrer Baralis et renégocier les termes de l'accord qu'ils avaient passé trois mois auparavant. Maintenant qu'il avait épuisé les richesses du Halcus et pillé les biens de son Église, il voulait davantage. Davantage d'or, d'influence, de tout ce qui serait susceptible de faire progresser sa cause.

Helch n'avait plus rien à offrir au chef de la chevalerie.

Baralis frotta ses mains endolories. Il avait tant de choses à faire. Il fallait arranger une deuxième entrevue avec Tyren, surveiller Kylock, repousser l'armée de Haute-Muraille loin des remparts et guetter le moindre signe d'insurrection au sein de la population. Jusqu'à présent, Kylock avait réussi à faire taire tous les partisans de Melliandra – rien de tel qu'une pendaison pour sceller les lèvres des mécontents – mais le fait qu'il dût recourir à des exécutions publiques était révélateur. Brennes n'aimait pas son roi.

Baralis soupira, sans s'appesantir sur ces questions. Il lui restait un autre aspect de la situation à régler : retrouver le mitron et l'éliminer. Skaythe comptait maintenant une semaine de retard sur lui, ce qui signifiait que Jack et son petit groupe risquaient de débarquer à Larne avant même que l'assassin eût atteint Rorne.

La nuit dernière seulement, les prêtres de Larne l'avaient contacté. Ils commençaient à paniquer ; conscients que Jack était en chemin, ils réclamaient désespérément son aide. Ils lui avaient d'ailleurs confié de

nombreux secrets pour s'assurer de sa coopération. Baralis connaissait désormais le jour exact où les premières tempêtes hivernales éclateraient dans les montagnes, mais également toutes les faiblesses militaires fondamentales de la cité de Ness, et il savait également qu'il y aurait un soulèvement à Helch à la fonte des neiges. Il avait même appris qui se trouvait derrière les récents changements de tactique des assiégeants : Maybor. En une nuit, Larne lui avait fourni plus d'informations qu'en six mois de joutes verbales.

Baralis sourit en sentant les vapeurs de la bière aux épices monter à ses narines. Il devrait veiller à les payer de retour.

La porte s'ouvrit. Avant même de voir qui se tenait de l'autre côté, le chancelier se leva. Seul le roi pénétrait chez lui sans frapper.

« Eh bien, Baralis, vous faites un drôle de vieillard se réchauffant près du feu. » Kylock entra tranquillement, fit le tour de la pièce puis s'arrêta debout près du bureau. Il s'asseyait rarement.

Pour l'heure, il ne portait pas ses gants et ses bottes en cuir étaient trempées. Les traces foncées qu'il laissait sur le tapis semblaient indiquer qu'il remontait tout juste des oubliettes. Baralis se garda bien de lui demander quelle affaire avait pu l'amener là-bas. Il n'avait ni envie, ni besoin, de connaître les détails. « Je crois que vous avez vu Melliandra un peu plus tôt ? fit-il.

— Vous n'êtes pas mon tuteur, Baralis. Je suis seul maître de mes actes. »

La voix de Kylock était dure, et Baralis préféra ne pas insister. Après le contact avec Larne de la veille au soir, il se sentait trop faible pour défier le roi. « Avez-vous reçu le billet que je vous ai adressé ? s'enquit-il pour changer de sujet.

— Oui. C'est la raison de ma présence. » Kylock se servit un verre de vin. Baralis savait qu'il ne le boirait pas. « J'attendais justement des nouvelles des tempêtes hivernales.

— Pourquoi ? »

Kylock lui retourna un regard vif et rusé. Il eut un mince sourire. « D'après nos amis de Larne, la première atteindra les montagnes d'ici deux semaines. Ensuite, les cols seront bloqués par la neige et la glace pendant des mois et les conditions deviendront si mauvaises qu'il sera virtuellement impossible à une armée de franchir les montagnes. Je compte envoyer un message à mes troupes basées devant Annis, leur donnant l'ordre de gagner les cols immédiatement. Voilà plusieurs semaines qu'elles se tiennent prêtes à lever le camp à tout moment. Elles devraient passer juste avant la tempête. »

Après un nouveau sourire, Kylock reprit : « L'armée d'Annis tentera certainement de nous suivre, mais elle ne s'attend pas à ce que nous fassions mouvement et il lui faudra une bonne semaine au moins pour s'organiser. Le temps qu'elle se prépare, les cols seront fermés.

Elle n'aura pas d'autre choix que de prendre ses quartiers d'hiver à demeure.

« Pendant ce temps, l'armée des royaumes arrivera à Brennes et attaquera celle de Haute-Muraille par le flanc pour la détruire. »

C'était un plan aussi simple que brillant. Baralis s'était longtemps demandé pourquoi Kylock avait posté ses troupes sous les remparts d'Annis. Il avait désormais sa réponse. Le roi attendait l'occasion d'abandonner l'adversaire dans sa propre cité. Jusqu'à présent, il ne pouvait risquer de déplacer ses troupes sans craindre de se retrouver coincé entre Annis d'une part et Haute-Muraille de l'autre.

Kylock souriait toujours, pleinement conscient de son génie. « Le jour où les troupes des royaumes déferleront des montagnes, je veux que l'armée de Brennes tente une sortie de grande ampleur contre Haute-Muraille. Les assiégeants seront si occupés à se défendre qu'ils ne verront même pas arriver nos hommes. Dès que nous les aurons repérés, notre armée escaladera la muraille et se jettera de plein fouet sur celle de Haute-Muraille.

« L'ennemi n'aura pas la moindre chance. Il aura Brennes en face de lui, les heaumes noirs à l'est, les montagnes derrière lui et les troupes des royaumes qui arriveront de l'ouest. Ce sera un véritable massacre. Pas de prisonniers, pas de quartier, aucune possibilité de retraite. »

Kylock posa sa coupe intacte et regarda Baralis droit dans les yeux. « Eh bien, chancelier, qu'en pensez-vous ?

— J'en pense que le Nord tout entier sera vôtre dans moins d'un an », répondit Baralis, en toute sincérité. Kylock avait de nombreux défauts – instable, irrationnel, d'une cruauté totale – mais il se révélait un génie dans tout ce qui avait trait à la stratégie militaire. Nul ne pouvait se mesurer à lui dans les Terres connues. Soudain plus confiant qu'il ne l'avait été depuis des mois, Baralis dit : « Je me charge de faire envoyer vos ordres par un aigle aujourd'hui même, sire. »

Jack donna une petite tape sur l'épaule de Chipeur et annonça à la servante : « Je prendrai la même chose que lui.

— Choix judicieux, Jack. Très judicieux. » Le gamin était radieux, la servante également ; seul Taol ne participait pas à cette atmosphère festive. L'attention du chevalier était tournée ailleurs : il observait du coin de l'œil deux hommes assis au fond de la taverne.

« Prendrez-vous une croûte de pâté ou de navets sur votre tarte, monsieur ? »

Jack se tourna vers Chipeur, qui répondit pour lui : « Il prendra le pâté, demoiselle. Il a l'intention de dormir, cette nuit. »

Jack ne prit pas la peine de demander à Chipeur quelle pouvait

bien être la relation entre les navets et le manque de sommeil trop occupé qu'il était à étudier les deux hommes que surveillaient Taol.

Il faisait nuit à leur arrivée, mais sans avoir besoin de voir la mer, Jack comprit que celle-ci devait se trouver à proximité. *La Rose et la couronne* était une grande taverne bruyante et animée, remplie d'hommes au visage noiraud, buriné par le sel et le vent. Des marins, devina-t-il. Les deux qu'observait Taol se distinguaient du reste de la clientèle, non seulement par la pâleur de leur peau mais également par leur taille et leur façon de se tenir. Comme Taol, ils parvenaient à surveiller toutes les personnes présentes sans lever le nez de leurs chopes.

La servante revint avec la bière. L'énorme carafon d'étain débordait d'un liquide mousseux, que Chipeur entreprit de verser dans les coupes avec le talent consommé d'un vrai fils d'aubergiste.

Ils étaient arrivés à Rorne moins d'une heure auparavant. Dès qu'ils avaient franchi la porte de la cité, Taol avait pris la direction du port. Le soleil n'avait pas tardé à se coucher et ils avaient traversé la ville dans le noir, de sorte que Jack n'avait guère pu se forger une opinion sur la plus célèbre cité du Sud, hormis quelle sentait très mauvais et que ses bâtiments étaient loin d'être aussi blancs qu'ils le paraissaient à distance. Ils croisèrent également bon nombre de personnes à l'air louche – dont une proportion non négligeable de femmes.

Il n'y avait aucune femme ici, cependant, à l'exception de la servante.

Jack poussa une coupe vers Taol et lui demanda dans un souffle : « Faut-il que je tienne ma dague prête ? »

Taol porta la coupe à ses lèvres. « Tiens toujours ta dague prête, Jack », dit-il avant de boire. Il essuya la mousse qui lui ourlait la lèvre, puis s'adressa à Chipeur. « Va donc demander au tavernier de nous retenir une chambre et de s'occuper de nos chevaux. »

Chipeur hésita.

« *Tout de suite.* »

Muet d'indignation, Chipeur fit ce qu'on lui demandait.

Le plus blond des deux hommes du fond se leva. Il regardait droit vers Taol. Sous la table, Jack avait la main sur son couteau, la paume moite. L'homme s'avança vers eux. Il était grand et bien bâti. Pas un instant il ne quitta Taol des yeux. Ses mains étaient vides, mais un pli trop régulier de sa tunique trahissait la présence d'une arme. Il s'immobilisa à moins d'une largeur de main de la table.

Sans le toucher ni même regarder dans sa direction, Jack sentit le chevalier sur le qui-vive. Il se dégageait de lui comme une odeur d'animal prêt à bondir.

L'homme jeta un coup d'œil à droite, puis à gauche, et siffla :

« Est-ce Tyren qui t'envoie nous ramener ? »

Taol ne fit pas un geste. « Pourquoi ? Seriez-vous des déserteurs ?

— Et toi ? »

Jack ne comprenait pas ce qui se déroulait. Il commençait à se douter que le blond et son compagnon étaient des chevaliers, mais cela n'expliquait pas cet échange.

Aucun des deux hommes ne se détendit. « Que fais-tu dans cette cité où les chevaliers sont exécutés à vue ? demanda l'inconnu.

— La même chose que vous. Je suis de passage.

— Pour aller où ?

— Ça, ce sont mes affaires. » Taol se pencha légèrement en avant. « Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de te demander quelles sont les vôtres. »

L'inconnu lança un bref regard à son compagnon, de l'air de lui dire « attends le bon moment », pour autant que Jack pût en juger. « Étais-tu à Helch durant ces cinq derniers mois ? » demanda-t-il à Taol.

Taol secoua la tête.

« Alors, tu *crois* seulement connaître mes affaires. » La voix de l'inconnu était basse et dure. « Je ne serai pas jugé par un homme qui reste bien en sécurité dans le Sud tandis que la guerre fait rage dans le Nord. » Il esquissa un geste brusque.

La main de Taol jaillit et se referma sur le bras de l'étranger. L'autre lutta pour se dégager. « Retourne à ta table, mon frère, lui dit Taol. Tu as raison, je ne suis pas en position de juger qui que ce soit. Et je n'ai aucun désir de t'affronter ce soir. »

L'homme libéra son bras. « Tyren est en train d'assassiner l'âme de Valdis, déclara-t-il. Et un corps privé d'âme ne mérite qu'une chose être enfoui bien profond dans une tombe sans nom. » Il soutint un moment le regard de Taol, puis tourna les talons et s'éloigna. Son compagnon se leva, le rejoignit, et tous deux quittèrent la taverne.

Jack tremblait. L'air était chargé d'émotions puissantes : orgueil, amertume, honte. Il jeta un coup d'œil vers Taol. Le chevalier baissait la tête. Ses cheveux blonds lui tombaient sur le visage et lentement, très lentement, il hocha la tête de droite à gauche.

« En est-on donc arrivé là ? fit-il d'une petite voix pareille à celle d'un enfant. À voir les chevaliers s'enfuir loin de Valdis, comme des prisonniers de leur geôle ? »

Jack avait beau savoir que Taol ne s'adressait pas à lui, il avait besoin de comprendre. « Ces deux hommes étaient des chevaliers comme toi ?

— Non, pas comme moi. » Sans relever la tête, Taol sourit avec amertume. « Ou peut-être que si, en fin de compte. Après tout, j'ai déserté la chevalerie avant eux.

— Il s'agissait donc de déserteurs ? »

Taol hocha la tête. « Oui. Ils pensaient que j'avais pu être envoyé pour les ramener. » L'amertume de son sourire se communiqua à son rire. « Moi ! De tous les chevaliers, le seul indigne de se tenir dans l'ombre de Valdis. Un traître pour ramener d'autres traîtres.

— Ce chevalier qui vient de partir ne m'a pas fait l'impression d'être un traître, observa Jack. On aurait plutôt dit un homme sans espoir. »

Tout d'abord, Jack crut que ses paroles n'avaient eu aucun impact sur Taol, car il ne fit pas mine de vouloir répondre. Un bout de chandelle se consumait au centre de la table. Un peu de cire liquide ruissela en scintillant sur le bois comme une coulée de pierres précieuses. Ils la regardèrent en silence se solidifier et reprendre sa coloration laiteuse et terne.

Écartant ses cheveux de son visage, Taol regarda vers l'autre bout de la taverne dans la direction qu'avaient prise les deux chevaliers. « Sans espoir, dis-tu ? »

Jack se sentait nerveux, sans savoir pourquoi. Il devint subitement de la plus haute importance de trouver les mots justes. « Si tu appartenais encore à la chevalerie, qu'éprouverais-tu à l'idée de combattre aux côtés de Kylock ?

— Je ferais ce que m'ordonnerait Tyren. La loyauté est le lien qui assure l'unité de la chevalerie. »

La flamme de la chandelle vacilla, puis mourut, faute de cire à brûler. Elle passa du jaune à l'orange, puis au rouge, avant de s'éteindre en produisant un mince filet de fumée qui s'éleva vers le plafond.

« Je t'ai demandé ce que tu éprouverais, pas ce que tu ferais. » Jack avait désespérément besoin de boire. Sa bouche était sèche comme de la sciure. Il n'osa pas, cependant. Le plus infime mouvement risquait de ruiner ce qui était en train de se passer entre Taol et lui.

Pour la première fois, Taol le dévisagea bien en face. Ses yeux brillaient – de larmes ou de rêves, Jack n'aurait su le dire. « Tu as raison, mon ami, dit-il. Je me sentirais sans espoir.

— Mais tu n'es pas comme ces deux qui viennent de partir. Tu peux te forger ton propre espoir. » Jack se pencha plus près. « Ensemble, nous pouvons mettre un terme à tout cela. Tout ce qui est bon n'a pas besoin de disparaître. La chevalerie peut retrouver son éclat. La paix peut revenir dans le Nord.

— Jack, tu es jeune. Tu ne comprends pas.

— Alors, aide-moi à comprendre. Explique-moi. »

Taol eut un petit geste d'impuissance avec la main. « Le chef de la chevalerie, l'homme que fuyaient ces deux-là, a été comme un père

pour moi. C'est Tyren qui m'a fait entrer à Valdis. Il a fait de moi l'homme que je suis. Quand les autres me rejetaient ou se moquaient de moi, il était toujours là pour prendre mon parti. Quand ma vie a perdu tout son sens, il m'a offert une raison de continuer. » La voix de Taol était sur le point de se briser. « Quelle sorte d'homme serais-je, si je me retournais contre lui maintenant ? »

Le cœur de Jack battait à tout rompre. Les paroles de Taol le touchaient profondément. Il y avait un monde entre les couches qui séparaient les mondes ; il y avait de la tragédie, des vérités et des mensonges. Jack savait mieux que quiconque que les gens avaient toujours deux visages, qu'ils étaient capables de dire ou de faire le bien tout en tissant une toile de faux-semblants dans votre dos. Rovas et Tarissa, Lent-Goupil, et même sa mère – tous avaient su lui mentir avec de grands sourires.

« Tu serais un être humain, Taol, dit-il. Le chevalier qui est venu te parler n'était pas un menteur. Ce n'était pas un traître. Il avait simplement perdu ses illusions. Il avait probablement cru en Tyren autant que toi autrefois.

— Qu'es-tu en train de me dire, Jack ?

— Que le fait que Tyren se soit montré bon avec toi ne signifie pas qu'il est incapable de faire le mal. »

Taol sourit, sans amertume cette fois. « Tu m'as l'air de savoir de quoi tu parles. »

Jack secoua la tête. Il ne voulait pas se laisser entraîner sur un terrain trop personnel. Pas ici, et pas maintenant. « La seule chose que je sais, c'est que toi et moi sommes dans le camp adverse de Tyren. Il combat contre Melli, et cela fait de lui notre ennemi. » L'esprit de Jack revint sur un détail qu'il avait oublié dans l'intensité du moment. « Dès que tu as repéré ces deux chevaliers, tu as cru qu'ils étaient envoyés par Tyren pour nous tuer tous les deux. Voilà pourquoi tu as écarté Chipeur. »

Taol ne nia pas. Il se leva. « Ce matin, tu m'as dit pourquoi tu avais accepté de te rendre sur Larne – parce que c'était ton destin depuis ta naissance. Eh bien, laisse-moi te dire pourquoi *moi* je suis né : pour servir. Ma mère d'abord, puis mes sœurs, et enfin Tyren. Et maintenant Melli. Je ne suis pas un imbécile, Jack ; je sais bien que Tyren est mon ennemi. Je me battrai même avec lui, si les choses en viennent là. Mais sache ceci : jusqu'à ce que j'aie constaté de mes propres yeux la preuve de ses méfaits, je refuse d'entendre dire quoi que ce soit contre lui. »

Taol commença à s'éloigner. « On ne sert pas quelqu'un pour se détourner de lui à la première obligation qui survient. »

Jack le regarda s'éloigner vers la porte. Il partait probablement à la recherche de Chipeur. Tendant le bras, Jack rafla le carafon de

bière, vida le fond qui restait puis sortit à son tour. Le chevalier était un sage à bien des égards, mais il lui restait une rude leçon à apprendre.

Comme toujours, Melli racla le fond de son écuelle avec son pain. Puisque madame Gralle lui refusait du beurre, elle devait s'accommoder de ce qu'elle trouvait. De la graisse de bacon, à en juger par l'odeur. Retroussant sa robe, elle se passa la graisse sur le ventre. Son épiderme tendu à craquer l'absorba comme une éponge.

En se massant la peau, elle parlait au bébé par-dessous : paroles sans queue ni tête, abondamment mêlées d'amour. C'était le meilleur moment de la journée, bien trop tôt pour recevoir la visite de madame Gralle ou de Kylock. Elle pouvait s'asseoir sur une chaise, les épaules enveloppées dans son châle, et s'imaginer que Taol reviendrait bientôt l'emporter loin d'ici.

C'était étrange, en vérité. Toute sa vie, elle avait cru que les gens qui s'adonnaient à la rêverie n'étaient que des faibles et des imbéciles. Elle comprenait à présent son erreur. On pouvait trouver de la force dans les rêves – beaucoup de force. Et quand vous n'aviez qu'eux dans l'existence, hormis la violence et la crainte des coups, cette force que vous puisiez dans votre imaginaire suffisait à vous faire tenir.

Elle s'assit donc en se massant le ventre, et rêva. En faisant attention et si elle évitait de regarder ses mains, ses jambes ou ses bras, elle parvenait parfois à oublier où elle se trouvait.

Ce que le corps se montrait capable d'endurer avait quelque chose de stupéfiant. Sa grossesse semblait la rendre encore plus résistante. Quand Kylock lui attachait les poignets, ce qu'il faisait souvent, les brûlures de la corde mettaient moins de deux jours à s'estomper. Les brûlures à la cire chaude guérissaient plus lentement, mais les bleus disparaissaient souvent en l'espace d'une nuit. Pour le moment, sa paume droite portait une brûlure de la taille d'une flamme de chandelle et l'un des os de son poignet droit était curieusement tordu.

Son visage était peut-être marqué – elle n'aurait su le dire. La pièce ne comportait pas de miroir ni aucun objet en verre. Mais quand bien même ce serait le cas, Kylock n'y serait pour rien. Il ne la frappait jamais au visage. Seule madame Gralle se le permettait.

Jamais au visage ni au ventre, c'était la façon de procéder du roi.

Le verrou de la porte coulisssa avec un bruit feutré. Melli rabattit sa robe, en s'essuyant les doigts sur l'ourlet. Un nœud se forma dans son estomac, et le bébé protesta en lui décochant un coup de pied. Peu

importait sa condition ou la force que lui procuraient ses rêveries, le bruit du verrou qu'on tirait ne manquait jamais de balayer tout son courage.

Kylock entra dans la pièce. Melli vit aussitôt qu'il était lucide. Il avait le regard plus perçant qu'un renard. « Bonjour, mon trésor », dit-il. Il se déplaçait comme personne, pareil à un danseur avec des couteaux : gracieux, vigilant, mortel.

Au cours de ces derniers mois, Melli avait appris à le connaître. Elle savait ce qu'elle devait dire ou ne pas dire, connaissait ses humeurs et à quels signes les reconnaître.

Elle savait ce qu'il voulait.

Il était encore tôt et il portait de beaux habits – il n'y aurait donc pas de sang. Ses gants étaient en soie, et non en cuir, ce qui voulait probablement dire qu'il la toucherait. Croisant les bras au-dessus de son ventre, elle courba la tête pour le saluer. « Je me réjouis que vous ayez choisi de venir me voir. »

Ces paroles lui cuisaient comme du sel sur une plaie. Elles insultaient son bébé, son orgueil et la mémoire de son père, mais elle les prononça tout de même. Oui, elle savait ce que Kylock voulait. Elle savait également que sa seule chance de survivre consistait à entrer dans son jeu. Elle serait morte dans l'heure si elle s'y refusait.

Kylock était fou, elle en avait la certitude. Et cette folie l'entraînait sur des voies sombres et tortueuses. Cette nuit-là dans la tour, quand la lanterne était tombée et que la paille avait pris feu, elle était devenue sans le vouloir un fanal sur le chemin obscur de sa démente. Il croyait avoir besoin d'elle ; il s'imaginait qu'elle pouvait le sauver. Elle ignorait quels étaient ses plans à son égard, mais savait que sa grossesse représentait beaucoup pour lui. La seule fois où il avait posé la main sur son ventre, ç'avait été pour sentir le bébé à l'intérieur.

Kylock n'était pas le seul à fomentier des plans. Melli en faisait aussi. Elle était coincée là, cela ne faisait aucun doute. Elle n'avait aucune chance de s'échapper : l'armée de Haute-Muraille ne viendrait pas à son secours, même si son père essaierait certainement ; elle était gardée jour et nuit, porte verrouillée, et on ne la laissait jamais sortir. Son seul espoir résidait en Taol. Lorsque Jack et lui en auraient terminé dans le Sud, il reviendrait pour la sauver. Les remparts, les armées en présence, Kylock et même Baralis – rien ni personne ne l'arrêterait.

Tout ce qu'elle avait à faire consistait à rester en vie jusqu'à son retour.

Et puisque Kylock était la seule personne qui empêchait Baralis de l'exécuter, elle le supporterait, l'encouragerait et lui témoignerait même du respect. Elle ferait toutes les concessions qu'il faudrait.

Kylock s'approcha et s'agenouilla près d'elle. Il lui prit la main, la retourna pour examiner sa paume brûlée et lui demanda : « La douleur vous a-t-elle ouvert les yeux ? »

Elle avait appris à se méfier de cette question. Si elle répondait non, il lui infligerait de nouvelles souffrances, sur une autre partie du corps. Si elle répondait oui, elle subirait une répétition du même traitement. Elle eut un sourire macabre. Au moins lui laissait-il le choix.

Elle maudit sa main tremblante et son cœur qui battait trop fort. Prenant une longue inspiration pour se calmer, elle tendit son bras loin devant elle. Il y avait désormais une bonne distance entre son corps et ses paumes. Une distance de sécurité. « La douleur m'a éclairci les idées, sire, dit-elle. La nuit dernière, mes péchés me sont apparus, rangés et catalogués comme des spécimens dans un flacon. » Étonnantes, les absurdités que parvenait à produire son imagination. Elle glissa un bref regard vers le roi.

Il acquiesça une fois, avant de se relever. Sans regarder, elle sut ce qu'il allait prendre : la chandelle à côté de son lit. Madame Gralle lui laissait la chandelle, mais sans rien pour l'allumer. Kylock ne manquait jamais d'apporter un briquet avec lui.

Il battit la pierre. Melli ferma les yeux. Une terreur d'enfant l'envahit : la peur de se brûler, d'avoir mal, la peur des monstres. Son estomac se contracta, son corps entier se mit à trembler. Kylock se rapprocha, le regard vide, tenant à la main la chandelle qui brûlait d'une flamme claire. Melli éprouva une sensation de brûlure dans la gorge ; elle avala sa salive et, ce faisant, rassembla toutes ses pensées en une seule, en se concentrant sur la seule chose encore importante au sein de cette folie torturée qu'était devenue sa vie.

Les rêveries ne constituaient pas son seul accès au pouvoir. Le bébé qu'elle portait en était un autre.

Il n'y avait pas long à marcher pour descendre jusqu'au port, mais ils parvinrent tout de même à perdre Chipeur en chemin.

En termes de matinées, celle-ci se plaçait sans conteste parmi les toutes premières, se dit Jack. D'après ses calculs, l'hiver ne tarderait plus dans le Nord ; ici pourtant, à Rorne, les brises étaient à peine fraîches. Le ciel était limpide, rempli de mouettes, illuminé par un soleil radieux. Le port grouillait d'activité. Les gens, les porcs, les caisses et les ânes se disputaient le peu de place disponible dans les rues. L'air empestait comme s'il provenait directement des égouts, et il y avait tant de choses à voir que Jack ne savait plus où donner de la tête.

Lorsqu'il devait choisir entre un bateau et une jolie fille, cependant, il n'hésitait pas longtemps.

Ils avaient quitté la taverne à trois moins d'un quart d'heure plus tôt, et voilà qu'en approchant du quai, ils n'étaient plus que deux à jeter de longues ombres à l'ouest.

Dès qu'il s'était aperçu de la disparition de Chipeur, Taol avait haussé les épaules en disant simplement : « La prochaine fois que nous le verrons, il aura besoin d'une brouette pour porter sa besace. » Jack comprit par là que le gamin allait sans doute s'adonner à la prospection, et que Taol n'en était pas autrement fâché.

Le chevalier se montrait plus replié sur lui-même que jamais ce matin. Il avait le visage tendu, s'exprimait de manière laconique et ses mouvements se réduisaient au strict minimum. À en juger par les cernes noirs qu'il avait sous les yeux, l'incident de la nuit dernière à la taverne l'avait empêché de dormir. Jack aurait voulu lui demander comment il se sentait, mais connaissait son peu de goût pour la discussion. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer la foi qu'il vouait encore à Tyren – même s'il savait que l'illusion finirait par voler en éclats. Croire en quelque chose envers et contre tout était la chose la plus difficile au monde.

Jack allongea un coup de pied aux planches de l'appontement. Il n'avait pas témoigné une telle générosité envers Tarissa. À la première déception il l'avait condamnée, punie, et abandonnée. Il le regrettait amèrement. Il s'était montré dur, intraitable, ne voulant voir que le blanc et le noir. Refusant de voir le gris.

Taol lui toucha le bras. « Par ici », dit-il.

Jack lui fut reconnaissant de cette diversion ; penser à Tarissa pouvait s'avérer dangereux. Les regrets étaient dangereux. Tout ce qui appartenait au passé devait y rester – au moins jusqu'à la fin de ce voyage. Trop de choses étaient en jeu dans le présent.

Taol le conduisit le long d'un ponton étroit qui s'avancait entre deux rangées de bateaux. Les planches étaient mouillées, glissantes de sel, suspendues en équilibre instable au-dessus des eaux. Des marins débarquaient des marchandises de part et d'autre. Ils se jetaient d'énormes caisses qu'ils attrapaient avec dextérité avant de les empiler sur le ponton comme s'il s'agissait de la plus ferme et de la plus plate des routes.

« Eh bien, je suis un morse en rut ! Si ce n'est pas notre vieil ami Taol, je veux bien manger des têtes de poissons pendant toute une semaine ! »

Jack leva les yeux. Un grand bateau était amarré au bout du ponton. L'homme perché au sommet du plus haut de ses deux mâts avait des cheveux d'un roux saisissant et un sourire carnassier.

Taol agita le bras bien haut. « Tu empestes effectivement le morse en rut, Carvor. Je le sens d'ici ! »

Un deuxième rouquin émergea du pont. « On dit qu'il fornique

aussi comme ces animaux, avec force grognements et applaudissements.

— Fylor ! » Taol s'élança sur l'échelle de coupée et bondit à bord. Le deuxième rouquin le prit dans ses bras et le serra à l'étouffer.

Le premier leur adressa un large sourire depuis le haut du mât. « Tu as fini par te languir de moi après tout ce temps, hein, Taol ? cria-t-il.

— Ma foi, je ne sais pas ce qui me manquait le plus, de ton visage enjôleur ou de la réserve personnelle du capitaine Quain. »

Jack s'avança, stupéfait par le changement qui s'était opéré chez Taol. Il avait du mal à croire que cet individu gouailleur et fort en gueule était le même que celui avec lequel il avait voyagé.

Taol l'aperçut et lui fit signe d'approcher. « Viens donc, Jack. Que je te présente aux meilleurs marins qui aient jamais levé l'ancre dans le port de Rorne. » Taol était désormais entouré de tout un groupe d'hommes, dont la plupart étaient roux. Les insultes volaient plus vite que les mouettes au-dessus de leurs têtes mais on ne pouvait se méprendre sur la chaleur de leur accueil.

« Jack ? cria l'homme dans la mâture. C'est encore pire que Taol. Même à notre chat, je ne voudrais pas infliger un nom pareil.

— Tu voudrais plutôt en faire ton dîner, Carvor, intervint le dénommé Fylor. J'ai bien vu comme tu regardais la pauvre bête la semaine dernière. Tu te demandais de quoi elle aurait l'air en tourte. »

Carvor hocha joyeusement la tête. « Il nous serait autrement plus utile en tourte qu'en tueur de rats.

— Si on laisse ce vieux Taol s'occuper de la tourte, on finira tous raides morts – y compris les rats. »

Tout le monde s'esclaffa. Il fut beaucoup question de navets crus et de terriens incapables d'allumer un fourneau à bord. Du coin de l'œil, Jack vit un homme remonter de la cale. Aussi roux que les autres, il paraissait plus âgé, et plus massif.

« Qu'est-ce que c'est que ce remue-ménage ? » rugit-il.

Les marins s'arrêtèrent de parler et s'écartèrent d'un pas, dévoilant Taol au nouvel arrivant.

« Par les marées ! Si ce n'est pas notre vieux compagnon de bord ! » L'homme s'avança, les bras tendus. Il serra les deux mains de Taol. « Mon cœur se réjouit de te revoir. »

L'expression de Taol était indéchiffrable. Ses phalanges blanchirent en étreignant les bras de l'autre. « Ça m'a paru bien long, capitaine », dit-il.

L'homme secoua la tête. « Non, mon gars. Ce n'est jamais trop long pour des retrouvailles entre amis. Le moment est toujours bien choisi. »

En entendant l'affection sincère qui perçait dans les paroles du

capitaine, Jack se sentit de trop. Il n'avait jamais connu l'accueil d'un vieil ami. Il était toujours allé de l'avant, sans jamais revenir en arrière. Lentement, il commença à se dégager du groupe de marins. Son mouvement fut repéré par Carvor, là-haut dans son mât, qui cria à pleins poumons :

« Hé, capitaine. Taol nous a amené un autre verdâtre. Il s'appelle Jack, le pauvre gars. »

Le capitaine se tourna dans la direction indiquée par Carvor. Jack se figea sur place. Les yeux gris du capitaine se posèrent sur lui.

« Capitaine Quain, annonça Taol, voici mon excellent ami Jack. »

Jack vit alors le capitaine, un grand costaud qui semblait avoir une santé de cheval, porter la main à sa poitrine et s'écrouler en arrière sur le pont.

« Je ne sais pas ce qui m'est arrivé », avoua le capitaine Quain en portant le verre de rhum à ses lèvres. Il en vida le contenu d'un trait. « Aah. Ça va mieux. » Il fit claquer le verre sur la table à rebord. « Depuis près d'un demi-siècle que je navigue sur des mers démontées, je n'avais encore jamais tourné de l'œil comme ça. »

Jack remarqua que le capitaine évitait son regard.

Ils se trouvaient sous le pont, dans une petite cabine bien éclairée. Fylor venait de partir. Bien que le capitaine eût insisté pour descendre les escaliers « sur ses seules jambes de marin », Fylor avait insisté pour rester auprès de lui jusqu'à ce qu'il retrouve la sécurité de sa chaise.

« Alors, capitaine, dit Taol, je crois que vous arrivez tout juste de Maries ? »

Jack jeta un coup d'œil au chevalier. Cela paraissait un changement de sujet bien abrupt, si tôt après l'évanouissement du capitaine. Taol lui lança un regard dur, et Jack comprit soudain ce qu'il faisait. Le capitaine Quain était un homme fier, et les hommes fiers détestent montrer de la faiblesse. En refusant de s'attarder sur l'incident, Taol l'aidait à retrouver son estime de soi.

« Aye. Ce matin même. J'ai un chargement de soie d'Isro à bord. Il y en a pour une fortune. » Quain prit la bouteille de rhum et les resservit tous les trois. En se penchant pour remplir le verre de Jack, il garda les yeux fermement baissés.

« La soie est-elle votre cargaison habituelle, capitaine ? » demanda Jack, résolu à attirer son attention.

Le capitaine vida son deuxième verre avant de se tourner vers Jack. Quand ses yeux se relevèrent enfin, il sourit. « De la soie, des épices, de la poudre de siège – tout ce sur quoi je peux mettre la main. »

Une expression de soulagement distinct s'afficha sur le visage du capitaine. Comme s'il avait sauté dans des eaux qu'il redoutait froides,

pour s'apercevoir qu'elles étaient chaudes. Sans cesser de regarder Jack, il poursuivit : « Les affaires sont florissantes en ce moment, fiston. C'est la guerre : ceux qui se *battent* ont besoin de beaucoup de choses, ceux qui *envisagent* de se battre sont en train d'accumuler des stocks, et les autres se montrent si nerveux qu'ils engrangent toutes sortes de provisions par mesure de précaution.

— De sorte que vous n'envisageriez pas de nous emmener pour un petit voyage à bord de l'*Anguille-sous-Roche* ? » fit Taol.

Le capitaine se leva. Sa présence massive prenait la majeure partie de la cabine, et sa voix tonnante remplit le reste. « Je n'ai pas besoin d'argent, mon gars. Je vais être honnête avec toi. Pour l'instant, les allers-retours entre Rorne et Maries sont plus profitables que jamais. Je pourrais naviguer les yeux bandés et continuer à m'enrichir. » Il leur tourna le dos, marquant une pause pour contempler une rangée de livres sur une étagère à rebord. Après un moment, il dit : « Mais il y a quand même un petit problème.

— Lequel, capitaine ? » s'enquit Jack.

Quain se retourna face à lui. « Les détroits, fiston. À cette période de l'année, la mer entre Maries et Rorne est aussi lourde que de la moutarde. Pas de vent, pas de vagues, pas de courant – rien à se mettre sous la dent. Bon sang, l'*Anguille-sous-Roche* vogue pratiquement toute seule. » Il secoua la tête avec tristesse. « C'est vraiment décourageant, je vous le dis. »

Jack n'eut pas besoin du regard appuyé de Taol pour saisir l'occasion au vol. « Qu'en est-il de la mer de l'est, capitaine ? Comment se présente-t-elle ?

— Je n'irai pas par quatre chemins, fiston. La mer de l'est est une vraie saloperie en ce moment.

— Et le trajet vers Larne ? »

Le capitaine répondit sans sourciller : « C'est de ça que je parlais, Taol. » Il sourit. Ses yeux gris étincelaient comme l'océan lui-même. « C'est bien là-bas que vous désirez aller, pas vrai ? »

Jack commençait à aimer le capitaine. Il appréciait ses manières bourruées, le confort de sa cabine et l'éclair malicieux qu'il y avait dans son regard. Quain avait deviné ce qu'ils voulaient depuis le début, probablement depuis l'instant où il avait posé les yeux sur Taol. Jack vida son second verre de rhum. Le cognac était de l'huile de lampe en comparaison de ce breuvage doré.

Taol se pencha par-dessus la table. « Nous devons nous rendre sur Larne aussi vite que possible. »

Le capitaine se frotta les bajoues. Il dévisagea Jack, puis Taol. « Une affaire pressante, j'imagine ?

— L'avenir du Nord en dépend », répondit Taol.

Après une brève réflexion, Jack ajouta : « Ainsi que la vie d'une

très belle femme. » Taol lui lança un regard perplexe, mais Jack sut qu'il avait eu raison de dire cela. Le capitaine Quain ne semblait pas homme à se soucier de sauver le Nord.

« Une très belle femme, hein ? »

— La plus belle de toutes, dit Jack. Des yeux de la couleur du ciel à minuit, une peau douce comme la soie, et des cheveux... » Il secoua la tête. « Sombres et parfumés comme un bois tropical. » En disant cela, Jack garda les yeux braqués sur le capitaine. Pour une raison indéfinie, il préférait éviter le regard de Taol.

Quain éleva la bouteille de rhum à la lumière, constata qu'elle était vide et en sortit une autre, fermée par un bouchon recouvert de cire. Il prit une chandelle sur l'étagère pour faire fondre la cire. Voyant le regard étonné de Jack, il expliqua : « Aye, fiston, je sais à quoi tu penses. Tu te dis qu'en brisant la cire à la main, je pourrais boire mon rhum plus vite. Mais ce serait gâcher le plaisir le plus important de tous.

— L'anticipation ? »

Le capitaine lui sourit. « Je t'aime bien, Jack. Tu as l'esprit vif. » Il l'étudia attentivement, comme s'il cherchait à se rappeler son nom. Si ce n'est qu'il connaissait déjà son nom. Se secouant, il essuya les dernières traces de cire fondue sur le col, empoigna le bouchon à peine noirci et déboucha la bouteille. Il invita d'un geste Jack et Taol à terminer le fond de leurs verres, puis versa trois nouvelles mesures de rhum. Ils burent un moment en silence.

Enfin, lorsque son verre fut vide une fois de plus et que le rhum eut fini de s'adoucir sur sa langue, le capitaine déclara : « Une femme aux yeux couleur de minuit est un trésor assez précieux pour qu'on prenne la mer en son honneur. Je peux vous dire que l'*Anguille-sous-Roche* a déjà levé l'ancre pour beaucoup moins que ça. De nombreuses raisons poussent les hommes à prendre la mer : l'or, l'aventure, le désir d'échapper à leur passé ou de se trouver un nouvel avenir. Je ne navigue que pour une raison, et une seule : *parce que j'aime ça.* »

Les yeux de Quain fixaient un point au-delà de la cabine, voyant quelque chose qui n'était pas là. « Je navigue parce que la mer change de couleur d'un jour à l'autre, parce que le vent qui souffle et vous secoue tantôt vous caresse avec la douceur d'une amante l'instant suivant. Je navigue parce que mon corps a plus besoin de sel que de sang, et parce que mon âme ne descend jamais à terre avec moi. » Lentement, le capitaine revint dans le présent. Il fixa Jack droit dans les yeux. « Je hisserai la voile pour Larne, mon ami. Je hisserai la voile pour une très belle femme et l'amour de la mer, et parce qu'un marin ne connaît véritablement un endroit qu'après s'y être rendu au moins trois fois. »

Jack avait le cœur battant. Le capitaine Quain s'était exprimé avec

tant d'émotion, un tel rythme dans la voix, qu'il était impossible de ne pas se laisser emporter par ses paroles. Jack ressentit l'appel de la mer, cet appel dont Quain avait parlé, bien qu'il n'eût encore jamais vu un bateau avant aujourd'hui. Il vida hâtivement son verre. Tout cela n'avait aucun sens.

« Quand pouvons-nous partir ? demanda Taol.

— Quand auriez-vous besoin de partir ?

— Demain. À la première heure. »

Le capitaine sourit. « La marée ne vaudra rien demain matin, mon gars. Ce sera ce soir ou pas du tout. »

Jack et Taol se dévisagèrent. Ils n'avaient pas osé en espérer tant. « Capitaine, je ne sais pas comment vous remercier, déclara Taol.

— Oh, j'ai bien une idée ou deux, fit Quain, le regard malicieux. Pour commencer, j'ai de la soie plein ma cale : pas question de lever l'ancre avant de l'avoir déchargée. Ensuite, il faudrait que quelqu'un s'occupe des provisions pour le voyage – nous allons avoir besoin de beaucoup de rhum, bien sûr. Et enfin, je n'aurai pas à débarquer le cuisinier, cette fois, puisque vous êtes deux, mais il appréciera certainement un coup de main pour nourrir toutes ces bouches supplémentaires.

— Et Chipeur ? demanda Jack à Taol.

— Il restera ici. Larne n'est pas un endroit pour un garçon de son âge. » Taol se tourna vers Quain. « Nous n'avons pas d'argent pour vous payer maintenant, capitaine, mais notre ami devrait en avoir amassé suffisamment à notre retour. Dans le cas contraire, je vous donnerai tout ce que nous avons, nos deux chevaux et un billet à ordre.

— Le Vieil Homme ne s'en mêlera pas cette fois, hein ? »

Taol secoua la tête.

« Tant mieux. Je préfère ça. Non pas que j'aie quoi que ce soit contre lui, attention. C'est juste que je préfère me savoir à la barre pendant que tu t'occupes du coffre. » Le capitaine ouvrit la porte de la cabine. « Je prendrai ce que vous aurez à notre retour. Tu es un homme de parole, Taol. Je sais que tu ne laisseras pas l'équipage les poches vides.

— Ils me feraient subir le supplice de la cale humide si je leur faisais ça. » Taol se leva et passa la porte. Jack lui emboîta le pas. Ils serrèrent la main au capitaine, puis remontèrent sur le pont. Une rude journée de travail les attendait.

Tavalisc faisait courir des grenouilles. Son cuisinier, maître Bunyon, les lui avait apportées quelques minutes plus tôt dans l'intention de lui demander laquelle il préférerait démembrer en premier. Il avait aussitôt jeté par terre les petits amphibiens

caoutchouteux et les encourageait présentement à sauter en promettant au perdant de le manger dans une sauce au citron et à l'ail.

Aucune des grenouilles ne semblait lui accorder beaucoup d'attention – constatation qui causait une telle consternation chez l'archevêque qu'il était sur le point de piétiner la plus léthargique des deux quand Gamil fit son entrée.

« Que connaissez-vous en matière de grenouilles, Gamil ?

— Ce sont des amphibiens dépourvus de queue, Votre Éminence. » De l'endroit où il se tenait – près de la porte – Gamil n'avait pas encore aperçu les batraciens en question. « Leurs traits les plus caractéristiques sont leurs longues pattes de derrière, et on les trouve communément dans les terrains humides ou les habitats aquatiques. »

Splatch !

« Hmm, fit l'archevêque. Elles s'écrasent bien, également. » Tavalisc fit signe à son assistant d'approcher. Ils étudièrent ensemble les restes de la grenouille. « Vous aviez raison, Gamil. Pas de queue. »

Le soudain anéantissement de son compagnon amena la deuxième grenouille à reconsidérer sa position concernant le bondissement : elle se mit à sautiller à travers la pièce, échappant aussi bien à Gamil qu'à maître Bunyon en se réfugiant sous le bureau de l'archevêque.

« Relevez-vous, voyons ! jeta sèchement Tavalisc en voyant son assistant plonger sous le bureau à la recherche de l'amphibien fugitif. J'attends tout de même un minimum de dignité de la part de ceux qui me servent. » Tavalisc n'ignorait pas que Gamil n'avait pourchassé la grenouille que pour lui plaire, mais il aimait maintenir son assistant dans un état de perpétuelle confusion ; cela l'aidait à rester en éveil.

Tavalisc se tourna vers maître Bunyon. « Que regardez-vous donc ? » Il désigna la grenouille écrasée. « Ne restez pas là, à bayer aux corneilles. Ramassez-moi ça et faites-le cuire.

— Mais les pattes, Votre Éminence. Elles sont fichues.

— Dans ce cas, mélangez-la à des œufs brouillés. Glissez-la dans une tourte. Je me moque de savoir comment vous faites pourvu que je l'aie dans mon assiette d'ici une heure. Allez. »

Maître Bunyon s'inclina, ramassa la grenouille et s'en alla.

Aussitôt après son départ, Gamil s'avança d'un pas. « Votre Éminence, il faut faire quelque chose. »

Tavalisc geignit. « Quoi encore, Gamil ? Les chevaliers se seraient-ils emparés de Maries ? Kylock se serait-il proclamé dieu ?

— Non, Votre Éminence. Le chevalier est de retour à Rorne, et apparemment, il a l'intention de s'embarquer pour Larne. »

Riddit, riddit, fit la grenouille sous le bureau.

« Voilà qui est intéressant. Quand est-il revenu ?

— On l'a repéré hier soir dans une taverne non loin du port. Il

traîne toujours le petit voleur à ses basques, mais s'est aussi acoquiné avec un troisième larron. Un jeune homme, à ce qu'il paraît. Ils sont descendus ensemble vers les quais ce matin. Et comme par hasard, l'*Anguille-sous-Roche* rentre tout juste de Maries. » Gamil semblait quelque peu nerveux en racontant cela ; il tamponna son front brillant avec la manche de sa robe. « Nous devons les empêcher de quitter la ville, Votre Éminence.

— Pourquoi diable ferions-nous une chose pareille, Gamil ? Que nous importe s'ils veulent se rendre sur cette île perdue de Larné ?

— Le chevalier est tout de même recherché, pour le meurtre du duc de Brennes ainsi que celui de Catherine. C'est un criminel notoire.

— Pas pour moi. C'est Baralis qui voudrait voir sa tête au bout d'une pique. » Tavalisc ôta son soulier gauche, dont la bouillie de grenouille rendait la semelle glissante. « Je crois que nous allons nous contenter de regarder et d'attendre, comme d'habitude.

— Mais il est de notre devoir d'agir, Votre Éminence. Vous êtes l'élu. »

Allons bon. De la flatterie, maintenant ? Le comportement de Gamil était décidément bien étrange aujourd'hui. « Que voudriez-vous que je fasse, Gamil ?

— Envoyer un groupe d'hommes d'armes arrêter le chevalier et son nouveau compagnon. Les faire incarcérer, torturer, puis tuer.

— Voilà qui m'a l'air plutôt expéditif.

— Mais Votre Éminence, vous avez toujours affirmé que le chevalier avait un rôle à jouer dans la guerre à venir dans le Nord. Et si ce rôle entrerait en conflit avec le vôtre ? Il pourrait vous priver de votre unique opportunité d'accéder à la gloire.

— Gamil, un homme de mon envergure a de nombreuses opportunités d'accéder à la gloire. » Tavalisc agita ses orteils boudinés. « La gloire est mon élément. Je baigne dedans comme dans le soleil du matin. Personne ne viendra jamais m'en dépouiller – si ce n'est la faucheuse, bien entendu. Et même ainsi, je pense que je ferais un glorieux cadavre.

— À n'en pas douter, Votre Éminence. »

Tavalisc releva vivement la tête. Gamil garda les yeux baissés.

Riddit, riddit.

« Où sont-ils descendus ? demanda l'archevêque avec un long soupir. Cela ne peut pas faire de mal de les convoquer pour interrogatoire.

— À *La Rose et la couronne*, Votre Éminence.

— Très bien. J'enverrai quelqu'un les cueillir là-bas demain matin. Une arrestation juste avant l'aube devrait les surprendre joliment.

— Ne vaudrait-il pas mieux agir dès aujourd'hui, Votre Éminence ? »

L'empressement de Gamil commençait à faire naître des soupçons chez l'archevêque. « Non. Je n'entreprendrai rien avant demain. Si le bateau vient de rentrer de Maries, il ne va certainement pas repartir immédiatement. » Tavalisc tendit son soulier à son assistant. « Lorsque vous aurez attrapé cette maudite grenouille, soyez assez aimable pour essayer de faire disparaître cette tache. » Après un moment de réflexion, il ajouta : « Oh, et j'aurai besoin de vous au palais pour le restant de la journée. Vous m'aidez à mettre en ordre les papiers de Sa Sainteté. »

— Mais, Votre Éminence, j'ai d'autres affaires en souffrance. »

Les lèvres charnues de Tavalisc se firent coriaces comme un fruit séché. « Vous resterez ici avec moi, Gamil, et je ne veux plus en entendre parler. »

Taol regarda la dernière amarre glisser le long du quai. Carvor et un autre homme d'équipage hissaient les voiles. Il faisait presque nuit ; bientôt, Rorne ne serait plus qu'une cité blanche qui scintillait au ras des vagues. Qui saurait prédire ce qui se passerait entre cet instant et celui où il la reverrait ? Peut-être ne la reverrait-il jamais.

Larne était ce qui se rapprochait le plus de l'enfer sur terre. Or, le diable protégeait toujours les siens.

Déjà, le chevalier pouvait sentir la présence de l'île. Elle était tapie là, dans la mer orientale, en train de les attendre patiemment. Confiante.

Taol jeta un coup d'œil en direction de Jack. Celui-ci était en train de demander à Fylor pourquoi Carvor l'avait traité de « verdâtre ». À cause du mal de mer, lui répondit-on : il était bien connu que les novices en souffraient toujours la première fois. Taol se détourna en souriant. Jack était un novice à plus d'un égard. Il faisait voile vers Larne sans avoir la plus petite idée de ce à quoi s'attendre. Le chevalier était bien conscient d'avoir le rôle le plus facile. Sa mission se bornait à créer une opportunité, trouver un accès, leur frayer un chemin et tenir les prêtres à distance. Jack devrait accomplir bien plus ; tellement plus que Taol préférerait ne pas y penser. Comment un homme seul pouvait-il raser le temple jusqu'à ses fondations ? C'était une responsabilité écrasante, de celles qui peuvent tournebouler l'esprit le plus solide. Et pourtant, Jack était là sur le pont, à plaisanter avec Fylor comme s'il n'avait pas le moindre souci.

Taol gagna la proue du bateau. Il se ferait du souci pour deux.

Chipeur n'avait pas réapparu. Ce qui valait probablement mieux : le gamin aurait sûrement tapé du pied en exigeant de les accompagner. Taol aurait dû faire la sourde oreille. Il se sentait plus tranquille en sachant Chipeur à Rorne. S'il leur arrivait quoi que ce fût à Larne, il aurait au moins l'assurance que le gamin serait en sécurité

dans la cité qui l'avait vu naître.

Larne ne concernait pas Chipeur Cette affaire ne regardait que Jack et lui. Taol aurait même préféré qu'elle ne regardât que lui ; il avait gagné le droit de raser l'île. Elle avait détruit sa vie, ses rêves, sa quête. Ses prêtres avaient fait de lui un meurtrier, et il était temps de leur en faire payer le prix.

Le pont de l'*Anguille-sous-Roche* se mit à grincer et à tanguer, tandis que les voiles se gonflaient au vent. Le bateau s'ébranla.

Taol quitta la proue pour descendre sous le pont. Il n'avait pas envie de vérifier tout de suite s'il avait encore le pied marin. Alors qu'il soulevait le loquet de la trappe principale, Jack se tourna dans sa direction. Leurs regards se croisèrent, et Taol comprit soudain qu'il s'était trompé à son sujet. Jack n'avait rien d'un aventurier téméraire : c'était un jeune homme dont la peur se lisait dans les yeux.

On retombait vite dans les vieilles habitudes de Rorne : saluer les collègues d'un hochement de tête discret, garder toujours une bonne distance entre les souteneurs et soi, dérober des tourtes chaudes à l'étal des vendeurs et ouvrir l'œil en cas de rencontre avec les amis du Vieil Homme.

Ça, c'était vivre ! Un garçon débrouillard pouvait s'en sortir par ici, faire son trou et assurer sa subsistance. En ramassant une pleine cargaison de pièces au passage. D'ailleurs, depuis que Taol et Jack avaient vogué dans le crépuscule quatre jours plus tôt, il n'avait pratiquement rien fait d'autre qu'amasser du butin.

Ce n'était pas tant qu'il en voulût à Taol et Jack d'être partis sans lui – chacun était libre de faire ce qu'il voulait de sa vie, sans qu'on lui pose des questions –, mais ils auraient pu se fendre de quelques mots d'adieu. Comme par exemple : *« Au revoir, Chipeur. On se revoit dans quelques jours. Dans une semaine. Dans un mois. Dans l'au-delà. »* Lui fournir une explication. En l'occurrence, il n'avait plus qu'à la deviner tout seul.

Et le fait qu'il fût doué pour les devinettes n'entraînait pas en ligne de compte. Taol aurait dû lui faire part de son plan. C'était une honte de l'avoir abandonné ainsi au beau milieu de la nuit. Un autre que lui aurait pu considérer cela comme une insulte mortelle. Un autre que lui aurait pu se laver les mains de toute cette affaire.

Pas lui, cependant. Il avait beau être profondément blessé, il remplirait son devoir envers ses amis. Même si ces deux ingrats, ces deux traîtres ne le méritaient pas.

Ils allaient avoir besoin de fonds. Un bateau de la taille et de la qualité de l'*Anguille-sous-Roche* ne prenait pas la mer sans assurance d'être payé en bon or, et pour autant que Chipeur le sût, Taol n'avait plus un sou vaillant, ce qui voulait dire que le chevalier avait dû promettre à son capitaine de le dédommager à son retour. C'était la première chose qu'avait devinée Chipeur.

La deuxième était qu'à l'évidence, Taol s'en remettait à lui pour récolter de l'argent en son absence. Comme s'il était son trésorier personnel, ou quelque chose de ce genre !

De fait, s'il n'y avait pas une troisième et dernière chose, Chipeur aurait peut-être tiré un trait sur toute cette affaire et serait retourné

travailler pour son vieil ami Martinet – s’il parvenait à lui mettre la main dessus, naturellement. Martinet n’avait pas son pareil pour disparaître pendant de longues périodes. Hélas, c’était hors de question désormais. Taol et Jack seraient en danger à la minute où ils poseraient le pied à Rorne. Les sbires de l’archevêque les cherchaient. Une bande d’hommes armés avait effectué une descente à *La Rose et la couronne* aux premières lueurs de l’aube, demandant après eux. Ses amis avaient eu de la chance que l’*Anguille-sous-Roche* eût levé l’ancre sept heures plus tôt, sans quoi ils croupiraient au fond d’une geôle en ce moment même.

Quoi qu’il en soit, c’était à cause de cette descente que Chipeur s’attardait dans les environs. Quelqu’un devait prévenir Taol et Jack des plans de l’archevêque avant qu’ils ne débarquent. Chipeur secoua la tête avec tristesse. Ces deux-là n’étaient pas aussi habiles que lui lorsqu’il s’agissait d’esquiver des brutes avec des couteaux.

Parvenu à un carrefour, Chipeur choisit la voie qui lui semblait la plus prometteuse : la ruelle sombre et pavée de galets mouillés qui dégageait une puanteur infecte. Il se promenait depuis quelque temps déjà. Il avait largement profité de la première période de prospection de la journée – les heures de marché, entre le lever du soleil et deux heures de l’après-midi –, et la seconde – celle où les pigeons couraient les filles, entre huit heures et minuit – ne commencerait pas avant un bon moment. Il n’avait donc rien à faire sinon soulever de la poussière et revoir ses anciens terrains de chasse.

Étrange comme rien ne lui semblait aussi excitant que dans son souvenir. Oh, la ville était toujours aussi louche, aussi pleine de promesses qu’un évêque à son intronisation, mais elle ne correspondait plus tout à fait à ce qu’il en attendait.

Vaguement démoralisé, Chipeur décida de regagner le quartier du marché. Alors qu’il tournait les talons, on lui jeta sur la tête quelque chose de sombre et qui sentait la figue.

« *Au meurtre ! s’égosilla-t-il. Aux maquereaux ! À l’aide !* » On l’empoigna, on le souleva du sol et on lui plaqua l’espèce de sac contre la figure avant de l’emmener, hurlant et se débattant.

Baralis était nerveux. Ce soir, il allait accomplir quelque chose qu’il n’avait encore jamais tenté. Une chose si imprévisible, si éreintante, qu’il n’était pas certain d’en sortir indemne.

Il se trouvait dans ses appartements. C’était le crépuscule, mais Craupe avait poussé le feu en fournaise et allumé tellement de chandelles qu’on y voyait comme en plein jour. Le veau nouveau-né gisait dans une baignoire de cuivre aux pieds de Baralis. Respirant à peine, il parvenait encore à gémir pour appeler sa mère. Craupe l’avait acheté le matin même dans sa coiffe, mais il perdait déjà ce lustre

particulier des créatures tout juste sorties de la matrice.

Il y avait du pouvoir dans le fait d'accoucher. Les pasteurs des Grandes Plaines le savaient, son maître à Hanatta l'avait su ; alors qu'il se tenait assis à moins d'une longueur de paume d'un animal qui avait pris sa première inspiration moins de neuf heures auparavant, Baralis venait à son tour de l'expérimenter.

La matrice maternelle n'était pas qu'un ensemble de tissus, de muscles et de sang. C'était une barrière entre deux mondes. D'un côté se trouvait la vie : fertile, abondante, en proie au pourrissement. De l'autre se trouvaient l'existence et les *débuts* de l'existence : vulnérable, pure, bénigne. Quand les deux côtés se rencontraient – lorsque la poche des eaux se rompait, que le petit était expulsé et que les muscles se contractaient comme une presse à olives – un grand pouvoir était généré, un pouvoir octroyé au nouveau-né.

Riche du secret des ovaires, alourdie par le sang du placenta, la vie fraîchement arrachée au ventre maternel engendrait une sorcellerie d'une puissance incomparable.

Durant son séjour dans les Grandes Plaines, Baralis avait vu les pasteurs dompter le pouvoir d'un enfant nouveau-né pour créer le lacus. Il avait fallu six guérisseurs pour le contenir. Même ainsi, Baralis se souvenait du terrible choc en retour, de la chaleur cuisante sur sa peau et de l'odeur de la chair grillée alors que les bras de deux des six hommes étaient calcinés jusqu'au coude. Il frissonna. Les guérisseurs, ivres d'alcool de grain et de racine de valériane, avaient juré par la suite que la projection avait réussi. Leurs bras importaient peu – les chasseurs de la tribu devaient être soignés quel qu'en fût le prix. Baralis se passa un doigt sur les lèvres. Pour sa part, il ne se risquerait jamais à employer un enfant nouveau-né.

Craupe s'occupa de tout et apporta la coupe, le couteau et la poudre. Baralis s'enfonça dans son fauteuil à haut dossier en regardant son serviteur préparer la bête.

Les dettes faisaient de mauvaises compagnes de lit – en particulier lorsqu'elles avaient été contractées auprès de Larne. Les prêtres de cette île battue par les vents tenaient scrupuleusement leurs comptes ; ils exigeaient toujours un remboursement intégral.

Voilà ce qu'il était sur le point d'effectuer ce soir : un remboursement intégral. Ils lui avaient livré leurs secrets, et maintenant, son tour était venu de leur rendre service. Le mitron devait être stoppé. Il se rendait sur Larne pour détruire le temple, et s'il y parvenait, Baralis savait que son ancien scribe ne serait pas long à repartir en direction de Brennes. Oh, Larne représentait une alliée précieuse dans cette guerre ; elle lui fournissait des renseignements qui provenaient tout droit des dieux. Mais elle n'était pas essentielle. Il pouvait conquérir le Nord sans le soutien de ses prophètes. Ce soir,

donc, Baralis ne faisait pas que payer ses dettes : il travaillait également pour lui.

Jack était la seule personne à même de porter un coup décisif à ses projets. Porté par une antique prophétie, il détenait des pouvoirs qui défiaient toute raison. Il avait commencé par inverser le temps, puis, l'été dernier, avait éliminé toute une garnison – l'onde de choc s'en était propagée dans l'ensemble des Terres connues. Il devait disparaître, Baralis le savait comme un enfant sait que le ciel est bleu.

Sauf que ce soir, au-dessus d'une certaine portion de mer au sud-ouest de Larne, le ciel ne serait absolument pas bleu ; il serait plus noir que le plus profond des abysses infernaux.

Baralis se pencha sur la bête qui tremblait de peur et lui ouvrit le ventre. Le sang lui éclaboussa le visage et la tunique. Le veau se mit à vagir comme un bébé. Craupe se tenait prêt, avec sa bassine chauffée sur les braises. Baralis se mordit la langue, enfonçant les dents à travers le muscle pour faire jaillir le sang ; il se raidit, puis se rua contre le monde physique. Son corps se relâcha. Bras tendus, il se saisit de l'essence de la bête, qui le transperça tel un coup de lance.

Il fut pris de vertige. L'âme du veau était encore celle de sa mère, mais sa puissance lui appartenait en propre. Baralis se sentit aspiré vers elle. Au début, il se retrouva en proie à la confusion, à la désorientation, à l'ivresse du pouvoir que sa lame avait libéré. Et puis, comme toujours, sa volonté releva le défi, maîtrisant, remodelant et revendiquant le pouvoir comme étant le sien. Pareil à Dieu, Baralis façonna la création à son image et la fit sienne.

Les forces en jeu étaient à couper le souffle ; la pièce ne suffisait pas à les contenir. Baralis interrompit son ascension et se développa plutôt vers *l'extérieur*. Il s'étendit à travers le palais, puis au-dessus de Brennes, et enfin à l'ensemble du Nord. Il cessa d'être un vague éparpillement de particules pour devenir une redoutable force de la nature. Il fila le long de la côte, en direction du sud, courbant les vagues sur son passage.

« Ainsi, capitaine, dit Jack, ce sera la troisième fois que vous ferez le voyage jusqu'à Larne ? »

Quain le dévisagea attentivement. Ils voguaient depuis quatre jours, et chaque fois qu'il croisait le capitaine, Jack avait la nette impression qu'on l'étudiait comme une carte signalant la position d'un trésor.

C'était la première fois qu'ils se retrouvaient tous les deux. Taol se trouvait sur le pont, sans doute en train d'échanger des insultes avec Carvor. À moins qu'il ne fût en train d'aiguiser ses dagues. Le chevalier passait beaucoup de temps à entretenir ses armes, et ces deux derniers jours, il s'était mis à les graisser pour les protéger de

l'humidité et du sel.

Il y avait toujours une bouteille de rhum à portée de main de Quain, qui leur servit deux petits verres. Au moment où l'alcool atteignait le bord du second, le vaisseau eut un brusque mouvement de roulis, et le liquide ambré se renversa sur la table où il s'accumula contre le rebord.

« La mer grossit, capitaine, annonça Fylor en passant la tête par la porte.

— Aye, compagnon. Garde un œil dessus », répondit le capitaine. Fylor acquiesça puis disparut, et le capitaine reporta son attention sur le rhum.

Jack était conscient que la houle devenait plus forte ; il sentait le bateau rouler et bouger sous ses pieds. Mais cela lui était étrangement indifférent : il n'éprouvait ni nausée, ni gêne, ni peur. Un marin-né, avait dit Carvor. Tendait la main vers son verre, il insista : « Alors, quand êtes-vous venu à Larne pour la première fois ? »

Le capitaine sourit malgré lui. « Tu as de la suite dans les idées, mon gars. Il faut te reconnaître ça.

— Buvons à ma ténacité, dans ce cas, fit Jack en levant son verre avec un sourire canaille. « Ainsi qu'à votre connaissance de la mer. »

Le verre du capitaine s'éleva à la rencontre du sien. « À la mer. »

Ils vidèrent leur rhum d'un trait. Quain fit claquer son verre sur la table. « Aah. Ça me donne chaque fois le même coup de fouet. » Il se renfonça en arrière sur son siège et prit le temps de savourer l'alcool avant de poursuivre.

« La première fois que je me suis approché de Larne, j'ai bien failli perdre ma place. Il y a plus de trente années de ça maintenant. Je voguais sur un grand navire marchand baptisé la *Brise-féconde*. Quatre mâts, un équipage de près de quarante hommes. C'était ma première sortie en tant que navigateur, et je tremblais comme une méduse. En y repensant aujourd'hui, je suis surpris qu'on m'ait laissé approcher à moins d'une longueur de galère de la barre. Malgré tout, Rorne était alors en pleine croissance et les marchands auraient embarqué n'importe qui capable de faire la différence entre la poupe et la proue.

« Nous devions remonter la côte jusqu'à Toulay, embarquer des poissons et des fruits de mer et déposer des rouleaux de soie pour leurs broderies. Eh bien, à la minute où la *Brise-féconde* a quitté le port, les choses ont commencé à mal tourner. Le vent soufflait du nord-est – chose déjà étrange en soi, car on était au début de l'hiver et les vents du nord-est ne soufflent jamais avant le printemps. Mais il n'y avait pas que ça. La boussole du bord s'est mise à faire des siennes, tournoyant comme une toupie à un moment donné, plus morte qu'une ancre la minute d'après. Et puis, la tempête a éclaté... »

Le capitaine Quain secoua la tête. L'*Anguille-sous-Roche* tangua

d'avant en arrière. À l'extérieur, Jack entendit le vent forcir.

« Une grosse tempête. Elle a surgi de nulle part. Des vagues s'écrasaient sur le pont, de l'eau s'infiltrait dans la cale. Les voiles se sont déchirées jusqu'aux mâts et trois hommes sont passés par-dessus bord. Ça a duré trois jours. Quand les choses se sont calmées, le chat du bord en savait à peu près autant que moi sur notre position. »

Pendant le récit du capitaine, Jack fut forcé de s'agripper à la table pour s'empêcher de tomber de sa chaise. La cabine entière grinçait. À chaque mouvement de roulis du bateau, les verres, les livres et les instruments étaient projetés contre le rebord des étagères. La lampe à huile suspendue à la cloison se balançait d'avant en arrière comme un homme ivre au bal.

Quain semblait plus calme que jamais. Il continuait à parler de sa voix chaude et bourrue, et bientôt, rien n'eut plus d'importance en dehors de ce qu'il racontait.

« Ma foi, j'ai sorti ma lunette et fait un rapide tour d'horizon. Au loin, il y avait cette petite île rocheuse. Alors j'ai consulté mes cartes sans rien trouver qui s'en rapproche, puis j'ai parlé au capitaine qui a regardé par lui-même et qui a déclaré qu'il s'agissait de Larne. "Mieux vaut ne pas traîner par ici, mon gars, qu'il a dit. Sans quoi on risque de se faire surprendre par le démon." Laisse-moi te dire que j'ai viré de bord encore plus vite qu'avec une barque – il n'y a pas plus superstitieux qu'un marin perdu en mer.

« Bref, nous étions en train de repartir comme nous étions venus quand j'ai décidé de jeter un dernier coup d'œil dans ma lunette. C'est là que je l'ai vue.

— Qui donc ?

— La fille de Larne. Elle dérivait à bord d'un canot sans voile ni rames. J'ai compris tout de suite qu'elle avait des ennuis car elle restait étendue, sans remuer un muscle. Si bien que ma première réaction a été de faire demi-tour une fois de plus. Le capitaine est arrivé en hurlant et en jurant, pour m'ordonner de remettre la *Brise-féconde* dans le bon sens. Nous avons eu une sacrée dispute. Il ne voulait pas recueillir la fille ; il affirmait qu'elle nous porterait malheur, et que nous serions tous maudits. Moi, je soutenais que ce n'était pas une coïncidence si nous avions été jetés là par la tempête, que c'était notre destin de la sauver. Tout le monde s'est retrouvé impliqué dans la discussion, et le capitaine n'a pas eu d'autre choix que de céder. La superstition des marins fonctionne dans les deux sens – j'avais réussi à convaincre l'équipage que ça nous porterait malheur d'abandonner la fille. »

Une tempête était en train de se déclarer dehors. Jack entendait les marins se héler, en criant pour se faire entendre par-dessus le rugissement des vagues.

« La malheureuse tutoyait la mort quand on l'a recueillie. Elle n'avait rien à bord de son canot : ni eau, ni vivres, ni vêtements de rechange. Elle brûlait de fièvre, délirait, se retournait dans son sommeil en criant sans arrêt le nom d'un garçon. Aye, elle était belle, pourtant. Souple comme un roseau, avec de longs cheveux noirs. Je crois que tout le monde à bord est tombé amoureux d'elle – y compris le capitaine. Il suffisait de la regarder pour avoir envie de veiller sur elle. On a tous réduit nos rations ; le coq lui a préparé du bouillon, et le capitaine a fait ouvrir son meilleur tonnelet. Je m'occupais d'elle jour et nuit.

« Sa fièvre est tombée le jour où nous avons accosté à Rorne. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait à la dérive au large de Larne. Sais-tu ce qu'elle m'a répondu ?

— Non.

— Elle m'a dit : « Ne m'obligez pas à mentir. Ce qui s'est passé sur Larne ne concerne que Dieu, les prêtres, et moi. » »

La lanterne se balançait, jetant des ombres fugitives sur le visage du capitaine. Tout ce qui se trouvait dans la cabine bougeait en rythme avec la tempête : la table, les chaises, le rhum. Jack sentit son cœur battre plus fort.

« Qu'est-ce que vous faisait croire qu'elle était à la dérive ? demanda-t-il.

— Elie fuyait quelque chose. » Quain croisa son regard. Il scruta longuement les traits de Jack, puis baissa les yeux sur son verre. Les deux hommes demeurèrent silencieux un moment.

Un craquement de tonnerre rompit le silence. Le bateau gîta fortement sur bâbord. Toutes les possessions du capitaine s'écrasèrent contre le rebord des étagères ; une collection de cartes roulées se répandit au sol, tandis que la lampe à huile cognait contre la cloison. La foudre embrasa le ciel.

Le capitaine bondit de sa chaise. « Il est temps de monter sur le pont. Mouille les chandelles et suis-moi. »

« Debout, petit ! Réveille-toi ! C'est irrespectueux de dormir en présence du Vieil Homme. »

Chipeur fut secoué, tâté, cajolé, et finalement libéré de ses liens. Son premier réflexe fut de se lisser les cheveux en arrière ; le deuxième, de tâtonner à la recherche de son sac. Envolé ! L'œil trouble et le crâne douloureux, un Chipeur indigné regarda autour de lui. Joli ; très joli. Un bon feu, des meubles dorés à l'or fin et suffisamment de fleurs fraîches pour inhumer une famille de quatre personnes.

« Tu devrais t'estimer heureux, jeune homme », fit une voix dans son dos.

Chipeur pivota sur lui-même. Un vieillard était assis dans un coin ; habillé simplement mais avec goût, il était pratiquement chauve. « Écoutez, monsieur, je n'ai rien contre les gens comme vous, mais je ne mange pas de ce pain-là. »

Le vieillard éclata de rire. L'homme derrière lui l'imita.

Ne sachant trop comment réagir, Chipeur finit par se décider pour un long coup d'œil circulaire. Quand il croisa le regard de celui qui l'avait amené, un petit déclic se produisit dans son esprit : il connaissait cet homme. C'était le plus petit des deux sbires qui avaient porté la lettre à Taol, à Brennes. Qu'avait-il dit en le réveillant ? Il est irrespectueux de dormir en présence *du* Vieil Homme, pas d'*un* vieil homme. Chipeur déglutit, assez fort pour avaler une pomme entière. Il se trouvait dans le repaire du Vieil Homme ; et celui qu'il venait d'insulter n'était autre que le Vieil Homme lui-même.

« Veux-tu avoir la bonté de nous laisser seuls, Papillon ?

— Pas de problème, Vieil Homme. Clem et moi allons attendre dehors. » Le dénommé Papillon s'inclina et sortit.

Le vieillard reporta son attention sur Chipeur. « Assieds-toi. Assieds-toi », dit-il en lui indiquant une chaise près du feu.

Chipeur s'assit. En présence du maître de la pègre de Rorne, mieux valait faire ce qu'on vous demandait. « C'est joli, chez vous, dit-il avec un coup de menton en direction des nombreux vases de fleurs. Ça ne doit pas être facile de mettre la main sur une telle collection à cette époque de l'année. »

Le Vieil Homme sourit sèchement. « Je fais de mon mieux. »

Chipeur maudit son ignorance en matière de fleurs. Il savait à peine distinguer un œillet d'un oignon. « Ça sent vraiment très bon, en tout cas. Ça égaie considérablement la pièce.

— Nous avons tous nos petites faiblesses. Moi, ce sont les fleurs fraîches ; je me suis laissé dire que la tienne serait plutôt un certain chevalier égaré. » Chipeur voulut répondre, mais son hôte ne lui en laissa pas l'occasion. « Maintenant, comme je le disais, tu peux t'estimer heureux, mon ami. J'aurais pu demander à Clem et Papillon de te donner un méchant coup sur le crâne. Au lieu de quoi, ils ont employé la manière douce, en t'amenant ici avec juste un sac sur la tête.

— Ce sac a failli m'étouffer ! » Chipeur ne laisserait personne, pas même le Vieil Homme, parler de chance alors qu'il avait manqué suffoquer. « Je me suis tout bonnement évanoui. Je n'arrivais plus à respirer.

— Oui, ça, ce n'est pas de chance, admit le Vieil Homme avec cette fois un sourire malicieux. Qu'importe, il est temps pour nous de parler affaires. Je crois que notre ami a quitté la cité – à destination de Larne, à ce qu'on ma dit. Bon, en ce qui *le* concerne, je ne peux que

m'en laver les mains. Il a assassiné un ami qui m'était cher, et je ne pourrais plus me considérer comme un homme d'honneur si je n'agissais pas de manière honorable, n'est-ce pas ? »

Chipeur hocha la tête. Le vieillard marquait un point.

« Ce qui me laisse face à un choix. Soit je me contente d'observer sans rien faire – mes obligations envers Bevlin ont pris fin à la minute où il a reçu sa lettre –, soit je fais de mon mieux pour continuer à soutenir la cause du guérisseur. »

Chipeur était suffisamment intelligent pour réaliser qu'il ne serait pas là si l'autre avait choisi la première option. Il conserva une nonchalance de façade, cependant. Mieux valait laisser parler le Vieil Homme.

« Je dois à Bevlin davantage qu'une lettre. Voilà bien des années, il a sauvé la vie de ma fille. Non pas grâce à sa sorcellerie, hein, mais avec ses potions. Marguerite avait contracté la fièvre rouge et tout le monde la disait perdue. Bevlin se trouvait à Toulay, à l'époque. Je lui ai envoyé un pigeon. Il est arrivé à Rorne trois jours plus tard – comment a-t-il fait, je me le demande encore, mais toujours est-il qu'il est venu et qu'il a sauvé la vie de ma douce Marguerite. Voilà pourquoi je t'ai fait venir aujourd'hui. Je ne pense pas en avoir fait suffisamment pour rembourser ma dette. »

Le Vieil Homme se leva, marcha vers la cheminée et entreprit de réarranger les fleurs posées sur le manteau en jetant toutes les rouges au feu. « Jamais plus je ne pourrai voir Taol ni parler avec lui, mais je sais bien que Bevlin aurait voulu que je l'aide. Même après tout ce qui s'est passé. » Il se retourna face à Chipeur. « C'est pour cette raison que je voulais te voir.

— Pour me dire ce que vous avez à lui dire ? » Le regard de Chipeur s'attardait sur les fleurs au-dessus du feu. Sans les rouges, la disposition paraissait bancale.

« Oui. Alors écoute bien, car je ne me répéterai pas. » Le Vieil Homme se rapprocha. Son mince visage anguleux n'était rien d'autre qu'une toile de fond pour ses yeux ; presque noires, ses prunelles brillaient avec la ruse d'un renard. « Avant toute chose, n'espère pas recevoir de moi de l'argent ou des faveurs. Les renseignements sont une chose, mais je n'ai pas l'intention de remuer ciel et terre pour aider le meurtrier de mon ami. Taol doit probablement s'en douter, mais je préfère l'énoncer une bonne fois pour éviter tout malentendu.

« Ensuite, l'archevêque détient une vieille connaissance de Taol dans une oubliette sous son palais. Il s'agit d'une jeune prostituée du nom de Mégane. Elle est enfermée depuis plus d'un an maintenant, alors Bore sait dans quel état elle peut être. » Le Vieil Homme marqua une courte pause pour reprendre son souffle. « Enfin, nous en arrivons au vénérable archevêque en personne, ou plutôt à son assistant,

Gamil. Cet homme a régulièrement correspondu avec Larne au cours des cinq dernières années. Je suis quasiment certain que l'archevêque l'ignore, et qu'il ne serait pas enchanté de l'apprendre. » Le Vieil Homme lança un regard appuyé à Chipeur.

Chipeur lui retourna un regard entendu.

« Tu es conscient que l'archevêque a l'intention de faire arrêter Taol à l'instant où l'*Anguille-sous-Roche* accostera à Rorne ?

— Oui, là-dessus j'avais de l'avance sur vous. »

Le Vieil Homme n'en parut pas mécontent. « Ma foi, c'est tout ce que j'avais à dire. » Il se dirigea vers la porte. « Taol ne peut plus compter que sur lui, à partir de maintenant. »

Sentant qu'on le mettait dehors, Chipeur se leva. « Non, Vieil Homme, pas uniquement sur lui.

— Tu as raison. Il t'a, toi. » En ouvrant la porte, le vieillard se gratta le menton d'une main tavelée de taches de vieillesse. « Tu sais, Chipeur, quand toute cette affaire sera terminée, je crois que tu devrais revenir me voir pour que nous ayons une petite discussion. Nous ferions de bons associés tous les deux. »

Malgré tous ses efforts, Chipeur ne put s'empêcher de sourire d'une oreille à l'autre. « Je pourrais vous prendre au mot, Vieil Homme.

— Je serais ton obligé. »

Chipeur s'inclina devant le compliment. Alors qu'il était sur le point de franchir la porte, il se souvint de sa besace.

« Papillon veillera à ce que tu la récupères, lui promit le Vieil Homme. Oh, et dis-lui de ma part qu'il y aille en douceur pour le retour. Un bandeau sur les yeux devrait suffire, non ?

— Un bandeau sera parfait. » Chipeur sortit dans une pièce chichement éclairée, et la porte se referma derrière lui. Bon, bon, bon, se dit-il pendant que Papillon le fouillait à la recherche d'objets de valeur, le Vieil Homme venait pratiquement de lui fournir un plan.

« Ça nous est tombé dessus sans crier gare, capitaine, hurla Fylor par-dessus le rugissement des vagues. Il y a une heure, le ciel était clair comme un lac de montagne. »

Taol n'entendit pas la réponse du capitaine, car une vague énorme vint s'écraser en travers contre la coque. Une masse d'eau écumante balaya le pont et le bateau entier s'inclina sur bâbord. S'accrochant solidement au bastingage, Taol baissa la tête sur sa poitrine pour se protéger de la pluie qui lui cinglait le visage.

La foudre s'abattit. Un éclair bleu zébra le ciel, illuminant la nuit d'un éclat sinistre. Le tonnerre suivit moins de deux secondes plus tard.

Taol regarda le capitaine aboyer ses ordres. Une équipe s'occupait

déjà de ferler les voiles ; le pont avait été dégagé, et on était en train de fermer la dernière écouteille. Fylor se tenait à la barre, mais la roue de gouvernail en chêne lisse tournoyait hors de tout contrôle entre ses doigts.

Il y avait trois lanternes sur le pont : l'une au-dessus de l'attache d'ancre, une autre au-dessus de la barre et la dernière clouée à hauteur d'homme sur le grand mât. Toutes les trois brillaient, et cependant, leurs pâles halos de lumière de la taille d'un seau d'eau ne faisaient guère que souligner l'obscurité. La température avait rapidement chuté au cours de l'heure écoulée ; d'une bonne brise, le vent était passé à une violente tempête. Il balayait la mer en écrétant les vagues et en projetant violemment la pluie contre le bateau.

Du coin de l'œil, Taol vit Jack émerger de sous le pont. Il le regarda lutter contre le vent pour refermer l'écouteille. Le bateau tanguait, plongeait et remontait, tandis que ses deux mâts se balançaient sauvagement d'un côté et de l'autre. La bannière au-dessus du nid-de-pie, déchirée jusqu'à la corde, se réduisait à une mince bande jaune claquant dans les ténèbres.

Une autre vague s'abattit sur le pont principal et le gaillard d'avant, cueillant Taol en plein par le flanc gauche. Après avoir verrouillé son écouteille, Jack se rendit à l'avant. Taol fut surpris de voir avec quelle assurance il évoluait. Le pont avait beau ruisseler d'eau de mer et le bateau osciller comme un pendule, le jeune homme conservait une sûreté de pied remarquable. La pluie tombait par lourdes plaques blanches désormais, et Taol ne put distinguer l'expression de son ami avant qu'ils ne fussent plus qu'à une longueur de bras l'un de l'autre.

Jack agrippa le bastingage. Ses yeux étaient sombres ; un muscle palpitait dans son cou.

L'équipage se précipitait autour d'eux, resserrant les attaches, écopant le pont, tendant les cordages. Deux paires de mains tenaient la barre à présent : celles de Fylor, et celles du capitaine. Taol ne connaissait pas grand-chose à la navigation, mais il avait la sensation que c'était plutôt la tempête qui décidait de la course du bateau.

Nouvel éclair ; suivi d'un grondement de tonnerre juste derrière.

Taol put examiner de plus près le visage de Jack. Ce qu'il vit l'effraya ; la bouche du jeune homme se réduisait à une ligne mince, et ses yeux étaient vides. On aurait dit qu'il regardait, non pas la tempête, mais à *travers* elle.

« Capitaine, la houle forcit. Elle arrivera bientôt à la hauteur du bastingage », cria Carvor en passant devant eux en direction de la barre.

Jack lui emboîta le pas. Taol hésitait à lâcher le bastingage, mais il voyait bien que quelque chose ne tournait pas rond chez son

compagnon ; il devait découvrir quoi. Ses mains étaient raidies par le froid. Il les contraignit à lâcher prise, puis rejoignit le jeune homme. Le pont glissait comme une mare gelée ; le chevalier dérapait à chacun de ses pas, la pluie le repoussait en arrière tandis que les vagues le frappaient de tous côtés. Il y eut une brusque rafale de vent, suivie d'un craquement sinistre.

« *Holà ! Attention !* »

Ce fut l'instinct plus que la raison qui lui fit effectuer un bond de côté. Il plongea vers le bastingage et se prit en pleine figure la vague qui arrivait. L'eau le submergea ; il en avait dans les yeux, le nez, la gorge. Il ne parvenait plus à respirer. Un craquement perçant fendit la nuit. Le bateau gîta violemment sur bâbord. Taol dut se cramponner de toutes ses forces au garde-fou pour s'empêcher de passer par-dessus bord.

Crac !

Les yeux piqués par l'eau de mer, Taol vit le mât arrière s'écrouler sur le pont comme un arbre abattu. Il s'écrasa sur le bastingage bâbord, qu'il broya comme du petit bois.

« *Tranchez les cordages !* » cria le capitaine.

Les cordes du mât arrière tiraient sur le grand mât, dont la masse énorme commençait déjà à s'incliner. Taol entendit le bois grincer sous l'effort. Carvor s'élança, poignard à la main. Taol plongea sur sa propre dague. Il se releva en un clin d'œil. À peine eut-il posé le pied gauche sur le pont qu'il sentit une vive douleur irradier le long de sa cheville gauche ; il l'ignora – pas le choix. Le vent était brutal et le grand mât penchait, prêt à se rompre. S'il céda, le bateau tout entier risquait de se briser avec lui.

Taol se précipita à quatre pattes vers le mât abattu. Les cordages étaient aussi gros qu'un poignet, si tendus qu'ils chantaient dans le vent comme la corde d'un arc. Carvor et deux autres matelots étaient en train de les couper. Le grand mât les dominait de sa masse ; il était visiblement en train de plier. Les vagues martelaient la coque, noyaient le pont. Le bateau ne tanguait plus, il se *soulevait*.

Les éclairs se succédaient. Le tonnerre grondait. Le vent rendait la pluie tranchante comme un rasoir.

L'un après l'autre, les cordages furent tranchés. Carvor, habituellement si bavard, travaillait en silence pour une fois. À ses côtés, Taol sciait les torons avec sa dague. Enfin, il ne resta plus que quatre cordes : celles qui reliaient le mât arrière au sommet du grand mât. Le regard de Taol se reporta au bout du mât arrière, qui dépassait de deux longueurs de cheval au-dessus de la mer. Le chevalier se leva.

Carvor lui posa la main sur le bras. « Non, Taol. C'est à moi d'y aller. »

Le chevalier ouvrit la bouche pour protester.

Carvor raffermir sa prise. « Non, tu m'avais déjà fait une faveur en insistant pour ramer jusqu'à Larne par tes propres moyens. Je n'ai pas oublié, et je ne vais pas te laisser risquer ta peau là-bas alors que je peux faire le travail plus vite et mieux que toi. »

Taol leva la main et la posa à son tour sur celle de Carvor. « Tu es un homme courageux.

— Non. J'aime mon bateau, c'est tout. »

Tout le monde se tut à bord pendant que Carvor gagnait le bastingage en miettes. Le mât arrière ruisselait d'eau de mer. Le grand mât se courbait vers lui, tel un sapin dans la tempête. Les quatre derniers cordages les reliaient l'un à l'autre plus sûrement qu'une laisse entre un maître et son chien. Carvor grimpa à califourchon sur le mât et entreprit de se faire glisser vers le bout. Il tenait son couteau entre les dents, car il avait besoin de ses deux mains pour se hisser. Taol rampa derrière lui jusqu'au garde-fou, aussi loin que le pont le permettait.

Treize hommes d'équipage observaient en retenant leur souffle. Carvor était maintenant suspendu au-dessus de la mer démontée. Les vagues gonflaient pour l'atteindre. Une fois au bout du mât, il prit le couteau dans sa main droite et entreprit de taillader une première corde. La pluie lui cinglait le visage. Il avait noué ses jambes autour du mât. Alors que la corde claquait en arrière vers le grand mât, une vague énorme s'écrasa du côté bâbord. Carvor fut englouti par l'écume blanche, et pendant une seconde, plus personne ne le vit ; puis l'écume retomba et l'on aperçut Carvor, cramponné au mât avec l'énergie du désespoir, qui recrachait de l'eau salée.

Tout l'équipage l'acclama.

Carvor leur adressa un hochement de tête.

Sans même s'en rendre compte, Taol s'était couché le long du mât, prêt à rattraper Carvor par le pied ou les braies au cas où il tomberait.

Une deuxième corde fut coupée, puis une troisième. Carvor s'attaqua à la dernière. Le grand mât grinçait comme un escalier délabré ; quand la dernière corde céda enfin, il se redressa sèchement vers tribord. Le mât arrière, que les cordages ne soutenaient plus, glissa vers le bas en défonçant encore le bastingage avant de s'immobiliser au ras de la mer.

Taol n'attendit pas ; il rampa le long du mât et empoigna Carvor par le mollet. Le matelot se trouvait juste au-dessus de la ligne de houle. Le mât glissait comme une poutre savonnée, mais à eux deux, Carvor et Taol parvinrent à ramper en arrière vers le bateau. Jack, tenu par un autre matelot, tenait lui-même Taol par les jambes. Ils ramenèrent ainsi Carvor comme un poisson au bout d'une ligne.

À peine Taol eut-il posé le pied sur le pont que Jack lui dit : « Nous devons quitter le bord sur-le-champ, ou nous périrons tous. »

Taol, gonflé d'excitation et de soulagement, fut dégrisé aussitôt. Après s'être rapidement assuré que Carvor allait bien, il empoigna Jack par le bras et l'entraîna sur le côté de la cabine du bosco.

« Que veux-tu dire ? »

Jack était trempé jusqu'aux os. Ses longs cheveux s'étaient détachés et le vent les lui soufflait dans la figure. « Je veux dire que cette tempête n'a rien de naturel. Elle est le produit de la sorcellerie. Ne le sens-tu pas ? »

Taol ne sentait que le sel et l'odeur âcre et chimique de la foudre. « Non.

— J'ignore par quel moyen, mais elle a été créée pour nous tuer toi et moi, Taol, pas l'équipage. Et à moins que nous ne quittions le navire au plus vite, elle emportera tous les marins avec nous. »

Taol n'avait encore jamais vu Jack aussi catégorique. Il n'aurait servi à rien de discuter avec lui. « Est-elle encore forte ?

— Oui, mais elle va finir par se calmer avec le temps. Personne ne peut maintenir indéfiniment une chose pareille. »

Le chevalier hocha la tête, acceptant ce jugement. « À quelle distance sommes-nous de Larne ?

— D'après le capitaine, nous étions à une vingtaine de lieues au sud de l'île quand la tempête a éclaté. Bore sait où nous pouvons être maintenant. »

Nouvel éclair, suivi aussitôt du tonnerre. Jack avait raison : la tempête ne passait pas, elle restait centrée droit sur eux.

Deux vagues frappèrent l'*Anguille-sous-Roche* en succession rapide. Le bateau rebondit sur la première pour mieux plonger sous la seconde. Une crête écumante balaya le pont et le gaillard d'avant.

« Si nous mettons un canot à la mer maintenant, il a toutes les chances de se disloquer. »

Jack fixa Taol droit dans les yeux.

« C'est soit nous, soit l'équipage au complet.

— Crois-tu que nous entraînerons la tempête après nous ?

— Ça vaut la peine d'essayer. »

Taol hocha la tête. « Faisons-le. »

Le canot fut treuillé juste au-dessus des eaux. Il embarquait déjà des paquets de mer, grâce aux vagues qui ne cessaient de clapoter par-dessus les flancs.

« Je n'aime pas ça, dit le capitaine en regardant le frêle esquif se balancer au bout des cordes. C'est du suicide de se mettre à la mer en pleine tempête. » Comme il prononçait ces mots, un coup de vent fit siffler les cordages. La chute du mât arrière avait fragilisé le grand mât, et tout le monde se tendit jusqu'à la fin de la rafale.

Jack ne sut que répondre. S'il ne voulait pas mentir, le jeune

homme ne savait pas comment le capitaine prendrait la vérité. Il chercha Taol des yeux mais le chevalier était sous le pont, en train de rassembler quelques affaires. Il prit une grande inspiration. « La tempête ne se calmera pas tant que Taol et moi resterons à bord. »

Le capitaine hocha la tête. « Je ne suis pas idiot, mon gars. Je le sais bien. » Il jeta un coup d'œil en direction de la barre. Fylor luttait pour reprendre le contrôle du bateau. On voyait ses muscles énormes rouler à la lueur de la lanterne. « Un grain pareil ne tombe pas tout seul d'un beau ciel bleu. » Quain sourit à Jack. « On ne sillonne pas les mers pendant quarante ans sans apprendre une ou deux choses sur l'existence.

— Le canot est prêt, capitaine », cria l'un des matelots.

Jack commençait à comprendre pourquoi tous les marins avaient de grosses voix : ils en avaient besoin pour se faire entendre pardessus le fracas des vagues. Avec un petit geste en direction du ciel, il dit : « Je suis désolé, capitaine. Je ne serais jamais monté à bord si j'avais pu prévoir une chose pareille.

— Ne t'en fais pas, mon gars. Ce n'est pas aujourd'hui que l'*Anguille-sous-Roche* ira se coucher par le fond.

— *En voilà une grosse qui arrive, capitaine.* »

Les deux hommes se tournèrent vers la mer. Au milieu du noir et du gris se dessinait une ligne d'argent pur. C'était la crête d'une vague, et elle dominait largement le pont.

« *Cramponnez-vous, compagnons !* » cria le capitaine.

Tout le monde se coucha sur le pont en s'agrippant au garde-fou, aux taquets, à tout ce qui se trouvait à portée de main. Jack regarda venir la vague, telle une énorme muraille d'eau scintillante. Retenant son souffle, il se cramponna à un taquet de toutes ses forces. Il entendit un grondement sourd – pareil au tonnerre, mais plus doux, moins menaçant. Puis la vague entra en collision avec le bateau.

Le fracas fut assourdissant. L'*Anguille-sous-Roche* trembla sur sa quille. Le pont tribord s'enfonça vers le bas, et une falaise liquide se fracassa sur le bateau. Jack ressentit l'impact dans tout son corps ; il eut l'impression qu'on lui arrachait les membres, qu'il venait de recevoir une porte en pleine figure. Le flot déferlait toujours, écumant et bouillonnant comme un fleuve en crue. Les boiseries se fendirent, les lanternes explosèrent, quelqu'un implora Bore de les sauver. Un craquement aigu provint du grand mât.

Jack avait les doigts gelés sur le taquet, les cheveux plaqués sur le visage. Autour de lui, les membres d'équipage bondirent sur leurs pieds pour commencer à écoper, vérifier les écoutes, courir renforcer le grand mât.

Taol émergea de la cale en titubant. Lui aussi était trempé. Il embrassa la scène d'un regard, vit la fissure qui courait le long du

grand mât et déclara : « Capitaine, nous allons partir maintenant. Nous tâcherons de nous diriger vers le nord ; filez au sud aussi vite que vous le pourrez. »

Le capitaine acquiesça. Comme tous les autres, il avait le regard fixé sur le grand mât. « Partez, dans ce cas. Nous reviendrons vous chercher quand la tempête se sera calmée. »

Jack avait du mal à reprendre son souffle. Il connaissait déjà suffisamment le capitaine pour ne pas protester. « Merci », dit-il.

Le capitaine Quain ouvrit la bouche pour dire quelque chose, hésita, puis dit simplement : « Que Bore soit avec vous, mon garçon. »

Un instant plus tard, ils dégringolaient l'échelle de corde en se meurtrissant les genoux, les chevilles et le menton contre la coque. Jack apercevait des bandes blanches à travers l'océan, là où le vent décapitait les vagues. La pluie les cinglait puis se remettait à tomber à verse.

Le temps qu'ils parviennent au canot, Jack avait les genoux en sang et s'était écorché le coude et tordu la cheville. Taol, qui le suivait, semblait encore plus mal en point. Surprenant le regard de Jack, il lui sourit.

« C'est soit la chose la plus stupide que j'aie faite de ma vie, soit la plus courageuse. »

Jack lui retourna son sourire. Il était diablement heureux que Taol fût avec lui.

Unissant leurs efforts, ils dénouèrent les amarres et repoussèrent le canot loin de l'*Anguille-sous-Roche* du bout de leurs rames. L'équipage vint se pencher au bastingage pour les saluer. Il faisait trop sombre pour distinguer les visages et le vent soufflait trop fort pour entendre ce qu'on leur criait, mais peu importait. Cette nuit, Jack avait appris que la bonne volonté n'avait pas besoin de se voir ou de s'entendre pour être perçue.

Et puis, ils s'éloignèrent. Une vague les arracha au bateau, les souleva vers le sud et emplit le canot d'une eau écumeuse glaciale. Taol écopait tandis que Jack ramait.

Le vent était plus faible mais aussi plus froid au ras de la mer. Les vagues semblaient incroyablement hautes, et cependant, alors que l'*Anguille-sous-Roche* les subissait de plein fouet, la frêle embarcation dansait par-dessus sans dommage.

Tout se déroula bien pendant un moment. La silhouette sombre de l'*Anguille-sous-Roche* s'estompa dans le lointain ; quelques minutes plus tard, quand Jack regarda par-dessus son épaule, elle avait complètement disparu. La tempête lança alors ses dernières forces dans la bataille. Jack sentit qu'elle avait attendu de pouvoir les affronter seuls – elle, ou plutôt celui qui se tenait derrière. L'*amplitude*

de la sorcellerie mise en œuvre l'effraya ; c'était une force impressionnante, sauvage, au-delà de ses capacités. Il n'était pas de taille à la défier. Il aurait dû séjourner plus longtemps chez Lent-Goupil, en apprendre plus, mieux écouter, se donner davantage.

La sorcellerie utilisée pour lever la tempête n'était pas uniquement puissante ; c'était une œuvre sophistiquée, une construction à plusieurs couches, avec une volonté de fer en son noyau.

Jack la sentait se préparer à la curée. Ce goût de métal était inimitable. L'air même en était saturé. La houle forçait, et le vent avec elle. Le petit canot se faisait balloter de vague en vague comme une feuille sur un torrent. La mer était un chien enragé : furieuse, écumante, échappant à tout contrôle.

Taol cessa d'écoper et sortit une corde. Au début, Jack ne comprit pas ce qu'il faisait. Il vit le chevalier nouer une amarre sous le banc sur lequel il était assis, puis lui passer la corde autour de la taille. Jack fut gagné par un sentiment de panique. On le ficelait à l'embarcation. Taol passa encore la corde deux fois sous le banc, puis sur les cuisses de Jack. Il s'assit alors sur le banc opposé et entreprit de s'attacher à son tour – tout cela sans prononcer un mot.

Jack se sentait piégé. Il ne pouvait plus remuer les jambes. Le canot dansait et virevoltait ; la pluie s'abattait sans relâche ; l'eau se déversait de tous côtés. Taol, qui s'accrochait à la deuxième paire de rames, avait le visage sombre. Les vagues s'enchaînaient rapidement – trop vite pour que le canot pût se redresser après chacune.

Dans l'eau de mer jusqu'au mollet, Jack tenta de se concentrer sur la sorcellerie derrière la tempête. Les éclairs zébraient l'air devant eux, le tonnerre grondait derrière et la pluie et le vent se mirent à tournoyer tout autour. Le canot plongea proue la première dans une grosse vague. Jack fut projeté en avant ; la corde lui brûla les cuisses. Soudain, il se retrouva sous l'eau.

Il n'y voyait plus rien. Il ne parvenait plus à respirer.

Il fut entraîné avec le bateau. La mer elle-même parut l'empoigner, le broyer, le tordre. Il entendit un craquement sourd, et une vive douleur explosa dans sa tête. Il crut entendre Taol crier son nom ; puis, tout devint noir.

20

Les hivers à Rorne étaient un peu plus froids que les étés, mais pour une raison indéterminée, le soleil semblait toujours y briller plus vivement. Peut-être parce que le vent éclaircissait l'air, ou que les cristaux d'eau magnifiaient les rayons du soleil, à moins que ce ne fût

simplement une illusion d'optique. Gamil n'en savait rien. Mais en traversant la cour du palais pour se rendre à un entretien matinal, il prit note mentalement de le découvrir.

Gamil aimait tout savoir. De fait, il *vivait* pour tout savoir.

Certains avaient coutume d'assimiler le savoir à un pouvoir – en quoi ils avaient parfaitement raison – mais c'était beaucoup plus que cela. Le savoir pouvait vous octroyer de nombreux dons en marge du pouvoir. La satisfaction, par exemple. Qui pouvait se défendre de ressentir ce curieux mélange de contentement et de triomphe en dînant avec des amis dont on savait les secrets les plus intimes, les plus terribles ? Qui n'éprouvait pas la moindre joie à connaître – et à cataloguer méticuleusement – les moindres vices et faiblesses de ses collègues de travail ?

En plus de la satisfaction, le savoir procurait également la confiance. Il se nourrissait de lui-même, créant une dynastie d'influences gagnées, de faveurs dues, de respect mutuel et de crainte. Un marchand de soie avec un penchant pour les garçonnetts vous racontait volontiers les derniers potins d'Isro ; un constructeur de bateaux qui dessinait des caches pour le transport d'esclaves était toujours prêt à partager soit ses profits, soit des informations, avec un ami discret mais bien renseigné. Trafics clandestins, pratiques sexuelles illégales, passés coupables, respectabilités de façade et autres faux-semblants : voilà quelle était la monnaie d'échange favorite de Gamil.

Oh, il aurait pu faire fortune depuis longtemps – un maître chanteur aurait pu prendre sa retraite en capitalisant sur les scandales qu'il connaissait – mais l'argent n'était pas son but. Seul le pouvoir comptait. À quoi bon se faire payer en or quand on pouvait exiger des renseignements à la place ? L'or avait peut-être cours légal mais demeurerait froid comme un cadavre, alors que la connaissance était une chose vivante et pleine de souffle.

Ce matin-là, Gamil allait précisément toucher un paiement de cette nature. Il devait rencontrer dans une taverne quelqu'un qui lui raconterait tous les derniers événements dans le Nord. Il espérait notamment apprendre si la célèbre dame Melliandra était vivante ou morte. Quelle que soit la réponse, l'entrevue serait brève ; il devrait être rentré au palais dans l'heure, sans doute pour y subir de nouvelles indignités de la part de cette outre gonflée d'air, grasse et paresseuse, connue comme étant l'archevêque de Rorne.

En franchissant les portes du palais, Gamil s'efforça de ne pas trop penser à cette dernière lubie de Tavalisc consistant à lui faire ramasser des animaux crevés. La semaine dernière, c'était des escargots, l'autre jour des grenouilles ; qu'irait donc inventer Son Eminence la prochaine fois ?

« Mille excuses, monsieur. Pourrais-je vous dire un mot ? »

Gamil fit un bond horrifié en arrière. Un petit vagabond avait osé le toucher ! Rapidement, il regarda autour de lui. Les gardes du palais se trouvaient à portée de cri. Il se remplit les poumons.

« Je ne ferais pas ça si j'étais vous, monsieur. Vous ne tenez pas à ce que je sois pris et brutalisé par les gardes. » Le petit vagabond était un garçon d'environ douze ans, les yeux bruns, les cheveux bruns, maigre comme un chat. Il sourit. « Qui sait ce que je risquerais d'avouer sous la torture. »

Gamil savait reconnaître une menace voilée – les aléas de la coercition représentaient l'un des rares inconvénients du savoir. Il posa la main dans le dos du gamin et l'entraîna le long de la rue. Ce n'est qu'une fois hors de vue des gardes qu'il jugea prudent de s'arrêter. « Et maintenant, de quoi s'agit-il ? » demanda-t-il en se tournant face au jeune vaurien.

Le gamin lissa ostensiblement sa tunique. « Je suis surpris que vous ne me reconnaissiez pas, l'ami. »

Gamil parcourut mentalement la liste des personnes avec lesquelles il était en affaires. Il ne trouva guère qu'un seul gamin de douze ans. « Serais-tu un associé du chevalier Taol ? »

Le gamin hocha la tête. « C'est moi. Je m'appelle Chipeur. Mais je suppose que vous le saviez déjà : après tout, c'est pour cela que vous êtes connu – pour tout savoir au sujet des autres. »

Pendant que le gamin parlait, Gamil en profita pour jeter un coup d'œil circulaire. Il ne vit personne à proximité en dehors d'un vieux vendeur d'oranges. Fort heureusement, le quartier du palais était plutôt tranquille. Néanmoins, il y avait tout de même un coin plus ombragé vers la droite et Gamil entraîna son nouvel ami dans cette direction.

« Que veux-tu de moi ? demanda-t-il.

— Je voudrais que vous m'arrangiez une entrevue avec l'archevêque. Discrètement, hein ? Rien qu'entrer et sortir. »

Gamil s'écarta d'un pas. Ce déplaisant garnement avait manifestement perdu l'esprit. Une entrevue avec Tavalisc ! Pour qui se prenait-il ? « C'est hors de question. Son Éminence n'accorde jamais d'audience à... » – Gamil eut un frisson de dégoût «... à des gens de la rue. »

Le gamin ne se laissa pas désarçonner. « Il le ferait si vous organisiez la chose.

— Et pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Parce que vous ne tenez pas à ce que ce vieux Tavalisc apprenne que vous êtes en cheville avec Larne. »

Gamil ne fit pas un geste. Il ne rougit pas, ne battit pas des paupières. Depuis des années qu'il se faisait insulter et haranguer par

l'archevêque, il était passé maître dans l'art de ne pas trahir ses émotions. Tout son corps n'avait pas la même discipline, cependant ; et une grosse boule se forma dans sa gorge. Le savoir procurait de nombreux dons mais le courage, hélas, n'en faisait pas partie.

Il se ressaisit mentalement. Avant tout, il devait découvrir ce que savait le gamin. « Tu es un menteur, petit. Et ce genre de mensonges peut te conduire devant un juge.

— Pourquoi ne pas aller en chercher un tout de suite, dans ce cas ? rétorqua le gamin. J'ai du temps devant moi. » Il examina la crasse qu'il avait sous les ongles avec une nonchalance affectée. « Pour patienter en vous attendant, je n'aurai qu'à songer à toutes ces lettres que vous avez reçues de Larne. »

Ce n'était plus une boule que Gamil avait dans la gorge, mais un boulet. Sa pire crainte se concrétisait : que l'archevêque découvrit son association avec Larne. Tavalisc le ferait démettre de ses fonctions et bannir sur-le-champ ! Gamil sentit un filet de sueur lui couler le long de l'oreille. Quelle que fût son aversion pour l'archevêque, sa position d'assistant en chef représentait tout pour lui. Il supportait de passer pour un laquais au palais parce que cela lui permettait d'être le roi de la cité. Il avait sous ses ordres un vaste réseau d'espions et d'informateurs, des hommes le craignaient et le respectaient, les vendeurs à l'étalage lui faisaient des remises et les prostituées lui accordaient leurs faveurs gratuitement.

L'ultime chose qui découlait du savoir était un sentiment de légitime possession, qui correspondait tout à fait à ce que Gamil éprouvait pour Rorne. C'était sa ville. Il en connaissait plus sur ses habitants, son histoire et sa politique que toute autre personne vivante. À force de se faufiler à l'extérieur tous les jours, de récolter des informations auprès d'une centaine de sources différentes, il avait *gagné* le droit de la diriger. Et voilà que ce jeune parvenu menaçait de le priver de tout.

Et pour quoi ? Pour Larne ? Cela n'en valait pas la peine. La seule raison pour laquelle il avait entamé une correspondance avec les prêtres était de recueillir des informations en amont. Ce que voyaient les prophètes ne pouvait pas s'apprendre au hasard d'une discussion dans une taverne ni dans les pages d'un livre ; les prophètes connaissaient l'avenir – le savoir le plus irrésistible qui soit.

En contrepartie de ce savoir, Gamil avait accordé à Larne quelques menues faveurs ici ou là. Peu de chose, rien qui risquât de compromettre sa position. Jusqu'à la semaine dernière. Il avait alors reçu une lettre du grand prêtre en personne, lui apprenant que le chevalier repasserait bientôt par Rorne et lui enjoignant, en termes sans équivoque, de l'empêcher à tout prix de s'embarquer pour Larne.

Gamil avait fait de son mieux, mais le temps que Tavalisc accepte

à contrecœur d'envoyer ses sbires, le chevalier avait déjà hissé la voile dans le crépuscule. Ce qui voulait dire qu'il avait éveillé les soupçons de Son Éminence pour rien. Car Tavalisc avait de nombreuses tares – gourmand, narcissique, indolent et sadique, pour n'en citer que quelques-unes – mais il était avant tout soupçonneux. Des petits détails pouvaient traîner longtemps dans son esprit, attendant quelque connexion, confirmation ou dénégation. Gamil était certain que la conversation qu'ils avaient eue concernant le chevalier en ferait partie. La seule chose qui manquait à Tavalisc pour confirmer ses soupçons était ce petit malandrin devant lui. Certes, le gamin ne pourrait jamais rencontrer Tavalisc face à face, mais il pourrait faire circuler des rumeurs, envoyer des messages, le dénoncer dans l'ombre.

Gamil frissonna à cette idée. Il ne pouvait tout bonnement pas courir ce risque. Faisant signe au gamin d'approcher plus près, il lui dit : « Si j'accepte de t'obtenir audience auprès de Son Éminence, puis-je supposer qu'il ne sera pas fait mention de Larne ? »

Le gamin lui sourit de toutes ses dents. « Larne ? Jamais entendu ce nom-là. »

Tarissa se moquait de lui. Sa voix était stridente et son rire cruel.

« *Jack !* »

La masse froide repassa sur lui une fois de plus. Froide, humide et salée, elle remonta le long de son flanc jusque dans sa bouche. Il ne s'étrangla pas ; quelque réflexe profondément ancré en lui l'avait poussé à boire plutôt qu'à respirer.

« *Jack !* »

La masse se retira, le laissant plus lourd, plus frais, vaguement conscient d'avoir mal. Jack s'en moquait ; il savait quelle reviendrait.

Tarissa se dressait au-dessus de lui. Elle lui criait dessus. Quand il fit un effort pour se détourner d'elle, une douleur lui cisaila les cuisses ; il ne pouvait plus bouger les jambes. La masse froide le frappa de nouveau. Cette fois-ci elle remonta plus haut que sa bouche, jusqu'à ses yeux. Jack savait qu'il aurait dû réagir, mais il se sentait tellement bien où il était. Ce qui s'étendait sous lui avait été modelé pour épouser sa forme. Cela se creusait pour recevoir ses coudes, se soulevait pour lui soutenir la tête. En fait, c'était si confortable que sans Tarissa pour lui rebattre les oreilles, il se serait enfoncé depuis longtemps dans un sommeil bienvenu.

« *Jack !* »

On prononçait son nom. La voix n'était pas celle de Tarissa, cependant – elle était bien trop grave. Jack demeura parfaitement immobile. La douleur dans ses cuisses avait cédé la place à un fourmillement léger, et il ne voulait rien faire qui risquât de changer cela.

« Oh, mon Dieu, Jack ! »

On se mit à le secouer, à écarter les cheveux qui lui tombaient dans la figure, à le gifler, à le retourner sur le ventre et à lui donner des coups de poing dans les poumons.

« Allez, réveille-toi. *Réveille-toi !* »

On le retourna une fois de plus. On lui pompa la poitrine. On lui nettoya la bouche. On le traîna par les bras le long d'une pente.

Tarissa se remit à crier à peu près au moment où la douleur le saisit ; Jack ne savait pas ce qui était le pire. Des spasmes nerveux déchirants lui parcouraient les cuisses tandis que la femme qu'il aimait toujours se gaussait de lui d'en haut. C'en était trop. Il ouvrit les yeux.

Des mouettes dans un ciel bleu. Leurs cris étaient perçants, presque humains. Jack se sentit déçu : en fin de compte, il ne s'agissait pas de Tarissa.

« Ça va, Jack ? » C'était Taol, penché sur lui une dague à la main. « Je vais juste couper les cordes. »

Jack redressa la tête. Il découvrit la mer, le rivage, puis la plage. En regardant plus bas, il vit ses cuisses ficelées à une planche de bois : le banc du canot. Taol se mit à cisailer la corde.

Le fait de remuer réveilla quelque chose dans son estomac, et il se tourna pour vomir. De l'eau, amère et salée, remonta de ses entrailles.

« Bien, dit Taol en s'avançant pour lui soutenir la tête. Tu te sentiras mieux sans toute cette eau de mer. » Il sourit. « Je crois que tu vas t'en sortir. Essaie de bouger les jambes. »

Jack lui jeta un regard peu amène. Il savait par avance qu'il n'allait pas apprécier ce moment. En commençant par les orteils, il fit circuler un message d'avertissement dans les nerfs de ses jambes, serra les dents, puis banda les muscles de ses pieds et de ses chevilles. La douleur le submergea par ondes vives et cruelles. Elle fila le long de ses cuisses avec un abandon féroce, le laissant nauséux, en proie à des vertiges.

Un autre renvoi s'imposait. Jack se tourna de nouveau pour expulser un reste d'eau de son estomac.

Taol lui donna une bourrade dans le dos. « Excellent. Tes orteils ont remué. » Attrapant Jack sous les aisselles, il le traîna sur le sable. « Viens donc ; nous sommes trop exposés par ici. Il faut nous mettre à couvert. »

Affaibli par la nausée, la douleur et les vertiges, Jack n'avait pas la moindre envie de bouger. « Je ne crois pas que mes jambes parviendront à me soutenir. »

Taol fit descendre ses mains jusqu'à sa taille. « Je te porterai, dans ce cas. »

Jack le repoussa. « Non. Je vais essayer de marcher. » Faible ou non, il n'allait pas se laisser soulever comme un bébé.

Il finit par s'appuyer de tout son poids contre le chevalier. Ses jambes se dérobaient sous lui tous les deux ou trois pas, il tremblait de la tête aux pieds et avait bien du mal à se tenir d'aplomb. Sans le soutien de son compagnon, il serait tombé comme une masse sur le sable. Ensemble, ils quittèrent la plage puis longèrent la petite baie jusqu'à ce qu'ils trouvassent un endroit où des rochers jetaient de longues ombres vers l'est.

Ils s'assirent sur un sable humide émaillé de flaques. Les rochers environnants étaient mouchetés de vert, de brun et de blanc. De l'eau s'écoulait par les fissures de la pierre ; des dépôts cristallins scintillaient sous le ruissellement. Des crabes détalèrent, à la recherche d'un abri, tandis que des insectes à la forme étrange, les pattes courtes et le corps plat, s'enfouirent dans le sable. Le grondement de l'océan résonnait entre les rochers, couvrant le cri des mouettes.

Le cerveau de Jack se réveillait plus lentement que son corps. Il se rappelait la tempête, d'avoir dérivé à bord du canot, mais ensuite, c'était le néant. « Que s'est-il passé ? »

Taol haussa les épaules. Il s'adossa contre un rocher. « Deux grosses vagues ont frappé le canot, l'ont submergé, puis brisé. Nous avons été emportés avec les débris. »

Jack se souvint de la corde autour de ses cuisses. Il frissonna. « Est-ce pour ça que tu nous avais attachés ? Pour que nous restions accrochés aux débris ? »

— Je savais qu'il y avait un risque de nous retourner, mais tu as vu la tempête, Jack. Elle n'allait pas s'arrêter avant d'avoir disloqué notre barque. Il fallait bien faire quelque chose, alors j'ai pris le pari que le bateau se briserait avant de se renverser.

— Et nous sommes remontés à la surface avec le bois flotté ? »

Taol acquiesça. « Je suppose. Je n'avais pas vraiment réfléchi. »

Il paraissait fatigué. Jack remarqua pour la première fois dans quel état il se trouvait. Son visage était meurtri et enflé. Il avait une grosse entaille sur le front et une plus petite au-dessus de la lèvre. Ses braies étaient déchirées aux genoux et aux cuisses, et sa tunique était en lambeaux. On apercevait la chair en sang à travers les déchirures.

Surprenant le regard de Jack, Taol sourit. « Tu ferais mieux de te regarder.

— Pas question, rétorqua Jack. Au printemps dernier, j'ai passé une quinzaine de jours dans une prison halcus. J'avais été mâchonné par une meute de chiens, et j'offrais un triste spectacle. C'est là que j'ai appris l'art de ne pas voir mon propre corps. »

Taol éleva un bras sanguinolent à la lumière. « Tu devrais me montrer comment faire, à l'occasion. »

Les deux hommes s'esclaffèrent. La remarque n'était pas

particulièrement drôle, mais ce rire n'était pas qu'une manifestation de joie – c'était une célébration de leur survie.

Après un moment, le rire retomba. Jack se sentait étonnamment plus proche de Taol à présent. Au long de leur voyage, il en était venu à considérer le chevalier comme infaillible ; il n'ignorait jamais rien des chevaux, des armes, des voyages ou de la médecine. Il savait tant de choses qu'il en paraissait presque trop parfait. Le fait d'admettre qu'il les avait ficelés au canot par désespoir plutôt que par connaissance de la mer semblait le rendre plus humain.

« *L'Anguille-sous-Roche* a eu de la chance hier soir, dit Taol.

— Pourquoi ? » Jack chercha un endroit confortable où s'étendre au milieu du sable humide et des galets.

« Parce que nous étions beaucoup plus proches de Larne que tout le monde le pensait. L'île est entourée de hauts fonds et de récifs, et à la manière dont soufflait la tempête, c'est un miracle que le bateau ne se soit pas échoué.

— Nous avons quitté le bord juste à temps », répondit Jack d'un air absent. Son esprit passait déjà à autre chose. Ainsi donc, ils se trouvaient sur Larne. Ce n'était pas véritablement une surprise. Où d'autre auraient-ils pu échouer ? Simplement, il n'avait pas encore pris le temps d'examiner le paysage. Il y avait une plage, des rochers, la mer ; voilà tout ce qui avait existé pour lui jusqu'à présent.

Le paysage lui parut soudain différent. Il trouva l'air plus froid, la lumière plus crue et le sable humide sous ses doigts se changea en boue. « Penses-tu qu'ils savent que nous sommes là ? »

Taol le scruta attentivement. « Le crois-tu, toi ?

— Je ne possède pas un sixième sens, Taol. » Jack se sentit agacé, sans savoir pourquoi. « J'ai su que la sorcellerie était à l'œuvre hier soir parce que je pouvais la sentir, la *goûter*, et non parce que je lis dans une boule de cristal.

— Désolé, Jack. Je ne sais rien de ces choses.

— Moi non plus. » Jack dévisagea son compagnon un moment. Tous deux avaient besoin de repos. « As-tu réussi à sauver quelque chose du canot ? demanda-t-il pour changer de sujet.

— Non. Toutes nos affaires sont perdues. Il ne me reste que ma dague.

— Alors, que faisons-nous ? »

Jack se pencha en avant. « Nous devons considérer qu'ils ignorent notre présence. S'ils ont provoqué la tempête de la nuit dernière, il y a de fortes chances pour qu'ils nous croient morts. La meilleure solution consiste à rester cachés jusqu'au milieu de la nuit, puis à les surprendre. Je propose que nous dormions un peu. Quand il fera nuit, nous grimperons au sommet de la falaise. »

Jack opina de la tête. Écrasé par la réalité de Larne, de la

prophétie et de la quête, il s'étonnait de parvenir à paraître calme alors que son estomac n'était qu'un bloc de peur à l'état brut.

Chipeur éprouva une nette sensation de déjà-vu en empruntant les couloirs du palais sur le chemin de son audience avec l'archevêque. Gamil marchait devant lui à grandes enjambées, nerveux comme un limier. Il pouvait bien presser l'allure, cependant, Chipeur avait tout de même le temps d'examiner les lieux. Et voilà pourquoi il commençait à éprouver un sentiment de... *familiarité* avec le contenu du palais.

Urnes d'or, statues de marbre, tableaux, tapisseries, reliquaires incrustés de bijoux – Chipeur avait la curieuse impression de les avoir vus quelque part.

Il tendit furtivement la main pour effleurer une urne nichée dans un recoin du mur – le métal n'avait pas tout à fait la chaleur de l'or. Il ne lui restait qu'une chose à faire. Glissant la main dans sa tunique, il en sortit son aiguille à repriser et cria : « *Des rats !* » de toute la puissance de ses poumons.

Tandis que Gamil paniquait et multipliait les bonds de côté, Chipeur gratta l'urne avec son aiguille. Exactement ce qu'il pensait : un métal vulgaire par-dessous.

« Je ne vois aucun rat. » Gamil donna une calotte à Chipeur. « Qu'est-ce qui t'a pris ? »

Chipeur fourra son aiguille dans sa manche. « Je jurerais les avoir vus, l'ami. De gros rats velus. Il y en avait deux. »

Gamil émit un petit bruit de gorge irrité, agrippa Chipeur par la peau du cou et le poussa devant lui. « Encore une bêtise de ce genre avec Son Éminence, et tu ressortiras du palais sans ta langue. »

Chipeur fit de son mieux pour prendre un air contrit. Ils longèrent une haute galerie, descendirent une volée de marches, puis débouchèrent dans un couloir dallé de marbre qui s'achevait sur une porte à double battant. Le jeune voleur, qui avait pris la peine de revêtir ses plus beaux habits pour l'occasion, lissa sa tunique et s'efforça d'avaler la grosse boule qu'il avait dans la gorge.

Gamil allongea le bras pour frapper à la porte. Chipeur l'arrêta.

« Encore une question avant d'entrer, l'ami », dit-il.

Le vieux Gamil ne parut guère apprécier. « Quoi donc ? »

— Le trésor du palais. Toutes ces urnes, ces statues et tout le reste. Elles sont authentiques, n'est-ce pas ?

— Mais, bien entendu ! Ce sont des dons accumulés sur plusieurs siècles, des pièces inestimables. Seules les reliques sacrées de Silbur ont plus de valeur que celles de Rorne.

— Hmm. Très intéressant. Vous pouvez frapper, maintenant. »

Gamil lui lança un regard assassin et frappa, très doucement, à la

porte.

« Entrez ! » cria une voix étouffée.

Ils passèrent dans une splendide salle dorée. La lumière se déversait par des fenêtres arrondies ornées de vitraux, et les tapis répandus sur le marbre avaient au moins deux orteils d'épaisseur.

« Votre Éminence, voici le jeune homme dont je vous ai parlé. Je lui ai promis seulement trois minutes de votre temps. »

Chipeur fit un pas en avant. Comme tous les habitants de Rorne, il connaissait l'archevêque de vue – l'homme ne manquait jamais une parade. Il était vêtu de la soie la plus exquise dans des tons jaune et crème et bruissait comme un riche monarque à chacun de ses mouvements.

« Voilà qui est tout à fait inhabituel, Gamil, dit-il. Vous me dérangez au milieu de mes lemmings.

— Toutes mes excuses, Votre Éminence. Si vous préférez, nous pouvons... »

L'archevêque leva une main couverte d'une profusion de bijoux. « Non, non. Je vais voir ce garçon maintenant. » Puis, s'adressant à Chipeur : « Comment t'appelles-tu, mon enfant ? Chopeur ?

— Chipeur.

— Charmant. Vous pouvez disposer, Gamil.

— Mais, Votre Éminence...

— Allez, Gamil. Je suis sûr que le jeune Chopeur ici présent aimerait me parler d'homme à homme. » Il adressa un sourire innocent à son assistant.

Gamil, la main sur l'épaule de Chipeur, lui chuchota dans un souffle : « Un mot sur Larne, et je te fais arracher la langue.

— Il suffit, Gamil », murmura Chipeur sans desserrer les dents.

Une dernière pression à lui broyer l'épaule, puis Gamil prit congé à contrecœur.

L'archevêque fit un petit signe de la main. « Approche, jeune Chopeur. Aimes-tu les lemmings ?

— Je n'en ai jamais entendu parler. Et je m'appelle Chipeur.

— Bien. Veux-tu en goûter un ? » L'archevêque brandit un petit animal en forme d'écureuil embroché sur une pique. « Je les fais venir d'au-delà des montagnes du Nord, tu sais.

— Je crains de devoir refuser, Votre Éminence. Même s'ils ont l'air délicieux. »

L'archevêque soupira. « Cela en fera plus pour moi, je suppose. » Il mordilla prudemment dans l'espèce d'écureuil, puis dit : « Maintenant, pendant que je mange, si tu me racontais par quel moyen tu es parvenu à arracher cette entrevue à mon assistant ? Car, aussi loin que je me souviens, c'est la première fois que Gamil m'apporte un gamin des rues. » Le lemming remonta jusqu'à ses lèvres. « Le ferais-tu

chanter, dis-moi ? »

L'obèse était loin d'être aussi stupide qu'il en avait l'air. Chipeur révisa son opinion sur lui. Pour gagner du temps en réfléchissant à une réponse, il tourna le dos à son hôte et inspecta la pièce. Tout ce qui brille n'est pas or, cela se vérifiait plus que jamais. Chipeur sourit avec un soudain regain de confiance. Un changement de plan s'imposait. « Même si je faisais *effectivement* chanter votre assistant, Votre Éminence, il me serait impossible de vous en donner la raison. »

L'archevêque tenait maintenant un gobelet en argent à la main. « Mon enfant, je pourrais obtenir de toi toutes les informations que je souhaite en un clin d'œil. Mes bourreaux sont les meilleurs qui soient. Maintenant, dis-moi gentiment ce que tu sais sur Gamil.

— Je ne peux pas, Votre Éminence. Une fois que j'ai conclu un marché, mes lèvres sont scellées. » Chipeur s'était rendu au palais avec l'idée de convaincre l'archevêque de lui donner ce qu'il voulait. Il connaissait son entrepôt rempli de butin et comptait menacer, à moins que Son Éminence ne promît de laisser le chevalier en paix, d'y mettre le feu avant le coucher du soleil. Il pensait même s'inventer un complice posté devant l'entrepôt, torche en main, prêt à déclencher l'incendie s'il n'avait pas de nouvelles de lui avant une heure.

Chipeur n'était pas entièrement satisfait de ce plan, mais c'était tout ce qu'il avait pu trouver eu égard au peu de temps dont il avait disposé. Et, comme Martinet se plaisait à le dire : « *Quand tout le reste a échoué, tu peux toujours t'en remettre à un baratin inspiré.* »

La situation paraissait différente vue d'ici, cependant. Il entrerait moins de baratin – inspiré ou non – dans ce qu'il était en train de mijoter.

« Mon enfant, ne comprends-tu pas que je te ferai torturer si tu refuses de parler ?

— Et vous, ne comprenez-vous pas que ce que vous recherchez avant tout chez un maître chanteur, c'est sa capacité à tenir sa langue ? » Un grand sourire aux lèvres, Chipeur prit la liberté de s'approcher et de caresser les trésors sur le bureau de l'archevêque : boîtes dorées à l'or fin, gobelets, chandeliers incrustés de pierres précieuses, cassolettes d'encens. Il sélectionna une statuette en or particulièrement jolie : la sainte mère de Bore, sauf erreur de sa part. L'élevant à la lumière, il déclara : « C'est vraiment de la belle ouvrage, pour une copie. »

Quatre brochettes de lemmings s'éparpillèrent bruyamment sur le sol. Un petit bruit mouillé s'échappa des lèvres de l'archevêque, qui porta instinctivement les doigts à la grosse bague ornée d'un rubis qu'il portait à la main gauche. Chipeur connaissait bien les rubis ; celui-là lui parut un peu trop clair, trop étincelant pour être honnête.

« Très réussi également, commenta-t-il en indiquant la bague. Bien

sûr, on n'y voit que du feu à moins de savoir exactement ce que l'on cherche. Moi, tenez : jamais je n'aurais deviné que toutes ces pièces n'étaient que des imitations si je n'avais vu les originaux de mes yeux. »

L'archevêque semblait un peu à court de mots, Chipeur décida donc de continuer. « Vous et moi savons parfaitement où se trouvent les trésors sacrés de Rorne – et pour sûr, ce n'est pas dans ce palais. Ils sont dans une petite maison de la rue des Mûres. Un bien bel endroit, je dois dire. Rempli jusqu'aux poutres. » Chipeur savait de quoi il parlait. Trois ans plus tôt, il s'était introduit dans cette maison afin de reconnaître le terrain pour le compte de Martinet. Naturellement, dès qu'ils avaient découvert que l'endroit appartenait à l'archevêque, ils avaient renoncé à leur projet. Mais la vision de ce trésor formait un souvenir durable, et à la minute où Chipeur était entré dans le palais, tout lui était revenu en mémoire : les *angelots* dorés, les boîtes émaillées, les coffrets incrustés de bijoux, les innombrables tableaux de Bore et ses disciples. Ce vieux Tavalisc avait tout pillé.

« Mon enfant, tu as perdu l'esprit. Je vais appeler mes gardes. » L'archevêque tendit la main vers le cordon de la sonnette.

« Torturez-moi, tuez-moi, et tout le monde sera au courant. » Chipeur prenait de plus en plus d'assurance. Il était de retour sur son terrain : celui du baratin inspiré. « Vous ne vous figurez pas que je me serais fourré dans la gueule du lion sans avoir pris mes précautions ? »

La main de Tavalisc retomba. « Qui d'autre est informé de ce mensonge ignoble ? »

— Rien que moi et un excellent ami. Mais ne vous faites aucun souci pour ça, Votre Éminence. Nous sommes les deux personnes les plus discrètes que vous rencontrerez jamais.

— Que veux-tu ?

— Avant toute chose, je veux vous voir oublier le chevalier. Quand il reviendra à Rorne, vous le laisserez débarquer et quitter la cité en un seul morceau.

— Et ?

— Je crois que vous retenez l'une de ses amies. Une dame du nom de Mégane. J'aimerais quelle soit relâchée. Aujourd'hui. Sur l'heure. Elle n'a qu'à repartir avec moi. » Chipeur ignorait totalement qui était Mégane, mais elle avait suffisamment d'importance pour que le Vieil Homme prenne la peine de la mentionner. Par ailleurs, les amis de Taol étaient ses amis.

Au cours de la conversation, l'archevêque avait progressivement changé de couleur ; son teint était désormais d'un gris sale passablement inquiétant. Il tira le cordon de la sonnette. « Que ce soit bien clair, mon enfant. Ce dont tu m'accuses est un mensonge éhonté. Hélas, un homme de ma qualité ne peut pas se permettre de voir sa

réputation souillée par la calomnie. C'est la raison – et la seule – pour laquelle j'accède à ta requête. »

Chipeur estima qu'une courbette était de rigueur. « Bien entendu, Votre Éminence. »

L'archevêque se servit une coupe de vin. « Inutile de dire que si le moindre écho de cette rumeur infâme remonte à mes oreilles, je n'aurai de repos que lorsque le chevalier et toi serez réduits à l'état de viande putréfiée. Est-ce bien compris ? »

Chipeur frissonna. Il ne put s'en empêcher. L'archevêque avait proféré cette menace d'un ton si désinvolte que l'on comprenait aussitôt qu'il ne plaisantait pas. Martinet avait eu bien raison de l'éviter.

On frappa à la porte, et Gamil entra.

« Aah, Gamil. Notre jeune ami ici présent était sur le point de partir. Veillez à ce que la prostituée Mégane l'accompagne.

— Mais...

— Faites ce que je vous dis, Gamil. » L'archevêque adressa un salut affectueux à Chipeur. « Souviens-toi, mon enfant : pas le moindre écho. »

« Viens donc, Jack, dit Taol. Pourquoi t'arrêtes-tu ? »

Un pâle rayon de lune filtré par la brunie tombait sur le visage de Jack. « Taol, j'arrive à la sentir Je sens la roche... » Il secoua la tête. « Elle pulse, comme un cœur qui bat. »

Taol percevait de la peur dans la voix de Jack. De la peur, ainsi qu'autre chose : de l'émerveillement, peut-être. Il tendit la main et lui effleura le bras. « Allons-y. »

Ils venaient de découvrir le tunnel qui menait au sommet. Depuis deux heures, ils tournaient sur le rivage à la recherche d'un point où débiter l'escalade. La falaise était à pic, et luisait de condensation dans la brume.

Avant même la tombée de la nuit, la brume s'était déployée depuis la mer. Taol, qui avait grandi dans les marais, était accoutumé au brouillard ; pourtant, il n'avait jamais rien vu de pareil : pas de formation graduelle, de lent déroulement, de volutes gracieuses de plus en plus épaisses. La brume était venue de la mer en nappe dense, aussi palpable, aussi concrète que les vagues sur lesquelles elle flottait. Comme pour afficher sa détermination. Elle n'accompagnait pas la nuit, elle la *créait*.

Et maintenant, alors qu'ils grimpaient le long du tunnel qui serpentait à travers la roche, la brume s'élevait à leur suite. Taol n'était pas homme à laisser vagabonder son imagination, mais même dans le noir, il voyait bien qu'il n'y avait aucune brume au-devant d'eux ; uniquement derrière. Jack et lui guidaient le brouillard au sommet de la falaise.

Un froid mordant régnait à l'intérieur du tunnel. La roche était humide, glissante sous la semelle ; des filets d'eau ruisselaient dans les creux, se scindaient en plusieurs branches là où le chemin s'aplatissait ; chaque pas devait être soigneusement placé. La hauteur de la voûte variait d'une minute à l'autre ; tantôt, elle descendait au ras des têtes, pour remonter ensuite si haut qu'elle résonnait comme une caverne ; parfois encore, elle se trouait et laissait apercevoir le ciel.

L'obscurité de la galerie avait une qualité propre. Au début, Taol ne parvint pas à mettre le doigt sur ce qui clochait, sur ce qui la rendait différente des autres, mais à mesure qu'ils montaient, il

commença à comprendre. La plupart des surfaces rocheuses étaient soit humides, soit ruisselantes, mais au lieu de scintiller doucement à la lueur occasionnelle de la lune, l'eau qui s'écoulait le long des parois, de la voûte et du sol du tunnel *brillait*. Elle dégageait une légère phosphorescence – pas de quoi chasser les ténèbres, mais suffisante pour en altérer la nature.

Taol frissonna. Il avait besoin d'un verre. Il avait soif, faim, et son corps souffrait de mille façons différentes. En jetant un regard en arrière sur Jack, il vit le miroir de ses propres émotions : la peur, l'appréhension, un profond désir que toute cette affaire fût enfin terminée. Ils n'avaient qu'un couteau à eux deux. Une simple lame à un seul tranchant.

Ils grimpaient depuis un certain temps maintenant et Taol était certain que le tunnel s'achèverait bientôt. Jusqu'ici, les choses se présentaient bien : ils n'avaient aperçu personne, ce qui pouvait vouloir dire que les prêtres ignoraient leur présence. Cela pouvait également signifier qu'ils les attendaient dans leur temple comme des araignées au centre de leur toile. Il n'y avait qu'une manière de le savoir. Fouillant dans sa mémoire, Taol tâcha de se rappeler combien d'hommes encapuchonnés il avait vus armés. Aucun garde, c'était une certitude, mais des hommes entraînés à défendre le temple ? Il haussa les épaules. Entraînés ou non, ils le défendraient jusqu'à la mort.

Une brise fraîche le frappa brusquement au visage. L'air était pur, exempt de brume. Le chemin commençait à s'éclaircir vers le haut. Taol se laissa tomber au sol. « Couche-toi », siffla-t-il à l'intention de Jack. Le tunnel touchait à sa fin, et à partir de là, ils allaient devoir redoubler de précautions.

À plat ventre, ils se hissèrent en avant, en s'aidant des prises qu'ils trouvaient dans le roc. La brume n'était plus derrière eux ; elle les surplombait, flottant au-dessus de leurs têtes comme une fumée au-dessus d'un feu. La sensation de la roche mouillée sous leurs pieds et du brouillard froid et humide par-dessus était si déplaisante que Taol se mit à sourire. Cela lui rappelait ses matinées au trou de pêche, quand il était couché entre la brume et la rosée, à attendre que le poisson veuille bien mordre. Étrangement, ce souvenir lui donna de la force – pas une seule fois il n'était rentré bredouille à la maison.

Le tunnel prit fin abruptement. Taol s'était à ce point accoutumé à l'obscurité que le clair de lune lui parut trop lumineux, presque éblouissant. Il se sentait exposé, vulnérable, comme si une douzaine de lanternes étaient braquées sur lui. La seule brume qui flottait alentour était les volutes blanches qui s'échappaient du tunnel. Pivotant vers la gauche, Taol aperçut la masse basse et oblongue du temple. Sa bouche s'assécha d'un coup. L'endroit était tel qu'il se le rappelait – oppressant, primitif, témoignant dans sa forme même d'un

pouvoir millénaire. Taol l'avait vu dans ses rêves : c'était le lieu qui avait failli le détruire.

Jack s'approcha contre lui. « J'ai l'impression d'être déjà venu ici », chuchota-t-il. Sa voix se réduisait à un mince filet.

Taol perçut la tension qui l'habitait. Il aurait aimé savoir quoi répondre. Jack avait besoin d'assurance, mais le chevalier n'en avait pas à lui transmettre. « Je ne vois aucune lumière ; c'est bon signe », fut tout ce qu'il trouva à dire.

Jack hocha la tête, comme s'il comprenait l'intention cachée derrière les mots. « Que faisons-nous maintenant ? »

Le vent sifflait au ras du sol, soulevant leurs vêtements et faisant onduler les hautes herbes. L'air était plus doux par ici. Taol jeta un coup d'œil au ciel ; la lune descendait vers l'ouest. « Il est plus de minuit. Je propose que nous entrons. » Il avait prévu d'attendre plus longtemps, mais depuis qu'il avait appris que Melli se trouvait entre les griffes de Baralis, le moindre délai lui était devenu insupportable. Tout devait se dérouler le plus vite possible. La seule chose qui le poussait en avant était son désir brûlant de revenir. Il fallait qu'il retournât à Brennes, auprès de Melli, et une heure de plus que nécessaire était une éternité de trop.

Il tira son couteau de sa ceinture et l'offrit à Jack. « Tiens, prends-le. »

Jack secoua la tête. Il tapota sa tunique, dont Taol remarqua pour la première fois les renflements. « Des pierres, expliqua-t-il. Je ne vaudrais peut-être rien avec un arc, mais je peux jeter des pierres aussi bien que n'importe qui. »

Taol sourit. Une fois encore, il aurait voulu dire quelque chose, et une fois encore, les mots lui firent défaut. « Bonne idée », dit-il, alors qu'en fait il pensait : *Si le pire doit advenir ce soir, je te promets que nous tomberons en combattant, côte à côte.*

« Allons-y, dit Jack en se dressant à quatre pattes. Voyons si nous pouvons gagner le temple pendant que la lune est masquée par ce nuage. »

Taol courut à sa suite.

Hors d'haleine, le dos douloureux et les mollets en feu, ils parvinrent au temple quelques minutes plus tard. Le nuage leur avait fait défaut dans les trente dernières secondes. Le vent, cependant, avait soufflé fort et sans relâche, étouffant le bruit de leurs pas avec le minutage parfait d'un troisième complice.

Jack avait dû courir en gardant une main plaquée à la taille pour empêcher les pierres de battre contre sa poitrine.

Ils restèrent debout sur le côté des marches le temps de reprendre leur souffle. Il n'y avait personne en vue. Aucune lumière ne

s'échappait de l'intérieur. Tout était calme, à l'exception du vent.

Jack aurait bien voulu s'asseoir ; les muscles de ses cuisses, pas encore remis d'être demeurés si longtemps attachés, hurlaient leur besoin de repos. Il les ignora. Il ne voulait pas montrer de faiblesse devant Taol. En s'appuyant contre la volée de marches, il s'aperçut de la surprenante chaleur dégagée par la pierre. Le granit était supposé être froid au toucher, certainement pas presque tiède.

Rien n'était naturel sur cette île : ni l'eau, ni la brume, ni la pierre. Ses anomalies mettaient les nerfs de Jack en pelote, comme un air qu'on aurait chanté faux. Il était vaguement conscient que l'endroit exerçait sur lui un impact physique, resserrait les muscles autour de son cœur, tendait la peau de son visage et lui laissait le souffle court et irrégulier. Il avait d'abord mis ces effets sur le compte du naufrage ; maintenant, il les ignorait purement et simplement.

La seule chose qu'il ne pouvait nier était la *pulsation* de l'endroit. Elle imprégnait toute chose : les vagues qui léchaient le rivage, l'eau qui gouttait des rochers, les rocs eux-mêmes, et jusqu'au vent. Tout se mouvait en rythme. La sensation s'était renforcée à mesure qu'il s'élevait le long de la falaise et désormais, à un souffle du temple, elle était si forte qu'elle en devenait irrésistible. Le pouls de Jack, après avoir tenté de résister, s'alignait maintenant sur ce rythme.

Prenant subitement peur, Jack dit : « Essayons d'entrer. » Le son de sa propre voix aurait dû le réconforter, mais les mots reprenaient la cadence de Larne.

Les marches étaient basses. Creusées par des siècles de passage, elles semblaient se courber sous la semelle. Un bref instant, Jack eut presque l'impression que l'endroit lui souhaitait la bienvenue. Il écarta fermement cette pensée, mais commença tout de même à poser les pieds sur les arêtes entre les creux.

Taol avait sorti son couteau. Il le tenait baissé, la pointe en avant. Sa lame scintillait dans le clair de lune.

La porte du temple se dressa au-dessus d'eux. En chêne massif, elle était ancienne, sombre et patinée par les intempéries. Jack réalisa qu'elle avait dû être apportée par bateau, car il n'avait pas aperçu un seul arbre sur l'île. Il la poussa, d'abord doucement, puis plus fort en voyant qu'elle refusait de s'ouvrir. « Elle doit être verrouillée de l'intérieur. » Frustré, il leva le poing, prêt à tambouriner contre la porte.

Taol lui agrippa le poignet. « Nous entrerons par un autre moyen. »

Tête baissée, demeurant dans l'ombre, ils se faufilèrent le long du temple. Un sentiment d'urgence s'était installé entre eux, et à chacun de leurs pas, la prudence le cédait un peu plus à la vitesse. Le temple était constitué d'énormes blocs de granit. D'une ancienneté indicible,

il ne comportait aucun ornement, pas le moindre pilier, rien pour réjouir l'œil. Une série d'orifices fermés par des barreaux se succédaient loin au-dessus de leurs têtes. Jack ne perdit pas une minute à les considérer ; la seule manière de les atteindre aurait consisté à passer par le toit.

Le temple s'élargissait vers le fond. Des pans de granit faisaient saillie hors du mur principal, brisant la ligne du bâtiment. La pierre paraissait plus propre, ses angles plus nets – il s'agissait manifestement d'un ajout tardif. En atteignant le bout de l'annexe, Jack sentit une odeur de fumée lui monter aux narines. Il se tourna vers Taol, qui lui adressa un hochement de tête. De la fumée voulait dire des gens.

S'arrêtant juste au coin du bâtiment, ils jetèrent un coup d'œil derrière. Un ensemble de cabanes et d'appentis s'étalait à proximité du temple. De vieilles huttes branlantes rappelaient étrangement des morceaux de navires.

« Ils doivent les construire à partir de débris d'épaves », chuchota Taol. Ce sont probablement des magasins, ou les quartiers des serveurs.

— Alors, il y a sûrement une entrée quelque part. » Jack inspecta les cabanes. Il repéra la lueur d'un feu, et vit quelque chose passer et repasser devant. Quelqu'un se balançait sur une chaise à bascule, en rythme avec la pulsation de l'île. Jack sentit un frisson courir le long de sa nuque. C'était une vieille.

Installée face au temple, elle dodelinait avec une détermination aveugle. Jack suivit la direction de sa chaise. Droit devant elle, dans le fond du temple, un rectangle sombre marquait l'emplacement d'une porte.

Jack sut, avec une certitude comme il n'en avait jamais éprouvé de sa vie, que la porte serait ouverte. La vieille leur montrait le chemin.

Il tapota Taol sur l'épaule. « Nous ne risquons rien pour le moment. Allons-y. » Il commençait à bien connaître le chevalier : il avait deviné que celui-ci ne lui poserait pas de question – et il avait raison. Taol se contenta d'acquiescer et de le suivre jusqu'au temple.

Si la vieille les aperçut, elle n'en laissa rien voir ; elle continua à se balancer d'avant en arrière.

La porte s'ouvrit à la première poussée, laissant un air froid et rance effleurer la joue de Jack avant qu'il ne pénètre dans le temple de Larne.

La pulsation résonnait, forte, irrésistible, régulière comme un pouls. Le jeune homme la percevait tout autour de lui, suffocante et cependant étrangement familière. Son propre cœur battait presque au même rythme désormais.

Ils se trouvaient dans une salle obscure au plafond bas. Des parois

de pierre nue, un sol de pierre, et plusieurs tables en bois chargées de pots. La lumière provenait d'un couloir face à la porte. Jack se dirigea droit dans cette direction, mais Taol le retint par le bras. « Moi d'abord », dit-il avec un regard significatif vers son couteau. Jack sortit de sa tunique deux pierres grosses comme le poing et le laissa passer.

L'air était si froid que leur haleine formait un panache blanc devant eux. Une fois encore, les pierres que tenait Jack n'avaient pas tout à fait la température environnante : elles étaient légèrement plus chaudes. Ils suivirent le couloir étroit éclairé par des torches. De temps à autre, ils passaient devant une porte latérale, que Taol ignorait chaque fois. Il semblait savoir où il allait.

Quelque chose grinça dans leur dos. Une voix lança : « Qui est là ? »

Jack fut poussé de côté par Taol. Sa tête heurta la paroi ; une décharge électrique fila le long de ses nerfs, lui hérissant les poils sur la nuque. Il releva les yeux à temps pour voir le chevalier poignarder un homme encapuchonné, l'une de ses mains larges et bien dessinées fermement plaquée sur la bouche de sa victime.

« Aide-moi à le ramener dans sa chambre », siffla Taol.

Jack avait les jambes flageolantes après son choc contre la paroi. La tête lui tournait. Le temps qu'il rejoigne Taol, une mare de sang s'était formée aux pieds du mort.

Le chevalier tremblait. Ensemble, ils soulevèrent le corps et le placèrent sur une couchette en pierre dans ce qui avait dû constituer sa cellule personnelle. Ils se trouvaient manifestement dans les quartiers d'habitation des prêtres. Taol fit une pause, le temps d'essuyer sa lame sur la robe du mort, puis ils ressortirent.

Des pas légers approchaient à distance.

Les deux compagnons échangèrent un regard. Ils n'avaient guère d'autre choix que de continuer. Jack avait des élancements dans la tête. Il ne comprenait pas pourquoi ; Taol ne l'avait pas poussé si fort, et pourtant, il se sentait comme abruti par les coups.

Le couloir obliqua brusquement vers la gauche. Quatre hommes encapuchonnés leur barraient le passage, armés d'épées courbes. Jack ne prit pas le temps de réfléchir. Il lança une première pierre sur l'un des hommes, qu'il atteignit au bras. La deuxième suivit juste derrière mais rata sa cible et alla s'écraser contre le mur. Taol bondit sur celui qui se tenait le bras ; Jack prit d'autres pierres dans sa tunique et les jeta sur les trois qui restaient, dans l'espoir de gagner un peu de temps.

Le chevalier effectua un mouvement sec, et le premier homme s'écroula au sol. Couteau brandi loin devant, il pivota pour affronter les trois autres.

Jack avait épuisé ses projectiles. Il savait que Taol aurait besoin d'aide, et vite. Il focalisa ses pensées sur les lames des hommes encapuchonnés. Il sentit la dureté du métal froid, la solidité du fer mêlé de carbone. Il donna corps à sa volonté, força son estomac à se contracter, et... *rien*. Pas de poussée, pas d'énergie, pas de saveur cuivrée sur le bout de la langue.

Taol se retrouvait dos au mur ; deux hommes le tenaient au bout de leurs armes. Désespéré, Jack se concentra de nouveau. Cette fois, il songea à Rovas posant ses mains sur Tarissa. L'image fut claire, cinglante, plus nette qu'il ne s'y attendait. Les émotions qui l'accompagnaient agirent sur lui comme une gifle en pleine figure. Ses sentiments n'avaient pas changé : il était toujours amoureux d'elle.

Il n'y eut aucune étincelle, en revanche. Jack eut l'impression que le temple, le roc même, bloquait la sorcellerie au plus profond de son être.

Le temps manquait pour se demander pourquoi. Attrapant une torche sur le mur, Jack s'élança en avant. Le troisième homme se porta à sa rencontre en décrivant des demi-cercles autour de lui avec son épée. Même à présent, même après tout ce qui s'était passé, Jack se souvenait encore du conseil de Rovas : « *Fais n'importe quoi pour déconcerter l'adversaire : danse, ris, crie... Tout ce que tu peux.* » Tout le monde avait peur du feu, se dit Jack, qui avança brusquement la torche vers le visage de son assaillant. Il le rata largement, mais l'autre recula d'instinct.

C'était tout ce dont Jack avait besoin. Son esprit balaya l'espace autour du corps du premier homme. Son œil s'arrêta sur son arme. Faisant passer sa torche de la main droite à la gauche, Jack plongea en avant. Des filets de flamme et de fumée s'écoulèrent de la torche. Sa main tomba sur la garde de l'épée du premier homme, et il projeta la torche vers ce qu'il espérait être les parties intimes du troisième – c'était difficile à voir, car l'homme portait une longue robe sans ceinture.

Qu'il eût atteint son but ou non, l'effet fut le même. L'homme recula en hurlant, tandis que son habit s'enflammait. Jack le laissa brûler. Il n'avait pas de temps à perdre en lui donnant le coup de grâce.

Faisant volte-face, il s'abattit sur le plus proche des adversaires de Taol. Le rythme de Larne pulsait dans sa tête, et au lieu de lui résister, Jack se coula dedans, taillant et sabrant à chaque battement. La cadence lui allait comme un gant. Il se sentait grisé, puissant, maître de la situation. Le prêtre encapuchonné ne fut bientôt plus qu'un cadavre sanguinolent.

Taol acheva le dernier homme. Jack eut un choc en voyant qu'une longue estafilade lui zébrait le flanc.

Des cris et de nouveaux bruits de pas retentirent dans leur dos. Se penchant pour ramasser lune des épées courbes, Taol pressa le poing contre sa blessure. « Pars devant. Je vais les retenir le temps que tu parviennes jusqu'à la caverne. » Pendant qu'il parlait, du sang coula entre ses doigts et le long de sa cuisse.

« Non. Nous irons ensemble. » Les cris et les bruits de pas se rapprochèrent. Jack tendit la main. « Viens. »

Taol allongea le bras et prit la main offerte. Ils se tinrent ainsi un moment, liés par le sang du chevalier, puis se détachèrent et partirent en courant.

L'air au-dessus des monts de la Séparation était parfaitement immobile. Limpide et froid comme un diamant, il vous transperçait les os jusqu'à la moelle. De la glace s'était formée sur la piste, les rochers, les feuilles des plantes ; fine comme une hostie, d'une blancheur de fossile, elle s'alourdissait sous la lune.

La lune elle-même gardait ses distances. Elle surplombait les montagnes avec l'indifférence d'un dieu antique.

Kedrac, fils aîné de Maybor et héritier du plus riche domaine des royaumes, se tenait sur un promontoire étroit d'où il pouvait surveiller ses troupes. Six mille hommes s'étaient étalés sous ses yeux. Six mille hommes armés de pied en cap, prêts à se battre, impatients d'en découdre. L'été leur avait paru long devant Annis. Leur excitation agissait sur Kedrac comme une drogue. *Dormez*, leur avait-il dit cinq heures plus tôt. Autant ordonner aux morts de se relever.

Pas un n'avait dormi. Ils s'étaient assis en cercles, sans feu, sans boire ni parler, se contentant d'attendre. Si ceux qui portaient des armures de plates étaient contraints de se tenir raides comme des piquets, ceux qui n'avaient que des cottes de mailles auraient pu s'avachir ; mais ils ne le faisaient pas.

Le bruit des lames qu'on affûtait et des boucles qu'on resserrait était retombé depuis longtemps. Désormais, on n'entendait plus que le hennissement des chevaux et le cliquetis des sangles. Les hommes voulaient se mettre en route, ils avaient assez patienté. Il leur faudrait quatre bonnes heures de marche pour descendre des montagnes et gagner la plaine méridionale de Brennes. Kedrac regarda la lune. S'il donnait l'ordre maintenant, ils arriveraient à l'aube.

Il leva un poing ganté dans l'air vif et glacial, le tint ainsi pendant six secondes – une pour chaque millier d'hommes – puis l'abattit sèchement contre son flanc.

La montagne se mit en mouvement. Une horde de silhouettes sombres se dressa au-dessus de la glace ; on hissa les bannières, on sauta en selle, les petits cercles d'hommes se formèrent en colonnes. Kedrac choisit de ne pas s'adresser à ses soldats – dans leur état

d'esprit, les mots n'auraient eu aucune signification. Ils connaissaient le plan. Ils ne feraient pas de prisonniers. Ils étaient prêts à massacrer la Muraille.

Kedrac se détourna et descendit de son promontoire. La tempête était derrière eux, Brennes se trouvait devant, et s'il rencontrait son père sur le champ de bataille, tant pis.

Ils enfilèrent plusieurs couloirs au pas de course, tenant leurs épées dégoulinantes – le sang était lent à sécher dans l'atmosphère humide qui régnait sous la pierre. Jack avait les poumons en feu, prêts à exploser. Sa tête lui donnait l'impression que quelqu'un cognait dessus avec un marteau.

Ils descendaient rapidement, à présent. Les couloirs s'enfonçaient vers le bas et prenaient des allures de galeries, où seules avaient été aplanies les saillies les plus importantes. L'étroitesse de ces boyaux jouait en leur faveur : les hommes encapuchonnés ne pouvaient les attaquer qu'à un seul de front.

En mettant le feu à une portion de galerie bordée de rayonnages de livres, ils avaient réussi à ralentir leurs poursuivants. En réalité, il y avait eu plus de fumée que de flammes et ils n'avaient probablement gagné qu'une minute, tout au plus. Même ainsi, il restait des prêtres sur leur chemin. Jack jeta un coup d'œil sur la roche environnante. Ils ne trouveraient rien à brûler par ici, c'était une certitude.

Ils s'enfoncèrent de plus en plus bas. Taillant en pièces tous ceux qui se présentaient, empruntant les chemins les plus sombres, sans jamais s'arrêter pour reprendre leur souffle. Au lieu de chuter, la température s'élevait ; l'air devenait plus épais, se réchauffait, *pulsait*. Jack le sentait passer par vagues sur son visage. Il était trop épuisé pour avoir peur.

C'est alors qu'il distingua le bruit. Aigu, discordant, celui-ci évoquait les aboiements d'une meute de chiens ayant flairé une piste. Jack sentit les poils se dresser sur tout son corps. Il ne s'agissait pas de chiens, mais des prophètes, qui l'attendaient. C'était bien cela, se dit-il, *on l'attendait*. La vieillarde qui se balançait dans sa chaise l'avait attendu, tout comme la pierre contre laquelle il s'était cogné la tête, et jusqu'à l'île même. Pas les prêtres, pas les hommes encapuchonnés, mais la terre, la pierre, le sol.

Taol marchait à ses côtés, lui dégageant la voie. Jack avait le front et les joues barbouillés de sang. Il lâcha son épée, trop faible pour la tenir. Il s'avança au milieu des prêtres qui couraient de toute part en proie à la panique, sans faire aucun effort pour se défendre. Le jeune homme laissa le chevalier remplir son rôle.

Le monde visuel se dissolvait ; les prêtres hululaient, le rythme pulsait, le sang rafraîchissait sa peau en séchant.

Enfin, il déboucha dans la caverne où l'appelait son destin. Sous une voûte où brillaient des veines de cristal de roche, plusieurs rangées de pierres étaient soigneusement alignées. À chaque pierre était lié un homme qui hurlait en tirant maladroitement sur ses liens. Cela n'avait guère de signification pour Jack. Seule la caverne en elle-même comptait.

Elle constituait la source, le cœur. Son pouvoir irradiait, faisait résonner tout le reste en rythme. Jack sentit son propre cœur épouser sa cadence. Le martèlement sous son crâne battait déjà à l'unisson.

Taol se tenait dans son dos, à côté de lui, devant lui. Le voile rouge et argent tissé par son épée valait autant qu'un bouclier. Le fracas du métal, les halètements et les cris d'agonie s'estompèrent jusqu'à n'être plus qu'un bruit de fond. La pulsation était tout. Jack se sentit attiré vers le fond de la caverne. Ses yeux n'y voyaient plus, mais son sang le poussait malgré tout.

En arrivant au fond, il écarta les bras et posa les paumes à plat contre la roche. Une secousse comme il en avait déjà éprouvé plus tôt, mais infiniment plus forte et plus impérative, descendit sa colonne vertébrale. Ses muscles se tendirent ; son corps sursauta ; un souffle chaud le parcourut de haut en bas. Jack sentit le cœur de la caverne, perçut son antique et terrible pouvoir.

Et il sut ce qu'il devait faire.

Rejetant tout instinct de survie, Jack se détendit, ouvrant son corps à la pulsation. La panique l'envahit ; il fit la sourde oreille. Ses jambes vacillèrent sous lui ; il les ignora. Son cœur devait battre à l'unisson de la caverne. Ce n'était qu'ainsi, quand son sang serait pompé dans ses artères au même rythme que le pouvoir dans les veines de cristaux, qu'il aurait la possibilité d'agir. Il ne pourrait pas puiser dans la sorcellerie, ne pourrait pas prendre le moindre risque, ne pourrait rien accomplir sans ce lien. La peur était un piège tendu au creux de son estomac ; ses crocs métalliques lacéraient sa résolution. Il était en sueur, pris de nausées. Le monde modelé par ses sens manquait de repères. Jack éprouvait la sensation de dériver sur une mer d'huile à la chaleur du sang. Incapable de s'orienter, refusant de rompre la connexion avec la pierre, il courut le risque d'avancer dans le noir.

Les deux pouls étaient sur le point de s'accorder. Décalés d'un dixième de seconde, ils frottaient l'un contre l'autre, le plus fort des deux exerçant toute la pression d'une montagne de roc. Jack sentait son cœur s'emballer, pomper, souffrir sous la tension. Une douleur aiguë lui vrilla le bras gauche.

Son pouls s'arrêta.

Ses poumons voulurent aspirer de l'air, mais ne trouvèrent que le vide.

Il y eut un moment de noirceur pure. Comme la mort. Des fragments de secrets remontèrent alors, des souvenirs enfouis pareils à un arrière-goût laissé dans son sang. Il connaissait cet endroit. Son pouvoir lui était familier. Se rendre ici revenait à retourner chez soi.

Puis une violente contraction parcourut son corps, qui se mit à battre en cadence. Au bord de l'évanouissement, Jack s'effondra contre la paroi rocheuse. Elle était tiède contre sa poitrine. Un plaisir presque sensuel l'envahit ; il se sentit apaisé, bercé, pris dans une étreinte douce. Projeter son pouvoir lui paraissait désormais naturel – il était fait de la même substance qui l'entourait. Pourquoi ne l'avait-il pas vu plus tôt ? Ne savait-il pas reconnaître ce qui lui appartenait ?

Lentement, la sorcellerie s'écoula de lui. Il n'eut pas besoin de scènes brutales ou de colère pour l'alimenter. Elle sortait de lui vers le rocher, la caverne, pour s'enfoncer au cœur de l'île. C'était si facile ! Elle s'échappait toute seule. Jack ressentait une telle paix, un tel sentiment d'appartenance qu'il ne songeait plus qu'à faire qu'un avec la pierre.

De petits détails agaçants bourdonnaient continuellement dans sa tête : des bruits, des images, des instincts. Il s'enfonça plus profondément afin qu'ils ne le dérangent plus. La caverne l'enveloppa comme un ventre maternel.

Jack ! Prends garde ! Tu es en train de te perdre.

Que faisait la voix de Lent-Goupil si loin dans les profondeurs ? Jack la repoussa de côté. Ce n'était qu'un souvenir parmi tant d'autres.

Pauvre imbécile. Tu ne contrôlais rien du tout. C'est le verre qui te tenait. Tu as bien failli t'y perdre.

Oh, mais ce n'était pas le verre. Et il *contrôlait* la situation. Il s'enfonça de plus en plus bas, le pouvoir coulant de lui comme un fleuve vers la mer.

La voix de Lent-Goupil semblait avoir laissé ouverte la porte de ses sens. Des bruits irritants s'insinuèrent dans ses pensées. Crissements d'épées, claquements de semelles, cris perçants des prophètes – un véritable capharnaüm comparé à la tranquillité de la pierre.

« Fais ce pour quoi tu es né. »

Il fallut un moment à Jack pour réaliser que ces mots étaient distincts de ses pensées. Il tenta de chasser la voix à l'arrière-plan ; sauf qu'elle ne provenait pas de l'arrière-plan, mais d'un point juste à côté de lui.

« Fais-le maintenant. »

Un désespoir quasi imperceptible passait dans la voix qui transperçait toutes les couches du cerveau de Jack. Ses sens commencèrent à se réajuster ; il sentit la sécheresse granitique de la

pierre, perçut l'odeur d'ammoniaque de l'urine. Sa vision brouillée redevint nette. Il vit la pierre, ses mains – qu'il trouva difformes, comme s'il les contemplait à travers une lentille bombée.

La caverne voulut l'entraîner de nouveau. Il résista à son appel et tourna la tête en direction de la voix.

Son regard plongea dans celui d'un dément : un prophète aux yeux bleus, aux joues creuses, aux lèvres parcheminées. Les cordes qui le liaient à la pierre cisaillaient son corps comme un pain prêt à être enfourné. Deux anneaux lui barraient la poitrine, et l'on voyait que sa cage thoracique s'était développée autour de la corde. Elle n'avait pas une courbure habituelle ; deux creux marquaient les points où les côtes n'avaient pas pu pousser naturellement. Qu'en était-il des organes qui se trouvaient dessous – le cœur, les poumons – étaient-ils difformes, eux aussi ?

De jeunes garçons, avait dit Lent-Goupil. Les prophètes étaient liés avant d'avoir achevé leur croissance.

« Fais ce pour quoi tu es né. »

Non, ce n'était pas de la folie qui se lisait dans les yeux du prophète. Du désespoir, oui, mais pas de la folie. L'homme appelait à sa propre destruction.

Les sens de Jack s'aiguïsèrent comme du cristal. Il vit l'endroit où la corde s'enfonçait sous la peau. Il vit les plaies ouvertes, l'infection, les membres mal formés, les muscles atrophiés. Il sentit la pourriture. Voilà de quoi se composait Larne. Le rythme puissant de la caverne ne pulsait que pour cela.

Et il était temps d'y mettre un terme.

Jack se retourna face au mur. Il n'y eut pas d'accueil chaleureux cette fois : la pierre était froide au toucher. Il étala ses paumes à plat, se concentra sur la pulsation dans la pierre, et sourit. La caverne avait accompli le travail pour lui : en l'attirant en son sein, elle lui avait donné la clef. Son cœur battait maintenant à l'unisson de l'île. Jack projeta son pouvoir. Il sentit le goût de métal sur sa langue, la douleur révélatrice sous son crâne ; les bandes de muscles autour de son estomac se contractèrent à point nommé, et la sorcellerie jaillit de sa bouche, assoiffée de vengeance.

Le pouvoir monta : loin au-dessus de la caverne, loin au-dessus de l'île, s'élevant haut dans la nuit. Il fila de plus en plus haut, entraînant l'océan à l'assaut du rivage et tirant les nuages en lignes. Jack sentit la terrible succion qu'il créait, combattit le vide qu'il laissait derrière. Tout en lui – son sang, son souffle, sa peau même – aspirait à s'envoler à la suite de cette force.

En parvenant au point où les cieux se confondent avec le Ciel, le pouvoir ralentit, commença à prendre du poids et s'effondra : il se condensa, s'épaissit, se replia sur lui-même, gagnant en intensité, en

matière et en masse. Jack sut sans réfléchir ce qu'il avait à faire, sut sans le moindre doute pour quoi il était né. Tout se mit brusquement en place en l'espace d'un clin d'œil, et il devint maître de Larne. S'appuyant sur des souvenirs plus anciens que lui, usant d'une force que lui offraient les prophètes, il modela une arme sur mesure pour détruire le cœur de la caverne, et la précipita vers la source.

Cette fois-ci, le pouvoir ne se diffusa pas dans la pierre. Il la transperça de part en part.

Le pouvoir s'enfonça vers le bas. Plus lourd que le métal, plus rapide qu'une tempête, il traversa la caverne comme un message divin. Jack le sentit plonger à travers la roche, le sol, les minéraux, en direction du noyau. Vers la masse sombre et primitive qui constituait le cœur de Larne. Les deux forces se rencontrèrent : l'une d'une antiquité indicible, l'autre vierge, aveuglante et brute. Elles s'équilibrèrent l'espace d'un quart de seconde, puis l'ancien monde céda sous le choc du nouveau.

Dans l'éclair éblouissant de l'instant, le pouvoir de Jack anéantit la pulsation de la caverne.

Un cri unique jaillit des prophètes, puis un souffle d'air chaud balaya la salle.

Un grondement sourd s'éleva de la pierre. La caverne se mit à trembler. Les parois se lézardèrent, le sol vibra, des blocs se détachèrent de la voûte. Jack, hébété, gisait contre le rocher d'un prophète tandis que la lumière faiblissait à l'intérieur de la caverne. Des fissures se formèrent dans le sol, libérant une poussière qui envahissait tout ; le temple s'effondrait. Les prophètes allaient tous mourir. C'était le seul moyen : il n'avait jamais été question de les sauver.

Jack n'avait plus l'énergie de bouger. Des blocs de pierre s'écrasèrent autour de lui. Les prophètes entamèrent un chant de mort tandis que les parois commençaient à céder. La caverne entière se mit à bouillonner : à rouler, à se briser, à s'écrouler sur elle-même. Une pierre l'érafla à la cuisse, une autre l'atteignit à la poitrine. La poussière rendait la respiration impossible. Et soudain, au milieu de cette folie, apparut Taol. Maculé de sang, les yeux rougis, marchant clopin-clopat.

Le chevalier sourit à pleines dents. « J'étais sûr de te trouver en train de faire le mort. » Repoussant les pierres du corps de Jack, il le souleva de terre.

Le traînant et le portant à moitié, Taol l'emmena hors de la salle et le conduisit à travers le dédale des couloirs en direction de la surface. Ils coururent au long de parois qui s'éboulaient, évitèrent la chute de plusieurs blocs de maçonnerie, contournèrent les passages obstrués et brûlèrent la chance de deux vies entières en une seule nuit.

Maybor se réveilla avant l'aube. Il dormait toujours mal ces derniers temps ; ses rêves suivaient le même chemin chaque nuit, et il se réveillait chaque matin avec la même image en tête : Melli hurlant et donnant des coups de pied pour détourner l'attention des gardes pendant qu'il s'enfuyait de la cour. Comment aurait-il pu dormir, sachant que sa belle et courageuse enfant était détenue par un monstre ? Et qu'il aurait peut-être pu faire quelque chose pour l'empêcher, s'il avait seulement eu assez d'audace pour essayer ?

Melli n'était pas morte. Maybor devait s'en persuader pour ne pas devenir fou. Il était sans nouvelles d'elle depuis des mois. De temps en temps, des rapports de serviteurs du palais faisaient état d'une femme mystérieuse enfermée sous bonne garde dans l'aile est du palais. Maybor n'avait pas mis longtemps à se convaincre qu'il ne pouvait s'agir que de sa fille : il avait *besoin* de se raccrocher à quelque chose.

« Il y a du remue-ménage à la porte sud, messire, annonça Finaud en entrant dans la tente. On dirait qu'ils ont l'intention de l'ouvrir.

— Dans ce cas, bon sang ! ne reste pas ainsi à bayer aux corneilles, aide-moi à m'habiller. » Depuis qu'il s'était remis de ses blessures, Finaud faisait office d'écuyer auprès de Maybor. L'homme était lent dans son travail, porté à boire et à jouer, et dispensait à profusion les pires conseils que Maybor eût jamais entendus sur les femmes. Le penchant des dames de la cour pour le bas peuple, en vérité ! Pourquoi une femme de la cour voudrait-elle un homme du peuple quand elle pouvait s'offrir un grand seigneur ? C'était ridicule. En fait, Maybor ne gardait l'homme à son service que pour lui parler de Melli. Finaud savait tout de la grossesse et des récriminations féminines, et chaque fois que Maybor désirait savoir si Melli approchait du terme, ou comment elle se sentait, il lui suffisait de s'adresser à lui. Le garde commençait toujours sa réponse par : « Dame Melliandra a une santé de cheval, et je peux vous garantir qu'elle s'en sortira à merveille. » Pour Maybor, ces paroles valaient de l'or et rachetaient largement l'incompétence du garde.

Maybor sélectionna une belle tunique écarlate à porter sous sa cuirasse. Apparemment, l'occasion d'affronter l'armée de Brennes face à face se présentait enfin ! Il était plus que temps. Ces heaumes noirs avaient passé les deux derniers mois à se cacher derrière les remparts

comme des nonnes dans un couvent.

« Mon armure complète », dit-il à Finaud qui s'affairait à lustrer son plastron avec un peu de salive. Il n'avait pas l'intention de rester assis dans sa tente toute la journée. Il allait chevaucher à la rencontre de l'ennemi. Ce serait peut-être leur unique chance de briser les défenses de Brennes. Oh, les heaumes noirs préparaient certainement quelque chose, mais quoi que ce fût, cela les rendrait plus vulnérables.

Maybor sangla ses jambières, attrapa son heaume et sortit dans le camp. Le jour se levait à peine, et il faisait très froid ; un vent glacial soufflait des montagnes, annonçant de la neige. Messire Besik, chef des forces de Haute-Muraille, se tenait devant la tente de commandement entouré de ses aides de camp. Aussi remarquable mentalement que physiquement, il avisa Maybor et lui fit signe d'approcher.

Les deux hommes se serrèrent la main. « Bonjour, mon ami, dit Besik. Que pensez-vous de ceci ? » Il indiquait la porte sud, qui s'ouvrait lentement.

Maybor appréciait Besik. L'homme ne mâchait pas ses mots, se montrait colérique mais juste, et prêtait toujours une oreille attentive aux conseils. « Peut-être que les heaumes noirs sont las d'attendre ; peut-être manquent-ils désespérément de nourriture et d'approvisionnement. » Maybor haussa les épaules. « Mais je pencherais plutôt pour un piège. »

Besik soupira pesamment. « Vous avez raison. Il va quand même falloir y faire face. J'ai positionné une rangée d'arbalétriers dans le fossé – leurs carreaux devraient suffire à stopper la première vague d'assaut. Si les heaumes noirs poursuivent leur effort, nous enverrons la cavalerie légère avec des archers à cheval en soutien.

— Jouons la carte de la prudence, conseilla Maybor. Couvrez nos deux flancs par des archers à pied et dépêchez deux groupes de cavaliers lourdement armés, l'un dans les plaines de l'est et l'autre au pied des collines. »

Besik le dévisagea attentivement. « Les éclaireurs ne m'ont rien signalé.

— Les hommes à la gorge tranchée font de piètres messagers. »

Besik acquiesça. « Fort bien. Va pour la prudence. »

Maybor se hissa en selle. Il se sentait plus vivant qu'il ne l'avait été depuis des mois. Enfin il allait pouvoir se dérouiller les muscles, agir au lieu de planifier, combattre au lieu d'élaborer des stratégies. Un siège réclamait de la patience, qualité qui lui avait toujours fait défaut. Il détestait les sièges. Une bataille bien sanglante, voilà ce qu'il lui fallait ! Il était trop frustrant de songer que Melli ne se trouvait qu'à une lieue de distance, mais qu'il était impuissant à l'aider. Ils avaient tenté de nombreuses choses, naturellement : faire sauter le

rempart nord, empoisonner les eaux du lac, envoyer des plongeurs par les tunnels immergés. Mais rien n'avait voulu fonctionner. Leur trébuchet avait été incendié, le poison s'était dilué trop rapidement dans le lac, et les plongeurs n'avaient jamais regagné la berge.

Aujourd'hui, toutefois, une bataille en bonne et due forme s'annonçait. La herse de la porte sud fut relevée en grand et une légion de heaumes noirs en jaillit au galop.

Le sol grondait sous leurs sabots. Ils montaient des chevaux noirs, leur couleur était le bleu nuit et leurs heaumes en acier noirci. Maybor les observa un moment. Kylock envoyait ce que Brennes avait de mieux : la garde ducale, dont chaque homme avait été personnellement choisi et entraîné par le défunt duc. Bannières au vent, les armes étincelantes, ils étaient splendides à voir. Puis les arbalétriers de la Muraille les mirent en joue. Leurs traits à quatre faces étaient assez puissants pour arrêter un cheval. Ils transperçaient les cuirasses, les heaumes, même les boucliers. Maybor entendit clairement l'ordre de tir, le *stomp* léger des cordes et le *swish* feutré des carreaux qui fendaient l'air.

La volée de projectiles faucha les heaumes noirs. Des chevaux se cabrèrent, hennissant de terreur ; des hommes roulèrent dans la poussière et furent broyés sous les sabots. Depuis sa position au sommet de la crête, Maybor voyait tout distinctement. Les heaumes noirs en première ligne tombèrent comme des mouches. D'autres continuèrent à charger malgré tout, se déversant de la porte par centaines. Les arbalétriers réarmèrent ; un instant plus tard, ils tiraient de nouveau. Une deuxième ligne de heaumes noirs fut couchée aussi facilement que la première.

En voyant les hommes tomber, Maybor entendit une sonnette d'alarme retentir sous son crâne. Quelque chose n'allait pas. Derrière la seconde ligne venaient des mercenaires mal équipés, piètrement armés. Pas de bleu nuit pour eux, pas de montures étincelantes comme de l'acier. Les heaumes noirs ne sortaient pas en force ; ils n'avaient envoyé que deux lignes, en trompe-l'œil. Kylock gardait ses troupes *d'élite* en réserve – mais dans quel but ?

Alors même que Maybor éperonnait sa jument, Besik donna le signal de la charge. La cavalerie de Haute-Muraille se mit en branle. Vêtue d'argent et de marron, elle dévala la colline pour se joindre à la bataille. Les arbalétriers sortirent de part et d'autre du fossé où ils reçurent le renfort des archers à cheval. Un déploiement massif de troupes en demi-cercle convergea vers la porte sud. Maybor était inquiet ; cette sortie des assiégés ne lui disait rien qui vaille. Il devait en discuter avec Besik.

Le soleil se leva au-dessus de l'horizon à l'est, dardant ses pâles rayons sur le champ de bataille et sur les montagnes. Soldats et

chevaux jetaient des ombres d'une longueur grotesque. Besik descendit la colline à cheval en criant ses ordres aux fantassins. Les cavaleries de Brennes et de Haute-Muraille se rejoignirent. L'argent et le marron commencèrent à s'ouvrir un chemin dans les lignes ennemies les mercenaires de Brennes ne pouvaient tenir face à la Muraille. La moitié des heaumes noirs étaient couchés sur le terrain, et ceux qui avaient survécu aux salves des arbalétriers tentaient de regagner la porte comme ils le pouvaient.

Maybor leva la main pour se protéger du soleil. Il se trouvait à mi-pente, en route pour s'entretenir avec Besik, mais un bref aperçu de la place au-delà de la porte le fit stopper net sa monture. Il recula de quelques mètres à gauche. Des heaumes noirs, des milliers semblait-il, attendaient derrière la porte.

Attendaient quoi ? Maybor lança sa jument au galop. Kylock avait attiré Haute-Muraille au combat, l'avait forcée à engager ses meilleures troupes contre la porte en lui faisant croire qu'elle allait affronter la garde ducale, alors qu'en réalité, elle ne combattait que des mercenaires mal équipés et mal entraînés. Pourtant, Kylock avait visiblement l'intention de déployer la garde ducale, mais pas avant que...

Une sonnerie de trompettes retentit dans le vent d'ouest. Maybor n'était plus très loin de Besik ; les deux hommes se tournèrent vers l'ouest exactement au même instant. Les montagnes étaient bordées par une rangée de collines basses. Au sommet des collines, brillamment illuminées par un soleil cruel, l'armée des royaumes fit son apparition. Organisée en colonnes serrées impeccables, en armures qui scintillaient au soleil avec toute l'arrogance d'une menace parfaitement formulée.

Pendant une demi-seconde, peut-être moins, Maybor fut transporté de joie à cette vue. Les royaumes : son pays natal, ses troupes, le bleu et or de ses compatriotes. Puis une chape de plomb se referma sur son cœur. Ils ne venaient pas pour le sauver. Ils venaient pour le détruire, lui, le traître qui soutenait sa fille au lieu de son roi.

Au lieu de ses fils.

Maybor prit une brève inspiration et ferma les yeux. Ses fils. La douleur de son vieux cœur se ranima douloureusement. Ce serait Kedrac qui commanderait les troupes des royaumes. Le fils contre le père, le père contre le fils. Secouant lentement la tête, Maybor laissa descendre ses mains pour sentir la chaleur de l'encolure de sa jument. Il avait si froid. Comment en était-on arrivé là ? Il ne pouvait en vouloir à son fils ; Kedrac faisait ce que tout autre jeune noble ambitieux aurait fait – soutenir son roi. Il avait choisi son pays avant sa famille. Ayant grandi dans l'ombre d'un père qui avait toujours fait passer l'ambition en premier, sa décision n'avait rien de surprenant.

« Là, là, Belle », murmura Maybor à sa jument. Sa main tremblait en lissant sa crinière. Il avait dans la gorge une grosse boule qui refusait de passer et dans le cœur une douleur qui ne s'en irait pas. Kedrac était si jeune, si ambitieux, qui aurait pu le blâmer de reproduire les erreurs de son père ?

Il avait fallu un quart de siècle à Maybor pour apprendre l'importance de la famille. Ce n'était qu'en perdant Melliandra qu'il avait compris que ses enfants étaient tout ce qu'il avait. Il se maudit de ne pas avoir été un meilleur père. Il aurait dû davantage s'occuper de ses enfants, les serrer contre lui plus fort et leur dire son amour, non sa fierté.

Le regard de Maybor passa des collines au campement de Haute-Muraille. Besik avait les yeux tournés vers lui. Le commandant des troupes de Haute-Muraille le rejoignit au petit trot.

« Je comprendrais si vous partiez maintenant », dit-il.

Maybor lui étreignit l'avant-bras. Besik était un homme bon, témoin d'une époque où la loyauté, le code de l'honneur étaient encore respectés sur le champ de bataille. « Non, mon seigneur, dit Maybor en s'adressant délibérément à lui comme à un supérieur. Ma place est ici, ma loyauté vous est acquise. Seul mon cœur est divisé. »

Besik l'étudia attentivement, puis acquiesça. « Je me réjouis de vous voir combattre à mes côtés. »

Maybor inclina la tête. Le poids qu'il avait sur le cœur l'écrasait presque ; il releva le menton au prix d'un gros effort, mais quand il parla, ce fut d'une voix ferme et compétente. « Brennes et les royaumes vont unir leurs forces pour tenter de nous déborder. Nous devons détacher un bataillon pour surveiller les deux portes de l'est. Elles sont probablement en train de s'ouvrir à l'heure où nous parlons. Il faut également rappeler la compagnie qui a été dépêchée vers les collines un peu plus tôt – à en juger par la taille de l'armée des royaumes, elle n'a pas la moindre chance sans renforts... »

Baralis était couché dans le noir. La moindre lumière constituait une torture pour lui. Les chandelles avaient été soufflées depuis longtemps, les volets étroitement bouclés et même le feu avait été contenu et masqué, afin que ses flammes ne risquent pas d'éclairer la pièce.

Le temple était tombé.

Larne n'était plus – anéantie, sa puissance brisée par le mitron. La plus ancienne magie des Terres connues avait quitté ce monde la nuit dernière.

Baralis n'effectuait aucun geste. Il n'osait pas. La souffrance lui déchirait la poitrine à chaque souffle, des spasmes parcouraient son front à chaque pensée. La tempête qu'il avait soulevée, la grande

tempête capable d'inverser les courants, s'était avérée inutile. Et maintenant, il devait en payer le prix.

Si seulement il avait su qu'ils choisiraient de se mettre à la mer ! Mais qui aurait pu prédire une telle folie ? Il aurait gaspillé moins d'énergie contre le bateau et préservé ses forces pour le canot. Au lieu de quoi, il avait laminé l'*Anguille-sous-Roche* au point qu'un coup de plus l'aurait réduite en miettes. Le grand mât ne demandait plus qu'à céder, et voilà que le mitron avait choisi ce moment pour abandonner le navire, de sorte que Baralis s'était trouvé contraint de l'abandonner lui aussi. Réunissant ses ultimes forces, qui déclinaient rapidement, il avait lancé une dernière attaque contre le canot. Il lui restait tout juste assez de pouvoir pour soulever l'énorme vague qu'il destinait à l'*Anguille-sous-Roche*. Il avait regardé la lame s'écraser contre le canot, vu le canot se disloquer et Jack et le chevalier s'enfoncer sous les flots. Il les avait considérés comme morts !

Ils auraient dû l'être. Dans un dernier sursaut de conscience, Baralis s'était précipité jusqu'à Larne pour informer les prêtres que toute menace avait disparu. Du moins l'avait-il cru, l'espace de vingt-quatre heures. Il se sentait à présent trop las pour bouger, à plus forte raison pour effectuer une projection. Les prêtres de Larne n'étaient plus désormais que des cibles aveugles, immobiles.

Oh, la douleur était insupportable ! Alimentée par la conscience de son échec, elle le rongeaît au fond de son âme. Il avait commis la pire erreur de sa vie. Une erreur d'une énormité telle qu'elle le hanterait jusqu'à la fin de ses jours.

Mais cela ne l'arrêterait pas, non ; il ne le tolérerait pas. Larne ne représentait qu'un pas de la danse, et la musique jouait toujours.

Le mitron n'était encore qu'un enfant. Naïf, inexpérimenté, incapable de maîtriser ses pouvoirs : il représentait une force, certes, mais qu'on pouvait contenir. Baralis commença à recouvrer son calme. Après tout, les événements continuaient à lui sourire. En ce moment même, alors qu'il gisait dans son lit, Kylock menait les armées de Brennes et des royaumes à la victoire. La Muraille était condamnée ; ses troupes étaient en infériorité numérique, tactique, et leur chance venait de s'épuiser. Annis n'aurait bientôt plus ni voisins ni amis, et le printemps venu, elle tomberait à son tour entre les mains de l'empire. Kylock était le plus brillant stratège de sa génération. Personne ne pourrait s'opposer à son avance.

Les prédictions des prophètes leur manqueraient, mais en fin de compte, cela ne ferait aucune différence. En prévoyant la date exacte des tempêtes hivernales, elles avaient déjà largement rempli leur rôle. Baralis se détendit sous ses couvertures. Oui, Larne n'était plus, mais les prophètes avaient eu le temps de faire pencher la balance en sa faveur avant de disparaître.

Quant à Jack, eh bien, nul doute qu'il allait revenir à Brennes désormais. En fait, il suffisait à Baralis de faire courir la rumeur que Melliandra était toujours en vie pour s'assurer qu'il le ferait. Jack et le chevalier étaient tous deux attachés à la jeune femme ; ils voleraient à son secours sur-le-champ. Non pas que Baralis eût la moindre intention de les laisser parvenir jusqu'à Brennes. À cette heure, Skaythe avait dû se remettre de sa blessure et atteindre Rorne : il n'aurait qu'à les suivre vers le nord. Mais cela ne suffisait pas. L'homme avait déjà échoué par le passé, et Baralis n'allait pas s'en remettre uniquement à lui une deuxième fois.

Qui d'autre pourrait s'occuper de Jack et du chevalier ? Baralis réfléchit un moment. Tyren ! Tyren saurait le faire. Le chef des chevaliers avait des hommes sur la côte est, et un réseau d'espions qui valait presque celui de l'archevêque de Rorne. Il pouvait prendre des dispositions pour que les deux fugitifs fussent retrouvés et capturés. C'était parfait. Le chevalier était un meurtrier recherché, qui avait renié et déshonoré la chevalerie – Tyren se ferait un devoir de le traîner devant la justice. Et quelle tristesse si le chevalier et son compagnon étaient victimes d'un vilain accident sur la route.

« Craupe, appela Baralis.

— Oui, maître ? » Craupe était resté assis dans l'ombre, attendant patiemment le réveil de son maître.

« Tyren se trouve-t-il au sein de l'armée des royaumes ?

— Oui, maître, à la tête d'une cohorte de chevaliers.

— Parfait. » Baralis prit le risque de se tourner légèrement pour faire face à son serviteur. Une vive douleur lui tenna le flanc. « Dès qu'il entrera en ville, fais-lui parvenir un message indiquant que je le verrai demain.

— Oui, maître. » Craupe paraissait distrait. Sa chère boîte peinte reposait sur ses genoux. « Vous avez dormi longtemps, maître. Vous avez dit des choses dans votre sommeil.

— Quelles choses ? »

Craupe tourna et retourna la boîte entre ses mains. « À propos de Larne. Que l'île n'était plus.

— Oui. Oui, le temple a été détruit. En quoi est-ce important pour toi ? » Baralis commençait à s'impatisser. Il avait besoin de repos avant son entrevue avec Tyren.

Craupe rangea sa petite boîte à l'intérieur de sa tunique. « En rien, maître. En rien du tout. »

« Tiens, bois ceci. » Taol tendit à Jack une coupe de quelque chose de chaud.

Jack la prit. Il n'était réveillé que depuis quelques secondes et n'avait pas encore tout à fait repris ses esprits. « Qu'est-ce ?

— De la tisane d'eau de pluie.

— Ma foi, je vois bien la pluie, mais où diable...

— J'ai mes méthodes. » Taol sourit. Il avait une mine épouvantable : les deux yeux pochés, la lèvre enflée, un énorme bleu violacé sur la pommette gauche et une profonde entaille sur la droite.

« Ces méthodes s'appliquent-elles également à la nourriture ? »

Taol lui tendit quelque chose qui avait vaguement la forme d'un poisson. « Mais oui. Tiens, mange.

— Non merci. Si c'est un poisson, j'ai l'impression qu'il n'a pas vu la mer depuis longtemps.

— Tu n'as peut-être pas tort. C'est une vieille femme qui me l'a donné. Elle en avait plein son panier. » Taol engloutit la chose en une bouchée. « Hmm. Je crois que je vais retourner lui en demander.

— Je t'accompagne », dit Jack. Se souvenant de la vieille femme qui se balançait sur sa chaise la nuit précédente, il voulait vérifier si c'était celle qui avait donné le poisson à Taol. Il avait l'intuition que oui. Combien de vieillards pouvait-il y avoir sur une île de cette taille ?

Tenter de s'arracher au sol lui occasionna toutes sortes de problèmes : tiraillements, élancements, troubles de la vision, jambes flageolantes et vertiges. Pour finir, le chevalier dut le soulever comme un sac de grain. Une partie de Jack eut envie de rire. Taol et lui devaient offrir un drôle de spectacle – deux ivrognes blessés s'accrochant l'un à l'autre.

Pour autant qu'il pût en juger, ils se trouvaient dans le dédale de cabanes et d'appentis qui s'étendait derrière le temple. Le toit qui s'étalait au-dessus de leurs têtes n'était soutenu que par deux murs, et non quatre. Une bâtisse similaire se dressait en face, et au-delà, on ne voyait que le ciel. Jack ne se souvenait pas d'être parvenu jusque-là. Mais il y avait beaucoup de choses dont il ne se souvenait pas. Des choses dont il ne *voulait* pas se souvenir.

Taol boitait bas, mais il parvint tout de même à prêter un peu de force à Jack. Bras dessus, bras dessous, ils se traînèrent en sautillant jusqu'au temple. Ils croisèrent des prêtres en froc brun, des hommes au regard égaré qui les dévisageaient fixement, et des femmes hideusement défigurées qui détalèrent comme des rats. Personne ne tenta de les arrêter.

La pluie tombait doucement. Il n'y avait pas un souffle de vent. Tout en marchant, Jack prit conscience du vide de l'endroit. Il ne percevait plus rien : ni pulsation, ni chaleur intérieure. L'air n'était plus qu'une coquille vide.

Le martèlement continuait en lui, cependant. Jack le sentait dans son cœur. Il avait été transformé ; tout son être battait désormais en cadence avec le spectre de l'île. Plus rapide, plus urgent, le rythme contrôlait son cœur, son sang, ses poumons. Son organisme, qui ne s'y

était pas encore accoutumé, le combattait avec énergie. Jack se sentait fiévreux – en sueur, grelottant, victime de courbatures – mais il ne s'agissait pas d'une maladie. C'était son corps qui apprenait à accepter son déphasage.

« Ça va, Jack ? »

— Je vais bien. Je me sens seulement... » Les mots moururent sur ses lèvres quand il découvrit le temple de Larne. Il n'en restait plus que des mines. Tout le côté est s'était effondré. D'énormes plaques de granit s'empilaient les unes sur les autres, comme des bûches dans un feu. Des murs entiers étaient tombés, ne laissant debout que les encadrements de portes, pareils à des pierres tombales. Jack frissonna. C'était lui qui avait causé cela.

« Le temple était construit sur la caverne, expliqua Taol. Quand celle-ci s'est éboulée, tout le reste a suivi. »

Jack secoua la tête. Il ne trouvait rien à dire. Sous les décombres, sous les blocs de granit, la poussière et la roche, gisaient les prophètes. Ficelés à leurs rochers, incapables de se sauver, ils avaient été broyés par le temple qu'ils avaient servi. Quelle épouvantable façon de mourir ! Les prophètes s'étaient révélés aussi impuissants que des agneaux nouveau-nés.

« Tout se paye, murmura Jack. Tout. »

— Je sais, Jack. Je sais. » La voix de Taol était douce, proche de la fêlure. « Tout ce que nous pouvons faire, c'est apprendre à vivre avec. »

En entendant le chevalier, Jack sut qu'il n'était pas tout seul. D'autres que lui devaient compter avec un passé débordant de regrets, d'incertitudes et de culpabilité.

« *Hi ! hi ! hi !* » Un ricanement fluët brisa le silence. « Il a disparu, maintenant. Il ne reviendra pas. *Hi ! hi ! hi !* »

Du côté ouest du temple, une vieille femme était assise sur la première marche. Un panier à ses pieds, un léger châle sur les épaules, elle penchait curieusement à droite. Jack marcha dans sa direction. C'était la femme qui leur avait montré la voie la nuit dernière – peut-être même avait-elle déverrouillé la porte. En s'approchant, il vit que tout le côté droit de son visage pendait en plis flasques. Elle riait toujours, mais seule la moitié gauche de sa bouche s'ouvrait, et seul son œil gauche clignait ; le droit restait clos. Jack baissa les yeux sur son giron où sa main droite dépassait du châle. Crispée en poing, elle était brune et fripée comme un cadavre. Ses ongles longs et recourbés rentraient dans la chair flétrie de son poignet.

Elle regarda Jack bien en face. « Tu as fait ce qu'elle voulait, pas vrai ? »

— Qui ? Qui voulait que je fasse ça ? »

La vieille se balançait d'avant en arrière sur sa marche. « Elle. »

Jack tremblait. « De qui parlez-vous ? » La femme ne répondit pas. Jack courut à elle. Il l'empoigna par les épaules. « *De qui parlez-vous ?* »

La vieille se contenta de se balancer en ricanant.

Jack se mit à la secouer. Elle savait quelque chose – une chose qui le concernait, lui, mais aussi les raisons de sa venue, le sens de tout cela. Il fallait qu'il sût quoi. Dût-il lui arracher les réponses.

« Jack ! Laisse-la. » C'était Taol, qui posa une main apaisante sur son bras. « Allons-nous-en. »

Jack s'interrompit. Il était hors d'haleine. La vieille semblait effrayée. Il plongea son regard dans son œil valide, d'un gris bleuté lumineux. « Je vous en prie, *je vous en prie*, dites-moi ce que vous savez. Pourquoi nous avoir aidés ? Pourquoi nous avoir montré le chemin ? »

La vieille femme se remit à se balancer sans but. Son regard dérivait vers la mer, où il se focalisa sur un point perdu à l'horizon.

Réalisant qu'il n'en obtiendrait rien, Jack se détourna d'elle. « Quittons cette île », dit-il à Taol.

Ils contournèrent ce qui restait du mur du fond du temple. Alors qu'ils passaient dans l'ombre de la façade ouest, la voix de la femme leur parvint une dernière fois : « *Hi ! hi ! hi !* Les prophètes savaient. Ils voulaient mourir. Voilà pourquoi ils n'ont rien dit. *Hi ! hi ! hi !* »

Ils trouvèrent deux esquifs sur la plage nord. Taol aurait voulu en porter un jusqu'au rivage sud, mais Jack voulait quitter l'île le plus rapidement possible, même si cela leur imposait de ramer un peu plus.

Son esprit bouillonnait d'émotions, de soupçons et de réflexions. D'une manière ou d'une autre, tout était connecté : la vieille femme, Larne, le récit du capitaine Quain, le passé, le présent, l'avenir. Il avait besoin de trouver le fil qui reliait tous ces éléments les uns aux autres, le seul détail qui l'unissait aux prophètes et à la prophétie de Marod. Si seulement il n'était pas si fatigué, s'il n'avait pas la tête aussi lourde ! Il avait autant besoin de sommeil que de réponses.

Se trouver à bord de l'esquif n'arrangeait rien. La mer était calme, mais le plus petit balancement lui soulevait l'estomac. La pluie était bienvenue, cependant. Douce et fraîche sur sa peau brûlante.

Au bout d'un moment, Taol lui prit les rames des mains. Il paraissait soucieux. Jack se sentit flotter à la lisière de la conscience ; finalement, une crainte traversa son esprit embrumé : « Et l'*Anguille-sous-Roche*, Taol ? Qu'arrivera-t-il si elle n'est pas au rendez-vous ?

— Elle sera là, déclara Taol. À moins qu'elle n'ait coulé par le fond, elle sera là. »

Besik regarda Maybor « Si nous ne battons pas en retraite vers l'est

tout de suite, nous serons débordés d'ici une heure. »

Maybor suait à grosses gouttes. Le sang battait furieusement dans ses oreilles. Bien que Besik criât, il parvenait à peine à l'entendre. Le tumulte de la bataille était assourdissant. Le choc des épées, le grondement des sabots, le battement des tambours, les cris et les hurlements – il y avait de quoi devenir fou. Le soleil brillait haut mais de gros nuages noirs étaient descendus des montagnes, rapprochant le ciel de la terre. Maybor se sentait piégé : tout se refermait sur eux.

Il venait juste de mener la charge contre la porte est. Cela n'avait guère eu d'effet sur les heaumes noirs, qui continuaient à déferler. Rien ne pouvait les arrêter. La Muraille se retrouvait submergée à trois contre un. La Garde royale de Kylock convergeait sur eux depuis l'ouest, au nord se trouvaient les mercenaires de Brennes, et à l'est, les heaumes noirs travaillaient à couper leur unique voie de repli. Avec les montagnes dans leur dos, ils n'auraient bientôt plus nulle part où aller.

Maybor but une rasade de cognac à sa flasque. En baissant les yeux sur le champ de bataille, on distinguait aisément le marron et argent de la Muraille ; un cercle noir et bleu se refermait tout autour. Ils seraient totalement encerclés d'ici quelques minutes. En dépit de ce que disait Besik, Maybor avait le sentiment qu'il était déjà trop tard.

« Ils s'attendent certainement à nous voir fuir par le sud-est. »

Besik acquiesça. « Je sais, mais nous n'avons pas le choix. Nous ne pouvons pas aller au sud. Voyez ces nuages qui s'accumulent dans l'ouest. Les tempêtes hivernales sont sur nous. Si nous nous réfugions dans les montagnes, nous serons morts dans trois jours.

— Nous ne parviendrons jamais à gagner l'est. » Maybor s'impatiait ; le temps leur faisait défaut. « Nos hommes sont las. Voilà quatre heures qu'ils combattent avec acharnement. Les heaumes noirs s'échauffent à peine ; ils sont frais, ils veulent en découdre, et ce sont les soldats les mieux entraînés du Nord. Pourquoi croyez-vous que Kylock les envoie par la porte est, et non par les portes sud ou ouest ? » Il répondit à sa propre question. « Parce qu'ils sont là pour nous tailler en pièces à l'instant où nous entamerons la retraite.

— Vous figurez-vous que je l'ignore, Maybor ? Vous pensez bien que j'ai pris cela en considération. Pour moi, nous avons le choix entre les montagnes au sud ou les heaumes noirs, et je vous le dis tout net, je préfère de beaucoup mourir au combat que mourir de froid. » Besik tremblait ; des rides profondes creusaient son front.

Maybor lui offrit sa flasque. « Vous êtes un brave, Besik. »

Besik prit le récipient. « Voici ce que nous allons faire. Je vais demander à Hamrin de sonner la retraite. Les arbalétriers, la cavalerie lourde et deux bataillons de fantassins nous ouvriront une voie vers le sud-est. La cavalerie légère et le reste des fantassins formeront

l'arrière-garde. En se retirant, ils prendront le flanc sud. De cette façon, nous ne risquons pas d'être coupés des montagnes comme nous le sommes de l'est. »

C'était un bon plan. Un plan équilibré. Une fois de plus, Maybor se surprit à admirer Besik : il était toujours prêt à écouter, à prendre les conseils en considération. À donner le meilleur de lui-même. « Je prends les troupes du sud.

— C'est un commandement risqué. Vous serez le dernier à quitter le champ de bataille.

— Vous figurez-vous que je l'ignore, Besik ? » fit Maybor d'une voix douce.

L'ironie fit sourire Besik. Ses cheveux jadis d'un noir de jais étaient parsemés de mèches grises. Il portait les mêmes vêtements que ses soldats, avec pour seule vanité une ceinture en argent martelé. « Le sud est à vous. Je prends l'est. »

Les deux hommes se serrèrent la main et quelques minutes plus tard, on sonnait la retraite.

Maybor redescendit au galop sur le champ de bataille. Au niveau des combats, le brouhaha devenait irrésistible : noyant toute pensée, il rendait la concentration impossible. Le sol n'était qu'une boue rouge jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux, de corps auxquels manquaient des membres, des mains, même des têtes. Maybor prit soin de ne pas les regarder – il avait appris la cécité du soldat dans sa jeunesse. Seuls importaient les vivants.

La retraite avait déjà commencé. Le marron et argent cédait lentement du terrain. Les royaumes le pressaient d'un côté, les heaumes noirs de l'autre. Seul le centre des forces de Brennes – composé de mercenaires ou d'homme peu ou pas entraînés – montrait quelque faiblesse. Maybor devait admettre que Kylock était fin stratège : il avait volontairement affaibli son centre pour encourager la Muraille à aller de l'avant. Plus ils s'approcheraient des remparts, plus ils seraient faciles à encercler.

Maybor se mit à aboyer ses ordres. Les fantassins se replieraient avant la cavalerie, et il voulait leur accorder une bonne avance. Besik se trouvait du côté est, appelant à lui la majeure partie des hommes pour sa percée. Il ne s'agirait pas d'un simple repli ; le commandant des troupes de Haute-Muraille allait devoir se frayer un chemin à travers la garde ducale. Maybor lui souhaita bonne chance.

À la minute où les fantassins abandonnèrent la ligne de front, la cavalerie de la Muraille commença à plier. Les troupes bleu et or des royaumes pressaient dur à l'ouest ; elles tâchaient de repousser la Muraille à l'est. Maybor, en sueur, las et se sentant très vieux, adressa une prière silencieuse à Bore pour réclamer sa protection. Non pas pour lui, mais pour Besik : ce dernier allait conduire les deux tiers des

forces de Haute-Muraille dans un secteur désigné pour le massacre.

Maybor ne voyait plus ce qui se déroulait à l'est. La division entre ses troupes et celles de Besik avait débuté. Et déjà, une compagnie de heaumes noirs arrivait du nord au galop, cherchant à enfoncer le coin dans la brèche.

En regardant vers le sud, vers les vestiges du campement de Haute-Muraille et les collines et montagnes qui se dressaient au-delà, Maybor vérifia où en étaient les fantassins. Les hommes couraient pour leur vie ; ils venaient d'atteindre la première rangée de collines. Bon ! Il était temps de donner l'ordre à la cavalerie. En pivotant sur sa selle, Maybor aperçut de l'or et du bleu dans le sud-ouest. Les forces des royaumes se rapprochaient.

Maybor fit signe au sonneur de trompe. Trois notes retentirent : deux aiguës et brèves, une grave et longue.

Maybor repéra alors son fils.

À mi-pente de la colline occidentale, juché sur un étalon alezan, Kedrac dirigeait ses troupes. Son cheval portait une cote bleu et or, mais ses couleurs étaient celles de son père. Rouge et argent. Les couleurs des armes familiales ; les couleurs des Terres de l'Est.

Une douleur terrible broya le cœur de Maybor. L'orgueil se mêlait à la souffrance. C'est *son* fils qui commandait les troupes des royaumes.

Kedrac avait l'air magnifique : jeune, déterminé, maître de la situation. Une douzaine d'hommes l'entouraient comme des courtisans auprès d'un roi.

Puis, sous les yeux de Maybor, Kedrac leva la main. Maybor se figea. Son fils regardait droit vers lui ; ce geste lui était destiné, à lui seul. Ils se tenaient peut-être à un tiers de lieue de distance – les deux seuls à porter du rouge et de l'argent sur le champ de bataille et se dévisageaient l'un l'autre. Maybor sentit son cœur se briser. Son fils ne portait pas les couleurs familiales par fierté, mais plutôt comme un soufflet en plein visage. Une raillerie cruelle adressée à un père qu'il considérait comme un traître.

Maybor se détourna. Il n'avait pas besoin de voir Kedrac pour savoir quel serait son prochain ordre.

La retraite finale était engagée. Un chaos sanglant, bourbeux régnait partout. La cavalerie de Haute-Muraille se repliait rapidement, mais les mercenaires de Brennes et la Garde royale la talonnaient de près. Les hommes tombaient par centaines, épées et flèches fichées dans le dos. L'air résonnait de hurlements. Maybor secoua la tête. Les pertes entraînées par la retraite promettaient d'être lourdes. Ils perdraient beaucoup plus d'hommes qu'ils en sauveraient.

Le champ de bataille entier se déplaçait vers le sud. Brennes lançait toutes ses troupes à la charge. Du coin de l'œil, Maybor vit une

compagnie de chevaliers lourdement armés dévaler la colline où se trouvait Kedrac. Il la suivit du regard un moment, le visage sombre. Puis, faisant volter sa monture, il attendit que la première ligne de cavalerie de Haute-Muraille parvienne à sa hauteur pour la lancer au galop.

« *Aux montagnes !* » rugit-il, grisé par une brusque excitation. Ainsi son fils voulait le voir mort, hein ? Eh bien, il allait devoir courir un peu.

Le trajet de retour à Rorne leur prit six jours. Le grand mât était trop fragile pour hisser un hunier, aussi durent-ils se fier uniquement à la grand-voile pour les ramener chez eux.

Ce fut un voyage calme ; un moment de récupération. Les vents se montrèrent cléments, la mer presque conciliante. Les jours étaient brefs mais les crépuscules se prolongeaient longuement, et les nuits étaient semées d'étoiles. L'*Anguille-sous-Roche* grinçait, donnait de la bande, forçant l'équipage à la dorloter sur tout le chemin.

Les cinq premiers jours, Jack demeura couché avec de la fièvre. Fylor et, curieusement, le capitaine Quain se succédèrent jour et nuit à son chevet. Taol lui-même demeura invisible pendant les deux premiers jours, durant lesquels ses nombreuses coupures, meurtrissures, lacérations et bosses furent soignées par l'équipage. Fylor faisait office de chirurgien du bord et Taol n'avait jamais rencontré d'amateur plus enthousiaste – ni plus dangereux. Parfois, il avait la nette sensation d'être recousu rien que pour le plaisir. Toutefois, les points de suture demeuraient moins désagréables que les cataplasmes de poisson cru, et moins douloureux que les cautérisations. En fait, la seule chose qui rachetait Fylor en tant que chirurgien était sa propension à recourir aux grogs brûlants pour atténuer la souffrance.

De fait, Taol avait passé la majeure partie des six jours dans un état d'hébétude causé par le rhum. C'était, avait-il découvert, le meilleur antidote contre Larne.

L'île exerçait sur Jack une influence plus durable. Elle avait laissé sa marque sur lui : dans les heures qui s'étaient écoulées entre la destruction de la caverne des prophètes et son réveil le lendemain matin, Jack avait vieilli de cinq ans. Ses cheveux avaient perdu leur lustre et ses tempes s'étaient mises à grisonner. Mais ce n'était pas le pire. Des rides profondes s'étaient creusées sur son visage, au front, le long des joues et aux coins de la bouche.

Taol ne lui avait rien dit. Il n'y avait pas de miroir à bord, mais ils accosteraient à Rorne dans une heure et il le découvrirait bien assez tôt. Le chevalier sourit, portant la main à son propre visage. Ce dernier n'était plus qu'une masse de bosses et de points de suture. Ni l'un ni l'autre n'était joli à voir.

Malgré tout, ils s'en tiraient à bon compte. Ils avaient de la chance d'être encore en vie. Taol n'avait aucune idée de ce qui s'était déroulé dans la caverne, de ce que Jack avait dû traverser, mais il avait perçu le pouvoir du lieu, l'avait senti puiser jusque dans ses os. La sorcellerie qui s'était déroulée là-bas était d'une puissance incommensurable, et il n'était guère étonnant quelle eût prélevé son tribut.

Taol s'était attendu à éprouver du soulagement, peut-être même de la satisfaction, à la chute du temple. En réalité, l'événement ne lui laissait qu'un sentiment de vide. Les prophètes étaient morts, la caverne détruite, mais de nombreux prêtres avaient survécu – or, c'étaient eux la véritable incarnation du mal de Larne. La magie millénaire n'avait jamais ficelé quoi que ce soit à une pierre.

« Rorne paraît magnifique à cette distance. »

Taol se retourna pour voir Jack le rejoindre sur le gaillard d'avant. Une fois de plus, il dut dissimuler sa surprise devant le changement qui s'était opéré en lui. Il ne s'y était pas encore habitué. « Comment te sens-tu ? »

— Pas si mal, en fait. Je crois que je suis en train de développer une immunité au rhum.

— Tu es plus fort que moi, dans ce cas. Quatre grogs de Fylor, et je me retrouve à lécher le pont. »

Jack sourit. Ses traits étaient pâles, et tirés. La fièvre l'avait quitté deux jours plus tôt, mais Fylor ne l'avait autorisé à se lever que la veille. « Nous avons encore une longue route devant nous, n'est-ce pas ? »

Taol regarda les tours blanches de Rorne grossir à l'horizon. « Nous serons à Brennes en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. »

L'*Anguille-sous-Roche* glissa dans la rade, tirée par deux lourds canots de rameurs. Jack et Taol furent rejoints par Carvor et le capitaine Quain. Les quatre hommes debout sur le gaillard d'avant regardèrent le bateau passer devant les alignements de barques de pêche et de caravelles pour venir se ranger le long du quai. Les mouettes plongeaient et tournoyaient dans le ciel bleu, tandis que la brise leur portait des messages de Rorne.

Alors qu'ils s'approchaient, Taol leva la main pour protéger ses yeux du soleil et regarda vers le quai. Deux silhouettes se tenaient au bord. Taol reconnut Chipeur immédiatement – la tunique renflée, le sac jeté sur l'épaule, les jambes d'une maigreur impossible – mais ne parvint pas à identifier la seconde.

Carvor avait l'œil collé à sa lunette. « Il y a une mignonne qui nous attend, capitaine. Un peu mal en point, pour sûr, mais bien appétissante quand même. »

Quain jeta un coup d'œil à Taol, suivit la direction de son regard

et dit : « Je ne crois pas que ce soit nous qu'elle attende, Carvor. Pourquoi ne donnerais-tu pas ta lunette à Taol ? »

— Tiens, compagnon, dit Carvor en tendant l'instrument au chevalier. Elle se tient juste à côté de ce gamin sur le quai. Les maquereaux rajeunissent de jour en jour, décidément. »

Taol regarda à travers la lunette. Il ne put s'empêcher de sourire en découvrant Chipeur. Le jeune voleur n'avait pas l'air content. La fille qui se tenait près de lui était en train de lui nettoyer le cou et la figure avec un chiffon. Elle était d'une maigreur pitoyable. Ses cheveux avaient été tondus très court, et sans la robe qu'elle portait, on aurait pu la prendre pour un garçon. Alors que Taol la regardait, elle se retourna face au bateau. Le chevalier retint son souffle. Il s'agissait de Mégane -sa Mégane.

Il baissa la lunette. Qu'avait-il pu lui arriver ? Où étaient passées ses jolies boucles et ses joues roses ? Ses lèvres charnues, ses courbes, ses yeux pétillants ? Taol sentit une peur glacée s'insinuer en lui. Il se souvint comment, la dernière fois qu'il avait débarqué de l'*Anguille-sous-Roche*, il avait volé sur la passerelle et couru jusqu'au quartier des putains dans l'espoir de passer la nuit auprès de Mégane ; sauf qu'elle n'était pas chez elle. Il avait découvert sa chambre vide, ses affaires en désordre. Il en avait conclu qu'elle était partie. Et s'il avait eu tort ? Si elle s'était trouvée en danger, et qu'il l'avait simplement abandonnée ?

Graduellement, le bateau s'aligna sur le quai. Les deux personnes qui les attendaient se mirent à les suivre le long du bord. Taol pouvait les distinguer désormais. Mégane portait un très joli jupon rose et un corsage qui, à en juger par la façon dont il scintillait au soleil, ne pouvait être qu'en soie. Un châle en laine était jeté sur ses épaules, et de temps à autre, Chipeur allongeait le bras pour le remonter quand il glissait. Tous deux marchaient main dans la main.

« Ohé, Taol ! cria Chipeur en se rapprochant du bateau. J'ai là une amie qui est impatiente de te voir. »

Taol baissa les yeux vers Mégane. Même à cette distance, il put constater qu'il s'était trompé : ses yeux pétillaient toujours. Elle ne prononça pas un mot, mais lui sourit – un sourire de bienvenue, empreint de chaleur et d'amitié, qui gonfla le cœur de Taol d'une joie vive et douloureuse.

Il descendit la passerelle avant même que les amarres fussent nouées et courut se jeter dans les bras de Mégane. Il la trouva si mince, si frêle, qu'il eut peur de la briser. Ses joues ruisselaient de larmes, et elle tremblait comme un poulain nouveau-né. « Taol, je suis si heureuse, murmura-t-elle en nichant sa tête au creux de son épaule. Je suis si heureuse que tu sois là. »

L'équipage poussa des acclamations. Taol releva la tête pour découvrir les douze marins alignés le long du bastingage avec de

larges sourires. Il ne put s'empêcher de rire en les voyant. C'était de braves gens. Il leva le bras pour les saluer. Après une seconde, Mégane leva le bras à son tour et l'équipage devint fou : ils se mirent tous à crier à lui souffler des baisers, à lui demander si elle avait des amis.

Secouant la tête sans parvenir à cesser de sourire, Taol tendit le bras vers Chipeur. Le petit voleur vint se serrer contre lui.

« Sans vouloir t'offenser, Taol, tu as une mine affreuse. »

Taol éclata de rire de nouveau. Il pressa le gamin contre lui. « Sans vouloir l'offenser, Chipeur, tu pourrais montrer un peu de tact. »

Jack faisait ses adieux à l'équipage. Taol le regarda échanger quelques mots avec le capitaine, puis descendre la passerelle. Son visage avait une expression étrange.

« Hé ! Jack ! » s'écria Chipeur en se détachant de Taol pour courir à sa rencontre et se jeter dans ses bras.

Le bras autour des épaules de Mégane, Taol attendit que le gamin mette les pieds dans le plat. Il n'eut pas à patienter longtemps.

« Par les rotules de Bore, Jack ! Que t'est-il arrivé ? Taol a l'air mal en point, mais toi, tu es à faire peur. Ce sont des cheveux gris que j'aperçois là, ou seulement de la peinture ? »

Jack porta la main à sa tête. « Des cheveux gris ? »

— Oh, juste quelques-uns, sur les bords. »

Jack dévisagea Chipeur un long moment, puis s'esclaffa. « Ma foi, si je ne garde que quelques cheveux gris de notre passage sur Larne, je m'en tirerai à bon compte. »

Taol poussa un soupir de soulagement. Il fit signe à Jack de venir les rejoindre. Tout en lui présentant Mégane, il ne put s'empêcher de se demander ce qu'elle avait traversé. Des cernes noirs bordaient ses yeux, et ses joues étaient creuses.

« Enchantée de te connaître, Jack », dit-elle. Elle avait une voix plus frêle que dans son souvenir.

Jack s'inclina et lui prit la main. Taol lui sourit, heureux qu'il l'accueillît comme une dame de haute naissance.

Après un moment, Chipeur les rejoignit au petit trot. « Je viens de discuter un peu avec le brave capitaine. Je lui ai dit que nous repasserions le payer plus tard.

— Tu as pu réunir assez d'argent ? s'inquiéta Jack.

— Bien sûr, protesta Chipeur avec indignation. Pour qui me prends-tu, pour un amateur ? Vous n'êtes pas les seuls à vous être démenés, vous savez. Je ne suis pas resté inactif de mon côté. Il a fallu tenir des réunions, sauver des demoiselles en détresse, récolter du butin. J'ai été rudement occupé, vous pouvez me croire. Rudement occupé. »

Comprenant que Chipeur avait mal accepté d'avoir été tenu à

l'écart, Taol dit : « C'est bien pour cette raison que nous tenions à ce que tu restes ici, Chipeur. Parce que nous savions pouvoir compter sur toi pour veiller aux affaires.

— Veiller aux affaires, mon œil ! Vous m'avez laissé en rade, oui. Abandonné sans un mot d'explication ou de remerciement. Estimez-vous heureux de me voir aujourd'hui. Vous m'avez mortellement insulté, et je dois encore régler les factures ! »

Taol l'attrapa par le bras et commença à l'entraîner le long du quai. « Pourquoi ne pas nous rendre à *La Rose et la couronne*, où tu pourras nous raconter tes misères devant un repas chaud ? »

Chipeur renifla. « Je suppose que c'est moi qui devrai payer, là encore. »

« Votre Éminence, la nouvelle vient de nous arriver du Nord. L'armée de Haute-Muraille a été défaite voilà six jours dans les plaines méridionales de Brennes. »

Tavalisc reposa l'asperge qu'il était en train de pointer vers sa gorge. « Comment est-ce possible ? Ne me dites pas que les troupes de Brennes ont suffi à la mettre en déroute.

— Les forces des royaumes avaient franchi les montagnes la semaine dernière, Votre Éminence. Elles sont arrivées à Brennes juste avant les tempêtes hivernales.

— Voici donc ce qu'attendait Kylock depuis tout ce temps. Les tempêtes hivernales. » Tavalisc lécha le beurre de l'asperge sur ses doigts. C'était la pire nouvelle que Gamil lui eût jamais apportée. Le sombre empire n'était plus une menace, désormais ; il était devenu réalité. Baralis et Kylock avaient bel et bien conquis le Nord. « Était-ce un massacre, dites-moi ?

— Si fait, Votre Éminence. Apparemment, la Muraille s'est laissé enfermer de trois côtés. Elle a tenté de battre en retraite vers l'est, mais sans y parvenir. Les heaumes noirs de Brennes l'ont taillée en pièces. Tous les témoins parlent d'un véritable bain de sang. Il n'y a pas eu de prisonniers.

— Maybor et Besik ?

— Messire Besik est tombé avec ses hommes. Nous sommes sans nouvelles de messire Maybor. Selon une rumeur, il aurait conduit le tiers de l'armée de Haute-Muraille dans les montagnes, mais d'après mes estimations, la plupart de ses hommes ont dû périr. Ils furent les derniers à quitter le champ de bataille.

— Oui. Vous avez sans doute raison. » Tavalisc avait beau être affecté par ces nouvelles, il n'avait pas l'intention de le montrer à Gamil. Depuis ce fâcheux incident du jeune voleur, la semaine dernière, l'archevêque se découvrait de plus en plus méfiant vis-à-vis de son assistant. Celui-ci tramait manifestement quelque chose d'une

nature douteuse, sans quoi le petit vaurien n'aurait pas pu le faire chanter. Surtout, il existait désormais un risque qu'il fut au courant de l'existence de son repaire.

Tavalisc piocha une asperge dans son plateau et la plia jusqu'à ce quelle rompe. Dès que ce satané petit voleur aurait quitté Rorne, il déménagerait son trésor. Peut-être même le répartirait-il en deux une moitié dans la cité, l'autre en dehors. À la manière dont les événements se présentaient dans le Nord en ce moment, on ne pouvait se montrer trop prudent avec ses biens ; en particulier quand les biens en question étaient en or massif.

« Comment Camelie et Ness prennent-elles la nouvelle de cette défaite ?

— Mal, Votre Éminence. Ness ne se trouve qu'à trois semaines de Brennes à marche forcée. Inutile d'être un génie pour deviner le prochain endroit sur lequel Kylock risque de poser les yeux. »

Tavalisc agita une asperge en direction de Gamil. « Hmm. Vous êtes probablement dans le vrai. Kylock comptera sur les tempêtes hivernales pour bloquer Annis dans la neige jusqu'au printemps. Et maintenant qu'il dispose de l'armée des royaumes, il ne va sûrement pas camper sur ses positions sans rien faire. Un roi fraîchement couronné ne tient pas en place, c'est bien connu.

— Sa position est très forte, Votre Éminence.

— Gamil, si j'avais besoin de quelqu'un pour m'énoncer des évidences, j'engagerais les services d'un polisseur de cuivre. Il ne serait peut-être pas très bien informé, mais au moins, ce qu'il aurait sous le nez n'aurait aucun secret pour lui. » L'archevêque introduisit le bout supérieur de l'asperge dans sa bouche. Il ne mangeait jamais la tige. C'était un acte de bonté, car il faisait toujours porter les restes aux pauvres.

« Le printemps venu, les choses risquent cependant de se compliquer pour Kylock, Votre Éminence. Il devra franchir de nouveau les montagnes, prendre Haute-Muraille, assurer son emprise sur le Halcus et vaincre Annis.

— Il se sera renforcé d'ici là, Gamil. Pour l'instant, seule la moitié des troupes dont il dispose à Brennes est vraiment entraînée. Ses hommes viennent de tous les horizons : mercenaires, fermiers, conscrits... S'il a le moindre bon sens, il passera l'hiver à en faire une armée digne de ce nom.

— Qu'en est-il de l'invasion de Ness, Votre Éminence ?

— Les heaumes noirs et les troupes des royaumes devraient être en mesure de s'en occuper. Après tout, on ne peut guère s'attendre à une grande résistance de la part de Ness.

— Mais la cité ne pourra-t-elle compter sur le soutien du Sud ? »

Tavalisc étudia son asperge : verte, luisante de beurre, dégageant

une imperceptible odeur de sueur. Avec leurs petites têtes en fer de lance, ces légumes correspondaient de manière idéale à l'élaboration de stratagèmes. « Notre position officielle reste que le Sud n'est pas en mesure d'apporter son concours à Ness.

— Et notre position officieuse, Votre Éminence ?

— Il nous faut donner l'impression que nous nous lavons les mains du sort de Ness. Ainsi, Brennes enverra peut-être des troupes moins nombreuses et moins aguerries. Ce n'est qu'une fois qu'elle sera prête à cueillir cette maudite cité de gardiens de moutons que le Sud passera à l'offensive. Armons Camelie en secret, occupons-nous de nos affaires jusqu'au tout dernier moment, puis prenons le jeune Kylock par surprise.

— Votre Éminence est très sage. »

Tavalisc eut un sourire radieux. Il était tout de même l'élu, après tout. Marod avait eu raison de le choisir. « Rien d'autre, Gamil ?

— *L'Anguille-sous-Roche* a été signalée dans la baie de l'est ce matin, Votre Éminence. Elle est probablement à quai à l'heure qu'il est.

— Hmm. Je crois préférable de laisser filer le chevalier et ses amis. Je ne tiens pas à perdre mon temps avec des affaires aussi triviales que la torture de gens de basse extraction – pas pour le moment, en tout cas. »

Gamil s'inclina promptement. « Votre Éminence a tout à fait raison. Concentrons-nous sur des sujets plus importants. »

Il avait changé de refrain, c'était manifeste. Que *savait* le voleur à son sujet ? « Ce sera tout, Gamil. Une dernière petite faveur, et vous pourrez disposer. » Il était grand temps, jugea Baralis, de remettre son assistant à sa place.

« Quelle faveur, Votre Éminence ?

— Je voudrais que vous m'écriviez une liste complète de tous vos informateurs.

— Chacun d'entre eux ?

— Oui. Du plus riche marchand au plus modeste laveur de vaisselle.

— Mais, Votre Éminence, s'alarma Gamil, cela va me prendre toute la journée. »

Tavalisc feignit un bâillement. « Je suis prêt à patienter. »

« Ainsi donc, l'assistant de l'archevêque travaillait pour Larne ?

— C'est ça, Taol. Les renseignements du Vieil Homme étaient parfaitement exacts.

— Comment s'appelle cet homme ?

— Gamil. »

Taol se renfonça dans sa chaise. Ils étaient installés autour d'une

petite table circulaire à *La Rose et la couronne*. Les restes d'un souper de porc rôti se figeaient dans les écuelles, et Chipeur achevait sa dernière part de tarte. La salle était tranquille et bien chauffée. Le tavernier venait de rajouter des bûches sur le feu, et la servante passait régulièrement les resservir en bière.

Garmil. C'était le nom qu'on lui avait fourni sur Larne tant de mois auparavant. Taol se souvenait clairement de son visage, de son expression de surprise en découvrant qui se tenait devant sa porte. L'homme n'était qu'un couard égoïste parmi d'autres – l'archevêque et lui allaient bien ensemble. Taol se massa le front. « Tout est lié, en fin de compte. »

Jack leva la tête. Tout au long des récits de Chipeur et de Mégane, il n'avait pas prononcé un mot. « Qu'est-ce qui est lié ? »

Taol avait lâché ce commentaire avec désinvolture ; néanmoins, la réaction de Jack était tout sauf désinvolte. Le chevalier haussa les épaules. « Tu sais : Larne, Rorne, Brennes... Même Melli et toi – la façon dont vous êtes venus des royaumes tous les deux.

— Larne, Rorne, Brennes et les royaumes », répéta Jack. Il se comportait étrangement depuis qu'ils avaient débarqué. Distrait, replié sur lui-même, il gardait une certaine distance avec les autres. Taol se demanda ce qu'il avait en tête.

« Pourquoi ne pas te reposer un peu ? suggéra le chevalier. Chipeur a retenu trois chambres pour la nuit. » Il adressa un bref regard au gamin en disant cela.

Chipeur opina. Il se leva, contourna la table jusqu'à Jack et le tira par le bras. « Viens donc, Jack. Je t'emmène là-haut. Tu n'as qu'à prendre la chambre avec le lit – deux pièces d'or, qu'il m'en a coûté. »

Jack se laissa entraîner à l'étage. Taol les regarda s'éloigner.

« Tu es inquiet pour ton ami ? demanda Mégane en rapprochant sa chaise.

— Oui. Nous avons traversé de rudes épreuves. » Taol saisit la main de Mégane et la baisa. « Pas aussi dures que les tiennes, cependant. » Le sourire de la jeune fille était si adorable qu'il sentit son cœur se serrer.

Elle lui effleura les lèvres. « Ne te blâme pas, Taol. Tu ne peux pas sans arrêt protéger ceux que tu aimes. C'est tout simplement impossible. »

Taol secoua la tête. « Mégane, je...

— Tu te fais trop de soucis, Taol. Tu ne vis que pour les autres, jamais pour toi.

— Si j'avais su que tu étais en danger, je serais venu. »

Mégane lui caressa la joue du bout du doigt. « Crois-tu que je ne le sache pas ? »

Elle était très belle. Plus belle en cet instant qu'elle ne l'avait

jamais été. Les boucles claires qu'elle avait perdues n'étaient rien en comparaison de la lueur qui pétillait dans ses yeux. Il se pencha et l'embrassa sur les lèvres. « Il y a tant de choses dont je dois te remercier.

— Tu ne me dois aucun remerciement, Taol. Tu es si dur avec toi-même que tu t'attends à ce que les autres le soient aussi. Je ne cherche pas à te faire une faveur en refusant de te tenir pour responsable de mon emprisonnement ; ce n'est que la vérité. C'est l'archevêque qui m'a fait jeter aux oubliettes, pas toi.

— Mais...

— Taol, tu t'en *souciais*. Si tu l'avais su, tu serais venu. » Les grands yeux verts de Mégane regardèrent droit dans les siens. « Cela rue suffit. »

Cela lui *suffisait* vraiment. Elle ne mentait pas pour l'épargner ; elle disait la vérité. Taol sentit un changement subtil s'opérer en lui. Un allègement. Peut-être y avait-il quelque chose dans ce qu'elle disait ; parfois, le fait de se préoccuper des choses pouvait suffire.

Mégane lui sourit, plus malicieuse qu'un renard.

« Maintenant, parle-moi de la femme dont tu es amoureux. »

Taol ne se donna pas la peine de cacher sa surprise. Il prit une longue rasade de bière, en revanche, pour se donner le temps de réfléchir. « Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Ton baiser. Il était plus tendre que passionné. »

D'où sortait donc cette femme ? D'où lui venait cette perspicacité ?

Mégane rit. « Inutile de prendre cet air indigné. Je ne voulais pas t'offenser. »

Non. Elle voulait le laisser partir en douceur. En soulevant le sujet, elle renonçait à toute prétention sur lui, lui signifiait qu'il était libre de s'en aller. « Tu es vraiment une femme remarquable.

— Je suis heureuse que tu aies trouvé quelqu'un à aimer. »

Taol prit ses deux mains dans les siennes. « N'est-ce pas toi qui m'as dit que ce serait l'amour, et non l'accomplissement, qui me débarrasserait de mes démons ? »

Mégane vint poser sa tête contre son épaule. « Tu as encore un long chemin à parcourir. »

Jack était étendu sur le lit mais ne dormait pas. Sa tête menaçait d'éclater ; ses sensations le submergeaient. Il sentait la laine rugueuse de la couverture frotter contre ses poignets, un filet de sueur rouler le long de sa joue ; il voyait l'air tourner et s'épaissir devant le feu, et le plafond ployer sous les pas des personnes à l'étage supérieur ; il entendait tout – le battement d'ailes des papillons de nuit à la fenêtre, le grignotage des vers dans les boiseries, les ronflements d'un homme

dans la chambre voisine et la mer qui venait mourir sur le rivage.

Et des voix. Il entendait aussi des voix.

Les derniers mots de Fylor : *« Jamais je n'avais vu le capitaine s'occuper de quelqu'un comme il s'est occupé de toi sur le chemin du retour. Il l'a traité comme son fils, pour sur. »*

Les derniers mots de Quain : *« Jack, la prochaine fois que tu repasses par Rorne, viens me voir. Nous avons beaucoup en commun, toi et moi. »*

Taol, dans la taverne : *« Tout est lié, en fin de compte. »*

Des voix, par centaines, bourdonnaient sous son crâne comme des mouches sur un morceau de viande. Pourquoi ne pouvaient-elles le laisser en paix ?

Jack se tourna et se retourna dans son lit. Ses couvertures étaient trempées de sueur. Dehors, des gens passèrent dans la rue – le bruit de leurs pas s'éloigna au rythme de son cœur. Telle une sentinelle sur le qui-vive, le jeune homme tendit l'oreille pour en entendre plus. Le feu crépitait, les papillons voletaient, l'homme dans la chambre voisine ronflait, et la mer léchait la plage – tout cela en cadence avec Larne.

Jack n'y tenait plus. Il avait le sentiment de devenir fou. Larne le pressait de tous les côtés.

« Tu as fait ce quelle voulait, pas vrai ? »

Les voix reprirent de plus belle. Railleuses, arbitraires, cinglantes. Lent-Goupil assis près du feu : *« On m'a raconté l'histoire d'une fille qui se serait échappée de Larne un beau jour : Sa mère était servante auprès des prêtres. »*

Falk évoquant sa mère : *« J'ai comme l'impression qu'elle te cachait son passé pour te protéger. »*

Quain avant la tempête : *« Elle dérivait à bord d'un canot sans voile ni rames. »*

Jack se boucha les oreilles. Les voix refusèrent de se taire.

De nouveau Lent-Goupil : *« Ce fut sa mère – une femme si difforme qu'elle ne pouvait remuer aucun muscle du côté droit de son visage, ni se servir de son bras droit – qui la sauva. Grâce à son aide, la fille put embarquer dans un canot et se lancer dans les eaux traîtresses qui entourent l'île. »*

Maître Frallit : *« Et une putain étrangère, par-dessus le marché. »* Sa mère tous les matins sur les remparts du château : *« Baisse-toi, Jack. Ne te fais pas repérer : »*

Il se sentait suffoquer. Le poids de toutes ces voix l'écrasait. Les mots étaient lourds, pénétrants, tenaces ; ils ne lui accordaient aucun répit. De la sueur gouttait de son nez et dans sa bouche ; elle avait un goût d'eau de mer.

Lent-Goupil : *« Elle proféra un serment terrible disant qu'un jour elle détruirait Larne. »*

Quain : *« Elle fuyait quelque chose. »*

Falk : « Elle devait surtout avoir peur pour toi.

— ASSEZ ! »

Jack s'assit sur son séant. Ses oreilles bourdonnaient, son cœur palpitait. Les couvertures étaient des cordes qui le retenaient contre le lit. Il les rejeta loin de lui ; il avait besoin d'air.

Le jeune homme accueillit la fraîcheur du plancher comme une bénédiction. Il s'habilla rapidement, ne prenant le temps que de se passer un peu d'eau sur le visage, puis descendit les escaliers quatre à quatre. Quand une porte refusait de s'ouvrir, il la forçait ; plusieurs personnes tentèrent de l'arrêter, mais il les repoussa. Les voix n'étaient pas différentes de celles qu'il entendait dans sa tête.

Enfin il se retrouva dehors. Prenant un grand bol d'air nocturne, il força la folie à se retirer. Les voix devinrent des murmures, de simples chuintements incompréhensibles, puis plus rien. Jack se sentait vidé. Ses jambes l'entraînèrent d'elles-mêmes le long des rues.

Les prostituées le héraient, les ivrognes le jaugeaient du regard, les vieillards traversaient la rue en le voyant approcher. Les étoiles étaient clairement visibles cette nuit ; elles scintillaient au rythme de Larne. Jack pressa le pas ; mais qu'elle que fût son allure, Larne battait en lui. Il aurait beau tout tenter, rien ne serait jamais plus comme avant.

Il descendit vers le port, remonta le front de mer sur un quart de lieue puis emprunta le quai de l'est, passa rangée après rangée de barques de pêche et posa le pied sur la passerelle de l'*Anguille-sous-Roche*. Jusque-là, il n'avait aucune idée de l'endroit où ses pas l'entraînaient, mais dès qu'il vit la coque du bateau, Jack sut qu'il était venu au bon endroit.

« Qui va là ? Si vous montez, ce sera à vos risques et périls.

— Carvor ! C'est moi, Jack. Je viens voir le capitaine.

— Ma foi, tu es verni. Il n'est pas encore descendu à terre. Il est toujours dans sa cabine, en train de rédiger le journal du bord. » Carvor le laissa embarquer. « Hé ! J'espère que tu ne viens pas lui proposer une nouvelle expédition, compagnon. Parce que si c'est le cas, je te balance par-dessus bord ici et maintenant. Plus jamais je ne veux hisser l'ancre pour Larne. Je serais prêt à tuer pour empêcher ça.

— Ne t'en fais pas, Carvor. Larne n'est rien qu'une pauvre île pelée perdue au milieu de l'océan. » Jack s'aperçut en le disant qu'il n'en croyait pas un mot. Comment l'aurait-il pu ? Larne battait dans son cœur comme dans son âme.

« Hmm. Fais attention quand même, compagnon.

— Compte sur moi, Carvor. Compte sur moi. »

Jack descendit sous le pont. La charpente du bateau dégageait une odeur forte et confinée. Le plafond bas réduisait les dimensions de la nuit. La porte du capitaine n'était pas fermée.

Jack ne frappa pas. Il poussa simplement le battant.

Le capitaine était assis à son bureau, en train de griffonner dans un grand livre. Il ne leva pas la tête. « Entre donc. Assieds-toi. Je t'ai servi un verre. »

Jack pénétra dans la cabine. Il y faisait bon, mais pas trop chaud ; l'éclairage était doux, sans excès. On avait posé deux verres sur la table : l'un rempli à ras bord, l'autre légèrement entamé.

Quain se retourna pour lui faire face. « Je m'attendais à te voir plus tôt. »

Jack s'assit. « Vous saviez que je viendrais ?

— Ma foi, j'en avais l'intuition.

— Et si je n'étais pas venu ?

— J'aurais dû boire le deuxième verre moi-même. » Le capitaine sourit doucement. « J'aime bien les situations dont on sort gagnant quoi qu'il advienne. »

Jack prit le verre le plus rempli. Il le trouva lisse et lourd dans sa main. « Qu'est devenue la fille de Larne ? »

Le capitaine lui répondit sans hésiter, comme s'il avait attendu cette question toute la soirée. « Une fois que la *Brise-féconde* a regagné le port, je l'ai recueillie chez moi. Elle était toujours souffrante, et ma mère et moi nous sommes occupés d'elle pendant des semaines. Je n'ai jamais vu femme plus décidée à se rétablir – elle s'est pratiquement guérie par le seul travail de sa volonté. Dès qu'elle s'est sentie assez forte pour marcher, elle a quitté la ville. Rien n'a pu l'en dissuader ; elle avait peur de Larne, peur que les prêtres la retrouvent et la tuent. Ça m'a brisé le cœur, mais je l'ai laissée partir en lui donnant toutes mes économies. »

Jack eut la sensation que la nuit se mettait à tourner, que Quain et lui restaient les deux seuls éléments stationnaires. « Où comptait-elle se rendre ?

— Elle ne m'en a rien dit. Elle ne voulait pas me mettre en danger. » La voix de Quain se réduisit à un murmure. « Je crois qu'elle est partie vers le nord.

— À quoi ressemblait-elle ?

— Elle avait les cheveux bruns, les yeux bleus, des os fins et délicats, et un visage en forme de cœur. Elle était très belle. »

Tout tournoyait autour de lui. Jack entendait l'air siffler à ses oreilles. « Quel était son nom ?

— Aneska. »

Puis tout s'arrêta – net.

Quain porta le verre de rhum à ses lèvres. Il prit une gorgée, puis regarda Jack bien en face. « Le jour où elle a quitté Rome, elle s'est dit qu'il lui fallait changer de nom, en trouver un qui passerait inaperçu dans n'importe quelle cité des Terres connues. Je lui ai suggéré Lucie,

mais j'ignore si elle m'a écouté. »

Pendant tout le récit de Quain, Jack n'avait pas osé respirer ; quand il se l'autorisa enfin, l'air se répandit en grésillant jusqu'au fond de ses poumons. Le jeune homme se leva de sa chaise sans réfléchir. Il avait besoin de toucher le capitaine, de se prouver que l'homme et ses paroles étaient bien réels. Quain était chaud et sentait le rhum ; solide comme un vieux loup de mer qu'il était. Jack sut qu'il disait la vérité.

Un nœud se serra dans la poitrine de Jack. Il sentit un monde d'émotions nouvelles presser contre son cœur, lui infligeant une douleur douce-amère. Il y avait du soulagement, de l'émerveillement, de l'excitation, de la joie et, par-dessus tout, de la tristesse. *Comme elle a dû souffrir*, songea-t-il. *Comme elle a bien dissimulé son passé et ses craintes.*

Jack éprouvait de la reconnaissance, également. Il était heureux d'apprendre la vérité par la bouche de cet homme. S'agenouillant aux pieds du capitaine, il lui dit : « Elle a suivi votre suggestion. Elle s'est appelée Lucie. »

Quain lui posa la main sur l'épaule. « Aye. Tu es son fils. Je l'ai su à l'instant où j'ai posé les yeux sur toi. » Une note de regret passa dans sa voix. « C'était une fille courageuse. »

Jack se blottit contre lui. Il avait enfin ses réponses. Il savait pourquoi sa mère avait changé de nom, pourquoi elle montait sur les remparts tous les matins pour scruter le visage des étrangers, pourquoi elle avait menti au sujet de son passé. Elle avait mené une existence guidée par la peur, et Larne en était responsable.

Elle avait vécu *avec* la peur, mais *pour* la vengeance. Le serment quelle avait fait de détruire le temple était si fort qu'il lui avait survécu. Peut-être même l'avait-il tuée. Néanmoins, son travail était désormais accompli : Larne n'était plus, elle pouvait reposer en paix.

Jack leva les yeux vers Quain. « Pourquoi avoir attendu pour me raconter tout cela ? J'aurais pu ne jamais venir vous trouver. »

— Jack, je connais la mer. Elle sait endormir un homme aussi sûrement qu'un bébé dans son berceau. Quand tes yeux ne distinguent plus le rivage et que tes pieds ne touchent plus le sol, la seule chose qui conserve de l'importance est le voyage lui-même. Un homme a besoin de regagner la terre ferme pour remettre les choses en perspective. J'ai pensé qu'il en irait de même pour toi. Quelques heures à terre, et tu aurais compris tout seul.

— Il reste certaines choses qui m'échappent.

— Je t'ai raconté tout ce que je savais. » Quain tapota Jack sur l'épaule. « Ressers-nous un peu de rhum, mon garçon. Il est temps de boire à la mémoire de ta mère – les questions sans réponse peuvent attendre jusqu'à demain. »

Jack se leva, remplit les deux verres à ras bord et en tendit un au

capitaine. Quain avait raison : l'heure était à la célébration.

Ainsi donc cette nuit, à bord de l'*Anguille-sous-Roche*, deux hommes levèrent leur verre et burent, échangèrent des histoires et des récits, et rirent et pleurèrent jusqu'à l'aube.

L'aube se levait ; la brume du lac fumait dans la lumière qui filtrait des volets. Un froid glacial régnait dans la chambre. Melli ne se souvenait pas avoir jamais eu si froid de toute sa vie. Les hivers à Château Harvell n'étaient rien, comparés à cela. Après avoir fait rage pendant six jours, la tempête avait laissé place à un ciel dégagé.

De la glace s'était formée sur le mur nord de sa chambre, et figeait le verre d'eau près de son lit. L'haleine de Melli créait un panache blanc devant son visage, sous les couvertures ; elle ne cessait de grelotter. Des rafales d'air froid s'engouffraient dans la pièce, depuis la cheminée ou entre les volets, soulevant les rideaux, faisant vibrer le mobilier et balayant la poussière sous le lit.

Melli demeura enfouie sous les couvertures jusqu'au menton. Malgré une violente envie de se soulager, elle savait d'expérience à quel point il faisait froid là-dehors. Par ailleurs, son verre d'eau ne serait pas la seule chose à avoir gelé, et elle n'avait aucune envie d'uriner sur une mince couche de glace. Elle attendrait que les gardes lui amènent un nouveau pot.

Il faisait même plus froid que durant la tempête. Oh, le vent avait soufflé sans pitié, chassant des tourbillons de neige dans la cheminée et brisant les attaches de ses volets de métal aussi aisément que si elles avaient été en bois. Mais au moins, l'air en mouvement était trop occupé pour songer à vous geler les orteils.

Ou le nez, les joues ou les paupières. Les paupières pouvaient-elles geler ? s'interrogea-t-elle. Pouvaient-elles se figer brusquement, laissant les yeux perpétuellement entrouverts ? Alarmée par cette idée, Melli remonta les couvertures par-dessus son visage. Mieux valait risquer d'étouffer que d'avoir les paupières gelées.

Il était véritablement surprenant de voir à quel point il faisait meilleur sous les couvertures. Son petit ventre arrondi chauffait comme un fourneau. Elle devait en être au septième mois environ, estimait-elle – tenir compte du temps qui passait n'avait jamais été son fort. Elle avait toujours eu des serviteurs pour cela.

Elle n'en avait plus, à présent. Elle avait deux gardes, parfois trois, ainsi que la vieille Sans-Dents en personne – madame Gralle. En dépit de leurs heaumes, de leur mauvaise odeur et de leurs hallebardes, Melli préférait infiniment les gardes à sa geôlière. Ils se montraient

silencieux, courtois – pour autant qu'on pût l'être en pointant sa hallebarde sur la gorge de quelqu'un – et merveilleusement indifférents. Madame Gralle, en revanche, se comportait comme un chien qui a trouvé un os et refuse de le lâcher. Elle ricanait, la palpait, l'insultait et cherchait constamment ce qu'elle pourrait encore lui supprimer. Apparemment, les chandelles, la chaleur, les paillassons, le dîner et l'eau fraîche ne lui suffisaient pas ; Melli devait désormais porter les mêmes vêtements pendant des semaines, se laver avec de l'eau glacée du lac, mâcher des os qui paraissaient avoir été mâchonnés par une meute de chiens, et dormir sous des couvertures rugueuses à éprouver un saint.

Elle avait découvert qu'elle pouvait s'adapter à tout ce que madame Gralle lui infligeait. En dépit de tout, sa grossesse se déroulait bien et hormis des chevilles légèrement enflées et un dos perpétuellement douloureux, elle devenait chaque jour un peu plus forte. Les semaines devinrent des mois et l'hiver succéda à l'automne, mais chaque fois qu'elle sentait un mouvement à l'intérieur de son abdomen, cela lui donnait une raison de continuer.

Melli aimait se sentir enceinte. Cela signifiait quelle n'était pas seule. Elle pouvait se tenir le ventre et parler à son enfant, en lui promettant de s'enfuir avant sa naissance. Ce n'était pas une promesse en l'air, d'ailleurs ; elle savait exactement ce que Kylock voulait d'elle, et elle n'était pas décidée à le lui accorder. Elle ne le laisserait pas user de son corps pour se laver de ses péchés. Ce qu'il avait commis ne pourrait jamais être pardonné. Sept jours plus tôt, il avait ordonné le massacre de cinq mille hommes. L'armée de Haute-Muraille était vaincue ; il aurait pu faire désarmer ou emprisonner ses soldats. Mais non, il avait ordonné de leur trancher la gorge, de mutiler leurs cadavres et de laisser geler leurs restes dans la plaine au sud-est de Brennes.

Kylock était un monstre qu'il aurait fallu étrangler à la naissance. Melli était écœurée de ses petits jeux du péché et du repentir, d'être la prune d'un œil aussi tordu. Elle allait s'échapper. Elle savait que son enfant allait mourir : jamais Baralis ne laisserait l'héritier légitime de Brennes survivre à sa mise au monde. Kylock ne s'intéressait pas à l'enfant – c'était *elle* qu'il voulait – mais quelle fût damnée si elle se contentait d'attendre deux mois pour se livrer à lui sur un plateau. Elle ne lui servirait pas de rite d'absolution.

Un bruit survint derrière la porte. Melli repoussa ses couvertures juste à temps pour voir madame Gralle faire son entrée. La brave femme s'habillait comme une reine ces derniers temps : fourrures, robes de brocart, chaînes en or autour de son cou décharné... Elle pillait probablement les quartiers des nobles que Kylock faisait torturer puis exécuter. Quiconque osait prononcer un mot contre le roi

dans la cité avait de grandes chances de perdre la vie.

« Des nouvelles de mon père ? demanda Melli.

— Madame, rétorqua sèchement madame Gralle. Des nouvelles de mon père, madame. » Elle ôta un gant et leva un doigt osseux en l'air. « Il fait plus froid, mais il y a moins de courants d'air.

— Pourquoi ne pas tout simplement abattre les murs et me jeter dans le lac ? Puisque vous avez l'intention de me voir geler à mort. »

Madame Gralle haussa les épaules. « Tu subirais le même sort que ton père, dans ce cas.

— A-t-on retrouvé son corps – Melli grinça des dents – madame ?

— Après le passage de la tempête, crois-tu vraiment qu'il y avait besoin de chercher ? Même si ton père avait réussi à fuir la bataille comme un lâche, les montagnes auraient fini par l'avoir. Il n'était plus de première jeunesse, après tout. »

Melli ignore ses spéculations et ses piques. On n'avait pas retrouvé le corps de son père, cela laissait donc un espoir qu'il fût en vie. « Combien d'hommes sont encore portés manquants ? »

Madame Gralle s'approcha du lit. « On est bien curieuse, dis-moi ?

— Autrement dit, vous n'en savez rien.

— Il n'y a rien qui se passe à Brennes que je ne sache pas, ma petite. Rien du tout.

— Mon frère a-t-il demandé à me voir ? » Melli savait que son frère se trouvait en ville, mais connaissait-il sa situation ?

« Le roi lui a dit que tu étais morte. Que la fièvre t'avait emporté voilà trois mois. Nul ne sait que tu es ici, ma petite. Et nul ne s'en soucie. » Madame Gralle parlait avec une satisfaction visible. « De toute manière, je ne compterais pas trop sur un tel frère à ta place. On raconte que pendant la bataille, il a lancé sa garde personnelle contre ton père pour le tuer.

— Vous mentez. » Melli aurait voulu gifler le sourire édenté de madame Gralle, lui arracher les cheveux et lui enfoncer la tête dans le pot de chambre. Elle avait déjà tenté la gifle auparavant, cependant, et sa geôlière avait appelé les gardes dans la seconde.

« Interroge donc le roi à sa prochaine visite – tu verras bien si je mens. »

Melli reposa sa tête contre les oreillers. Elle ne voulait pas croire que ce fût vrai. Qu'avait dû ressentir son père, sachant que Kedrac avait envoyé des hommes contre lui ? Le fait qu'ils combattissent l'un contre l'autre était déjà suffisamment triste, mais cela... Maybor n'avait jamais vécu que pour ses fils.

Non ; ce n'était pas entièrement vrai. Maybor l'aimait également. Il avait simplement mis de nombreuses années à le montrer, voilà tout.

« A-t-on vu mon père quitter le champ de bataille ? » Melli avait

déjà posé la question quelques jours auparavant, mais dans l'immédiat, elle avait besoin d'être rassurée.

Madame Gralle sourit. « Ton père est le genre de lâche qui aime frapper des faibles femmes sans défense. Au premier signe de vrai danger, cependant, il détale en moins de temps qu'il n'en faut pour le traiter de bâtard d'ivrogne. »

Melli jaillit de son lit dans l'instant. Comme toujours, l'augmentation de son poids lui causa un choc ; elle devenait plus lourde de jour en jour. Mais pas plus lente. Ses mains se refermèrent sur la gorge de sa geôlière avant que celle-ci ne pût reprendre son souffle. Madame Gralle lui donna un coup de coude dans la poitrine.

« *Gardes !* » glapit-elle en tentant de lui asséner un deuxième coup dans le ventre. Melli lui saisit le poignet ; madame Gralle parvint à dégager sa main, en lui laissant son gant entre les doigts.

Les gardes entrèrent en braquant leurs épieux. Melli recula, un bras levé en signe de soumission, l'autre dans son dos, glissant le gant dans la taille de son jupon. Au moins, l'une de ses mains ne bleuirait pas de froid cette nuit.

« Sale petite garce ! » Madame Gralle s'avança et la gifla sur la joue. « Retourne te coucher. » Puis, aux gardes : « Rien à manger pour elle aujourd'hui. »

— Mais, madame, le roi a ordonné qu'elle soit nourrie comme il convenait. »

Madame Gralle se tourna vers le garde. Melli eut la satisfaction de voir deux vilaines marques rouges de part et d'autre de son cou. « Donnez-lui vos restes, si vous y tenez. Mais rien d'autre. » Là-dessus, elle tourna les talons et quitta la pièce.

Melli poussa un soupir de soulagement. « Merci », dit-elle au garde.

Celui-ci hocha la tête. Il était jeune, les cheveux châains, avec une vilaine peau. « Ce n'est rien, madame. » Son compagnon et lui sortirent à leur tour. La clef tourna dans la serrure, le verrou fut tiré, et Melli demeura seule une fois de plus.

Elle sortit le gant de madame Gralle de sa jupe. C'était son trophée. En peau de porc marron clair doublée de peau de lapin, il était coupé pour une main gauche. Melli l'enfila. Il était trop grand pour elle, mais sa *réalité* lui convenait parfaitement. Quand elle s'échapperait de ces lieux, elle aurait besoin d'une arme, et de vêtements chauds. Melli éleva sa main gantée à la lumière. Ce n'était pas un mauvais début.

« Ainsi donc, tu as finalement décidé de te joindre à nous », dit Taol, les mains sur les hanches, évoquant un croisement entre une poissonnière en colère et un négociant impatient. Il portait une tunique neuve, d'une teinte sensiblement plus éclatante que celle de sa

tunique habituelle. Mais tout paraissait plus éclatant en ce jour.

Jack avait la gueule de bois. Sa bouche lui semblait plus sèche qu'un sac de grain et sa tête lourde comme une pierre. « J'ai passé la nuit avec le capitaine. J'ai bu un peu, je me suis endormi à l'aube et quand je me suis réveillé, nous étions déjà en milieu de matinée.

— Tu sais que nous quittons Rorne aujourd'hui ? »

Jack regarda autour de lui. Il venait tout juste de tomber sur Taol, Chipeur et Mégane sur les marches de *La Rose et la couronne*. « Où sont les chevaux ?

— Chipeur les a vendus. Nous en achèterons d'autres à Maries.

— Maries ?

— Un bateau va nous y emmener. Je ne veux pas prendre le risque de remonter la péninsule. C'est le chemin que Baralis s'attendra à nous voir prendre. »

Jack aurait bien voulu avoir les idées plus claires, et que le soleil ne brillât pas aussi fort. Mais ne trouvant rien à objecter au plan de Taol, il se contenta de taper sur l'épaule de Chipeur en disant : « Va pour Maries, donc. »

Taol lui adressa un regard en coin. « Que t'est-il arrivé la nuit dernière ?

— J'ai enfin appris la vérité. »

Personne ne dit plus rien après cela : ces mots semblaient exercer un charme qui retenait la langue de tous ceux qui les entendaient. Taol hocha la tête, comme s'il venait d'entendre la réponse qu'il attendait, et Chipeur sourit simplement, les yeux fixés sur la foule.

Ils se rendirent au port en silence. Taol et Mégane marchaient bras dessus, bras dessous, Chipeur traînait un peu en arrière – procédant sans nul doute à quelques prélèvements de dernière minute – et Jack les précédait de quelques pas.

Il essayait de faire le point sur ce qu'il avait appris la nuit dernière. Sa gueule de bois ne lui facilitait pas les choses. Quain et lui avaient vidé une bouteille et demie de rhum. Ils avaient raconté des histoires, chanté, puis avaient fini par s'endormir. Ou Jack, en tout cas ; il s'était réveillé le lendemain matin enveloppé dans une couverture, avec Quain assis dans un coin en train de l'observer. « Tu lui ressembles tellement, avait-il dit. Rien qu'à te voir, j'en ai le cœur en joie. »

Jack leva les yeux vers le ciel limpide du matin. De toute évidence, Quain avait été amoureux de sa mère. Il l'avait généreusement aidée, lui avait sauvé la vie, donné ses économies, pour finalement la laisser partir. Trente ans avaient passé depuis et il se le rappelait toujours avec l'intensité de la jeunesse.

À quoi ressemblait-elle à l'époque ? se demanda Jack. Par-dessus tout, elle devait être courageuse. Personne n'avait jamais entendu

parler d'une jeune fille voyageant seule à travers les Terres connues. Et elle n'avait pas fait les choses à moitié, non plus. Elle s'était rendue dans le pays le plus éloigné de Larne : les Quatre Royaumes. Jack sentit un frisson lui parcourir l'échine. Quelle crainte elle avait dû ressentir pour traverser un continent !

Elle ne lui en avait jamais rien montré, cependant. Ils avaient vécu neuf années ensemble, et pas une fois il ne l'avait vue pleurer ou avoir peur.

Larne n'était plus, mais jamais Jack ne pourrait l'oublier. L'île s'était inscrite en lui désormais ; peut-être d'ailleurs y avait-elle toujours été. Il se rappela ce moment où il avait touché le roc dans la caverne ; il se souvint de ce qu'il avait senti, vu et ressenti. Comme s'il rentrait enfin chez lui. Chez sa mère, à l'endroit qui avait fait d'elle la personne qu'il avait connue.

Jack se figea sur place. La vieille assise dans sa chaise à bascule qui leur avait montré le chemin était sa grand-mère. Lent-Goupil n'avait-il pas dit que la mère de la fille de Larne était difforme, incapable de se servir de son bras droit ou des muscles du côté droit de son visage ? C'était elle. Jack se souvint de sa main, recroquevillée comme le squelette d'une patte d'oiseau. Elle avait dû sentir qu'il arrivait.

Les prophètes aussi l'avaient aidé. Ce jour-là, ils avaient dû savoir qu'ils se trouvaient sur l'île ; pourtant, ils n'avaient rien dit. Ils voulaient mourir.

« Ça va, Jack ? » La voix de Taol.

« Je vais bien, ne t'inquiète pas. Juste un peu fatigué.

— Tu as l'air tout pâle. Le bateau est au bout du quai. Une fois à bord, tu devrais te reposer un peu.

— Quel bateau ? » Jack n'avait guère prêté attention à la direction qu'ils prenaient, mais en regardant autour de lui, il vit qu'ils se trouvaient dans une autre partie du port que celle où était amarrée l'*Anguille-sous-Roche*.

« L'*Écumeur-de-Crevettes*. Là-bas. » Taol indiqua une petite caravelle à un seul mât. « C'est Quain qui me l'a recommandé. Ils doivent nous attendre. »

Jack acquiesça et se remit en marche. La mer était grise et calme, le vent favorable et le ciel dégagé à l'exception d'une bande de nuages fins à l'est. La journée s'annonçait belle. Dans les royaumes, à cette période de l'année, le temps devait être froid et maussade. Jack se demanda si sa mère s'était jamais habituée à la différence de climat. Elle avait toujours détesté le froid ; elle passait tous les hivers au coin du feu, en s'asseyant si près qu'il lui brûlait les joues. L'exil qu'elle s'était imposé avait dû lui paraître difficile à supporter.

En arrivant au bateau, Jack attendit que Taol fasse ses adieux à

Mégane. Chipeur avait surgi de nulle part, et apparemment, Taol et lui se disputaient à propos du contenu de son sac.

« Tout ? gémit Chipeur.

— Oui, dit Taol. Nous n'aurons qu'à nous en procurer d'autre à Maries.

— Tu veux dire que *je* n'aurai qu'à...

— Arrêtez, intervint Mégane. Je ne veux pas de ton argent, Chipeur. Tu m'as déjà acheté ces beaux habits. Je ne veux rien te demander de plus. »

Chipeur baissa la tête. « Je peux t'en donner la moitié. »

Taol se trahit en riant. « Disons les trois quarts.

— Les deux tiers.

— Vendu. Passe la monnaie. »

Pendant que Chipeur comptait l'argent, Taol pris la main de Mégane dans les siennes. Jack, qui voulait leur accorder un peu d'intimité, s'engagea sur la passerelle de l'*Écumeur-de-Crevettes*.

Un petit homme noiraud s'avança sur le pont. « Vous êtes les amis du capitaine Quain ? » demanda-t-il.

Jack hocha la tête.

Le marin lui fit signe de monter à bord. Il portait un gilet brodé de couleurs vives et des braies rouge vif. « Un jour idéal pour hisser la voile, dit-il en tendant la main. Je suis Balvay de Maries, officier en second, armateur et fils de Nollisc. »

Jack lui serra la main. « Et moi Jack, des Quatre Royaumes. » Après une brève hésitation, il ajouta : « Et de Larne. La famille de ma mère vient de Larne. »

Les mots paraissaient étranges dans sa bouche, mais ils avaient un accent de vérité. Au moins avait-il découvert la moitié de ses racines. Il avait une origine, une histoire, et une parente encore en vie. « Oui, ma mère était de Larne », répéta-t-il pour le seul plaisir de l'entendre.

Baralis se tenait sur les remparts de Brennes et contemplait un champ de cadavres gelés. La neige s'était accumulée contre les morts, formant un paysage de membres et de corps blanchis qui levaient les bras depuis leur tombe glacée. De petites silhouettes sombres, vives comme des fourmis, rampaient entre les monticules. La tempête avait retardé le pillage ; les gens ne s'étaient jusque-là pas risqués hors de la cité pour fouiller les cadavres.

« Il faudrait s'occuper des corps, dit Baralis à Kylock.

— À quoi bon ? Ils ne commenceront pas à puer avant le printemps. » Kylock porta une main gantée à sa joue. « Par ailleurs, ils me servent mieux ici, où tout le monde peut les voir, qu'en fumant misérablement sur un pauvre bûcher. »

Cette déclaration eut le don d'agacer Baralis. Kylock se montrait

beaucoup trop arrogant à son goût. Mis de mauvaise humeur, il passa promptement au sujet qui l'irritait le plus. « Il faudra également emmener la fille loin du palais avant que Kedrac ne la découvre.

— Je me demandais combien de temps vous mettriez à en venir à Melliandra, Baralis. Moins que d'ordinaire, aujourd'hui. » Kylock s'appuya contre le mur, le regard sur les plaines du sud. « Inutile de l'emmener où que ce soit. D'ici deux jours, Kedrac ne sera plus en ville.

— Vous lui confiez l'armée qui doit partir pour Ness ?

— Non. Pas pour Ness. » Kylock se tourna face à Baralis. « Camelie.

— Une attaque sur Camelie sera considérée comme une agression contre le Sud.

— J'ai consulté une carte, Baralis. Cette cité se trouve suffisamment au nord pour moi. »

Baralis respira longuement pour se calmer. Kylock était avide de victoires, non de pouvoir. Or les deux choses n'avaient rien à voir. Il prendrait Camelie parce qu'il en avait l'opportunité, parce qu'il appréciait le carnage et la passion qui accompagnaient la conquête, nullement parce qu'il souhaitait diriger son peuple. Il se fichait comme d'une guigne des cités qu'il avait vaincues – il avait accepté d'abandonner Helch entre les mains de Tyren ! Non, il voulait seulement connaître le frisson de la déroute. Les délices de la domination politique, de l'exploitation, du contrôle – où se trouvait le *vrai* pouvoir – étaient des concepts trop subtils pour mériter l'attention du jeune roi. Cela changerait peut-être avec le temps, mais pour l'instant, cela voulait dire que Baralis pouvait se servir des ambitions du roi pour réaliser les siennes.

« Camelie constituerait une belle prise.

— Elle sera si facile à prendre, Baralis. Tout le monde s'attend à nous voir nous tourner vers Ness. Nous encouragerons cette croyance, d'ailleurs – en nous dirigeant plein est, pour n'obliquer au sud qu'au tout dernier moment.

— Qu'en est-il de Ness ? »

Kylock écarta la question d'un revers de main. « Ness n'est rien. Une simple foire de marchands de moutons. Elle n'a pas de remparts à proprement parler, pas d'armée, pas de chefs. Sa seule défense tient aux collines qui l'entourent. Sa capture peut attendre la chute de Camelie. »

En cela Kylock avait raison, mais il se trompait sur les causes. Si on lui en laissait le temps, le Sud se rallierait à Camelie – il considérerait la cité comme une proche parente, et la défendrait s'il le fallait. Ness, en revanche, n'était qu'une cousine éloignée. Le Sud se moquait bien de ce qui pouvait lui arriver. En choisissant de s'attaquer d'abord à

Camelie, Kylock s'assurait de prendre le Sud par surprise, en ne lui laissant aucune chance de s'armer en secret.

« Le Sud ne bougera pas si Camelie tombe assez vite, poursuivit Kylock. Nous aurons Valdis au sud, Brennes au nord et, le temps que j'en aie terminé, Ness à l'est. Camelie sera entourée de cités acquises à ma cause.

— Le climat de Camelie sera très favorable à cette période de l'année », murmura Baralis. Le plan de Kylock le séduisait décidément de plus en plus.

« Oui, j'ai pris cela en considération ; il y fera bien meilleur qu'à Ness. L'approvisionnement sera facile à se procurer, également. Nous n'aurons qu'à piller les villages qui se trouveront sur notre route. Je laisserai Kedrac libre d'agir comme bon lui semble.

— Quelles troupes dirigera-t-il ?

— L'intégralité de l'armée des royaumes – la bataille de la semaine dernière l'a à peine entamée –, tous les heaumes noirs aptes à se battre et une douzaine de cohortes de chevaliers. Soit près de neuf mille hommes au total – ce devrait être plus que suffisant. Camelie est une vieille cité, qui se repose sur ses anciennes victoires et s'abrite derrière de vieux remparts. Les troupes de l'empire devraient l'emporter sans difficulté. »

L'empire. C'était la première fois que Baralis entendait Kylock employer ce mot. C'était une chose vivante désormais : les royaumes, Brennes, le Halcus, et bientôt Camelie et Ness ; après l'hiver, ils prendraient Haute-Muraille, et Annis ne tarderait pas à suivre. L'empire nordique était en passe de devenir réalité.

Baralis se reprit ; il n'aimait pas gaspiller son temps en vaines congratulations. Le moindre détail avait son importance. « Et la protection de Brennes ? Il existe toujours un risque que les cols se dégagent, autorisant Annis à envoyer une armée par-delà les monts de la Séparation. »

Kylock l'avait déjà devancé. « Le nombre des blessés parmi les heaumes noirs atteint les deux mille hommes – dont la moitié devraient se remettre pleinement. Ceux qui ne pourront plus combattre deviendront instructeurs. Je veux que tous les hommes de cette cité manouvriers, mercenaires, marchands de quatre saisons ou paysans – soient armés de pied en cap et prêts à se battre d'ici un mois. J'ai déjà donné ordre à tous les forgerons disponibles de commencer à préparer les armes et armures nécessaires.

— Dites-leur de commencer par les heaumes. » Baralis se rapprocha de Kylock. « Les gens du Nord ont appris à craindre les heaumes noirs. La vue de, disons, cinq mille hommes portant le fameux heaume passé au noir de fumée devrait donner à réfléchir à une armée d'invasion. »

Kylock sourit. « Comme toujours, Baralis, vous parvenez à bonifier le meilleur des plans.

— Il ne devrait pas être trop difficile de repousser un siège pendant un mois, au moins. Les défenses de Brennes sont sans rivales.

— Oui, il faut en rendre grâce à l'ancien duc. » Kylock se dirigea vers le portail. « Ah, au fait, ne vous faites pas de souci à propos de Maybor. J'ai chargé un détachement de patrouiller au pied des montagnes du sud. Même s'il est toujours en vie et qu'il a des hommes avec lui, il ne risque pas d'en descendre. »

Le froid était une maladie. Il affectait la pensée, le mouvement, le discours et même la santé mentale. Il vous oblitérait l'âme. Le vent était enfin tombé, mais ce calme avait son prix : la température avait dramatiquement chuté au cours de la nuit, et la venue du jour ne l'avait guère redressée. La neige gelait en surface ; elle avait perdu sa texture poudreuse et commençait à se refermer comme une muraille impénétrable autour d'eux. Sur les rochers, le ruissellement d'hier avait cédé la place à des stalactites de glace scintillante.

Maybor évitait de respirer. Il sentait l'air glacé s'insinuer aux tréfonds de ses poumons. Lentement, le froid était en train de le tuer.

Il avait déjà perdu toute sensation dans trois doigts de la main gauche, et deux de la main droite. Il pouvait toujours tenir une épée, mais jamais plus il n'en brandirait une. Pour l'instant, sa principale priorité consistait à préserver ses doigts restants. Il gardait les deux mains à l'intérieur de sa tunique, contre une épaisseur de soie écarlate.

Deux cents hommes se pressaient contre les contreforts de la montagne en plein hiver. Bon nombre de chevaux étaient morts ; on était en train de faire rôtir l'un d'eux. Les hommes avaient renoncé depuis longtemps à se soucier de la fumée.

Quatre jours plus tôt, ils avaient repéré un vaste renfoncement au pied de la falaise. Insuffisamment profond pour mériter le nom de caverne, il leur avait néanmoins procuré un abri. Une congère avait commencé à se former devant l'ouverture, et ceux qui en étaient encore capables travaillaient à la renforcer. Mais le mur de neige avait atteint ses limites. Obstruant désormais un quart de l'ouverture, il ne monterait pas plus haut sans s'effondrer. À l'arrière du renfoncement, un petit groupe d'hommes cherchait à détacher des pierres susceptibles de rouler jusqu'à l'entrée afin de soutenir le mur. Maybor avait vu la taille de ces pierres. Ils n'iraient nulle part avec. Il leur faudrait endurer le vent.

À moins que... ? Maybor prit mentalement note de demander à Finaud de rassembler toutes les cuirasses et tous les boucliers supplémentaires – ils pourraient servir à renforcer la congère.

« Cinq hommes sont encore morts depuis midi, messire, annonça un jeune soldat venant s'accroupir auprès de Maybor.

— Qu'on les déshabille avant que leurs vêtements ne gèlent sur eux.

— Mais, messire, les hommes...

— Faites-le ! siffla Maybor. Voudrais-tu nous voir tous mourir de froid par respect pour les morts ? »

L'homme s'éloigna, la tête basse.

Maybor savait bien ce que tous pensaient : qu'il aurait mieux valu mourir sur le champ de bataille que geler sur une montagne. Aucun n'osait le dire à haute voix, mais il le lisait dans leur regard. Ils regrettaient d'avoir battu en retraite. La main droite de Maybor se serra en un semblant de poing passable. Qu'ils aillent au diable, tous ! Il les tirerait de là, ne serait-ce que pour leur donner tort.

Tout bien considéré, Maries était une étrange cité. Rien ne l'expliquait – après tout, elle ne se trouvait qu'à sept jours de navigation de Rorne – mais c'était pourtant le cas.

Les habitations comportaient plus de courbes que d'angles, mais les rues étaient droites comme des roseaux. Il faisait chaud malgré un soleil voilé, humide malgré l'absence de pluie. Les femmes s'affublaient de robes amples informes fendues sur le côté jusqu'à la cuisse. Les hommes portaient des chapeaux qu'ils rabattaient sans arrêt sur leurs oreilles, tout en dévoilant à longueur de sourire des dents horriblement gâtées. On ne voyait aucun enfant à proprement parler ; on les enfermait probablement dans des oubliettes jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de ramener de l'argent, songea aigrement Chipeur.

Le jeune voleur se sentait enclin, il en convenait par-devers lui, à ne pas aimer Maries – qui était après tout la grande rivale commerciale de Rorne –, mais même lui devait bien admettre que la ville était *intéressante*. Et pas uniquement d'une manière banale, par ses édifices ou ses habitants, non ; Maries se montrait intéressante d'une manière financière. Des plus intéressantes, en vérité.

Ils n'étaient arrivés au port que depuis ce matin, et Chipeur s'était déjà constitué un joli magot – un peu chargé en argent, peut-être, mais comportant suffisamment de pierres précieuses pour compenser l'absence d'or.

Taol s'était mis en quête de chevaliers dévoyés. Le capitaine de l'*Écumeur-de-Crevettes* – un individu corpulent du nom de Forprise leur avait dit que Maries regorgeait depuis peu de chevaliers cherchant à gagner le Lointain Sud. Apparemment, les cas de désertion se multipliaient depuis que le vieux Tyren les faisait combattre pour Kylock dans le Nord. Quoi qu'il en soit, dès que le bateau s'était rangé à quai, Taol était parti à la recherche d'un certain établissement notoirement fréquenté par les chevaliers. Chipeur avait l'intuition que si son ami tombait bel et bien sur d'anciens compagnons, il trouverait également des ennuis.

Raison pour laquelle il était lui aussi en route pour *Le Repos du marin*. Taol avait beau être courageux et redoutable l'épée en main, il perdait tout sens commun dès qu'on prononçait le nom de Tyren. Il

témoignait d'une faiblesse coupable envers le chef de la chevalerie. Il ne supportait pas d'entendre le moindre mot contre lui, alors que Chipeur savait mieux que quiconque que l'homme n'était qu'une canaille.

« Pardon, monsieur, dit Chipeur en tapotant un passant sur l'épaule tout en lui faisant tranquillement les poches. Pourriez-vous m'indiquer le plus court chemin pour me rendre au *Repos du marin* ?

— Non, répondit l'inconnu. Tu es trop jeune pour t'adonner à la boisson. Rentre chez toi et apprends tes prières.

— Ah, voyez-vous, c'est ce que je serais en train de faire si ma mère n'avait pas emporté mon livre de prières avec elle au *Repos du marin*.

— Les seules femmes qu'on trouve là-bas sont des prostituées.

— Raison de plus pour que je prie pour elle, dans ce cas. »

L'homme se tira le lobe de l'oreille. Il était battu – et le savait.

« Suis cette rue un moment. Tourne à gauche dans la rue de la Saumure, encore à gauche dans la rue au Sel, puis à droite dans la rue des Confitures. Tu ne peux pas te tromper.

— Vous êtes bien bon, monsieur, dit Chipeur en s'inclinant avant de s'éloigner. Je ne manquerai pas de vous mentionner dans mes prières. »

Il suivit les indications de l'homme. Il n'aimait toujours pas Maries, mais ses habitants représentaient un beau défi à son sens de la repartie.

Le voyage pour s'y rendre, par contre, avait constitué un cruel défi à ses entrailles. Pour lui qui n'avait jamais navigué de sa vie, qui n'en avait même jamais éprouvé l'envie, les deux premiers jours furent un cauchemar. Il essaya tout : aussi bien s'asseoir les yeux bandés dans le nid-de-pie que s'accroupir pieds nus dans la cale ; rien ne parvint à le guérir de son mal de mer, jusqu'à ce que le capitaine Forprise – aussi brave cœur qu'il était velu – suggérât de lui confier la barre. Dès lors, naviguer ne lui avait plus posé le moindre problème. Diriger le bateau faisait toute la différence. Il s'était tout de suite senti comme un poisson dans l'eau. Peut-être même deviendrait-il marin, plus tard. Un pirate ! Voilà ce qu'il serait. Un brigand de la haute mer.

Oui, il y aurait eu beaucoup à dire en faveur des voyages en bateau. Notamment qu'ils étaient infiniment préférables aux déplacements à cheval. Taol avait annoncé qu'ils ne resteraient qu'une nuit à Maries et prendraient la route du nord dès le lendemain matin. Chipeur voyait approcher ce moment sans impatience. Route signifiait chevaux, et chevaux étaient synonymes de toutes sortes de misères. Voilà où se trouvait Jack au même instant – en train de chercher deux haridelles valant la peine d'être achetées. Ils étaient supposés se retrouver plus tard sur le quai, négocier les haridelles en question,

s'échanger les informations qu'ils auraient recueillies concernant la guerre, puis trouver un endroit où loger.

« Excusez-moi, madame », dit Chipeur en arrêtant une autre passante – sans la voler, cette fois ; elle ne donnait pas l'impression d'avoir plus de quelques pièces de cuivre sur elle. « Est-ce bien la rue des Confitures ? » Ne sachant pas lire, Chipeur était contraint de s'en remettre à la bonté d'inconnus.

« En effet, lui confirma la femme, mais un garçon de ton âge devrait être chez lui, en train d'apprendre ses prières. »

Chipeur s'inclina et s'éloigna. Quelle drôle de ville en vérité.

Le Repos du marin était moins une maison qu'une porte ; Chipeur serait passé devant sans s'arrêter sans les effluves de bière et d'hommes de mer qui s'échappaient de l'encadrement. Le bâtiment auquel appartenait la porte était en triste état ; les volets avaient été arrachés, la peinture s'écaillait depuis longtemps, l'étage supérieur était ouvert aux quatre vents et la maçonnerie de l'étage inférieur semblait sur le point de s'écrouler. La seule partie du bâtiment qui tenait encore debout était la porte : bleue en hommage à la mer, maculée de sang suite aux querelles de matelots, et gravée d'une grossière apparence de femme nue pour capter l'œil du chaland.

Frapper ne paraissant pas s'imposer, Chipeur poussa simplement le battant. Il se retrouva au sommet d'un escalier mal éclairé qui s'enfonçait en sous-sol. Une fumée de chandelles âcre et grasse montait d'en bas. Chipeur descendit prudemment.

Il déboucha au coin d'une cave au plafond bas. L'endroit était chichement meublé d'une poignée de tonneaux de bière retournés et de tabourets à trois pieds. Le sol de galets était humide et des racines sortaient des murs renforcés par des entretoises. Les rares clients avaient tous un air dangereux. Chipeur repéra Taol immédiatement. Il discutait avec un grand gaillard aux cheveux sombres. Aucun des deux ne paraissant particulièrement agité, Chipeur prit un siège à proximité du bar et se prépara à patienter.

« Oui, admit Gravain d'une voix basse et rude. Un bataillon de chevaliers était présent sur le champ de bataille. Tyren avait accompagné Kedrac à Brennes. »

Taol avait les lèvres sèches. Il se les humecta. « Ont-ils pris part au massacre ? »

L'expression de Gravain ne trembla pas. « Pourquoi crois-tu que je suis là aujourd'hui ? »

Ce qui revenait à dire oui. Taol s'adossa au mur et contempla son vieil ami. Gravain n'avait pas pris une ride depuis la dernière fois où Taol l'avait vu ; ses cheveux noirs étaient plus brillants que jamais, son beau visage aux traits anguleux toujours aussi lisse.

Près de sept ans avaient passé depuis leur séparation. Valdis avait connu un printemps magnifique cette année-là ; le monde regorgeait d'espoir, Gravain et lui avaient la tête pleine de rêves. Ils pensaient se retrouver à l'été et partir ensemble pour le Lointain Sud en quête de reliques sacrées ou d'une noble cause. Ils n'en firent rien. Le retour de Taol chez lui avait tout changé. Un seul regard sur la ferme incendiée et toutes ses promesses s'étaient trouvées brisées.

Et voilà que cet homme assis en face de lui, ce chevalier qu'il respectait comme un pair et aimait comme un ami, lui apprenait de but en blanc qu'il abandonnait l'ordre.

Taol avait servi trois ans aux côtés de Gravain. Il le connaissait bien. De tous les chevaliers qui avaient gagné leur deuxième cercle en ce funeste printemps, aucun n'était plus dévoué. Le retrouver ici, dans cette taverne borgne, en train de négocier une traversée rapide vers Leïss, avait été un choc pour Taol. Il en avait le cœur serré.

Taol jeta un coup d'œil vers le bras droit de son ami. Tout comme lui, Gravain avait soigneusement recouvert ses cercles. « Reviendras-tu un jour ? »

Un sourire amer passa fugitivement sur le visage de Gravain. « Non. Tant que Tyren restera chef de l'ordre, je ne me considérerai plus comme un chevalier. Je me trouvais en Halcus quand Kylock a ordonné le massacre de femmes et d'enfants innocents – Tyren n'a pas levé le petit doigt pour l'en empêcher. »

Taol plongeait son regard dans les yeux brun foncé de Gravain. « Je ne peux croire ça de Tyren.

— Tu as passé les six dernières années la tête dans le sable. Tu ignores de quoi il est capable. »

Entendre les paroles de Gravain réveilla l'écho d'une conversation similaire vieille de plusieurs semaines. « *Tyren est un homme mauvais, Taol* », avait dit Chipeur le soir où une flèche adroitement décochée leur avait fait lever le camp en pleine nuit. Taol déglutit. Cela ne pouvait être vrai, ce n'était pas possible. Furieux contre lui-même pour avoir douté de Tyren, ne fût-ce qu'un instant, il cria : « Tyren s'est toujours comporté en ami envers moi. »

Gravain se racla bruyamment la gorge. « *En ami*. Jamais il n'a été ton ami, Taol.

— Il m'a conduit à Valdis, m'a offert ma formation. Il m'a sauvé la vie.

— Après toutes ces années, tu n'es toujours pas au courant ? » Gravain secoua la tête. La tension perceptible dans sa voix modifia la nature même de l'air qui les séparait : il devint plus clair, plus vif, chargé d'électricité comme avant un orage. « Personne ne t'a donc rien dit ? »

Taol fit porter tout son corps en avant. « Et qu'aurait-on dû me

dire ?

— Que Tyren a vendu tes services au plus offrant. » Gravain, paraissant regretter ses dures paroles, posa la main sur le bras de Taol.

Taol se dégagea d'une secousse. « Comment cela ?

— La seule raison pour laquelle Tyren t'a adressé à Bevlin est qu'il avait été grassement payé pour le faire. Bevlin lui demandait depuis des mois de lui envoyer un chevalier. Tyren avait toujours refusé, jusqu'à ce que l'autre lui offre de l'or. » Gravain soupira. Toute force se retira de son corps puissamment charpenté, ne laissant dans son sillage qu'un homme las et désillusionné. « Tyren n'a jamais cru dans la cause du guérisseur. Il n'a jamais cru en toi. L'or était – et reste encore – sa seule motivation.

— Tu mens.

— Non, Taol. Où crois-tu que je me sois rendu ce printemps-là, après notre séparation ? Tyren m'a envoyé chez Bevlin récupérer le paiement. Cinq cents pièces d'or, que j'ai ramenées avec moi. »

Taol ferma les yeux. Les paroles de Gravain le transperçaient comme des coups de poignard. Tout ce qui avait pu être cher à son cœur se révélait une imposture. Sept années durant il avait dû vivre avec la douleur d'avoir perdu les siens, et durant tout ce temps, son seul et unique réconfort avait été de savoir que Tyren croyait en lui. Hélas, il n'y avait eu nulle confiance – juste une sordide petite transaction aux termes de laquelle on avait acheté et vendu ses services.

Lentement, il se mit à secouer la tête. « Non. Pas ça. » Une pression insupportable lui écrasait la poitrine. Ses doigts s'enfoncèrent dans la table. « Grand Dieu, pas ça. » Une boule se forma dans sa gorge, réduisant sa voix à un filet rauque. Tout était sali désormais ; chacun de ses actes depuis la mort de ses sœurs avait été payé en or. Il se sentait souillé, violé. Il laissa tomber sa tête sur la table et fit un gros effort pour arrêter le tremblement qui secouait ses épaules.

« Ne vous approchez pas de lui, vous ! glapit une voix familière. Laissez-le tranquille. Allez raconter vos mensonges à un autre. »

Taol releva la tête pour voir Chipeur tirer Gravain par le bras. « Arrête, Chipeur », lui dit-il.

Gravain se leva. « Je suis navré, Taol. Que Bore m'en soit témoin, je ne voulais pas te blesser. »

Taol déglutit douloureusement. « Gravain, je crois que Chipeur a raison. Tu ferais mieux de t'en aller.

— Mais...

— Tu savais. Tu savais, et tu ne m'as rien dit. Nous étions comme des frères – toi et moi. » À peine eut-il prononcé ces mots que Taol les regretta. Une douleur non dissimulée s'afficha sur le visage de Gravain. Ce mensonge vieux de sept ans était pareil à la malédiction

d'un mourant : il agissait bien au-delà de la mort. Gravain était jeune alors, ils l'étaient tous les deux, et Tyren avait été leur dieu.

« Gravain, je suis désolé... » Les mots moururent sur les lèvres de Taol. Gravain était déjà à l'autre bout de la salle, en train de monter les escaliers.

Taol le regarda partir.

L'ancienne souffrance vint se mêler à la nouvelle pour lui enserrer le cœur. Jamais plus il ne reverrait son vieil ami. Taol soupira. Il se sentait très las. Il n'avait fait qu'empirer les choses. Non seulement il venait de perdre Tyren, mais également Gravain.

Il n'y avait pas de limite à ce qu'un homme était capable d'endurer.

Après un moment, il se leva à son tour. « Viens donc, Chipeur. Allons-nous-en d'ici. » Il ne lui restait plus qu'une chose à faire : retourner à Brennes afin de délivrer Melli.

Tavalisc revenait tout juste de son repaire où il avait supervisé l'emballage de son butin. On devait le déménager demain : une moitié partirait pour une petite bourgade au sud de Rorne, l'autre pour une maison dans la rue Kirtish. Sans être totalement rassuré, l'archevêque avait l'esprit partiellement en repos. Personne ne mettrait ses petites mains avides sur son trésor après demain. Personne.

Avoir parcouru pièce après pièce, chacune remplie de pierres précieuses, de saintes icônes et d'or, avait considérablement apaisé Tavalisc. Si la situation tournait au vinaigre – et vu la manière dont les choses tournaient dans le Nord, c'était incontestablement une possibilité – il aurait au moins de quoi s'assurer une retraite confortable. Kylock et Baralis étaient déjà dangereux individuellement, mais unis, ils devenaient virtuellement impossibles à stopper. Pour l'instant, leur empire restait confiné dans le Nord, mais qui pouvait dire ce qui se passerait après le printemps ? Une fois qu'ils auraient pris Ness, il leur serait si facile de tourner leurs regards plus au sud vers Camelie.

Oh, le Sud soutiendrait Camelie – tôt ou tard – mais des cités telles que Maries, Toulay et Falport ne réalisaient pas la menace que représentaient les armées de Kylock. Depuis des siècles, le Sud avait toujours méprisé le Nord. On le considérait comme arriéré, peuplé de barbares habitant des citadelles primitives et dont la politique ne concernait en rien les cités du Sud. Tavalisc se frotta son double menton. Ce genre de raisonnement pourrait bien sceller leur destin.

Une douzaine de cœurs de moutons rôtis se figeaient lentement sur un plateau. Tavalisc les repoussa de côté. L'envie lui en avait passé.

L'archevêque s'approcha de la fenêtre et s'assura qu'aucune

lumière n'en filtrait. Ensuite, il marcha jusqu'à la porte et donna un tour de clef. Il ouvrit le seul coffre qu'il avait ramené de son repaire, dans le secret d'une pièce verrouillée aux volets clos. Il ne pouvait pas risquer de la faire déménager par qui que ce soit. Son contenu était plus précieux et beaucoup plus compromettant que de l'or.

Il souleva le couvercle. Des livres, des rouleaux de parchemin et des manuscrits luisaient d'un éclat terne de vieux cuir. Une odeur s'éleva, portée comme sur des ailes de papillon, jusqu'aux narines de l'archevêque. Les souvenirs affleurèrent à sa conscience à l'instant où il mit un nom sur cette odeur – Rapascus. Ces papiers représentaient l'œuvre de sa vie. Les travaux du plus grand érudit religieux des cinq cents dernières années.

Tous attribués à tort à un jeune prêtre ambitieux qui se faisait appeler frère Tavalisc.

Tavalisc se souvenait du trajet à travers les montagnes du Nord. C'était au début du printemps. Une bise glaciale soufflait de l'ouest, et la neige mouillait la piste. La caravane avec laquelle il voyageait, pauvrement équipée, devait faire halte toutes les cinq minutes pour dégager la voie. L'un dans l'autre, la traversée leur prit un mois. En été, elle aurait demandé une semaine. Tavalisc, qui avait grassement rémunéré les ménestrels pour avoir le privilège de se joindre à eux, passait le plus clair de son temps à l'arrière d'un chariot bâché, à lire tous les papiers qu'il avait dérobés.

Le temps qu'ils parviennent à Antrepierre, il connaissait les travaux de Rapascus comme s'il en avait été l'auteur. Le grand guérisseur était mort, sa maison avait brûlé jusqu'aux fondations et il ne restait plus rien de lui que ses livres. Lorsque le mot s'en répandrait, tout le monde penserait que sa bibliothèque avait disparu avec lui. D'ailleurs, Tavalisc comptait bien être le premier à propager la nouvelle. Il avait déjà préparé son mensonge : « Quelle tragédie. Penser que Rapascus avait consacré vingt ans de sa vie en recherches mystiques, et que tout s'est envolé dans les flammes. Rien n'a pu être sauvé. »

Puis, si l'on soulevait la question de savoir ce qui l'avait amené, *lui*, chez le grand homme, il hausserait humblement les épaules et répondrait : « Oh, rien. Je suis moi-même engagé dans quelques travaux religieux, et je voulais avoir l'opinion de Rapascus. »

Tavalisc passa trois nuits à Antrepierre à peaufiner son récit. Le troisième soir, il fit la rencontre de Baralis.

Antrepierre se nichait dans les contreforts des montagnes du Nord. C'était une petite ville minière, ne comportant qu'une poignée de tavernes et une forge. Située directement au pied de l'un des rares cols vers le nord, elle voyait passer beaucoup de voyageurs. Tavalisc dînait

seul au *Dernier refuge* quand un homme poussa la porte, arrivant du froid. Le vent soufflait devant lui et la neige tourbillonnait derrière. Grand, impressionnant, habillé tout en noir, il attendit moins d'une minute pour être servi. La serveuse, une fille stupide à la poitrine en évidence et encline à battre des paupières, l'installa juste à côté du feu. Tavalisc, assis de l'autre côté de l'immense cheminée, entendit l'inconnu commander un repas et une chambre.

« Avez-vous l'intention de franchir le col, monsieur ? » s'enquit la serveuse.

L'homme acquiesça.

La fille indiqua Tavalisc d'un geste du bras. « Ce monsieur arrive tout juste des montagnes. Il dit que les conditions ne sont pas bonnes en haut du col. » Là-dessus, elle exécuta une révérence grossière et les quitta en promettant de revenir.

L'étranger ôta ses gants. Tavalisc remarqua ses mains couvertes de cicatrices, à la peau abîmée et rougie aux phalanges. Ils demeurèrent assis en silence, de part et d'autre du feu craquant, éclairés par la lueur des chandelles. L'archevêque fut gagné par un vague sentiment de malaise en observant l'inconnu. Le silence qu'ils partageaient évoquait une attente de prédateur, et après quelques minutes, Tavalisc se sentit *tenu* de parler.

« La neige est molle et les vents soufflent fort. Le moment est mal choisi pour passer le col. »

L'homme détacha son regard du feu. Jamais Tavalisc n'avait contemplé d'yeux aussi froids que les siens : on eût dit de la glace formée sur du granit. Les lèvres de l'inconnu s'étirèrent en un demi-sourire. « Vous l'avez tout de même franchi.

— Je n'avais pas le choix. Il me fallait retourner chez moi au plus vite.

— Et où cela exactement ? »

Tavalisc éprouva un léger mal de crâne. Sans qu'il comprît comment, l'étranger était parvenu à prendre le contrôle de la conversation. « À... » Tavalisc marqua une pause, prenant le temps de réfléchir. *Chez lui* ne pouvait plus être Silbur, alors où ? Où irait-il ? Très loin, nécessairement. Venesay et lui avaient visité Rorne autrefois, et Tavalisc s'en souvenait bien : une cité en plein essor, bouillonnante de commerce et de richesses. Ses rues grouillaient de monde et ses temples étaient pavés d'or. L'endroit idéal pour entamer une nouvelle vie. « À Rorne, dit-il. Je retourne à Rorne. »

L'homme eut un minuscule geste du doigt, et Tavalisc sut qu'on ne l'avait pas cru. « Et vous, d'où venez-vous ? demanda-t-il pour tâcher d'évacuer cette impression de malaise.

— De Leïss, d'Hanatta. De Silbur. »

Ce dernier nom fut prononcé avec une telle emphase que Tavalisc

se sentit rougir. Il fut sauvé par la réapparition de la serveuse. La fille tenait un grand plateau de nourriture juste en dessous de sa poitrine. Elle minauda, sourit, déposa son plateau puis repartit à contrecœur.

L'étranger essuya la mousse au-dessus de sa bière. « Quelles affaires vous amenaient dans le Nord ? »

Tavalisc, peu habitué à subir des intimidations, détestait cette sensation au plus haut point. Il s'éclaircit la gorge. « Je suis un étudiant en religion. J'étais venu rendre visite au grand savant Rapascus. » Il prit confiance à mesure qu'il parlait ; l'heure était venue d'éprouver ses mensonges. « Hélas, il s'est produit une terrible tragédie et le grand homme a péri. Sa maison et tous ses travaux ont été détruits.

— Dans ce cas, vous venez de m'éviter un voyage inutile, l'ami. Car je venais, moi aussi, rendre visite à Rapascus. »

Tavalisc retint son souffle. C'était l'homme auquel Rapascus avait offert sa place ; le brillant étudiant de Silbur.

« Tavalisc, je crois, dit l'étranger.

— Et vous ne pouvez être que Baralis », répondit Tavalisc.

Le dénommé Baralis se pencha sur son dîner et brisa les deux ailes de sa volaille. « Rapascus m'a parlé de vous dans ses lettres. Il n'a jamais mentionné votre intérêt pour la recherche religieuse. Mais dans ce cas, lui et vous deviez avoir beaucoup de choses en commun, car c'était également son principal centre d'intérêt. »

Tavalisc desserra le col de sa tunique. Il avait brusquement très chaud. « Oh, il trempait un peu dans la religion, mais sa véritable passion était le mysticisme : les cérémonies occultes, les phénomènes inexplicables, la sorcellerie.

— Vous vous méprenez, mon ami, rétorqua Baralis d'un ton léger mais précis. Dans l'une des toutes premières lettres que Rapascus m'ait adressées, il m'expliquait à quel point il était près de parachever sa réinterprétation des textes religieux classiques. Bore lui avait été révélé sous un jour nouveau, plus bénéfique, et il avait consacré des années à coucher cette révélation sur le papier.

— Ma foi, quoi qu'il ait pu écrire, tout a disparu en fumée, de sorte que nous ne connaissons jamais la vérité. » Décidant qu'il était temps de battre en retraite, Tavalisc se leva.

« Dites-moi, mon ami, lança Baralis alors que Tavalisc s'engageait dans l'escalier, avez-vous l'intention de publier vos travaux ? »

À cet instant, Tavalisc comprit que Baralis ne s'était pas laissé abuser. Il avait lu dans ses mensonges comme un prédateur nocturne voit dans la nuit. Le premier instinct de Tavalisc fut de s'enfuir. De s'éloigner au plus vite, en emportant ses manuscrits compromettants. « Un jour, peut-être, marmonna-t-il en grimpant les marches quatre à quatre. Il est trop tôt pour le dire. »

La voix de Baralis le rattrapa au sommet des escaliers. « Je suivrai votre carrière, mon ami. Je suis curieux de savoir jusqu'où vous monterez. »

Tavalisc ne partit pas cette nuit-là, mais le lendemain matin, avant l'aube. La serveuse lui présenta la note. « Oh, j'avais failli oublier, monsieur, dit-elle en lui rendant la monnaie. Le beau sire d'hier soir m'a demandé de vous adresser ses compliments. Il pensait bien que vous risquiez de partir tôt. »

Tavalisc jeta un regard circulaire sur la salle. L'homme n'était visible nulle part. S'apprêtant à se remettre en route, l'archevêque tria quelques pièces de cuivre. « Tenez, dit-il à la serveuse en lui en tendant quatre. Donnez-les au garçon d'écurie, qu'il descende le coffre qui se trouve dans ma chambre. »

La fille et sa poitrine minaudèrent simultanément. Elle secoua la tête en levant sa paume vide. « Oh, le garçon d'écurie a déjà été payé pour ça, monsieur. L'autre monsieur pensait bien que vous auriez un lourd bagage. »

Tavalisc n'aurait pu quitter Antrepierre assez vite. Il paya le conducteur du chariot pour cravacher ses bêtes et ne voulut pas entendre parler de pause, fût-ce pour se restaurer.

Deux semaines plus tard, il parvenait à Ness. Il avait le cou douloureux à force de regarder constamment par-dessus son épaule et ses ongles étaient rognés à ras. Le temps et la douceur du climat méridional finirent par le guérir de son appréhension, et lorsqu'il atteignit Rorne, il avait balayé ses derniers doutes. Baralis se doutait peut-être qu'il détenait les travaux de Rapascus, mais il n'avait aucune preuve. Ce serait la parole d'un sorcier présumé contre celle d'un homme de Dieu.

Car voilà comment Tavalisc se présenta en arrivant à Rorne : un homme de Dieu. Ce fut sa dernière et ultime incarnation : frère Tavalisc, étudiant classique et homme de lettres. Un visionnaire.

S'installant dans la cave d'un poissonnier, Tavalisc mit deux ans à retranscrire de sa propre main les écrits de Rapascus. Durant les derniers mois, il fit circuler une série de pamphlets religieux comme avant-goût de ses travaux. Avant même qu'il eût publié son premier livre, sa réputation était faite. Rorne, avec sa classe marchande en plein développement, sa sophistication toute neuve et son orgueil naissant, était prête à tomber comme un fruit mûr. La cité réclamait avidement de nouvelles idées, de nouveaux dirigeants, du sang neuf.

Ne devant sa réussite qu'à elle-même, elle était prête à sortir de l'ombre de Silbur pour se chercher un soleil en propre.

Ce fut tellement facile. Ses pamphlets lui attirèrent des disciples, ses livres lui gagnèrent une cité. On le fêtait partout : les marchands savouraient sa position sur la richesse, les intellectuels raffolaient de

ses attaques subtiles contre le traditionalisme religieux, et le petit peuple louait sa vivacité d'esprit.

Seule l'Église le détestait. Et ce fut, de sa part, la pire des attitudes possibles. À cette époque, à Rorne, les prêtres passaient volontiers pour des espions de Silbur – Silbur elle-même étant considérée par la population avec un ressentiment croissant. De quel droit cette vieille cité décadente venait-elle lui dicter son mode de vie ? Rorne était jeune, énergique et florissante ; Silbur, plus desséchée qu'un squelette.

Tavalisc devint un champion de ce mouvement. Ses écrits inspiraient, excitaient, enflammaient les foules. Chaque soir, il parcourait les travaux de Rapascus à la recherche de davantage de bois pour le feu. Il publiait pamphlet sur pamphlet. Sa réputation grandit, tout comme son audience. Il ne pouvait plus quitter sa cave sans provoquer un attroupement.

Puis, l'ancien archevêque mourut et les événements se précipitèrent. Silbur commit une grave erreur de jugement en envoyant un remplaçant sur-le-champ. Elle avait réagi promptement par crainte de voir son influence décroître à Rorne, et parce qu'elle sentait qu'il était grand temps de faire jouer ses saints muscles. Son envoyé – homme autoritaire au visage sévère originaire de Lambois – était inconnu du bon peuple de Rorne, et la cité le rejeta violemment. Au cours de sa parade d'accueil, il fut jeté à bas de son cheval et poignardé dans le dos à d'innombrables reprises.

Ce fut un spectacle que Tavalisc n'oublia jamais, la démonstration parfaite de ce dont était capable la population de cette belle cité : un meurtre brutal, en plein jour.

Après cela, Silbur se montra plus prudente. Craignant de voir Rorne lui échapper définitivement, se séparer de l'Église et se proclamer nouveau centre de pouvoir religieux, elle autorisa la cité à élire elle-même son nouvel archevêque. Enfin, pas la cité proprement dite, plutôt le saint synode, mais à ce moment-là, Tavalisc exerçait une telle influence auprès des marchands et des masses que le clergé n'osa choisir personne d'autre. Apparemment, Tavalisc n'était pas le seul marqué à tout jamais par la vision du nouvel archevêque gisant dans une mare de sang. Après tout, la couardise des hommes d'Église était proverbiale.

Moins d'un mois plus tard, Tavalisc montait sur le Saint-Siège de Rorne. Il fut le plus populaire des archevêques que l'Église avait connus depuis mille ans. Silbur le haïssait, le clergé local le méprisait, et le Très-Saint avait tenté en vain de l'excommunier, mais les citoyens de Rorne l'adoraient. Il avait mis l'Église à genoux. Il était jeune, brillant, rebelle – un homme du peuple. Il grandit avec Rorne ; sa prospérité accompagna celle de la cité.

Des mois, des années, des décennies passèrent. Rorne s'affirma

comme la plus grande cité commerçante des Terres connues et Tavalisc comme le plus influent de tous les chefs religieux. Son pouvoir était incommensurable, son influence faisait trembler Silbur. Nul n'osait s'attaquer à lui, ni le Très-Saint, ni même le vieux duc en personne. Chef officieux de l'Église dans l'est, il régnait sans partage sur sa cité d'adoption.

Tavalisc posa la main sur les manuscrits de Rapascus. Il ne pouvait se fier à personne pour les déménager. Leur découverte le détruirait. Toutes ses théories provocantes, ses éclairs de génie, sa réinvention subtile de l'Église : rien ne venait de lui. Et ces documents à eux seuls suffisaient à le prouver.

Tavalisc traîna le coffre à travers la pièce et entreprit ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps. Prenant un parchemin au hasard, il le jeta au feu. Le matériau craqua, s'enflamma et noircit aussitôt, en dégageant un mince filet de fumée âcre. Il en brûla encore un autre, puis un troisième. Bientôt, un feu d'enfer flambait dans la cheminée. Spectacle réconfortant, à tout le moins ; désormais, Baralis et lui seraient les seuls à jamais connaître la vérité.

Melli était recroquevillée dans un coin. Elle avait deux couvertures pour se tenir chaud, mais cela suffisait à peine – même ainsi, après que Kylock eut ordonné à madame Gralle de fermer les volets et de suspendre d'épais rideaux de velours pour éloigner les courants d'air. Pas de feu, cependant. En soi, c'était révélateur. Kylock craignait manifestement de la voir mettre le feu au palais – ou tenter de le brûler. Et il avait raison : elle le ferait.

Melli n'était pas certaine d'apprécier les améliorations apportées à son confort. Volets fermés, la lumière ne s'infiltrait plus que par bandes chiches, striant la chambre comme le ruban de délimitation d'une lice. Melli avait développé une certaine superstition concernant les lignes qui se déplaçaient lentement, et elle ne les franchissait jamais. L'enfermement était visiblement en train de la rendre folle. Ne pas franchir les lignes, en vérité !

Le problème lorsqu'il n'y avait rien à faire, c'est que de minuscules détails s'insinuaient peu à peu dans votre esprit, jusqu'à l'obsession. Ces nouveaux rideaux, par exemple. Melli aurait juré qu'il s'agissait de ceux accrochés auparavant dans la chambre à coucher du duc. Sa nuit de noces avait été pour elle l'une des rares occasions de se trouver dans cette chambre, mais elle se rappelait souvent ce genre de détails insignifiants. Étrange de penser que, alors qu'on lui agitait un couteau sous le nez, elle avait promené son regard sur le mobilier. Ma foi, il fallait bien le tourner quelque part, et mieux valait regarder les rideaux que le couteau. De toute façon, le principal était qu'elle crût reconnaître ces rideaux et qu'il s'agissait maintenant de déterminer s'ils constituaient un bon ou un mauvais présage.

Le duc était mort devant ces rideaux, mais elle, en revanche, avait survécu. Melli savait désormais qu'elle n'avait jamais été éprise du duc ; flattée par ses attentions, oui, impressionnée par son pouvoir, entraînée malgré elle par la seule force de sa volonté. Elle voulait désespérément être aimée pour elle-même, et, à l'instant où elle avait cru l'être, elle avait succombé comme une pucelle languissante. Elle n'avait aucune expérience de l'amour, rien sur quoi fonder son jugement. Le duc avait été le premier à lui faire la cour. Il lui offrait des cadeaux exotiques et flatteurs, lui remplissait la tête d'éloges, louait son esprit de repartie et reconnaissait son intelligence en lui

promettant de faire d'elle son égale. Tout cela de la part de l'homme le plus puissant du Nord. La vanité de Melli avait été plus que flattée – conquise.

Elle n'avait pas aimé le duc, mais la *vision* qu'il avait d'elle.

Ses sentiments envers Taol avaient tout remis en perspective. Quand vous aimiez sincèrement quelqu'un, son absence vous laissait moins une impression de vide que d'insupportable déchirement. La mort du duc lui avait causé un choc, rien de plus ; elle l'avait laissée froide, effrayée, abasourdie. Melli n'avait pratiquement pas pensé à lui durant tous ces mois, et sans ces rideaux de velours vert, elle ne serait pas en train de le faire à présent.

Elle haussa les épaules. Peut-être avait-elle le cœur dur, mais après avoir subi quatre mois d'emprisonnement, de persécutions et d'abus, elle inclinait à penser que son époux s'en était sorti à bon compte.

Les rideaux *constituaient* un bon présage, décida-t-elle. Ils n'étaient pas rouges, une véritable bénédiction en soi, mais plus important encore, c'était eux que la brise avait soulevés quand Taol avait accouru à son secours. Avec de la chance, peut-être se soulèveraient-ils de nouveau.

Non pas quelle eût l'intention de s'en remettre à la chance. Melli se leva. Ses genoux craquèrent comme ceux d'une vieille femme et son dos protesta comme un vieil homme. Le moindre mouvement de son corps alourdi par la grossesse constituait un défi à sa colonne vertébrale, ses articulations, ses hanches. Les chevilles gonflées, le ventre en coupe, Melli se transporta jusqu'à sa cachette secrète. Elle franchit deux lignes par pur esprit de contradiction et s'arrêta le temps de coller prudemment son oreille à la porte.

Sa récolte, ainsi que Melli se plaisait à l'appeler, était dissimulée dans l'espace entre le grand coffre à linge et le mur. Elle avait commencé par le gant gauche de madame Gralle puis avait grossi pour inclure désormais un deuxième gant gauche – à porter au crédit de Kylock, celui-ci –, un gobelet en verre, une chandelle, un ceinturon avec sa boucle et une poignée de vieux os. Melli n'était pas totalement certaine que tous ces trésors se révéleraient utiles, mais elle les chérissait tout de même. Une fois retourné, le gant gauche de Kylock pourrait convenir à sa main droite ; le ceinturon pourrait servir à attacher quelqu'un ; la chandelle lui posait un problème – elle n'avait rien pour l'allumer – mais le gobelet ne demandait qu'à devenir une arme.

Il était facile de se procurer des objets. Le secret consistait à les pousser discrètement hors de vue pendant que l'attention de l'autre personne était occupée ailleurs. Kylock comme madame Gralle mettaient tous deux un point d'honneur à inspecter la pièce avant de

partir, afin de vérifier qu'ils n'oublieraient rien. Mais s'ils ne voyaient rien... Après tout, on ne pouvait demander à un roi de se rappeler d'une chandelle ou d'un verre.

La seule chose qui manquait encore à Melli était un couteau. Kylock en portait toujours un à la hanche, mais ne l'avait encore jamais tiré : contre elle, il préférait recourir à la cire chaude ou à une corde fine. Elle devrait peut-être trouver un moyen de le provoquer pour l'inciter à sortir sa lame – soit cela, soit la lui dérober discrètement à même la hanche. Quoi qu'elle fit, elle allait devoir agir bientôt. Pour autant quelle pût en juger, elle approchait de son dernier mois de grossesse et à la manière dont son ventre gonflait, elle doutait d'être capable de traverser la pièce, encore moins de s'échapper du palais, lorsqu'elle en serait aux toutes dernières semaines.

Melli rangea sa collection dans sa cachette, prenant soin de replacer le coffre exactement dans la même position. Madame Gralle ne tarderait plus, et ses yeux de chat affamé ne laissaient pas échapper le moindre détail.

Regagnant son coin, Melli s'enveloppa de nouveau dans les couvertures. Elle s'évaderait bientôt – très bientôt.

Les conditions extérieures se dégradèrent progressivement à mesure qu'ils s'éloignaient de Maries, d'abord en chevauchant vers l'ouest, puis en remontant vers le nord. Le vent commença par charrier des moutons à travers le ciel, puis les moutons se regroupèrent en nuées d'orage. À la mi-journée, il faisait plus sombre qu'en pleine nuit, il pleuvait à verse, le sol détrempé s'était changé en boue et l'air les cinglait au visage avec la violence d'une tempête.

Les chevaux étaient malheureux ; les cavaliers aussi. Habits trempés, nourriture mouillée, pas de feu pour la nuit, pas de repos, rien.

Le terrain en lui-même ne présentait guère de difficulté. Plat ou faiblement vallonné, il se composait surtout de terres agricoles : pâturages, prairies et autres champs labourés bordés d'arbres et d'arbustes ou de collines basses herbeuses. La pluie faisait briller et verdoyer le paysage, qui prenait des allures printanières.

Au fil des jours, le temps se rafraîchit et Taol réalisa que le printemps n'était qu'une illusion. Le voyage s'avéra éprouvant, surtout pour Chipeur ; le jeune voleur avait pris froid et passait le plus clair de son temps à dormir en croupe derrière Taol. Ce dernier avait beau savoir qu'il menait ses compagnons rudement, il ne pouvait se résoudre à ralentir.

Ralentir lui aurait donné trop de temps pour réfléchir, pour méditer sur ce que Gravaïn lui avait dit dans cette taverne sordide de Maries. Taol aurait voulu que cette conversation n'eût jamais eu lieu,

qu'il n'eût jamais appris la vérité au sujet de Tyren. Mais il était trop tard. De sorte qu'il n'avait plus qu'à chevaucher à corps perdu pour créer l'illusion que cette affaire appartenait à son passé.

Cela devenait de plus en plus ardu, cependant. Chaque pas de sa monture le rapprochait un peu plus de Valdis. Ils chevauchaient sous son ombre, désormais ; Taol sentait sa présence sur sa gauche, comme la chaleur d'un feu. Ils se trouvaient peut-être à cinquante lieues au sud-est de la cité. La seule chose qui les en séparait était l'épaisse forêt de Gandt, dont Taol se souvenait bien. Il s'était entraîné, battu sous ses frondaisons ; il y avait chassé le jour et s'y était orienté aux étoiles la nuit. Il s'y était saoulé plus d'une fois, également. Gravaïn et lui prenaient des paris sur celui qui boirait le plus. Gravaïn l'emportait toujours. Il l'emportait dans tous les domaines, sauf à l'épée, où Taol le battait à plate couture.

C'était le bon temps. La rivalité était féroce sans jamais se teinter d'amertume. Ils combattaient durement, mais sans rancune, et les amitiés étaient longues à se former mais dureraient à jamais. Pardessus tout, il y avait Tyren : père, mentor, héros et dieu. Il était l'idéal auquel ils aspiraient tous, l'homme qu'ils désiraient le plus impressionner. Taol aurait fait n'importe quoi pour lui. Il lui aurait donné sa vie.

Et il s'apercevait maintenant qu'il lui avait donné son âme.

Pendant toutes ces années, il s'était imaginé que Tyren l'avait sauvé alors qu'en réalité, l'autre l'avait acheté et vendu. L'image la plus précieuse, la plus durable de toute son existence avait volé en éclats, laissant derrière elle un vide dangereux que la colère venait combler.

Les six dernières années de sa vie reposaient sur un mensonge que Tyren avait orchestré depuis le début.

« Taol ! lança Jack. Arrêtons-nous. Chipeur a l'air mal en point. »

Taol jeta un coup d'œil au nord-ouest, rechignant à faire halte aussi près de Valdis. « Cinq minutes seulement, cria-t-il en tirant sur ses rênes. Ensuite, nous repartirons. »

Jack prit un air renfrogné. Il avait beaucoup changé depuis Larne. Il était devenu plus sûr de lui, plus agressif, moins enclin à suivre et davantage à mener.

Ils s'arrêtèrent près d'un petit bosquet. À l'est s'étendaient des champs, à l'ouest, la masse sombre et interminable de la forêt de Gandt. Il ne pleuvait pas, mais une averse était tombée quelques minutes plus tôt et la végétation était humide et ruisselante.

Jack souleva Chipeur et le fit descendre de cheval. Après avoir déroulé son sac de couchage, il lui conseilla de se reposer puis se tourna vers Taol. « Par ici », siffla-t-il en indiquant un endroit d'où le gamin ne les entendrait pas.

Taol bondit de sa selle et se prépara au conflit.

« Ce rythme est trop dur pour le petit, commença Jack.

— Tu veux dire trop dur pour toi. »

Jack le dévisagea durement. « Que t'est-il arrivé à Maries ?

— Ce ne sont pas tes affaires, Jack.

— Ce sont mes affaires quand nous sommes levés à l'aube tous les matins et chevauchons bien après le coucher du soleil tous les soirs. Je suis aussi impatient que toi d'arriver à Brennes, mais pas ainsi. Chipeur a besoin de repos. Il a besoin d'un bon lit et d'un repas chaud. Je propose que nous passions la nuit dans le prochain village que nous verrons. Si Melli est encore en vie, elle tiendra un jour de plus. Et si elle est morte, rien ne sert de nous presser. »

Cette froide évaluation de la situation déplut à Taol. « Qui es-tu pour décider...

— Je suis celui qui devra affronter Baralis et Kylock. Pas toi, Taol. Moi.

— Et qui t'ouvrira le chemin ? » Taol tremblait désormais. « Ou t'attends-tu à ce que les gardes déposent les armes à la minute où tu entreras au palais ?

— Je m'attends à ce que tu sois à mes côtés, Taol. »

L'expression de Jack dissipa d'un coup la colère du chevalier.

Certaines choses étaient trop importantes pour constituer des sujets de discorde. Se passant la main dans les cheveux, Taol inspira profondément. « Je suis désolé, Jack. Tu as raison, tout se bouscule dans ma tête depuis Maries. J'ai rencontré un vieil ami, là-bas, et il m'a dit que quelqu'un... » Taol eut du mal à trouver les mots. « Une personne qui comptait beaucoup pour moi m'avait menti.

— Tyren ? »

Soit Jack était très perspicace, soit il avait discuté avec Chipeur. « Oui, Tyren.

— Les gens mentent tout le temps, Taol, déclara Jack avec une pointe d'amertume. Tout le temps, et pour toutes sortes de raisons. »

Taol acquiesça lentement. Son compagnon avait raison.

Le vent forçait soudain. Il venait de l'ouest, et pendant un instant, Taol crut entendre un son aigu, comme un cri, qui disparut avant que le chevalier ait pu mettre un nom dessus. « En route, dit-il. Tâchons de trouver un village. »

Jack n'émit pas d'objection. Taol supposa qu'il n'était pas seul à avoir entendu ce son.

Protestant avec chaleur en dépit de son rhume, Chipeur fut hissé sur le cheval de Taol. Jack lui rattacha rapidement son sac de couchage, puis ils reprirent le sentier de vaches en direction du nord.

D'un accord tacite, Jack et Taol firent presser le pas à leurs montures. Bientôt, ils trottaient le long de la piste étroite, la tête

frôlant les branches nues, faisant voler la boue dans leur sillage. Taol restait concentré, attentif au moindre son. Deux oies s'envolèrent bruyamment sur leur passage, un chien solitaire aboya quelque part, de l'autre côté de la colline ; puis la pluie se mit à tomber, occultant tout le reste.

Taol était nerveux. Ils progressaient sur une piste descendante, sinueuse, d'où la vue ne portait pas très loin. Plus ils avançaient, plus la masse sombre de la forêt de Gandt se rapprochait ; elle se tendait vers la piste, comme pour mieux se refermer sur eux. Taol lança sa monture au galop.

Il crut d'abord que c'était Jack qu'il entendait derrière lui, mais le grondement de sabots devint trop complexe pour un seul cheval. De coin de l'œil, il repéra une forme en mouvement qui émergeait rapidement de la forêt.

« Accroche-toi, Chipeur », cria-t-il. Puis, à Jack : « Prends à l'est à mon signal. » Il talonna son hongre et lui rendit les rênes.

D'autres formes se joignirent à la première. Elles sortaient de la forêt au grand galop, coupant en oblique en direction de la piste. Taol reconnut leurs couleurs : jaune et noir. C'était des chevaliers, et ils tentaient de leur couper la route.

Considérant leurs chevaux plus frais, spécialement dressés, ils avaient toutes les chances d'y parvenir. Taol savait que sa propre monture ne tiendrait pas longtemps. Avec deux personnes sur le dos et une semaine de voyage dans les pattes, le pauvre vieux hongre devait être à bout de forces.

Les cavaliers galopaient désormais parallèlement à la piste. Taol distinguait leurs visages, mais c'était sur leurs armes que s'arrêta son regard. Ils portaient des épieux à triple tranchant. Taol avait appris à manier une telle arme ; il savait exactement quel genre de dégâts elle occasionnait. La lame à double tranchant rentrait en premier, puis les barbillons s'enfonçaient à sa suite. Lorsqu'on la retirait, l'arme pouvait déchirer un homme en deux.

Taol reporta son regard vers l'avant. Un peu plus loin, la piste formait un coude vers l'ouest. En la suivant, Jack et lui se jetteraient droit dans les griffes des chevaliers. Il était trop tôt pour bifurquer vers l'est, cependant. Mieux valait attendre le tout dernier moment. Taol risqua un second coup d'œil en direction des cavaliers. Ils chevauchaient tête nue, mais on apercevait le scintillement du métal sous leurs couleurs. Ils portaient des cuirasses et des cottes de mailles. Combattre était hors de question – Jack et lui n'auraient pas eu la moindre chance.

Le coude arrivait vite. Taol vit les chevaliers commencer à rassembler leurs rênes. Il compta – *un, deux... trois* – puis cria : « Maintenant, Jack. *Maintenant !* »

Taol tira sur la rêne droite, braquant sa monture vers l'est. Les doigts de Chipeur s'enfoncèrent dans son flanc tandis que l'animal modifiait sa trajectoire en pleine foulée. La piste était bordée par un fossé ; le hongre eut à peine un pas d'élan avant de bondir pardessus. Il se reçut dans le fond bourbeux, lutta pour rester debout ; le cheval de Jack franchit l'obstacle avec aisance et prit de l'avance dans le champ labouré. Derrière lui, Taol entendit les chevaliers se crier des consignes, abandonnant l'idée de leur barrer la route pour engager la poursuite.

Taol guida son cheval le long du fossé jusqu'à un endroit où une pente moins raide lui permit d'en sortir et de s'enfoncer dans le champ. Jack galopait déjà loin devant, en direction d'un petit bois de l'autre côté de la haie. La pluie avait cessé mais le champ était gorgé d'eau, avec de longues flaques entre les sillons. L'eau rendait le hongre nerveux ; c'était un cheval de la ville, peu habitué à la campagne, et bien que Taol l'encourageât à foncer droit dans les flaques, il préférait les sauter.

Les chevaliers gagnaient du terrain.

Leurs montures à œillères étaient entraînées à la poursuite et spécialement élevées pour leur vitesse. En basculant la tête en arrière, Taol vit que tous ne l'avaient pas suivi : certains avaient obliqué au nord, tandis que d'autres avaient fait halte. Taol retint son souffle. Les hommes qui s'étaient arrêtés mettaient pied à terre. Des archers.

Taol se mit aussitôt à faire galoper sa monture en zigzags. Cela le ralentissait, mais il préférait recevoir un coup de lance dans le ventre que risquer de voir Chipeur prendre une flèche dans le dos. Jack se trouvait trop loin pour être prévenu, mais pas suffisamment pour échapper à un bon tireur. Il avait presque atteint le bosquet maintenant – s'il parvenait à l'atteindre, il serait sauvé.

Une flèche siffla près du genou de Taol. Ils visaient bas – trop bas pour toucher le cavalier. Taol releva les yeux juste à temps pour voir le cheval de Jack s'écrouler sous lui. Jack fut projeté en avant, tête la première dans la haie.

En cet instant, Taol réalisa que les chevaliers ne cherchaient pas à les tuer mais à les capturer. Les archers de Valdis étaient les meilleurs des Terres connues ; ils n'atteignaient pas la monture au lieu de son cavalier par hasard. Quant aux épieux à triple tranchant,

ils étaient de taille à stopper un cheval en pleine course. Pour un homme, des armes plus légères auraient suffi.

« Chipeur, cria Taol, lève ta main gauche bien haut. » Ils ne distanceraient pas leurs poursuivants. Jack avait roulé à terre, et le hongre ne tiendrait plus longtemps ; ce n'était qu'une question de minutes avant qu'ils fussent capturés. Mieux valait se rendre maintenant, alors que seul Jack était tombé, plutôt que continuer à

fuir au risque de se prendre une flèche ou de se briser les os dans une mauvaise chute. Il valait mieux arrêter les frais.

Chipeur s'exécuta, et Taol ralentit graduellement sa monture. Il savait que les chevaliers cesseraient de tirer en voyant le signal : le code de l'honneur de Valdis prévaudrait. Il se tourna face à ses poursuivants. Quatre d'entre eux se portèrent à sa rencontre.

« Descendez du cheval. Maintenant ! » ordonna l'homme de tête.

Taol chercha la main de Chipeur et la pressa. « Tout ira bien, lui murmura-t-il. Sautant dans la boue, il aida Chipeur à descendre du hongre. Le corps du gamin était raide et glacé.

Les chevaliers rangèrent leurs épieux. L'un d'eux s'avança pour les délester de leurs armes.

Les deux cavaliers qui avaient pris au nord se dirigeaient vers Jack. Taol n'avait aucun moyen de savoir si Jack préparait quoi que ce soit. « Jack, cria-t-il, je me suis rendu. Sors en paix. » Taol avait vu de quoi le jeune homme était capable, et ce n'était pas le moment de rejouer Larne. Ces chevaliers se comportaient honorablement et seraient traités de même.

Taol surveilla la haie. Il vit les cavaliers s'approcher, les entendit crier, puis aperçut Jack qui émergeait lentement des buissons. Le visage en sang, celui-ci boitillait, mais il avait croisé les mains au-dessus de sa tête. Bon ! Il avait entendu et compris l'avertissement. Pas de sorcellerie ; pas contre les chevaliers.

Taol regarda brièvement Jack, rassuré de voir qu'il n'avait rien de grave, puis pivota face à celui qui commandait. « *Es nil hesrl* », dit-il : « Je suis sans valeur. » C'était le salut traditionnel de Valdis, et d'une certaine manière, en dépit de tout – malgré la trahison de Tyren et le déclin de la chevalerie –, cela paraissait approprié. Ces hommes étaient ses frères.

Le chef parut surpris d'entendre ces mots. Il jeta un coup d'œil à ses compagnons avant de répondre. « Je ne suis pas ton juge, Taol des Basses Terres, dit-il. Tyren réclame ce privilège à Brennes. »

Skaythe regarda s'éloigner le groupe. Dix chevaliers, dont quatre archers, trois otages, treize chevaux, deux mules et suffisamment de provisions pour chevaucher d'une traite jusqu'à Brennes.

Ainsi donc, Baralis ne s'en était pas remis uniquement à lui.

Skaythe remisa son arme dans son carquois. La pluie ne l'avait pas arrangée ; elle aurait besoin d'être cirée et retendue. Un bon tir à cette distance, avec une corde mouillée et l'air chargé d'humidité, serait pratiquement impossible. Les archers de Valdis n'étaient pas meilleurs que lui – seulement beaucoup plus près.

La scène avait été intéressante à suivre. Elle lui avait enseigné quelque chose sur sa cible. Taol n'était pas stupide ; il savait quand

s'avouer vaincu. Les chevaliers étaient plus rapides et plus nombreux, son ami à terre et sa propre monture à deux doigts de s'effondrer. L'homme n'avait rien d'un imbécile prêt à jouer sans réfléchir au héros. Skaythe secoua la tête. Les héros ne broyaient pas la cervelle de leurs adversaires lorsqu'ils n'étaient plus en mesure de se battre. Ils ne continuaient pas à les rouer de coups longtemps après la fin du combat. Et ils ne tuaient pas par manque de contrôle.

Blayze était mort de la main de Taol. C'avait été une mort inutile, que Skaythe avait la ferme intention de venger.

Après le duel sur les falaises au nord de Toulay, il avait mis deux semaines à guérir de sa blessure. Il avait trouvé une vieille femme dans un petit village pour s'en occuper. Il avait perdu beaucoup de sang, la flèche avait touché l'omoplate et il avait subi quelques dégâts musculaires. La vieille l'avait recousu proprement mais sans nettoyer son couteau, et l'infection s'était installée. Il avait perdu une semaine à cause de la fièvre, plus une deuxième à se rétablir. Quand il avait enfin pu remonter en selle, il fut contraint de chevaucher lentement, en multipliant les haltes. Il finit par atteindre Rorne mais sans parvenir à retrouver la trace du chevalier ou de ses compagnons. En posant des questions sur le port, il apprit qu'ils avaient embarqué pour Maries deux jours plus tôt. Il les suivit promptement.

La semaine de traversée fut salutaire pour Skaythe. Elle lui donna enfin l'occasion de récupérer. Une raideur s'était installée dans son épaule lors du trajet jusqu'à Rorne, et le bateau lui donna le temps de recouvrer un peu de souplesse. Grâce à des exercices et des massages, il étendit progressivement le champ de ses mouvements. Le temps qu'ils atteignent Maries, il avait retrouvé suffisamment de force dans l'épaule pour bander un arc.

Durant le voyage vers le nord, il avait effectué quelques tirs d'entraînement. Il avait perdu en distance comme en précision mais restait encore capable de surpasser les meilleurs archers de Valdis. Quelques semaines de repos lui auraient permis de récupérer tous ses moyens. Le problème, c'était le voyage. Le chevalier avait imposé un train d'enfer à partir de Maries, et Skaythe avait dû chevaucher encore plus vite pour le rattraper. Les longues heures passées en selle, combinées aux averses subites et au vent mordant, avaient relancé le processus de raidissement.

Encore quelques semaines dans ces conditions et son épaule serait revenue à son état normal. Mais Skaythe n'avait pas le choix – moins que jamais. Il devait suivre Taol. Le chevalier lui appartenait, et il ne laisserait personne le tuer à sa place.

Skaythe grimpa en selle. Ce n'était peut-être pas une mauvaise chose que Taol eût été capturé. Cela lui ferait ralentir l'allure et le rendrait plus facile à pister. Plus question de lui envoyer des flèches

d'avertissement, toutefois. Avec quatre archers dans le groupe, Skaythe n'avait aucunement l'intention de trahir sa présence. Il talonna son cheval. La prochaine fois qu'il tirerait sur Taol, ce serait sans s'annoncer.

Taol s'adossa à l'arbre contre lequel on l'avait ficelé. Jetant un coup d'œil vers Jack, il siffla : « Ça va ? »

Jack hocha la tête. « J'ai le crâne en compote, mais je commence à avoir l'habitude, maintenant. »

Il faisait nuit. Ils avaient chevauché au nord toute la journée. Avec une main attachée dans le dos et les deux pieds liés aux étriers, se tenir en selle n'avait rien de facile. Chipecur était beaucoup mieux loti sur le dos d'une mule.

Les chevaliers venaient de dresser le camp. Ils étaient bien organisés. Il ne leur fallut que quelques minutes pour allumer un feu puis mettre de la bière et de la bouillie de viande séchée à chauffer. Les chevaux avaient été nourris, abreuvés et brossés. Des sentinelles faisaient le tour du camp, l'arc en main, prêtes à abattre tout intrus ou un éventuel gibier. On avait rempli les gourdes, desserré les cuirasses, massé les muscles et fait circuler un peu de cognac de main en main. On s'était même occupé des captifs. La blessure de Jack avait été examinée, Chipecur avait reçu une tisane pour son rhume et on avait défait leurs liens avant de les rattacher, soigneusement, à trois arbres séparés. Plus tard, on leur apporterait à manger.

Taol avait suivi toute cette activité avec une certaine admiration. Ces hommes travaillaient bien ensemble. Ils remplissaient leurs tâches respectives sans qu'il fût besoin d'ordres, efficacement, mais non sans camaraderie, et en comptant beaucoup les uns sur les autres. Taol reconnut deux d'entre eux. Andris, qui semblait être le lieutenant du chef, arborait un cercle de moins que lui à Valdis, et Borlin, l'un des quatre archers et le plus âgé du groupe, avait été le premier à lui enseigner le tir à l'arc.

C'est Borlin qui s'avavançait vers eux à présent : trapu, petit pour un chevalier, avec des bras aussi épais que ses cuisses et un sourire de vétéran qui s'étalait sur son visage veiné de bleu. Il agita un doigt rendu calleux par la corde de l'arc. « Pas de messes basses entre les prisonniers. Tu connais la règle, Taol.

— Je m'assurais juste que tu t'en souvenais encore, Borlin. Après tout, ça fait plus de trente ans que tu l'as apprise.

— Tu me traites de vieillard, gamin ?

— Tu n'es pas né de la dernière couvée, pour sûr. »

Le rire de Borlin ranima de bons souvenirs chez Taol : ce gargouillement grave était une sorte de phénomène, à Valdis. Les gens avaient coutume de le décrire comme le son d'un tonneau rempli de

pierres qui dévalerait une colline.

« Tu t'es fichu dans un sacré pétrin, pas vrai, Taol ? dit-il. On raconte que tu as assassiné Catherine de Brennes.

— On raconte que les chevaliers ont assisté sans rien faire à des massacres de femmes et d'enfants en Halcus. »

Le visage de Borlin durcit en un instant. « Tu n'étais pas là, Taol.

— Non, mais un de mes amis y était – un brave homme, qui n'y tenait plus. Il est descendu dans le Sud et s'est embarqué pour Leïss.

— Un déserteur.

— Non, dit Taol en secouant la tête. Pas un déserteur. Un homme qui n'a pas oublié ce que Valdis défendait autrefois. »

Borlin se détourna et commença à s'éloigner.

« Est-ce ainsi que tu parviens à vivre avec, Borlin ? lui lança Taol. En détournant la tête ? »

Taol tira sur ses liens. Il tremblait, et dans son dos, ses mains se crispaient en poings. Quelques chevaliers le regardaient fixement.

« Pourquoi leur dire tout ça ? chuchota Jack.

— Parce qu'il faut que ce soit dit. Ce sont des hommes bons qui suivent un mauvais chef, et au fond de leur cœur, ils le savent, mais personne n'ose le clamer à voix haute. » Les pensées de Taol le ramenèrent à Gravain. Peut-être aurait-ce été préférable qu'il ne s'embarquât pas pour Leïss : les chevaliers l'auraient écouté, lui ; il n'était pas un paria ni un meurtrier présumé.

« Tyren n'est certainement pas seul en cause, dit Jack. Il a bien trouvé des chevaliers pour exécuter ses ordres. »

Taol secoua la tête. « Tu ne comprends pas. Les chevaliers sont tenus par serment d'obéir à Tyren. Bons ou mauvais, peu importe, ils n'ont pas le choix. Désobéir équivaldrait à briser leur serment. La plupart des chevaliers préféreraient mourir que de faire cela. » Malgré tous ses efforts, Taol ne put gommer complètement l'amertume dans sa voix. Il avait brisé son propre serment devant toute la cité de Brennes.

Jack le dévisagea longuement d'un air songeur, puis dit : « D'après le chevalier qui m'a détaché de cheval, les forces de Kylock se seraient remises en route. Elles marcheraient sur Ness, cette fois-ci. »

Taol relâcha son souffle. Jack avait raison : le moment semblait bien choisi pour changer de sujet. Avec effort, il tourna son attention sur la question de Kylock. « Il n'a pas perdu de temps.

— Nous n'en avons pas les moyens nous non plus. Il faut nous échapper...

— Non. » Le mot jaillit avant que Jack eût fini de parler. « Inutile de nous évader pour l'instant. Nous remontons vers le nord. Les chevaliers vont bon train. Nous pouvons nous permettre d'attendre quelques jours. »

Jack lui jeta un regard dur. « Qu'as-tu en tête, Taol ? Pourquoi m'avoir interdit de tenter quoi que ce soit dans le champ ? »

— Je ne voulais pas te voir recourir à la sorcellerie contre ces hommes, Jack. Ils ne le méritent pas.

— Pas plus que ne le méritaient les prophètes. »

Taol se laissa glisser le long du tronc. Il n'avait aucune réponse à donner à cela. Jack était concentré sur ce qu'il avait à faire, ce dont le chevalier se réjouissait. Mais il y avait autre chose en jeu, une chose qui ne concernait aucunement Jack mais avait tout à voir avec lui seul. Il restait Taol, chevalier de Valdis, et aucun serment, aucun reniement ou aucun déshonneur ne pourrait jamais changer cela. Il porterait ses cercles toute sa vie.

Tyren contraignait les chevaliers à un choix abominable : soit demeurer dans la chevalerie et faire office de mercenaires auprès de Kylock, soit désertre comme des lâches, dans le secret et la honte. Pour des hommes qui plaçaient l'honneur et la loyauté au-dessus de tout, la décision était difficile. Ils se damnaient quoi qu'ils fissent.

Taol regarda les chevaliers se rassembler autour du feu de camp. Ils s'asseyaient par terre, se versaient des coupes de bière aux épices, échangeaient des plaisanteries, déroulaient leurs sacs de couchage pour la nuit. L'un d'eux se mit à fredonner un air, un autre à reprendre ses cuirs. Des hommes bons qui suivaient un mauvais chef.

« Andris ! cria Taol au blond qui était en train de casser des branchages pour le feu. Approche et viens défaire mes liens. »

Il était temps de leur offrir un autre choix.

C'était le petit matin, une heure ou deux avant l'aube, et madame Gralle, déjà levée, se préparait discrètement à une petite opération de récupération.

Les quartiers des nobles de l'aile est du palais constituaient son terrain de chasse. Lieu sombre et funeste s'il en fût. Derrière ses portes closes, sur des tapis de soie infestés de rats, de véritables fortunes attendaient qui saurait les prendre.

Le roi Kylock – que Bore bénisse son âme noire – faisait empaler, décapiter et empoisonner de si nombreux nobles qu'il était impossible d'en tenir le compte. À moins de prendre des notes, bien sûr. Madame Gralle tapota sa poitrine osseuse, à l'endroit où un petit calepin relié rembourrait légèrement sa carcasse. « *Prends des notes, aimait à répéter son père, on ne sait jamais – ça peut toujours servir.* »

La mort était une grande libératrice de richesses. Et les assassinats sanglants et furtifs rendaient ces richesses encore plus accessibles. Souvent, les veuves n'avaient aucune certitude concernant la disparition de leur mari – un corps décapité qu'on retrouvait ventre à l'air à la surface du lac ressemblait à n'importe quel autre. Lorsqu'il n'y avait pas de corps à proprement parler, les enfants préféraient croire leur père emprisonné plutôt que mort, et lorsqu'on ne retrouvait que quelques draps tachés de sang, il était facile de considérer qu'un frère dévoyé avait simplement couché une autre pucelle dans son lit.

Ces assassinats faisaient beaucoup de bruit, mais personne n'avait de preuves. Kylock avait un vrai talent pour défigurer les cadavres. Il tranchait les doigts, les verrues, les marques de naissance, les doubles mentons, les cicatrices de bataille et les membres virils d'une taille hors du commun avec une maestria de chirurgien. Madame Gralle avait vu son roi à l'action : dans ces moments-là, Kylock entraînait en transe. Indifférent au reste du monde, il ne voyait plus que les corps devant lui et le fil de sa lame, tranchante comme un rasoir.

Il passait des heures dans les oubliettes du château, le regard vitreux, dague en main, remuant les lèvres sans proférer un son.

Saisie d'un frisson subit, madame Gralle resserra son châle autour de ses épaules. Ce petit geste fit naître une crampe dans son poignet gauche déformé, et elle relâcha bien vite l'étoffe. Depuis que Maybor lui avait brisé les os deux ans plus tôt, à Duvitt, elle avait du mal à

effectuer certains mouvements de la main ou du poignet. C'était gênant, mais pas insurmontable : fort heureusement, sa main droite – celle qui lui servait à rafler l'argent – demeurait plus habile que jamais.

Elle parvint bientôt devant la porte qu'elle cherchait. Poussant doucement le battant de bois couleur de miel, elle pénétra dans les appartements de messire Basserol, jadis proche conseiller du duc, désormais simple corps sans visage qui pourrissait dans une fosse. Quelques semaines plus tôt, il avait commis l'erreur de critiquer ouvertement Kylock – fustigeant sa décision de massacrer les troupes de Haute-Muraille – et avait été arrêté, torturé, puis tué. Ces jours-ci, de moins en moins de personne osaient s'opposer à ce roi notoirement instable. À la lueur de sa chandelle, tout juste suffisante pour faire scintiller les tapisseries de soie du défunt noble, madame Gralle eut un sourire de satisfaction. La folie de Kylock faisait ses affaires.

Elle entreprit rapidement d'entasser divers objets de valeur dans son grand sac de laine. Aussi fine que rapide, elle n'emportait rien de trop voyant : un gobelet par-ci, une tunique brodée par-là ; rien dont l'absence ne risquât d'attirer l'attention. La famille de messire Basserol n'était peut-être pas assurée de son sort pour l'instant, mais lorsqu'il aurait disparu depuis plus d'un mois, elle s'empresserait de le faire déclarer mort par l'Église et de se partager le butin.

Une fois le sac suffisamment lourd à son gré, madame Gralle sortit et se dirigea vers la chambre suivante sur sa liste.

Sa chère et stupide sœur, madame Tire-sous, revendait le fruit de ses larcins au marché. Malheureusement, le commerce de la chair avait subi un coup fatal après la défaite de l'armée de Haute-Muraille. Au soir de la bataille, tous les soldats présents en ville avaient succombé à une frénésie de viols ; la victoire leur faisait bouillir les sangs, et, faute de femmes ennemies à enlever, ils se tournèrent à la place vers les putains de Brennes. Pas un bordel ne fut épargné, pas une fille ne fut dédaignée, et tout cela sans verser le moindre sou ! Kylock n'était pas intervenu. Fidèle à sa réputation déplorable vis-à-vis des femmes, il laissa ses hommes s'adonner aux pires excès.

La situation ne s'était guère redressée depuis. Lorsque les hommes eurent compris qu'on ne leur dirait rien, ils prirent les femmes à volonté. Madame Tire-sous avait espéré une amélioration une fois l'armée de siège partie pour Ness, mais cela remontait déjà à deux semaines, et le chaos régnait toujours. Quiconque appartenait à l'armée de Kylock était libre d'agir comme bon lui semblait.

Pour ne rien arranger, on racontait que la cité grouillait maintenant d'espions et d'informateurs à la solde du roi. Tout le monde était soupçonné de dissension : les maîtres de guildes, les marchands, la petite et la grande noblesse. Les hommes avaient si peur

d'être accusés de trahison contre le roi qu'ils préféreraient s'enfermer chez eux le soir et discuter avec leur épouse. Une soirée ennuyeuse n'était rien comparée à la menace d'une pendaison publique.

Madame Gralle se souciait peu de ce qui pouvait se dérouler dans le monde extérieur. Elle faisait partie du palais, à présent. Elle en connaissait les moindres coins et recoins. Les serviteurs la redoutaient, les nobles la toisaient avec un dégoût prudent, Kylock et Baralis la traitaient comme si elle n'existait pas. Ce qui lui convenait à merveille. Elle était la reine de cette ruche.

Elle n'aurait pas besoin de recourir à son projet initial de chantage désormais. Elle gagnait fort bien sa vie grâce à ses excursions d'avant l'aube, et tant qu'elle saurait se rendre utile, rien ne l'empêcherait de continuer. Par ailleurs, faire chanter Baralis aurait été malavisé. Maintenant qu'elle le connaissait mieux, madame Gralle avait compris que si elle tentait d'utiliser contre lui ce qu'elle savait du meurtre du duc, il la tuerait sur place. Il avait beaucoup trop à perdre.

Elle s'approcha de la deuxième porte de la matinée, celle du très riche et désormais défunt chancelier, messire Gantry. Pourquoi risquer sa vie en pratiquant le chantage alors qu'il existait tant de manières plus sûres de s'enrichir ?

Elle était sur le point de tourner la poignée quand elle entendit un son de l'autre côté. Étrange, la veille encore elle avait vu Craupe emporter le corps de messire Gantry jusqu'au lac. Qui donc pouvait se trouver à l'intérieur ? Sa femme possédait ses propres appartements. Plaquant son oreille de chauve-souris contre le bois, madame Gralle retint sa respiration pour écouter.

Un vague grommèlement lui parvint. La voix ne lui était pas étrangère... madame Gralle aspira le bruit comme une sangsue siphonne le sang... c'était Craupe !

Elle ouvrit brusquement la porte. « Que fais-tu par ici, sombre crétin ? »

Craupe se tenait assis devant le bureau du grand seigneur. Une cage en bambou était posée à côté de lui et, perché sur son poignet, un oiseau vert vif au bec recourbé. Il prit une expression coupable. « Je venais nourrir l'oiseau, madame. Il doit avoir faim, maintenant qu'il est tout seul.

— Eh bien, ne reste pas ainsi à me regarder, aboya madame Gralle. Remets cette saleté verte dans sa cage et fiche le camp. »

L'oiseau poussa un cri sonore.

Craupe se leva et entreprit de réunir plusieurs petits objets posés sur le bureau, qu'il fourra dans une petite boîte peinte.

Madame Gralle s'avança et posa une main de propriétaire sur la boîte. « Laisse tout cela en place, espèce de gros voleur. Ces affaires ne sont pas à toi. »

Craupe devint aussitôt très agité. « Elles sont à moi, madame. Je le jure. » Il dégagea sa boîte et la serra contre sa poitrine. « Je le jure. »

Madame Gralle la lui arracha des mains. Quand Craupe voulut la lui reprendre, la boîte vola en l'air ; le couvercle tomba et le contenu se renversa sur le bureau. Craupe émit un petit gémissement et se précipita pour ramasser les objets répandus.

Nul n'avait l'œil plus prompt que madame Gralle. Avant même que Craupe n'eût atteint la boîte, elle avait déjà dressé l'inventaire visuel de son contenu : deux dents de lait, un bout de ficelle, un cocon de papillon, une mèche de cheveux liée par un ruban bleu, plusieurs morceaux d'ambre, quelques bijoux de pacotille et une vieille lettre cachetée à la cire.

Madame Gralle tendit la main vers la lettre. En se penchant, elle balaya les bijoux du regard. Trois chouettes en bronze pendaient au bout d'une chaînette en étain. Madame Gralle sentit son cœur se recroqueviller dans sa poitrine. De petits yeux en onyx, des becs peints en jaune, la chouette du milieu un peu plus grande que les deux autres : c'était le collier qu'elle avait offert à sa nièce cinq ans plus tôt. Celui que Corsella portait, madame Tire-sous était formelle, la nuit où elle avait disparu. Madame Gralle s'en souvenait parfaitement. Elle l'avait commandé elle-même, renonçant à l'or au profit du bronze en entendant le prix qu'en réclamait l'artisan.

Craupe voulut ramasser le collier.

Madame Gralle l'atteignit la première. « Où as-tu trouvé ça ? demanda-t-elle.

— C'est à moi.

— Oh, non. Maintenant, dis-moi où tu l'as trouvé. » Madame Gralle tremblait. Elle enroula la chaînette autour de son poing et l'agita devant Craupe. « Si tu ne me réponds pas tout de suite, je raconterai à tout le monde que je t'ai surpris à voler. On te mettra au cachot et tu y resteras toute ta vie. »

Ces paroles eurent un profond effet sur Craupe. Il se prit la tête entre les mains et se boucha les oreilles. « Non. Pas enfermer Craupe, marmonna-t-il en secouant la tête. Pas le cachot. »

Madame Gralle sentit la victoire à portée de main. « Si. On t'enfermera, puis on jettera la clef si profond que jamais plus tu ne verras le soleil. Et maintenant, dis-moi la vérité.

— Je ne l'ai pas volé », glapit Craupe. Il agitait furieusement la tête. « Le maître a dit que je pouvais le prendre. Je lui ai demandé, je le jure.

— *Suffit !* » cria madame Gralle. Les gémissements de la brute lui portaient sur les nerfs. « Si tu as reçu ce collier de Baralis – d'où ton maître le tenait-il ? »

Craupe cessa de geindre à l'instant où la question fut posée. « Je

ne sais pas. » Là-dessus, il pressa fermement ses lèvres l'une contre l'autre et baissa les yeux au sol.

« Hmm. » Madame Gralle le contempla un moment. Le gigantesque simplet s'était refermé comme une huître. Elle comprit qu'elle n'en tirerait plus rien ; il protégeait son maître. « Très bien, dit-elle. Va-t'en, et emporte ton bric-à-brac avec toi. »

Craupe se hâta de ranger le reste de ses affaires dans sa boîte. L'oiseau vert était en train de passer la tête derrière un beau rideau de soie verte ; le serviteur le souleva délicatement et le remit dans sa cage.

« Si tu veux pouvoir revenir donner à manger à cette bestiole, l'avertit madame Gralle, tu as intérêt à ne pas mentionner cette petite discussion à ton maître. C'est compris ? »

Craupe acquiesça et partit.

Aussitôt après son départ, madame Gralle porta le collier à ses lèvres et l'embrassa. Des larmes amères coulèrent le long de ses joues. Craupe le tenait de son maître, qui l'avait pris au cou de Corsella. Dans l'esprit de madame Gralle, cela ne pouvait signifier qu'une seule chose : Baralis avait éliminé sa nièce.

« Tyren a vendu mes services, exactement comme il vend les vôtres. Cinq cents pièces d'or.

— Pourquoi devrions-nous te croire, Taol ? demanda Crayne, le chef. Toi qui as renié tes vœux, puis assassiné Catherine de Brennes ?

— Qui avait le plus à gagner dans le meurtre de Catherine ? fit observer Jack, intervenant pour la première fois. Kylock, voilà qui. Taol n'a pas gagné une armée, il n'a pas gagné une cité. Et il n'aurait pas empoisonné Catherine de toute façon. Vous le savez tous – le poison est une arme de lâche. Et je défie quiconque ici de traiter Taol de lâche. »

Un silence suivit ces mots. Du coin de l'œil, Jack vit Taol sur le point de reprendre la parole et, d'un petit geste de la main, lui fit signe de se taire. Que les chevaliers méditent un peu ce qu'il venait de dire.

Lentement, les hommes commencèrent à s'éloigner du feu de camp. L'expression de leurs visages était difficile à déchiffrer dans la pâle lueur de l'aube. Leurs mouvements restaient sobres. Personne ne prononça un mot.

Ils remontaient vers le nord avec les chevaliers depuis huit jours maintenant. Chaque fois qu'ils faisaient halte – pour remplir les outres, laisser reposer les chevaux, abattre du gibier ou dormir –, Taol reprenait son travail de sape, érodant lentement l'autorité de Tyren. Il avait d'abord commencé de façon subtile, en leur demandant quel rôle chacun d'entre eux avait joué dans la conquête du Halcus, en

mentionnant le déclin de la réputation de Valdis, puis en soulignant le nombre croissant des cas de désertions. Au début, ils s'étaient contentés de l'ignorer, mais au fil des jours, Taol poussait la provocation de plus en plus loin. Ce soir, en leur racontant comment Tyren avait forcé Bevlin à payer pour obtenir l'aide de la chevalerie, Taol avait enfin dit quelque chose qu'ils ne pouvaient ignorer.

« Donne-leur du temps, Taol, dit Jack quand les chevaliers se furent éloignés. Tu ne les feras pas changer d'opinion si vite. Ils suivent Tyren depuis trop longtemps pour être convertis en une nuit. »

Les yeux bleus de Taol étaient inhabituellement sombres. « Je dois essayer, Jack. Je dois les amener à regarder la vérité en face. »

Il y avait dans sa voix une dureté qui attrista Jack. « Pourquoi est-ce tellement important ? Nous n'avons pas besoin de ces hommes. Nous pouvons nous échapper dès ce soir – toi, moi et Chipeur » Taol secoua la tête. « Non, Jack. Je ne veux pas trahir leur confiance. Ils nous ont bien traités – ils nous laissent chevaucher librement durant la journée et dormir sans attaches pendant la nuit. Ce sont des hommes d'honneur... » il hésita, son regard s'attardant sur les braises rougeoyantes « ... et j'étais l'un d'entre eux autrefois. » C'était cela. Taol était l'un d'entre eux. Il demeurerait un chevalier, et pour avoir voyagé en sa compagnie pendant de nombreux mois maintenant, Jack savait exactement à quel point ses cercles étaient profondément gravés en lui.

« Si seulement je pouvais les convaincre de me croire, soupira Taol en s'adressant autant à lui qu'à Jack. Si seulement je parvenais à leur faire comprendre qu'il y a un autre choix.

— Quel autre choix, Taol ? » demanda Jack d'un ton plus dur qu'il n'en avait eu l'intention.

Le chevalier ne parut pas s'en formaliser. Il sourit, non sans tristesse, et admit : « Je l'ignore. Je sais seulement qu'il est mal d'obéir à Tyren. »

En plongeant son regard dans celui de Taol, Jack vit un homme blessé, en plein désarroi. Enfin, le jeune homme se leva. Le soleil avait dardé ses premiers rayons depuis une heure et les chevaliers se préparaient à lever le camp. Laissant à Taol le soin de mouiller le feu, Jack marcha jusqu'à l'endroit où Andris sellait sa jument. De tous les chevaliers du groupe, c'était lui qui leur témoignait le plus de sympathie : Jack avait l'impression qu'il avait dû autrefois considérer Taol, d'un an son aîné, comme un modèle.

« Il fait de plus en plus froid, dit Jack en flattant la monture d'Andris. Hier, j'ai aperçu de la neige au sommet des collines.

— Nous les atteindrons en fin de journée. » Andris se courba pour boucler la ventrière. Une cicatrice lui barrait la joue, de l'œil gauche à la mâchoire. « Demain, à cette heure, nous serons tous raidis par le

froid.

— La neige et la glace ne me dérangent pas. C'est surtout le vent qui me fait grelotter.

— Aye. Je connais ; je viens du Halcus oriental, et ils ont des vents là-bas qui ont de quoi vous rendre fou.

— Je sais », dit Jack. Voyant Andris lever les yeux vers lui, il reprit : « J'ai traversé le Halcus oriental en plein hiver, et je n'ai peut-être pas perdu la raison, mais j'y ai tout de même laissé une bonne couche de peau. Le vent était infernal.

— Tu viens des royaumes ?

— Oui, de Harvell. J'ai passé un peu de temps en Halcus, cependant. Au printemps, c'est un endroit magnifique. » Tout en parlant, Jack se souvint de ce matin où Tarissa et lui s'étaient rendus au petit bassin entouré de jonquilles. Cela semblait remonter à une éternité.

« Quelle affaire t'amenait là-bas ? » Andris entreprit de brosser la crinière de sa jument. Jack remarqua qu'il lui manquait le bout de l'index gauche.

« Aucune en particulier ; j'étais en fuite. J'ai rencontré des gens en Halcus qui m'ont recueilli. De braves gens. » Il inspira profondément. « Ainsi que d'autres qui l'étaient moins. »

Andris interrompit sa tâche. « Qu'as-tu à me dire, Jack ? Je ne crois pas que tu sois venu me trouver uniquement pour parler du Halcus. »

Jack respecta la franchise du chevalier. Il était temps d'abattre son jeu. « Je suis venu te parler de Taol.

— Eh bien ?

— Il n'a pas renié la chevalerie, pas vraiment. Pas dans son cœur. Aujourd'hui encore, il continue à servir Bevlín. Nous revenons juste de Larne – nous avons détruit le temple. Il n'y a plus de pierres, plus de liens, plus de vies sacrifiées à Dieu. »

Andris secoua la tête. « Larne n'est qu'un conte de bonnes femmes. Un tel endroit n'existe pas.

— Je suis allé sur l'île. J'ai vu les prophètes de mes yeux. Ma mère est née là-bas. » La voix de Jack était sinistre. « Ne me dis pas que cet endroit n'existe pas. Interroge Crayne, ou Borlin ; ils te diront ce qu'il en est. » Jack était prêt à parier que les deux chevaliers les plus âgés du groupe auraient entendu parler de Larne ; leurs visages burinés, creusés de rides profondes parlaient de voyages innombrables et de sombres histoires narrées au crépuscule au coin du feu.

Andris regarda vers le campement. Le feu était mort, les sacs de couchage roulés, et la plupart des chevaliers déjà en selle. Son regard revint sur Jack. « Pourquoi me raconter cela ?

— Parce que je sais que Taol n'en fera rien. Il ne dira jamais un

mot en sa faveur ; il est trop modeste pour ça. Tu étais avec lui à Valdis – tu sais que je dis la vérité. »

Andris se hissa en selle. « Où veux-tu en venir ?

— À ceci : Taol n'est pas un menteur, ni un meurtrier. C'est l'homme le plus courageux que j'aie jamais rencontré. Il appartient corps et âme à la chevalerie. Je voyage avec lui depuis des mois, et il y a douze jours encore, il ne voulait pas entendre prononcer un mot contre Tyren. Il l'aimait comme un père ; et maintenant qu'il a appris la vérité, il se sent trahi. Il souffre intérieurement. Je sais ce qu'il ressent, et je crois que tu le sais aussi. Tyren vous a tous trahis. »

Une seconde ou deux s'écoulèrent. Andris baissa les yeux vers Jack. Ses prunelles grises avaient exactement la couleur du ciel. Talonnant sa jument, il dit : « Je parlerai aux autres à la mi-journée. »

Ils couvrirent une bonne distance ce matin-là. Le froid avait durci la boue, et le vent était tombé avec la température. Les montagnes se rapprochaient ; elles dressaient au nord-est leurs pics voilés de brume.

Plus ils remontaient vers le nord, plus la tension croissait en Jack. Il avait commencé par ressentir une pression subtile à l'instant où ils avaient débarqué à Maries. Depuis, chaque jour, le nœud se resserrait un peu plus. Il avait la sensation d'être traîné en avant, comme au bout d'un hameçon, vers Brennes, vers Baralis. Vers Kylock. Les choses étaient différentes désormais. Découvrir l'identité de sa mère l'avait rendu plus fort. Comme s'il avait hérité de sa force en apprenant son véritable nom : Aneska. C'était un charme pour repousser le mal. Quoi qu'il advînt dans les semaines à venir, rien ne pourrait lui enlever cela. Il savait qui il était, d'où il venait, et ce qu'il était voué à accomplir.

Il restait plusieurs choses qu'il ignorait ou ne comprenait pas : qui était son père, pourquoi il ne parvenait pas à se contenter d'avoir détruit Larne, et quel lien existait entre sa mère et la prophétie de Marod. Les réponses pouvaient attendre, cependant. Pour l'instant tout au moins.

Jusqu'à ce qu'ils atteignent Brennes, il devrait se préparer jour après jour à affronter Kylock. Le roi devait mourir. Il n'y avait pas d'autre alternative. Privé de chef, l'empire du Nord s'effondrerait. Baralis, en dépit de toute sa ruse et de tous ses pouvoirs, ne parviendrait pas à le maintenir sans son homme de paille. Kylock avait acquis par la naissance le droit de régner sur les royaumes et par son mariage celui de régner sur Brennes. S'il venait à mourir, l'union des deux puissances se briserait comme une corde d'arc. Il n'y avait pas de relation naturelle entre elles, aucune histoire commune susceptible de les rapprocher : Kylock constituait leur seul lien. Qu'il fût assassiné, et Brennes retrouverait son autonomie, tout comme les royaumes.

L'empire qui les unissait se désintégrerait de lui-même.

Jack avait longuement réfléchi à ce qu'il ferait en parvenant à Brennes. Il serait inutile de s'attaquer à Baralis, inutile de déclencher une guerre. L'élimination de Kylock suffirait.

Et lui, Jack des Quatre Royaumes et de Larne, ancien mitron et scribe, serait l'homme qui s'en chargerait. Kylock et lui étaient liés l'un à l'autre, et l'heure approchait de trancher ce lien.

Taol avait ses propres soucis : la chevalerie, Melli, les fantômes de son passé. Jack l'aiderait de son mieux, mais dans une certaine limite – un stade au-delà duquel seuls Kylock et lui importaient encore – et plus ils approchaient de Brennes, plus ils se rapprochaient de cette limite.

Jack jeta un coup d'œil vers Taol, qui chevauchait près de la mule de Chipeur. Croisant son regard, le chevalier lui adressa un salut silencieux. Jack lui rendit son salut. Ils savaient tous les deux à quoi s'en tenir.

Vint la mi-journée, nuageuse et froide, sous une petite brise coupante. Crayne décida de s'arrêter sur la berge d'un torrent aux eaux léthargiques. « Quand il fait aussi froid, déclara-t-il de sa voix rude de soldat, il ne sert pas à grand-chose de s'abriter derrière un bosquet. »

Ils avaient progressé toute la matinée à travers des bois séparés par des collines et des vallées herbeuses. Partout où se tournait son regard, Jack apercevait de l'eau : torrents, mares, ruisseaux au cours folâtre. Certaines des mares parmi les plus petites commençaient à geler, et des plaques de glace luisante se formaient sur leur pourtour. Pour l'essentiel, l'eau circulait librement et des bruits de ruissellement, de tintement et d'égouttement emplissaient l'air de midi.

Jack vit Andris s'approcher de Crayne. Les deux hommes échangèrent quelques mots, puis Crayne fit signe à Borlin de venir. Malgré la distance, Jack put lire le mot *Larne* sur les lèvres d'Andris. Borlin hocha la tête. D'autres paroles furent échangées. Deux autres chevaliers les rejoignirent.

Jack poussa son cheval vers Taol et Chipeur.

« Que se passe-t-il, Jack ? demanda le chevalier en portant son jeune compagnon au bas de sa mule. Qu'as-tu dit à Andris ce matin ?

— La vérité. Que nous avons détruit le temple de Larne.

— C'est toi qui as détruit le temple, Jack. Pas moi.

— Non. Nous l'avons fait tous les deux. »

Taol ne répondit pas. Il se tourna vers Chipeur, ordonna : « Ouvre la bouche » et se pencha sur la gorge du petit voleur. Il chercha ensuite des ganglions sous sa mâchoire, puis lui posa la main en travers du front. Il parut satisfait par cet examen. « Tu vas mieux.

— Alors, pourquoi je ne sens aucune amélioration ? »

Taol sourit. « Parce que je n'ai pas mis de cognac dans ta tisane ce matin. Maintenant, va t'étendre un moment. Prends ma deuxième couverture et assure-toi de bien te couvrir. Je t'apporterai de la nourriture chaude un peu plus tard. »

Chipeur dévisagea Taol, puis Jack. « Je sens bien qu'on ne veut pas de moi. Je suis peut-être malade, mais pas stupide. » Il s'éloigna vers la berge. « Pense à m'apporter un gros morceau de fromage. »

À peine fut-il hors de portée d'oreille que Taol déclara : « Jack, je n'ai besoin de personne pour livrer mes batailles à ma place. Je peux m'occuper de ces hommes tout seul. »

— Je sais que tu le peux, Taol. Mais nous n'avons que peu de temps. S'ils refusent de nous aider, il va falloir nous échapper.

— Tu as l'impression que je te freine. » Ce n'était pas une question.

« Ce n'est pas pour ça que j'ai parlé à Andris. »

Taol parvint à esquisser un demi-sourire. Il posa la main sur l'épaule de Jack. « Je sais. »

Les deux hommes se tournèrent vers Andris. Tous les chevaliers s'étaient regroupés autour de lui, et à en juger par les éclats de voix qui leur parvenaient, une discussion enflammée s'était engagée.

Taol fit un pas en avant. « Je vais leur parler. »

— Non, dit Jack. Attends qu'ils viennent te trouver. » Il tendit le bras et sortit sa gourde de son sac. « Allons plutôt chercher de l'eau. »

Taol le suivit sur la berge. Chipeur était assis non loin ; enveloppé dans une grosse couverture, il se penchait au-dessus du torrent, cherchant des galets plats pour faire des ricochets. « D'où vient toute cette eau, Taol ? demanda-t-il en observant un galet à la lumière. Je ne crois pas en avoir vu autant depuis que nous avons quitté Maries. »

— Elle s'écoule des monts de la Séparation, répondit Taol en plongeant sa gourde dans l'eau. Tous ces petits torrents finissent par se jeter dans le Silbur.

— Le fleuve est-il loin ? » s'enquit Jack. Tout le monde avait entendu parler de ce fleuve majestueux.

Taol haussa les épaules. « À environ cinq lieues vers l'ouest. Il serpente au pied des collines. Son cours est si impétueux qu'il franchit carrément les montagnes. »

— Il traverse les monts de la Séparation ?

— Oui. À une centaine de lieues au sud de Valdis. » Taol reboucha sa gourde. « Demain, nous passerons à proximité du lac Ormon, le plus profond des Terres connues. C'est là que la Viralay rejoint le Silbur. Elle coule vers le nord à travers les montagnes jusqu'au lac. » Taol parlait d'une voix de plus en plus douce, et son regard se perdit dans le lointain au-delà du torrent. « J'ai remonté la Viralay, lors de ma

première année à Valdis. Je devais atteindre une chapelle dans les montagnes pour mériter mon premier cercle. Je n'oublierai jamais la première vision que j'ai eue des chutes.

— Les chutes ?

— Les chutes de Faldara. À l'endroit où la Viralay descend des montagnes et se jette dans le lac. C'est là que Valdis... » La voix de Taol mourut. Accroupi au bord de l'eau, il se mit à se balancer d'avant en arrière sur les talons. Abruptement, il se leva.

Jack sentit une veine palpiter sur sa tempe. « Que s'est-il passé aux chutes de Faldara ? » s'écria-t-il, prenant peur subitement. Une lueur dangereuse et indéfinissable brillait dans le regard de Taol.

Le chevalier partit en direction du campement. « C'est là que Valdis a remporté l'adhésion de ses premiers adeptes. »

Kylock baissa les yeux sur le ventre de Melli. « Combien de temps encore ? » Il se trouvait si près que Melli pouvait le sentir. Une légère odeur de soufre s'échappait de ses lèvres.

« Cinq semaines », mentit-elle. Elle était plus proche de trois.

Kylock lui tourna le dos avec un petit claquement de langue. Quand il était entré sans crier gare dans sa chambre, quelques minutes plus tôt, Melli s'était presque réjouie de le voir. Madame Gralle ne lui avait pas rendu sa visite quotidienne, et leurs habituelles joutes verbales lui manquaient.

Elle se rapprocha encore de Kylock, les yeux fixés sur sa dague ; elle était bien décidée à l'ajouter à sa récolte avant la fin de sa visite. « Ce délai aurait-il le malheur de vous déplaire, sire ? »

Il y eut un nouveau petit claquement de langue. Kylock pivota pour lui faire face. « Les femmes ne sont que des menteuses effrontées. » Il l'empoigna par le cou. « Dites-moi la vérité, cette fois. Combien de temps avant votre accouchement ? »

Melli sentit son bébé lui donner des coups de pied. Elle voulut respirer, mais le pouce de Kylock appuyait contre sa trachée. Bien qu'elle eût déjà assisté à de nombreuses reprises aux sautes d'humeur de Kylock, celles-ci ne manquaient jamais de l'effrayer. Elle savait que la meilleure attitude à adopter serait la conciliation : le supplier, lui présenter ses excuses, admettre sa culpabilité. Il aimait la voir désolée. Elle ne pensait qu'à la dague, cependant. Elle la sentait presser contre son flanc.

Laissant descendre sa main droite vers la hanche du roi, Melli saisit l'arme par la poignée. Alors que ses doigts se refermaient sur le cuir, elle leva le talon gauche et l'abattit de toutes ses forces sur le pied de Kylock. Il sursauta en arrière, et Melli sortit la dague de son fourreau.

Mais avant qu'elle pût la dissimuler derrière son dos, le poing de

Kylock s'écrasait contre son visage. La douleur explosa dans sa mâchoire ; sa vision se brouilla ; sans réfléchir, elle avança la dague et taillada le bras de Kylock. La lame trancha dans l'habit et dans la chair. Alors même que le sang giclait de la blessure, Melli comprit qu'elle venait de commettre une terrible erreur.

Kylock posa les yeux sur son bras, puis sur elle. Un léger sourire joua sur ses lèvres. Il secoua la tête. « Vous n'auriez pas dû faire cela, Melliandra. »

La jeune femme avait peur, maintenant. Tout s'était déroulé trop vite. Elle se protégea le ventre de la main gauche et laissa pendre la main qui tenait la dague. « Je suis désolée. Je ne savais pas ce que je faisais.

— Oh, je crois que vous le saviez. Je crois que vous saviez exactement ce que vous faisiez. » Kylock plongea vers la dague. Par réflexe, Melli releva la lame qui mordit profondément dans la paume du roi. Le sang coula.

« Éloignez-vous de moi ! » cria-t-elle.

Kylock fit ce qu'on lui demandait. Très lentement, il se mit à reculer.

Le cœur de Melli battait à tout rompre. La dague tremblait dans sa main. La jeune femme s'efforça de recouvrer son calme : elle maîtrisait la situation, c'était elle qui tenait l'arme, Kylock ferait ce *qu'elle* voulait. Puis elle remarqua son regard.

Fixe, vide de toute expression.

Elle lâcha sa dague et couvrit son ventre de ses mains. *Non, par Bore, non !* formula-t-elle silencieusement. Elle avait déjà vu ces yeux ; le jour où Jack s'était retourné pour affronter les mercenaires, il avait exactement les mêmes.

Un goût métallique lui vint aux lèvres ; un souffle chaud lui caressa la joue, la lumière s'éteignit, et une masse d'air solide la cueillit en plein dans le ventre avec la violence d'une barre de fer. Arrachée au sol, elle fut projetée contre le mur de la chambre. Son dos craqua. Sa tête heurta la pierre. Un liquide tiède lui éclaboussa les cuisses.

Melli s'effondra comme un sac. Tout tournoyait autour d'elle ; son visage la brûlait, sa jupe et ses jambes étaient trempées. Kylock se dressa au-dessus d'elle en souriant.

« Voilà qui vous apprendra à me mentir. »

Melli l'entendit à peine ; à peine si elle le vit s'éloigner. Des contractions profondes, brutales, lui empoignèrent le ventre. Une peur glaciale terrible s'insinua dans son âme. Elle enroula le seul bras dont elle parvenait encore à se servir autour de son ventre. Elle sentit le bébé s'enfoncer à l'intérieur, comme un poids mort.

Oh, non. Je vous en supplie. Non !

La nuit n'était plus que douleur Ses propres hurlements s'enfonçaient en elle, traversant couche après couche de souffrance. Tout était rouge. Qu'elle ouvrît ou fermât les yeux, elle ne voyait plus que du rouge.

Son corps ne lui appartenait plus ; il devint un instrument de l'enfant. Des contractions violentes, nauséuses, déchirèrent son abdomen. Un sang brûlant afflua dans son cou et son visage. Sa poitrine était un creux lancinant ; comme si son cœur et ses poumons n'existaient plus. Les muscles de son ventre se bandaient à se rompre, pareils à des cordes tendues autour de son bébé. Le centre de la douleur se situait plus bas, plus profond, niché entre ses hanches. Chair, muscles et ligaments s'étiraient jusqu'au point de rupture ; Melli avait l'impression d'être déchirée en deux.

Et puis, il y avait les autres douleurs, telles de petites poches distinctes qui flottaient au sein du tout. L'élancement dans son bras droit, sauf au poignet, totalement insensible ; sa tête qui martelait contre la pierre ; la morsure d'un couteau dans son dos, et la peau de son visage qui cuisait dans l'air froid.

Tout d'abord, il n'y eut personne. Melli était seule dans ces ténèbres rougeoyantes, hurlant. Puis vinrent des hommes avec des lumières. On lui glissa un coussin sous la tête, une couverture sur le ventre. Quelque chose de chaud coula entre ses lèvres, et elle entendit le déchirement du tissu alors qu'on lui fendait sa robe. Melli leva les yeux. Les personnes qui l'entouraient ressemblaient à des spectres autour d'un tombeau. Elles étaient trois désormais – la dernière, tel un esprit vengeur, bannit les deux autres.

Melli sentit une gifle contre sa joue.

« Un peu de sang-froid, sale garce. » La personne lui versa une coupe d'eau froide sur la figure. « Et arrête donc ces hurlements infernaux. »

Melli cessa de hurler et se mit à s'étrangler. L'eau descendit dans sa gorge, s'enfonçant dans sa trachée. Elle souleva la tête du coussin pour se dégager les poumons. La souffrance explosa le long de sa colonne vertébrale.

« Reste où tu es, ma petite. Où crois-tu aller ? »

Melli dut s'esclaffer. Aller quelque part ? Madame Gralle se montrait bien optimiste.

Si sa geôlière la gifla, la frappa ou l'arrosa de nouveau, Melli ne le sentit pas ; un spasme dévastateur la parcourut tout entière. Sa poitrine était un vide menaçant de s'écrouler. Des spirales de douleur l'entraînaient dans leurs filets ; elle avait l'impression qu'un chien aux crocs acérés lui déchiquetait l'abdomen.

« Mords ça. » On lui enfonça dans la bouche un morceau de bois

dur, de la taille d'un pouce. Ses bords rugueux lui meurtrirent les gencives, mais elle mordit tout de même, fort, écrasant les fibres du bois entre ses dents luisantes de salive.

Un autre spasme frappa ; il la contracta violemment au plus profond, tordant les muscles, les organes et la chair. Melli perçut un goût de sang et sentit l'odeur de son bébé – il était en route.

Elle pria Bore de lui donner la chance de son père.

« Que lui avez-vous fait ? » Baralis s'obligea à conserver son calme. Il dut se rappeler qu'il s'adressait à un roi. « Que s'est-il passé, sire ? »

Kylock était nonchalamment allongé sur une banquette capitonnée dans ses appartements. Pâle, les yeux inhabituellement brillants. Une jeune fille tremblait sur une chaise dans un coin. Ses cheveux blonds flottaient autour de ses épaules que recouvrait une chemise de nuit légère. Baralis remarqua qu'elle avait les deux bras dans le dos.

Une coupe ornée de bijoux remplie de vin reposait dans la main de Kylock. « Rien qui doive vous inquiéter Baralis. J'ai seulement infligé à dame Melliandra une petite leçon. »

Le regard de Baralis vola vers la fille. Kylock s'en aperçut. « Ne vous faites aucun souci, mon cher. Notre jeune amie ici présente n'ira point bavarder à tort et à travers. » Il adressa un sourire bienveillant à la fille. « Pas après cette nuit. N'est-ce pas ? »

Baralis marcha jusqu'au coffre contre le mur, où deux carafons de vin étaient posés. Il souleva le couvercle des deux et inhala les vapeurs qui s'en échappaient.

« Vous vérifiez l'absence de poison, Baralis ?

— Oui, sire. J'ai le nez pour ce genre de choses », mentit le chancelier. En réalité, il recherchait des traces d'*ivysh*. Kylock avait effectué une projection cette nuit, et Baralis avait besoin de savoir comment il s'y était pris. Une infime odeur de soufre lui chatouilla les narines. Il y avait bien de l'*ivysh*. Kylock continuait à boire du vin trafiqué, ce qui signifiait qu'il était parvenu, encore une fois, à briser les chaînes de la drogue. Ça aurait dû être impossible.

Baralis se tourna vers son roi. « Comment vous sentez-vous, sire ? Faible, fatigué ?

— Depuis quand vous prenez-vous pour mon médecin personnel, Baralis ? demanda Kylock en haussant un sourcil. Vous allez bientôt me demander d'uriner dans un verre. » Il vida sa coupe d'un trait et l'abattit violemment sur la table. « Je ne me suis jamais senti mieux. »

Baralis creusa les joues. Kylock venait de projeter une sorcellerie assez forte pour ébranler toute l'aile nord, et il ne s'était jamais senti mieux ? Il aurait dû être physiquement vidé, au bord de l'évanouissement ; or il se tenait là, détendu et maître de lui, avec une

filles à proximité prête à satisfaire ses caprices. « Savez-vous ce que vous avez fait ce soir ?

— Quelle surprise, n'est-ce pas ? La dame en est tombée à la renverse. » Kylock se leva. « Maintenant, Baralis, si vous voulez bien m'excuser... Ma jeune amie et moi avons une affaire à traiter. »

Baralis s'inclina devant Kylock et adressa un hochement de tête à la fille. Son joli petit minois ne reverrait plus jamais la lumière du jour.

Dès qu'il eut tiré la porte derrière lui, Baralis partit comme une flèche en direction de l'aile nord. Il avait hâte de constater les dégâts occasionnés par Kylock. Tout en marchant, il se demanda s'il ne devrait pas augmenter encore le dosage de l'*ivysh*. Le roi en absorbait déjà trois fois plus que la normale, mais la drogue lui faisait de moins en moins d'effet. Il était en train de développer une immunité contre elle. Baralis secoua la tête. D'abord la nuit de noces, et maintenant, ceci.

Kylock se renforçait, et la seule arme dont Baralis disposait contre lui commençait à s'émousser suite à un trop grand nombre de coups.

Augmenter le dosage de l'*ivysh* n'était pas sans danger ; cela pouvait entraîner des dommages au système nerveux ou au cerveau. Baralis avait déjà envisagé plusieurs manières d'obtenir précisément cet effet-là – il envisageait de diriger l'empire par le truchement d'un roi stupide et sans volonté – mais pas tout de suite, cependant. La partie n'était pas suffisamment avancée pour cela. Il avait encore besoin d'un Kylock fort, besoin de sa compétence, de son génie militaire, de son talent pour tirer le meilleur de ses troupes. Il avait besoin de lui pour stabiliser l'empire. Annis, Haute-Muraille, Camélie et Ness – toutes devaient tomber dans son giron. Ensuite, et ensuite seulement, il pourrait se passer de Kylock.

Jusqu'à ce jour, le pouvoir du roi devrait être contenu. Il serait trop dangereux de lui laisser la bride sur le cou. Le jeune homme était irrationnel, imprévisible, et on ne pouvait se fier à lui pour maîtriser la puissance qui bouillonnait en lui.

D'avantage d'*ivysh* étant malheureusement hors de question, et en l'absence de toute alternative, il ne restait plus à Baralis qu'à surveiller étroitement Kylock.

Il grimpa les escaliers qui menaient à la chambre de Melliandra. L'hiver s'annonçait long et rude.

Les gardes le laissèrent passer sans un mot. Tous deux avaient le visage tendu et pouaient la bière. En entrant dans la pièce, Baralis sentit les ondes résiduelles de la sorcellerie passer sur lui. La projection avait été forte. Contrairement à celle de la nuit de noces, qui n'avait pas eu de cible bien définie, on sentait qu'une tentative avait été faite de la focaliser. Kylock apprenait de nouveaux tours.

Il était loin de les maîtriser, cependant ; sans quoi Melliandra serait morte à cette heure. Au lieu de quoi elle gisait sur le sol de pierre, la tête redressée par des oreillers, jambes écartées, un mors entre les dents, sur le point de donner naissance à l'unique héritier du duc. Elle avait le visage brûlé, son bras droit semblait brisé mais, tout bien considéré, elle s'en sortait à bon compte.

Ayant vu ce qu'il voulait voir, Baralis se détourna. Il n'avait aucun désir d'assister à la naissance de l'enfant. Ce genre d'affaires lui répugnait. D'un doigt recourbé, il fit signe à la Gralle d'approcher. Il envisagea brièvement de conserver le nouveau-né à ses propres fins, mais le souvenir de six hommes, dont deux aux bras carbonisés jusqu'au coude, chassa ce désir. Baralis attachait trop de prix à son corps pour risquer de le perdre en une seule libération flamboyante.

« Dès que l'enfant sera né, emporte-le et étouffe-le. Détruis le corps quand ce sera fait. »

La femme ne cilla pas. « Et la fille ?

— Laisse-la. Elle n'est rien sans l'enfant. » Baralis se dirigea vers la porte. « Que le roi en dispose à sa guise. »

Il était minuit, mais la neige et la lune produisaient une luminosité suffisante pour se frayer un chemin dans l'obscurité. La plupart des hommes se déplaçant à pied, la piste s'avérait facile à suivre. Presque tous les chevaux étaient morts, les uns après les autres ; la caverne s'était révélée trop petite pour les abriter. La moitié des hommes avait péri – les survivants se réduisaient à une centaine désormais.

Maybor montait l'un des derniers chevaux survivants. Il s'était bien emmitouflé et la nuit, quoique froide, demeurait supportable comparée aux précédentes. Le seigneur se savait mal en point. Le gel avait pris ses orteils et sa main gauche. La fièvre s'était installée dans sa poitrine. Toute sa vie, il s'était considéré comme un homme chanceux ; pourtant ce soir, sur le flanc est des monts de la Séparation, avec le vent qui soufflait du nord et le gel qui descendait des hauteurs, Maybor éprouva soudain la sensation que la chance l'avait abandonné.

Il grelotta violemment, claquant des dents et rentrant les épaules.

« Allons, jeunes gens, ne traînons pas », dit-il rien que pour entendre le son de sa voix. Il talonna son cheval, impatient de laisser tous ses doutes derrière lui.

Il ne leur restait plus guère de temps : qu'il se mît subitement à geler ou qu'une tempête éclatât, et ils frapperaient à la porte du diable en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. C'est pourquoi ils descendaient des montagnes tant qu'ils le pouvaient encore.

Ils ne se dirigeaient pas au nord, vers Brennes – les patrouilles de

Kylock infestaient les collines et ils se feraient cueillir par les archers aussitôt qu'ils seraient à portée –, mais plutôt en direction de Camelie.

Suivant les monts de la Séparation par le sud-est, voyageant de jour comme de nuit, ils descendaient progressivement vers les collines au nord de Camelie en contournant les sommets. Les conditions extérieures avaient largement joué en leur faveur : l'air était clair mais froid, il avait peu neigé, et en s'enfonçant vers le sud, ils tournaient le dos au vent du nord. La neige était dure et gelée sous leurs pas, et à mesure qu'ils descendaient, la couche en devenait plus mince. Tous les hommes étaient chaudement couverts désormais, portant sur le dos les habits des morts et aux pieds les bottes des morts. Plus aucun membre ne serait perdu à cause du froid.

Maybor avait appris à respecter la calme détermination des hommes de Haute-Muraille. Il se joignait à leurs sombres chants funèbres, prêtait l'oreille à leurs récits de guerre à la veillée. Ces hommes fiers regrettaient amèrement de ne pas être tombés au côté de leur chef. Maybor avait beau les trouver très jeunes et naïfs, il les aimait néanmoins ; ils étaient ses garçons désormais. Le seigneur ne laisserait pas rester vaine leur retraite devant les forces de Kylock. Lui-même avait eu une existence bien remplie, mais eux étaient encore jeunes, et il leur restait de nombreuses batailles à livrer. Il les mènerait en bas des montagnes et les conduirait sains et saufs sur le territoire de Camelie. De là, ils pourraient rechercher la gloire sans lui.

Maybor guida son cheval le long d'un détour du sentier. Puisque la chance l'avait quitté, il sauverait cette centaine d'hommes en ne comptant que sur ses tripes.

Il faisait chaud dans la fosse. Chaud, calme et sombre. Elle avait empilé des couvertures sur elle pour repousser les images, les sons et les courants d'air. La fosse était sûre. Elle l'enveloppait comme un cercueil et lui offrait la paix. Melli ne voulait pas se lever, ne voulait même plus se réveiller. Elle avait fait du sommeil sa fosse obscure, et avec un instinct suffisamment puissant pour s'insinuer dans ses rêves, elle sut qu'elle ferait mieux d'y rester.

Se réveiller signifierait la mort de son âme.

Rêver était la seule manière de la maintenir en vie. On ne pouvait rien lui retirer tant qu'elle s'attardait là, dans la fosse. Il devenait de plus en plus difficile d'y rester, cependant. Mille fourmillements se mirent à la tenailler – la fosse se paraît d'épines. La sensation gagna son bras, sa tête, son dos. Elle avait la gorge sèche, une douleur lancinante entre les jambes et le ventre étrangement creux. Elle tenta de s'enfoncer plus profondément, de regarder vers le bas plutôt qu'en haut, mais les murs de la fosse commencèrent à se refermer sur elle tandis que le sol montait à sa rencontre pour l'expulser.

Elle ouvrit les yeux. Des rayons de soleil fendaient la pièce en oblique. Melli cligna des paupières en s'efforçant de redonner un sens aux ombres et aux formes, obligeant son esprit à faire le point. Elle regardait le plafond : pierre incurvée, grosses poutres, taches humides là où la pluie s'infiltrait. Tout comme son instinct lui avait suggéré de continuer à dormir, elle sut qu'elle ne devait pas regarder en bas. Ses yeux avaient devancé son cerveau, toutefois, et son regard dessina un quart de cercle vers le sol.

Elle gisait dans une mare de sang séché. Sa robe, ses jambes et les pierres alentour étaient poissées de taches vineuses. Melli prit conscience d'une sensation fugace dans sa tête : comme une légèreté, une onde qui fendait ses pensées. Ses douleurs avaient disparu ; on avait effacé l'ardoise. Il n'en restait plus qu'un minuscule point sombre, et quand son regard remonta sur son ventre, ce point se transforma en boule de plomb dans sa gorge.

Son ventre était une bosse flasque. La rondeur scintillante avait disparu.

Melli fut prise de convulsions soudaines. Sa colonne vertébrale claqua contre les dalles. Des sanglots secs jaillirent de sa poitrine

jusqu'à ses lèvres. Sa bouche s'ouvrit et se ferma à plusieurs reprises en ne produisant qu'un petit bruit étranglé. Elle était vide. *Vide*. Elle n'avait plus son bébé. On le lui avait pris et emporté.

« Tu n'as pas réellement l'intention de faire ça, Taol ? dit Jack. La température de l'eau à elle seule risque de te tuer. »

Jack le dévisagea avec cette expression butée que Jack avait appris à reconnaître. « Il est trop tard pour reculer maintenant. »

Ils grimpaient à pied le long d'un sentier de montagne tortueux, menant leurs chevaux par la bride. Rochers, touffes d'herbe sèche et buissons de ronces jaunâtres jalonnaient leur progression. En contrebas, le lac Ormon étalait ses eaux d'un vert profond qui scintillaient comme un joyau. Dans le ciel pâle et sans nuages, le soleil s'enfonçait déjà vers l'ouest. Voilà quatre heures qu'ils contournaient le lac, après quatre autres heures passées à chevaucher le long du Silbur ; le soir tomberait sous peu.

Crayne ouvrait la marche, Chipeur et Borlin venaient en dernier. Leur destination était un petit village de montagne, un bourg d'éleveurs de moutons situé dans la même vallée de haute altitude que les chutes de Faldara. Taol avait l'intention de se jeter dans la Viralay et de se laisser entraîner par les chutes jusque dans le lac. « Valdis l'a fait, avait-il expliqué, pour inspirer la foi des villageois. Une poignée d'autres ont suivi son exemple au cours des siècles, cherchant à prouver leur valeur, ou leur foi. Ou les deux. »

Jack pensait que Taol était devenu fou. Enfant, il avait entendu comme tout le monde l'histoire de Bore gelant les chutes, mais sans jamais la considérer comme authentique ; et il ne parvenait pas à croire qu'ils étaient bel et bien en train de se diriger vers ces mêmes chutes.

« Il y a forcément un moyen plus facile d'amener ces hommes à croire en toi. » Jack essuya la sueur qui lui coulait sur le front. Il faisait froid, mais le sentier était abrupt. « Mort, tu n'inspireras plus grand-chose. »

Taol haussa les épaules. « Les chevaliers respectent les chutes. Si je me dérobe maintenant, ils diront que je n'ai pas la foi.

— Pourquoi l'avoir proposé ? Personne ne t'a forcé la main.

— Tu les as entendus, Jack. Ils me prennent pour un meurtrier, un menteur. Un homme qui a renié ses vœux.

— Ils commençaient à nous écouter. Andris et les plus jeunes sont de notre côté. »

Taol s'était mis à secouer la tête avant même que Jack eût terminé de parler « Crayne, Borlin et les autres – ils ne nous auraient jamais écoutés. Le courage, la force, la foi, voilà ce qui leur parle ; les mots ne signifient rien pour eux. On ne peut juger un homme qu'à ses

actions.

— Tu as largement assez agi », s'emporta Jack. La frustration que lui inspirait l'entêtement de Taol lui faisait perdre son calme. « Tu n'as rien à prouver à ces hommes. *Rien du tout.* »

— Tu ne comprends pas, Jack. Tu n'es pas chevalier, tu ne portes pas les cercles. Tu n'as pas découvert brusquement que ce pour quoi tu avais vécu toute ta vie était pourri au plus profond.

— Je sais ce que c'est que la vengeance. »

Taol se tourna vers Jack. Il se passa la main dans les cheveux. Quand il parla, ce fut d'une voix libérée de toute tension. « Je ne te mentirai pas, Jack. La vengeance joue un rôle là-dedans. Je ne suis qu'un homme ; j'ai mal, je me sens trahi, mais par-dessus tout, je suis perdu.

— As-tu songé à Melli ? dit rapidement Jack, se raccrochant à tout ce qui pourrait ramener Taol à la raison. À quel point *elle* sera perdue si tu n'en réchappes pas ? »

Taol ferma les yeux. Quand il les rouvrit un moment plus tard, ils étaient infiniment plus vifs et plus sombres qu'avant ; un son léger, comme le gémissement d'une bête blessée, sortit de ses lèvres. Entendant cela, Jack regretta sa question. Plusieurs secondes s'écoulèrent. Le visage de Taol passa dans l'ombre d'un sapin. Il serrait si fort les rênes de son cheval que des bandes de chair blanche gonflaient de part et d'autre du cuir. Quand il parla, ce fut sur un ton si bas que Jack l'entendit à peine : « Si je ne survis pas aux chutes, Jack, tu devras prendre ma place. Ce sera à toi de protéger Melli. Il faut la garder en sécurité. »

Jack acquiesça. Il croisa brièvement le regard de Taol puis détourna la tête, honteux. L'angoisse de toute une vie brillait dans les yeux bleus du chevalier. « Je suis désolé, Taol. Je n'aurais pas dû mentionner Melli. »

Taol ne parut pas l'entendre ; il rajusta le frein de sa monture, puis lui lissa la crinière. Au bout d'un moment, il flatta affectueusement le vieux cheval et dit : « Melli est tout pour moi, Jack. Mais depuis que nous avons quitté Maries, l'idée de la sauver ne me suffit plus. Je dois également me montrer *digne* d'elle. Je ne peux pas simplement déposer mes échecs à ses pieds en espérant qu'elle m'aimera malgré tout. Elle mérite mieux que ça. » Taol esquaissa un petit geste d'impuissance avec la main. « Renoncer à sauter reviendrait à trahir Melli ainsi que moi-même. »

Jack savait qu'il ne mentait pas. Les chutes constituaient une épreuve personnelle pour Taol. Il ne les affrontait pas uniquement pour gagner les chevaliers à sa cause, mais aussi pour éprouver sa propre valeur. « Qu'arrivera-t-il si tu réussis ? »

Taol haussa les épaules. « En fait, je l'ignore – je n'ai aucun plan.

Je veux seulement retrouver quelque chose que la chevalerie a perdu. » Taol marqua une courte pause, avant d'ajouter : « Et que j'ai peut-être perdu, moi aussi. »

Comme gêné par cet aveu, Taol se hâta de poursuivre. « Si la chevalerie est corrompue, personne n'a plus rien à respecter. Il n'existe plus d'idéal – rien que des hommes, des marchands et des mercenaires. Être chevalier signifiait quelque chose autrefois ; de parfaits inconnus vous accordaient leur confiance, les vieilles dames vous invitaient sous leur toit. Les gens ne craignaient jamais de vous demander votre aide. Aujourd'hui, un chevalier passe pour un mercenaire dans le Nord et doit se cacher comme un fugitif dans le Sud. »

Taol s'interrompit un instant pour observer le lac. « Je veux restaurer cet idéal. Pour les chevaliers qui ont déserté aussi bien que pour ceux qui *envisagent* de le faire. Je le veux pour les hommes qui sont là, et je le veux pour moi. »

Jack n'avait encore jamais entendu Taol s'exprimer si longuement et avec tant de fougue. Il commença à saisir la profondeur de ses sentiments. Il aurait fallu le droguer ou l'attacher pour l'empêcher de sauter. Certains actes étaient pure folie – aider un étranger aux cheveux blonds à échapper au guet, pénétrer dans le temple de Larne armé seulement d'une poignée de pierres, se lancer en canot dans une tempête – et cet élément de folie leur avait peut-être permis d'arriver aussi loin.

Ils s'en étaient remis à la foi depuis le début : la foi dans la prophétie de Marod, la foi l'un dans l'autre, et la croyance que rien n'était impossible. Jack détourna son cheval d'un carré d'herbe et continua le long du sentier. Pouvait-il vraiment blâmer Taol de vouloir accomplir un pas de plus ?

Les hommes formèrent un croissant sur la berge. Ils étaient silencieux, le visage grave, l'épée nue, les bras dénudés pour révéler leurs cercles.

Taol les dévisagea, soutenant chaque regard l'un après l'autre, établissant un lien avec tous ceux qui se trouvaient là. Les chevaliers le contemplèrent avec un respect macabre : les chutes représentaient l'épreuve ultime de leur ordre – non pas de son savoir-faire ou de son expérience, mais de son courage et de son cœur. Celui qui croyait en quelque chose au point de se jeter dans la rivière et de se laisser entraîner jusqu'au lac n'était pas nécessairement un homme bon, pas plus qu'un homme mauvais, mais au moins avait-il la force de ses convictions.

Pour Taol, la chose se résumait à ceci : prouver à ces chevaliers qu'il croyait en lui-même.

Il recula d'un pas vers la rivière. Jack leva la main – pour le saluer, ou peut-être l'avertir. En l'observant à cette distance, Taol se rendit compte à quel point il avait changé ; il paraissait beaucoup plus mûr désormais.

Chipeur avait la tête basse. Ses cheveux bruns lui tombaient dans les yeux, ses épaules tombaient et il gardait les mains crispées contre son flanc – cette affaire ne lui plaisait pas du tout. Taol aurait voulu le rassurer, mais les fausses promesses n'avaient pas leur place aux chutes. Quand le petit voleur releva la tête, il lui passa simplement le bras autour des épaules, faute de mieux.

Taol se tourna face à la rivière. La Viralay appartenait aux montagnes. Elle serpentait au long des vallées, crevasses et renforcements, prenant de la masse au dégel printanier, roulant des eaux basses au plus fort de l'hiver. Elle était basse pour l'instant, aux deux tiers environ de son niveau coutumier. Basse, froide et lente jusqu'au dernier coude avant les chutes. Taol la suivit du regard : elle filait droit sur presque toute sa longueur, puis une saillie rocheuse l'obligeait à modifier sa course, à obliquer à l'ombre des falaises qui leur dissimulaient les chutes depuis la berge.

Les autres ne le verraient pas basculer dans le vide. Ils attendraient qu'il eût disparu à la vue avant de redescendre le sentier jusqu'au lac. Après le coude, il se retrouverait complètement seul. Le petit groupe avait mis pratiquement une heure à grimper jusque là. Il lui en faudrait au moins moitié autant pour redescendre ; d'ici là, Taol serait sauvé ou damné.

Le chevalier se débarrassa de sa tunique en cuir et de ses bottes pesantes. Il détacha son épée, qu'il laissa glisser au sol. Il faillit se défaire également de sa dague, mais changea d'avis et la rangea au fourreau.

Il ne se retourna pas vers les autres. Il gardait les yeux fixés sur l'eau. Les mots « *Es nil hesrl* » aux lèvres, il bondit dans la rivière.

Le froid lui causa un choc. L'eau n'était qu'à quelques degrés au-dessus de zéro, et il ne disposait que de quelques minutes avant que son corps ne commence à s'engourdir. Il sentit le liquide glacé tremper sa tunique et ses braies, s'infiltrer contre sa peau.

Le courant le happa et l'emporta loin de la rive, tirant sur son torse. L'eau qui lui éclaboussait la figure constituait un voile humide à travers lequel il jeta un coup d'œil en direction de la berge. Les chevaliers lui apparurent en silhouettes floues, verdoyantes et difformes, pareilles à une assemblée de sorciers. Mais le froid était insupportable, et Taol ferma les yeux. Une lumière d'un vert moussu filtra à travers ses paupières. Il sortit le cou hors des flots et aspira une goulée d'air. Le courant le reprit avant qu'il eût fini.

Il se sentait entraîné de plus en plus vite vers le bas, vers la vallée.

Ses bras et ses jambes s'agitèrent furieusement au début, pour lutter contre l'attraction du courant, le diriger, le maintenir à flot. Mais il faisait si froid ; on gelait. Taol se mit à grelotter. Son instinct le poussait à se recroqueviller, à se rouler en boule pour se réchauffer. Il chassa son envie de chaleur et s'astreignit à poursuivre ses battements de pieds et ses mouvements de bras.

Il cessa de grelotter pour se mettre à trembler au moment de passer le coude. Le courant était fort à cet endroit ; il l'enserrait comme un étau glacial autour de sa taille. Il voulait l'attirer par le fond. Taol fit jouer les muscles de ses épaules et battit des bras contre l'eau. Son visage creva la surface. L'air lui réchauffa le front, lui brûla les poumons. Le chevalier eut le temps de prendre deux grandes inspirations avant que le courant ne se referme sur lui. Aspiré sous l'eau, il se risqua à ouvrir les yeux. Tout était vert – en haut comme en bas – des taches vertes flottaient à la surface, des fragments de plantes aquatiques tourbillonnaient sous lui.

Soudain, son corps fut ballotté en tous sens. Son tibia heurta violemment quelque chose. Taol accueillit la douleur avec gratitude ; le fonctionnement de son esprit ralentissait, et tout ce qui pouvait l'aider à lutter contre l'engourdissement du froid était le bienvenu. Dans une eau proche de geler, le plus grand risque était de perdre conscience. Il devait absolument rester alerte.

La fin était proche. Les petits tourbillons de la rivière se raréfiaient, cédant la place à l'attraction majestueuse des chutes. Taol eut la sensation que son corps était aspiré tout entier vers l'avant. Gagné par un début de panique, il ouvrit les yeux pour tenter de s'orienter. Les taches vertes à la surface s'étiraient en lignes ; il filait rapidement maintenant. Il aperçut le point où la rivière se terminait abruptement, découvrant le ciel gris-vert au-delà.

Il avait besoin de respirer. Ses bras furent lents à obéir ; il ne sentait plus ses doigts. Étirant le cou au maximum, il projeta ses coudes en arrière et remonta ainsi à travers l'écume chargée de minéraux, jusqu'à la surface. Il prit une inspiration de plongeur, une longue goulée d'air à se faire éclater les poumons. Un peu d'eau lui roula sur la langue ; il lui trouva un goût de cuivre et de clou de girofle.

Beaucoup de blanc venait se mêler au vert en surface, où les rochers brassaient furieusement les eaux. Vue d'en dessous, là où le courant demeurait placide, l'écume ne formait qu'un spectacle lointain.

Taol avait cessé d'agiter bras et jambes ; il ne voulait pas s'épuiser. Sa dernière goulée d'air devrait lui suffire jusqu'aux chutes.

Il était complètement submergé désormais. Le courant l'avait basculé sur le dos et l'entraînait pieds en avant. Tout sentiment de

panique l'avait quitté ; ne restait plus qu'un grand calme. Ce qui se passerait maintenant ne changerait pas grand-chose. Melli survivrait avec ou sans lui, la chevalerie se perpétuerait, Jack était de taille à atteindre Kylock tout seul et celui qui remporterait à la fin, quel qu'il fût, ne connaîtrait qu'un triomphe éphémère.

Un énorme bruit de suction emplît les oreilles de Taol. Les chutes étaient un gouffre béant dans lequel il se trouva aspiré. Son corps fusa en avant, chassé par le courant ; une eau cinglante jaillit entre lui et le ciel. Il eut un bref aperçu de l'immensité gris-vert, puis le monde bascula cul par-dessus tête.

Il tomba en chute libre, la réalité se dérochant sous lui. Le courant avait disparu, remplacé par la masse écrasante de l'eau et la force de la gravité. Le vent de sa chute s'engouffra le long de son corps, faisant pression sur sa voûte plantaire. L'air soufflait vers le haut, mais l'eau le précipitait vers le bas.

La lumière était magnifique, rayonnante, teintée de multiples nuances de vert. L'eau scintillait tout autour de lui en minuscules gouttelettes étincelantes.

Il avait froid ; si froid.

Et puis, il creva la surface de l'eau en contrebas.

Son corps s'enfonça dans le lac. La secousse fut brutale ; ses poignets se tordirent en arrière, ses dents s'entrechoquèrent. Il coula comme une pierre, entraîné par les eaux.

Le vert environnant se fit plus épais, plus lourd ; plus froid. La lumière s'estompa. Il s'enfonçait toujours plus bas, laissant tout derrière lui.

L'eau l'enveloppait comme un manteau pesant sur les épaules. Le froid était une drogue qui l'endormait. Continuant sa descente, il s'abandonna aux ténèbres glacées, renonçant silencieusement à ses pensées, ses rêves, ses serments. L'air n'avait plus rien à faire dans ses poumons, et l'avenir avait perdu toute emprise sur son cœur.

Taol glissa dans les profondeurs du lac Ormon, précédé par un flot d'images venues lui éclairer le chemin. Il vit Sara et Anna, les bras grands ouverts, des algues dans les cheveux. Sa mère le dépassa fugitivement, non plus enceinte, mais jeune et belle, avec aux lèvres un sourire destiné à lui seul. Bevlín se trouvait là également : les rides de l'âge et de l'eau se bouscuaient sur son visage. Leur accueil à tous constituait un rite de passage ; enfin, on l'autorisait à retourner chez lui dans la ferme au milieu des marais.

La poitrine de Taol se gonfla de joie. Il n'avait jamais désiré autre chose.

Alors qu'il tendait les bras en direction de Sara, une ombre vert foncé accrocha son regard. Presque noire, elle flottait derrière les siens tel un homme armé sur le point de frapper. Taol voulut hurler un

avertissement, mais son cri fut noyé par le grondement de la pression. L'ombre dévoila les crocs et la famille de Taol s'enfuit, engloutie dans les ténèbres comme des fantômes à l'approche de l'aube. La créature leva un membre évoquant un bras, et avant même que son regard ne se posât dessus, Taol sut ce qu'il verrait dans la chair : la marque de Valdis. Trois cercles. Tout avait commencé et finissait avec eux.

Taol examina l'ombre de plus près. Un frisson de reconnaissance lui parcourut l'échine. Il ne s'agissait pas d'un monstre inconnu remonté des profondeurs, mais de *son propre* démon.

Il l'avait traîné au fond avec lui.

Et le traînerait derrière lui jusqu'à son dernier souffle.

Sauf si...

Taol se mit à remuer les pieds, brassant l'eau à la seule force de sa volonté. Ses mains remontèrent au-dessus de sa tête, les doigts tendus vers le monde de la lumière tout en haut. Il était loin d'avoir achevé sa vie, loin d'avoir accompli son destin, et en s'élevant en direction de la surface, il comprit ce qui lui restait à faire.

Tavalisc mangeait des pensées. Des pensées violettes.

Les fleurs, affirmait son cuisinier, étaient bonnes pour la digestion, le hoquet, ainsi que pour la garniture. Les pensées en question se trouvaient là à titre décoratif, mais en raison de la nature peu ragoûtante du plat principal – des anguilles cuites dans une enveloppe d'intestins de porc – l'archevêque les avait promues au rang de nourriture. À ce stade, il n'était pas convaincu de les trouver appétissantes – elles avaient une texture de velours mouillé et un goût de parfum bon marché – mais elles étaient toujours meilleures que les anguilles.

Il envisageait de demander à son cuisinier de lui en faire frire quelques-unes quand Gamil entra en coup de vent. L'expression coupable qu'il affichait si souvent ces derniers temps avait cédé la place à une sorte de grimace funèbre.

« Vous m'avez l'air en pleine forme aujourd'hui, Gamil. Ce regard vitreux vous va à ravir. » L'archevêque se leva de son fauteuil. « Aimerez-vous goûter une pensée ? »

— Les troupes de Kylock marchent sur Camélie, Votre Éminence. »

La pensée voleta jusqu'au sol. L'archevêque posa une main sur son bureau pour conserver l'équilibre. Son cœur se mit à battre comme une rafale de grêle contre un volet. « Pas sur Ness ? »

Gamil secoua la tête. « Elles ont tourné au lac Herrie. »

Tavalisc ferma les yeux. Bien sûr qu'elles avaient tourné. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Il connaissait Baralis, avait appris à ne pas sous-estimer Kylock, alors comment cette dernière stratégie avait-elle pu lui échapper ? Doutant que ses jambes réussissent à le porter

plus longtemps, Tavalisc se laissa retomber lourdement dans son fauteuil, ses nombreux replis de graisse se rassemblant autour de lui comme des abeilles ouvrières. Pour la première fois depuis des années, il prit vraiment peur. Les événements commençaient à lui échapper. L'empire du Nord n'était plus une vague éventualité ; il était là, à leurs portes, sur le point de forcer l'entrée.

Camelie. La porte du Sud. Kylock avait déjà redessiné ses frontières, et pourrait bien le faire de nouveau.

Tavalisc étala ses doigts boudinés sur son bureau. « Quand ces troupes arriveront-elles ?

— J'ai reçu la nouvelle très tard, Votre Éminence. Il est possible qu'elles ne soient plus qu'à une semaine de marche.

— Et à combien d'hommes se montent-elles ?

— Une estimation prudente fait état de six mille hommes, Votre Éminence, mais certains témoins directs parlent plutôt de neuf mille. Ils pillent et brûlent tous les villages qu'ils croisent en chemin. Ils avancent comme une nuée de sauterelles, ne laissant qu'un champ de ruines dans leur sillage. »

Un petit bruit sifflant s'échappa des lèvres de l'archevêque. « Kylock les dirige-t-il en personne ?

— Non. C'est l'aîné de Maybor, Kedrac, qui les commande. Il a déjà conduit l'armée des royaumes à la victoire en Halcus. Il combat au nom du roi.

— Qu'en est-il de Tyren et de ses cohortes rayées ? Se préparent-ils à poignarder leurs voisins dans le flanc ?

— Il y a effectivement un bataillon de chevaliers dans l'armée, Votre Éminence. Mais Tyren lui-même est demeuré à Brennes. Après la déroute de Haute-Muraille, il a dressé le camp à l'extérieur de la cité et se trouve actuellement en négociations avec Kylock.

— Tel que je connais Tyren, il doit réclamer la préséance lors du partage du butin. Il l'a obtenue à Helch, il espère probablement en profiter aussi à Haute-Muraille après le dégel. » L'archevêque traça des cercles avec sa sueur sur la surface de son bureau – puis les essuya. « Tyren n'est qu'un petit pion avide. Baralis et Kylock se servent de lui, aussi sûrement qu'ils se servent des bottes qu'ils ont aux pieds.

— La préséance lors du partage à Haute-Muraille n'est pas une mince rétribution, Votre Éminence. Tyren tient davantage du cavalier que du pion.

— Des cavaliers et des pions ! Épargnez-moi vos métaphores de joueur d'échecs, Gamil. Vous êtes un serviteur, pas un ménestrel itinérant. » Tavalisc tambourina sur son bureau. Il commençait à se sentir quelque peu hystérique. « Il me faut des faits. *Des faits*. Nos fournitures sont-elles parvenues à Camelie ou non ? Où en est l'armement de la cité ? Combien de temps peut-elle tenir ?

— Une partie de nos fournitures sont arrivées, Votre Éminence : nourriture, équipement militaire, ce genre de choses. Mais pas de troupes, en revanche. Personne ne s'attendait à ce que l'attaque survienne aussi vite. » Gamil tripota les lanières de sa tunique. « Quant à la cité elle-même, elle va être prise presque entièrement au dépourvu. Elle n'a pas eu le temps de se préparer, ses remparts sont en piètre état et son armée se compose principalement de conscrits. Je dirais quelle peut tenir un mois, tout au plus. »

Tavalisc se renfonça dans son fauteuil. Kylock allait réussir haut la main ; il allait leur souffler Camélie sous le nez. Et il n'y avait strictement rien à faire pour l'en empêcher. Le Sud enverrait des mercenaires et du matériel, mais personne n'enverrait sa propre armée. Les cités du Sud étaient notoirement égoïstes, elles préféreraient camper sur leurs positions et sauver leur propre tête que s'allier pour aller sauver celle d'une autre. Par ailleurs, Camélie occupait une position particulière : les gens du Sud la voyaient comme une cité du Nord, ceux du Nord juraient qu'elle appartenait au Sud.

Kylock avait judicieusement choisi le moment et le lieu de son attaque.

Tavalisc avait espéré le décourager par une protestation de solidarité méridionale, mais il réalisait maintenant que le jeune roi l'avait prise exactement pour ce qu'elle était : une simple protestation. La solidarité constituait une force ; la jeunesse en était une autre.

De son propre point de vue, il avait les mains liées. Le bon peuple de Rorne l'adorait – aujourd'hui – mais s'il tentait seulement de lui suggérer d'impliquer la cité dans une guerre étrangère fâcheuse, il se ferait arracher de son palais avant d'avoir pu dire : *Nous serons peut-être les prochains sur la liste*. Les autres dirigeants du Sud se trouvaient exactement dans la même position.

Gamil émit une toux polie. « Quelles sont les instructions de Votre Éminence ? »

Ses instructions ? Tavalisc sentit un vide inhabituel dans ses pensées. Il n'avait pas d'instructions à donner. Il était archevêque de Rorne depuis dix-sept ans, et pas une fois il ne s'était retrouvé à court d'idées. L'intrigue lui venait naturellement. Il avait toujours un complot, une manœuvre, une astuce dans sa manche ; mais pas cette fois. Cette fois-ci, il ne trouvait aucune manière d'empêcher Kylock de mettre la main sur Camélie.

Lui, l'élu, n'avait pas de stratégie de secours.

Le soleil disparut derrière un nuage et une ombre grise passa sur la pièce. Tavalisc frissonna. Était-ce le commencement de la fin ?

Quelque chose de pointu pressa contre sa gorge.

« Debout. »

Nouvelle pression, suivie d'un coup de pied, puis il reçut quelque chose de chaud sur la joue. Taol ouvrit les yeux juste à temps pour voir Skaythe s'essuyer une trace de salive sur les lèvres.

« Debout, bâtard. »

Taol recouvra rapidement sa mémoire et ses sens et put reconstituer le monde qui l'entourait. Il gisait sur une berge herbeuse, glacé, trempé, grelottant. Le lac Ormon clapotait le long de ses chevilles et un couteau ensanglanté était pointé sur sa gorge. Il avait dû perdre connaissance après avoir rampé hors de l'eau. Mais pendant combien de temps ? Il jeta un coup d'œil autour de lui. Le ciel semblait imperceptiblement plus sombre que la dernière fois qu'il l'avait vu – dix minutes, donc, vingt tout au plus. Ce qui voulait dire que Jack et les chevaliers devaient être à mi-parcours sur le sentier.

Une subtile flexion de ses muscles lui fit comprendre qu'il devait gagner du temps : il en aurait besoin pour regagner de la force et augmenter sa température corporelle. Faible, désorienté, Taol s'en remit à son entraînement de chevalier et aux techniques à la fois physiques et mentales qu'il avait apprises pour se préparer à l'action. Bandant et détendant les muscles du bas de son corps afin d'encourager la circulation sanguine, il se concentra sur son cœur, dont il accéléra le rythme naturel pour l'obliger à pomper plus fort. Pendant ce temps, il se remplissait les poumons à brèves inspirations. Tournant légèrement sa hanche, il tâtonna à la recherche de sa dague.

« Vas-y. Sors-la. » Skaythe allongea un coup de pied vers le ceinturon de Taol. « Lève-toi et sors ta lame. »

Taol fut instantanément sur ses gardes. Skaythe était rapide.

« Nous serons à égalité, dit Skaythe en se reculant d'un pas. Moi avec ma patte folle et mon épaule, et toi » il haussa les épaules « avec ton petit coup de froid. »

Pendant que l'autre parlait, Taol travaillait à injecter du sang dans ses membres bleuis. Son rythme cardiaque avait augmenté, mais il se sentait toujours épuisé physiquement – il avait besoin de davantage de temps. Se redressant en position assise, il dit : « Je suis désolé pour ce qui est arrivé à Blayze. J'aurais dû m'arrêter à la victoire.

— Oui, tu aurais dû. » Skaythe s'approcha et le gifla. « Et maintenant, debout ! »

Taol avait prononcé cette excuse afin de gagner du temps, mais le simple fait de prononcer ces mots lui fit prendre conscience qu'il pensait chacun d'eux. Il avait commis des choses terribles tout au long de son existence, et devait porter de nombreux fardeaux. Il avait parfois fait des mauvais choix, parfois il n'en avait eu aucun ; mais en ce jour, dans les profondeurs vertes du lac Ormon, il avait enfin fait le *bon* choix. Il avait opté pour la rédemption. Sa voie était toute tracée ; son destin pouvait prendre deux directions. Il y avait d'un côté de la

balance Melli et son serment de la protéger, de l'autre, Valdis et ses obligations envers ses frères.

Il sauverait Melli pour lui-même.

Il sauverait la chevalerie pour sa famille.

Neuf ans plus tôt, il avait abandonné ses sœurs pour aller chercher la gloire au-delà des portes de Valdis. Il ne l'avait pas trouvée, et cette absence privait la mort de ses sœurs de toute signification. *Il a déserté sa famille pour un mensonge* – c'était son démon personnel, celui qu'il avait vu dans les eaux glacées. Le monstre bardé de crocs qui mordait par-delà le tombeau.

Et la seule manière de mettre un terme à ses morsures consistait à redonner son lustre glorieux à la chevalerie ; pour Anna, pour Sara, pour le bébé.

Taol se leva. Il n'avait pas choisi la rédemption pour se laisser détourner de son but aussi tôt dans la partie. Il était loin d'en avoir fini et ne laisserait pas la vengeance d'un homme seul entraver son destin.

Il tira sa dague. Ses jambes étaient faibles, ses muscles lui faisaient mal, son sens de l'équilibre laissait à désirer. Alors même qu'il dressait mentalement l'inventaire de sa condition physique, Taol adopta de lui-même une posture de combat : jambes écartées, genoux légèrement fléchis, la dague au niveau de la ceinture, pointe vers le haut.

« Skaythe, dit-il en se balançant légèrement sur les talons, je préférerais ne pas donner la mort aujourd'hui. Je t'offre un choix : range ton arme, accepte ma honte en guise d'excuse et renonce à ce combat. Ou bien meurs ici, de ma main, et j'enverrai ton âme en enfer et ton sang au fond du lac. »

Skaythe agita sa lame. « Comment pourrais-je accepter ce choix de la part d'un homme qui n'en a laissé aucun à mon frère ? » Il se fendit et frappa en diagonale avec son couteau.

Taol fut contraint de bondir en arrière. L'impact de sa réception faillit le faire trébucher ; il effectua un demi-moulinet avec sa dague pour tenir Skaythe à distance le temps de recouvrer son équilibre. Un instant plus tard, l'autre fondait sur lui, le repoussant en direction du lac. Taol sentit l'eau monter autour de ses chevilles. Maudissant ses muscles endoloris, il s'efforça d'esquiver la lame de Skaythe. L'homme était tenace, cependant, et lui rendait feinte pour feinte.

Remarquant qu'il favorisait sa jambe gauche, Taol bondit sur sa droite pour tenter de le prendre en défaut. Skaythe, manifestement accoutumé à compenser son infirmité, fit aussitôt un pas de côté, ramenant son pied gauche derrière lui pour supporter son poids. Taol recula encore dans l'eau. Dans son état actuel, il n'avait aucune chance de pouvoir battre Skaythe de manière régulière. L'homme était plus rapide, plus fort et plus alerte. Une tactique alternative

s'imposait.

L'eau représentait son seul atout. Le lac Ormon protégeait les siens, et après ce qu'il venait de traverser, Taol savait qu'il était du nombre. Il s'était enfoncé dans son cœur au battement sourd, avait contemplé ses cavernes verdoyantes secrètes. Le lac était son territoire désormais.

Taol attira Skythe à sa suite. Chacun de ses pas de côté était également un pas en arrière. Avec de l'eau jusqu'aux genoux, Skythe était contraint de prendre garde où il posait les pieds ; une glissade de son pied droit et le lac aurait raison de lui. Taol continua à reculer, décrivant des moulinets avec sa lame tout en tâtant la vase du bout des orteils.

Le fond du lac s'enfonçait de plus en plus. Envoyant son pied derrière lui, Taol ne trouva rien sur quoi le reposer ; il ne se tenait plus qu'à un pas de l'endroit où le fond du lac se dérobait brusquement. Il se déplaça sur sa droite. Skythe s'avança. Taol baissa délibérément sa garde, laissant son torse ouvert à une attaque. L'autre saisit cette opportunité et se fendit en direction de la chair vulnérable. Taol éprouva une douleur cuisante à la poitrine – qu'il ignora. Il progressa de nouveau sur sa droite, obligeant Skythe à tourner le dos au lac. Leurs positions étaient inversées désormais.

Taol serra les dents et bondit hors de l'eau sur son adversaire. Il le heurta en pleine poitrine. Skythe para le coup avec sa lame, mais le choc le contraignit à reculer. Prenant appui sur son bon pied, il rejeta la jambe droite derrière lui. En raison de l'infime différence de taille qui existait entre ses deux jambes, Skythe avait l'habitude de juger les distances avec la gauche ; sa jambe droite était accoutumée à ne pas trouver le sol puisqu'elle était la plus courte des deux.

Il recula donc, certain que le fond du lac se trouvait juste sous son pied. Le lac l'aspire en arrière. Taol vit Skythe tenter de ramener son poids vers l'avant, mais il avait bougé trop vite et voulu compenser trop tard.

Lui-même recula vers la berge. Ramenant son couteau devant lui, il regarda Skythe lutter pour reprendre pied sur la plate-forme. L'homme paniquait, avalait de l'eau, battait furieusement des bras. À l'instant où il se remettrait debout, Taol fondrait sur lui avec son couteau.

Le lac prendrait bel et bien une vie aujourd'hui, en fin de compte.

Taol ferma brièvement les yeux. Il se sentait très faible. Il aurait voulu s'endormir dans une bonne couverture, devant un bon feu, et rêver de ses sœurs jusqu'à l'aube. En dépit de sa menace envers Skythe, il n'avait aucune envie de le tuer : pas ici, pas maintenant, pas ainsi. Il avait reçu un cadeau aujourd'hui, et il n'était que justice qu'il en fit un à son tour.

Taol lâcha son couteau. L'arme s'enfonça dans l'eau, scintilla brièvement dans la lumière du soir, puis disparut au fond du lac. Taol se détourna et pataugea en direction de la berge. Skaythe pouvait vivre pour combattre un autre jour.

Alors qu'il sortait de l'eau, Taol entendit un bruit d'éclaboussures dans son dos. Il fit volte-face. Skaythe se ruait sur lui, couteau à la main, remuant les lèvres en imprécations silencieuses.

Taol s'autorisa une fraction de seconde de déception, puis Skaythe se figea sur place ; il tituba en arrière et s'écroula dans les eaux, une flèche fichée en plein cœur.

La douleur se ranima brusquement dans la poitrine de Taol. Il se sentait nauséux, pris de vertige ; il devait regagner la terre ferme. Se forçant à continuer, Taol se vit tourner de l'œil : le monde s'assombrit sur les bords et le lac monta à sa rencontre. Puis Jack fut là, l'arrachant hors de l'eau, le traînant vers la berge. Les chevaliers les attendaient. Chipeur se précipita ; Borlin rangeait son arc. Ils se rassemblèrent tous autour de lui, le touchèrent, souriants, concernés. Taol aurait voulu leur dire quelque chose, leur expliquer ce qui s'était passé, leur dire qu'il allait bien, mais il avait le cœur à ce point gonflé d'amour et de souffrance qu'il ne parvint à prononcer que des remerciements.

Tyren se pencha en avant. Ses cuirs étaient si bien battus qu'ils ne produisirent pas un son. « Je peux vous aider à prendre Camelie en moins d'un mois. »

Baralis attendit qu'il s'expliquât, mais Tyren garda les lèvres obstinément closes. Le chef de la chevalerie caressa sa barbe finement taillée, sans quitter le chancelier des yeux un instant. Tyren était l'un des rares hommes parmi les connaissances de Baralis qui n'eût pas peur du silence. Il pouvait le laisser s'éterniser – aussi gênant fût-il dans le seul but d'amener son interlocuteur à le rompre.

Baralis prit une brève inspiration. « Comment procéderiez-vous ? » Tyren sourit. Sa main passa de sa barbe à sa tempe pour repousser une mèche de cheveux brillants. « Voyons d'abord *pourquoi* avant de discuter du *comment*. »

Ainsi, les négociations s'ouvraient. Tyren avait pris son temps. Il se trouvait en ville depuis des semaines, avait même dressé le camp à l'extérieur des portes, mais jusqu'à ce jour il n'avait pas été question du moindre accord. Il avait volontairement temporisé, et Baralis comprenait à présent pourquoi. Le mot venait de se répandre que les troupes de l'empire avaient enfin atteint Camelie.

Baralis gagna le bureau et remplit deux coupes de vin. Ils se trouvaient dans la maison d'un marchand de soie, dans le quartier sud de la cité. Le digne négociant lui-même était absent – probablement en train de dépenser les cinquante pièces d'or qui avaient acheté l'usage de sa maison ainsi que son silence. Même si la nécessité du secret n'était plus aussi grande que lors de ses premières rencontres avec Tyren, Baralis préférait rester discret. Il lui semblait inutile d'impliquer Kylock dans cette négociation.

Se renfonçant dans son fauteuil, Baralis demanda : « Que voulez-vous exactement, Tyren ? »

Le chevalier fit glisser sa main le long de sa cuisse. Des doigts impeccablement manucurés se posèrent sur un bloc de muscles à l'état brut. « Je veux la préséance lors du partage à Haute-Muraille. »

Baralis n'en attendait pas moins de lui. « Et ? »

— Carte blanche à Camelie une fois la cité prise. » Le ton de Tyren était soigneusement modulé. Il avait toujours beaucoup travaillé sa voix. « Les conversions à Helch se déroulent bien, malgré des débuts

difficiles. Je veux poursuivre sur cette lancée tant que les succès de Valdis restent frais dans les mémoires. Naturellement, j'attends de vous la même liberté que vous avez eu la bonté de m'accorder à Helch. »

Il voulait dire la liberté de persécuter la population de Camelie sans crainte de répercussions de la part de Kylock. Baralis porta sa coupe à ses lèvres pour cacher son sourire. Tyren tentait de saper l'influence religieuse de Silbur au profit de Valdis – et de lui-même. Avec le pouvoir religieux venaient les impôts, les propriétés, les terres de l'Église et l'or.

Tyren devenait gourmand.

Baralis décida que l'heure était venue de lui demander d'abattre son jeu. « Vous demandez beaucoup, mon ami. Qu'offrez-vous en retour ? »

Une pause calculée s'ensuivit. Tyren aimait tenir son interlocuteur en haleine, installer une tension dramatique en ne s'exprimant que lorsqu'il était prêt, en obligeant les autres à guetter chacun de ses mots. Encore une manière pour lui de se servir du silence.

Après un moment, il inclina la tête. Son teint mat, ses yeux sombres et ses cheveux bruns accrochèrent la lumière. « Je dispose de trois mille chevaliers à Valdis. Un signe de moi, et ils marcheront au nord sur Camelie. » Tyren fit un petit geste de la main. « Non seulement ils viendront renforcer les assiégeants, mais ils leur donneront également accès aux tunnels.

— Aux tunnels ?

— Camelie est une vieille cité, bâtie par un roi d'autrefois. Sous ses remparts s'ouvrent d'anciens passages dont même ses généraux ignorent tout. L'un de mes chevaliers peut vous indiquer leur emplacement ; son père était maçon à Camelie. Il connaît tous les secrets de la guilde. »

Baralis but une gorgée de vin. Il allait accorder à Tyren ce qu'il voulait. Les forces de l'empire pouvaient s'emparer de Camelie sans son aide, mais un siège en plein hiver s'avérait toujours aussi long que désagréable. Pour l'instant, Brennes était vulnérable ; Annis pouvait encore tenter de franchir les montagnes au mépris de la neige. Et si elle le faisait, elle trouverait une cité sérieusement dégarnie. Mieux valait que Camelie tombât au plus vite.

Baralis détourna la tête en souriant doucement dans l'ombre. Plus vite Camelie tombait, plus vite Rorne et son archevêque suivraient. Vingt ans plus tôt, Tavalisc avait assassiné un homme puis s'était attribué tout le mérite de ses travaux ; il était grand temps pour lui d'être puni.

« Je crois que nous avons un accord, mon ami », dit Baralis en levant sa coupe. Les coffres de Haute-Muraille ne l'intéressaient pas, la

population de Camelie encore moins. Tyren pouvait agir comme bon lui semblait dans le Nord comme dans le Sud tant qu'il ne visait pas plus haut que l'or et la religion.

Tyren n'était pas un imbécile. Il ne s'autorisa pas le moindre sourire de satisfaction. Il se leva et s'inclina. « J'en suis fort aise, Baralis. Je dépêche un messenger à Valdis dès aujourd'hui. »

Baralis lui ouvrit la porte. « C'est toujours un plaisir, Tyren. »

Le vent soufflait des montagnes et le ciel annonçait de la neige. En dépit de tous ses efforts, Jack ne parvenait pas à se réchauffer. Il avait beau s'asseoir sur son manteau, l'air froid s'engouffrait dessous, et ses orteils étaient gelés malgré ses bottes doublées de laine. Chevaucher toute la journée à travers des bancs de brouillard glacé n'avait rien d'une expérience agréable.

Mais elle était nécessaire. Debout avant l'aube chaque jour, chevaucher tard dans la nuit tous les soirs. Lorsque ce n'était pas Taol qui poussait les hommes en avant, Jack prenait le relais. Ils devaient gagner Brennes. Quatre jours plus tôt, en traversant un village de montagne à l'ouest de Camelie, ils avaient appris par les habitants que les forces de l'empire s'appêtaient à faire le siège de la cité. Jack avait senti les poils se dresser sur sa nuque en entendant cela. Kylock ne perdait pas de temps ; il n'avait aucunement l'intention de passer l'hiver sans bouger, il voulait accrocher une victoire de plus à son ceinturon.

Les chevaliers avaient mal pris la nouvelle du siège. Camelie était la plus proche voisine de Valdis, et chacun d'eux connaissait quelqu'un dans la cité – certains y avaient de la famille. Ils avaient hâte de découvrir si Tyren avait envoyé ou non des chevaliers parmi les assiégeants, mais la route qu'ils suivaient pour l'instant les tenait à l'écart des villages et des bourgades.

Depuis qu'ils savaient que l'armée de l'empire se trouvait dans le voisinage, ils cheminaient au pied des contreforts des monts de la Séparation. Peu désireux de croiser un bataillon de heaumes noirs, ils avaient opté pour une voie moins rapide et plus ardue. Les quatre derniers jours avaient été épuisants. La température descendait bien au-dessous de zéro pendant la nuit et ne remontait guère durant la journée. Les chevaliers continuaient à guetter un village, mais ils n'avaient pas aperçu la moindre hutte depuis Camelie.

La situation avait changé depuis ce jour au lac. Le bond de Taol avait transformé leur petit groupe. Les chevaliers lui étaient acquis, désormais ; il n'y avait plus ni questions ni doutes, seulement du respect ainsi qu'une chose qui confinait à la vénération. C'était un autre Taol qui avait émergé du lac : les yeux bleus emplis de détermination, la voix forte et claire. Il rayonnait d'énergie et de

lumière, comme si les chutes avaient régénéré son âme.

Taol avait offert aux chevaliers une cause honorable – arracher une noble dame des griffes de son ravisseur –, et ils avaient accepté avec joie. Il n’existait pas un chevalier au monde qui hésiterait à secourir une demoiselle en détresse. Tyren constituait un sujet plus délicat. Taol ne tenait pas à pousser les hommes à faire quoi que ce soit qui les mît mal à l’aise. Il voulait leur laisser le temps et la liberté de parvenir à leurs propres conclusions, et à en juger par le changement progressif qui se faisait sentir au sein du groupe, c’était une sage décision.

Jack se réjouissait que Taol eût réussi à gagner la loyauté des chevaliers, mais il en éprouvait également une certaine tristesse. Taol et lui s’éloignaient l’un de l’autre ; leurs motivations, leurs buts et leurs destins n’étaient pas les mêmes. Brennes marquerait la fin de leur association. Ensuite, chacun partirait de son côté.

« Une fumée devant ! » cria Andris.

Jack leva la tête. Lui qui s’était laissé glisser dans l’avenir fut content de revenir au présent. À distance, dans un creux entre deux collines, un filet de fumée argentée se détachait sur le ciel gris. En accommodant, Jack vit qu’il y avait en fait plusieurs fumées, ce qui indiquait la présence d’un village.

Excité à cette vue, tout le monde éperonna son cheval. Midi était passé depuis longtemps, et des idées de repas chaud et de bon lit pour la nuit s’imposèrent dans l’esprit de Jack.

Atteindre le village leur prit plus longtemps qu’ils ne l’auraient cru. Ils durent traverser une vallée enneigée où les congères et un étang gelé les obligèrent à descendre de leurs montures. La neige se mit à tomber alors qu’ils étaient à mi-chemin, et le vent qui soufflait des montagnes la brassa en rafales, rendant la vision difficile. Le temps qu’ils arrivent aux deux collines, la lumière commençait déjà à baisser.

Crayne envoya Andris et Mafrey explorer le village. Bien qu’ils fussent loin à l’ouest du chemin emprunté par l’armée, il préférait ne courir aucun risque. Le groupe se rassembla au pied des collines pour attendre le retour des deux hommes. La neige se mit à tomber plus dru, et la température fraîchit à l’approche de la nuit. Les hommes se rapprochèrent les uns des autres, leur souffle se cristallisant dans l’air du soir, leurs manteaux blanchis par la neige.

Taol, Crayne et Borlin discutaient à voix basse. Jack les vit jeter des regards vers le sentier qui s’enfonçait entre les collines. Andris et Mafrey auraient déjà dû revenir. Après un moment, Crayne hocha la tête. « Suivons-les », cria-t-il.

Jack talonna son cheval en direction de Chipeur et de sa mule. Taol eut un réflexe similaire et freina sa monture le temps que le

gamin parvienne à sa hauteur. Ensemble, ils longèrent la colline jusqu'au sentier qui menait au village.

« Crois-tu qu'ils aient été attaqués ? cria Jack par-dessus le rugissement du vent.

— Je ne sais pas, répondit Taol. Peut-être que les villageois les ont repérés et les ont pris pour des soldats de Kylock. » Il eut un petit geste de la main droite en direction de son fourreau.

Jack acquiesça. Taol l'avertissait de se tenir prêt avec son épée.

Il neigeait si fort que les empreintes de sabots s'effaçaient en quelques minutes ; on ne voyait aucune trace du passage d'Andris et de Mafrey. À mesure qu'ils s'enfonçaient dans la passe étroite, un changement subtil s'opéra au sein du groupe : chacun s'assit plus en arrière sur sa selle, Borlin et les archers enfilèrent leurs carquois dans le dos, Crayne détacha son épieu et seuls ceux qui avaient des gants très fins les gardèrent.

Des toits en pente raide apparurent derrière la colline – une poignée tout d'abord, puis beaucoup. Le village était plus important qu'ils ne l'avaient pensé. De minces bandes de lumière s'échappaient des volets et des odeurs de feux de bois flottaient dans le vent.

En contournant un pic neigeux, ils tombèrent nez à nez avec une bande d'hommes en armes. Andris et Mafrey chevauchaient au milieu. L'arc de Borlin jaillit de son carquois en un éclair.

« *Ne tirez pas !* » s'écria Andris.

Crayne leva la paume, arrêtant ses archers. Son regard embrassa la demi-douzaine de cavaliers. « Relâchez mes frères, ou vous serez abattus sur place. » L'acier de sa voix tranchait à travers la neige.

Andris talonna sa monture. « Ils ne nous ont pas capturés, Crayne. Ils ne faisaient que nous escorter.

— Ce sont des hommes de Haute-Muraille, glissa Taol à Jack. Argent et marron. »

Haute-Muraille ? Que diable faisait la Muraille à soixante-dix lieues au nord-ouest de Camelie ? Jack passa devant Taol. Crayne discutait avec l'un des cavaliers et il voulait entendre ce qu'ils se racontaient.

« Oui, dit Crayne, Taol des Basses Terres et Jack des Quatre Royaumes. »

L'homme hocha la tête. « Suivez-nous. »

Jack jeta un coup d'œil à Taol, qui haussa les épaules : lui non plus n'avait aucune idée de ce qui se passait. Le groupe s'ébranla ; Crayne n'avait pas lâché son épieu, mais suivit les étrangers sans réticence. Le sentier s'élargit bientôt et le village s'étala devant eux.

Niché entre deux collines, il échappait à la morsure du vent. Des cabanes en rondins se succédaient sur les pentes, tandis que les habitations à trois étages se concentraient dans la vallée. Toutes ces

maisons comportaient des avant-toits et des toits en pente raide. Il n'existait qu'une seule route : elle courait d'est en ouest au centre de la vallée, s'arrêtant abruptement en arrivant devant un gigantesque enclos rempli de moutons. Jack n'avait jamais vu autant de moutons de toute sa vie. Ils étaient des milliers, le dos peint de marques rouges et bleues.

Les hommes en armes les conduisirent à la plus grande bâtisse du village. Une enseigne grinçait au-dessus de la porte, mais Jack ne parvint pas à la déchiffrer.

À peine eurent-ils stoppé leurs montures que Crayne faisait signe à Jack et Taol d'approcher. « Il y a là-dedans quelqu'un qui désire vous parler à tous les deux.

— Qui ? »

Crayne secoua la tête. « Ils refusent de le dire. Je crois que nous ferions mieux d'entrer tous ensemble.

— D'accord, approuva Taol. D'où viennent ces hommes ?

— De Brennes. Ils se sont échappés du champ de bataille.

— Ils ont eu de la chance de ne pas être repris par les troupes de Kylock, observa Jack.

— Ils sont probablement restés à proximité des montagnes. » Crayne sauta à bas de son cheval, faisant signe au reste du groupe de l'imiter. Il contempla la taverne, puis se retourna vers Jack et Taol. « Je ne m'attends pas à ce que nous ayons des ennuis, mais à la première bizarrerie, tout le monde ressort. Est-ce clair ? »

Jack opina de la tête. Lui non plus ne sentait aucune menace. Sans même s'en rendre compte, il avait flairé l'air à la recherche d'une trace de sorcellerie. Rien d'inquiétant ne les attendait à l'intérieur. Il se dirigea vers la porte de la taverne, précédé par les hommes de Haute-Muraille, Taol et Crayne derrière lui.

La chaleur et la clarté de la taverne formaient un contraste choquant avec l'obscurité glaciale de la nuit. Jack fut brièvement étourdi par la lumière, submergé d'odeurs, d'images et de sons. Un arôme de viande rôtie et d'oignons flottait sous le plafond bas. L'endroit était bondé d'hommes portant le marron et l'argent. Décharnés, les yeux creusés, ils firent silence sur le passage de Jack.

« Par ici », indiqua celui qui ouvrait la marche.

Jack le suivit au fond de la taverne, puis en haut d'une étroite volée de marches. Taol venait sur ses talons. Ils parvinrent devant une porte en chêne arrondie gardée par deux hommes.

Leur guide les arrêta d'un geste du bras. « Attendez ici. » Il entra dans la pièce, d'où il ressortit quelques instants plus tard en compagnie d'un deuxième personnage.

« Jack, Taol, entrez donc. »

Jack mit un moment à reconnaître l'homme qui lui faisait face.

C'était Finaud. Sa voix était toujours la même, mais son visage et sa silhouette avaient radicalement changé. Il avait perdu beaucoup de poids ; son double menton avait disparu, ses joues autrefois rebondies pendaient mollement et des cernes sombres bordaient ses yeux. « Venez, dit-il. Messire Maybor vous attend. »

Allongée sur son lit, Melli tenait l'oreiller contre son ventre. Parfois, en fermant bien les yeux et en serrant l'oreiller de toutes ses forces, elle parvenait à s'imaginer que son bébé était toujours là. Parfois même, elle s'endormait avec l'oreiller sous elle et au matin, en se réveillant, elle connaissait un moment de pur bonheur. Elle ne vivait plus que pour ces instants ; ces fractions de seconde, ces éclairs fugaces pendant lesquels les huit derniers jours s'effaçaient de sa mémoire.

Mais ce soir, elle ne parvenait pas à oublier. L'oreiller n'était qu'un oreiller, son ventre une courbe, le temps était trop inflexible pour inverser son cours et son esprit trop éveillé pour se laisser abuser. Rien n'existait en dehors du vide de son ventre et de la douleur lancinante dans ses seins.

Son corsage était trempé de lait. Poisseux, long à sécher, le liquide s'écoulait de ses seins et s'infiltrait contre sa cage thoracique, dessinant des taches sombres sur l'étoffe de sa robe. Melli détestait cela. Elle empestait comme une nourrice.

Vivement, elle ferma le poing et l'écrasa contre l'oreiller. Elle sentit le coup dans son ventre et s'en moqua ; encore et encore, elle abattit son poing, martelant l'étoffe douce de toutes ses forces. Rien n'avait plus d'importance. Rien du tout.

Fermant le deuxième poing, elle l'abattit à son tour sur l'oreiller. *Crac !* Une douleur aveuglante lui remonta dans le bras. Son visage se décomposa, ses larmes jaillirent ; elle s'effondra sur son lit en berçant son bras cassé contre sa poitrine. Elle avait oublié à quel point il était fragile. Voilà qu'elle l'avait recassé avant qu'il pût guérir.

Quand la souffrance se réduisit à une sourde palpitation, Melli effleura l'os du bout des doigts. Un renflement irrégulier soulevait la peau de son avant-bras. Comme il faisait trop sombre pour en distinguer autre chose que les contours, elle devrait attendre le petit jour pour entreprendre quoi que ce soit. Elle avait à moitié tenté de redresser l'os quelques jours plus tôt, mais elle ignorait tout de l'art du physicien ; et la douleur qu'elle avait éprouvée en s'efforçant de rapprocher les deux moitiés de l'os l'avait suffisamment effrayée pour qu'elle abandonnât. Demain, elle essaierait de se confectionner une attelle.

Melli savait ne pouvoir attendre aucune aide de madame Gralle ou de Kylock – elle n'avait vu ni l'un ni l'autre depuis son

accouchement – mais les gardes postés devant sa porte se laisseraient peut-être convaincre de lui couper un morceau de bois. Elle le leur demanderait quand ils viendraient lui apporter son petit déjeuner.

Melli s'interrompit au milieu de ses réflexions. Elle était là, à se demander comment soigner son bras de la façon la moins douloureuse possible, alors que son bébé était mort – arraché à sa mère avant son premier souffle. Elle n'avait même pas vu son visage, ignorait s'il s'agissait d'une fille ou d'un garçon. Soudain, chaque pensée qu'elle avait consacrée à sa propre survie lui fit l'effet d'une trahison. Sa vie se poursuivait, et non contente de la laisser suivre son cours, la jeune femme s'employait activement à la protéger.

Un voile sombre tomba sur ses pensées, fait de culpabilité et de honte. Était-ce mal de sa part de désirer survivre ? Se montrait-elle insensible et égoïste en songeant à elle-même ?

Des clefs tintèrent de l'autre côté de la porte. Un rai de lumière s'infiltra au ras du sol. La porte s'ouvrit, et la lumière se déversa dans la pièce. Kylock entra, une lampe à huile à la main.

Melli s'assit sur son lit. Son bras droit retomba dans son giron avec une douleur fulgurante. Voir le visage assombri du souverain sur le seuil bannit les derniers doutes de son esprit. Il fallait qu'elle survive. En renonçant maintenant, elle servirait de réceptacle à tous les péchés de Kylock. Pas question qu'il se régénérât en s'accouplant avec elle. Il avait commis trop de choses, sanctionné trop de crimes, dressé son frère contre son père et permis à Baralis d'assassiner son enfant : elle ne pouvait l'autoriser à se laver de ses fautes.

Prenant une grande goulée d'air baigné de lumière, Melli se pencha en avant et dit : « Allez-vous-en. Vous venez me trouver trop tôt, mon seigneur. »

La surprise traversa le visage de Kylock. Il posa la lampe sur la table et marcha vers le lit.

Melli leva la main pour l'arrêter. « N'approchez pas davantage. Je ne suis pas encore prête à vous recevoir.

— Oh, mais si vous l'êtes. » La voix de Kylock était caressante, ses gestes aussi délicats que ceux d'un amant. Son regard s'attarda sur les taches humides qui maculaient son corsage. « Je vous avais accordé une semaine, c'est plus qu'il n'en fallait. »

Melli croisa les mains haut sur sa poitrine pour couvrir les taches. Une douleur sourde lui traversait les seins, à lui donner la nausée. « J'ai besoin de plus de temps », dit-elle en se creusant les méninges en quête d'un prétexte plausible. Elle désirait le choquer, le déstabiliser. « Vous ne pouvez pas m'approcher pour l'instant. Je ne suis pas totalement remise à l'intérieur. Vous me voulez fraîche et pure, mais pour l'instant, je suis souillée de sang séché et de cicatrices. Il vous faudra attendre ma guérison complète, sans quoi vous risquez l'échec

et l'infection. » Melli savoura chaque mot qu'elle prononçait.

Pour la première fois depuis des mois, elle sentait son ancien pouvoir lui revenir. Elle redevenait la fille de Maybor : sûre d'elle-même, maîtresse de la situation.

Kylock le sentit, lui aussi : elle pouvait le voir dans ses yeux. Il la croyait.

« Je vous donne une semaine.

— Non. Dix jours. » Melli jeta le menton en avant et le fixa de ses yeux bleu foncé. Elle n'avait pas de raison particulière de réclamer dix jours – ce n'était qu'une manière de plus d'affirmer son pouvoir.

« Très bien. Dix jours. » Kylock n'en parut pas fâché, au contraire, il semblait même excité.

Melli en conçut une réaction de dégoût. « Laissez-moi maintenant, je vous prie. J'ai besoin de repos. »

Kylock se planta au-dessus du lit, fixant sur elle des yeux cernés de noir, un mince sourire au coin des lèvres. Après un moment, il se détourna et sortit.

Dès que la porte se fut refermée derrière lui, Melli se laissa retomber en arrière dans ses draps. Elle se sentait vidée, physiquement et émotionnellement. Tremblante de la tête aux pieds, le bras douloureux, elle remonta les couvertures jusqu'à son cou et commença presque aussitôt à s'endormir. Elle était sur le point de glisser dans des ténèbres bienheureuses lorsqu'une pensée lui vint d'en haut : elle n'avait pas demandé à Kylock ce qu'il était advenu de son bébé. Cela ne lui avait même pas effleuré l'esprit.

Finaud les conduisit dans une petite chambre bien chauffée. Un grand feu flambait dans la cheminée et les fenêtres avaient été barrées par des couvertures en laine. Un homme reposait sur une couchette basse dans un coin ; un ronflement léger s'échappait de ses lèvres, et sa poitrine s'élevait et retombait à un rythme très rapide.

« Jack, Taol, murmura l'homme. Approchez, que je puisse vous voir. »

Jack traversa la pièce et s'agenouilla près du lit. Des yeux du même bleu que ceux de Melli le fixèrent au milieu d'un visage luisant de sueur.

« Tu es là, dit Maybor en fermant les yeux un instant. On m'avait dit que c'était vous. »

Jack l'examina à la recherche de traces de l'ancien Maybor. Ses lèvres charnues s'étaient réduites à deux lignes, ses joues rouges avaient pâli ; il restait si peu du bon vivant d'autrefois que Jack souffrait rien qu'en le regardant. Finaud s'avança pour lui tamponner le front ; il en profita pour lui remettre une mèche en place. Ce petit geste persuada Jack de regarder de nouveau – non pas uniquement le

visage de Maybor, mais l'homme dans son ensemble.

Il avait les cheveux brillants et impeccablement coiffés, le menton rasé de près, les épaules drapées dans une fine soie rouge, et des effluves de parfum montaient de sous les draps. Jack sourit doucement. Il restait davantage de l'ancien Maybor qu'il ne l'avait pensé.

« Vous avez pu échapper aux forces de Kylock devant Brennes ? » demanda Taol en venant s'agenouiller à côté de Jack.

Maybor hocha la tête. « Nous sommes restés dans les montagnes quelques semaines, avant de redescendre. » Sa voix était si faible que Jack et Taol durent se pencher pour l'entendre.

« Combien d'hommes sont là avec vous ? »

— Quatre-vingts ont survécu. J'en ai perdu davantage dans les montagnes. » Maybor fut secoué d'une quinte de toux qui le plia en deux à chaque grincement de gorge. Sa main sortit de sous les draps ; la peau en était noire et brillante, les doigts recroquevillés en un poing difforme.

Jack dut détourner les yeux. Il croisa le regard de Taol. Tous deux savaient que Maybor était en train de mourir.

Finaud s'approcha avec un mouchoir pour que le seigneur crache dedans. Il prit garde de bien replier le tissu avant de l'emporter.

Après un moment, la toux de Maybor se calma. Lorsqu'il reprit la parole, chacune de ses phrases fut ponctuée d'une respiration sifflante. « J'ai également dix chevaux. Les villageois nous en vendront d'autres. J'ai demandé à ce qu'on les compte – ils ont dix-huit chevaux, et le double de poneys. »

Jack commençait à comprendre ce qu'il avait derrière la tête. « Dans quel état se trouvent ces hommes ? » demanda-t-il.

Maybor s'éclaircit la gorge en faisant un petit geste de sa main ravagée. « Ils sont jeunes. Certains ont perdu des doigts et des orteils, mais la plupart se portent bien. » Il se pencha légèrement en avant. « Prenez-les avec vous, Jack. Ce sont de bons garçons, ils méritent une chance de se battre. Je croyais faire ce qu'il fallait en les menant hors du champ de bataille, mais je sais maintenant que je me trompais. Je les ai empêchés d'être des soldats et j'en ai fait des hommes, à la place. »

Jack ne tergiversa pas. « S'ils en sont capables et qu'ils le souhaitent, ils peuvent nous accompagner. Nous aurons besoin de toute l'aide que nous pourrons trouver.

— Ils connaissent quelques belles chansons, Jack, dit le seigneur en déglutissant bruyamment. Et les longues marches ne leur font pas peur. »

Lorsque Maybor eut fini de parler, ses muscles faciaux se relâchèrent et ses paupières commencèrent à se fermer. Taol lui posa

la main sur la poitrine. « Quelle est la dernière chose que vous ayez entendue à propos de Melli ? »

— Elle est vivante. Je le jure. » Les yeux de Maybor s'ouvrirent en grand, et sa voix résonna haut et clair. Il regarda d'abord Taol, puis Jack. « Il faut que vous la sauviez. Promettez-moi que vous le ferez. »

Taol prit la main de Maybor et passa les doigts sur la chair morte. « Je vous promets d'essayer. » Ses mots avaient la douceur d'un baiser. Jack plaqua sa propre main sur celle de Taol. Il plongea son regard dans les yeux brillants de Maybor. « Je vous promets que je n'aurai pas de repos tant qu'elle ne sera pas saine et sauve. »

Maybor acquiesça faiblement. Son corps parut se recroqueviller, rapetisser, perdre de sa substance. Il prit appui sur ses oreillers et dit, d'une voix qui s'amenuisait à chaque mot : « Tu aurais dû la voir quand les gardes sont venus à la cave, Jack. Elle était si belle, à se débattre comme un beau diable – pour moi. Rien que pour moi. »

Finaud s'avança et lui repoussa les cheveux en arrière. La main du garde tremblait en lissant les mèches grises lustrées.

Jack reposa la main de Maybor le long de son flanc. « Melli vous aimait profondément. »

— Vraiment ? » Aussi faible que fût Maybor, sa voix pressante révélait un regain d'espoir. « Dites-lui que je l'aimais plus qu'elle ne le pensait. Que je suis désolé d'avoir failli. »

Jack secoua la tête. Une grosse boule se formait dans sa gorge. « Vous n'avez pas failli. »

— J'ai failli à tous mes enfants. À chacun d'eux. » La voix de Maybor n'était plus qu'un filet qui s'estompait au loin. « J'étais trop égoïste, trop ambitieux pour les voir autrement que... » Ses derniers mots furent noyés dans une succession de toussotements étranglés.

Finaud prit Jack par le bras. « Sortez. Je vous rejoins dans un instant. »

Jack et Taol prirent le chemin de la porte. Les quintes de toux de Maybor les accompagnèrent hors de la pièce.

Ils attendirent sur le palier que la toux de Maybor s'épuisât. Après un moment, Finaud les rejoignit. Il était pâle et paraissait à bout de forces. « Messire Maybor s'est endormi, dit-il. Venez, allons vous trouver à boire. »

Finaud les précéda dans la grand-salle. Une fois encore, le silence se fit, mais cette fois, tous les regards étaient braqués sur Finaud.

« Il dort », annonça ce dernier à l'assistance avec un geste apaisant des deux mains.

En entendant cela, les hommes hochèrent la tête en chuchotant et retournèrent à leurs affaires ; plusieurs commandèrent qu'on leur rapportât de la bière.

Finaud conduisit Jack et Taol à une table proche de l'entrée.

Crayne et les autres chevaliers étaient assis non loin ; tous avaient devant eux une écuelle de nourriture fumante ainsi qu'une chope de bière à la main.

En les voyant s'installer, Chipeur quitta la table des chevaliers et vint s'asseoir à côté de Taol. Finaud parut surpris de le voir et lui ébouriffa les cheveux affectueusement. « Ma foi, je n'aurais jamais cru te retrouver dans les montagnes, Chipeur.

— Moi non plus je n'aurais jamais pensé te trouver ici, Finaud. Après tout, tu disais toujours que les filles des montagnes étaient souvent revêches et promptes à vous transmettre les g hones. »

Contre toute attente, Finaud éclata de rire. Un rire franc et massif, qui réveilla chez Jack des souvenirs si vivaces qu'il en eut les larmes aux yeux. Tant de soirées d'hiver passées dans la salle des serviteurs à écouter Finaud tenir sa cour, tout en s'émerveillant des quantités de bière qu'il parvenait à ingurgiter... Tout avait bien changé depuis cette époque innocente : Finaud avait changé, Taol avait changé, Maybor se mourait et Melli était emprisonnée à Brennes. La colère prit le pas sur la mémoire et renvoya les souvenirs de Jack dans un lointain passé. Baralis aurait à répondre de nombreux crimes.

« Messire Maybor m'a sauvé la vie », raconta Finaud. Il se pencha sur la table, le menton entre les mains. « Il m'a traîné hors de Brennes alors que j'étais si mal que je pouvais à peine marcher. Il aurait pu m'abandonner dans la cave et passer le mur tout seul, mais il n'en a rien fait. »

Jack passa un bras sur les épaules de Finaud. Pourquoi tous ceux qui paraissaient si forts autrefois semblaient aujourd'hui si fragiles ? « Qu'est devenu La Bousille ?

— Je l'ignore. Ils l'ont emmené avec dame Melliandra. » Finaud secoua la tête. « Ce n'est encore qu'un gamin. Que va-t-il devenir sans moi ?

— Les gens trouvent toutes sortes de forces en eux lorsque le besoin s'en fait sentir, lui dit Jack.

— Aye, mon gars, tu as raison là-dessus. Regarde messire Maybor. L'homme est dévoré par la fièvre depuis deux jours, et pourtant, rien n'aurait pu l'empêcher de nous guider hors des montagnes. C'est la détermination seule qui le maintenait en selle. Les hommes lui en voulaient, au début, mais quand ils ont vu de quel bois il était fait, tout a changé. Ils le suivraient n'importe où maintenant.

— Maybor veut que nous les emmenions à Brennes, dit Taol. Il a le sentiment de leur avoir causé tort en les conduisant dans les montagnes. Il veut leur donner une chance de se battre.

— Que s'est-il passé lors de la bataille ? » demanda Jack. On leur avait apporté un cruchon de bière et il entreprit de remplir quatre chopes.

« Haute-Muraille s'est fait déborder et massacrer. Besik a emmené les deux tiers des troupes vers l'est ; Maybor a pris au sud avec le reste. C'était le chaos. Les hommes taillés en pièces, les flèches qui volaient, du sang partout – je m'en souviendrai jusqu'à la fin de mes jours. » Finaud vida sa bière. « Mais le bain de sang n'était pas le pire, cependant.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé d'autre ?

— Kedrac a chargé ses propres hommes d'éliminer son père. Il commandait l'armée des royaumes, et dès qu'il a repéré Maybor, il a lancé la Garde royale contre lui. »

Dresser le père contre le fils – encore l'œuvre de Baralis. Les tragédies se multipliaient, non seulement à l'échelle des cités et des armées, mais également à un niveau plus intime : idéaux brisés, amours perdues, familles déchirées. Jack n'osait pas imaginer ce que Maybor avait dû ressentir en voyant son fils ordonner sa mort. Comment avait-il survécu au cours de ces longues semaines après la bataille, en ayant sur le cœur le poids d'une telle trahison ? Jack se souvenait de lui comme d'un homme plein d'énergie et de faconde qui souhaitait toujours le meilleur pour ses enfants – fût-ce contre l'avis des intéressés. Un père qui témoignait son amour à travers sa fierté. Comment un tel homme avait-il supporté la trahison de son aîné ?

Personne ne dit plus rien pendant un moment après cela. Taol, Finaud, Chipeur et Jack terminèrent leurs bières en silence. Les mots semblaient trop maigres pour embrasser toutes les tragédies de l'existence.

Maybor avait très chaud, et ses os lui faisaient moins mal à présent. Étrangement, il parvenait à sentir les doigts que le gel avait détruits. En un sens, c'était eux qu'il sentait le plus.

Il sentait toutes les choses qu'il avait perdues.

Melli, Kedrac, ses deux plus jeunes fils : en se concentrant suffisamment, il arrivait à se les représenter. En se concentrant encore plus fort, il pouvait même s'imaginer leur pardon.

Le sommeil l'appelait, cependant, et il sut qu'il était temps de partir. Au prix d'un ultime effort, il tourna la tête de telle sorte qu'elle reposât parfaitement droite sur l'oreiller – on ne le retrouverait pas en train de baver comme un invalide – et ramena ses mains de part et d'autre de son corps. *Dignement*, se dit-il. *Comme un roi*.

Les yeux déjà fermés, vidé de ses dernières forces par son effort, il ne lui restait plus qu'à glisser le long de la pente sombre. Un peu effrayé et très, très las, Maybor laissa son esprit s'enfoncer dans le sommeil.

Plus tard, beaucoup plus tard, alors que Jack dormait dans la

cuisine de la taverne, le corps pressé contre le fourneau, il fut réveillé par un bruit étrange. Il crut d'abord qu'il s'agissait d'un hurlement de loups, puis du vent ; mais en reprenant ses sens, il comprit qu'il entendait un chant – des notes graves et gutturales, suivies de longues pauses et de cris rauques. Quelqu'un martelait un rythme primitif, et par-dessus tout cela, une voix isolée s'élevait, haute et claire.

Jack fut parcouru d'un frisson de la tête aux pieds. C'était un chant de mort. Les troupes de Haute-Muraille chantaient pour Maybor.

Il ouvrit les paupières et, à la lueur diffuse des braises dans la cheminée, croisa le regard de Taol. Le chevalier avait une expression solennelle ; ses yeux étaient noirs comme un ciel de minuit.

« Jack, murmura-t-il, de nombreux combats nous attendent toi et moi. »

Jack opina du chef. Il savait ce qu'éprouvait Taol, car il ressentait exactement la même chose : Baralis avait finalement emporté l'un des leurs.

Jack se réveilla, une sensation d'abattement au creux du ventre. Les événements de la veille au soir lui revinrent de plein fouet : il se souvint s'être endormi au son d'une mélopée funèbre, entonnée par les hommes de Haute-Muraille pour l'âme de Maybor. Ils avaient chanté ainsi toute la nuit ; Jack le savait, car il les avait entendus dans ses rêves.

Il fut réveillé par un bruit différent, qui parlait à ses sens avec toute la puissance du passé : les mille sons d'une cuisine – épluchages, tranchages, tintements de vaisselle, frottements de balais, grésillements de graisse sur le feu et autres bruits de volaille qu'on plumait. On aurait cru qu'il était de retour à Château Harvell ! Jack ouvrit les yeux et découvrit une grosse femme vêtue de blanc penchée sur lui.

« Pas trop tôt, dit-elle. Réveille donc tes amis et débarrassez-moi le plancher. Dormir près de mon four, vraiment ! À quoi pouvait bien penser maître Boulier ? Croit-il que je n'ai pas suffisamment de travail sur les bras ? J'ai tant d'hommes qui ronflent dans ma cuisine que je crois n'avoir pas vu le sol depuis une semaine. En tout cas, c'est bien le cas de Gintie. Cette fille passe son temps à badiner avec tout ce qui porte du marron ; je suis sûre quelle a complètement oublié à quoi ressemblait un plancher. »

Jack sourit à la femme. « Je suis désolé. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ?

— Emmène tous ces gars hors de mes jambes et je serai ton amie pour la vie. Peut-être même que je t'offrirai une lichette de ma meilleure cuvée.

— Marché conclu. » Il se leva et secoua Taol, Chipeur et Andris. Les autres chevaliers dormaient dans l'écurie.

La femme en blanc tint sa parole – et largement. Le temps qu'ils eussent fini de se frotter les yeux, de boucler leurs ceinturons et de rouler leurs sacs de couchage, elle leur avait préparé un copieux petit déjeuner : pain chaud, poulet froid, fromage frais, et un cruchon de sa meilleure cuvée. Sa seule condition fut qu'ils aillent dévorer ce festin dans la grand-salle. Jack avait ramassé son écuelle pour suivre les autres quand elle le retint par le bras.

« Maintenant, il ne te reste plus qu'à emporter ces hommes en

marron avec toi. »

Jack rit. La bonté de la cuisinière remplissait d'une joie simple. Il y avait tant de braves gens dans le monde, tant d'autres raisons de se battre que la vengeance.

La femme lui planta un solide baiser sur la joue. « Attends une minute pendant que je te rajoute un peu de poulet. » Elle fila dans le garde-manger et en ramena deux pilons, qu'elle déposa promptement dans l'écuelle de Jack. « Tiens. Voilà qui devrait te remplir pour la journée. »

Jack posa son écuelle et prit la cuisinière dans ses bras. « Je m'occupe des hommes en marron, promit-il.

— Aye, mon gars. Laisse-m'en quand même un ou deux. Une femme à besoin de quelqu'un pour qui cuisiner. »

La grand-salle était froide. Les hommes de Haute-Muraille avaient veillé jusqu'à ce que les braises meurent dans l'âtre, et personne ne voulait être le premier à rallumer le feu.

Jack et Taol mangèrent en silence. Il régnait dans la pièce une atmosphère feutrée ; les hommes avaient le visage décharné, pâle, tiré. Le reste des chevaliers arriva des écuries et Crayne vint s'asseoir à côté de Jack.

« Que se passe-t-il ? murmura-t-il.

— Maybor est mort. Il nous a demandé de faire bon usage de ses hommes. »

Crayne jeta un regard circulaire sur la salle. « Ils ne sont pas en état de prendre la route aujourd'hui. Ils sont à bout de forces. »

Jack approuva de la tête. « Il leur faudra nous suivre. Ils mettront la journée à réunir les montures nécessaires, et nous ne pouvons nous permettre de les attendre. »

Taol leva la tête de son petit déjeuner. « Ils n'ont qu'à nous rejoindre à Brennes. Une fois sur place, ils se cacheront dans les plaines de l'est en attendant que nous ayons besoin d'eux.

— Tyren a dressé le camp en dehors de la ville, dit Crayne.

— À l'est ou au sud ?

— Au sud, à une lieue de la porte. » Crayne regarda Taol droit dans les yeux, sans ciller.

Les deux se dévisagèrent longuement, puis Taol posa la main sur l'épaule de Crayne. Quand il parla, ce fut d'une voix étrangement tendue. « Combien d'hommes a-t-il avec lui ? »

Crayne secoua la tête. « Je ne le sais pas avec certitude. Peut-être trois cents, peut-être plus. »

Soudain, Jack réalisa ce qui venait de se passer entre eux : en dévoilant des renseignements privilégiés sur le campement de Tyren, Crayne rejetait l'autorité de son chef. Il avait désormais pris fait et

cause pour Taol.

Les deux hommes poursuivirent leur discussion comme si de rien n'était. Quand Jack jeta un coup d'œil sur Taol, le chevalier étudiait les soldats de Haute-Muraille avec un intérêt accru. Jack eut la nette impression qu'il était en train de les compter.

Crayne et Taol étaient redevenus des hommes de guerre, discutant stratégie, armement et nombres. Envisageant la meilleure manière de prendre le camp de Tyren.

« Notre priorité consiste à entrer au palais », leur rappela Jack. Taol caressait depuis longtemps un rêve secret concernant la chevalerie, mais depuis qu'il avait sauté dans les chutes, ses ruminations prenaient de plus en plus d'importance. Quelles qu'elles fussent, Jack ne pouvait les laisser interférer avec le sauvetage de Melli et l'élimination de Kylock.

Taol le dévisagea durement. « Ne t'inquiète pas, dit-il. Je connais mes priorités. »

Crayne et Andris échangèrent un regard.

Chipeur, dont personne n'avait remarqué le départ, revint brusquement s'asseoir à leur table. « Finaud est en haut, Taol. Il veut vous parler, à Jack et toi. »

Jack se leva, bientôt imité par Taol qui le suivit. Ils grimpèrent les escaliers ensemble. En atteignant la dernière marche, le chevalier prit son compagnon à part. « Écoute, dit-il, je sais ce que nous avons à faire ; toi comme moi. La prophétie de Marod et mon serment envers le duc passent en premier – sois-en sûr – mais je veux que tu saches que j'ai l'intention de débarrasser la chevalerie de Tyren. Je n'ai pas le choix ; tant qu'il me restera un souffle de vie, je tenterai de le faire.

— Que s'est-il passé au lac Ormon, Taol ? » s'enquit doucement Jack. Il respectait la détermination de Taol, mais avait besoin d'en connaître la raison.

Le chevalier fixa le plancher. Sa poitrine se souleva et retomba plusieurs fois avant qu'il ne réponde. « J'ai découvert ce que j'avais passé les six dernières années de ma vie à chercher : une chance d'expiation pour mon passé. J'ai causé la mort de ma famille, Jack. Deux grandes sœurs adorables aux cheveux blonds et un petit bébé aux joues roses qui levait toujours la tête en entendant mon nom. » La voix de Taol se brisa. « Je les ai abandonnés – purement et simplement quittés, comme cela. »

Il se passa la main sur le visage. Une minute s'écoula en silence pendant qu'il tâchait de contrôler ses émotions, puis il reprit enfin, d'une voix différente : « Sans moi, ils étaient sans défense, Jack. Sans défense. J'aurais dû le savoir. J'étais en âge de le savoir. Je savais bien que je ne les laissais pas entre de bonnes mains. »

Une culpabilité terrible sous-tendait les paroles du chevalier, et

Jack sut qu'il était dépassé. La souffrance de son ami était une chose qu'il ne pourrait jamais comprendre ni mesurer. Posant une main légère sur le bras de Taol, il lui dit : « Je ne t'empêcherai pas de faire ce que tu estimes devoir faire. »

Les yeux de Taol s'éclairèrent. Un muscle palpitait dans sa joue. « Je ne te demande rien de plus, Jack. »

Le jeune homme sourit. Il aurait tellement voulu avoir davantage à offrir. « Viens, dit-il en poussant Taol dans le dos. Allons voir Maybor une dernière fois. »

Finaud les attendait devant la porte. En le découvrant dans la lumière crue du matin, Jack fut choqué une fois de plus par la transformation qu'il avait subie. Lui qui était autrefois corpulent apparaissait désormais maigre comme un piquet. C'était un jour pour toucher et être touché ; Jack s'avança et prit Finaud par les épaules.

« Il est mort sans souffrance, vous savez. Il est parti dans son sommeil. » Une larme roula le long de la joue du garde. « C'était un homme courageux. Certains vous raconteront qu'il était vaniteux, d'autres que c'était un démon, mais ne les écoutez pas. Vous pouvez dire à dame Melliandra que son père était un héros. C'est la vérité, et tous ceux qui se trouvent sous ce toit vous diront la même chose.

— Je sais, Finaud. Je sais. »

Finaud leur ouvrit la porte et les fit entrer dans la chambre de Maybor. On avait changé les draps et disposé le corps de Maybor au-dessus, les bras croisés sur la poitrine, le torse drapé dans une robe de soie rouge. Son visage avait pris un teint blafard, mais ses cheveux avaient conservé leur lustre et ses joues semblaient rasées de frais.

« Tiens, dit Finaud en remettant à Jack une petite bourse en toile. Ce sont les bagues et le torque qu'il portait au combat. Il voulait qu'ils aillent aux villageois pour aider à payer les chevaux et l'hébergement de ses hommes. Il a également signé une note, promettant un paiement intégral par son fils. »

Jack glissa la bourse dans sa tunique. « Crois-tu que Kedrac l'honorera ?

— J'en doute, mais ça n'a pas d'importance. Maybor est mort persuadé qu'il le ferait, c'est la seule chose qui compte.

— Pourtant, après ce qui s'est passé pendant la bataille...

— Non. Maybor soutenait à qui voulait l'entendre que son fils honorerait sa mémoire. En laissant cette note, il donne à Kedrac une occasion de lui pardonner. Il ne voulait pas laisser croire à son fils qu'il était mort en le haïssant. » Il y avait plus qu'une pointe de fierté dans la voix de Finaud, et Jack réalisa que le garde avait dû s'attacher à Maybor. « Je connais Kedrac, poursuivit-il, et peut-être se montre-t-il fier et susceptible aujourd'hui, mais un jour viendra où il regrettera ce qu'il a fait. Et en lui permettant de payer les villageois et le tavernier,

Maybor lui offre une chance de faire amende honorable quand ce jour sera venu. »

Jack chercha une réponse appropriée, mais les mots lui firent défaut. Il avait peu de choses à dire au sujet des pères.

Curieusement, ce fut Taol qui parla, d'une voix rauque et grave qui se ressentait encore de sa confession au sommet de l'escalier. « C'est un beau geste de la part de Maybor. Tous les pères ne se donnent pas la peine d'épargner de la culpabilité à leur fils. »

L'expression de Taol était sombre. Jack se demanda quel autre mystère de son passé entourait la mort de ses sœurs. Pourquoi son père et sa mère n'avaient-ils pas été là pour l'aider ? Pourquoi exhumait-on toujours de si nombreuses strates de chagrin et de souffrance quand on creusait dans les histoires familiales ?

Finaud s'avança pour les reconduire hors de la pièce. « Vous partez aujourd'hui ?

— Oui, répondit Jack. Nous nous retrouverons à Brennes. »

Finaud hocha la tête. Il parut soudainement très vieux, et tout petit. « Que Bore bénisse votre voyage, dit-il.

— Et le vôtre, Finaud. »

Au moment de franchir le seuil, Taol se retourna et dit : « Je voudrais pouvoir donner à Melli quelque chose de son père. »

Sans un mot, Finaud se pencha sur le corps de Maybor et lui coupa une mèche de cheveux. Il noua tout autour une bande de soie prélevée sur sa tunique et la tendit à Taol. Mèche argentée, soie rouge – Maybor lui-même n'aurait pu trouver mieux.

Baralis se faisait du souci au sujet de Skaythe. L'homme n'avait pas répondu à sa tentative de contact. Leur dernière communication remontait à plus d'une semaine déjà, et le chancelier commençait à croire qu'il était arrivé quelque chose.

Après tout, nul ne pouvait l'ignorer si longtemps. Surtout pas un individu tel que Skaythe.

Mesurant dans sa paume une pincée de la drogue qui lui libérait l'esprit, Baralis l'avalait à sec. Ce n'est qu'après avoir chassé le goût amer de sa langue qu'il se permit de prendre un verre de vin. Ces petites épreuves de volonté avaient contribué à faire de lui l'homme qu'il était aujourd'hui.

Baralis leva la main et Craupe, occupé à boucher les fissures des volets au moyen de laine vierge, s'approcha pour attiser le feu. Le temps que les flammes repartent, Baralis avait achevé sa potion : le sang, la feuille et la drogue tourbillonnaient dans une écuelle en cuivre en rythme avec le mouvement de ses paumes. Du fond de son fauteuil au rembourrage épais, il inhala les vapeurs toxiques. Comme toujours, il y eut un bref instant durant lequel son corps le combattit

bec et ongles ; le monde physique avait horreur de céder sa maîtrise aux ténèbres.

Les pensées de Baralis se projetèrent hors de lui ; le siège de sa conscience s'éleva au-dessus de son corps, aussi léger et immatériel que du pollen dans la brise. Il s'éleva de plus en plus haut, franchissant la pierre comme si c'était de l'eau et l'eau comme s'il s'agissait d'air. Il effleura le Grand Lac pour prendre de la vitesse et fit le tour de la cité à la recherche d'effluves. Les réponses de Skaythe à ses messages avaient laissé une piste, une trace de sorcellerie qu'on pouvait suivre tel un fil dans un labyrinthe. Baralis les renifla, puis les suivit ; ce soir, Skaythe ne ferait pas la sourde oreille.

Il fila vers le sud par-delà les montagnes, très loin au-dessus des nuages. La lune dispensait sa lumière mais guère de chaleur sur sa nuque, et les étoiles brillaient de convoitise en le regardant passer. Elles l'auraient bien gardé pour elles si elles l'avaient pu, mais pas ce soir – jamais, si cela ne tenait qu'à lui.

Skaythe n'avait laissé qu'une trace ténue, que les dix jours écoulés avaient réduite à une ligne brisée. Baralis la remonta d'abord comme un limier flairant l'odeur du sang, puis comme un érudit procédant par hypothèses. À leur dernier échange, Valdis avait capturé le mitron et le chevalier renégat ; Skaythe avait l'intention de les suivre vers le nord pour assassiner les deux prisonniers dès que l'occasion s'en présenterait. À ce qu'il prétendait en tout cas. Baralis commençait à croire que l'homme avait manigancé tout autre chose.

Malgré tout, quoi qu'il fût advenu, Baralis pouvait au moins compter sur la chevalerie pour lui ramener les fugitifs à Brennes. Tyren ne lui ferait pas défaut.

Il continua donc à survoler les monts de la Séparation en direction du sud. Graduellement, il entama sa descente. Les pics étaient des lances en dessous de lui, les étoiles des têtes d'épingles au-dessus. La piste se renforçait à présent et il la suivit plus bas, sentant la brume glaciale des montagnes frôler sa conscience. Il finit par atteindre l'endroit d'où Skaythe l'avait contacté pour la dernière fois. C'était à découvert, sur le flanc d'une colline au pied des monts de la Séparation. On ne voyait aucun signe de son passage, rien qui trahît le moindre problème.

Rassemblant ses esprits et ses sens, Baralis *tira* à lui l'air du nord. Il cherchait une piste matérielle ; les vestiges de la sorcellerie seraient trop diffus à présent pour qu'il pût les suivre. Lentement, Baralis reprit sa progression vers le nord. Cette fois, il fit appel à tous ses sens, cherchant les feux de bivouac éteints, les chemins les plus probables, les odeurs de crottin séché charriées par la brise.

En approchant des profondeurs glacées du lac Ormon, il retrouva brièvement la piste de Skaythe – une trace infime, éventée depuis

longtemps. Il descendit au ras des eaux d'un vert minéral, cherchant à se guider sur l'odeur. On aurait dit que le pouvoir s'était dissous dans le lac même. Perplexe, Baralis se dispersa pour examiner la berge.

Il se sentit faiblir ; il s'était projeté trop longtemps, et son corps le rappelait. Ignorant les signes, il poursuivit ses recherches autour de l'eau et dans l'eau, franchissant des bouquets de roseaux secs et d'arbustes dénudés, volant le long de la rive. La piste n'allait pas plus loin que le lac ; les réponses se trouvaient forcément là, quelque part.

Il parvint finalement à une berge herbeuse. L'odeur y était un peu plus forte. Au bord de l'eau, à l'ombre d'un vieux sorbier sauvage, à moitié immergé dans le lac, il découvrit le corps partiellement gelé de Skaythe. Mort – une flèche en plein cœur.

Apparemment, Skaythe avait dû projeter son pouvoir au moment de mourir, et comme il n'avait eu ni le temps ni la force de l'envoyer plus loin, le lac Ormon l'avait absorbé. Les projections des mourants avaient tendance à perdurer longtemps après que le cadavre eut refroidi, accomplissant placidement leur œuvre jusqu'à épuisement de leur énergie. Celle-ci était plus faible que la plupart, mais guère différente en fin de compte.

Un spasme violent ébranla les pensées de Baralis. Il ne lui restait plus beaucoup de temps. Sa chair froide et sans âme ne survivrait pas longtemps sans une conscience pour lui donner une signification.

En se tournant pour partir, Baralis jeta un dernier coup d'œil à la flèche fichée dans le cœur de Skaythe. Un frisson sinistre le parcourut. Ce n'était pas n'importe quelle flèche : l'empennage jaune et noir portait la marque de Valdis. Skaythe avait été abattu par les chevaliers chargés de capturer Jack et Taol.

Peut-être avait-il été pris pour un simple rôdeur par une sentinelle, mais dans ce cas, pourquoi gisait-il dans le lac et non sur le flanc d'une colline, à proximité d'un feu de camp ? Baralis s'abandonna à l'attraction de son sang et entreprit le voyage de retour vers Brennes. Il n'eut pas un regard pour la lune, les nuages ou les étoiles, pas une pensée pour le firmament. Il ne voyait que l'empennage jaune et noir d'une flèche de Valdis. Quelle raison avait bien pu pousser la chevalerie à se porter au secours de Jack et Taol ?

Tavalisc était plongé dans l'étude. Cela lui donnait faim, mal au crâne et le rendait irritable. Il s'était penché sur de si nombreux ouvrages qu'il entendait craquer son cou à chacun de ses mouvements – comme s'il avait un satané grillon dans le col !

Refermant sèchement le livre qu'il était en train de lire, Tavalisc tira sur le cordon de sonnette. L'heure était venue de savourer une boisson tonique mais suave, un copieux dîner, ainsi que sa dose quotidienne de Gamil. L'étude s'adressait aux simples mortels, et en

tant qu'archevêque, il avait une obligation morale de se libérer l'esprit pour de plus nobles entreprises. Ce qui voulait dire qu'il allait devoir charger Gamil de poursuivre ses recherches à sa place.

Après un délai d'une louable brièveté, son assistant apparut à la porte. Non seulement il avait fait montre de promptitude, mais également d'initiative – il tenait un plateau de nourriture chaude entre ses mains.

« Aah, Gamil. Entrez, entrez. C'est justement vous que j'espérais. Apportez donc ce plateau par ici. » Tavalisc tapota la surface de son bureau. « Vous n'auriez pas un peu de vin avec vous, par hasard ?

— Hélas non, Votre Éminence. Je n'ai que deux mains.

— Hmm, il va falloir songer à remédier à cela. » Tavalisc piocha un œuf de cane sur le plateau. « Des nouvelles de l'armée de Kylock ?

— Elle a atteint Camelie voilà quatre jours, Votre Éminence. J'ai reçu un message à la patte d'un oiseau qui indiquait quelle avait déclenché l'assaut dès son arrivée.

— Camelie ne résistera pas longtemps à une offensive en règle. Je lui donne six semaines, tout au plus.

— Moins, peut-être, si Valdis envoie des troupes depuis le sud. »

L'œuf de cane se changea en sable dans la bouche de l'archevêque.

Bien sûr que Tyren enverrait des troupes de Valdis. Comment ne l'avait-il pas deviné plus tôt ? Il recracha l'œuf dans une serviette. « Voilà une bien mauvaise nouvelle.

— Il y a plus, Votre Éminence, ajouta Gamil avec une pointe de satisfaction. Tous les villages et les bourgs entre Brennes et Camelie ont été ravagés. Les troupes de Kylock ont saisi les troupeaux et les réserves de grain pour leur approvisionnement. Les rapports que j'ai reçus font état de milliers de victimes, de villages incendiés et de femmes violées et souillées. Visiblement, Kylock a autorisé Kedrac à se comporter comme bon lui semble.

— Non. Pas autorisé, Gamil ; il a dû l'encourager activement à ravager le Nord-Est. Le jeune roi sait la valeur de la peur. » Tavalisc chercha à boire autour de lui. Il ne vit rien sur son bureau, à l'exception d'une cruche d'eau. Il devrait s'en contenter.

« De la peur, Votre Éminence ?

— Oui. Quand la rumeur se répandra que les troupes de Kylock se montrent aussi brutales qu'impitoyables, les gens préféreront se rendre que subir leur courroux. Tout bien considéré, mieux vaut une ville occupée que plus de ville du tout. » Tavalisc but son eau. Il lui trouva un drôle de goût, sans une goutte de vin pour la relever. « Bien sûr, la peur sert également à se faire obéir des villes conquises. Un homme est toujours moins disposé à se révolter s'il croit que sa femme et ses enfants risquent d'être tués.

— Votre Éminence est très sage. »

Tavalisc jeta un coup d'œil à son assistant. Il ne vit aucun signe d'ironie dans son expression. Il prit une rapide décision. « Peut-être pas aussi sage que je ne pensais, Gamil.

— Comment cela, Votre Éminence ?

— Vous vous souvenez de la prophétie de Marod, celle qui commence avec les hommes d'honneur ?

— Certainement, Votre Éminence. Les vers qui vous désignent comme étant l'élu ? »

Tavalisc agita un bras. « Oui, oui, ceux-là mêmes. Dernièrement, j'en suis venu à douter de l'authenticité de ces vers. De leur origine, de leur formation, et ainsi de suite. » L'archevêque marqua une pause. Ce genre d'aveu lui était difficile. « Je commence à penser qu'il est possible que je me sois trompé. Seulement possible, notez bien.

— Pourquoi donc, Votre Éminence ?

— Cette affaire avec Kylock va trop loin. Il devient trop fort, trop puissant ; à moins de lui plonger un poignard en plein cœur, je ne vois aucun moyen de l'arrêter. Les autres cités du Sud ne s'allieront jamais à Rorne pour le vaincre – elles sont trop occupées à songer à leurs propres intérêts. Elles ne bougeront que lorsqu'il sera à leurs portes ; et alors, il sera trop tard. » Les bajoues de Tavalisc tremblotaient. « Notre seul espoir est que Kylock s'arrête à Camelie.

— Je crois qu'il en a l'intention pour l'instant, Votre Éminence. Après tout, il devra encore s'occuper de Haute-Muraille et d'Annis une fois le printemps venu.

— Pour l'instant ! Pour l'instant ! Et demain ? Dans deux ans ? Dans dix, vingt, *trente* ans ? Kylock est jeune – il a la vie devant lui. Il a le temps de conquérir le continent tout entier avant de mourir de sa belle mort. »

Gamil parut soucieux. Cela ne ressemblait guère à Tavalisc de s'emporter ainsi. « Que pouvons-nous y faire, Votre Éminence ? »

L'archevêque soupira profondément. « Nous devons faire ce qui nous paraîtra opportun. Rorne doit demeurer intacte, voilà au moins une certitude, mais le moyen d'y parvenir est tout sauf clair. Jusqu'à présent, mon inclination naturelle – ainsi que le devoir que m'assignait Marod – était de combattre les troupes de Kylock. Toutefois, je ne suis plus tout à fait certain que cette attitude serve au mieux les intérêts de Rorne.

— Mieux vaut une ville occupée que plus de ville du tout ?

— Exactement. Si je dresse la tête pour m'opposer ouvertement à Kylock, qui sait ce qu'il réservera à Rorne ? » À ce stade, Tavalisc songeait à son propre sort plutôt qu'à celui de sa cité mais jugeait prudent de lier les deux. « Maintenant, si je *suis* l'élu de la prophétie de Marod, je peux être certain de remporter ; mais si je ne le suis pas, je risque de compromettre le salut de Rorne à la poursuite d'un rêve

inaccessible.

— Aah, fit lentement Gamil. Je comprends le dilemme de Votre Éminence.

— C'est également le dilemme de Rorne », le réprimanda Tavalisc. Il ne laisserait personne dissocier son destin de celui de sa cité. Les deux ne faisaient qu'un. « Il me faut donc savoir avec certitude si je suis bien l'élu. C'est là que vous intervenez, Gamil. Je veux que vous étudiez tout ce que nous avons concernant Marod et ses prophéties, et que vous découvriez à quel point on peut lui faire confiance. J'ai besoin de savoir si je l'interprète correctement. »

Gamil s'inclina. « Ce sera un honneur, Votre Éminence.

— Bien. Vous pouvez commencer dès aujourd'hui. » Tavalisc poussa dans sa direction le fatras de cartes, de manuscrits et de livres qui encombrait son bureau. « Tenez. Voilà déjà de quoi vous mettre en bouche. »

Ils chevauchèrent vers le nord toute la journée ainsi qu'une bonne partie de la nuit. La mort de Maybor leur avait donné un nouvel élan, leur faisant comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un jeu. Des gens mouraient pour de bon. Le petit village dans la vallée était rempli d'hommes, de femmes et d'enfants dont les vies seraient bientôt brisées ; les troupes de Kylock prendraient ce qui leur ferait envie et mettraient le reste en miettes. Personne n'était à l'abri de leurs méfaits désormais.

Le sang de Jack bouillait. Il le sentait gicler dans son cœur, se répandre le long de ses joues. Son désir d'atteindre Kylock devenait une nécessité physique ; il avait besoin de le voir face à face et, de ses propres mains, de l'anéantir.

Le jeune homme chevauchait à la tête du groupe – il ne supportait pas de traîner à l'arrière. Maybor était mort, et cela signifiait que Melli pouvait mourir, elle aussi. Ils n'étaient plus immortels désormais – aucun d'eux.

Il leur fallait gagner Brennes avant qu'il ne fût trop tard.

Leur route les conduisit au bas des collines jusque dans la plaine. Ils traversèrent des champs tapissés de gel et des prairies vertes et blanches, le long de routes de terre gelée et de sentiers de bétail semés de bouses. La campagne était silencieuse, déserte, et une odeur de fumée s'attardait dans l'air. Occasionnellement, ils apercevaient des fermes ou des villages incendiés, dressant leurs poutres noircies contre le paysage hivernal. Ils voyageaient dans le sillage de Kedrac.

Ils finirent par déboucher sur le chemin emprunté par l'armée. Des milliers et des milliers d'empreintes de pas se superposaient dans la mince couche de neige. Des débris jonchaient la piste de part et d'autre : casseroles, poêles, lambeaux de tuniques, sandales, coffres,

bijoux – les miettes de nombreuses existences, pillées avant d’être rejetées.

Deux heures après avoir découvert la piste, ils parvinrent à un ancien campement. L’odeur les avertit à l’avance. Taol aurait voulu le contourner, mais Crayne insista pour prendre le temps d’examiner les lieux. Ils trouvèrent le gâchis habituel – sol brûlé, arbres abattus, nourriture en décomposition et déchets organiques – mais tout au fond, dans une fosse peu profonde dissimulée par un amas de buissons, ils découvrirent les corps d’une trentaine de femmes. Leurs membres nus étaient maculés de sang, de glace et de boue. On leur avait rasé la tête, tailladé les seins, et leurs organes génitaux étaient noirs de sang caillé.

Tous les membres du groupe se signèrent. Borlin détacha son bouclier de sa selle et, s’en servant comme d’une pelle, entreprit de piocher dans la terre gelée. Crayne se joignit à lui, puis Andris et tous les autres.

Leur voyage s’interrompit une heure, le temps qu’ils recouvrirent les corps de terre. Aucun des chevaliers ne dit rien, mais leurs expressions étaient éloquentes. Sur les berges du lac Ormon, ils avaient accepté Taol dans leur cœur et en ce jour, enfin, ils rejetaient Tyren. Aucun d’eux n’osa le formuler à voix haute, pourtant, tous le savaient : il y avait eu des chevaliers dans l’armée qui avait campé là.

Ils chevauchèrent plus rapidement, ensuite ; ils voulaient laisser le campement loin derrière eux.

La lune était une écharde trouble qui perçait par intermittence derrière de gros nuages. Une bonne brise soufflait, et il tombait quelques flocons de temps en temps. Après le gel et le vent cinglant qu’ils avaient endurés dans les collines, les plaines parurent presque clémentes. Les chevaux, moins sollicités, pouvaient progresser davantage entre les haltes. Jack imposait le train, mais les chevaliers le talonnaient de près.

Ils chevauchèrent au nord-ouest, modifiant leur route en fonction du terrain. Les monts de la Séparation étaient voilés d’une brume grise qui descendit les collines à la tombée de la nuit pour se répandre dans la plaine, énervant les chevaux, trempant l’équipement et les manteaux. Jack ralentit au trot et se mit en quête d’un endroit où dresser le camp.

Dans la bande sombre qui séparait la brume des nuages, le temps et la distance étaient difficiles à estimer. Jack n’avait pas la moindre idée du temps qu’ils mirent ou de la distance qu’ils couvrirent avant de trouver un emplacement approprié. L’herbe pour les chevaux ne représentait pas un problème car ils avaient pris de l’avoine au village, mais ils cherchaient des arbres pour se mettre à couvert et il leur fallait absolument de l’eau fraîche. Ils finirent par dénicher un groupe

de chênes nouveaux ; pas tout à fait un petit bois, trop grand pour un bosquet. Borlin appela cela un *bosc*.

Un ruisseau serpentait entre les arbres. Jack alla y faire boire son cheval. Le temps qu'il le desselle, les chevaliers préparaient déjà une bonne flambée. Le jeune homme aimait les regarder dresser le camp : ils ramassaient du bois à la vitesse de l'éclair et savaient préparer un plat chaud en quelques minutes.

Lorsque tout le monde fut rassasié, ils s'assirent autour du feu, étroitement enveloppés dans leurs couvertures pour tenir la brume à distance, et firent circuler une flasque de cognac.

« À quelle distance sommes-nous encore de Brennes ? demanda Jack en passant la flasque à Chipeur.

— À huit bonnes journées de cheval. Sept, si nous cravachons sans relâche. » Crayne tisonna le feu avec un bâton. C'était un homme bien bâti, avec quelques fils gris dans ses cheveux bruns et une pointe de vert dans les yeux. Après Borlin, c'était le plus âgé du groupe. « Nous allons devoir ralentir en approchant de la cité. Il faudra faire attention aux guetteurs. Si on nous aperçoit, nous dirons que nous sommes en mission pour Tyren.

— Et si ce sont des chevaliers qui nous arrêtent ? »

Crayne regarda Borlin, puis Taol, avant de répondre. « Nous devons les tuer. Nous ne pouvons risquer d'être stoppés par Tyren avant d'avoir atteint la cité. Lorsque le mot se répandra que Taol et toi n'avez pas été capturés, Tyren viendra nous demander des comptes, Baralis déménagera dame Melliandra vers un endroit où nous ne la retrouverons jamais et Kylock déploiera ce qui lui reste de troupes tout autour de la cité. Le secret doit être notre considération primordiale si nous voulons entrer dans le palais. »

En entendant parler Crayne, Jack eut la nette impression que Taol lui avait parlé dans la journée. Ses priorités étaient passées de la chevalerie au palais. Jack nota mentalement d'avoir à remercier Taol plus tard ; c'était bon de pouvoir se fier à quelqu'un.

« Comment être certains de l'endroit où ils détiennent dame Melliandra ? » s'enquit Andris.

Taol haussa les épaules. Il venait juste d'arracher la flasque de cognac à Chipeur. « Une fois à l'intérieur de la cité, nous devons nous diviser, interroger les gens, découvrir ce que nous pouvons. Quelqu'un saura bien nous renseigner.

— Comment parvenir jusqu'à elle si elle est détenue au palais ? »

Chipeur reprit la flasque des mains de Taol. « C'est là que j'entre en scène, Andris. Je connais ce palais comme le dos de ma main. Je peux faire entrer tout le monde en moins de temps que tu n'en mets pour enfiler ta cuirasse. » Le mot cuirasse sonna comme *cuvasse*. Chipeur avait bu plus que sa part.

Taol lui tendit sa gourde d'eau. « Bois ça, et n'en laisse pas une goutte... Allez ! » tonna-t-il en voyant le gamin hésiter.

Borlin plongea la main dans son sac. « Tiens, dit-il en faisant passer une tranche de pain autour du feu. Fais-le manger un peu également.

— Bon, poursuivit Crayne en ignorant le petit voleur ivre. Nous pouvons donc pénétrer dans le palais, et sans doute également en ville – même s'il me paraît préférable que certains d'entre nous arrivent à pied pour éviter de trop attirer l'attention. Mais que faisons-nous après avoir délivré dame Melliandra ?

— Nous demeurons cachés jusqu'à la nuit, répondit Taol, nous nous glissons sous les remparts puis nous chevauchons plein est jusqu'à ce que nous retrouvions les hommes de Maybor. Après quoi, nous nous rendons au sud de la cité et nous prenons le campement de Tyren. » Ce plan fut accueilli par des hochements de têtes approuvateurs. Taol parut soulagé.

Jack toussa pour capter l'attention générale. « Lorsque vous aurez sorti Melli du palais, je me chargerai de Kylock. Je ne demande à personne de me suivre, et » il regarda Taol bien en face « qu'aucun d'entre vous ne vienne à mon secours si vous ne me voyez pas ressortir. Occupez-vous de Tyren. »

La brume tourbillonna autour du feu, en sifflant quand elle s'approchait un peu trop des flammes. Les chevaliers restèrent silencieux, attendant la réponse de Taol.

Celui-ci gardait les yeux fixés sur Jack. Ils comprenaient tous les deux ce qui était offert. Enfin, il dit : « Tu es un véritable ami, Jack. Je te promets d'accéder à ta demande, dans la mesure où mon cœur n'a rien à y redire. »

Le sommeil fut long à venir cette nuit-là. Jack se tourna et se retourna jusqu'à l'aube, hanté par les images de Maybor sur son lit de mort et des trente femmes dans la fosse. Les chevaliers eurent du mal à dormir eux aussi. Jack les soupçonna de songer à Tyren et à la manière dont ils s'apprêtaient à le trahir. S'ils échouaient, ils ne pourraient pas revenir en arrière.

La nuit s'éternisait, la brume était d'un froid glacial et le sol, sous les couvertures, dur comme de la pierre. Quand l'aube finit par mettre quelques touches de rose à l'orient, tout le monde était déjà réveillé. Leur souffle blanchissait dans l'air gelé ; ils se levèrent en faisant craquer leurs articulations, rassemblèrent leurs affaires, éteignirent le feu puis repartirent au nord en direction de Brennes.

Baralis décida que l'heure était venue de rendre visite à la belle Melliandra. Il sortait tout juste d'une entrevue avec Kylock, et d'après ce qu'il avait pu voir, la jeune femme se jouait de lui. On avait besoin du roi à Camelie. Kedrac était un bon chef, mais il n'arrivait pas à la cheville du roi ; pour que la victoire fût prompte et garantie, Kylock devait se rendre sur place sans tarder. Toutefois, la fille de Maybor le menait par le bout du nez, et voilà qu'il repoussait son départ pour Camelie en attendant qu'elle fût *prête*.

Baralis ignorait ce que cela signifiait et s'en moquait. En revanche, il savait reconnaître une tactique retardatrice à une lieue de distance, et il savait que la fille mentait : principale raison pour laquelle il allait la voir – personne ne se mettrait en travers de ses plans.

L'autre raison était moins claire, mais tout aussi impérieuse.

Baralis alluma une lampe à huile, vérifia que son couteau sigillaire en cuivre se trouvait bien dans le repli de sa robe, puis quitta ses appartements obscurs. Il emprunta des couloirs toujours déserts, monta des marches qui n'avaient pas été balayées depuis un an, la main crispée sous sa robe, sans le moindre bruit de pas pour trahir son passage.

Au détour d'un angle, il tomba nez à nez avec madame Gralle. Cette rencontre impromptue lui rappela qu'il ne l'avait plus vue depuis la nuit de l'accouchement. Cela remontait à plus de deux semaines.

Madame Gralle parut surprise de le voir. Elle tenait dans une main un bol d'eau fumante et dans l'autre une couverture en laine d'agneau. « J'allais me coucher, messire, dit-elle en lui montrant le bol d'eau.

— Il est tôt pour une créature de la nuit telle que toi. » Baralis n'appréciait guère l'expression de son visage.

Madame Gralle minauda comme une jeune fille. « Il faut dormir pour rester belle, messire. » Elle s'inclina brièvement et déta.

Baralis ouvrit la bouche pour lui ordonner de rester là, mais le couteau qui pesait contre sa cuisse lui rappela que des choses plus importantes le réclamaient sans retard. La vieille sorcière ne mijotait vraisemblablement rien de bon, mais elle régénait le palais à sa guise depuis cinq mois maintenant, de sorte que l'arrêter là et maintenant ne servirait pas à grand-chose. Baralis retourna à ses affaires.

Quelques minutes plus tard, il grimpait les escaliers menant à la

chambre de Melliandra. Situé dans une annexe désaffectée juste après les quartiers des nobles, l'endroit ne voyait jamais passer personne. Les deux gardes postés devant la porte se redressèrent en le voyant arriver. Baralis sut immédiatement qu'ils avaient bu. D'ordinaire il ne relevait pas ce genre d'infractions mineures, mais une certaine inquiétude qui croissait dans son esprit depuis une semaine lui fit rappeler les hommes à leur devoir.

« Toi, dit-il en pointant le doigt sur le garde le plus proche. Bois encore une fois pendant tes heures de garde et je te fais couper les doigts l'un après l'autre. » Puis, à l'autre : « Quant à toi, étant le plus âgé – et donc responsable du comportement de ton compagnon au même titre que du tien –, tu auras les bras tranchés au niveau du coude. » Les deux hommes le dévisagèrent, les yeux écarquillés par la terreur. « Est-ce clair ? »

Le plus âgé hocha la tête. Il fit mine de vouloir parler.

Baralis l'interrompt. « Pas d'excuses, pas de promesses. Faites simplement ce que je dis. » D'autres hochements de tête plus enthousiastes s'ensuivirent. Baralis s'estima satisfait. « Bien. Maintenant, allez m'attendre en bas de l'escalier jusqu'à ce que je vous appelle. » Les gardes hésitèrent. « *Allez !* »

Baralis les regarda détalé. Lorsque leurs bruits de pas se furent estompés dans le lointain, il sortit son couteau. Avec sa garde et sa lame en cuivre, tout juste bonnes à donner le change, il n'était pas conçu pour tailler dans la chair, trancher la viande ou couper une corde mais pour graver des sigils dans le bois.

Les sigils étaient des marques de protection que l'on apposait sur les portes. Gravées correctement, avec une lame appropriée et selon une succession précise d'entailles, ces marques faisaient office de gardiens. Un fil ténu de sorcellerie les reliait en permanence à leur auteur, aussitôt alerté de la moindre traction exercée sur le fil. Baralis avait gravé de telles marques sur la porte de ses appartements à Château Harvell, et après avoir mûrement réfléchi à la flèche de Valdis dans le cœur de Skaythe, il avait décidé de procéder à un arrangement similaire ici même.

Posant la lampe à huile sur le sol, il entreprit de chauffer la lame à la flamme. L'incident du lac Ormon le tracassait depuis une semaine. Il ne parvenait pas à se l'expliquer ; Skaythe avait-il été abattu accidentellement, ou fallait-il y voir le signe que les chevaliers s'étaient ligués avec Jack et Taol ? En de pareils moments, Baralis se montrait toujours enclin à la prudence. D'après ses calculs, le groupe arriverait à Brennes dans les prochains jours, et s'il existait la moindre chance qu'ils fussent libres de tenter quelque chose, Baralis comptait bien s'assurer de leur échec.

Le mitron devait mourir. Il avait déjà détruit Larne ; on ne pouvait

le laisser détruire l'empire.

Quant au chevalier – ma foi, il serait jugé et pendu pour le meurtre de Catherine. Il était grand temps que justice soit rendue.

Baralis éloigna le couteau de la flamme. La lame avait commencé à noircir et la poignée à chauffer contre sa paume. Posant la pointe sur la porte en bois, Baralis entonna les formules de garde appropriées. Sa salive se chargea de sorcellerie tandis que le chant s'échappait de ses lèvres. La lame chaude creusa dans le bois une ligne épaisse de trois cheveux.

Les signes gravés avaient moins d'importance que l'angle de la lame. C'était le chanfrein du sigil qui le faisait danser. L'effet des runes, étoiles et autres symboles était plus dissuasif que magique. La superstition seule interdisait à la plupart des gens de franchir une porte interdite. Au premier regard, toutefois, cette porte n'apparaîtrait pas protégée ; Baralis avait tracé son sigil en suivant le grain du bois, évitant autant que possible de tailler en travers. Pour un observateur non averti, la porte apparaîtrait parfaitement normale.

Ce qui était précisément le but recherché par Baralis. Juste au cas où.

« Retrouvons-nous à minuit à *La Chope mousseuse* », dit Crayne. Il mit un point d'honneur à les regarder chacun dans les yeux. « Si l'un des deux groupes est retardé ou capturé, ou ne se présente pas au rendez-vous, l'autre continue sans lui. Entendu ? »

Jack acquiesça avec les autres. Ils se trouvaient à un coin de rue obscur dans la partie est de Brennes. À leur gauche se dressait l'échoppe d'un cordonnier, à leur droite, une taverne mal éclairée aux volets jaune safran. C'était le début de la soirée ; ils avaient passé la porte moins d'un quart d'heure plus tôt.

Il leur avait fallu voyager sans relâche pendant sept jours pour atteindre la cité. Sept jours de neige fondue, de vents cinglants et de brouillard du matin. Ils ne faisaient halte que pour laisser souffler les chevaux et continuaient tous les soirs encore cinq heures après le coucher du soleil. Fermes et villages incendiés se succédaient à l'horizon, cadavres et détritrus jonchaient les champs. Ils avaient remonté la piste de Kedrac sans s'en écarter ; c'était le plus court chemin jusqu'à Brennes.

En approchant enfin de la cité dans la matinée, ils avaient fait un crochet au nord par le village de Beaux-Chênes, où les troupes de Maybor avaient convenu de les retrouver. Comme elles n'arriveraient pas avant deux ou trois jours, Crayne avait laissé Follis et Mafrey au village pour les attendre. Les hommes restants s'étaient scindés en deux : Jack, Taol, Chipeur, Crayne et Borlin dans un groupe, Andris et les autres dans un deuxième. Le premier groupe avait pour mission de

s'introduire en ville pour tâcher d'apprendre tout ce qu'il pourrait sur l'endroit où était détenue Melli et le dispositif de sécurité qui entourait le palais. Il retrouverait le deuxième groupe plus tard afin de définir une stratégie.

Pour l'instant, personne ne leur avait causé d'ennuis. Le trajet jusqu'à la cité s'était déroulé sans incident, et le groupe de Jack n'avait pas rencontré de difficultés à la porte. Ils avaient laissé la moitié de leurs chevaux à Beaux-Chênes ; seuls Borlin et Chipeur étaient montés lorsqu'ils s'étaient présentés devant les remparts. Les deux chevaliers avaient réduit leur armure et leurs armes, et soigneusement dissimulé leurs cercles. Jack continuait à penser qu'ils se feraient repérer à plus d'une lieue, mais les chevaliers étaient les bienvenus à Brennes, et le portier n'avait pas sourcillé.

Taol, par contre, leur posait un problème ; beaucoup de gens dans la cité connaissaient son signalement, et les grands blonds tels que lui n'étaient pas si nombreux. Il avait fait passer Chipeur pour son fils, enfilé un chapeau de feutre, sali sa barbe de sept jours avec de la cendre et s'était mis à marcher en s'appuyant sur son cheval comme un infirme. Jack eut envie de rire en le voyant – jusqu'à présent, Taol s'était toujours présenté à son avantage. Cette fois-ci, son chapeau de feutre qui retombait sur ses oreilles et sa claudication prononcée lui donnaient l'air d'un idiot de village particulièrement grand et fort.

Le déguisement avait rempli son office, néanmoins. Le portier avait adressé toutes ses questions au fils à l'air dégourdi plutôt qu'au père visiblement stupide, et, ne trouvant rien à redire à ses réponses, les avait laissés entrer.

La porte était fortement gardée. Une douzaine de heaumes noirs se tenaient de chaque côté, plus deux douzaines d'autres sur les remparts. Il en allait de même à l'intérieur de la cité : on voyait des heaumes noirs à tous les coins de rue. Selon Taol, et Crayne était du même avis, ces hommes ne devaient pas être parfaitement entraînés car les meilleurs avaient dû accompagner Kedrac à Camelie. Aguerris ou non, cependant, ils étaient assez nombreux pour intimider n'importe qui ; aussi Jack sentait-il son cœur battre la chamade dans sa poitrine tandis qu'ils s'enfouaient dans la ville.

Taol, Chipeur et lui s'étaient séparés de Crayne et Borlin ; quatre adultes arpentant les rues de la cité risquaient d'attirer l'attention des heaumes noirs. Ils se retrouveraient quatre heures et demie plus tard à une taverne choisie par Chipeur. Andris et les hommes du deuxième groupe devaient se présenter devant les remparts deux heures avant la fermeture des portes ; leur mission consistait à se procurer du matériel et trouver à se loger « Par où commençons-nous ? » demanda Taol. Le rebord de son chapeau plongeait ses yeux dans l'ombre. Ce qui valait aussi bien, se dit Jack, car il ne cessait de jeter des regards à droite, à

gauche, à la recherche de heaumes noirs.

« Essayons de découvrir ce qui est arrivé à messire Cravin. » Jack gardait les mains glissées dans sa tunique pour prévenir l'engourdissement. Il faisait beaucoup plus froid que lors de son dernier passage à Brennes. « Je propose d'aller traîner autour de sa maison, de discuter avec les vendeurs à l'étalage, peut-être d'entrer dans une taverne ou deux. »

Jack et Taol se tournèrent vers Chipeur. En sa qualité de maître incontesté de la vie citadine, les objections qu'il pourrait soulever s'avéreraient inestimables. En véritable expert, Chipeur connaissait sa valeur. Il prit une grande inspiration, puis produisit une série de claquements de joues. « Le plan n'est pas mauvais. Je vais rester un peu en retrait pour faire le guet, donner l'alarme en cas de besoin. Personne n'ira prêter attention à un gamin comme moi. Je serai pour ainsi dire invisible.

— D'accord, Chipeur, approuva Jack. Allons-y. »

Ils n'eurent pas à marcher longtemps. La maison de messire Cravin se dressait à moins d'une lieue du mur est. Sur le conseil de Chipeur, ils choisirent de ne pas s'en approcher trop près et de rester toujours à quelques rues au sud. En arrivant sur une petite place où les marchands remballaient leurs produits pour la nuit, Jack s'avança dans l'allée entre les étals. Une légère bruine s'était mise à tomber, et les hommes et les femmes qui fermaient boutique se hâtaient pour éviter à leurs marchandises d'être trempées.

Avisant un étal de pâtisseries, il se faufila entre les différents marchands de fruits et de vin pour s'approcher de la table en bois brut. Un petit homme chauve s'affairait à placer des petits pains sucrés sur un plateau couvert. Sans lever la tête, l'homme lui dit : « Je n'ai rien pour toi, l'ami. Les restes vont aux cochons de ma femme.

— Ces cochons ont bien de la chance.

— Aye, ma femme y tient comme à ses propres enfants. Elle m'arracherait les ongles si je ne lui ramenaï pas mes invendus.

— Comment vont les affaires, ces temps-ci ? » Jack vit approcher Taol et, d'un mouvement de poignet, lui fit discrètement signe de s'éloigner.

Le vendeur de pâtisseries n'avait toujours pas levé les yeux. Il se mit à remplir un deuxième plateau. « Un peu mieux depuis qu'ils ont commencé à rouvrir les portes. Mais personne n'a le moindre sou. Même le grain se fait rare. Avant peu, je n'aurai plus rien à cuire hormis de l'air frais.

— Certains disent que les choses allaient mieux du temps du duc. »

La main du vendeur s'arrêta au-dessus d'une pâtisserie. Elle tremblait. « Je ne suis pas de ceux-là. »

Jack acquiesça doucement. L'homme le prenait pour un agent provocateur. Ma foi, il pouvait aussi bien se comporter comme tel. « Naturellement, avec tout ce qui se passe au palais, le roi n'a guère de temps à consacrer aux affaires de la cité.

— Je ne sais rien de ce qui se passe au palais. J'entends des rumeurs, comme tout le monde, mais je ne leur prête aucune attention. » Le vendeur avait cessé de placer ses pâtisseries sur son plateau et se contentait désormais de les y jeter en vrac. Il hissa les plateaux sur sa charrette et empoigna le joug. « Il faut que je parte, maintenant. Je ne veux pas faire attendre ma femme. »

Jack lui saisit le bras et serra. « Quelles rumeurs as-tu entendues ? » Le vendeur était fluët comme un enfant, ses os minces comme des baguettes. Jack se sentit désolé pour lui, mais il n'avait pas le choix ; le temps pressait.

« J'ai entendu dire que Kylock faisait tuer tous les nobles qui osaient s'opposer à lui. Que messire Baralis est un démon qui dévore les bébés, et que le palais tout entier est administré par une folle édentée. » Malgré sa peur, le vendeur parut éprouver une certaine satisfaction à prononcer ces derniers mots. Il secoua son bras, et Jack le lâcha.

« Messire Cravin est-il au nombre des victimes de Kylock ? »

Le vendeur enfila le joug sur ses épaules. « On l'a pendu il y a plusieurs mois. Pendu, écartelé et laissé pourrir sur les remparts. » Il commença à s'éloigner, tirant derrière lui sa charrette brinquebalante.

Jack allait le laisser partir quand une dernière question lui vint à l'esprit. « Quel est le nom de la femme qui dirige le palais ? cria-t-il.

— Madame Gralle, lui cria le vendeur en retour. Sa sœur tient un bordel dans le quartier sud.

— Et le nom de sa sœur ?

— Je ne m'en souviens plus. » La voix du vendeur fut brièvement noyée sous les grincements de sa charrette. « Madame Tire-quelque chose, je crois. »

Jack se détourna, déçu. Il n'avait rien appris d'utile. Messire Cravin ayant péri, ce n'était donc pas lui qui leur fournirait des informations. Tout ce qui lui restait, c'était la moitié du nom d'une maquerelle dans une cité où les bordels abondaient.

Il retourna vers Taol en traînant les pieds. La bruine avait cédé la place à la neige, et les flocons se posaient sur ses cheveux et roulaient dans son col où ils fondaient. Taol l'écouta en silence tandis qu'il lui racontait son entretien avec le vendeur de pâtisseries. Toutefois, à la mention de la tenancière de bordel, il plissa les paupières.

« Tire-quelque chose, dis-tu ? »

Jack hocha la tête.

« Tire-sous. » Dans sa bouche, ce nom sonnait comme un juron. En

dépit de son chapeau mou, il eut soudain l'air d'un homme que personne n'aurait voulu contrarier.

« Tu la connais ?

— Elle a failli me tuer. » Taol pivota sur lui-même et, repérant Chipeur à l'autre bout de la place, lui fit signe de les rejoindre.

Chipeur traversa la boue et la neige fondue avec la grâce d'un danseur. « Qu'y a-t-il ? demanda-t-il en s'arrêtant en dérapage impeccable.

— Nous allons rendre visite à une vieille amie. J'ai pensé que tu aimerais venir. »

Les grattements se poursuivirent quelques minutes de l'autre côté de la porte. On aurait dit des rats, en plus aigu.

Melli se frotta le bras. Elle venait de retirer son attelle, qui lui provoquait des démangeaisons insupportables. À la maigre lueur qui filtrait sous la porte, elle pouvait distinguer la ligne irrégulière de son avant-bras. Une bosse osseuse pressait contre la peau. La fracture se ressoudait tant bien que mal, et son bras gauche en garderait toujours des séquelles. Si un chirurgien pouvait l'examiner, peut-être parviendrait-il à limiter les dégâts ; toutefois, chaque jour qui passait amenuisait les chances de remettre l'os en place.

Dans sa tête, elle compta les jours qui s'étaient écoulés depuis qu'elle avait éconduit Kylock. Huit. Lorsqu'il viendrait la trouver, d'ici deux nuits, elle tenterait encore autre chose pour le repousser. Depuis maintenant une semaine, elle gardait de côté des bribes de nourriture, peu de choses – un trognon de pomme par-là, un morceau de gras de poulet par-ci –, mais juste ce qu'il fallait pour les mettre à pourrir joliment sous son lit. Le jour où Kylock viendrait, elle avait l'intention de se barbouiller les vêtements et les cuisses avec la viande et les fruits pourris. Si l'odeur à elle seule ne suffisait pas à le décourager, Melli prétendrait avoir attrapé les gones ou pire encore.

Ce n'était guère digne d'une grande dame, mais Kylock n'avait rien d'un gentilhomme non plus.

Melli n'était pas mécontente de son plan, et comme personne n'entrait plus dans sa chambre ces derniers temps, à l'exception des gardes, il y avait peu de risques quelle fût découverte.

Les grattements à la porte s'interrompirent brusquement. Une contraction fantôme noua l'estomac de Melli. Depuis la naissance de son bébé, elle commençait toujours par ressentir la peur dans son ventre. Un silence total régna quelques secondes, mais des ombres dansaient sous la porte et Melli voyait bien que quelqu'un remuait de l'autre côté. Était-ce Kylock ? Ou madame Gralle ? Melli tâtonna avec son bon bras à la recherche de son attelle. Lorsqu'elle l'eut en main, elle entreprit laborieusement de la remettre en place sur son bras. Elle

se sentait vulnérable, l'os exposé.

Serrant une extrémité du bandage entre ses dents, Melli enroula l'autre autour de l'attelle avec sa main droite. Elle devait procéder avec lenteur, car le moindre mouvement brusque risquait de rouvrir la fracture.

« On joue au médecin, à ce que je vois. »

Melli leva la tête. Baralis se tenait sur le seuil. Elle ne l'avait pas entendu entrer.

Il avança la lampe. « Personne ne s'est donc occupé de votre bras ?

— Personne ne vous a donc encore tranché la gorge ? »

Le rire de Baralis fut étonnamment chaleureux. « Toujours aussi fière et butée ! J'aurais cru que cinq mois de captivité auraient émoussé cette petite langue acerbe. »

Entendre sa voix riche et cultivée ranima de vieux souvenirs chez Melli : ses doigts qui lui descendaient l'échine, son souffle qu'elle avait inhalé, son odeur si capiteuse qu'elle lui avait tourné la tête. C'était, réalisa-t-elle, la première fois qu'ils se retrouvaient tous les deux depuis ce jour à Château Harvell où il l'avait remisee dans un débarras pour plus de sûreté. Cela remontait à des années, pourtant elle s'en souvenait comme si c'était hier. Son estomac lui adressa un avertissement mais le sang battait fort à ses tempes, comme si elle avait bu.

S'astreignant à rester calme, Melli continua à ficeler son attelle.

« Là. » Baralis fut auprès d'elle en un instant. « Laissez-moi examiner l'os. »

Elle recula à son contact. Un autre souvenir, plus ancien, plus diffus, lui remonta dans les narines avec son odeur ; une main sur une robe en soie – une robe d'enfant. L'étoffe raide était passée de mode depuis dix ans.

« Vous n'avez pas peur d'être touchée, dites-moi ? fit Baralis d'une voix railleuse. Ne vous inquiétez pas ; contrairement à Kylock, je ne suis pas homme à m'amuser à des tortures mesquines.

— En effet ; vos goûts vous portent à bien pire. » Melli tremblait. La contraction fantôme pompait dans son ventre. « Qu'avez-vous fait de mon bébé ? »

Baralis lui prit le bras. Le bandage se défit, et l'attelle tomba sur le lit. « Vous savez ce que j'en ai fait. Il est mort, le pauvre petit. »

Le pauvre petit. Melli ferma les yeux. Elle avait donc eu un fils. L'apprendre ainsi fut comme le perdre une deuxième fois. La souffrance du premier matin lui revint en bloc ; sa gorge se dessécha, son estomac se noua. Ses seins – qui ne produisaient plus de lait depuis deux jours – furent parcourus d'une douleur vive, lancinante. Elle lutta contre l'envie de se dégager brutalement. Baralis lui tenait le bras et la moindre traction pouvait le recasser.

Baralis passa le pouce sur la saillie osseuse. Ses ongles étaient soigneusement limés, mais ils avaient quelque chose d'épouvantable : ils étaient trop larges pour les doigts minces et exsangues qu'ils recouvraient. Ce manquement aux proportions humaines les plus élémentaires troubla Melli. Il faisait de Baralis une sorte de monstre.

Son contact se mua en caresse. « Une si belle articulation, une si vilaine petite bosse – cela gâche singulièrement la ligne parfaite de votre bras. »

La poitrine de Melli se soulevait rapidement. Sa gorge serrée se réduisait à une tête d'épingle et comprimait l'air qui filait dans ses poumons, comme du sable à l'étranglement d'un sablier. Des larmes ruisselèrent sur ses joues. « Comment mon bébé est-il mort ? »

Baralis tapota l'os. *Tut-tut-tut.* « Je ne pense pas, ma chère Melli, que vous soyez en position de poser des questions. » Les yeux gris de Baralis croisèrent son regard ; son pouce pressa contre la bosse. « Ne croyez-vous pas ? »

— Que voulez-vous de moi ? » Aux oreilles de Melli, sa propre voix paraissait aiguë, presque hystérique.

« Aah. » Baralis relâcha la pression. Il se mit à lui caresser le dessous du bras du bout des doigts. « Les dames qui jouent à des petits jeux doivent s'attendre à ce qu'on leur rende la monnaie de leur pièce. » Il fit remonter ses doigts le long de son bras, jusqu'à son corsage, puis vint plaquer sa paume contre son ventre. « Et ce genre de jeux se termine toujours avec un perdant. »

Telle une drogue, l'odeur de Baralis lui fouetta les sens. Même à travers l'épaisseur de sa robe, Melli sentait la texture rugueuse de sa paume. Il avait la main ferme et fraîche. Lentement, Melli commença à se détendre ; sa gorge se desserra, laissant entrer davantage d'air, et son estomac se dénoua à son contact.

« Bien, bien, approuva Baralis. Maintenant, écoutez-moi très attentivement. J'ignore ce que vous avez fait ou dit à Kylock, mais je sais que vous l'avez pris pour un imbécile. La prochaine fois qu'il viendra vous voir, j'attends de vous que vous vous montriez plus qu'accommodante. »

Melli avait la lointaine sensation d'avoir déjà connu cela avec Baralis. Qu'il la touchât, lui dictât sa conduite. Même ses sentiments étaient les mêmes : attirance, confusion, un vague ralentissement de ses pensées. Qu'était-il en train de lui faire ?

Il lui avait lâché le bras, de sorte qu'elle put s'écarter. En reculant, elle respira brièvement son haleine ; elle marqua une petite pause, attendant que ses doigts descendent au creux de son dos, avant de réaliser qu'il ne s'agissait que d'un souvenir. Pourquoi se sentait-elle à ce point attirée par lui ? Elle ne comprenait pas.

Serrant les dents, contractant les muscles de son cou et de sa

mâchoire, Melli s'obligea à penser clairement. Ce fut difficile, pourtant : ses pensées étaient pesantes et son corps lent à se mouvoir. Elle enfonça l'ongle du pouce de sa bonne main dans la chair tendre de son index. La douleur remonta vivement jusqu'à sa tête et, dans un instant de lucidité éblouissante, Melli réussit à s'arracher à son lit.

Il se dressa à son tour et, tandis qu'elle tentait de battre en retraite, la suivit pas à pas. Vint le moment où elle ne put plus reculer davantage, quand ses mollets se heurtèrent au coffre contre le mur.

« Vous me décevez, Melli, dit-il. Je tenais tellement à ce que les choses se déroulent de manière agréable entre nous. »

C'était fini. La confusion de ses idées s'éclaircit en un instant ; la pulsation brûlante contre ses tempes s'interrompit aussi rapidement qu'elle avait commencé. Dans le monde de froideur et de souffrance qui se dessina, Baralis apparaissait comme un démon anguleux au regard perçant. Il n'était plus un mystérieux amant venu pour la séduire ; c'était un homme prêt à user de tous ses pouvoirs afin d'obtenir ce qu'il voulait. Elle se sentait attirée par lui parce qu'il le *voulait*. Exactement comme autrefois dans ce débarras, même si elle ne s'en était pas rendu compte alors. Stupidement, elle s'était persuadée qu'il éprouvait quelque chose pour elle, mais en le voyant à présent – le visage éclairé à contre-jour par la lampe posée derrière lui – elle comprenait que Baralis ne ressentait rien pour personne en dehors de lui-même.

Il n'avait pas une once de sensualité en lui. Il trouvait son plaisir exclusivement dans le contrôle.

Le mythe de l'homme de pouvoir succombant à ses charmes avait vécu. Melli se sentit naïve, et en colère : Baralis l'avait manipulée par la force de sa volonté, non pas une fois, mais deux, peut-être même trois si elle pouvait se fier à un vague souvenir d'enfance. Il s'était insinué dans sa conscience et s'était rendu maître de ses pensées. C'était une sorte de viol, une intrusion dans ce qu'elle avait de plus intime, et il l'avait commis sans un battement de cils.

Baralis tendit la main vers son bras. Melli recula en sursaut ; ses genoux se dérochèrent, et elle se retrouva assise sur le coffre. Dans la seconde qu'il lui fallut pour se reprendre, Baralis lui saisit le poignet. Ses doigts remontèrent tout de suite jusqu'à la fracture.

« Stupide gamine entêtée, dit-il en caressant la bosse que faisait l'os brisé. Vous devriez apprendre à surveiller vos manières. »

La main droite de Melli pendait sur le côté du coffre. Très lentement, elle la passa dans son dos, vers le creux entre le coffre et le mur où elle rangeait tous les objets récupérés en vue de son évasion. Pour détourner l'attention de Baralis, elle l'encouragea à poursuivre. « Que ferez-vous si je repousse Kylock ? »

Une pression sur l'os. « Oh, vous ne le repousserez pas, ma chère.

Je suis certain que vous ne ferez pas une chose pareille. »

Melli enfonça sa main derrière le coffre. Se penchant en arrière pour pouvoir se baisser davantage, elle demanda : « Pourquoi cela ?

— Parce que alors, je devrais vous punir. »

Les doigts de Melli se refermèrent sur le rebord du verre. « Vraiment ? Et quelle serait cette punition ?

— Vous punir *et* vous avertir, je crois. » Baralis lui empoigna l'avant-bras juste après le coude, tandis que son autre main se refermait sur son poignet. Il avait l'intention de lui briser le bras.

Prise de panique, Melli leva son verre. Elle l'écrasa contre le mur, faisant voler des éclats à travers la pièce ; il lui en resta un fragment à la main, qu'elle darda en direction du visage de Baralis. Ce dernier lui lâcha le bras et bondit en arrière. L'éclat de verre lui entailla le menton, faisant gicler le sang. Melli vit ses lèvres remuer.

Une odeur de métal dans une fournaise envahit la pièce.

« *Non !* hurla-t-elle. Si vous me faites du mal, Kylock vous détruira. »

Baralis ferma les lèvres.

Elle brandit le bout de verre devant elle comme un bouclier « Il me prend pour son dernier espoir de rédemption. Ôtez-lui cela, et il ne vous le pardonnera jamais. *Jamais.* »

Baralis serra le poing pour essuyer le sang qui coulait de son menton. Ses yeux étaient d'un gris d'ardoise. « Vous venez de commettre une erreur fatale, Melliandra. Croyez-vous sincèrement pouvoir me tenir ? J'ai modelé des hommes, des pays, des vies et des destins. J'ai changé des lignées royales, signé des arrêts de mort pour des ducs et ce n'est pas une gamine écervelée issue d'une famille d'imbéciles qui se mettra en travers de ma route. »

Baralis tremblait ; sa voix harmonieuse tranchait comme une lame, et chacun de ses mots faisait mouche. « Ne songez pas un seul instant pouvoir prendre le dessus sur moi. N'y songez même pas dans vos rêves. Si vous me défiez, je l'emporterai à tous coups. Je ne connais que la victoire : je ne vis que pour cela. Et vous, ma chère Melliandra, malgré vos grands airs et votre langue de vipère, n'êtes pas de taille à lutter contre moi. »

Il avança d'un pas. Melli leva son bout de verre. Baralis sourit, et elle se sentit soudain comme une enfant tenant un jouet.

« Vous vous figurez donc que je ne peux rien vous infliger ? Je pourrais vous tuer de cent manières différentes sans que Kylock ne conçoive le moindre soupçon. Je pourrais arrêter votre cœur, pétrifier votre foie, figer le sang dans votre cerveau ; je pourrais bloquer l'air dans vos poumons, stopper les fluides dans votre ventre, ou empêcher le poison de sortir de vos reins. Il n'est rien que je ne puisse faire à votre corps. » Baralis eut un geste de dédain en direction du verre.

« Ceci, ma chère, vient de vous coûter la vie. Si vous vous refusez à Kylock encore une fois, je vous réserverai une mort si lente et si effroyable que vous me supplierez d'en finir. Accédez à ses désirs, en revanche, et je vous tuerai proprement et rapidement. À vous de choisir. »

Baralis contempla Melli quelques secondes encore, puis tourna les talons et sortit.

À la seconde où la porte se referma derrière lui, Melli lâcha son morceau de verre. Elle s'était profondément entaillé la paume, sans même s'en apercevoir. Soutenant son bras gauche, elle se leva du coffre et marcha jusqu'à son lit. Recroquevillée entre les draps, son membre meurtri ramené contre elle, Melli céda à la tension qui s'était accumulée en elle et pleura toutes les larmes de son corps.

Elle était lasse de devoir être forte, de ne pouvoir compter que sur elle-même, exaspérée d'attendre. Où donc était Taol alors quelle avait besoin de lui ? Pourquoi ne venait-il pas la sauver ?

Madame Tire-sous s'était donné pour règle de fermer tôt les soirs où les fosses étaient couvertes. Sans rencontres, pas de spectateurs, et sans spectateurs, aucun gain à espérer. La bruine, la pluie ou la neige n'empêchaient pas les combats – un homme désespéré aurait pu se battre quelles que fussent les conditions – mais cela éteignait les torches. Un combat dans le noir n'avait aucun intérêt pour le public assoiffé de sang de Brennes.

Malgré tout, bien que ce soir promît d'être trop humide pour les fosses, madame Tire-sous connaissait une rare flambée d'activité. Le lendemain matin, un gros contingent de nouvelles recrues devait partir pour une marche d'entraînement de quatre jours au nord de la cité, et les hommes étaient venus chercher un peu de réconfort auprès de ces dames avant leur départ.

Naturellement, ils n'étaient pas très riches – personne ne l'était plus ces temps-ci –, mais un seau de pièces de cuivre valait toujours mieux que rien. Même si les choses s'étaient quelque peu tassées par rapport aux lendemains de la victoire sur Haute-Muraille, la prostitution demeurait peu rentable. Ce qui voulait dire que madame Tire-sous devait prendre tout ce qu'elle pouvait trouver.

On frappa sèchement à la porte. Madame Tire-sous, occupée à se passer de l'huile de rats dans le cou, envoya Franny voir de quoi il retournait. Moins d'une minute plus tard, la fille était de retour. « Des messieurs demandent à vous voir », annonça-t-elle.

Madame Tire-sous reboucha soigneusement le flacon d'huile de rats – par des nuits aussi froides, le produit risquait de se voiler s'il n'était pas bien couvert. « De quoi ont-ils l'air ?

— L'un semble un peu simplet, mais l'autre serait plutôt mignon.

Plutôt grands, tous les deux. »

Madame Tire-sous passa sa tête coiffée et poudrée dans la grand-salle. Une demi-douzaine de heaumes noirs étaient affalés au milieu de ses filles. Son œil exercé lui apprit tout de suite qu'ils avaient atteint le stade où ils ne dépenseraient plus une pièce : ils étaient trop ivres pour manger, boire ou folâtrer. Deux clients de plus n'étaient pas à dédaigner. Jetant son deuxième meilleur châle sur ses épaules, madame Tire-sous se dirigea vers la porte.

« Messieurs, messieurs. Ne restez donc pas dans le froid. » Elle leur offrit sa main à baiser. Ni l'un ni l'autre ne la prit. « J'ai un bon feu, de la bière forte et les plus belles filles de la ville. »

L'idiot au chapeau de feutre se jeta sur elle, lui plaqua la main sur sa bouche et la tira brutalement dans la rue. Madame Tire-sous voulut hurler, mais ses lèvres s'écrasaient contre ses gencives. Le deuxième homme claqua la porte derrière elle, puis ils l'entraînèrent dans la ruelle le long du bâtiment.

La première pensée de madame Tire-sous fut pour ses chaussures : de la soie – la neige fondue les gâterait irrémédiablement. La deuxième fut pour son teint : un froid pareil allait lui dessécher la peau. Ce n'est que lorsqu'elle eut écarté ces préoccupations qu'elle commença vraiment à paniquer. Elle risquait de se faire dépouiller, violer, tuer ou mutiler !

L'homme au chapeau mou sortit une dague. Pointant la lame vers sa gorge fraîchement huilée, il dit : « Un cri, et tu es morte. » Madame Tire-sous acquiesça vigoureusement. Son regard s'égara vers la façade du bordel. Franny allait sans doute remarquer son absence ?

« Maintenant, dit l'homme au chapeau en soulevant légèrement sa main, dis-moi ce que tu sais à propos de Melliandra. »

Madame Tire-sous n'avait pas les oreilles prodigieuses de sa sœur, mais elle était certaine d'entendre des cris à l'intérieur de son établissement. Des cris, ainsi que des bruits de mobilier renversé. « Que faites-vous ? » s'écria-t-elle.

La dague se rapprocha. « Tu n'as pas répondu à ma question. » Les lumières du bordel s'éteignirent les unes après les autres. De la fumée – beaucoup de fumée – commença à s'échapper des fentes entre les volets. Madame Tire-sous sentit ses genoux se dérober sous elle. On s'en prenait à son commerce ! Le bras vigoureux de son agresseur l'empêcha de glisser au sol ; malgré son angoisse, elle put apprécier la fermeté de sa poigne. Elle essaya la cajolerie. « Monsieur, si vous me disiez exactement ce que vous désirez savoir, je serais plus qu'heureuse de vous aider. » Elle conclut ces mots par ce qu'elle espérait être un sourire enjôleur.

« Écoute-moi très attentivement, femme. J'ai besoin de savoir où Baralis détient la dame Melliandra. Je sais de bonne source que c'est

ta sœur qui administre le palais, et si tu ne me dis pas tout ce que tu sais d'ici les trente prochaines secondes, mon gars à l'intérieur de ton établissement cessera d'enfumer tes clients pour leur bouter le feu à la place. Est-ce clair ? »

Pendant que l'homme parlait, les lumières de la maison d'en face éclairèrent son visage. Madame Tire-sous le reconnut immédiatement : c'était Taol, l'ancien champion du duc. Sa voix, cependant, n'était plus du tout la même ; elle avait pris des accents beaucoup plus inquiétants.

Son complice se tenait au coin de la rue, surveillant la façade. Des gens passèrent devant la ruelle au pas de course, parlant de spectres et de fumée. Autant pour les heaumes noirs !

Madame Tire-sous était, avant toute chose, une femme pragmatique. Elle n'avait nullement l'intention de se laisser trancher la gorge pour préserver les secrets de sa sœur. Si l'homme voulait des renseignements, il allait en avoir. « En y réfléchissant, je crois bien me rappeler de certains détails », dit-elle avec une petite moue mutine. Elle se flattait d'être capable de badiner avec n'importe qui, fût-ce un meurtrier potentiel. « Vous savez, des choses que j'ai entendues par-ci, par-là.

— Quelles choses ?

— Eh bien, messire Baralis a confié à ma sœur la surveillance de cette petite catin. Ils l'ont d'abord détenue dans l'une des tourelles nord, mais il y a eu une sorte d'incident avec le feu, si bien qu'ils l'ont déménagée dans une annexe non loin des quartiers des nobles. Un endroit beaucoup trop bien pour une fille comme elle, si vous voulez mon avis. »

Taol se détendit et abaissa sa lame. Il prit plusieurs inspirations profondes. « L'a-t-on déménagée depuis ?

— Je l'ignore. Je n'ai pas vu ma sœur depuis deux semaines. C'est curieux, d'ailleurs, car d'ordinaire elle passe au moins une fois par semaine pour m'apporter » madame Tire-sous se reprit à temps. Ce n'était pas le moment de lui raconter que madame Gralle volait les objets de valeur des nobles assassinés pour les revendre clandestinement hors du palais « les restes des cuisines, pour mes poules.

— Serait-il arrivé quelque chose au palais, qui l'aurait empêchée de venir te voir ? »

Madame Tire-sous se tapota les cheveux autour de la nuque. « Je ne saurais le dire. Mais la dernière fois que j'ai vu ma sœur, elle m'a confié que la petite catin était sur le point d'accoucher. »

Sous le rebord de son chapeau, le visage de Taol se durcit. « Allez, dit-il. Retourne à tes affaires. Un mot à quiconque de ce qui s'est passé ici ce soir et je reviens personnellement mettre le feu à ta maison –

sans prendre la peine de frapper. Et maintenant, hors de ma vue. »

Madame Tire-sous n'avait jamais détalé aussi vite de toute sa vie. Son deuxième meilleur châte vola dans la boue, ses jupons se soulevèrent jusqu'aux genoux. Elle dépassa le deuxième homme en courant et grimpa l'escalier qui menait à sa porte. Un flot de fumée se déversait hors du bâtiment et, après avoir serré les dents et calculé la résistance à la chaleur de l'huile de rats, madame Tire-sous s'engouffra à l'intérieur.

En se précipitant pour aller ouvrir les volets de la grand-salle, elle tomba nez à nez avec un petit démon masqué. Noir de la tête aux pieds, lui arrivant à peine à l'épaule, le démon portait un gros sac dans une main et une poignée de roseaux fumants de l'autre. En la voyant, il agita les roseaux en manière de salut. Madame Tire-sous eut un hoquet de surprise, se remplit les poumons de fumée et tomba à la renverse sur le sol.

« Tu aurais dû les voir courir, Borlin. Un seul coup d'œil sur moi et ces vieux heaumes noirs indomptables détaleraient comme des lapins. On aurait cru que j'étais la faucheuse en personne. » Chipeur baissa la tête pour prendre une gorgée de bière et un peu de suie glissa de ses épaules. « Bien sûr, le plus difficile a été de boucher la cheminée. Ce toit était plus traître que la langue d'un bonimenteur – j'ai bien cru me rompre le cou cent fois. Mais ça en valait la peine, tu peux me croire. L'endroit s'est enfumé si vite que, le temps de me faufiler par la fenêtre de derrière, on n'y voyait pas plus loin que le bout de son nez. Je n'ai même pas eu besoin des roseaux.

— Tu n'étais pas supposé te montrer », dit Taol. Adossé à une vieille cuve de teinturier renversée, il ne paraissait pas content. « Je t'avais dit de ne pas entrer dans la grand-salle.

— Il fallait bien que je me renfloue, Taol. Ce n'était que justice : lors de notre dernière rencontre, la femme-rat m'avait dérobé ma cagnotte. » Chipeur sourit, encourageant Taol à le pardonner.

Taol demeura de marbre. Depuis qu'il avait interrogé madame Tire-sous au sujet de Melli, il n'avait pas décroché le moindre sourire.

Ils étaient assis autour d'une plaque de pression dans une teinturerie désaffectée. Comme prévu, Taol et ses compagnons avaient retrouvé les autres devant *La Chope mousseuse*. Après avoir franchi la porte sans problème, Andris et les siens avaient passé leur temps à parcourir la ville à la recherche d'un repaire sûr. Ils s'étaient également procurés de la bière, de la nourriture fraîche, de la paille et des chandelles, pour préparer un repas comme ils n'en avaient plus savouré depuis des jours. Personne ne voulant courir le risque d'allumer un feu, il faisait un froid glacial, mais les deux chandelles sur la plaque de granit conféraient à la pièce une atmosphère

chaleureuse, et le cognac leur réchauffait l'estomac mieux qu'une bonne flambée.

L'échoppe du teinturier appartenait à une rangée de commerces abandonnés dans une rue complètement noire du sud-est de la cité. Le toit fuyait, et toutes les surfaces en bois étaient humides. Il n'y avait plus portes, ni volets, ni planchers, mais beaucoup de courants d'air ; la seule pièce sans fenêtre était la réserve, dans l'entresol, grande salle au plafond bas où Andris avait établi leur campement.

« Je propose d'agir ce soir, déclara Taol en abordant le sujet qui les préoccupait tous. Nous savons avec certitude que Melli se trouve là-bas, de sorte que rien ne nous retient plus. Les heaumes noirs ne s'attendent pas à des difficultés – en ce qui les concerne, ils ont écrasé l'ennemi depuis huit semaines. Ils ne se méfieront pas. »

Pendant son discours, Jack remarqua que Taol était la seule personne présente qui ne fût pas assise. Il n'avait pas touché non plus à sa nourriture ; elle gisait, intacte, sur une serviette étalée au sol.

Crayne secoua la tête. « Non, Taol. Je dis qu'il vaut mieux attendre. Tout le monde est épuisé ; nous avons chevauché pendant sept jours sans une seule vraie nuit de sommeil. Nous avons besoin de repos.

— Crayne a raison, Taol, intervint Borlin tout en curant ses énormes dents avec un os de poulet. Nous nous sommes encore levés à l'aube ce matin. Si nous agissons ce soir, aucun de nous ne sera à son meilleur niveau – tu le sais. » Borlin attendit que Taol admette la véracité de ses propos ; il n'obtint qu'un mince pincement des lèvres en guise de réponse, mais ne se laissa pas décourager. « Par ailleurs, si nous attendons demain soir, il y a de bonnes chances que nous rencontrions moins de soldats aguerris au palais.

— Pourquoi ? Avez-vous appris quelque chose ? »

Borlin laissa Crayne répondre à sa place. « Tu avais raison au sujet des heaumes noirs, Taol. Ils sont tous partis vers le sud avec Kedrac. Il ne reste dans la cité qu'un mélange de mercenaires, de nouvelles recrues, de paysans et d'aventuriers. Kylock a ordonné une marche d'entraînement de quatre jours à leur intention au nord de la cité. Ils doivent partir demain matin.

— Une mission de cet ordre ne va pas dégarnir le palais.

— Je crois que si. » Le ton de Crayne était ferme. La lueur des chandelles soulignait ses cheveux gris et jetait des ombres profondes sur son visage. Jack réalisa qu'il ne l'avait encore jamais vu sourire, ni partager une plaisanterie avec qui que ce soit : le chef des chevaliers était un homme sérieux.

Crayne poursuivit, sans lâcher Taol un instant des yeux. « Qui sont les hommes les mieux entraînés de la cité maintenant que Kedrac a emporté les heaumes noirs ? » Il répondit lui-même à la question. « Les

gardes du palais. Si Kylock veut un encadrement compétent pour former ses nouveaux heaumes noirs, il va devoir détacher certains des meilleurs éléments de sa garde pour cette mission. » Derrière Crayne, un des chevaux hennit doucement. À eux tous, ils avaient amené six montures en ville, et Andris leur avait installé une rampe jusqu'à la réserve afin de dissimuler leur présence.

Avant que Taol pût rétorquer quoi que ce soit, Borlin reprit la parole. « Nous avons un certain nombre de choses à acheter demain. Des brides, des sangles d'étriers, des selles. Pour l'instant, nos chevaux nous trahissent à cent lieues. Tout ce qu'ils portent est jaune et noir. Si l'un d'entre nous doit attendre avec eux à l'extérieur du palais, il faut renouveler tout leur harnachement. »

Les autres échangèrent des grommellements approuvateurs. « Il en va de même pour nous, continua Borlin. Nous avons pris un gros risque en entrant dans la cité habillés comme nous le sommes. Il va nous falloir des vêtements plus discrets, sans compter que Jack et toi avez besoin de cottes de mailles sous vos tuniques. »

Taol se tourna vers Jack. « Qu'en penses-tu ? Attendrons-nous demain soir ? »

Jusqu'ici, le jeune homme s'était comporté en simple observateur dans cette réunion. La chevalerie constituait un cercle très fermé pour un étranger sans expérience tel que lui. Il ne connaissait rien à la tactique, aux attaques avant l'aube. Il n'était pas un combattant – même s'il *savait* se battre – mais quelqu'un investi d'une mission bien précise. Son rôle était d'éliminer Kylock. Jusqu'alors, il avait délibérément repoussé les détails à l'arrière-plan de ses préoccupations ; c'était les détails qui l'effrayaient le plus, qui rendaient la situation bien réelle. Et sans espoir.

Les arguments de Crayne et de Borlin étaient sensés, et Jack y souscrivait, mais les deux hommes n'abordaient pas la vraie raison pour laquelle ils ne devaient pas entrer au palais dès ce soir. *Lui* seul la connaissait.

Il n'était pas prêt.

Le voyage s'était résumé à un long galop effréné qui ne lui avait pas laissé un instant pour réfléchir. Jack chevauchait, dormait, chevauchait encore ; il était conscient de se rapprocher chaque jour un peu plus de Brennes, mais n'avait jamais pris le temps d'envisager ce qu'il ferait une fois sur place. Il avait besoin de ce soir pour se préparer. Non pas aux menus détails – on ne pouvait pas tirer de plans sur l'inconnu – mais à la *réalité* de la situation. L'heure était venue de se pénétrer de la tâche qui l'attendait. La responsabilité était sienne, et uniquement sienne.

« Je pense qu'il vaut mieux attendre demain soir », dit-il.

Taol baissa les yeux, déçu, mais les autres chevaliers se

détendirent visiblement et Jack réalisa qu'il les avait mal jugés. Ils ne le considéraient pas comme un étranger sans expérience, après tout ; ils seraient passés à l'action ce soir s'il l'avait décidé. Cette idée était propre à le dégriser, et à mesure que la soirée s'écoula et que des plans furent ébauchés, affinés et finalisés, elle fut suivie de nombreuses autres.

Ils quittèrent l'échoppe du teinturier à minuit : Jack, Taol, Crayne, Chipeur et Hervo, qui en dehors de Borlin s'imposait comme le meilleur archer du groupe. Toute la journée, une pluie mêlée de neige était tombée, transformant les rues en véritable bournier. Comme la veille lors de leur entrée dans la cité, ils s'étaient séparés en petits groupes pour éviter d'attirer l'attention. Andris avait pris la tête du deuxième groupe, et Borlin du troisième.

Une demi-heure auparavant, Jack avait endossé une cote de mailles pour la première fois de sa vie. Elle était pesante, étouffante, et lui provoquait des démangeaisons infernales. C'était comme porter une batterie de couteaux à même la peau. Taol prétendait qu'une côte à ses mesures se serait révélée plus supportable, mais Jack se permettait d'en douter : il s'estimait plutôt soulagé que les anneaux de métal s'interrompissent au bas de son ventre plutôt qu'à la hauteur de ses parties intimes.

Chipeur aussi s'était vu contraint d'enfiler une armure, et il marchait d'un pas chancelant très exagéré. « Attendez-vous à être trempés dans les oubliettes, prévint-il en tendant la main sous la pluie. C'est là que finit toute la pluie qui n'arrive pas à s'écouler *hors* du palais.

— Tant mieux, murmura Jack. Les gardes seront moins empressés à patrouiller là-dessous s'ils doivent patauger dans l'eau froide. »

Hervo grogna. À l'instar de Borlin, il n'était pas très imposant, mais il avait des bras plus épais qu'un billot de boucher et des yeux tranchants comme un couperet. Il portait son arc roulé dans une toile huilée sous son bras, et ses flèches sous sa tunique. Jack avait assisté à ses préparatifs un peu plus tôt : il l'avait vu embrasser chaque flèche avant de la glisser dans son carquois. Crayne disait l'avoir choisi parce que, bien qu'il fût avant tout et par-dessus tout un archer, Hervo savait également manier le long-couteau en expert.

Crayne lui-même était un modèle d'armement dissimulé. Des bosses aussi discrètes que menaçantes brisaient la ligne de sa tunique, de ses braies, de ses manches et de ses bottes. Il emportait notamment des dagues, des pics de jet, une épée, un pied-de-biche et une boucle de fil d'acier pour ne citer que les objets que Jack avait repérés. Alors qu'ils progressaient le long des rues, le chef de leur groupe restait

silencieux, le visage creusé de rides durement gagnées, le regard toujours aux aguets. Il réservait ses rares paroles à chuchoter des ordres brefs, crispés, d'une voix habituée au commandement.

Taol semblait lui abandonner volontiers la direction des opérations. Serait-ce encore le cas à l'intérieur du palais, voilà qui était une autre affaire ; Jack imaginait mal Taol *écouter* seulement les ordres dès lors qu'il aurait aperçu Melli.

« Es-tu certain de connaître le chemin des quartiers des nobles ? demanda Taol pour la quatrième fois de la journée.

— Bien sûr, couina Chipeur avec indignation. Je pense même connaître l'annexe mentionnée par la vieille Tire-clous. Ce secteur du palais offre plus d'un débouché, mais sauf erreur de ma part, un seul suffisamment à l'écart pour dissimuler des allées et venues clandestines. »

Taol n'ajouta rien après cela. La remarque de madame Tire-sous à propos de Melli sur le point d'accoucher l'avait profondément affecté. Jack s'en était rendu compte la veille au soir, dans la ruelle, et il le constatait de nouveau tandis qu'ils traversaient la cité. Le visage du chevalier formait un bouclier de chair tendue ; de part et d'autre de son corps, ses mains étaient serrées en poings.

Comme Taol, Jack avait choisi de ne pas s'encombrer. Il n'avait pris qu'une épée et deux dagues, dont une dissimulée dans sa botte, qu'il sentait presser contre sa peau à chacun de ses pas.

« Andris va se mettre en route d'un instant à l'autre maintenant, annonça Crayne. Il nous suivra à moins d'une heure.

— Aye, on peut compter sur sa ponctualité, fit Hervo de sa voix douce et traînante. C'est Borlin qui risque de brûler les étapes ; il a horreur d'attendre. » Hervo rit doucement, et même Crayne eut un petit sourire. À l'évidence, il y avait une histoire ou deux là-dessous, comprit Jack.

Borlin et les deux autres hommes de son groupe apporteraient les chevaux. Leur mission consistait à attendre à l'entrée des tunnels – l'un d'eux tenant les bêtes, les deux autres, armés d'arcs, dissimulés à portée de tir – ainsi qu'à couvrir la fuite de leurs compagnons. Andris, Guervais et le dernier archer se posteraient à un coin de rue non loin du palais jusqu'à ce que Chipeur vînt les chercher, après quoi ils gagneraient les tunnels à leur tour et suivraient le groupe de Crayne dans le palais pour couvrir ses arrières, tenir la voie de repli et prévenir d'éventuelles difficultés.

Tel était leur plan. Tous le connaissaient, ayant passé la majeure partie de la nuit à le peaufiner et à envisager différents développements possibles, et ils se préparaient maintenant à le mettre en œuvre.

Ils eurent tôt fait de traverser la cité. Ils durent éviter moins de

heumes noirs que la nuit précédente – le mauvais temps combiné à l'heure tardive rendait les rues quasi désertes. Chipeur avait la charge de choisir leur itinéraire, et Jack devait admettre qu'il le choisissait bien : ruelles sombres, passages louches, cours abandonnées... Le petit voleur connaissait son affaire. Un peu plus tôt, Jack l'avait pris à part pour lui demander où il risquait de trouver Baralis et Kylock. Chipeur, toujours heureux de pouvoir faire étalage de ses connaissances, lui avait indiqué remplacement exact des appartements de Baralis et l'emplacement probable de ceux de Kylock – les anciens quartiers du duc. Jack lui avait demandé de ne pas en parler aux autres ; le jeune voleur lui avait juré un grand serment à cet effet, crachant dans ses paumes et implorant Bore de le frapper des g hones sur-le-champ s'il manquait à sa parole.

Jack se souciait moins de cacher ses projets aux autres que de ne pas les distraire de leur mission. Leur tâche était suffisamment dangereuse comme cela. Son plan consistait simplement à leur fausser compagnie dès qu'ils auraient récupéré Melli.

« Nous y sommes presque, annonça Chipeur dans un chuchotement théâtral. Souvenez-vous qu'il risque d'y avoir beaucoup d'eau, alors tenez bien vos affaires au-dessus de votre tête. »

Ils firent halte au bout d'une ruelle. Les deux murs de part et d'autre ruisselaient, et des filets d'eau de pluie coulaient du toit en surplomb des bâtiments voisins. Il faisait très sombre. Le passage comportait plus de boue que de galets, et sa surface était fortement bombée.

« Es-tu certain qu'Andris réussira à trouver cet endroit ? » La forme sombre qu'était la tête de Crayne se tourna d'un côté puis de l'autre. « C'est plus reculé que je ne pensais.

— Aucun problème, lui assura Chipeur. Il connaît la rue des Câbles, et une fois qu'il sera là-bas, je le trouverai. » Tout en parlant, Chipeur avait tendu son sac à Taol. À l'intérieur se trouvaient deux lampes à huile, que le chevalier entreprit d'allumer. Chipeur s'accroupit et balaya la poussière à proximité du mur. « La grille d'écoulement se trouve par ici, je le sais, murmura-t-il. Elle a dû se boucher. Tiens, Jack, donne-moi un coup de main. »

Jack s'agenouilla près de lui et enfonça les doigts dans la boue. Au bout d'un moment, il sentit la dureté froide du métal. Taol ayant allumé ses lampes, tout le monde prêta main-forte au déblayage. « À quelle distance sommes-nous du palais ? demanda Jack en tâchant de soulever la grille.

— Pas loin du tout. À moins d'un quart de lieue à l'est. » Du bout de son petit doigt, Chipeur nettoya la boue sur le pourtour de la grille. « Tu as le pied-de-biche, Crayne ? dit-il. Nous allons en avoir besoin. La dernière fois que je suis passé, toute cette terre se trouvait de

l'autre côté de la ruelle. Elle a dû émigrer au sud pour l'hiver, comme les oiseaux. »

Crayne piocha l'outil dans l'une des bosses de sa tunique et se mit au travail. Jack et Taol l'aidèrent à tirer, Chipeur supervisait les opérations tandis que Hervo faisait le guet à l'autre bout de la ruelle. Enfin, la grille fut débloquée et Crayne parvint à l'ouvrir. Tout le monde était trempé et couvert de boue. Crayne prit une poignée de boue qu'il se passa sur le visage. Il ordonna aux autres de faire de même. « Une fois à l'intérieur du palais, plus de lampes. Compris ? » Il attendit qu'ils hochassent la tête. « Jack, tu passeras le premier. Ensuite, ce sera Chipeur, moi, et Taol. Hervo, tu fermes la marche. »

Taol souleva la lampe tandis que Jack se laissait descendre dans les ténèbres boueuses du boyau d'écoulement. Une forte odeur de décomposition s'éleva à sa rencontre. Jack sentit un courant d'air froid s'enrouler autour de ses chevilles. Assurant sa prise sur les bords du trou, il se laissa pendre à bout de bras. Ses pieds s'enfoncèrent dans l'eau froide, faisant remonter une onde de choc au creux de son dos. Ses chevilles, ses mollets, ses genoux, ses cuisses furent submergés tour à tour par le flot glacial. Jack ne voulait pas lâcher prise ; il ne sentait toujours pas le fond.

« Vas-y, Jack, lui cria Chipeur. Ça n'est plus très profond. »

Jack prit une grande inspiration et lâcha tout. Il tomba sur moins d'une largeur de main avant de toucher le fond, recouvert d'une épaisse couche de boue. Levant le bras, il prit la lampe que lui tendait Taol puis recula pour donner à Chipeur la place de descendre. La lanterne révéla un conduit plus ou moins circulaire. De la terre et des racines s'étaient insinuées entre les pierres de la maçonnerie, fendant certains blocs et ouvrant des brèches aux infiltrations de boue et d'eau de pluie.

L'eau parvenait jusqu'aux hanches de Jack, qui ne sentait déjà plus ses orteils ; brune, sombre, elle était souillée de terre et d'ordures. En s'éloignant de l'ouverture, Jack sentit la boue lui coller aux semelles, transformant chacun de ses pas en une épreuve d'équilibre et de coordination. Qu'il tirât trop lentement et il n'arrivait pas à lever le pied, trop fort, et il risquait de trébucher tête la première dans l'eau. Et d'après l'odeur, il s'agissait là d'une perspective qui n'avait rien de plaisant.

Le temps que tout le monde fût descendu, Jack tremblait de la tête aux pieds. Il gelait. Chipeur claquait bruyamment des dents – l'eau lui arrivait à la poitrine – et même Taol croisait les bras sur son torse pour s'arrêter de grelotter. Hervo tenait son arc et son carquois au-dessus de sa tête ; quant aux multiples bosses de Crayne, elles semblaient être remontées jusqu'à son cou.

« Allons-y, dit-il.

— Juste, dit Chipeur à l'oreille de Jack. Il va falloir patauger un peu jusqu'au premier passage sur la gauche. »

Jack acquiesça et se mit en route. Chaque pas représentait une lutte contre la succion de la boue et la raideur de ses membres. La surface de l'eau était huileuse ; des gouttelettes blanches de graisse animale montaient et descendaient au gré des remous. Le jeune homme se sentait lourd, maladroit ; il avançait à grands pas traînants comme un ivrogne. Sous l'eau, il ne pesait presque rien mais au-dessus, sa poitrine lui semblait artificiellement alourdie par la cotte de mailles.

Des bruits de ruissellements résonnaient partout. Les échos paraissaient plus forts que les sons qu'ils imitaient, et le vent s'engouffrait dans le conduit avec un rugissement de loup.

La lumière de la lanterne illuminait les parois couvertes de mousse avec des reflets verts. Comme la main de Jack tremblait, l'éclairage vacillant balayait le boyau d'ombres vives et d'éclairs, du plafond jusqu'à l'eau.

« Là ! s'écria Chipeur. Prends à gauche. »

Perdu dans ses pensées, hypnotisé par les jeux de lumière, Jack venait de dépasser l'ouverture. Revenant sur ses pas, il prit conscience que le froid progressait le long de ses membres. Ce devait être bien pire pour Chipeur, qui s'enfonçait à mi-poitrine dans l'eau glacée et qui devrait refaire le chemin inverse pour aller chercher Andris une fois qu'il les aurait amenés dans le palais et guidés jusqu'aux quartiers des nobles.

Jack pressa par conséquent l'allure. Il s'aperçut que le fait de courir d'un pas léger empêchait ses pieds de s'enfoncer dans la boue ; cela lui fouettait les sangs, également, et empêchait l'engourdissement de remonter au-delà de ses jambes. L'eau était un peu plus basse dans le deuxième conduit que dans le premier, et le niveau continua à baisser au fil de leur progression.

Soudain, Jack buta dans une pierre. Il se figea sur place, levant la main pour faire s'arrêter les autres. « Quelque chose bloque le passage.

— Ce n'est rien, Jack, haleta Chipeur dans son dos. Sûrement les marches qui mènent aux oubliettes. »

Jack avança sa lanterne, incapable de rien distinguer sous la surface. Il releva le pied, rasant la surface de la pierre jusqu'à sentir une arête. Chipeur avait raison – il s'agissait bien d'une marche. Une marche taillée pour des géants. Jack hissa son corps las hors de l'eau, se retournant à chaque pas pour donner la main à Chipeur.

« Nous y sommes, déclara Chipeur tandis que Jack le hissait sur la dernière marche. Nous sommes à l'intérieur du palais. »

À peine eut-il prononcé ces mots que Jack comprit à quel point il se sentait piteux devant ce qui l'attendait. Il ne s'y était pas

suffisamment préparé. Quelque part au-dessus de lui se trouvaient Baralis et Kylock, et d'une manière ou d'une autre, ce soir même, il était supposé les éliminer. L'énormité de la tâche l'accabla soudainement. Il avait l'impression d'avoir reçu un grand coup de poing dans l'estomac. Comment parviendrait-il seulement jusqu'à Kylock ? Et une fois là, comment le détruirait-il ? Il ne connaissait pas les réponses. Il savait seulement qu'il devait essayer.

Melli avait écarté les rideaux et repoussé les volets. La fenêtre, jugeait-elle, était suffisamment large pour lui permettre de se faufiler à travers. Elle était haute, cependant, et Melli dut traîner le coffre dessous pour pouvoir l'atteindre. Son attelle avait repris sa place contre l'os brisé, et en tirant le coffre à travers la pièce, Melli laissa pendre son bras gauche à son côté. De la sueur coulait sur son front, gouttant au bout de son nez et trempant le col de sa robe.

Le coffre était en chêne, épais comme le poignet et assez large pour y fourrer un mouton. Il fallut à Melli plusieurs minutes et de nombreuses pauses pour l'amener sous la fenêtre.

De la pluie mêlée de neige tombait entre les volets ouverts, mouillant le visage de Melli quand elle grimpa sur le meuble. Les pierres du mur n'avaient été lissées qu'à hauteur d'homme, et autour de la fenêtre, la maçonnerie devenait plus fruste, moins bien finie. Agrippant l'encadrement, la jeune femme sentit une vive brûlure au poignet – sa peau frottait contre la pierre rugueuse. « Malédiction », siffla-t-elle. Il faisait trop noir pour voir si elle saignait.

Melli avait appris à négliger des douleurs autrement moins insignifiantes, aussi ne s'arrêta-t-elle pas à cette écorchure. Se dressant sur la pointe des pieds, elle se pencha par la fenêtre pour contempler le monde en dessous d'elle. Dans l'air froid qui lui piquait les yeux, elle ne vit tout d'abord que du noir ; puis, à force de battre des paupières pour chasser ses larmes, elle parvint à distinguer quelques détails – de la lumière qui filtrait entre des volets, des plaques de neige blanche au creux des avant-toits, la cour en contrebas, luisante d'humidité. Elle se pencha encore un peu pour examiner le mur directement sous la fenêtre. C'était un à-pic : pas de corniche, pas d'encorbellement, pas de toits bas.

Une vague de déception la submergea. Elle se trouvait très haut, plus haut qu'elle n'avait cru, sans aucun moyen de s'échapper. Elle aurait pu sauter, bien sûr, mais même ainsi, malgré les promesses funestes de Baralis qui lui résonnaient encore aux oreilles, le suicide n'était pas une option. La fille de Maybor avait davantage de courage que cela.

Elle avait espéré bénéficier d'un peu de chance, cependant – rien qu'une miette de la fameuse chance de son père. Le sort en avait

décidé autrement. Melli regarda dans le vide une dernière fois puis descendit du coffre. C'était peut-être une bonne chose ; si son père était toujours en vie, en train de geler dans les montagnes, il aurait besoin de toute la chance qu'il pourrait rassembler. Elle ne pouvait pas lui en vouloir.

Melli ne prit pas la peine de remettre le coffre à sa place habituelle. Ce genre de choses n'avait plus d'importance désormais. Demain, Kylock viendrait la prendre et rien n'aurait plus jamais d'importance.

Les sous-sols obscurs du palais regorgeaient de bruits : égouttements d'eau, trottements de rats, grincements de poutres, bruissements des courants d'air autour des coins et le long des murs... Lampes éteintes, ils ne distinguaient qu'un scintillement d'humidité de temps à autre ainsi que le blanc de leurs yeux.

Il était difficile d'estimer le temps écoulé, et encore plus la distance parcourue. Jack savait seulement qu'il était à tordre, et glacé jusqu'aux os. Bien qu'il eût cessé de courir depuis une éternité, lui semblait-il, son cœur battait la chamade et son estomac se contractait en boule bien serrée.

« Attention au madrier de soutènement juste devant », siffla Chipeur. C'était lui qui ouvrait la marche à présent. Jack ne parvenait pas à comprendre comment il faisait pour trouver son chemin dans le noir. Lorsqu'ils eurent tous contourné le madrier et continué sur quelques pas dans l'eau boueuse, Chipeur réclama une halte. « Ce n'est plus très loin, annonça-t-il. Encore un dernier passage à gauche, et nous déboucherons dans cette partie de la cave où ils entreposent la nourriture et les choses de ce genre. Il y a peu de chances que nous croisions quelqu'un là-bas à cette heure de la nuit, mais on ne sait jamais.

— Hervo, tiens-toi prêt avec ton arc, dit Crayne. À la moindre lueur, tout le monde se plaque au mur.

— Comment gagnerons-nous les quartiers des nobles à partir de là ? s'enquit Taol, d'une voix basse et pressante.

— Je vais vous montrer, répondit Chipeur.

— Non. Tu ne vas pas plus loin. Tu dois rester en arrière pour attendre Andris.

— Mais...

— Pas de "mais", Chipeur. Pas cette fois. Et quand tu auras ramené Andris jusqu'ici, fais demi-tour et fiche le camp du palais. Je veux te retrouver tranquillement installé au repaire à mon retour. Est-ce clair ? »

Un petit grommellement contrarié provint de la silhouette sombre de Chipeur.

« Maintenant, indique-moi le chemin. »

Une longue pause s'ensuivit, à l'issue de laquelle Chipeur donna à contrecœur les indications qu'on lui réclamait. Jack ne prit pas la peine de les écouter ; il était trop crispé pour retenir quoi que ce soit. Il ne songeait qu'à Kylock. Il pouvait *sentir* sa présence ; elle lui échauffait le sang, en aspirait chaque goutte à la surface au point de le faire rougir et de lui donner des vertiges. Son cœur lui disait que Baralis ne comptait pas : son pouls ne s'emballait que pour Kylock.

Jack ne s'aperçut même pas que Chipeur avait cessé de parler. Une main sur son bras le fit sursauter.

« Jack ? Ça va ? » C'était Taol. « Viens, ne traînons pas.

— Chipeur...

— Au revoir, Jack. Bonne chance et tout le reste. On se revoit au repaire. » La voix de Chipeur s'estompa au loin.

Jack aurait voulu lui dire quelque chose – le remercier, lui dire de faire attention – mais son esprit ne trouva rien d'approprié.

« Sortez vos armes, commanda Crayne aussitôt que Chipeur fut hors de portée de voix. Hervo, passe devant ; Jack, tu le suis. »

Jack dégaina son épée, heureux de voir Hervo prendre la tête ; il ne tenait pas à ce que les autres sussent qu'il n'avait pas écouté un mot des explications de Chipeur.

Une faible lueur éclairait le passage, devenant de plus en plus forte à mesure qu'ils le remontaient. Un monde se mit graduellement à émerger des ténèbres : des plafonds de pierre voûtés, des empilements de tonneaux, des seuils délicatement ciselés ouvrant vers d'autres ténèbres et un escalier qui montait vers la lumière.

Un bruit léger se fit entendre sur leur gauche. Une ombre jusque-là immobile se détacha du mur. Hervo encocha une flèche et tira dans le coin sombre ; on entendit un hoquet de surprise, suivi d'un choc sourd. Hervo avait déjà encoché une deuxième flèche. Il la pointa, mais ne tira pas.

Taol s'élança en avant, l'épée au poing. Après un moment, sa voix sortit de l'ombre. « Il est mort. On dirait un serviteur. »

Crayne jeta un coup d'œil à Hervo. « Il est plus de deux heures après minuit. »

Hervo hocha la tête. « S'il s'agit d'un serviteur, il devait être du genre indélicat. Les gens honnêtes sont couchés à une heure aussi tardive.

— Jack, viens m'aider avec le corps », appela Taol.

Les yeux du jeune homme s'habituèrent enfin à l'éclairage diffus. Il découvrit Taol dans le coin, accroupi près d'un homme ayant reçu une flèche dans le ventre. À eux deux, ils traînèrent le corps derrière une rangée de barriques de bière. Le filet de sang qui coulait de ses braies dessina une traînée sur le sol, mais ils n'y pouvaient rien.

Alors qu'ils déplaçaient les barriques pour mieux dissimuler le corps, Jack sentit la main de Taol lui effleurer la joue. « C'est ce que je pensais, murmura le chevalier. Tu es brûlant. Qu'y a-t-il ? »

Jack secoua la tête. Comment pouvait-il expliquer à Taol que la présence de Kylock faisait remonter le sang à la surface de sa peau ? « Ce n'est rien, je vais bien, dit-il. C'est seulement superficiel. »

Taol le prit par les épaules et scruta longuement son visage. Enfin, il dit : « Sois prudent.

— Dépêchez-vous, tous les deux », siffla Crayne. Jack lui fut reconnaissant de cette diversion : Taol paraissait inquiet, et cela l'inquiétait à son tour.

Il leur fallut un moment pour dénicher la porte dérobée menant aux passages secrets du château. Elle se trouvait au fond d'une annexe obscure et ressemblait davantage à un panneau de bois qu'à une porte. L'ouverture était extrêmement étroite – moins d'une coudée de large – et Jack dut se placer de biais pour s'y glisser. Une fois à l'intérieur, le passage s'élargissait progressivement. Crayne leur fit passer une lanterne allumée. Dans cet espace confiné, la fumée de l'huile devenait nocive, obligeant Jack à brandir la lampe à bout de bras pour s'empêcher de tousser.

« Ces galeries sont conçues pour être indétectables de l'extérieur, dit Crayne en regardant autour de lui. Elles sont si étroites que ceux qui les regardent ne voient qu'un mur très épais, rien de plus. » Il attendit que Taol eût refermé la porte derrière lui. « Bien. Allons-y. »

Jack vit un rat détalé devant ses pieds. Le choc faillit lui faire lâcher la lanterne.

« Du calme, mon gars », lui dit Crayne.

Jack se glissa le long du mur, tournant en fonction des indications de Crayne. Ses doigts effleuraient des mousses épaisses, des toiles d'araignées et des filets d'eau froide. L'air était ténu dans le passage ; il fallait le respirer à petites goulées rapides pour se remplir les poumons. Ils parvinrent au pied d'une volée de marches. Le cœur de Jack accéléra au moment de s'y engager ; comme chaque fois ces derniers jours, son rythme lui venait tout droit de Larne. Ce phénomène qui lui avait paru effrayant au début, presque deux mois plus tôt, devenait presque réconfortant ; comme si cette cadence lui était impulsée pour sa sécurité.

« À droite en haut », prévint Crayne. Le chef de leur groupe avait fini par se rendre compte que Jack ne connaissait pas le chemin.

Le jeune homme prit à droite, puis grimpa une deuxième volée de marches jusqu'à un panneau de bois. Une légère pression sur le panneau le fit basculer en avant. Un lourd rideau de brocart frôla son visage. L'autre côté du panneau était recouvert d'une mince façade en briques coupées de manière à reproduire les lignes exactes du mur.

Poussant le rideau, le jeune homme tomba nez à nez avec un garde. Sans prendre le temps de réfléchir, il lui balança sa lampe à huile vers les yeux ; comme l'autre levait les mains pour éviter la brûlure, Jack lui enfonça proprement sa lame dans les entrailles. Il dégagea son épée d'une torsion, puis fit un pas de côté tandis que le garde s'écroulait vers l'avant. Le sang jaillit de la blessure.

Crayne l'écarta d'un coup d'épaule et bondit dans le couloir en dardant des regards de part et d'autre. « Les gardes vont toujours par deux, dit-il. Hervo, couvre-nous pendant que nous cachons le corps dans le passage. »

Jack se pencha afin d'essuyer sa lame sur la cotte du garde. En se relevant pour laisser passer Taol, il fut parcouru d'une brève sensation de vertige ; Kylock était tout proche désormais.

Taol et Crayne portèrent le garde dans le passage tandis qu'Hervo inspectait le couloir. Aucun autre garde ne se manifesta. Jack vit Hervo et Crayne échanger un regard nerveux.

Une fois le corps hors de vue, ils partirent vers l'est le long du couloir. Dans les longues lignes droites, Hervo prenait la tête – avec son arc, il pouvait abattre son homme à n'importe quelle distance mais dès qu'ils approchaient d'un tournant, Taol et Crayne passaient devant. Un homme armé posté derrière un angle n'aurait fait qu'une bouchée d'un archer.

Ils tuèrent encore deux gardes en chemin, ainsi qu'un vieux noble gâteux en chemise de nuit. Hervo élimina les gardes avec son arc, et Crayne se servit de son fil métallique pour réduire au silence le vieillard, qui avait surpris tout le monde en émergeant dans le couloir juste derrière Taol. Ils évoluaient au cœur des quartiers des nobles désormais, et Jack sentait le sang affluer sous ses joues. En passant devant un couloir brillamment illuminé par des torches et insonorisé par d'épais tapis, Jack sentit, *sut* que l'endroit menait aux appartements de Kylock. Son sang montait comme du mercure dans un tube ; sa tête lui semblait sur le point d'exploser.

Plus tard, se dit-il, *plus tard*. Melli devait passer en premier.

Enfin, ils arrivèrent au bout des indications de Chipeur. Ils voyaient à gauche une galerie en pierre, devant eux un escalier masqué par un rideau, et à droite un passage obscur. Tout le monde était tendu ; le bruit le plus infime faisait se relever les lames, l'arc d'Hervo se bandait au moindre mouvement dans les ombres.

Taol fit une brève reconnaissance le long des trois passages. Personne ne prononça un mot durant son absence. Placés en triangle, dos à dos, ils attendirent son retour. Les secondes duraient des minutes, et les minutes devenaient des *heures*.

« Je crois que c'est là, siffla Taol en ressortant de derrière le rideau. La maçonnerie est moins ornementée, et la couleur de la pierre

change à la base de la première marche – on dirait que l’escalier a été construit plus tard. »

Crayne hocha la tête. « Alors, il y a de grandes chances pour qu’il mène à l’annexe. » Il se tourna face à Jack. « Vas-y avec Taol. Hervo et moi resterons ici pour protéger votre voie de repli. »

Jack ne s’attendait pas à cela. Il avait cru qu’ils monteraient tous ensemble.

Sa surprise dut se lire sur son visage, car Crayne dit : « Écoute, si vous êtes confrontés à trop forte partie là-haut, criez et j’arriverai aussitôt. »

Jack prit une brève inspiration avant de dire : « Ce n’était pas à moi que je pensais. »

Crayne lui jeta un regard par-dessous. « Ce que je dis est valable dans les deux sens, Jack. Je compte sur Taol et toi pour revenir par ici aussi vite que possible. » Sa voix demeurait neutre, mais son regard balayait sans arrêt les quatre passages. « Par ailleurs, il faut bien que quelqu’un reste ici pour attendre Andris et son groupe, sans quoi ils n’auront aucun moyen de nous retrouver. »

Taol se dressa au côté de Jack. Il regarda Crayne, puis Hervo, en leur serrant la main tour à tour. « Faites attention à vous. Nous reviendrons aussi vite que nous pourrons. »

— À plus tard, mon frère », dit Crayne. C’était la première fois que Jack l’entendait employer la désignation traditionnelle des chevaliers à l’égard de Taol.

Taol le dévisagea longuement. Son expression affichait bien des choses, mais par-dessus tout du respect. Crayne acquiesça presque imperceptiblement, puis Taol tourna les talons et s’éloigna.

Jack serra la main aux deux chevaliers. Ayant déjà laissé partir Chipeur sans un mot de remerciement, il n’avait pas l’intention de répéter cette erreur. « Je tiens à vous remercier pour... »

Crayne l’interrompt en agitant son épée. « Une fois que nous serons tirés d’affaire, Jack ; il sera bien temps de nous remercier alors. »

— Aye, mon gars, lui fit écho Hervo de sa voix douce et chantante. À tout à l’heure, quand nous serons tirés d’affaire. »

L’escalier montait en s’enroulant sur lui-même, s’interrompait le temps d’un palier, puis repartait vers le haut. De temps à autre, un passage ou une porte s’ouvrait sur le côté, mais l’épaisse couche de poussière qui les recouvrait venait prouver que personne ne les avait empruntés depuis longtemps ; aussi Taol et Jack passaient-ils devant sans mot dire. Les marches elles-mêmes étaient propres. Le chevalier se déplaçait avec précaution à présent, tout comme son compagnon. Le léger grincement de leurs semelles de cuir contre la pierre était le seul bruit audible.

Plus ils s'éloignaient des quartiers des nobles, plus Jack se rafraîchissait ; son sang avait cessé de lui affluer au visage, même si son cœur continuait à battre follement et que son estomac lui faisait l'effet d'une boule hérissée de pointes.

« *Ha ! ha ! ha !* »

L'écho de ce rire fit s'enfoncer les pointes dans sa chair Jack jeta un coup d'œil vers Taol ; lui aussi l'avait entendu. Ils gravirent encore quelques marches, puis le rire reprit de plus belle – plus proche, cette fois. Brandissant son épée, Taol fit signe à Jack de venir se placer à côté de lui et ils montèrent les dernières marches à l'unisson.

La lumière se fit plus vive, le bruit plus fort, et l'escalier déboucha abruptement sur une salle rectangulaire. Deux gardes étaient assis par terre, devant des plateaux de nourriture, plusieurs chandelles allumées et un jeu de jetons. Pendant une fraction de seconde, ils levèrent la tête avec une expression de surprise, puis dégainèrent leurs épées.

Des jetons en bois volèrent en tous sens quand ils se dressèrent sur leurs pieds. Taol s'élança et blessa le plus petit à la cuisse. Son compagnon effectua un grand moulinet avec son épée, obligeant le chevalier à reculer ; Jack s'engouffra dans l'ouverture et attaqua le blessé par le côté. Sèchement touché aux côtes, Jack recula en trébuchant, souffle coupé. Taol stoppa le fer du plus grand avec un crissement métallique. Dans le même mouvement, il était parvenu à sortir sa dague de la main gauche et s'en servait désormais – visant le bras de son adversaire – pour sortir de l'impasse. L'autre lâcha son arme, par réflexe. Il voulut battre en retraite, mais Taol bondit à sa suite et lui plongea sa lame à travers le corps.

Jack était en train de parer une attaque du garde blessé quand Taol surgit par-derrière et le poignarda dans le dos. L'homme poussa un grand cri avant de s'écrouler, se brisant plusieurs os dans sa chute. Le chevalier alla enfoncer son arme dans le corps des deux gardes, visant le cœur à chaque fois. Il avait le front couvert de sueur, et son souffle était court et heurté.

« Tu n'as rien ? » demanda-t-il en s'essuyant une tache de sang sous l'œil.

Jack secoua la tête. « La cotte de mailles a empêché la lame de traverser. Je crois que je m'en tirerai avec quelques côtes fêlées, rien de plus. » En fait, il souffrait atrocement mais ce n'était pas le moment d'en discuter.

« Qui est là ? » fit une petite voix étouffée.

Jack et Taol se regardèrent.

Le chevalier se rua vers la porte à l'opposé de l'escalier. « Melli, est-ce vous ?

— Oui, c'est moi ! »

À ces mots, Taol ferma les yeux. Une expression proche de la faim

traversa son visage, et le mot *merci* joua sur ses lèvres. Il poussa contre la porte. Elle refusa de s'ouvrir. « Reculez-vous ! » cria-t-il. Prenant une brève course d'élan, il enfonça son épaule contre la porte. La serrure céda, et le battant s'écarta violemment.

Jack sentit une légère sensation de *déchirement* lui parcourir le corps, comme s'il venait d'être traversé par un fantôme. Mais le spectacle de Melli debout sur le seuil lui fit aussitôt tout oublier.

Elle était si fine – on aurait dit une enfant –, ses yeux bleus semblaient immenses, au milieu de son visage plus maigre et plus pâle que dans son souvenir.

Taol s'avança, la prit dans ses bras et la serra fort contre sa poitrine. Jack songea aux blessés qui pressaient le poing contre leur plaie pour stopper le saignement ; Taol lui donnait la même impression – celle d'un homme blessé. Ses épaules tremblaient, ses mains montaient et descendaient, caressant les cheveux de Melli, son dos, ses joues, sa nuque. Il ne pouvait se rassasier de la toucher. Lorsqu'elle voulut se détacher pour embrasser Jack, il ne put se résoudre à la lâcher ; il empoigna l'étoffe de sa robe, comme si cela pouvait suffire à la retenir.

Doucement, Melli se dégagea et se tourna vers Jack.

En la voyant de face pour la première fois, Jack sut qu'elle n'était plus enceinte. « Que s'est-il passé ? » demanda-t-il.

Melli le dévisagea d'un œil aussi terne que du verre dépoli. « Baralis a tué mon bébé. »

Baralis ouvrit les yeux à l'instant où le sigil flamboya. Une vague de minuscules piqûres d'épingles passa sur son cerveau. La porte était ouverte ; on avait rompu le sigil.

De jour comme de nuit, Baralis savait toujours précisément quelle heure il était, et il était bien trop tard pour une visite des gardes ou de madame Gralle. Le chancelier bondit hors de son lit et s'habilla à la hâte, prenant juste le temps d'allumer une chandelle. Il n'avait pas besoin de lumière, mais il se sentait tout nu sans une ombre derrière lui. Il appela Craupe en traversant la pièce ; cependant, l'impatience lui fit pousser la porte sans attendre et sortir seul à travers le palais.

Taol ne voulait pas entendre parler de départ avant d'avoir examiné le bras de Melli. « Je ne tiens pas à ce qu'il se brise une nouvelle fois dans notre fuite », expliqua-t-il. Avec une tendresse infinie, il défit le bandage et souleva l'attelle.

Jack poussa un hoquet de surprise. L'avant-bras de Melli était affreusement déformé ; l'os s'était ressoudé de travers, formant une bosse sous la peau.

« Qui vous a fait cela ? » demanda Taol.

Melli baissa la tête. « Kylock. La nuit où j'ai eu mon bébé, deux semaines avant le terme. » La voix de Melli était si faible que Jack devait tendre l'oreille pour saisir ce qu'elle disait. « C'était un garçon. Baralis a dit que c'était un garçon. »

Pendant un instant, une expression d'angoisse rageuse passa sur le visage de Taol. Elle disparut aussi vite, ne laissant dans son sillage que des lignes dures.

Jack se pencha pour embrasser la main de Melli : rien de ce qu'il dirait ne pourrait atténuer la perte de son enfant. Alors qu'il se redressait, un spasme violent lui tordit l'estomac. La pression contre ses tempes l'aveugla brièvement. *C'est seulement un effet du coup d'épée*, se dit-il en s'efforçant de dissimuler sa douleur.

« Bon, déclara Taol en nouant les deux extrémités du bandage de Melli. Il faudra que ça tienne jusqu'à notre repaire. Ensuite, Borlin pourra s'en occuper. » Il se força à sourire. « C'est un génie en matière de fractures – il en a causé suffisamment en son temps. »

Melli sourit à son tour – probablement pour le seul bénéfice de Taol.

« Peux-tu marcher ? » demanda Jack. Sa propre douleur s'était estompée, mais un bourdonnement discret résonnait toujours dans son crâne.

Elle hocha la tête. « Je vais bien.

— Allons-y, dans ce cas. » L'esprit de Jack se projetait déjà vers la suite des événements. Il allait accompagner Taol et Melli jusqu'à l'entrée du tunnel, puis retournerait sur ses pas, seul. Kylock était sa priorité désormais.

Taol prit Melli par la main et tous deux suivirent le jeune homme dans l'escalier. Impatients de rejoindre Crayne et de se retrouver hors du palais, ils descendirent bientôt les marches quatre à quatre ; le temps qu'ils parvinssent au bas de l'escalier, tous trois étaient hors d'haleine.

Jack aperçut le corps de Crayne avant de flairer l'odeur de la sorcellerie. Il écarta le rideau et vit le chevalier étendu sur le dos dans une mare de sang. Il n'avait plus d'yeux, seulement des orbites creuses remplies de sang. Hervo était affalé contre le mur. Sa tête penchait en avant, de sorte que Jack ne put distinguer son visage, mais un filet de mucus rouge gouttait de son nez ; son poing était crispé sur une flèche ; quant à son arc, il gisait à sa gauche, la corde encore vibrante.

Jack maudit sa stupidité. Voilà ce qu'il avait senti quand il tenait la main de Melli. Il aurait dû deviner, *comprendre*.

Dans le quart de seconde qu'il lui fallut pour saisir tout cela, Taol et Melli émergèrent de l'escalier dans son dos et Baralis sorti de l'ombre devant lui.

Trop tard. Jack sentit la projection sur les lèvres de Baralis. Il

sentit le pouvoir qui s'accumulait derrière.

Le temps ralentit, puis s'épaissit.

Jack s'entendit crier « Fuyez ! » d'une voix qu'il reconnut à peine. Il poussa une masse tendre de toutes ses forces – Taol, Melli, il ignorait qui – puis roula dans la direction opposée. Tout en effectuant son mouvement, il agissait sur ses entrailles pour former une projection. Il pouvait voir le pouvoir de Baralis désormais ; le voir arriver sur lui – brûlant, crépitant, tranchant comme une lame – roussissant l'air dans sa fureur de métal chaud.

Trop tard. Il ne lui restait pas un instant, seulement quelques fractions de seconde de la finesse d'un cheveu. Baralis avait préparé sa projection avant qu'il eût posé le pied sur la dernière marche. Jack sentit une vague de nausée monter en lui ; les parois de son estomac se replièrent sèchement. Il se sentit tomber. Ses mains se tendirent pour interrompre sa chute.

Puis, la projection de Baralis l'atteignit de plein fouet. Une douleur aveuglante le traversa. Ses membres, son ventre et son visage furent tailladés par des lames incandescentes, sa peau se couvrit de mille incisions profondes et un feu blanc s'enfonça jusque dans son cœur. Jack fut pris de convulsions ; un spasme puissant lui secoua la poitrine, puis il ne sentit plus rien.

Trop tard.

Taol se ruait sur Baralis quand Jack tomba. Melli dans une main, l'épée dans l'autre, il tenta de couvrir la distance qui les séparait. Mais, déséquilibré par la vigoureuse poussée de Jack, il n'eut pas le temps de faire plus de trois enjambées avant que la projection ne frappe.

L'air s'enroula, blanchit, puis explosa autour de Jack. Taol sentit une rafale brûlante le cingler au visage, lui griller la peau, chasser tout l'air de ses poumons et l'aveugler comme s'il avait regardé le soleil en face. L'espace d'un infime instant, il parvint à se placer devant Melli, mais celle-ci avait déjà reçu le premier souffle de l'explosion et son hurlement lui déchira le cœur.

Jack n'était plus qu'un brasier vivant de lumière blanche ; il roulait au sol, pris de convulsions, les membres engloutis dans les flammes. Puis tout s'arrêta.

Suivit un moment de calme total. Le corps de Jack devint flasque contre les dalles. Baralis se résumait à un éclat de noirceur dressé au-dessus de lui. La tête de Melli vint s'appuyer contre l'omoplate de Taol. Et le chevalier, réalisant que la poignée de son épée lui calcinait la paume, lâcha son arme. L'épée tomba au sol avec fracas, brisant le calme comme une cloche d'église au point du jour.

Le chancelier s'écroula. Son corps se replia sur lui-même et s'affala mollement selon un angle étrange, son manteau déployé autour de lui comme un éventail. Une gigantesque brute surgit de nulle part, sanglotant, marmonnant dans sa barbe et secouant follement la tête. L'homme ignora Taol et Melli et se précipita auprès de Baralis.

« Venez, Taol, s'écria Melli. Partons. »

Le chevalier se pencha vers son épée. Il allait en finir une bonne fois pour toutes avec Baralis.

« *Non !* hurla Melli. Ne vous approchez pas de lui. Vous ignorez de quoi il est capable – même maintenant. » Elle le tira par le bras, et Taol se retourna vers elle. Elle avait la peau du visage rouge et humide, conséquence de la projection. La peur qui brillait dans ses yeux était aussi palpable qu'un nerf à vif. « Je vous en prie, Taol. Partons d'ici tant que nous le pouvons encore. »

Des cris éclatèrent au loin. Deux gardes descendirent au pas de charge la galerie opposée, l'arme au poing. Taol ramassa sa lame ; il la

trouva encore chaude, mais non plus brûlante. Il jeta un coup d'œil vers Jack – sa poitrine ne se soulevait plus, il ne donnait plus aucun signe de vie. Melli avait raison ; ils devaient s'enfuir avant que la moitié des gardes du palais ne leur tombent dessus. Il n'y avait plus rien à faire pour Jack désormais.

Le chevalier eut du mal à se détourner du corps, cependant. L'idée de l'emporter sur son dos l'effleura brièvement. Peut-être Jack n'était-il pas mort, mais seulement inerte ?

« Taol ! Les gardes ! » Melli était en train de céder à la panique. Du sang et des larmes mouillaient ses joues, tout son corps tremblait. Le devant de sa robe était noirci ; quand elle le tira vers l'avant, Taol put voir que la projection lui avait roussi les poils de l'avant-bras.

Taol savait qu'il devait mettre Melli en sûreté. Non seulement à cause de son serment, mais parce qu'elle représentait la moitié du pacte qu'il avait conclu avec lui-même dans les profondeurs verdoyantes glacées du lac Ormon. La sauver constituait la première étape de son propre salut.

Il n'avait pas le temps de s'encombrer d'un corps. Cela les ralentirait trop. Les gardes étaient presque sur eux, et d'après le vacarme, d'autres les suivaient de près. Taol attrapa Melli par la main et tous deux se mirent à courir le long du couloir, les gardes sur les talons.

En courant, le chevalier sentit des larmes piquer la chair à vif de ses joues. Hervo, Crayne, Jack : Baralis les avait tous tués. Des amis, des frères, des braves qui l'avaient suivi au cœur du danger sans considération pour eux-mêmes. Hervo et Crayne ne poursuivaient pas de quête, ils n'étaient pas liés par une prophétie d'autrefois ; ils avaient simplement *cru* en lui. L'image des yeux énucléés de Crayne traversa fugitivement ses pensées. Taol sentit une colère sourde lui serrer la poitrine. Qu'avait bien pu lui infliger Baralis ?

Les gardes gagnaient du terrain. Taol s'attendait à devoir se retourner et les affronter d'une seconde à l'autre. Il était de taille à faire face à deux adversaires, mais il craignait que Melli ne fût blessée dans la mêlée. Il allait lui ordonner de continuer sans lui quand, tel un cadeau des dieux, Andris apparut devant lui. Le grand chevalier aux cheveux clairs était accompagné de deux autres, l'épée au poing, qui après un bref échange de regard s'avancèrent pour couper la route à leurs poursuivants.

Les chevaliers se jetèrent sur les gardes avec la promptitude et la fougue de nouveaux venus dans la bataille. Taol en profita pour reprendre son souffle. Melli se tenait à côté de lui, et bien qu'il ne l'eût pas lâchée, il leva son autre main pour lui caresser la joue. Il ne se lassait pas de la toucher.

Elle lui sourit. « J'avais presque abandonné tout espoir. »

Il l'embrassa. Lèvres brûlées contre lèvres brûlées, nez mouillés de larmes s'écrasant l'un contre l'autre, yeux grands ouverts pour se voir, effrayés à l'idée que s'ils se fermaient, l'autre risquait de disparaître. Taol comprit alors que tout cela ne se résumait pas à une question de salut. Melli représentait bien davantage qu'une moitié de pacte : elle était celle qu'il aimait. Et peut-être qu'au bout du compte, à la grâce de Bore, ils parviendraient à trouver un moyen d'être ensemble. Si tout se résolvait au mieux.

« Où sont passés Crayne et les autres ? » s'enquit Andris, occupé à essuyer sa lame contre sa cuisse. Les deux gardes étaient morts. L'un des autres chevaliers, Guervais, le plus jeune, avait l'arc bandé, prêt à abattre quiconque se présenterait au bout du couloir.

Taol baissa les yeux au sol. La conclusion était encore lointaine bien trop pour y songer maintenant. « Ils sont morts. Baralis les a tués. »

Andris hocha la tête. Taol comprit qu'il s'était attendu à une telle réponse. « *Thes ve esrl* », dit-il.

Tao, Guervais et Corvis le répétèrent à leur tour. *C'étaient* des hommes de valeur.

Mais l'heure n'était pas venue de les pleurer. Andris aboya un ordre, et tous repartirent au pas de course en direction du tunnel, le visage sombre, les lèvres serrées. Ils taillaient en pièces en quelques secondes tous ceux qui se risquaient à croiser leur route. Les flèches de Guervais ne manquaient jamais leur cible, la lame d'Andris n'infligeait que des blessures mortelles et le long-couteau de Corvis trouvait cœur après cœur. Le sang maculait leurs vêtements, séchait sur eux, emplissait leurs narines de son odeur mortifère. Tout leur apparaissait barbouillé de rouge : les murs, les ombres, les gardes, leur vision même, plus rien n'était immaculé.

Ils parvinrent finalement à l'entrée du passage. Leurs poursuivants étaient tous morts, ou mourants. Andris souleva le rideau qui dissimulait le panneau.

C'est alors que Taol l'entendit.

Il fermait la marche, quelques pas en arrière des autres, transperçant chaque corps avec son épée pour s'assurer qu'aucun survivant ne raconterait dans quelle direction ils étaient partis, lorsqu'un son inimitable résonna à distance.

À ce bruit, Taol leva aussitôt la tête vers Melli. Andris lui ayant fait signe d'approcher, celle-ci était sur le point de se glisser dans l'ouverture. Le bruit ne lui fit pas tourner la tête. Ni elle ni aucun des autres ne l'avaient entendu.

Taol prit rapidement sa décision. Il attendit que ses quatre compagnons fussent dans le tunnel pour s'approcher de l'entrée. « Partez devant ; sortez du palais et filez m'attendre au repaire. »

Andris secoua la tête. « Non, Taol. Nous partirons ensemble.

— Je dois encore vérifier une chose. J'en ai pour quelques minutes, c'est tout.

— Taol, ne me laissez pas. Pas maintenant. » C'était Melli, qui l'appelait depuis l'obscurité du passage. Elle paraissait effrayée.

Il tendit le bras, cherchant sa main. « Que Bore m'en soit témoin, je jure de ne pas commettre d'imprudences. Je serai de retour à vos côtés avant le point du jour. »

Les doigts de Melli agrippèrent les siens. « Je vous aime », dit-elle.

En dépit de tout ce qui venait d'arriver cette nuit – en dépit du sang, du carnage, de la disparition de ses amis –, Taol ressentit à ces mots une joie si intense qu'il crut que son cœur allait se briser. Il avança la tête pour lui baiser la main. « Je vous aime, dit-il doucement dans les ténèbres. Je vous promets de revenir. »

Jamais de sa vie il n'avait fait chose plus difficile que de lâcher sa main. Son âme, son cœur, ses muscles et son esprit s'y refusaient ; mais il venait d'entendre crier un bébé, et devait honorer son serment.

« Chut, écoute nourrice Gralle, mon chéri. Écoute nourrice Gralle. » Madame Gralle prit le bébé dans ses bras et le berça affectueusement contre sa poitrine osseuse. De temps à autre, elle poussait des petits roucoulements apaisants ou lui offrait un doigt à sucer.

Le petit Herbert – baptisé ainsi en hommage au père de madame Gralle et de madame Tire-sous, Herbert Gralle dit le Sec – n'avait encore jamais crié la nuit. Très faible, il dormait la plupart du temps, et durant ses rares heures d'éveil de la journée, il restait doux comme un agneau. C'était le bébé le plus minuscule que madame Gralle eût jamais vu. Même maintenant, trois semaines après sa naissance, il ne pesait pratiquement rien. Ses poings étaient légers comme des pissenlits et sa précieuse petite tête tenait dans le creux de la main comme un coussin à épingles. Il était venu tôt, voilà le problème. Expulsé avant l'heure par sa traînée de mère, Melli, qui n'avait pas eu le cran de le porter jusqu'au terme.

Herbert s'agita dans les bras de madame Gralle, ouvrit grand ses yeux bleus et se mit à hurler de toute la puissance de ses poumons.

« Chut, mon chéri. Chut. » Madame Gralle le berça, lui roucoula des mots sans suite, le serra contre elle, le remit dans son berceau et, voyant que rien de tout cela ne fonctionnait, se mit à paniquer.

Le matin était proche et le son portait loin dans le silence de pierre juste avant l'aube. Madame Gralle emporta le bébé à l'autre bout de la pièce, ouvrit la garde-robe, entra à l'intérieur et referma la porte derrière elle.

Le bébé réagit à ce changement de lumière et de chaleur en criant

encore plus fort.

Madame Gralle le fit sauter tendrement dans ses bras. « Chut, nourrice Gralle ne va pas te faire de mal. Non, pas nourrice Gralle. Nourrice Gralle aime le petit Herbert. Oui, elle t'aime. Oui, elle t'aime. » Ces mots parurent produire un effet apaisant sur l'enfant, aussi madame Gralle continua-t-elle de lui parler pendant qu'il s'endormait doucement.

Debout dans le noir, le dos plaqué contre ses robes d'hiver, les jambes douloureuses à force de rester sans bouger, son pouce dans la bouche d'un bébé, madame Gralle éprouva un serrement protecteur au creux de sa poitrine. Herbert lui appartenait désormais, et personne ne le lui prendrait.

Elle n'avait pas voulu l'aimer. Elle l'avait gardé par pur dépit. Baralis avait assassiné sa nièce chérie, Corsella, et devait payer pour cela. Madame Gralle avait simplement voulu conserver quelque chose dont elle pût se servir contre lui. Le petit Herbert était plus redoutable que n'importe quelle armée : c'était l'héritier légitime de Brennes – ainsi qu'en attestait la marque du Faucon qu'il portait sur la cheville. Que Madame Gralle répande le bruit que le bébé était en vie, en bonne santé, et légitime, et le bon peuple de Brennes se rebellerait contre Kylock ; il n'hésiterait pas un instant à prendre fait et cause pour le fils du duc aux dépens d'un tyran étranger Baralis lui-même serait chassé de la cité et, s'il y avait une justice, pourchassé jusqu'à la mort.

C'était son plan, en tout cas : la vengeance. Mais il s'était produit un changement chez madame Gralle quand elle avait tenu le nouveau-né entre ses mains ; désormais, Baralis et ses intrigues ne lui semblaient plus aussi importants.

Le bébé était si frêle ! Tout avait commencé par là. Il avait besoin de soins jour et nuit, besoin qu'on le nourrisse à travers un chiffon humide, qu'on le masse au moyen d'huiles tièdes. Sans elle, il était sans défense ; il ne pouvait que rester allongé sur sa couverture en agitant ses petits poings et ses petits pieds. Madame Gralle n'avait jamais été mariée, n'avait jamais eu d'enfant, ni connu cette sensation d'avoir quelqu'un totalement dépendant d'elle. Le bébé l'aimait, lui faisait confiance – elle était la seule personne qui comptât dans sa jeune existence innocente. Il ne se montrait pas retors, ingrat ou âpre au gain ; il n'en avait pas après son butin ou ses affaires. Il n'aspirait qu'à sentir ses bras autour de lui et à lui sucer le pouce.

Graduellement, en l'espace de quelques jours, madame Gralle se retrouva dans cette situation sans précédent d'avoir envie de lui *donner* son temps, son amour, son argent, sa protection. Rien n'était trop coûteux pour la sécurité du petit Herbert.

Baralis était un meurtrier : il avait tué le père et la demi-sœur du

bébé. Tenter de l'affronter de face ne serait pas seulement stupide, ce serait du suicide ; elle ne ferait que s'exposer inutilement, ainsi que le bébé. Mieux valait s'enfuir du palais, quitter la cité, regagner les royaumes et ne jamais révéler à personne la véritable identité de son bébé. Madame Gralle brossa les boucles du nourrisson avec sa main. Dès le lendemain, elle irait trouver sa sœur et procéderait à la liquidation de tous ses biens. La crise de ce soir prouvait qu'il devenait trop risqué de garder le bébé au palais. On ne pouvait lui en vouloir de crier, mais puisqu'il ne voulait pas s'arrêter, il était grand temps de l'éloigner du danger.

Madame Gralle poussa du coude la porte de sa garde-robe et ressortit dans la lumière et la chaleur de sa chambre. Il se faisait très tard, et elle voulait dormir quelques heures avant l'aube.

Alors qu'elle allongeait Herbert dans le coffre qui était devenu son berceau, son poignet déformé fut pris d'une crampe. La douleur lui fit relâcher les jambes du nourrisson, dont les fesses atterrirent lourdement sur la couverture. Le choc demeura léger, mais suffit à réveiller le bébé qui se mit aussitôt à pousser des braillements indignés.

Madame Gralle paniqua. « Chut, chut, s'écria-t-elle en le reprenant dans ses bras pour le bercer. Allons, allons, mon petit Herbert. Écoute ce que te dit nourrice Gralle. »

Taol était sur le point de renoncer quand il entendit le bébé se remettre à pleurer – tout près, cette fois. Il se figea sur place et tenta de localiser la provenance des cris. Devant lui, sur la gauche, à l'étage en dessous. S'assurant qu'il n'y avait aucun garde dans les couloirs latéraux, il repartit de l'avant.

Pour autant qu'il pût en juger, il ne se trouvait plus au cœur du quartier des nobles ; on voyait moins de torches allumées aux murs, aucune tapisserie, pas le moindre garde en faction. À l'occasion, il entendait des bruits de pas dans le lointain, mais personne ne vint dans sa direction. Quoique heureux de ce répit, Taol ne relâchait pas son attention et s'arrêtait constamment pour surveiller ses arrières. La pénombre jouait en sa faveur, aussi avait-il commencé à éteindre systématiquement les rares torches allumées devant lesquelles il passait.

En parvenant à une volée de marches, il se dirigea vers le bas. Les pleurs avaient cessé, mais le chevalier savait qu'il ne devait plus être loin de la source. Quand l'escalier déboucha sur une galerie circulaire, il se dirigea vers la première porte sur sa gauche.

Collant son oreille au montant, il entendit une voix de femme ; elle avait ces tonalités musicales si particulières que les mères emploient avec leurs enfants. Taol prit une inspiration pour se calmer.

Il était tout à fait possible que le bébé qui se trouvait à l'intérieur ne fût pas celui de Melli, mais il devait s'en assurer. Il avait juré au duc de défendre son épouse *et* ses héritiers, et s'il existait une chance, même infime, pour que son fils fût encore en vie, le chevalier était tenu par son honneur de le protéger.

Précautionneusement, Taol testa la porte. Le verrou était mis. Il n'avait pas eu l'intention d'entrer en force, mais ne voyant pas d'alternative, il pivota sur sa jambe et décocha un violent coup de pied au centre de la porte.

Le battant claqua à l'intérieur. La femme hurla ; le bébé se mit à crier.

Levant le bras qui tenait l'épée dans un geste d'avertissement, Taol pénétra dans la pièce. Aussitôt, la femme lui bondit dessus ; du couteau qu'elle tenait à la main, elle visa sa poitrine. En voulant baisser le bras pour bloquer le coup, Taol reçut la lame juste au-dessous de l'épaule. La douleur fusa jusque dans ses doigts. Les larmes aux yeux, furieux, il riposta d'un coup de poing qui cueillit la femme au menton. Elle trébucha en arrière en moulinant avec ses bras pour interrompre sa chute et atterrit dans un coin à côté du bébé.

Taol se rua immédiatement à son aide. La femme, qui n'avait pas lâché son couteau, fendit l'air entre eux. « Ne vous approchez pas de moi ni de mon bébé », cria-t-elle.

Taol recula. Son bras saignait abondamment ; il colla sa paume contre la plaie. « Votre bébé ? » La femme paraissait bien trop âgée pour être la mère d'un nourrisson.

« Celui de ma fille, répondit la femme. Maintenant, sortez avant que j'appelle la garde. »

Ignorant la menace, Taol jeta un coup d'œil dans le coffre. Le bébé était minuscule, guère plus qu'un nouveau-né. Il serrait ses petits poings en criant avec une sorte d'abandon étonné, comme s'il était le premier surpris par le vacarme qu'il pouvait produire. Le chevalier agita la pointe de son épée en direction de la femme. « Faites-le cesser de pleurer. »

Tandis que la femme se relevait précipitamment, il traversa la pièce et referma la porte. Déchirant un pan de sa tunique, il s'efforça de panser sa blessure. Ce ne fut pas facile : il perdait beaucoup de sang, et dut se servir de sa main gauche pour nouer le nœud. Il le serra aussi fort qu'il put, puis pressa le poing au centre du bandage ensanglanté. La douleur lui fit fermer brièvement les yeux avant de s'estomper légèrement.

Sans relâcher la pression de son poing, il se tourna pour examiner la femme. Elle tenait le bébé dans ses bras et tentait de le calmer par un flot de paroles sans queue ni tête. Taol trouva sa voix perçante et plutôt rude, mais le bébé parut réagir favorablement et ses pleurs se

changèrent bientôt en gargouillements.

« Approchez-le par ici, que je puisse le voir », ordonna-t-il.

La femme serra le bébé contre sa poitrine.

Taol se sentit soudain très las. La journée avait été longue, et il avait hâte qu'elle se terminât. « Madame, je ne vous veux aucun mal, ni à vous ni à votre bébé, mais j'ai besoin de l'examiner. » Tout en parlant, il rengaina son épée – son bras droit était trop faible pour la porter, et le gauche peu habitué aux armes lourdes. Il sortit son long-couteau à la place. « Maintenant, apportez-le-moi. »

Le regard de la femme vola vers le long-couteau. « Qui êtes-vous ? »

Taol commençait à perdre patience. Il traversa la pièce. « Donnez-moi cet enfant.

— Je vais hurler.

— Je ne crois pas, non. »

La femme lui jeta un regard noir et lui tendit l'enfant.

Taol l'observa prudemment. Ayant déjà vu à quel point elle était rapide avec une lame, il décida de ne pas courir de risques. « Posez-le sur le lit, et déshabillez-le. »

La femme s'exécuta, ne laissant au bébé que sa couche et ses chaussons de laine. « Reculez dans ce coin pendant que je regarde », dit Taol en pointant son long-couteau en direction de sa poitrine. Elle hésita. « Allez ! »

Le chevalier passa de l'autre côté du lit de manière à pouvoir garder un œil sur la femme. Il tendit la main et toucha le bébé. Celui-ci l'observa d'un regard flou. Ses yeux avaient la même couleur et la même forme que ceux de Melli. « Quel âge a-t-il ?

— Ma fille a accouché voilà neuf semaines. Elle est tombée malade, alors c'est moi qui m'en occupe. »

La femme mentait à la mauvaise personne. Taol n'ignorait rien en matière de bébés : il avait élevé un nouveau-né tout seul après la mort de sa mère. L'enfant qu'il avait sous les yeux n'était pas assez grand pour avoir neuf semaines. Doucement, il le fit rouler sur le ventre, à la recherche d'une éventuelle tache de naissance. Il avait entendu dire, autrefois, que les enfants de la maison de Brennes portaient sur eux la marque d'un faucon. Le dos du bébé était sans tache.

« Enlevez-lui sa couche et ses chaussons. »

Du coin de l'œil, Taol vit la femme lever son couteau. Subitement, il en eut assez. Le bébé n'était ni le sien ni celui de sa fille ; il avait les yeux et les cheveux de Melli, ainsi que la taille d'un nouveau-né. Il se pencha et prit le bébé au creux de son bras blessé. La douleur lui tennailla l'épaule ; il l'ignora.

« Laissez-le ! » s'écria la femme. Elle fit mine de s'avancer, mais Taol l'obligea à reculer en décrivant des moulinets menaçants avec sa

lame.

« Donnez-moi une couverture. »

La femme ramassa celle qui recouvrait le lit. « Je vous en prie, laissez-le-moi. Je vous en *supplie*. »

— Madame, ce n'est pas votre bébé. Nous le savons tous les deux. » Taol n'aimait pas cette femme et ne lui faisait aucune confiance, mais il voyait bien qu'elle tenait à l'enfant. « Pourquoi ne pas me dire la vérité ? Je ne vais pas vous faire de mal.

— Mais vous emporterez le petit ?

— Oui. Je l'emmène avec moi, que vous parliez ou non. » Taol lui prit la couverture des mains. Elle ne fit aucun geste pour le poignarder. Il s'efforça d'envelopper le bébé dans la couverture, mais cela lui était malaisé d'une seule main ; pour aider le bébé à rester calme, il se balançait doucement d'avant en arrière.

« Vous y connaissez-vous en bébés ? demanda la femme.

— Oui. J'en ai élevé un, autrefois. Il y a longtemps. » Taol sentit la femme se tranquilliser et commença à se détendre à son tour « Aidez-moi à le couvrir. Il est en train de prendre froid. »

Il vit la femme hésiter à poser son couteau. « Qui êtes-vous ? »

Taol faillit ignorer la question une fois encore, mais sans trop savoir pourquoi il décida de prendre un risque. Il avait besoin de connaître la vérité. La fixant droit dans les yeux, il déclara : « Je suis Taol, le champion du duc. J'ai fait serment devant la cité entière de protéger le duc ainsi que ses héritiers. »

La femme baissa les yeux sur l'enfant. Elle l'emmaillota étroitement, s'assurant que ses petits bras étaient bien couverts. « Vous pensez qu'il s'agit de son fils ?

— Je le crois, mais vous seule pouvez m'en donner l'assurance. » La voix de Taol se fit douce. « Je ne vous blâme pas de l'avoir pris avec vous. Comment le pourrais-je ? Vous lui avez sauvé la vie. Jamais je ne pourrai m'acquitter de ma dette envers vous, et je vous serai à tout jamais reconnaissant, mais je vous en prie, *je vous en prie*, dites-moi la vérité. »

Quelques instants de silence suivirent. La femme caressa la tête du bébé. Abruptement, elle releva les yeux. « Si je vous dis tout, m'emmèneriez-vous avec vous ? Le petit m'aime, voyez-vous ; il ne connaît que moi. Je suis comme une mère pour lui – il risquerait de prendre peur, sans moi. »

Taol lâcha son long-couteau sur le lit. Allongeant le bras, il posa la main sur le poignet difforme de la femme. « Vous avez ma parole. Je sais que vous l'aimez – cela se voit. Maintenant, s'il vous plaît, dites-moi ce qui s'est passé. »

En signe de confiance, Taol lui rendit le bébé.

La femme tremblait ; les larmes collaient ses cils en pointes.

« Viens voir nourrice Gralle, roucoula-t-elle. Là, bon garçon. » S'asseyant sur le bord du lit, elle découvrit le pied gauche de l'enfant et lui ôta son chausson. Une tache rose, grosse comme l'ongle du pouce, s'affichait sur son petit mollet boudiné. La marque du Faucon.

« Baralis m'avait ordonné de l'emmener et de le tuer, déclara-t-elle tranquillement. Et je l'aurais fait, s'il n'y avait eu Corsella.

— Corsella ? La fille de Tire-sous ? »

La femme leva la tête. « Oui, c'était ma nièce. Vous la connaissiez donc ?

— J'ai habité chez elle en arrivant à Brennes.

— Une brave fille. Un cœur d'or – et une beauté, avec ça. »

Taol n'était pas tout à fait de la même opinion, mais le moment paraissait mal choisi pour le mentionner. « Que lui a fait Baralis ?

— Il l'a assassinée. Craupe avait son collier dans une boîte ; il a dit que c'était son maître qui le lui avait donné. »

Taol s'assit sur le lit à côté de la femme. Ensemble, ils caressèrent le bébé. « J'en suis désolé, dit-il avec une pointe de culpabilité en songeant à la manière indigne dont il avait traité madame Tire-sous. Je l'ignorais.

— Vous n'avez pas de raison d'être désolé. Ce que vous a fait Baralis était tout aussi grave.

— De quoi voulez-vous parler ?

— C'est lui qui a comploté la mort du duc. Je l'ai entendu, quand il a persuadé ce Traff de commettre le meurtre. J'ai tout entendu, ça oui. »

Taol avait la tête qui tournait. « Où était-ce ?

— Dans l'établissement de ma sœur, bien sûr. Traff y était descendu, et Baralis était passé lui rendre visite. Il lui a appris l'existence du passage secret, et tout le reste. Il lui a promis qu'il aurait Melliandra.

— Et vous avez entendu tout cela ? »

La femme hocha la tête. « Mot pour mot.

— Que savez-vous d'autre à propos de Baralis ?

— Une foule de choses. J'ai tenu le registre de tous les nobles que Kylock et lui ont assassinés. Kylock mutile les corps au point de les rendre méconnaissables, puis les jette dans le lac. Officiellement, ils ont tous disparu.

— Avez-vous ce registre avec vous ? »

La femme se tapota le flanc. « Je ne m'en sépare jamais. Certaines des personnes les plus riches et les plus estimées de Brennes y figurent. »

Taol commençait à réaliser à quel point nourrice Gralle pouvait s'avérer précieuse. Ce quelle savait sur Baralis et sur Kylock pouvait renverser l'opinion de la cité. « Je crois que nous ferions mieux de

partir, dit-il. Je m'occupe du petit pendant que vous rassemblez vos affaires. N'emportez que ce que vous pouvez porter sur votre dos ; vous aurez besoin de vos deux mains pour le bébé. »

Tandis qu'elle fouillait dans sa garde-robe, Taol prit l'enfant dans ses bras. L'enfant de Melli. Il était parfait : petite chose aux sourcils froncés, aux grands yeux ronds comme des soucoupes. Taol le serra contre lui, savourant la chaleur de son corps pressé contre le sien. « Que comptiez-vous faire de lui ? demanda-t-il à la femme.

— L'emmener loin d'ici. M'assurer que personne ne sache qui il était. » Elle sourit à Taol – vision déplaisante, car elle avait perdu ses deux dents de devant. « Vous vous y prenez bien avec lui.

— Il est magnifique. » Taol releva la tête vers la femme. « Vous avez fait ce qu'il fallait, vous savez. Baralis aurait fini par vous retrouver tôt ou tard. Il vous aurait suivis à la trace et supprimés tous les deux.

— Aye. Vous avez probablement raison. » La femme noua son manteau et s'approcha du bébé. « Alors, où nous emmenez-vous ?

— Hors de la cité, jusqu'à ce que nous puissions revenir sans danger. » Taol lui remit le bébé. Son bras ne saignait plus, mais ce geste fit courir un spasme douloureux à travers son épaule.

« Je ne pense pas que notre retour soit jamais sans danger.

— Oh, il le sera, lui assura Taol. Il le sera. »

Madame Gralle, ou nourrice Gralle, comme elle préférerait désormais se faire appeler, guida Taol par une voie discrète jusqu'à la chapelle des serviteurs. Les gardes étaient en train de retourner le palais mais concentraient leurs efforts sur les quartiers des nobles, et à l'exception d'un homme d'armes isolé dont Taol disposa avec son long-couteau, ainsi que d'une jeune laveuse de vaisselle qui parut si effrayée à la vue de nourrice Gralle que Taol la laissa partir, ils ne croisèrent pratiquement personne.

Nourrice Gralle serrait fort le petit Herbert en suivant Taol à travers le palais. Elle appréciait beaucoup ce chevalier aux cheveux blonds : il était beau, honorable, gentil et par-dessus tout, elle le croyait bel et bien capable de risquer sa vie pour protéger Herbert. Elle n'avait pas eu l'intention de l'accompagner, certainement pas, mais en le voyant manipuler le bébé – ses grandes mains placées en coupe pour soutenir le crâne souple et vulnérable d'Herbert – elle avait compris qu'elle pouvait se fier à lui. Il avait bon cœur, et c'était une qualité que nourrice Gralle n'avait plus rencontrée chez qui que ce soit depuis longtemps.

Sans compter qu'il avait raison à propos de Baralis. Le chancelier *aurait* fini par découvrir que le bébé était en vie – il n'y avait rien qui

fût hors de sa portée. Et aucun obstacle qui pût l'empêcher de parvenir à ses fins.

Oui, se dit-elle, c'est la meilleure solution. Protéger le petit Herbert est la seule chose qui compte désormais.

Ils pénétrèrent dans la chapelle des serviteurs, et Taol tenta d'ouvrir le panneau central sur le mur. On l'avait cloué en place ; il dut faire pression avec la lame de son épée pour l'ouvrir.

Bientôt, ils se retrouvèrent dans un boyau obscur à patauger dans l'eau jusqu'aux chevilles, puis aux genoux, puis jusqu'à la poitrine de nourrice Gralle. Taol lui prit alors le bébé et le souleva sur son épaule, s'arrêtant dans les passages difficiles pour prêter main-forte à la vieille femme. Plus ils progressaient, plus il faisait froid, mais plus nourrice Gralle sentait son cœur fatigué se réchauffer. Le petit Herbert se trouvait dans de bonnes mains, des mains attentives, qui ne lui feraient jamais aucun mal ; elle eut un sourire édenté plein de satisfaction. Pour la première fois en cinquante années d'existence, elle se moquait complètement de son propre sort.

« Tenez, ma dame, buvez ; cela vous aidera à vous détendre. » Melli prit le bol de bière aux épices que lui tendait Borlin, en but même une petite gorgée, tout en sachant que rien ne pourrait la détendre. Comment aurait-elle pu se reposer avant de savoir Taol hors de danger ?

Resserrant la couverture autour d'elle, Melli ferma les yeux quelques minutes. Elle ne parvenait pas à croire qu'elle était libre. Les menaces de Baralis ne l'atteindraient plus, madame Gralle ne pouvait plus la terroriser et Kylock ne serait jamais en mesure d'user d'elle pour se laver de ses péchés. Enfin, elle était sauvée. La chance avait tourné à la dernière minute – comme il en va toujours avec la chance – et l'avait arrachée du palais en compagnie de six vaillants chevaliers.

Pourquoi, alors, ne ressentait-elle aucune joie ? Pourquoi n'éprouvait-elle qu'une sensation de vide et l'envie de pleurer ?

Après le départ de Taol, le temps s'était écoulé en une succession d'images fugaces : l'eau glacée, les visages tendus, les flèches encochées, les chevaux au galop. Leur évasion s'était déroulée sans difficulté. Ils étaient ressortis dans une ruelle sombre où un homme tenait les chevaux prêts ; l'individu, qui s'était présenté sous le nom de Borlin, l'avait hissée en croupe, puis tous deux avaient traversé la ville sous la pluie. Ils avaient retrouvé les autres un peu plus tard à leur repaire.

Chipeur était présent. Il avait accueilli Melli avec un large sourire, puis cherché Taol du regard par-dessus son épaule ; son sourire s'était effacé quand Borlin lui avait dit : « Taol est parti de son côté, mon

garçon. Il nous rejoindra plus tard – nous n'avons plus qu'à l'attendre. »

Voilà ce qu'ils faisaient tous : attendre. Assis en cercle autour d'une unique chandelle, ils guettaient le bruit des pas de Taol.

La gentillesse des chevaliers serrait la gorge de Melli. Ils ne cessaient de lui demander à voix basse comment elle se sentait, de lui tâter le front, d'appliquer de l'onguent sur ses brûlures, de palper délicatement son bras cassé. Borlin aurait voulu remettre les os en place sans attendre, mais Melli rechignait à prendre une drogue contre la douleur, craignant de s'engourdir ou de s'endormir, et elle avait repoussé l'opération jusqu'au matin. Elle voulait être pleinement réveillée lorsque Taol reviendrait.

Ni Chipeur ni les chevaliers ne lui posèrent la moindre question sur ce qui s'était passé au palais. Elle leur en fut reconnaissante. Elle ne voulait pas songer à la dernière vision qu'elle avait eue de Jack. Il les avait sauvés, Taol et elle – cela au moins était clair -, mais comment, elle ne le savait pas exactement. Tout s'était déroulé si vite. Il y avait eu cet éclair aveuglant, cette rafale d'air chaud, puis...

Melli s'enfouit le visage entre les mains. Des larmes brûlantes roulèrent sur ses joues. Jack était mort ; il était mort en la sauvant. Elle se souvint de leur première rencontre, alors qu'on venait de l'attaquer sur la route de l'est de Harvell – il avait volé à son secours. Et il l'avait défendue de nouveau, à de si nombreuses reprises : dans les souterrains, dans la forêt, dans la maison de messire Cravin. Il avait toujours été là pour la sauver. Ce ne serait plus le cas désormais.

« Allons, ma dame. » Borlin se tenait près d'elle, lui caressant les cheveux, rendant sa grosse voix aussi douce que possible. « Ne vous mettez pas martel en tête. Taol sera bientôt là. »

Mais pas Jack, aurait voulu répondre Melli. *Ni vos deux frères. Baralis les a supprimés.* Au lieu de quoi, elle ne dit rien et se laissa réconforter par Borlin jusqu'à ce que ses larmes finissent par s'épuiser.

Un craquement la tira du sommeil. Surprise de s'être endormie, et plus surprise encore de l'avoir fait sur la poitrine de Borlin, Melli bondit sur ses pieds. Deux des chevaliers étaient partis rechercher l'origine du bruit ; les autres regardaient en direction des escaliers. Chipeur se tenait au bas des marches, dansant impatiemment d'un pied sur l'autre. La jeune femme vint se placer près de lui et lui entoura les épaules de son bras valide.

Les deux chevaliers redescendirent en premier. Melli poussa un soupir de déception, puis, alors même qu'elle prenait une nouvelle inspiration, Taol apparut au sommet des escaliers, couvert de sang, trempé jusqu'aux os, un bandage de fortune enveloppé autour de son biceps. Elle se rua à sa rencontre, écartant les chevaliers sur son

passage ; puis, brusquement, elle se figea sur place.

Madame Gralle se dressait dans l'ombre de Taol. Elle portait une sorte de paquet dans les bras.

L'estomac de Melli se noua. La jeune femme se tourna vers Taol ; il souriait. Vers les deux chevaliers ; ils souriaient eux aussi. Ne savaient-ils donc pas qui était cette femme ? Ne voyaient-ils pas qu'il s'agissait d'un piège ?

Taol glissa quelques mots à l'oreille de madame Gralle, et la femme s'avança. Melli se prépara à lui bondir dessus. Ces hommes ne la connaissaient peut-être pas, mais *elle* si, et elle allait la tuer à mains nues. Madame Gralle souleva son paquet – à l'évidence, elle avait l'intention de le jeter – que Melli se prépara à recevoir.

Madame Gralle parut perplexe. « Ne veux-tu pas le prendre ? » dit-elle.

Melli jeta un coup d'œil à Taol. Il lui adressa un petit geste d'encouragement avec ses mains. Melli crut devenir folle ; la vieille sorcière lui avait tourné la tête.

Puis, un son léger lui parvint du paquet. Un petit gargouillis étranglé.

Le cœur de Melli cessa de battre. Les poils se dressèrent sur ses bras. Son corps entier s'avança malgré elle ; elle n'osait pas espérer, n'osait même pas penser.

Tout le monde la regardait. « Prenez-le, Melli », lui murmura Taol.

La pièce autour d'elle devint floue ; les surfaces et les angles s'estompèrent dans l'ombre, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que le paquet dans les bras de madame Gralle. Melli fit un pas dans sa direction. La couverture bougea ; un coin de tissu s'écarta, dévoilant un petit poing farouche. Un souffle s'échappa des lèvres de Melli ; son cœur s'emballa dans sa poitrine et elle s'élança d'un bond, bras tendus, mains en coupe, le visage baigné de larmes. Madame Gralle lui tendit le paquet chaud et remuant. Lentement, précautionneusement, Melli le prit dans ses bras. Il était plus léger qu'elle ne s'y attendait – si léger qu'elle en eut le cœur serré. Elle le pressa contre sa poitrine et plongea son regard dans les yeux bleus et calmes de son bébé. *Son* bébé.

Le vide déchirant quelle éprouvait à l'estomac se combla brusquement. Elle se sentait enfin complète.

Levant les yeux dans un brouillard de larmes, elle chercha le visage de Taol. Voilà pourquoi il était retourné en arrière : il était reparti chercher son bébé. « Merci, chuchota-t-elle en serrant son enfant. De tout mon cœur et de toute mon âme, je vous remercie. »

« Cessez de l'appeler Herbert. Son nom n'est pas Herbert.

— Comment s'appelle-t-il, dans ce cas ? » Nourrice Gralle se pencha pour cajoler son bébé. Au grand agacement de Melli, celui-ci cessa immédiatement de pleurer pour se mettre à gazouiller.

« Il s'appelle... » L'agacement de Melli ne fit que croître quand elle dut s'avouer incapable de trouver un nom approprié. Garon, en hommage à son père ? Non, cela claquait comme un défi ; elle voulait donner à son fils un nom plus paisible. Elle écarta nourrice Gralle pour contempler le visage de son enfant. La vérité – aussi pénible fût-elle – était qu'Herbert lui allait plutôt bien. Ce qui l'agaça davantage encore. « Je le baptiserai quand bon me semblera. Et maintenant, assez sur cette question. »

Melli repoussa nourrice Gralle et s'empara du bébé pour l'emporter à l'autre bout de l'auberge.

« Melli, ne soyez pas si dur avec elle. » C'était Taol. D'où sortait-il ? « Elle a sauvé la vie de votre bébé. Elle l'a dissimulé à Baralis, l'a protégé, s'en est occupée comme s'il était le sien. Vous devriez en éprouver de la gratitude, non du ressentiment.

— Qui donc a fait de vous un saint, Taol ? » Melli regretta ces paroles aussitôt qu'elles eurent franchi ses lèvres, mais elle les avait dites et n'avait pas l'intention de les reprendre. À sa grande surprise, Taol sourit.

« On fera de moi un saint le jour où vous apprendrez à réfléchir avant de parler. » Tendant la main, il écarta une mèche de cheveux de son visage. « Sérieusement, si vous ne pouvez pas être aimable envers nourrice Gralle, au moins ne soyez pas méchante. Il n'a pas été facile pour elle d'admettre qui était le bébé, puis de me le remettre. »

Nourrice Gralle ! Melli tenta, vainement, de réprimer le reniflement d'indignation qui lui monta aux narines. « Ma foi, elle s'est certainement amourachée de vous, voilà au moins qui paraît clair. Depuis hier soir, il n'y en a plus que pour Taol par-ci, Taol par-là ; s'il y avait un point sensible dans le crâne dur de cette femme, vous pouvez vous vanter de l'avoir trouvé. »

Taol éclata de rire. Il les prit tous deux dans ses bras, elle et son bébé, et les serra très fort. « Je suis si heureux que vous n'ayez pas changé », dit-il.

Ils avaient quitté la cité en milieu de matinée. Melli n'avait réussi à dormir que quelques heures, recroquevillée autour de son bébé, la tête posée contre la poitrine de Taol. En s'éveillant, elle avait constaté que le chevalier n'était plus à ses côtés mais de l'autre côté de la pièce, en train de discuter avec ses frères. Bien qu'il parlât à voix basse, son expression suffit à Melli pour comprendre ce qu'il disait : il leur racontait ce qui s'était passé la nuit précédente. Les chevaliers l'écoutaient gravement, les yeux baissés, les poings et le cou crispés. Même si Melli ne parvenait pas à saisir la teneur exacte de leurs interventions ponctuelles, elle pouvait lire le nom de Baralis sur leurs lèvres.

Puis les événements s'enchaînèrent. Borlin vint la voir et fixa une nouvelle attelle plus large autour de son bras ; le temps manquait pour remettre les os en place avant leur départ, lui expliqua-t-il. S'ensuivit une grande débauche d'activité : il fallut seller les chevaux, enfiler des déguisements, prendre un rapide petit déjeuner, tracer des plans, acheter des provisions, envoyer des éclaireurs et vérifier la présence éventuelle de gardes sur les voies d'évasion envisagées.

Pendant ce temps, Melli s'efforçait de s'occuper de son bébé. Elle se sentait comme une idiote ; elle ne connaissait rien aux soins à donner à un nouveau-né. Son propre lait s'était tari depuis quatre jours, et elle ignorait comment nourrir cette minuscule créature qui répondait par des larmes de colère à toutes ses tentatives pour le calmer, bavait furieusement quand elle lui offrait son doigt à sucer et se débattait à coups de poing et de pied quand on lui présentait une cuillerée de lait de chèvre. La soi-disant nourrice Gralle proposa son aide ; Melli la chassa sous les gifles. À distance prudente, madame Gralle suggéra de donner à sucer au bébé un chiffon trempé dans du lait allongé d'eau ; Melli lui suggéra de se taire. Cinq minutes plus tard, quand l'enfant se fut graduellement transformé en une boule de faim et de rage indignée, Melli se vit forcée de capituler.

Nourrice Gralle prit les choses en main avec douceur et fermeté, calmant le bébé, lui donnant à manger, puis le berçant pour l'endormir. Sa réussite mit Melli dans une telle rage qu'elle aurait voulu la jeter dans la rue ici et maintenant ; ce n'était pas le bébé de nourrice Gralle, mais le *sien*.

Taol dut intervenir et pratiquement lui ordonner de se calmer. Le voyant soucieux quant à leur évasion, elle se retint de toute remarque.

Quelques minutes plus tard, ils étaient en route. Taol les avait répartis en petits groupes : certains franchirent la porte de l'est déguisés en marchands, d'autres la porte du sud, en se faisant passer pour des mercenaires ou des fermiers. Melli, Taol et le bébé passèrent sous les remparts. Cela lui rappela leur fuite hors du palais : eau

glacée, odeurs infectes et noirceur absolue. Melli savourait chaque pas. Elle était libre ; libérée de Baralis, de Kylock et du confinement de sa petite chambre. C'était un délice de marcher main dans la main avec Taol, son bébé plaqué contre son dos dans une sorte de nacelle que Chipeur avait confectionnée dans une couverture.

Pendant un temps, Melli parvint à oublier tout ce qui s'était passé, mais quand Taol lui demanda si elle n'avait pas trop peur dans le noir, elle commença par répondre : « Oh, ce n'est rien comparé aux tunnels que Jack et moi... »

Elle ne put achever sa phrase. Il n'y avait plus de *Jack et moi*. Jack était mort, tué par Baralis alors qu'ils s'échappaient. Melli ferma les yeux pour s'interdire de pleurer. Taol chercha sa main à tâtons, et bien qu'elle reconnût dans ce geste une tentative pour la consoler, sa gentillesse lui fit plus mal encore. Elle et Taol étaient saufs, son enfant était sauf – il ne semblait pas juste qu'ils eussent émergé indemnes du palais alors que le corps de Jack demeurait en arrière.

Soudain, le bébé se mit à pleurer, et bien que Taol l'eût avertie qu'elle aurait besoin de ses deux mains pour s'extraire du tunnel, Melli le sortit de sa nacelle pour le prendre dans ses bras. Elle avait besoin de sentir sa chaleur contre son cœur.

Andris les attendait derrière les remparts, avec une deuxième monture ; il tendit les rênes à Taol avant de partir de son côté. Une fois Melli en selle, le chevalier se mit en marche en tenant le cheval par la bride, comme un époux attentionné.

Le trajet jusqu'à Beaux-Chênes leur prit trois heures. Parfois, au passage d'un terrain surélevé, Melli apercevait Borlin de loin en loin. L'archer suivait une route parallèle à la leur, se tenant prêt à intervenir avec son arc si besoin était. Mais ils ne rencontrèrent aucune difficulté. Les seules personnes qu'ils croisèrent étaient des voyageurs épuisés, des fermiers amaigris et des mercenaires impatients d'aller se battre. Aucune ne prêta grande attention à ce paysan en haillons et à sa femme au regard égaré.

Ils parvinrent finalement à un petit bourg comportant une auberge, une forge et l'échoppe d'un tisserand : Beaux-Chênes. Ils y furent accueillis par deux chevaliers que Melli n'avait encore jamais vus, qui voulurent les escorter tout droit jusqu'à l'auberge. Taol refusa tout d'abord, mais après une brève discussion à laquelle Melli ne fut pas conviée, il accepta à contrecœur.

Jamais Melli n'oublierait l'accueil qu'elle reçut à l'auberge. L'aubergiste, son épouse, leurs trois jolies filles, le cuisinier, le garçon d'écurie et un vieillard qui pouvait être le grand-père de n'importe qui s'inclinèrent profondément lorsqu'elle franchit la porte. Melli les regarda avec perplexité. Que leur avait-on dit ?

« À boire ! À manger pour la dame. Vite, vite ! » L'aubergiste tapa

dans ses mains boudinées et la plus belle de ses filles partit en courant. Tirant une chaise près du feu, il l'épousseta avec sa manche. « Asseyez-vous, je vous en prie, ma dame. » Il ne le regardait pas directement. Personne ne le faisait. Tous les regards étaient braqués sur ce qu'elle tenait dans ses bras.

Le bébé se mit à pleurer. Toutes les personnes présentes se penchèrent en avant. Taol toucha la manche de Melli. « Andris est arrivé avant nous, lui murmura-t-il. Il a cru bon de leur dire qui était le bébé. »

Melli ne savait que faire. Tout le monde paraissait suspendu à sa prochaine action.

La plus jeune des filles de l'aubergiste s'avança. « Puis-je voir le bébé, ma dame ? »

Melli jeta un coup d'œil à Taol. Celui-ci lui adressa un hochement de tête presque imperceptible l'invitant à montrer son enfant à la jeune fille. Bientôt, tout le monde se pressait autour d'elle. D'abord frappé de stupeur, on se mit à murmurer, en se tenant à distance courtoise de l'enfant. Puis, à mesure que les gens s'enhardissaient, l'atmosphère changea. On caressa les cheveux du bébé, on rit de ses petits poings, on donna des conseils sur la manière de le nourrir, on s'échangea des histoires de nouveau-nés. Tous étaient unis dans leur désir de faire quelque chose pour l'enfant : le cuisinier partit lui réchauffer du lait, la femme de l'aubergiste lui apporta une couverture en laine d'agneau la plus douce, le garçon d'écurie se mit en quête d'un objet susceptible de servir de berceau, le vieillard lui fredonna une berceuse et les filles de l'aubergiste, avec un bel ensemble, coururent à l'étage s'assurer que la chambre du bébé fût aussi chaude et sèche que possible.

Melli sentit les larmes lui venir aux yeux. Elle avait été si longtemps privée de gentillesse qu'en recevoir ici, de la part de ces étrangers, lui semblait le plus précieux des cadeaux. Elle n'ignorait pas que ces gens prenaient un gros risque en recevant chez eux le fils du duc – Kylock ne verrait pas d'un bon œil qu'on aidât son seul rival légitime – et elle les paya de leur bravoure en leur faisant confiance : elle abandonna son bébé aux bons soins de la femme de l'aubergiste tandis qu'elle dormait quelques heures près du feu.

À son réveil, les autres chevaliers, Chipeur et nourrice Gralle étaient arrivés. À en juger par le nombre de chandelles allumées, le soleil avait dû se coucher une heure ou deux plus tôt. Le bébé appelait son dîner à grands cris et les femmes se pressaient autour de lui, tâchant de le calmer. Une fois encore, nourrice Gralle fut la seule à pouvoir le reconforter : au premier couinement de sa voix crierde, le bébé devint doux comme un agneau.

Le petit Herbert reposait calmement sur la poitrine de sa mère, que Taol entourait de ses bras. Melli se sentait en sécurité, heureuse ; son bébé était en vie et en bonne santé, et aussi longtemps qu'elle aurait Taol à ses côtés, il ne lui arriverait aucun mal.

« Taol ! cria une voix à l'extérieur. Ils arrivent ! Les hommes de Maybor arrivent ! »

À la mention du nom de son père, Melli oublia instantanément tout le reste. Elle leva les yeux vers Taol. « Mon père est-il là ? » Elle se représentait déjà Maybor découvrant son petit-fils ; à coup sûr, il prétendrait que le bébé lui ressemblait !

Le visage de Taol s'assombrit. « Melli, je... »

Melli secoua la tête. « Non, dit-elle doucement. *Non.* » Ce qu'elle lut dans les yeux de Taol l'effraya ; un instinct de protection profondément enfoui en elle l'avertit qu'elle ne souhaitait pas en entendre davantage. Elle tenta de se dégager, mais Taol la retint.

« Maybor est mort il y a deux semaines. Il avait passé un mois dans les montagnes pour échapper à Kylock, et il a attrapé une pneumonie. » La voix de Taol était douce ; ses doigts effleurèrent le contour de sa joue. « Le temps qu'il redescende, il était trop tard. »

Les jambes de Melli se dérochèrent sous elle. Seul le soutien de Taol l'empêcha de s'écrouler. Son père, mort – elle ne pouvait l'imaginer. Il lui avait toujours paru si vigoureux, plein de vie...

Quelqu'un s'avança et la débarrassa de son enfant – elle ne vit pas qui. Taol la souleva du sol pour la porter près du feu. On approcha de ses lèvres une coupe de vin, qu'elle but avec réticence ; elle lui trouva un goût de sang. « Comment savez-vous ce qui lui est arrivé ? demanda-t-elle à Taol.

— Jack et moi l'avons vu le soir où il est mort. Il a dit qu'il vous aimait profondément. » Taol était agenouillé près d'elle, le regard empli d'amour et de compréhension. « J'aurais dû vous l'apprendre plus tôt, mais tout est arrivé si vite ; j'attendais le moment opportun. »

Deux semaines. Il était mort depuis deux semaines, et elle n'en avait rien su. Elle se fit l'effet d'une traîtresse. Son esprit réagissait étrangement, passant d'une idée à l'autre, sans relation logique entre chacune. « Qui sont ces hommes ? demanda-t-elle. Ceux qui sont en train d'arriver ?

— Ce sont les troupes de Haute-Muraille qu'il a menées loin du champ de bataille, dans les montagnes. Il leur a sauvé la vie.

— Que viennent-ils faire ici ?

— Ils vont nous aider à attaquer le camp de Tyren. » Taol lui prit la main. « Maybor les a guidés hors des montagnes pour leur offrir une chance de se battre. »

Melli hocha la tête ; son esprit était déjà passé à autre chose. « A-t-il beaucoup souffert ?

— Si c'est le cas, il n'en a rien montré. Quand je l'ai vu il paraissait alerte, la tête claire, presque comme par le passé.

— De quoi avait-il l'air ?

— Fidèle à lui-même : les cheveux bien coiffés, rasé de frais ; il portait même du parfum. »

Melli sourit. Elle se figurait son père étendu dans son lit, environné de pots d'huile pour les cheveux et de crèmes parfumées, réclamant son miroir tout en supervisant son rasage. Au fond d'elle-même, elle devinait que Taol lui taisait certains détails – on ne mourait pas sans souffrance d'une fluxion de poitrine – mais sentait également que si elle l'interrogeait, il lui raconterait tout. Le même instinct qui l'avait prévenue tantôt de faire taire Taol lui conseilla de se satisfaire de l'image qu'elle gardait. Mieux valait accepter ces demi-vérités que déterrer des réalités cruelles qui la hanteraient pour le restant de ses jours. L'idée de son père en train de souffrir lui serait trop pénible.

« Je crois que vous devriez monter vous étendre un peu, dit Taol. Je vais demander à la femme de l'aubergiste de vous apporter le bébé afin que vous puissiez vous reposer tous les deux. »

Melli se leva. Étrangement, elle ne ressentait aucune envie de pleurer : pas maintenant, pas tout de suite. Les pleurs marquaient la fin de quelque chose, et il lui restait encore un long chemin à parcourir. « Non, dit-elle doucement. Je ne veux pas me reposer. Je veux d'abord rencontrer les hommes de mon père et leur montrer le bébé. »

Et c'est ce qu'elle fit. Un par un, elle les rencontra, leur parla, embrassa leurs joues lasses, rit avec eux de l'entêtement de son père et leur montra son petit-fils. Elle s'assura qu'ils fussent tous bien nourris et logés, avec de l'eau chaude pour se laver et du cognac pour les aider à s'endormir. Elle chargea le cuisinier de leur faire à manger, les filles de l'aubergiste de repriser leurs vêtements, Taol et Borlin de soigner leurs blessures et nourrice Gralle d'accomplir tous les petits travaux déplaisants comme gratter la boue de leurs souliers.

Elle n'eut pas de repos avant d'être trop lasse pour continuer à penser. À l'approche de minuit, Taol la prit par la main et lui dit d'aller dormir. Elle s'appêtait à protester – Finaud était arrivé avec les hommes et elle n'avait pas encore trouvé le temps de lui parler mais quelque chose dans son expression l'en dissuada. En jetant un coup d'œil à l'autre bout de la salle, elle vit Andris et Borlin en grande conversation avec une poignée d'hommes de Haute-Muraille.

« J'irai me coucher si vous me dites ce qui se passe, déclara-t-elle.

— Nous prévoyons d'attaquer le campement de Tyren juste avant l'aube. »

Melli en fut abasourdie. « Si tôt ? Ces hommes viennent à peine

d'arriver.

— Je sais. J'aurais préféré leur accorder une bonne nuit de repos, mais nous n'avons pas le choix. Maintenant que Kylock et Tyren savent que nous sommes ici, nous devons agir sans plus attendre. Nous leur avons déjà donné un jour entier pour se préparer. » Taol s'assit à côté de Melli. Pour la première fois, elle remarqua à quel point il semblait fatigué. « Si nous voulons installer votre fils à sa place légitime, nous devons gagner le soutien des chevaliers. Nous avons besoin de leur nombre, de leurs ressources – sans eux, nous n'aurions aucune chance. Nous ne pouvons entrer dans la cité avec moins de trois cents hommes ; ce serait du suicide.

— Vous n'avez pas à entrer dans la cité. » Melli ne tenait pas à voir Taol l'abandonner si vite. « Nous pourrions fuir, descendre vers le sud et...

— Non. » La voix de Taol se fit âpre. « Je m'y refuse. Trop de gens sont morts, trop de vies ont été détruites. Je ne peux pas fuir ainsi.

— Et si vous vous faites tuer ? Vous n'êtes pas en état de vous battre votre bras est blessé. Vous l'avez traîné comme un poids mort toute la journée. »

Taol parut surpris quelle l'eût remarqué. Il effectua un mouvement de rotation avec son épaule. « Il tiendra.

— Qu'en est-il du bébé et de moi ? » Comme toujours lorsqu'elle était inquiète, Melli se mit en colère. « Faudra-t-il tenir, nous aussi, si vous ne revenez pas ? Ou estimez-vous être dégagé de vos obligations maintenant que vous nous avez sauvés une fois ? »

En voyant Taol tressaillir à ces mots, Melli voulut s'excuser, mais le chevalier parla le premier. « Borlin et quelques hommes que j'ai choisis resteront avec vous. Si les choses devaient mal tourner au campement, ils vous conduiront tout droit à Ness, puis au sud à partir de là. » Il se pencha en avant. « Mais je changerai mes plans si vous le souhaitez. Je resterai à l'auberge. Vous et votre bébé restez ma première obligation, vous *devez* me croire. »

Soudain, Melli se sentit dépassée. Il y avait dans la voix de Taol des accents quelle ne saisissait pas, des accents presque désespérés.

Elle savait qu'elle devait le laisser partir, mais ne comprenait pas pourquoi. Prenant une grande inspiration, elle dit : « Mon enfant et moi ne risquons rien. Borlin est un brave homme ; je me sens en sécurité, sachant qu'il sera là pour veiller sur nous en votre absence. »

Taol lui adressa un sourire entendu. « Vous êtes la femme la plus remarquable que j'aie jamais connue. »

Melli lui adressa en retour un sourire du même type. « À votre retour, je compte que vous m'expliquerez la véritable raison qui vous pousse à partir.

— À mon retour, je vous expliquerai tout. » Il l'embrassa

légèrement sur la joue et la reconduisit jusqu'à son lit. Quand elle se réveilla le lendemain matin, il était parti.

Taol compta les tentes et les feux de camp. En cette ultime heure avant l'aurore, le monde commençait à reprendre forme. Dix tentes réglementaires, un pavillon de chirurgien, une tente de commandement et la tente de Tyren se découpaient à la lueur des feux.

« Ils doivent être trois cents hommes en tout, selon moi », siffla Andris.

Taol hocha la tête. Andris et lui se tenaient au sud-est du camp, dissimulés au cœur d'un petit bosquet. La cité de Brennes formait une masse sombre à l'horizon ; les monts de la Séparation, quant à eux, émergeaient comme autant d'ombres dans la nuit. La neige tombait lentement, en flocons paresseux que le vent poussait de côté. Il faisait très froid.

Taol regarda le ciel en direction de l'est. « Dans combien de temps les hommes seront-ils en place, crois-tu ? »

— Dans quarante minutes, répondit Andris. Mafrey et Corvis nous adresserons le signal lorsqu'ils seront prêts.

— Espérons qu'ils seront prêts au même instant, alors. Dès que l'un d'eux aura allumé sa torche, les chevaliers sauront qu'il se prépare quelque chose. » Taol était tendu. Il aurait voulu avoir plus de temps pour planifier l'attaque. Il n'avait pas suffisamment de renseignements sur le campement, le nombre et la disposition des chevaliers. Il avait l'impression de mener les hommes de Maybor à l'aveuglette.

« Follis et les deux archers de Haute-Muraille seront bientôt en position. Ils devraient pouvoir éliminer les sentinelles à la minute où le signal sera donné.

— Trois archers suffiront-ils, cependant ? Combien de chevaliers sont assignés d'ordinaire à la garde d'un camp de cette taille ? » N'ayant jamais fait campagne avec la chevalerie, Taol savait peu de chose sur ses campements.

« Difficile à dire ; peut-être une vingtaine. On utilise parfois des écuyers ou des initiés de première année, parfois des chevaliers. Tout dépend des dangers que l'on redoute. » La voix d'Andris trahissait également de la tension. Depuis la mort de Crayne, c'était à lui qu'incombait la direction du groupe, et sa première mission en tant que chef n'était pas seulement téméraire – elle relevait de la trahison. Il était en train de mener ses hommes contre Tyren.

Un hululement de chouette les fit sursauter tous les deux. Taol regarda Andris. « Viens, allons rejoindre les autres. Le signal se déclenchera dans moins d'une demi-heure maintenant, et je veux

prendre une bonne avance. »

Ils disposaient de moins de quatre-vingt-dix hommes en tout. Mafrey et Corvis en avaient trente chacun, qu'ils avaient conduits à l'ouest du camp : Corvis au nord-ouest, et Mafrey au sud-ouest. Une fois en position, ils devaient se déployer et encercler le camp par le nord, l'ouest et le sud. Les hommes d'Andris arriveraient de l'est à leur signal. Taol, à la tête d'une poignée d'hommes – Guervais et quatre soldats de Haute-Muraille –, pénétrerait dans le camp en premier et tenterait de prendre d'assaut le pavillon de Tyren.

Une vingtaine de soldats attendaient dans le noir derrière le bosquet. Taol n'en connaissait que quelques-uns par leur nom. Amaigris par sept jours de rude chevauchée et endurcis par leur long séjour dans les montagnes, ils auraient eu toutes les raisons d'être fatigués – la plupart n'avaient pris que deux ou trois heures de repos mais un seul regard sur leurs visages sombres et burinés suffisait à constater que le sommeil était la dernière de leurs préoccupations. Tous brûlaient de se venger.

Le trajet jusqu'aux plaines méridionales de Brennes leur avait pris moins de trois heures. Dans la dernière heure, les troupes de Haute-Muraille avaient chevauché au milieu des corps en décomposition de leurs compatriotes. Kylock ne s'était pas donné la peine de faire enfouir les cadavres. Cinq mille hommes avaient ainsi été abandonnés aux intempéries et aux charognards. Taol en était malade, mais l'effet sur les hommes de Maybor fut très différent : cela les mit en rage. Leurs amis, leurs frères, leurs camarades et leurs chefs s'étaient vu refuser le droit à une sépulture décente.

En les rejoignant maintenant, Taol sut au fond de lui qu'ils se battraient jusqu'à la mort. Leurs yeux étincelaient de fureur « Guervais, siffla Taol en descendant de cheval, es-tu prêt ? » Guervais acquiesça avec enthousiasme. « Aye, Taol. Nous sommes tous parés au combat. »

Taol lui sourit. Le jeune chevalier n'avait pas reçu son deuxième cercle depuis longtemps : la peau était encore gonflée autour de la marque. « J'espère que tu as tendu ton arc en prévision du froid. »

Guervais sourit. « Borlin m'avait prévenu que tu soulignerais les évidences. »

Les deux hommes rirent. Taol se pencha pour ramasser une poignée de terre froide. La trouvant trop dure pour coller quand il s'en barbouilla le visage, il cracha dessus une ou deux fois afin de la ramollir. Il nota avec plaisir que les quatre soldats de Haute-Muraille avaient déjà fait de même. En le voyant procéder, Guervais suivit leur exemple. Le jeune chevalier se noircit les mains et le cou pour faire bonne mesure.

Taol se tourna vers Andris. « Sois prudent, mon ami. J'espère te

revoir tout à l'heure, juste avant que tu me sauves la peau. »

Andris lui étreignit le bras. Deux jours plus tôt, il aurait souri d'une telle remarque ; aujourd'hui, il l'accueillit avec gravité. « Il te reste une heure d'obscurité. Fais-en bon usage. »

En contemplant les traits nordiques d'Andris, Taol prit soudain la pleine mesure de ce qu'il leur demandait, à lui et à ses hommes. Ils étaient sur le point d'enfreindre le principe fondateur de la chevalerie : la loyauté envers son chef. Taol se sentit envahi par le doute : n'exigeait-il pas trop ? Était-il juste d'impliquer d'autres chevaliers dans sa guerre personnelle ? Il ouvrit la bouche pour parler, offrir à Andris une chance de se retirer, mais le chevalier l'interrompit par une bénédiction.

« Que Bore soit avec toi », dit-il.

Quelque chose dans la manière dont il prononça ces mots poussa Taol à se demander si l'autre n'avait pas deviné à quoi il pensait ; en croisant brièvement son regard gris clair, il comprit qu'il avait vu juste. Les yeux d'Andris avaient la dureté d'un avertissement. « Va, dit-il. Le temps des doutes est passé depuis longtemps. »

Taol inclina la tête. D'abord Melli, maintenant Andris – qu'avait-il fait pour mériter un tel don de soi ? Il se souvint fugitivement du démon au fond du lac : un jour peut-être, s'il avait de la chance, serait-il digne d'eux tous.

Guervais l'appela depuis l'arrière. Taol leva une main pour saluer Andris, puis se détourna et partit vers l'ouest.

Des rêves étranges le pourchassaient comme une meute de chiens muselés. Ils aboyaient, le harcelaient, se jetaient sur ses chevilles, mais sans parvenir à le mordre une seule fois.

Baralis savait reconnaître un avertissement quand il en recevait un – même ainsi, malgré son corps poussé au-delà des limites de l'épuisement, son esprit demeurerait affûté comme une lame. Chaque rêve renfermait un message, et les messages des rêves insistants étaient les plus puissants de tous. Où se situait le problème ? Qu'avait-il négligé, qu'avait-il omis de faire ? D'ordinaire, il se serait retourné pour faire face aux chiens de la fortune, les contempler dans les yeux et leur demander ce qu'ils voulaient dire. Mais ce genre de choses demandait de la force physique autant que mentale et il n'en avait pas la moindre à gaspiller.

Sa projection contre Jack l'avait laissé à deux doigts de la mort. Lorsqu'il l'avait vu émerger de derrière le rideau, il n'avait plus songé qu'à l'éliminer. Peu importait que l'instant précédent, il eût consacré presque toute son énergie à tuer les deux chevaliers qui montaient la garde ; il lui fallait puiser en lui pour en extraire une dernière projection.

Et quelle projection ç'avait été ! Tranchante comme le poignard d'un assassin, aussi dense qu'un mur d'enceinte. Les fractions de seconde étaient ses complices, l'anticipation son amie. Il avait repéré l'adversaire le premier. Ce n'avait pas été la confrontation de deux forces ou de deux talents, mais une simple question de *temps*. Jack n'avait eu aucune chance de se défendre – la flèche de Baralis avait déjà quitté l'arc.

Cependant, un tel abandon avait son prix, qu'il payait à présent. Incapable de remuer un muscle, il gisait dans son lit comme un invalide bavant tandis que Craupe veillait à ses moindres besoins. Il recouvrerait ses forces dans quelques jours, et si quoi que ce soit se produisait d'ici là, il lui restait toujours ses potions. Dans l'intervalle, il prenait ses remèdes régénérateurs habituels – infusions riches en minéraux et drogues rehaussées d'une pointe de sorcellerie – que Craupe lui glissait entre les lèvres pendant son sommeil.

Les sens de Baralis avaient beau être affaiblis, ils restaient en alerte. Il s'attendait à moitié à percevoir quelque chose de Kylock : une projection engendrée par la frustration ou la rage. Le roi allait mal prendre l'évasion de Melliandra. Il nourrissait des projets à l'égard de la fille de Maybor – projets que Baralis ne pouvait que deviner – et se la faire souffler ainsi sous le nez avait dû l'enfoncer un peu plus profondément encore dans la folie. Il n'y avait rien eu jusqu'à présent, toutefois ; pas de grande explosion de colère, pas de crise à faire trembler le palais, rien qui trahît une brusque flambée d'émotion.

Confusément, Baralis sentit Craupe se déplacer dans la pièce. Il s'obligea à se réveiller : il avait besoin de découvrir si son serviteur savait quelque chose de l'état mental de Kylock.

Il s'éleva à travers les couches friables de l'inconscience, qu'il fendillait sur son passage comme des plaques de glace mince sous ses pas. Les chiens le talonnaient toujours, aboyant leurs avertissements, les babines écumantes. Il ne lui restait plus qu'une couche de sommeil à franchir, une couche vitreuse, aussi mince qu'une hostie, qui le séparait encore du monde de l'éveil. Il pressa contre elle avec son esprit et elle vola en éclats. Il vit sa chambre, Craupe, puis avisa son reflet dans le miroir. Le reflet de ses rêves. La meute de chiens.

Une image scintillait comme le soleil à la surface d'un lac. Car c'était bien de cela qu'il s'agissait : d'un lac, d'un cadavre, d'une projection qui opérait après son heure. Skaythe.

Baralis cligna des paupières et l'image se fractionna en mille ruisseaux de lumière.

« Maître, maître, m'entendez-vous ? » Craupe se pencha sur le lit, glissant hâtivement sa boîte en bois dans sa tunique.

Baralis n'en était pas certain, mais il crut voir des larmes dans les yeux de la brute. Il n'avait ni le temps ni l'énergie de s'interroger à

leur sujet : seul son rêve comptait pour l'instant. Même Kylock pouvait attendre. « Craupe, murmura-t-il d'une langue pâteuse, où a-t-on mis le corps de Jack ? »

— En bas, maître. Dans les oubliettes. Enfermé à double tour. »

Baralis laissa échapper un soupir de soulagement. « Écoute-moi attentivement. Je veux que tu le détruises. Sers-toi du four d'appoint qu'ils utilisent pour chauffer l'eau lorsque la cour est au complet. Bourre-le de bûches jusqu'à la gueule, fais-le chauffer au rouge, puis jette le corps à l'intérieur. Ne le quitte pas des yeux jusqu'à ce que les os virent au noir. Comprends-tu ? »

Craupe acquiesça lentement. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais se contenta finalement d'un dernier hochement de tête. « Oui, maître, murmura-t-il après un instant. Jusqu'à ce que les os virent au noir. »

— Bien. Maintenant, apporte-moi mes drogues et fais-moi chauffer un peu de bière, après quoi tu descendras à la cave et te mettras au travail. » Baralis regarda filer Craupe avant de refermer ses yeux las.

Avec l'obscurité lui revint l'image du cadavre de Skaythe. Les chiens la lui avaient envoyée pour lui rappeler de ne pas prendre de risques avec Jack. Skaythe était faible, inexpérimenté, pourtant sa dernière projection avait perduré après sa mort, s'échappant de son corps pour se dissoudre dans le lac. Si même lui avait pu accomplir cela, à quoi pouvait-on s'attendre de la part de Jack ? Naturellement, il existait une chance que la dernière projection du mitron n'ait pas été complètement formée – il avait disposé de si peu de temps, après tout – mais cela ne pouvait pas faire de mal de prendre des précautions.

Baralis avait trop d'expérience pour ignorer ses rêves.

Taol étudia les premières sentinelles : deux hommes, dont aucun n'avait l'air d'un chevalier. « Guervais, peux-tu les abattre d'ici ? »

Guervais secoua la tête. « Si je les rate sous cet angle, mes flèches risquent de partir droit dans la tente. Je vais remonter au nord jusqu'à ces buissons, là-haut, et tirer de là-bas. J'éviterai ainsi les flèches perdues. »

Taol acquiesça. « Ne te fais pas repérer. Nous allons avancer un peu pour t'attendre près du fossé. » Quand Taol se retourna pour quêter une confirmation, Guervais s'était déjà éloigné, rampant sur le sol, l'arc en travers du dos comme l'aile d'une libellule.

Un rapide coup d'œil vers l'est lui révéla le rosissement grisâtre de l'aube. Les nuages de neige ralentiraient le jour, mais il leur restait tout au plus vingt minutes d'obscurité.

« Suis-moi », siffla Taol à l'homme sur ses talons. Il avait repéré le pavillon jaune et noir de Tyren, qui lui paraissait une bonne cible à

cette distance. Il se traîna à plat ventre sur le sol gelé, ignorant la douleur dans son bras et l'engourdissement qui gagnait ses doigts et ses orteils. Tyren se trouvait suffisamment proche désormais pour que Taol sente le sang se figer dans ses veines. Les démons se rassemblaient pour la curée.

Devant lui, le fossé se dessinait comme une ligne noire – à en juger par l'odeur, c'était là que le camp déversait ses ordures. Alors que Taol parvenait juste au bord, il entendit un ronflement léger. Puis un autre. Les deux sentinelles s'écroulèrent. Guervais avait bien visé.

« Keffin, Baird, partez devant. J'ai besoin de savoir combien de sentinelles nous risquons de croiser avant d'atteindre la tente de Tyren. » Taol, sur le point de recommander aux deux soldats de Haute-Muraille de ne pas prendre de risques, se ravisa : ils n'avaient guère le choix. Il se contenta de leur conseiller la prudence, avant de leur faire signe d'avancer. Il aurait bien voulu les accompagner. Attendre, fût-ce quelques minutes seulement, lui était insupportable.

Les deux autres soldats de Haute-Muraille vinrent s'accroupir près de lui. Les cheveux blonds, le visage de pierre, ils tirèrent l'épée et attendirent.

Guervais jaillit de l'obscurité, surprenant tout le monde. Il affichait un sourire triomphant. « Deux de moins. Restent deux cent quatre-vingt-dix-huit.

— Si tout va bien, nous n'aurons pas à les tuer jusqu'au dernier », le reprit Taol. Il tâcha de prendre une voix sévère, mais l'enthousiasme naturel de Guervais méritait bien quelques égards. « C'était du beau travail. Prépare-toi à en abattre d'autres.

— Je vise et je tire : c'est tout moi. » À un moment ou à un autre, le jeune chevalier avait réussi à s'accrocher plusieurs brindilles dans les cheveux, qui lui donnaient l'air d'un homme des bois dément. « Maintenant, messeigneurs, si vous êtes suffisamment reposés, je suggère que nous allions chercher querelle un peu plus loin. »

Taol le retint par le bras : le rôle d'un archer n'était pas d'ouvrir la marche. « Passe derrière, mon ami, dit-il. Et reste dans l'ombre autant que faire se peut. » Là-dessus, Taol bondit par-dessus le fossé et, le dos plié en deux, courut de toute la vitesse de ses jambes jusqu'à la tente la plus proche.

À ce stade, le terrain découvert représentait le principal danger. Un œil perçant pouvait facilement repérer une silhouette en mouvement dans cette demi-pénombre. La distance entre le fossé et la tente lui parut interminable ; à chaque pas, Taol redoutait d'entendre sonner l'alerte. Les deux hommes de Haute-Muraille le suivirent sans un bruit. Plus rapides que Taol, ils le dépassèrent au moment où il posait le pied dans la partie dégagée du campement. Le temps qu'il atteigne la tente, ils discutaient déjà avec Keffin et Braid.

Taol remarqua immédiatement le sang sur le long-couteau de Braid. « Que s'est-il passé ? »

— J'ai simplement réduit deux sentinelles au silence, voilà tout. » Malgré sa voix posée, Baird tremblait. « Elles se trouvaient devant la tente de commandement, et elles ont aperçu Keffin. Quand elles sont venues voir de quoi il retournait, je leur ai tranché la gorge. »

Aux deux l'une après l'autre, sans faire le moindre bruit ? Taol, impressionné, aurait aimé demander au soldat comment il avait réussi un tel exploit, mais le temps manquait ; le camp commencerait à se réveiller d'une minute à l'autre maintenant. Il désigna l'intérieur du périmètre d'un coup de menton. « Comment se présentent les choses ? »

Baird haussa les épaules. « Tyren a deux gardes devant sa tente – comme devant toutes les autres. Le problème, c'est que sa tente fait face à trois autres tentes principales – ce qui nous fait huit gardes d'entrée de jeu.

— Plus les quatre devant lesquels nous devrions passer pour arriver jusque-là, ajouta Keffin.

— Mieux vaut passer par-derrière, dans ce cas », décida Taol. De là où il se trouvait, il pouvait voir l'arrière de la tente de Tyren, masqué par la tente de commandement et celle des provisions. Baird avait déjà éliminé les sentinelles devant la première tente, ce qui faisait autant d'hommes en moins à affronter. Il se tourna vers Baird. « En combien de temps peux-tu me découper une ouverture ? »

Baird sourit. « En moins de temps qu'il ne m'en faut pour trancher une gorge.

— Bien. » Taol jeta un dernier coup d'œil vers l'horizon à l'est. L'aube se lèverait dans dix minutes ; dans cinq, Mafrey et Corvis déclencheraient le signal. Le minutage devait être précis : une fois l'alarme déclenchée, ils seraient tous morts si les troupes de Haute-Muraille n'intervenaient pas. « Guervais, appela-t-il doucement.

— Aye, répondit une voix dans la nuit.

— Je veux que tu restes en arrière pour nous couvrir. Poste-toi sur le flanc est, abats quiconque s'approche de la tente de Tyren et, quoi que tu fasses, surtout reste bien couché. Je ne veux pas que tu te fasses repérer.

— C'est comme si c'était fait. »

Taol vit Guervais leur adresser un petit salut de la main qui tenait l'arc avant de disparaître dans les ombres. Il se tourna vers les autres soldats. « Bien. Baird, tu sais ce que tu as à faire ; Keffin, tu me suis. Murris, Sevri, je veux que vous fassiez le tour de la tente. Gardez un œil sur le flanc ouest et sur l'entrée, éliminez discrètement les sentinelles que vous croiserez et guettez le signal. Si vous avez affaire à trop forte partie, venez nous rejoindre à l'intérieur de la tente.

Compris ?

— Compris. »

Taol hocha la tête. « Allons-y. »

Il gagna l'arrière du pavillon de Tyren par une voie indirecte, en demeurant dans l'ombre et le long des tentes chaque fois qu'il le pouvait. Son esprit décomptait les secondes : il devait s'emparer de Tyren avant l'arrivée d'Andris et des troupes de Haute-Muraille. Dès le déclenchement de l'assaut, les chevaliers se regrouperaient autour de leur chef. Son seul espoir était d'avoir une dague sur la gorge de Tyren à ce moment-là.

À mesure qu'il s'approchait du milieu du camp, Taol sentit une étrange légèreté se répandre dans sa poitrine. Il se sentait excité, libre, presque heureux de ne plus pouvoir retourner en arrière. Quand l'aube aurait cédé la place au jour, il aurait enfin accompli son destin.

Il saisit du coin de l'œil un mouvement au sud : l'une des sentinelles qui couvraient le coin opposé du camp venait de s'écrouler. Taol sourit. Follis et les deux archers de Haute-Muraille commençaient à éclaircir le terrain.

Le pavillon jaune et noir de Tyren n'était plus qu'à quelques pas. Taol fit signe à Baird d'ouvrir la marche. Alors même que le robuste soldat s'avancait avec son long-couteau, un cri retentit tout près sur leur gauche, avant de s'interrompre abruptement.

« Allez », siffla Taol. Il suivit Baird jusqu'à la tente de Tyren, Keffin sur ses talons.

Un autre cri jaillit sur leur gauche. Des mouvements se dessinèrent dans l'une des tentes principales. Une flèche fusa de l'ouest.

La main de Baird trancha dans la tente sans trembler. La toile huilée avait un demi-doigt d'épaisseur, mais la lame la fendit comme de la soie. Le coup dirigé vers le bas s'accompagna d'un déchirement feutré, et tandis que Taol avançait son épée, il entendit crier à l'intérieur :

« Gardes ! »

Il écarta rudement Baird pour se frayer un chemin à travers l'ouverture. Son épée en croisa une autre, et avant même de voir contre qui il se battait, il se lançait dans une série de parades. Dans le même mouvement, il s'écarta de la fente pour donner à Baird et Keffin la possibilité d'entrer : il n'avait pas l'intention de s'inviter tout seul à la fête.

Alors que Baird le rejoignait dans la tente, les premiers rayons de l'aurore tombèrent sur le visage de l'adversaire de Taol : yeux foncés, mêches brunes, teint olivâtre.

Tyren sourit. « Cela faisait longtemps, Taol. »

Taol inspira sèchement. Tyren n'avait pas changé d'un cheveu depuis la dernière fois qu'il l'avait vu. Un brusque désir de s'incliner

devant son chef, d'implorer sa clémence prit Taol par surprise. Ce sentiment passa rapidement. Tyren l'avait trahi : il devait se souvenir de cela.

Serrant les lèvres, Taol résista à l'envie de répliquer. Il para les attaques de Tyren par une succession de coups près du corps, tout en s'efforçant de s'orienter dans la tente. Plusieurs coffres, une mince table, un banc et un lit étaient disposés sur les bords. L'espace central restait dégagé et Tyren s'en servait à son avantage, obligeant Taol à l'affronter depuis le côté.

À l'extérieur on entendait des bruits d'hommes courant et criant, et par-dessous ce tumulte du camp en train de se réveiller, un grondement sourd au loin : Andris et les troupes de Haute-Muraille étaient en chemin.

Le regard de Taol tomba sur l'entrée de la tente – personne ne l'avait encore franchie. Murris ou Sevri devait avoir éliminé les deux gardes. Il repoussa Tyren d'une botte circulaire audacieuse ; une douleur lui remonta dans le bras, mais il s'interdit de baisser sa garde. Baird et Keffin profitèrent de l'espace qu'il venait de libérer pour se rapprocher de l'entrée.

Tyren voulut éprouver le bras de Taol par un coup de taille de haut en bas ; Taol n'eut pas d'autre choix que de lever sa lame pour le bloquer. L'acier crissa. Le bras de Taol céda ; un spasme violent lui parcourut l'épaule et le mit à genoux. Tyren brandit son épée pour porter le coup de grâce.

Baird surgit derrière lui et le frappa dans le dos avec le plat de sa lame. Tyren trébucha en avant. Son visage afficha de la douleur, de la confusion, puis de la colère. Se redressant rapidement, il cria à Taol : « Et tu te prétends chevalier ? Affronte-moi seul à seul, ou pas du tout. »

Taol se remit sur ses pieds, sans quitter Tyren des yeux un instant. « Cette fois-ci, je ne me laisserai pas abuser par tes belles paroles à propos d'honneur, Tyren. Je suis plus sage que je ne l'étais, et je te vois désormais dans toute ta petitesse. » De la main gauche, il fit un signe presque imperceptible à Baird. Les deux soldats de Haute-Muraille appliquèrent la pointe de leur épée contre le flanc de Tyren. « Je n'affronte seul à seul que les gens que je respecte. »

Taol tourna le dos au chef de la chevalerie. « Attachez-lui les mains, compagnons. Nous allons sortir faire une promenade. »

Lentement, cellule par cellule, particule par particule, couche par couche, le temps s'inversa.

Prise entre le métal et la chair, la magie opéra son œuvre subtile à moins d'un pas du tombeau. À mesure que le sang noircissait et s'épaississait, le temps s'accéléra ; à l'instant où ses derniers caillots se figeaient, il fut reconquis. Une humidité s'éleva pour imbiber les membranes craquelées du nez et de la gorge, et les muscles des intestins se mirent à pousser.

La magie n'avait pas la force d'une projection. Elle n'avait pas été lancée comme une arme, ni brandie comme un bouclier. Elle s'était échappée dans un dernier souffle : informulée, dispersée, à moitié formée.

Seule une intention diffuse l'animait encore. Modelée en un réflexe de survie, cueillie trop verte, elle suintait du corps pour se nicher tout contre, en dégageant des ondes qui repliaient le cours du temps.

La cotte de mailles piégeait la sorcellerie contre la peau. S'échauffant au fur et à mesure, reculant pas à pas vers des instants enfuis, le pouvoir reconstruisait et ressuscitait à la fois. Le temps, épais autour du corps, devenait très mince en surface. La magie repoussait le futur d'une main tout en étirant le présent de l'autre. D'abord une centaine, puis un millier, un million de changements infimes ; et le cœur fut prêt à se remettre à battre.

Le rythme continuait à résonner à travers le corps. Puissant et régulier, il fournissait le cadre sur lequel un élan pouvait se construire. Le pouvoir se rassembla autour du cœur, tendant les tissus, ouvrant les valvules, dégageant les débris qui obstruaient les artères – préparant la voie à une première impulsion vigoureuse.

Baignant dans une mare de temps en inversion lente, le cœur commença à vibrer. L'ancienne magie rencontra la nouvelle ; le pouvoir de Larne rencontrait celui né de l'homme. Le cœur se trouvait au point de jonction, et son premier battement marqua l'instant de leur fusion.

Aspiration déchirante, une poussée unique, robuste ; le corps revint à la vie dans un sursaut. Pris de convulsions en son milieu, il sentit ses muscles se contracter, son sang affluer, ses sens tournoyer,

ses cellules nerveuses s'embraser et la sueur suinter à sa surface.

Rouge et noir. Noir et blanc. Un flamboiement de lumière se réduisit à une tête d'épingle. Un instant précis se fendit en deux quand le temps se déchira, puis Jack ouvrit les yeux.

Tout se figea quand Tyren émergea de la tente. Les hommes qui couraient s'immobilisèrent, les armes furent baissées, les cris de douleur et de colère moururent sur les lèvres. Tous les yeux se tournèrent vers lui, pour tomber sur sa gorge. La dague capta les premiers rayons de l'aube et renvoya des reflets au visage de chaque personne présente.

Taol pressa la pointe de la lame contre la chair de Tyren. Une larme de sang roula le long de la peau. « En arrière ! cria-t-il aux chevaliers de Tyren. N'approchez pas, ou, que Bore m'en soit témoin, je le tue. »

Taol, une main sur les liens qui entouraient les poignets de son ancien chef, s'en servit pour le pousser en avant, libérant l'entrée de la tente. Un bref regard lui permit d'embrasser toute la scène. Des corps s'entassaient en tas de part et d'autre ; ceux qui n'avaient pas une flèche dans la poitrine ou dans le dos portaient des plaies sanglantes aux bras ou aux jambes. Guervais et les deux soldats s'étaient bien battus. Murris gisait dans une flaque de son propre sang ; quant à Sevri, il se tenait directement devant Taol, l'épée poissée de sang et de cheveux, le corps lardé d'entailles. Guervais demeurait invisible.

Il y avait des chevaliers partout. Pris par surprise, certains avaient enfilé leur armure sur leur chemise de nuit, d'autres n'en portaient aucune. Tous avaient des épées, cependant. Quelques-uns des boucliers.

Au-delà des tentes, à la lisière du camp, l'assaut se poursuivait. Les troupes de Haute-Muraille croisaient le fer avec ceux des chevaliers qui avaient pu se mettre en selle. Taol parcourut les lignes du regard : Mafrey et Corvis étaient parvenus à donner l'impression que le camp tout entier était encerclé.

« Lâche Tyren, ou je t'abats dans le dos. »

Taol ne prit pas la peine de se retourner pour voir qui avait dit cela. « Faites-le donc, cria-t-il au demi-cercle de chevaliers déployés devant lui. Mais je vous avertis : je porte une cotte de mailles et à moins que vous ne visiez avec la grâce de Valdis en personne, mes blessures me laisseront suffisamment de temps pour trancher la gorge de votre chef. »

Un moment de silence s'ensuivit ; l'archer placé derrière Taol ne prit pas le risque de tirer.

« Que veux-tu ? » demanda l'un des chevaliers en s'avançant d'un pas. Taol ne le connaissait pas, mais la pâleur des trois cercles sur son

bras le désignait comme un ancien.

« Il désire le pouvoir pour lui-même, répondit Tyren. Il veut prendre ma place. »

C'était suffisamment proche de la vérité pour faire tressaillir Taol ; il sentit le sang affluer à ses oreilles et entendit le claquement sec des ailes de son démon. Dans quelle mesure faisait-il cela pour sa famille ? Dans quelle mesure était-ce pour satisfaire l'appétit de gloire qui l'avait consumé toute sa vie ? À entendre la voix suave et persuasive de Tyren, il se prit subitement à en douter.

Distraitement, Taol sentit Baird et Keffin se mettre en position pour couvrir ses arrières.

Taol contempla le camp : les chevaliers le dévisagèrent en retour, les yeux brûlants d'émotion. Voulait-il vraiment prendre la place de Tyren ? Il ne pouvait le nier – une part de lui-même aspirait toujours à voir ses vieux rêves se réaliser. Mais de nouveaux rêves le disputaient désormais aux anciens, des rêves qui détenaient une puissance propre. Les pensées de Taol se tournèrent vers Melli ; tandis que son esprit évoquait ses traits pâles et adorables, le chevalier entendit la voix de Mégane résonner à ses oreilles : *« C'est l'amour, et non l'accomplissement, qui te débarrassera de tes démons. »* Taol sentit son cœur se serrer. Pourrait-il tout laisser derrière lui pour veiller sur Melli et le bébé ? Oui. Après ce jour, oui.

Il sut alors que ce n'était nullement une affaire d'ambition. Il ne convoitait pas la place de Tyren, ne voulait pas de sa gloire. Il voulait simplement continuer à croire que la bonté était au cœur de tout. Pressant encore sa dague contre la gorge de Tyren, il dit : « Je veux voir la chevalerie retrouver sa splendeur passée. Je veux voir les hommes se battre pour l'honneur, et non pour l'or.

— L'honneur ? » La voix de Tyren était caustique. « Comment un homme qui a souillé ses cercles par un meurtre de sang-froid peut-il parler d'honneur ? Ne prétends pas me faire la morale, Taol, car tes sermons sont aussi noirs que ton âme. »

Les chevaliers accueillirent ces paroles de Tyren par des cris de ralliement et d'encouragement. Ils se rapprochèrent lentement, convergeant autour de la tente.

« Il n'a assassiné personne. »

Tout le monde se retourna vers le cavalier qui fendait les rangs. Il arrivait de l'est avec le soleil dans le dos, de sorte que ses traits étaient difficiles à distinguer, mais Taol reconnut sa voix tout de suite – c'était Andris. Il tira sur ses rênes, puis sauta à bas de son cheval. « Taol est un homme d'honneur, déclara-t-il en s'avancant dans le demi-cercle. Je le jure sur ma vie. »

Un frisson d'excitation parcourut l'assemblée.

« Qu'en sais-tu ? » C'était le vieux chevalier. Il avait parlé d'une

voix rude, pour faire taire les murmures.

« Je le sais parce que je voyage avec lui depuis plusieurs semaines. Je l'ai vu se battre avec force, loyauté et bravoure. Et je le compte désormais pour mon ami. »

Taol croisa le regard d'Andris, puis détourna les yeux. Le chevalier avait pris un gros risque en chevauchant à travers les lignes. Si les choses tournaient mal, tous ceux qui se trouvaient dans le camp – Murriss, Sevri, Baird, Keffin, Guervais, Taol lui-même et maintenant Andris – finiraient morts. Les chevaliers fermeraient le cercle autour d'eux et les tailleraient en pièces avant que les troupes pussent intervenir.

Tyren rompit le silence. « Andris, tu t'es laissé abuser. Ce n'est pas un vrai chevalier ; il a renié ses cercles devant toute la cité de Brennes. Approche, et prends-lui son couteau – il te le remettra. »

Andris répondit sans hésiter. « Taol n'a pas sanctionné la mise à mort de femmes et d'enfants à Helch. Il n'a pas conclu de marchés avec Kylock en échange d'or. » Faisant volte-face, il se tourna pour affronter les chevaliers. Lorsqu'il reprit la parole, ce fut d'une voix radoucie. « J'ai vu de mes propres yeux ce dont l'armée de Kylock est capable. Au nord de Camelie, nous sommes tombés sur l'un de ses campements. Les corps mutilés d'une trentaine de femmes avaient été jetés dans une fosse pour y pourrir.

— Cela ne nous concerne pas, dit l'ancien.

— Cela vous concerne lorsqu'il y a des chevaliers dans le groupe. » La voix de Taol portait loin dans l'air froid du matin. Un murmure gêné monta du camp. L'assistance avait grossi ; un peu partout, les hommes baissaient leurs armes et s'approchaient de la tente.

« Andris, aboya Tyren, cet homme est un menteur. Prends-lui son couteau sur-le-champ, ou tu seras chassé de la chevalerie à tout jamais. »

Personne ne fit un mouvement. Andris fixait le sol. La cicatrice qu'il avait sur la joue semblait presque blanche dans la lumière oblique de l'aube. Taol relâcha la pression de sa lame. Il était prêt à la donner à Andris : il ne voulait pas rendre la décision du chevalier plus pénible qu'elle n'était déjà.

Il en savait trop long sur les choix difficiles.

Tous les combats avaient cessé désormais. L'on n'entendait plus que le sifflement léger et chaotique de trois cents respirations.

Andris s'avança. Il leva la tête et regarda Tyren droit dans les yeux. « Un menteur aurait-il survécu aux chutes de Faldara ? »

Un murmure choqué s'éleva de la foule.

« Il ment, lui aussi, cria Tyren à l'adresse du camp. Tous deux sont des menteurs. Un félon sans honneur n'aurait jamais pu survivre aux chutes.

— Je l'ai vu plonger dedans, intervint Mafrey en sortant de la foule.

— Moi aussi », dit Corvis, un pas derrière lui.

« Ainsi que moi. » La dernière voix était celle de Guervais. Le jeune archer se tenait à l'autre bout du cercle. Taol ressentit une joie sincère en le voyant : il redoutait qu'il fût mort.

« Sommes-nous tous des menteurs, Tyren ? » demanda Andris.

Les chevaliers s'agitèrent nerveusement. Tout le monde regardait Tyren.

Les muscles de son épaule et de son dos se contractèrent de manière infime. « Ces hommes ont bafoué toutes les valeurs de la chevalerie, déclara-t-il en s'adressant à la foule. Voyez comment ils sont venus – aux premières lueurs de l'aube, pour nous prendre par surprise au lieu de nous affronter honorablement et au grand jour, sur le pré. Et voyez qui les dirige » les lèvres de Tyren s'incurvèrent en un pli dédaigneux « un homme qui se glisse sans un bruit dans ma tente, comme un voleur. Qui m'affronte par-devant et m'envoie ses sbires par-derrière. Un homme qui ose parler d'honneur alors qu'il n'en a aucun. »

La voix basse et puissante de Tyren enfla crescendo. « Demandez donc à cet homme assoiffé de gloire, ce fier Taol des Basses-Terres, ce qu'il a fait de sa famille. Demandez-lui comment il a pu abandonner trois enfants sans défense qui n'avaient plus que leur grand frère. Demandez-lui ce qui leur est arrivé pendant qu'il paraissait comme un paon à Valdis. Demandez-lui qui est responsable de leur mort. Ensuite, et *ensuite* seulement, interrogez-le à propos de son honneur... »

Quelque chose se rompit en Taol. Une rage froide, compacte l'envahit. Les paroles de Tyren le brûlaient comme du sel sur une plaie ; il devait le faire taire. La vision brouillée de larmes, il baissa sa dague contre la poitrine de son ancien chef. Il le sentit se débattre, mais il lui tenait les poignets et ne lâcha pas. Les chevaliers qui les entouraient n'étaient plus que des spectres à la limite de son champ de vision – ils ne comptaient plus. Taol n'était que souffrance, qu'il n'aspirait plus qu'à faire cesser. Il inclina sa lame sur le côté et passa le fil sur la chair de Tyren.

En sentant le couteau mordre dans sa chair, celui-ci eut un brusque mouvement de recul. Aveuglé par la rage, à peine conscient de ce qu'il faisait, Taol le repoussa – en plein contre son arme. Le propre poids du corps de Tyren enfonça la lame beaucoup plus profondément que prévu. Elle devait lui infliger une estafilade, rien de plus, mais Tyren s'empala dessus et la pointe glissa entre ses côtes jusqu'à son cœur.

Un hoquet de stupeur s'échappa des lèvres de tous les chevaliers.

Taol ne put s'interdire un mouvement de recul. Il relâcha les

poignets de son ancien chef, qui tituba en avant puis s'écroula sur le côté. Un filet de sang jaillit de la blessure, lui rougissant le cou. La poitrine de Tyren se soulevait à un rythme rapide, son corps tout entier était secoué de spasmes.

Levant les yeux vers Taol, Tyren sourit lentement. « Tu ne vaux pas mieux que ton père. »

Tremblant, décontenancé, emporté par un tourbillon d'émotions trop fortes, Taol mit un moment à comprendre ce qu'il venait d'entendre. Son père ? Comment Tyren pouvait-il connaître son père ? Cela n'avait aucun sens. « Que sais-tu de mon père ? demanda-t-il.

— Je sais qu'il suffit de cinquante pièces d'or pour l'acheter. »

Non, formula Taol. NON !

Il se sentit partir hors de son corps. Le monde se mit à blanchir et à tourner. Une fièvre étrange s'empara de son esprit et le renvoya dans le passé. Il se souvint du soleil sur sa nuque le jour de sa rencontre avec Tyren ; des questions que lui avait posées Tyren : « *Et ton père ? Mort, lui aussi ?*

— *Non. Nous ne le voyons pas très souvent. Il passe ses journées à boire à Lambois. »*

Taol revoyait la scène dans ses moindres détails, aussi fraîche et nette qu'un matin après la pluie. Et cette fois, il revit des détails qui lui avaient échappé la première fois : les regards furtifs que lui jetait Tyren par en dessous, ses lèvres qui remuaient sans bruit tandis qu'il se répétait le nom *Lambois*.

L'image explosa en éclats de blancheur, dévoilant une autre scène derrière. La fermette dans les marais quatre jours plus tard ; le feu qui couvait, Anna, Sara et le bébé rassemblées autour de leur père, poussant des petits cris d'excitation en voyant les cadeaux émerger de son sac.

« *Au jeu, aux cartes, appelle cela comme tu veux. La chance m'a souri et a fait de moi son amant. J'ai gagné une petite fortune. Et j'ai l'intention d'en faire bon usage.*

— *Comment ?*

— *Je reviens m'installer à la maison. Tu n'auras plus besoin de tout faire, désormais, Taol Je vais redevenir le chef de la famille. »*

L'action se déroulait un temps moins vite que dans la réalité. Taol en était à la fois acteur et spectateur. Certains détails lui accrochaient l'œil comme autant de joyaux étincelants : son père refusant de croiser son regard, le moment – un milieu de matinée, alors que son père ne se levait jamais avant midi – et l'or. L'or dans les mains de son père. On n'acceptait que de l'argent aux tables de jeux de Lambois.

Aussi rapidement qu'elle était apparue, la scène disparut pour céder la place à une troisième. *Le Jonc des marais*, à Grivinge ; une

heure après minuit, Tyren avait été réveillé par le tavernier à la demande d'un visiteur inconnu. Taol le revoyait descendre les escaliers. Son visage n'avait montré aucune surprise.

« Je suis libre de vous accompagner à Valdis. On m'a débarrassé de mes obligations. »

Tyren avait souri, hoché la tête, commandé à boire et à manger, mais pas une fois il n'avait demandé pourquoi.

Taol eut l'impression que son passé venait d'être effacé et remplacé par quelque chose de neuf et de monstrueux. Rien n'était ce qu'il semblait. Le choc fut si grand qu'il le mit à genoux. Physiquement malade, il sentit une vague de nausée déferler dans ses entrailles, contaminant son corps avec sa brûlure acide. Il dut se mordre la langue pour ne pas vomir.

Anna, Sara et le bébé. Disparues toutes les trois, mais elles ne reposaient plus en paix désormais. Leur mort – son tourment personnel, les épines dans son cœur et les démons sur son dos – venait d'être retournée sens dessus dessous. Tout était corrompu. Depuis le début, depuis l'instant où il avait rencontré Tyren sur la route du sud, un mensonge ignoble reposait au centre de sa vie.

Tyren avait fait de lui un monstre.

À peine conscient de ce qu'il faisait, écœuré jusqu'à l'ivresse et tenaillé par la douleur, Taol saisit le mourant entre ses bras et le secoua. « Tu as payé mon père pour t'occuper de mes sœurs. Tu savais que jamais je ne t'aurais accompagné à Valdis en les laissant seules, si bien que tu l'as payé pour prendre ma place. »

Tyren était très faible ; sa poitrine se soulevait à peine, ses yeux peinaient à faire le point. Un sourire paresseux joua sur ses lèvres rougies de sang. « Un rôle dans lequel il n'a pas vraiment brillé, n'est-ce pas ? »

L'air s'emplit d'un bruissement d'ailes. Chaque battement d'écailles membraneuses rapprochait Taol de la folie. Les démons étaient sur son dos. Relevant sa dague, il se mit à poignarder Tyren. L'arme s'abattit encore et encore, fracassant les côtes, les clavicules, perforant le cœur et les poumons ; Taol ne parvenait pas à s'arrêter. C'était la seule manière de se sauver, la seule manière de faire taire sa douleur abominable, déchirante.

Puis, alors que le torse de Tyren se réduisait à une pulpe sanglante, Taol sentit quelque chose sortir de lui : une exhalaison légère, un souffle qui traversa son corps comme une brise sur un voile de gaze. Elle ne passa pas à travers Tyren ; elle se rassembla autour de lui en tourbillonnant, se consolida, et transforma ses traits sanguinolents en masque.

Taol lâcha sa dague.

Le démon avait quitté son dos pour se fondre dans le corps de

Tyren. Tyren était le démon, il l'avait toujours été – voilà ce que les eaux vertes du lac Ormon avaient tenté de lui montrer.

Taol releva la tête. Les regards de trois cents hommes étaient braqués sur lui. Personne ne parlait.

Il se sentait tellement vide ; vide de toute émotion, à l'exception du chagrin d'avoir perdu ses sœurs, qui lui semblaient avoir péri une seconde fois – ici, en ce jour, de la main de Tyren. Alors qu'il se redressait sur un genou et commençait à essuyer sa lame sur sa tunique, un cri jaillit de la foule :

« *Taol pour chef !* » C'était Andris. Il répéta son cri, et cette fois Guervais, Mafrey et Corvis se joignirent à lui.

Taol secoua la tête. Il n'était pas en état de parler. Pas tout de suite.

« *Taol pour chef !* » D'autres voix reprirent le cri à la troisième fois, et leur nombre doubla à la quatrième.

Taol n'y tint plus. Il n'aspirait plus qu'à se retrouver seul pour pleurer en paix. Continuant à secouer la tête, il se leva. Il était si faible que ses genoux manquèrent se dérober sous lui. Baird s'avança pour le soutenir, ce qu'il accepta avec gratitude ; sans un mot, son compagnon le raccompagna vers la tente de Tyren.

« *Taol pour chef !* » Un bon tiers des chevaliers scandait désormais cette phrase.

Baird souleva le pan de la tente, et Taol passa dans la tiédeur obscure. Presque aussitôt, ses jambes cédèrent sous lui. Il s'écroula sur le lit de Tyren, fermant les yeux en posant sa tête sur l'oreiller.

« *Taol pour chef !* »

Il ne voulait pas l'entendre, ne voulait pas y songer. Dans sa tête, il ne voyait que ses sœurs : Sara et ses boucles blondes qui tressautaient quand elle le suivait au trou de pêche ; Anna, le sourire carnassier, qui tentait de l'entraîner dans une bagarre ; et le bébé, ses petites lèvres frémissantes, ses joues en feu, qui piquait une colère parce qu'on le laissait trop longtemps dans son berceau. Taol sourit. On se serait cru de retour au bon vieux temps.

Jack ouvrit les yeux. Il était enveloppé dans un cocon blanc. Le matériau s'étendait dans toutes les directions, frôlant doucement ses cils et son nez. Le jeune homme aurait pu se croire au paradis, s'il n'y avait eu l'odeur. Il n'avait jamais imaginé que le paradis pût sentir le linge moisi. Mais peut-être se trompait-il, après tout. Il tenta de lever brusquement la main, et la blancheur se tendit contre son visage. La texture rugueuse d'une toile grossière frotta contre ses lèvres. Sortant la langue, il en passa la pointe sur l'étoffe. Lessive et moisissure. Ce n'était pas l'autre monde, en fin de compte – rien qu'un drap mal nettoyé.

Un drap qu'il empoigna à pleines mains pour l'arracher de sa figure. De l'air frais, un éclairage diffus et une forte odeur de feu de bois lui assaillirent les sens. Des bruits, également ; un raclement de métal, comme une pelle sur une dalle, auquel s'ajoutaient les craquements et ronflements d'un feu bien nourri. Étrange comme il n'avait jamais prêté attention à ces bruits jusqu'à présent.

Le plafond avait une allure familière : bas, voûté, soutenu par des poutres ornementées. Jack était sûr de s'être déjà trouvé là récemment.

Du coin de l'œil, il saisit un mouvement loin sur sa gauche. Une silhouette sombre passa devant la lueur orangée de la source de lumière. Jack redressa la tête pour mieux voir. Ce geste lui demanda un plus gros effort que prévu ; sa tête ne pouvait tout de même pas être aussi lourde ? Il connut une brève interruption de ses sens – une sorte de vertige obscur, comme si on l'avait fait pivoter avec un bandeau sur les yeux – et le temps que sa vision retourne à la normale, la silhouette s'était placée sur le côté du feu.

Jack retint son souffle. Il distinguait clairement le profil de l'homme : grand, massif, les épaules voûtées, le menton penché sur la poitrine – c'était Craupe !

Faisant basculer ses pieds sur le côté, Jack essaya de se lever, prêt à combattre le vertige cette fois – dents serrées, phalanges pressées contre le bois. Il perdit les quelques secondes qu'il fallut à ses pieds pour descendre jusqu'au sol de pierre.

Rassemblant ses forces, il transféra son poids sur ses jambes. À l'instar de sa tête, son corps lui parut plus lourd que dans son souvenir. Se retenant d'une main à la table, il tenta de faire un pas. Pas mal, tout bien considéré ; il en fit un autre, puis lâcha la table.

Craupe, qui lui tournait le dos, ne le vit pas approcher. La distance qui les séparait s'avéra plus grande que Jack ne l'avait cru tout d'abord ; aussi eut-il tout le loisir d'examiner les lieux. Il savait désormais qu'il se trouvait quelque part sous le palais. Les plafonds bas, les bruits d'égouttement dans le lointain, l'odeur de moisi et d'excréments... tout cela était révélateur. Combien de temps s'était écoulé depuis qu'il était là ? Une nuit ? Une journée ? Plusieurs jours ? Il n'avait aucun moyen de le savoir. Il ne se rappelait plus rien après avoir soulevé le rideau et s'être retrouvé nez à nez avec Baralis.

Malgré tout, il était encore en vie, et cela voulait dire que Melli et Taol pouvaient l'être également.

« *Humpf.* »

Les pensées de Jack revinrent brusquement à Craupe. Le gigantesque serviteur était proche maintenant ; Jack vit que ses épaules tremblaient.

« *Humpf.* »

Lorsque le bruit se produisit de nouveau, Jack se rendit compte qu'il s'agissait de sanglots. Prenant bien garde d'avancer à pas feutrés, il vint se poster à quelques pas derrière le serviteur.

Un fourneau de pierre déversait une lumière dorée ; sa trappe béante permettait à l'air d'alimenter la flamme. Une pelle était posée d'un côté, non loin d'un monceau de bûches, de copeaux de bois et de sciure. Craupe se tenait en face, les épaules frémissantes, secouant la tête de part et d'autre. Sous les yeux de Jack, il plongea la main dans sa tunique et en sortit une boîte en bois. Il fouilla dans son contenu avec des mains assez douces pour cueillir des chatons, pour finir par en sortir quelque chose ; de là où il se tenait, Jack ne pouvait distinguer de quoi il s'agissait. Le jeune homme vit Craupe ranger la boîte dans sa tunique et s'approcher du fourneau.

C'est alors que Jack vit le rectangle clair dans la main de Craupe. C'était une lettre – la tache de cire rouge sang qui la fermait ne laissait nulle place au doute.

« *Humpf* » Tenant la lettre à bout de bras, Craupe la tendit vers la trappe.

« Craupe. » Jack, à peine conscient d'avoir avancé d'un pas, fut le premier surpris d'entendre sa propre voix.

La brute se retourna. Il tenait toujours la lettre, mais les flammes avaient commencé à la noircir sur les bords. Au premier coup d'œil sur Jack, il se mit à hurler ; sa main s'éloigna du fourneau et lui couvrit les yeux avec la lettre. « Va-t en. Laisse Craupe tranquille. Craupe regrette.

— Craupe, c'est moi, *Jack*. » Le jeune homme fit encore un pas de manière à sortir en pleine lumière.

Hurlant de plus belle, Craupe se boucha les oreilles. « Craupe regrette. Craupe voulait donner la lettre à Jack. Ne savait pas que Jack allait mourir »

Réalisant que le géant le prenait pour un revenant, Jack se pencha et lui toucha le bras. « Je vais bien, Craupe. Je ne suis pas un fantôme. »

L'autre s'écarta. « Le maître a dit de brûler le corps – on brûle seulement ceux qui sont morts. »

Ainsi, Baralis le croyait mort. Jack écarta cette réflexion pour l'instant ; il y reviendrait plus tard. En attendant, il devait découvrir ce qu'il y avait dans cette lettre. Le bras tendu, il dit doucement : « Tiens, touche-moi, Craupe, je te jure que je ne suis pas mort. » Craupe le dévisagea d'un air soupçonneux. « Le fantôme veut jouer un tour à Craupe.

— Il n'y a aucun tour. Regarde. » Jack cracha dans sa paume et la montra à Craupe. « Les fantômes ne crachent pas – tout le monde sait ça. »

S'approchant d'un pas, les mains toujours plaquées sur les oreilles, Craupe examina le jet de salive. Après un instant d'observation intense, il releva les yeux vers le visage du jeune homme. « Jack pas mort, alors ? »

— Non. Jack était vivant, mais parfaitement immobile.

— Froid, aussi. Très froid. »

Jack frissonna. Il ne voulait pas savoir ce qui s'était passé après que Baralis l'eut calciné. *Jamais*. Avec un geste en direction de la lettre, il demanda : « Ceci m'était destiné ? »

Craupe baissa les mains de ses oreilles et tendit la lettre avec des doigts tremblants. « C'est la lettre de Jack. Lucie avait dit de lui donner si Larne était détruite un jour. »

Lucie ? Un frisson partit de la base de la colonne vertébrale de Jack pour remonter jusqu'à son crâne. Son cœur se mit à lui marteler la poitrine. Le rythme de Larne accompagnait chaque battement. « Ma mère t'avait confié cette lettre ? »

Craupe acquiesça. Il tendit la lettre encore une fois. « Lucie très malade, a fait promettre à Craupe de la garder pour Jack. » Les lèvres du géant s'écartèrent en un sourire affectueux. « Lucie avait donné sa boîte à Craupe. Regarde. » Il sortit sa boîte. Des oiseaux marine et des coquillages étaient gravés sur le couvercle. « Elle disait que les oiseaux lui faisaient penser à chez elle. Craupe aime les oiseaux. » Jack n'en croyait pas ses oreilles. Son cœur battait la charge comme un tambour de guerre. « Tu as conservé cette lettre pendant plus de dix ans ? »

Craupe rougit de fierté. « Aussi précieusement que les dents de ma grand-maman. Je l'ai perdue une seule fois – j'ai dû aller la rechercher sous la neige.

— Et tu étais sur le point de la brûler parce que tu me croyais mort ? »

Craupe secoua la tête. « Craupe désolé. Craupe ne savait pas. » Jack avança la main et prit la lettre. « Ne sois pas désolé, Craupe. Tu as fait ce que Lucie t'avait demandé. Elle aurait été heureuse que tu l'aies conservée si longtemps. Elle t'en aurait remercié – comme je le fais maintenant.

— Lucie était gentille avec Craupe. Elle ne lui donnait pas de vilains noms. »

Jack acquiesça d'un air absent. Tandis que ses doigts caressaient le parchemin, son esprit remontait dans le passé. Dix ans. Craupe était la dernière personne à avoir vu sa mère en vie. Jack se souvint lorsqu'il était ressorti de sa chambre, la main glissée dans sa tunique. Était-ce à ce moment-là qu'elle lui avait remis la lettre ? se demanda-t-il. Juste avant de rendre son dernier souffle ?

D'une main tremblante, il rompit le sceau. La cire friable s'émietta en une douzaine de fragments qui s'éparpillèrent au sol. Jack déplia la

Cher Jack,

Si tu lis cette lettre, c'est que Larne a été détruite. Si tu es bien l'artisan de cette destruction, comme je le crois, je te dois la vérité – ainsi que beaucoup, beaucoup plus.

Je suis née sur Larne. Fille d'une servante et d'un prêtre, j'y suis aussi devenue femme. D'aussi loin qu'il m'en souviennne, je me suis toujours occupée des prophètes. Je les l'avais, je les nourrissais, je passais de l'onguent sur leurs blessures. Je n'en pensais pas grand-chose les premières années : pour moi, ils étaient à peine humains – de pauvres fous qui tenaient des propos sans queue ni tête. Et puis, les prêtres me firent suffisamment confiance pour me laisser m'occuper des nouveaux : des hommes jeunes, dont l'esprit n'avait pas encore été contaminé par la pierre et dont le corps était encore viril et fort. Ce fut un choc de découvrir que ces prophètes étaient pareils à moi ; qu'ils pouvaient parler, rire, pleurer. Avoir peur.

J'appris à connaître ces jeunes hommes, et à en aimer un en particulier ; Il avait le même âge que moi. Nous passions des jours entiers à nous tenir la main en parlant d'évasion. Nous nous aimions avec la passion farouche, désespérée de la jeunesse : rien ne viendrait jamais se mettre entre nous. Un jour, la fièvre rouge me prit et je dus rester alitée pendant quatorze jours. Quand je revis enfin mon bien-aimé, la raison l'avait quitté. Sa pierre de prophétie l'avait privé de sa santé mentale et les cordes avaient mangé sa chair ; Il ne me reconnut même pas. J'entrai dans une rage folle, je hurlai, je tirai sur les cordes, je maudis Larne. Quand je parvins enfin à desserrer une corde, elle arracha un morceau de peau avec elle, dénudant la chair à vif par-dessous. Après cela, je devins hystérique. Les prêtres voulurent m'éloigner et je les maudis, prononçant le terrible serment de détruire l'île. Pendant que je parlais, une secousse ébranla la caverne. Quelqu'un m'enfonça un bâillon dans la bouche, puis on me battit jusqu'à ce que je perde connaissance.

Quand je me réveillai, je me trouvais au cachot, condamnée à la mort. Je crois que les prêtres avaient peur de moi, de mon pouvoir et de ma malédiction. Ma mère m'aïda à m'enfuir, et je partis à la dérive à bord d'une barque.

Quelques jours plus tard, je fus recueillie par un bateau et emmenée à Rorne. L'un des marins, un brave homme au cœur généreux, m'accueillit chez lui et s'occupa de moi. Quand arriva pour moi le moment de partir, il me donna toutes ses économies, me souhaita bonne chance et m'aïda à me mettre en route. Aujourd'hui encore, le souvenir de sa bonté me réchauffe le cœur.

En quittant Rorne, je partis aussi loin que possible de mon île. Je voyageai vers le nord, puis l'ouest, en changeant de nom et d'apparence en chemin. J'aboutis finalement aux Quatre Royaumes où je devins femme de chambre à Château Harvell. La reine Arinalda me prit en amitié et je fus affectée à son service.

C'est ainsi que je rencontrai le roi. Lesketh était à cette époque un homme torturé ; sa femme et lui n'étaient plus que des étrangers, déchirés par leur incapacité à concevoir un enfant. J'étais seule, sans ami ni personne à qui me

fier, et lorsque le roi s'arrêta un jour pour me parler dans les jardins, je me sentis plus que flattée – reconnaissante. Comme tout le monde, j'avais entendu dire que le roi avait commerce avec d'autres femmes, mais Lesketh se montra si gentil et si respectueux envers moi que je n'y vis aucun mal. Au fil des mois, nous devînmes plus proches. Lesketh m'entretenait de la reine, de ses problèmes à la cour, et je me contentais de l'écouter, osant à peine parler. De temps à autre, je l'interrogeais au sujet des pays lointains – pensant toujours à Larne – et il prenait plaisir à me parler politique, apportant même des parchemins et des cartes à l'appui de ses récits.

Graduellement, notre relation prit une tournure plus intime. Nous prîmes l'habitude de nous retrouver dans un vieux pavillon de chasse au fond des bois. Et ce fut là, par une soirée de pluie et de vent, que Lesketh me montra pour la première fois le Livre des Mots de Marod.

D'une ancienneté incommensurable, avec sa reliure en lambeaux et ses pages friables, c'était, dit-il, l'un des quatre exemplaires originaux de l'œuvre du grand érudit.

À l'instant où je pris le livre en main, je sentis un changement s'opérer en moi. Mon corps entier se mit à trembler, et une mince bande de pression me ceignit le front comme un étai. Le livre parut presque s'ouvrir de lui-même ; quand la page jaunie m'apparut, mon œil tomba droit sur le vers qui allait changer ma vie :

Les pierres seront brisées, le temple s'effondrera.

J'en compris aussitôt la signification, et avant même d'avoir lu le reste du poème, je sus ce que je devais faire. En annonçant la chute de Larne, Marod m'offrait une chance de racheter mon serment ; il me suffisait pour cela d'engendrer un enfant dont la destinée serait d'accomplir la prophétie contenue dans ces vers :

*Quand les hommes d'honneur négligeront leur cause,
Quand trois sangs seront savourés le même jour,
Deux maisons uniront leurs lignées et leur or
Et sèmeront les germes de la ruine.
Alors viendra un homme sans père ni mère,
Dont l'amante sera la sœur,
Et qui retiendra la main du destin.*

*Les pierres seront brisées, le temple s'effondrera,
La marche du sombre empire s'interrompra,
Mais c'est le fou qui détiendra la vérité.*

À compter de ce jour, je mis tout en œuvre pour avoir un enfant du roi. Je savais qu'il ne reconnaîtrait jamais le bâtard d'une femme de chambre, de sorte que cet enfant serait sans père comme les vers le stipulaient.

Sans mère, cela viendrait plus tard.

La nuit de ta conception – car tu es depuis le début celui dont parle la prophétie, Jack – le roi descendit discrètement dans les cuisines du château pour

me retrouver. Nous nous aimâmes dans un coin sombre de ma chambre de servante. Lorsque nous eûmes fini, j'ouvris tes volets pour faire entrer un peu d'air : Je vis alors un signe dans le ciel : une étoile qui se fendait en deux et tombait vers la terre. Je sus alors que la prophétie s'était mise en branle.

Alors que le roi se retirait, Craupe survint à son tour dans les cuisines. Baralis l'avait envoyé chercher un peu de vin et de nourriture, et il avait croisé le roi dans les escaliers. Je le pris à part en le suppliant de ne rien raconter à son maître de ce qu'il avait vu. Il accepta à contrecœur, et à dater de ce jour, Craupe et moi devînmes amis.

Je ne vis plus jamais le roi après cette nuit. Quand il devint évident que j'étais enceinte, je renonçai à ma position de femme de chambre pour prendre l'emploi le plus vil du château. En tant que ramasseuse de cendres, je n'aurais plus jamais à quitter les cuisines, de sorte qu'il ne m'arriverait plus de croiser le chemin du roi. Je ne voulais pas qu'il sache que je portais son enfant.

En fin de compte, cela n'eut pas d'importance. Deux mois plus tard, la reine annonçait quelle était grosse et le roi retomba aussitôt amoureux d'elle. Jamais il ne tenta de renouer le contact avec moi. J'en fus triste tout d'abord, mais la prophétie me tenait et ma vie ne m'appartenait plus.

La reine et moi accouchâmes le même jour. En apprenant qu'elle avait elle aussi enfanté un garçon, je me souvins de cette étoile dans le ciel. Deux fragments, deux conceptions, deux naissances.

Les années passèrent. Le bébé que tu étais devint un garçon, que je chérisais plus que je n'aurais pu l'imaginer. Au fil du temps, la prophétie perdit de son importance ; il pouvait s'écouler des mois sans que je n'accorde davantage qu'une vague pensée à ces vers. Et puis, un jour, je tombai malade. C'était comme si Marod lui-même me tapait sur l'épaule, pour me rappeler de finir ce que j'avais commencé. Depuis le premier jour, je refusai les remèdes qu'on me prescrivait – afin que la prophétie s'accomplisse, je devais sortir de ta vie. Ce fut la décision la plus difficile qu'il me fut donné de prendre, mais la prophétie détenait un pouvoir propre et si j'avais tenté de lui résister, elle m'aurait emportée par surprise un peu plus tard.

À mesure que ma force me quittait, je commençais à croire que j'avais commis une terrible erreur ; je t'avais mis au monde avec un bien lourd fardeau sur les épaules. Je m'étais servie de toi, la prophétie se servait de toi – tu n'étais rien d'autre qu'un instrument du destin. Je décidai alors de ne pas te parler de ces vers avant de mourir. Je ne voulais pas que les mots de Marod règlent le cours de ta vie. Je voulais te laisser une chance de te forger ton propre destin.

Ainsi, j'écrivis cette lettre. Et je la confiai à Craupe, avec pour instructions de te la remettre uniquement si Larne était détruite : une explication au cas où tu en aurais besoin, une vie d'insouciance ignorance si ce n'était pas le cas.

Je dois te demander pardon, Jack, car sais que la prophétie exige davantage de toi que Larne seule ; et tandis que je suis étendue là, sentant mon esprit et mon corps m'échapper peu à peu, je me dis que je changerais les choses si je le pouvais.

Jack s'adossa au pilier de soutènement et se laissa lentement glisser au sol. Lâchant la lettre dans son giron, il ferma les yeux. Les ténèbres étaient douces et accueillantes, tel un gant de velours. Il y avait tant de choses qu'il avait ignorées.

Le pavillon de chasse – Melli et lui l'avaient découvert. Il y avait trouvé un exemplaire du *Livre des Mots* de Marod, l'avait tenu entre ses mains, avait lu le billet qui s'était échappé d'entre les pages – la lettre que sa mère n'avait jamais reçue, les adieux qui lui avaient toujours manqué. Jack secoua la tête. Tant de choses qu'il n'avait pas su voir.

Tant de choses qu'il avait comprises de travers. La maladie de sa mère – il avait cru qu'elle refusait ses médicaments parce quelle ne désirait plus vivre. Il connaissait désormais la vérité. Et tandis que l'ancienne douleur s'estompait, une nouvelle prenait sa place. Elle était morte parce qu'elle croyait que la prophétie l'y forçait ; apeurée, souffrante et sans personne à qui se confier, elle avait rejeté l'assistance des médecins pour se résigner à son destin.

Une grosse boule se forma dans la gorge de Jack. Tant de choses qu'il avait mal jugées.

D'aussi loin qu'il se souvînt, il avait toujours cru que son père l'avait abandonné. Non désiré, importun, il s'imaginait que sa naissance avait fait fuir son père. Or, il apprenait maintenant que son père n'avait jamais eu vent de son existence – qu'il avait même ignoré que sa mère fût enceinte. On lui avait tout caché depuis le début.

Jack remonta les genoux et enfouit sa tête dedans. Comment blâmer un homme de n'avoir pas su qu'il avait un fils ? Il avait lu le billet laissé par son père à l'intention de sa mère : Lesketh ne semblait pas le genre d'homme à fuir une femme à laquelle il tenait. C'était *elle* qui l'avait fui.

La colère de toute une vie commença à se dissiper. La haine, que Jack portait en lui depuis si longtemps qu'il n'en avait même plus conscience, s'échappait de lui à chaque souffle. Il se souvint de ce qu'avait dit Falk au sujet de son propre père : « *Ce n'était qu'un homme - pas un être malfaisant ou surnois qui méritait d'être puni.* » Jack avait eu envie de le croire, alors ; il en était enfin capable.

Son père n'était pas ce monstre odieux qui les avait abandonnés. Ce n'était qu'un homme qu'on avait tenu dans l'ignorance.

Jack se leva. Toute colère l'avait déserté, laissant la place à un sens du devoir inflexible. Il se sentait fort, la tête claire. Il savait tout désormais : d'où il venait, qui étaient ses parents, ce qu'il avait à faire et pourquoi. Peu importait qu'il fût le fils bâtard d'un roi – cela n'était rien. La seule chose qui comptait était d'avoir enfin appris la vérité.

Relevant la tête, il voulut remercier Craupe encore une fois mais ce dernier n'était visible nulle part. Jack n'en fut pas autrement surpris : la première loyauté du colosse irait toujours à Baralis.

Jack plongea la main dans sa botte à la recherche de sa deuxième dague. Elle était toujours là, attachée à la doublure, pressant contre son mollet. Il la sortit et déroula le linge qui l'emballait. Contre toute attente, la lame avait conservé son tranchant. Jack sourit ; l'heure était venue de mettre un point final à la prophétie de Marod.

Les ténèbres étaient la seule chose qui lui restait encore ; le monde de la lumière avait glissé hors d'atteinte.

Il se tenait assis au centre d'un halo de noirceur, ses mains à vif frottées jusqu'au sang. Il ne servirait plus à rien de les nettoyer désormais ; la souillure n'était plus sur la peau, mais *en dessous*. Dans sa peau, sa chair, son sang. Melliandra s'était enfuie, et avec elle son unique espoir de rédemption. Il ne lui restait plus qu'un monde de cauchemars nauséabonds.

Il n'avait absorbé ni boisson ni nourriture depuis son évasion. Il n'avait même pas touché à ses petits paquets d'*ivysh* préparés sur sa table de chevet. Il ne supportait pas l'idée d'avaler quoi que ce soit qui ait pu être manipulé sans gants.

Étrangement, il éprouvait une certaine impatience à présent qu'il avait la tête claire ; comme s'il attendait quelqu'un, ou quelque chose, qui viendrait le mettre à l'épreuve à l'instar d'un dieu. *Qu'ils viennent*, se dit-il avec nonchalance. Il ne redoutait aucun homme ; seules les femmes méritaient sa défiance.

Changeant de position sur le manteau de soie déployé en éventail, Kylock porta un doigt à vif à ses lèvres. Il lui trouva l'odeur et le goût de sa mère ; morte depuis longtemps, mais toujours présente dans la lente contamination de sa chair. Tout le ramenait à elle. Sa vie avait été souillée depuis le premier instant : issu d'un ventre aux puanteurs de bordel, il avait ensuite été mis au sein d'une nourrice car le lait de la catin refusait de couler. Il n'avait pas eu la moindre chance. Le caractère se transmettait de la mère à l'enfant, aussi était-il ce qu'elle avait été ; il avait hérité de ses péchés.

Quelqu'un allait devoir payer – comme toujours –, car s'il n'était pas roi de plein droit par la naissance, il le deviendrait par le sang répandu.

Son empire était jeune encore ; il avait besoin d'être forgé par une volonté de fer pour s'étendre à l'ensemble du continent. Les ténèbres se rapprochaient déjà, apportant leurs cadeaux. Kylock voyait des stratégies se dessiner devant lui comme des tableaux en noir et blanc : cités, villes, rivières, routes, remparts et hommes. Des schémas se dégageaient des lignes et des courbes – des schémas de pouvoir et de contrôle. Aujourd'hui encore, il venait d'apprendre que Camélie était

tombée. Il voyait à présent que remonter vers Ness constituerait une erreur : la cité de Falport lui tendait les bras. Tout le monde s'attendait à le voir rediriger ses forces vers le nord – la surprise serait sa meilleure alliée. La prise de Falport ne lui offrirait pas seulement une flotte ; elle le placerait en position idéale pour conquérir le Sud.

Soudain, Kylock sentit le sang affluer à son visage. Un souffle chaud passa sur lui, et la sensation d'un danger imminent le fit saliver. Il n'éprouvait ni mécontentement ni peur.

Assis dans le noir, un mince sourire aux lèvres, Kylock entreprit de planifier sa prochaine campagne : les bataillons à préparer, les mercenaires à recruter, les alliances à conclure et à briser. Il traça une ligne de villes et de villages à détruire afin de répandre la peur et d'encourager une prompte capitulation, et prit mentalement note de faire massacrer toutes les femmes en âge de procréer. Ce n'était pas de son vivant qu'on enfanterait une armée ennemie.

Graduellement, au fil de l'heure, Kylock se résigna à son destin. Maintenant que la voie du salut lui était barrée, il ne lui restait que celle d'une glorieuse damnation.

Malgré tous ses efforts, Jack fut incapable de se souvenir du chemin qu'il avait emprunté précédemment dans les galeries. Il retrouva l'entrée sans difficulté, pensant même à allumer une torche à la flamme du fourneau, mais une fois à l'intérieur des passages étroits qui sentaient le renfermé, il perdit complètement le sens de l'orientation. Tous les murs étaient les mêmes à ses yeux, et chaque coude promettait d'être celui qui le conduirait vers le haut.

Le temps jouait contre lui. Craupe était presque à coup sûr allé prévenir son maître, et dès que Baralis saurait qu'il ne se trouvait plus dans les oubliettes, il se rendrait tout droit chez Kylock. Jack revit en esprit l'incident des escaliers : jamais plus il n'offrirait à Baralis l'occasion de le guetter dans l'ombre.

Enfin, après un dernier virage aboutissant à un cul-de-sac, Jack s'astreignit à faire une pause pour réfléchir. Comment parvenir jusqu'aux appartements de Kylock ? Il n'avait d'autre choix que d'emprunter les souterrains ; traverser le palais au grand jour serait du suicide, avec tous ces gardes en alerte. Inspirant à plusieurs reprises pour se calmer, Jack tenta de se rappeler le chemin qu'il avait parcouru à l'aller. En vain ; il était si obnubilé par Kylock à ce moment-là, tellement obsédé par la proximité de sa présence...

C'était cela. Il lui suffirait de se concentrer sur Kylock – sur le fil qui les liait l'un à l'autre – pour remonter jusqu'à la source.

Ce n'était pas facile de se concentrer avec le temps qui s'égrenait dans sa tête. Tout le perturbait : l'espace confiné, l'épaisse fumée noire de la torche, les ombres vacillantes qui ressemblaient à Baralis. Les

secondes se changèrent en minutes, et l'inquiétude céda la place au désespoir. Lâchant la torche, Jack la piétina pour l'éteindre.

L'obscurité fut accueillie avec soulagement. Il n'y avait plus d'ombres, plus de passages interminables ou de mauvais virages à éviter. Ses yeux ne lui servant plus de rien, Jack fut forcé de s'en remettre à ses autres sens. Les sons, les odeurs, les goûts et les textures prirent peu à peu autant d'importance que des éléments visuels. La première fois qu'il avait perçu la présence de Kylock, il se trouvait dans le noir ; il en allait de même maintenant. Jack ressentit d'abord un échauffement sur sa tempe gauche ; puis la chaleur gagna sa joue, et descendit du côté gauche de son cou. Se tournant face à elle, Jack prit conscience d'un bruissement dans ses oreilles. Le son pulsa quand il avança d'un pas, et crût en intensité à mesure qu'il progressait dans la galerie.

Avant peu, Jack eut complètement oublié qu'il avançait dans le noir. Il voyait avec sa peau. Le sang affluait en surface, lui indiquant la voie comme l'aiguille d'une boussole. Il ne voyait plus les intersections mais les prenait en aveugle, se fiant aux variations de chaleur sur son visage.

Lorsqu'il atteignit la deuxième volée de marches, il marchait comme un somnambule. Il monta encore et encore, sans se soucier de rater une marche, sans se préoccuper de mémoriser son chemin. Il n'y en avait plus pour longtemps ; très bientôt, la chaleur, la pression de son sang ainsi que l'instinct qui lui nouait les entrailles le conduiraient tout droit à la porte de Kylock.

« Dans quel état se trouvait-il ? » s'enquit Baralis en tirant sur sa robe. La drogue faisait déjà son effet, renforçant son corps, lui éclaircissant l'esprit, modelant un monde aux arêtes vives dans sa brillance artificielle.

« Il paraissait très pâle, maître. Mais il avait tous ses esprits et se tenait bien droit. »

Craupe transpirait la culpabilité. Baralis devina que son serviteur ne lui avait pas tout raconté du miraculeux retour à la vie de Jack. Peu importait, le temps des questions viendrait plus tard. Pour l'instant, des préoccupations plus immédiates réclamaient son attention. « Est-il armé ? »

— Non, maître. Je lui avais pris son épée et la dague qu'il portait à la ceinture – comme vous m'aviez dit. » Craupe fit rouler ses gros pouces. « Il a toujours sa cotte de mailles, par contre. J'allais la lui enlever, mais j'ai oublié. »

Toute pensée déserta Baralis tandis que la drogue plantait ses crocs dans son esprit. Son pouls s'emballa, sa vision se brouilla, et il fut contraint de s'appuyer sur Craupe pour rester debout. Après

quelques secondes, la crise passa. Il n'avait pris qu'une pincée de drogue, mais la puissance du produit était telle que même une dose infime pouvait s'avérer dangereuse. En contrepartie des risques, elle octroyait une vigueur temporaire à son utilisateur. De quoi effectuer une projection acceptable, rien de plus. D'ordinaire, Baralis n'aurait jamais eu recours à une potion aussi fruste et potentiellement néfaste, mais la résurrection de Jack ne lui laissait guère le choix. La projection de l'avant-veille l'avait laissé épuisé physiquement et mentalement, et pour l'instant il avait besoin de quelque chose, *n'importe quoi*, capable de lui donner un coup de fouet. Les guérisons subtiles réclamaient du temps, et avec Jack en liberté dans les profondeurs du palais, le temps était justement la seule chose qui lui manquait.

C'était également le seul atout entre les mains de Jack. Un atout étonnant. Deux fois, il avait penché en sa faveur. D'abord sur les pains, puis sur lui-même. Le mitron avait connu la mort – ou frôlé de si près que cela revenait au même – et en était revenu, le corps exempt de cicatrice ou de blessure. Une projection devait lui avoir brûlé la langue à l'instant de sa mort, pour s'échapper de ses lèvres avec son dernier souffle, dans un ultime postillon.

Baralis maudit son propre état de faiblesse. S'il avait été plus fort, il aurait su déceler la subtile ulcération du temps. Il avait guetté la mauvaise chose : une énorme explosion, une secousse effroyable, une projection à faire trembler les murs. La magie de Jack s'était tissée comme une broderie délicate, déroulant son pouvoir sur deux nuits et un jour. Elle était passée sous le nez de Baralis comme une ombre dans le crépuscule.

Se redressant de toute sa hauteur, Baralis ressentit l'efficacité de la drogue. Il n'était plus faible désormais ; il pouvait percevoir les lignes de force, le repli surnaturel du temps. Tous ses sens étaient renforcés, et ses pensées fusaient, vives, claires, plus tranchantes que des éclats de verre.

Il se tourna vers Craupe : « Es-tu certain d'être remonté tout droit de la cave ? De ne pas avoir traîné dans la cour pour observer les oiseaux ? » Il avait besoin de savoir de combien de temps Jack avait disposé.

« Non, maître. J'ai donné sa lettre à Jack, et...

— Quelle lettre ? »

Craupe avait déjà un air coupable ; il prit une mine de condamné. « La lettre que sa mère m'avait demandé de lui donner si Larne était détruite un jour. »

— Lucie, la ramasseuse de cendres. Elle m'avait confié une lettre à remettre à Jack si...

— Qu'y avait-il dans cette lettre ?

— Je l'ignore, maître. Vous savez bien que je ne sais pas lire. »

Baralis plissa les yeux. Il semblait vain de spéculer sur le contenu de la lettre, mais peut-être y avait-il quelque profit à tirer de son existence. « À quoi ressemblait cette lettre ?

— À n'importe quelle autre, maître.

— Portait-elle un sceau ? Était-elle roulée, pliée, attachée avec une ficelle ?

— Pliée, avec un sceau rouge foncé. »

Baralis s'approcha de son bureau. Il y prit un parchemin au hasard, le plia et, passant le bout de son bâton à cacheter dans la flamme, fit tomber quelques gouttes de cire rouge sur le pli. Tendant alors la lettre à Craupe, il lui demanda : « Ressemblait-elle à ceci ? »

Craupe acquiesça avec enthousiasme. « Oui, maître. Oui.

— Parfait. Viens avec moi. »

Jack avait atteint la fin des souterrains. Un scintillement lumineux filtrait par les interstices entre les pierres, indiquant la présence de torches de l'autre côté. Jack n'avait aucun moyen de savoir s'il avait bien pris la route indiquée par Chipeur, de sorte qu'il adressa une courte prière à Bore en plaçant les mains sur le mur : *Pas de gardes. Je vous en prie.*

Une simple poussée suffit à faire pivoter la pierre. Chaleur, lumière et air pur se déversèrent par la fente. Jack en fut ébloui. Entraîné comme en rêve par la pression de son sang dans les ténèbres, il avait l'impression d'avoir été arraché au sommeil au beau milieu de la nuit.

Ce n'était pas la même entrée qu'auparavant : aucun rideau ne venait masquer le mouvement de la pierre. Jack émergea dans un couloir, posant le pied sur quelque chose de doux – un tapis de soie.

« *Aaah !* »

Faisant volte-face pour voir d'où était venu le cri, Jack tomba nez à nez avec une femme en robe de satin vert. Ils restèrent un moment à se regarder, puis la femme prit son souffle pour crier.

« *À la gard...* »

Jack lui plaqua sa main sur la bouche. Ses sens étaient submergés de toutes parts : après avoir été si peu sollicités, le monde réel leur semblait soudain trop hardi. Tremblant, ne sachant quelle décision prendre et craignant qu'on ne les surprît, Jack traîna la femme – qui ruait comme un beau diable – dans le passage. Alors même qu'il lui collait son couteau sous la gorge, il comprit qu'il ne pourrait pas la tuer. Il empoigna donc un pan de sa robe et en déchira une longue bande pour lui faire un bâillon. Les yeux gris de la femme étaient emplis de terreur. Quelque chose dans la forme de ses pommettes lui rappela Tarissa.

« Je ne vous ferai aucun mal, lui dit-il doucement. Je veux juste vous réduire au silence un moment. » Il avait formé une boule dans son poing avec le tissu, qu'il allait lui fourrer dans la bouche, mais il en réduisit la masse de moitié – il ne tenait pas à courir le risque de la voir suffoquer.

Tout en opérant, Jack restait douloureusement conscient du passage des minutes. Une fois le bâillon en place, il attacha les mains de la malheureuse dans le dos en se servant des rubans qu'elle avait dans les cheveux. « Navré de vous infliger ceci, dit-il en serrant le nœud, mais je n'ai pas le temps de procéder autrement. » La femme se contenta de lui jeter un regard noir.

Jack ressortit dans les couloirs bien éclairés du palais et referma la pierre derrière lui. Un coup d'œil de part et d'autre lui suffit pour examiner le passage. Il ne mesurait qu'une trentaine de pas, avec deux portes s'ouvrant sur la droite. Le tapis s'arrêtait juste après la deuxième porte, mais dans la direction opposée, il continuait jusqu'à ce qu'un autre, plus élaboré, le recouvre à angle droit. Jack éprouva une traction révélatrice dans ses veines ; un peu plus faible maintenant, car l'incident de la femme et la lumière vive avaient perturbé le fragile équilibre de ses sens.

Il lui en restait suffisamment pour confirmer ce qu'il pressentait : la chambre de Kylock se trouvait du côté du tapis aux beaux dessins.

Jack sentit son pouls s'emballer tandis qu'il remontait le couloir au pas de course. Kylock était tout proche désormais.

En atteignant le coin, il ralentit l'allure et se rapprocha du mur. La respiration sifflante, le couteau tremblant dans sa main, il glissa la tête de l'autre côté. Un autre couloir, un peu plus long que le précédent, avec une seule porte sur toute sa longueur. Une magnifique porte à double battant, bordée de part et d'autre de torches, et de gardes. Une entrée digne d'un roi.

Le regard de Jack parcourut les deux gardes. Ils portaient des épées au côté et des hallebardes à la main. Le combat s'annonçait difficile.

À moins que...

Fermant les yeux, Jack se concentra sur le métal de leurs armes. Ses pensées fendirent l'air jusqu'aux environs de la porte. Il sentit le grésillement rapide des particules chargées, perçut la vibration caractéristique de l'acier. C'était comme s'il se retrouvait à la maison de Lent-Goupil : sentir la substance, la pénétrer, altérer sa nature de l'intérieur. Les pensées de Jack vibrèrent en rythme avec le métal, et lentement, il s'enfonça dedans. Il voulut projeter son pouvoir pour échauffer le métal, mais il ne ressentait aucune colère, aucun accès de rage dont il aurait pu se servir comme étincelle ; sans une brusque flambée d'émotion, il n'avait rien pour allumer la flamme.

Mentalement, Jack rechercha la vieille image de Rovas en train de toucher Tarissa. Elle lui vint facilement, comme toujours – les mains du contrebandier se posant sur la taille de la jeune femme –, mais quelque chose en elle sonnait faux. Il la vit alors pour ce qu'elle était : un pur produit de sa haine. Jamais Tarissa ne se prêterait de son plein gré aux caresses de Rovas – il le comprenait maintenant. Le temps et la distance lui permettaient de voir les choses plus clairement. Tarissa n'avait jamais tenté de le piéger : son amour avait été sincère. Il aurait dû le savoir le jour où il l'avait quittée, lorsqu'elle s'était mise à genoux en le suppliant de l'emmener...

Jack secoua la tête. Quel imbécile il avait fait.

La honte de son propre orgueil fit naître une chaleur dans sa poitrine. Le jeune homme ne pouvait pas en vouloir à Tarissa ; il ne se servirait plus de son image comme un briquet se sert d'une étincelle.

Il avait d'autres motifs de colère.

Baralis, se préparant dans l'ombre à le tuer.

Les troupes de Kylock massacrant une trentaine de femmes avant de laisser pourrir leurs corps dans le fossé.

Melli enfermée dans une pièce pendant six mois, pour se voir arracher son bébé à la naissance.

Le pouvoir se mit à circuler en Jack. Son estomac se contracta, et son crâne se resserra autour de son cerveau ; sentant sa salive couler sur sa langue comme du métal fondu, Jack tourna ses pensées sur les lames de ses ennemis.

L'air autour des armes se mit à onduler, puis l'éclat froid de l'acier vira au rouge flamboyant. Il n'y eut pas de transition, pas de modification graduelle ; le changement intervint en un clin d'œil. Les gardes lâchèrent aussitôt leurs hallebardes en hurlant. Leurs mains brûlées cherchèrent la boucle de leur ceinturon en tâtonnant tandis que les épées fumaient contre leur cuisse.

Jack interrompit son pouvoir. La puanteur du métal chaud, de la chair grillée et de la toile brûlée lui parvint aux narines, portée par une bouffée d'air tiède. Momentanément étourdi, il dut prendre appui contre le mur. L'un des gardes se mit à courir dans sa direction. Jack fit taire les protestations de son corps et s'élança à sa rencontre.

Le garde représentait une proie facile : désarmé, blessé et mal préparé, il eut à peine le temps d'apercevoir le couteau de Jack avant que ce dernier ne s'enfonce entre ses côtes jusqu'à son cœur. Jack dégagea sa lame, et l'homme s'écroula au sol. Son compagnon, qui avait assisté à la scène, se mit à courir dans la direction opposée. Jack lui courut après. Quelques secondes plus tard il lui fauchait les jambes par-derrière et l'envoyait s'étaler de tout son long, avant de l'achever rapidement d'un coup de couteau dans le dos.

Jack se releva, suant et pantelant comme un dément. Il se *sentait*

comme un dément : exubérant et terrorisé à la fois.

En regardant le couloir d'un bout à l'autre, il décida de ne pas perdre de temps à dissimuler les corps. N'importe qui pouvait arriver à tout moment, et il devait trouver Kylock avant que l'alarme fût déclenchée.

En parcourant les quelques pas qui le séparaient de la porte à double battant, Jack essuya le sang sur son couteau. Il aurait voulu obliger sa main à cesser de trembler, mais si son corps acceptait de lui obéir pour le reste, il s'y refusait sur ce point. Ce fut donc d'une main tremblante qu'il souleva le loquet et poussa la porte.

« Suis-moi. Nous devons nous rendre immédiatement dans les quartiers des nobles. » Baralis sentit les ondes de sorcellerie passer sur lui, lui dressant les poils sur la peau, séchant la salive sur ses dents.

« Mais Jack était dans la cave.

— Eh bien, il n'y est plus. » Il ne cherchait pas pour autant à s'échapper. Il se trouvait au-dessus d'eux, à projeter sa sorcellerie si particulière au cœur du palais. Jack était venu pour Kylock ; chaque cellule nerveuse de Baralis le lui confirmait.

La prophétie de Marod se déroulait devant lui.

Le maître et le serviteur revinrent sur leurs pas. Ils avaient déjà parcouru la moitié du chemin les séparant des cuisines, et remonter au sommet du palais leur coûterait de précieuses minutes. Baralis maudit sa propre stupidité – il aurait dû se rendre droit chez Kylock depuis le début. Il n'avait pas réfléchi, voilà tout. Il avait considéré que Jack tenterait de s'échapper, et espéré le retenir en envoyant Craupe en avant avec un petit quelque chose pour capter son attention.

Plongeant la main dans sa robe, Baralis en sortit la fausse lettre. Il faillit la froisser dans son poing, puis changea d'avis : peut-être trouverait-il un usage pour son leurre improvisé en hâte, après tout ; même s'il ne faisait que distraire Jack pendant un quart de seconde, cela valait la peine de le conserver.

Jack se retrouva dans un petit couloir où une volée de marches menait à une deuxième porte. L'endroit était frais et silencieux, éclairé par une torche presque entièrement consumée ; le jeune homme prit un moment pour se calmer dans les escaliers.

Étrangement, la sensation d'être dirigé par une force extérieure l'avait quitté ; son sang ne l'attirait plus en avant, sa peau reposait sagement contre sa chair – comme si leur travail était terminé.

Jack ne pouvait plus compter que sur lui-même désormais. Il monta les escaliers, passa la deuxième porte et pénétra dans les appartements de Kylock. Une salle de réception faiblement éclairée s'ouvrit devant lui. Tout semblait parfait, comme si personne n'avait jamais foulé les tapis de soie ou ne s'était assis dans les fauteuils à

gros coussins. Même les documents et les cartes sur le bureau semblaient n'avoir jamais été touchés. Tout était rangé en petits tas bien nets. Il y avait là quelque chose de bizarre, un décalage infime qui alertait tous les sens de Jack. Ce n'est qu'en gagnant la porte au fond de la pièce qu'il réalisa de quoi il s'agissait.

L'ensemble du mobilier – les coffres, les fauteuils, les bancs et les tables – était disposé de manière à former une grille. Les bras de tel fauteuil étaient parfaitement alignés avec ceux de tel autre situé à l'autre bout de la pièce. Les bords de tables se répondaient comme dans un miroir, les coffres étaient placés sur la longueur à équidistance les uns des autres. Jack avait la nette impression que le premier cordon de mesure venu lui aurait confirmé que les longueurs et les angles étaient exactement les mêmes partout.

Un frisson glacial lui parcourut les joues, aussi avança-t-il sans traîner. Deux portes s'offraient à lui au fond de la pièce ; il en choisit une au hasard. La poignée lui parut froide quand il la tourna, si froide qu'elle lui donna la chair de poule sur la main et l'avant-bras.

Les ténèbres l'enveloppèrent quand il passa dans la pièce suivante. Elles s'infiltraient, s'accrochaient, s'enroulaient autour de lui. La porte se referma derrière lui avec un déclic.

« Qui ose venir me déranger ainsi ? »

Pendant un instant, Jack crut reconnaître la voix de Baralis : le timbre riche et agréablement modulé, la puissance sous-jacente. Mais elle comportait une différence en filigrane – une pointe subtile de sauvagerie qui n'appartenait qu'à elle.

« Fais-toi connaître. » La voix ne trahissait aucune peur, rien qu'une autorité habituée à être obéie.

Jack tenta d'en localiser la source. Les ténèbres ne semblaient pas le seul fruit d'un manque de lumière ; elles possédaient une texture, une épaisseur, un mouvement propres. Jack se vit en train de les respirer, comme une fumée noire qui s'insinuait dans ses poumons.

« Es-tu un démon venu pour m'éprouver ? Approche donc, viens tenter ta chance. »

Jack fut décontenancé par le calme de Kylock. Il s'était attendu à beaucoup de choses, mais pas à se voir encouragé avec une telle désinvolture. Sa prise sur le couteau se relâcha – la sueur rendait le manche glissant. Réalisant que Kylock avait l'avantage sur lui, le jeune homme s'efforça désespérément de distinguer des formes dans les ténèbres. Des points lumineux dansèrent devant ses yeux. Lorsqu'ils s'éclaircirent, il crut distinguer un demi-cercle de lumière pâle droit devant lui.

« Viens. Je n'ai pas peur »

Jack *su*. Il y avait du pouvoir dans cette pièce. Un pouvoir brut, terrible. En s'avançant d'un pas, il commença à modeler une

projection, mais il lui était difficile de savoir sur quoi se concentrer, quelle puissance utiliser, ou encore sur quoi diriger son attaque. Il risquait de commettre une erreur d'appréciation, ou de rater complètement Kylock, s'exposant ainsi à une riposte.

Mieux valait de beaucoup se servir de son couteau. Son instinct l'avertit de garder quelque chose en réserve, cependant, de tenir son pouvoir prêt au cas où Kylock frapperait.

Le pâle éventail de lumière était plus net désormais. Jack *voulut* que Kylock parlât de nouveau afin de pouvoir le localiser, mais sans résultat. Le seul bruit qu'il percevait était le martèlement de son cœur. Puis, au centre de la pâleur, on entendit un léger froissement de soie.

Jack s'élança. Il sentit sa lame entailler la chair, avant d'atterrir sèchement sur son épaule. Roulant sur ses pieds, il bondit en position de défense, décrivant un arc large avec son couteau. Il entendit un bruit sur sa gauche, un souffle court ou un petit rire moqueur. *Maudites ténèbres !* se dit-il.

Comme en réponse à une prière, une lumière filtra dans la pièce : un pinceau étroit tout d'abord, qui s'élargit en bande. Kylock demeurait invisible – les ombres s'étaient assombries sous l'effet de la lumière. Jack sentit une bouffée d'air chaud dans son dos. Faisant volte-face, il découvrit une silhouette noire qui s'encadrait sur le seuil.

Un goût de métal fusa sur sa langue ; ses idées de prudence furent balayées par la pression du pouvoir en lui.

« Jack. Craupe a quelque chose pour toi. Craupe a oublié de te donner la deuxième lettre. » La silhouette tendit une main ; un objet blanc scintillait entre ses doigts.

Jack déglutit, refoulant le pouvoir au fond de lui. La tête lui tournait, une douleur lui serrait le front, concentrée entre ses deux yeux. Un filet de sang s'écoula de ses narines.

« Un autre message de Lucie, Jack. » Craupe lui agitant une feuille de papier pliée sous le nez.

Jack put seulement distinguer le sceau de cire. Pour le reste, la lettre ressemblait exactement à celle qu'il avait reçue dans la cave un peu plus tôt. Deux lettres de sa mère ? Un bourdonnement résonna dans son crâne. Jack l'ignora. Un froissement d'étoffe lui parvint de derrière ; il n'y prêta pas attention.

Le bourdonnement se fit plus fort quand il s'avança vers la porte. Ce n'était rien – probablement une conséquence de la projection qu'il avait ravalée.

L'ombre de Craupe faisait comme une bande noire en travers de la lumière. Jack s'avança dessus, levant la main pour accepter la lettre. L'ombre du bras de Craupe retint son attention ; elle avait bougé en accord avec le géant, mais une petite partie semblait traîner derrière. Un lacet de manchette, peut-être ? Jack regarda plus haut. Craupe

avait roulé ses manches de chemise au-dessus du coude.

Jack sentit un filet de sueur froide lui couler dans le dos.

Il y avait une main derrière la main.

Baralis.

Jack pivota, s'écartant d'un bond de la porte et de la lumière. Il se laissa rouler au sol, puis recula précipitamment dans les ombres au ras du mur. Dans le mouvement, il rappela sa projection – apaisée, elle fut longue à reconstruire. Dents serrées, poings crispés, Jack força le pouvoir à revenir. La pensée ne jouait plus aucun rôle dans ses actions ; il ne comptait plus que sur ses réflexes.

Un mouvement se dessina vers la porte. La silhouette de Craupe se déplaça hors de vue, aussitôt remplacée par une autre.

« Entrez donc, Baralis, venez vous joindre à la fête. »

Ces paroles de Kylock furent la dernière chose qu'entendit Jack avant de lâcher sa projection.

Baralis était prêt à recevoir l'assaut de Jack. Tandis que Craupe distrayait le jeune homme devant la porte, le chancelier avait pris la mesure de la situation et formé une projection prête à l'emploi.

Il pénétra dans la pièce.

L'air grésilla, se condensa ; Baralis le vit épaissir, sentit la pression soudaine contre ses tympans ; sa propre projection s'éleva comme un reflet dans un miroir, pas même une fraction de seconde plus tard.

L'instant s'étira jusqu'à la limite. Directement devant lui, Baralis aperçut Kylock qui sortait de l'ombre. À sa droite, Jack était recroquevillé contre le mur. Le chancelier se dirigea vers lui. Tout en s'offrant comme cible, il dirigea son propre pouvoir contre Jack. Il était plus rapide, meilleur, plus habile que le mitron le serait jamais.

Baralis déchaîna son pouvoir. La bouche ouverte et la langue frétilante, il vit avec horreur la projection de Jack s'élargir en corolle. Une sensation nauséuse lui remonta des entrailles. Jack ne le visait pas – il n'avait *aucune* cible. Il allait tout dévaster autour de lui.

Kylock !

Baralis modifia sa projection à mi-course, lui donnant la forme d'une barrière afin de protéger le roi. Altérer la nature de la sorcellerie en un tel instant était effroyablement risqué, mais il n'avait pas le choix. Sans Kylock, il n'avait plus rien. Baralis modela son bouclier et l'envoya vers le roi, usant de toutes les ressources de son esprit et de sa volonté pour le dresser contre le pouvoir de Jack. Quelque chose se déchira dans sa poitrine, et une vive douleur le transperça non loin du cœur.

Baralis maudit le jeune homme. Le fou ! Seul un simplet sans entraînement pouvait projeter ainsi son pouvoir en aveugle. Il aurait dû le cibler d'abord ; il aurait dû le diriger droit sur lui !

La première vague de pouvoir de Jack l'atteignit. Baralis fut soufflé par la rafale d'air et de lumière ; il tituba en arrière et se cogna le crâne contre le montant de la porte. Le pouvoir continua à arriver, vague après vague, implacable – tel un bloc de force brute. Baralis n'avait pas conservé suffisamment de force pour se protéger aussi bien que Kylock ; les événements de l'avant-veille l'avaient laissé trop faible. Les drogues avaient leurs limites, et il ne lui restait plus qu'une étincelle de pouvoir en réserve.

Avec cette infime parcelle de force, Baralis fixa le bouclier autour de Kylock, protégeant sa propre création, puis se prépara au choc.

Jack était à peine conscient de ce qui se déroulait. En l'espace de deux secondes, le monde s'était transformé sous ses yeux. La projection s'écoulait de lui, vive, terrible, emplie de lumière. Kylock se tenait au centre de la pièce, bien droit face au déferlement de pouvoir. Baralis était cloué contre le montant de la porte ; Jack le sentit préparer sa défense. Il perçut les lignes de force, les liens entretissés, comme des ligaments, qui traversaient la pièce. Et il comprit que Kylock était toujours protégé par le pouvoir de Baralis – le maillage tenait bon.

En cet instant fugace, Jack comprit qu'il avait commis une erreur décisive. Jamais il ne pourrait éliminer Kylock sans se débarrasser d'abord de Baralis. L'autre ne renoncerait pas à la légère à son unique moyen d'accéder à la gloire. Il était temps de tuer le maître du monstre. Il redirigea tout ce qui lui restait – tout ce qu'il avait dans son corps et son âme – contre Baralis.

Sa colonne vertébrale claqua comme un fouet quand il infléchit le cours de sa projection ; empoignant la large lame de son pouvoir, Jack la réduisit à une pointe de flèche de lumière. Qu'il décocha droit sur Baralis.

Un schisme brutal déchira l'air. Le corps de Baralis fut soulevé et rejeté contre le mur. Les os craquèrent, le crâne se fendit, du sang jaillit des oreilles et de la bouche. Un cri terrible retentit. Jack vit les lignes de force s'atténuer, ne laissant plus que de fines traces lumineuses dans l'obscurité. Le filet qui avait protégé Kylock s'arrêtait à moins d'une longueur de bras de Baralis lorsqu'il s'effaça complètement.

Une bourrasque dévasta la pièce avec la violence d'un ouragan. Jack ne parvenait plus à respirer. Une convulsion lui noua le ventre tel un vide, qui l'aspirait de l'intérieur. Faible au-delà des mots, il ferma l'écoulement du pouvoir. L'air et la lumière se replièrent sur eux-mêmes, s'affinèrent, s'estompèrent, puis se ramenèrent à néant. Un léger sifflement accompagna leur disparition.

Baralis retomba lourdement, le corps tordu à des angles bizarres,

hérissé d'os brisés.

Jack se sentit basculer lui aussi, si ce n'est qu'il se trouvait déjà par terre. Il tomba, tomba, son corps s'effondrant autour de lui, aspiré par le vide. La douleur le submergea, brouillant sa vision et pesant sur ses paupières. Sa dernière vision fut celle de Baralis levant une main tremblante vers Kylock ; la bouche du chancelier frémit un instant, puis deux mots douloureux en sortirent :

« Mon fils. »

Sa main retomba au sol, tandis que Jack basculait dans les ténèbres.

Jack se réveilla en sursaut. Au premier clignement de paupières, il découvrit Kylock au-dessus de lui, une lettre à la main. « Aah, on se réveille enfin, à ce que je vois. Tes rêves étaient-ils à ta convenance, dis-moi ? » Il paraissait calme, mais on percevait une note de folie dans sa voix ainsi qu'une lueur artificielle dans le coin de ses yeux.

Jack s'efforça de rassembler ses idées, de se rappeler la succession des événements qui l'avaient amené ici. *Baralis*. Son regard fila vers le mur près de la porte : le corps du chancelier n'y était plus. Combien de temps s'était-il écoulé ? Pendant combien de temps était-il demeuré impuissant sous le regard scrutateur de Kylock ?

Ce dernier produisit un petit claquement de gorge. « Ainsi donc, tu es le bâtard de Lesketh, hein ? »

Jack porta un bras à sa tunique. La douleur le saisit de l'épaule à l'estomac.

« Est-ce ceci que tu cherches ? » Kylock tenait la lettre pliée dans son poing. « C'est si touchant, ce petit mot d'une mère à son fils. » Sa voix grimpa dans les aigus à mesure qu'il parlait. Abruptement, il tourna les talons.

Se hissant en position assise, Jack testa son pouvoir intérieur. Il ne lui restait plus rien : la projection qui avait détruit Baralis l'avait vidé de toute son énergie. Prudemment, il tâtonna à la recherche de son couteau.

Deux bruits détournèrent son attention simultanément. Le premier était une sorte de frottement, le son de quelque chose qu'on traînait contre le sol ; il provenait de la pièce voisine, et Jack sut qu'il s'agissait sans aucun doute de Craupe emportant le corps de Baralis. Le second provenait de Kylock lui-même : un petit rire haché, presque une toux.

Les épaules de Kylock tremblaient. Ses phalanges étaient blanches autour de la lettre. Au bout de ses doigts, la chair à vif saignait. « Et moi – moi, je suis le bâtard de Baralis. Tandis que le roi prenait son plaisir où il le trouvait, ma mère se prostituait avec son chancelier. »

Le rire de Kylock prit une tonalité amère. Il pivota face à Jack, les yeux brillants. « Baralis. Qui aurait cru cela ? Qui aurait pu le deviner ? »

Jack sentit un fourmillement sur sa peau. Lentement,

graduellement, le pouvoir montait en Kylock.

« Tu possèdes ce qui me revient ! s'écria-t-il. Ton père aurait dû être le mien ; ton visage aurait dû être le mien. » Des postillons volaient de ses lèvres ; les deux tendons de part et d'autre de son cou étaient raides comme des cordages. « Mes mains, mes lèvres, mes dents – *tu m'as tout pris.* »

Jack tressaillit, s'adossa au mur ; sa bouche lui paraissait plus sèche que du parchemin. Kylock était en train de perdre le contrôle. Voulant désespérément mettre la main sur son couteau, Jack élargit le champ de ses tâtonnements. Sans succès. Il risqua un coup d'œil sur le côté – sa lame scintillait à droite de sa main, juste hors de sa portée.

Kylock se rapprocha en secouant la tête. « Tu crois peut-être que tu vas pouvoir sortir de cette pièce et apporter tes preuves au monde entier. Me faire apparaître pour ce que je suis. Eh bien, je peux te jurer que cela ne sera pas. Ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais. » Pendant le discours de Kylock, Jack prit conscience d'une chaleur croissante sur ses joues. Il crut d'abord qu'il s'agissait d'un afflux de sang, comme ceux qui l'avaient guidé jusqu'à son ennemi, mais quand la chaleur se fit brûlure, la terreur se mit à bouillonner dans sa gorge. Tous ses instincts lui criaient de s'enfuir, et cependant, il était trop terrifié pour bouger.

« Fils de roi. » Kylock n'était plus qu'à deux doigts de son visage désormais. « Avec pour mère une vulgaire servante qui se prostituait à droite à gauche. »

À ces mots de Kylock, quelque chose se brisa chez Jack. Sa mère n'était pas une putain – il le savait désormais – et ce monstre devant lui n'avait aucun droit de parler d'elle ainsi. Bondissant sur ses pieds, Jack sauta à la gorge de Kylock. Une barrière de chaleur ardente le repoussa violemment en arrière. Son nez, son front étaient brûlés ; il sentit l'odeur de ses cheveux en train de griller. Et ses mains ! Retombant contre le mur, il éleva sous ses yeux ses mains douloureuses, rouges et palpitantes. Ses yeux le piquaient au point qu'il distinguait à peine les brûlures sur ses paumes.

« Ces mains auraient dû être miennes », dit Kylock.

Jack fut brusquement envahi par la colère. Il était las d'écouter les divagations d'un fou. « Que m'importe, s'écria-t-il. Je ne désire pas ce que tu as. Je me moque bien d'être roi. »

En disant cela, Jack sentit les parois de son nez et de sa gorge sécher. L'air qu'il respirait lui brûlait les poumons ; la vague de feu précédente était partie, pour être aussitôt remplacée par une lente augmentation de la chaleur. Tout était chaud à son contact : le sol, les murs, ses vêtements. La cotte de mailles lui faisait un fourreau brûlant à même la peau.

Les yeux de Kylock devinrent vitreux. L'air se mit à ondoyer

autour de lui. Quelque chose s'enflamma dans son poing – la lettre ! Une flamme rampa le long de son bras. Il ne tressaillit même pas.

Jack sentit une puissance terrible monter en pression. La chaleur devenait insupportable – la peau de son visage rôtissait comme une viande sur le feu. Il devait trouver un moyen d'arrêter Kylock. Tournant ses paumes dans sa direction, il s'écria : « Vois, ce sont les mains d'un boulanger, non celles d'un roi. »

Le vide terrible quitta les yeux de Kylock un bref instant ; la chaleur fléchit.

Jack se déplaça légèrement de côté, les yeux sur son couteau.

Kylock secoua la tête. « Non, fils de roi, dit-il en parlant très doucement, jamais tu n'auras ce qui m'appartient. »

Jack plongeait sur son couteau. La chaleur le frappa de plein fouet. Sa peau se mit à brûler, l'air fut chassé de ses poumons. Il poursuivit son geste malgré tout. Ses doigts effleurèrent la poignée. Se faisant violence, il empoigna solidement le métal chauffé au rouge. Une douleur fulgurante lui traversa l'esprit. L'espace d'une seconde, peut-être deux, il perdit toute notion du temps et s'enfonça en tourbillonnant vers un enfer incandescent. L'odeur de sa propre chair grillée l'arracha à sa transe.

Des flammes ; il était environné de flammes. Le tapis de soie sur le sol brûlait. Les tapisseries murales, le mobilier s'enflammaient sous ses yeux. Paniqué, terrorisé, de la fumée plein les poumons, Jack lutta pour conserver sa lucidité. Curieusement, c'est la douleur qui palpitait dans sa main qui lui permit de rester concentré ; elle pulsait au même rythme que son cœur. Comme si Larne se trouvait derrière chaque sursaut de souffrance – telle une gifle l'empêchant de perdre conscience.

Jack sentit ses forces lui revenir. Il savait que son père ne l'avait pas abandonné ; il savait qui était sa mère, d'où elle venait, et ce qu'elle avait tramé pendant une décennie. Après une vie de mensonges et de réponses évasives, il détenait enfin la vérité. Il y avait du pouvoir à puiser là-dedans.

S'obligeant à se remettre sur pied, il courut à travers les flammes en direction de Kylock. Le brasier l'aveugla, la fumée l'étouffa, la chaleur cuisante lui roussit les chairs ; un souffle chaud le secoua, puis il se retrouva face à face avec le roi. Un éclat sombre dans les yeux de ce dernier pouvait trahir une certaine peur, mais le temps que Jack clignât des paupières pour chasser les larmes que lui tirait la fumée, il avait disparu.

Le temps s'étira en un mince film, pareil à une nappe d'huile au-dessus de l'eau. Les flammes dessinèrent un cercle sifflant et crépitant autour des deux hommes. Jack pouvait sentir leur chaleur dans son dos. Kylock était environné d'un halo doré qui lui nimbait le torse et

les épaules, en scintillant sur son visage comme une lueur de chandelles. Jamais il n'avait ressemblé davantage à Baralis.

En l'observant, Jack sentit un bloc de peur brute lui remonter dans la gorge. Il ne faisait aucun doute que Kylock était le fils de Baralis.

Baralis. Même après l'avoir tué, Jack ne pouvait que deviner toute l'étendue de ses pouvoirs. En focalisant son regard sur le visage de Kylock, Jack se demanda si le fils n'était pas plus puissant que le père. La folie brillait dans ses yeux – le génie de Baralis y était présent, mais perverti en quelque chose de neuf et de monstrueux. Sous le regard de Jack, les lèvres de Kylock s'incurvèrent en un sourire. Oui, il était capable de bien pire.

Jack frissonna.

La souffrance palpitait dans sa main – Larne encore, qui le poussait, le rappelait à l'ordre, le maintenait dans la ligne. Sa main se redressa par réflexe ; le couteau remonta avec elle.

Le regard de Kylock vola vers la lame. Le souverain leva le bras pour se défendre, mais Jack se montra le plus rapide ; poussé à bout par la douleur de ses brûlures, il avait développé les réflexes d'un dément. Alors que le bras de Kylock passait devant son cœur, la dague de Jack atteignait déjà sa gorge. Une panique aveugle s'afficha sur les traits du souverain. Pendant un bref instant, il parut choqué, comme un enfant qui s'est fait gifler sans raison.

Puis le couteau pénétra dans la chair. Kylock ouvrit la bouche. Jack tressaillit, s'attendant à quelque sorcellerie. Vivement, il fit tourner la lame dans le muscle, cherchant à sectionner la trachée. Kylock résista jusqu'au bout.

Jack perçut la saveur métallique de la sorcellerie. Il vit Kylock remuer les lèvres. Dans l'humidité rouge de sa bouche, sa langue commença à frémir.

La souffrance que Jack éprouvait dans le bras et dans la main devenait insupportable. Les yeux lui piquaient sous l'effet de la sueur et de la fumée. Le corps de Kylock se tendit. Saisi de panique, Jack remua son couteau pendant ce qui lui parut une éternité. Le sang lui éclaboussait le poing et ruisselait sur la poitrine de Kylock. Sa main ne cessait pas de trembler. Enfin, sa lame racla la paroi élastique de la trachée.

À cet instant, la bouche de Kylock s'ouvrit toute grande. L'air s'épaissit autour de ses lèvres ; l'odeur de métal chaud se renforça, au point de devenir puanteur.

D'un geste tranchant comme un rasoir, Jack sectionna la trachée de Kylock.

Un léger sifflement s'échappa des lèvres du roi. Il cligna des yeux, une fois, et son regard révéla une terreur brute, animale ; puis, tout éclat s'estompa de son visage.

Jack ne parvenait pas à réprimer ses tremblements. Il serrait si fort le manche de sa dague que les jointures de ses phalanges étaient d'une blancheur d'os. Il inspira profondément et, ce faisant, respira le dernier souffle de Kylock.

Ce souffle constitua le lien final entre eux. Jack le sentit s'insinuer dans ses poumons, adresser des messages à son sang ; il était chargé de promesse de sorcellerie, lourd des derniers instants de l'autre. En le respirant, Jack prit conscience de la fureur dévastatrice de l'ultime projection de Kylock, et frémit en songeant aux ravages qu'elle aurait pu causer. Nul dans le palais n'en aurait réchappé vivant. Son pouvoir était aussi dense, aussi noir que de la poix. Cependant, cet air teinté de sorcellerie ne portait pas uniquement de la sorcellerie ; Jack y perçut également la force de volonté de Kylock, l'ampleur de son génie, et les noirs abysses de sa folie. Il saisit la tragédie d'un esprit brillant ravagé par la drogue, la manipulation et le mensonge. Kylock n'avait été que la créature de Baralis ; on l'avait enfermé dans un monde illusoire où sa folie naissante était encouragée et son sadisme négligé.

En un instant, Jack comprit tout cela, et bien d'autres choses encore. Il y avait peu de triomphe là-dedans, seulement la fin d'une existence condamnée depuis l'origine.

Las au-delà de toute expression, Jack exhala. Il ne voulait pas souffrir le souffle de Kylock en lui une seconde de plus. Les vérités qu'il contenait étaient par trop dérangeantes ; elles laissaient un goût désagréable dans la bouche.

Baralis avait transformé son propre fils en monstre.

Jack arracha la dague ; le sang jaillit de la plaie. Kylock, les yeux clos, se raidit, puis se détendit. La lettre calcinée tomba dans les flammes à ses pieds. Jack ne tenta pas de la ramasser.

Kylock s'abattit ; le brasier se referma sur lui.

Jack se détourna. Il n'avait nulle part où aller. Les flammes qui montaient à hauteur d'épaule encerclaient la pièce. On ne distinguait plus ni les murs, ni la porte ; on ne voyait plus que du rouge et du blanc. Une épaisse fumée roula par-dessous les flammes, âcre et brûlante ; le jeune homme voulut retenir son souffle, mais il n'avait pas le choix. Il lui fallait à tout prix respirer.

La souffrance avait eu raison de sa lucidité, la fumée triompha de sa conscience. Il commença à partir, tandis que les flammes voletaient de plus en plus haut, de plus en plus près chaque fois qu'il rouvrait les yeux. Il se sentit vaciller, sur le point de tomber. La chaleur était trop intense ; il ne pouvait lui résister. Il ne songeait plus qu'à s'écrouler au côté de Kylock.

Il partait... de plus en plus loin. La paix l'attendait. La paix, le soulagement, et la vérité.

« *Jack !* »

Une silhouette sombre se dressa derrière les flammes. Pendant un bref instant, Jack sentit son cœur s'emballer : c'était Taol, venu l'emporter hors du temple. Mais non, ils n'étaient plus à Larne. Et quand la silhouette s'approcha, il réalisa qu'il ne pouvait s'agir de Taol. Jaune et noir, les couleurs de Valdis – jamais Taol ne s'habillerait en chevalier.

« *Jack !* »

L'homme piétinait à la lisière du cercle de flammes. D'autres le rejoignirent, portant tous le noir et le jaune. Il y eut des cris, des gestes, des battements de capes.

Jack se sentit basculer. Les flammes dansèrent à sa rencontre, petits doigts rougeoyants avides de brûler.

Il n'eut pas le temps de toucher le sol. Des mains interrompirent sa chute, des mains amicales qui le soulevèrent comme un enfant et le portèrent à travers le brasier. Avec des yeux qui voyaient à peine, à travers des larmes qui ne cessaient pas de couler, Jack contempla le visage de celui qui le portait. C'est alors qu'il comprit que *c'était* bien Taol. Taol sous les couleurs d'un chevalier, entouré d'autres chevaliers, aboyant des ordres d'une voix pressante, ses yeux bleus plus farouches que jamais. Taol. Ils franchirent les flammes ensemble pour émerger de l'autre côté dans un monde rempli d'espoir, de lumière et de rires.

« Tu... » – Jack lutta contre la désolation sèche qu'était sa gorge – « Tu n'étais pas censé revenir pour moi. »

Taol lui sourit gentiment. « Je t'avais prévenu au sujet de mon cœur, Jack. Je t'avais averti qu'il aurait aussi son mot à dire. »

L'incendie les suivit hors du palais, dévalant les couloirs, leur léchant les talons. Escaliers et passages étaient remplis de fumée et de flocons de poussière noircie. Des gens passaient en tous sens – hurlant de panique, fuyant pour sauver leur vie. Personne ne leur prêtait la moindre attention ; nul ne se souciait de la douzaine de chevaliers en tenue complète qui couraient devant le brasier. Si certains levaient la tête, c'était vers le grand chevalier blond qui tenait un corps inerte dans ses bras. Quelque chose dans son visage rendait espoir à ceux qui le voyaient ; quelque chose dans ses yeux s'adressait directement à l'âme.

Melli se tenait dans le campement des chevaliers d'où elle voyait le palais brûler. Clair, violent et libérateur, l'incendie illuminait le ciel du Nord. Étrangement, elle ne ressentait plus d'inquiétude : quelque chose passait dans l'air en marge de la fumée, un sentiment d'anticipation, la sensation que tout finirait par s'arranger au mieux.

« Ils reviennent, ma dame, annonça Borlin. Je les vois, tout au nord de la plaine. »

Melli ne demanda pas si Taol était parmi eux, elle n'en eut pas besoin. Elle le savait. « Préparez donc du cognac et des couvertures, demanda-t-elle à Finaud qui traînait près du feu.

— Aye, ma dame. »

En marchant jusqu'à l'orée du camp, Melli entendit les premières notes d'un chant. Une voix riche et moelleuse formulait des mots à vous serrer le cœur. La jeune femme changea de direction, attirée par la beauté du chant. Tandis qu'elle se rapprochait, d'autres voix se joignirent à la première et lorsqu'elle fit le tour de la tente de commandement, elle découvrit un spectacle qui l'emplit de joie.

Une vingtaine de chevaliers étaient rassemblés autour d'un berceau de fortune, chantant pour endormir le petit Herbert.

Andris, qui avait chevauché jusqu'à Beaux-Chênes pour aller la chercher plus tôt dans la journée, aperçut Melli et lui fit signe d'approcher. Le cercle s'ouvrit pour la laisser venir auprès de son bébé. Quand les chevaliers commencèrent à chanter en son honneur, la jeune femme crut que son cœur allait se briser. Quiconque entendait ces hommes ne pouvait douter de la bonté de la chevalerie. En regardant leurs beaux visages, en percevant la tendresse de leurs voix, la jeune femme comprit subitement pourquoi Taol avait tout risqué pour les sauver. Certaines choses étaient plus précieuses que la vie d'un seul homme.

Et, alors que la chanson s'achevait et que Taol arrivait à cheval au campement, Melli prit la résolution de ne pas se mettre en travers de son chemin. Elle libérerait Taol de son serment et lui laisserait toute liberté de devenir le chef de la chevalerie. Après tout ce qu'il avait fait pour elle, elle lui devait bien cela.

« Faites venir le chirurgien. Vite ! » cria Taol du haut de son cheval. Melli vit qu'il portait quelqu'un en croupe. Elle retint son souffle. *Non*. Ce ne pouvait pas être...

Et pourtant, si. C'était Jack, nu à l'exception d'une cotte de mailles qui semblait dans un triste état. Il n'y avait pas un pouce de sa peau qui ne fût brûlé ou noirci par la fumée. Melli se précipita, les yeux remplis de larmes, la gorge nouée. Le monde lui parut soudain un endroit où les miracles devenaient possibles. Et le chevalier blond qui chevauchait à sa rencontre semblait digne, enfin, de tous les dons de Dieu. Elle l'aimait complètement.

Cette nuit-là, alors que l'incendie faisait rage à une lieue au nord, le chirurgien travailla sur Jack. Melli lui tint la main pendant ces longues heures de souffrance, glissant de l'eau entre ses lèvres cloquées, passant de l'onguent sur ses plaies. Son front et ses mains

étaient le plus gravement touchés, mais il avait de nombreuses brûlures moins sérieuses sur l'ensemble de son corps. Un ou deux chevaliers vinrent proposer leur aide et leurs conseils, et Borlin apporta une drogue pour le faire dormir. Melli ne laissa le sommeil la gagner qu'une fois la respiration du jeune homme devenue facile et régulière.

Taol la réveilla à l'aube. « Venez, Melli. Nous devons nous rendre dans la cité.

— Mais... » La jeune femme baissa les yeux sur son giron. La main bandée de Jack reposait contre l'étoffe de sa robe.

« Jack a besoin de sommeil. Vous avez fait votre possible. Chipeur va se charger de veiller sur lui en votre absence. » La voix de Taol était douce, mais ferme. « Il faut que vous m'accompagniez avec le bébé. »

Elle ne discuta pas. Elle avait de nombreuses responsabilités désormais.

Melli prit grand soin de son apparence avant de partir pour la cité. Elle se brossa les cheveux jusqu'à les faire briller, et dissimula ses brûlures sous une couche de poudre et de crème. La fille aînée du tavernier lui avait offert sa plus belle robe d'hiver, quelle enfila sous la tente de Tyren, non sans mal à cause de son bras cassé – mais elle était trop fière pour réclamer de l'aide. Lorsqu'elle finit par ressortir dans le camp, Taol l'attendait avec un magnifique hongre bai. Il venait de l'aider à se hisser en selle quand, à son vif déplaisir, Melli vit nourrice Gralle se joindre à eux.

« Que vient-elle faire avec nous ? siffla Melli à voix basse.

— Elle est la seule personne dans tout Brennes à savoir que c'était Baralis qui avait ordonné l'assassinat du duc. »

Ne trouvant aucune objection valable à cela, Melli se contenta d'un reniflement indigné. « Pas question de lui confier mon bébé. C'est moi qui le porterai. »

Taol éclata de rire. Melli fut frappé par la jeunesse et la joie qu'il affichait ; on aurait presque dit un enfant. « Ma foi, si c'est là votre souhait, il va falloir vous attacher le petit Herbert dans le dos.

— Très bien. » Melli tenta de garder un ton inflexible, mais le sourire de Taol était contagieux et elle capitula. « D'accord, d'accord, nourrice Gralle n'a qu'à le prendre. »

Nourrice Gralle sourit à Taol.

Taol sourit à nourrice Gralle.

Melli leur jeta un regard noir à tous les deux. Puis sourit, dès qu'ils eurent le dos tourné. Elle se sentait follement, totalement heureuse.

Le trajet jusqu'à Brennes leur prit moins d'une heure. Melli chevauchait à la tête d'une colonne de deux cent cinquante chevaliers

et de soixante-dix hommes de Haute-Muraille. Le mot s'était répandu que Baralis et Kylock avaient péri, et faute de chefs pour lui donner des ordres, la cité était en proie au chaos. Une compagnie de heaumes noirs voulut les arrêter à la porte, mais les archers de Valdis en abattirent quelques-uns et leur enthousiasme retomba prestement.

Melli se sentit nerveuse en entrant dans la cité. Rue après rue, les habitants la fixaient du regard, souvent avec une franche hostilité, certains jurant sur son passage. La folle euphorie qu'elle avait éprouvée tantôt s'était évanouie. Elle se sentit dégrisée par la concision des événements : l'avenir d'une grande et vénérable cité gisait dans la balance – son destin dépendait d'elle et de son fils.

La nervosité de Melli se manifesta comme de la fierté. Elle poussa le menton en avant et foudroya du regard ceux qui la maudissaient. Elle avait été l'épouse du duc, avait donné naissance à l'héritier légitime de Brennes – elle avait pleinement le droit d'être ici.

Alors que la colonne débouchait sur une vaste place, Melli aperçut pour la première fois la carcasse fumante qui avait autrefois été le palais ducal. Le bâtiment n'était plus qu'une coquille de pierre. Les murs étaient intacts, mais un trou béant s'ouvrait en son milieu : toutes les boiseries – des poutres aux planchers en passant par le mobilier et les portes – avaient disparu. Parties en fumée, et elle ne le regrettait pas.

S'arrachant à la fascination de ce spectacle, Melli observa autour d'elle une foule se rassembler sur la place. Elle se tourna vers Taol.

« Tant mieux, dit-il. Autant qu'ils soient le plus nombreux possible. »

Melli contempla les centaines de personnes qui bloquaient les rues et les passages, se pressaient autour des fontaines et remplissaient rapidement le moindre pouce de pavé disponible. Elle avait peur maintenant, mais était résolue à n'en rien montrer.

Les chevaliers – resplendissants dans leurs armures de bataille, la lance au poing, sur leurs chevaux fiers et étincelants – formaient un demi-cercle protecteur autour de Melli, Taol et nourrice Gralle. Un éclair de jaune et de noir au sommet d'un toit retint le regard de Melli : les archers de Valdis ne laissaient rien au hasard.

Lorsque la place fut noire de monde, Taol poussa son cheval sur l'estrade qu'on avait dressée à l'entrée de la place. La foule, reconnaissant l'ancien champion du duc, commença à le siffler.

Taol leva les mains. « Silence, ordonna-t-il. Entendez-moi d'abord avant de me condamner. » Sa voix portait jusqu'aux quatre coins de la place, et le bruit de la foule mourut. « Baralis et Kylock sont morts. Tous deux ont péri hier soir dans l'incendie. Votre cité et votre armée ne sont plus entre les mains d'un monarque étranger...

— Pourquoi devrions-nous t'écouter ? s'écria un homme dans les

premiers rangs. Tu as assassiné notre duc.

— Aye », murmurèrent une centaine d'autres.

Le visage de Taol s'assombrit. Il pressa les lèvres comme pour retenir une réponse. D'un geste brusque, il fit signe à nourrice Gralle d'avancer. Melli lui prit le bébé avant qu'elle ne guidât à son tour son cheval sur l'estrade.

Nourrice Gralle arrêta sa monture à côté de celle de Taol et, dressant sa silhouette osseuse sur sa selle, raconta son histoire à la foule. Elle commença par lui raconter comment elle avait surpris le complot de Baralis pour éliminer le duc, l'argent quelle avait vu changer de main, et le vrai nom de l'assassin.

Puis, tandis que la foule murmurait, incrédule, elle parla des douzaines de nobles éliminés et mutilés par Kylock avant d'être jetés dans le lac. Lorsque quelqu'un la traita de menteuse, elle sortit un petit carnet relié en peau de porc et récita les noms un par un. Lorsqu'elle en arriva à « messire Basserol », une voix s'éleva dans la foule :

« Elle a raison. » Un vieillard se fraya un chemin vers les premiers rangs. D'une maigreur effroyable, vêtu de haillons, le malheureux avait perdu la main gauche. Lentement, il grimpa sur l'estrade. « Basserol est mort. »

Taol jeta un coup d'œil vers Melli.

Quelqu'un s'écria d'un ton railleur : « Comment le sais-tu ? »

Se tournant pour affronter la foule, l'homme brandit son moignon. « Je le sais, parce que je suis l'une des victimes de Kylock. » Son regard balaya l'assistance, mettant quiconque au défi de le contredire. Personne ne le soutint. « J'ai partagé la cellule de Basserol. J'étais là quand on l'a emmené, et ses hurlements m'ont tenu éveillé toute la nuit. » L'homme parlait d'une voix grêle, perçante. « Laissez-moi vous dire qu'il n'a pas été le seul. Nuit après nuit, j'ai entendu des hommes hurler, et nuit après nuit, je rendais grâce à Dieu que Kylock ne soit pas venu pour moi. »

La foule était silencieuse désormais. Les gens dansaient d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

« Mais un soir, il est venu, continua l'homme. Un soir, notre roi, notre duc, notre chef de guerre est venu me chercher. »

En entendant le récit du vieil homme, Melli sentit les poils se hérissier sur ses bras. Elle avait la gorge et les lèvres sèches.

« Ficelé et bâillonné, on m'a traîné dans une pièce éclairée comme une tente de chirurgien. Un billot de boucher était posé au milieu. Après le départ des gardes, Kylock a placé mon bras dessus et m'a tranché la main avec un hachoir. »

Un murmure choqué parcourut la foule.

Taol serra la main de Melli. Elle crut qu'elle allait s'évanouir.

L'homme laissa retomber son moignon. « Kylock n'allait pas s'arrêter là, mais on est venu l'avertir que sa présence était requise en haut de manière urgente, si bien qu'on m'a reconduit dans ma cellule. Il ne m'a plus jamais rappelé après ce soir-là – m'avait-il oublié ou voulait-il simplement prolonger mes souffrances, je ne le saurai jamais. » L'homme secoua la tête, et lorsqu'il reprit son discours, ce fut d'une voix vidée de toute énergie. Il paraissait très las et très vieux. « Alors, quoi que vous fassiez aujourd'hui, rappelez-vous une chose : Kylock nous a peut-être conduits à la victoire, mais il nous aurait à coup sûr entraînés sur la voie de la damnation. »

Une larme coula sur la joue de Melli. Elle l'essuya rapidement. De toutes les personnes rassemblées là en ce jour, elle seule savait à quel point le vieillard avait raison.

La foule gardait les yeux baissés ; personne ne prononça une parole.

Melli aurait voulu s'approcher du vieillard, le réconforter. Elle n'était pas la seule : une jeune fille aux cheveux bruns brillants et aux joues roses s'avança pour le prendre par le bras. Sans un regard vers l'estrade, il se laissa entraîner. La foule s'écarta en silence devant le vieillard et la jeune fille. Ils offraient un spectacle d'une tristesse incommensurable, bras dessus, bras dessous, les épaules en contact, l'un s'appuyant sur l'autre.

En les observant, Melli sentit sa gorge se nouer. Combien d'autres personnes dans la cité avaient été victimes de la folie de Kylock ? Combien d'années devraient passer avant qu'elles soient libérées de la mémoire et de la douleur ?

Après quelques minutes de silence, madame Gralle choisit de parler. Se raclant bruyamment la gorge pour s'assurer de l'attention de tous, elle entreprit de raconter à la foule comment Melli avait été emprisonnée au château pendant cinq mois – grosse de l'enfant du duc, et victime de la cruauté de Kylock. La foule l'écoutait, fascinée. Nourrice Gralle en vint à la nuit où Melli avait accouché, et où Baralis lui avait ordonné : *« Dès que l'enfant sera né, emporte-le et étouffe-le. Détruis le corps quand ce sera fait. »*

Un murmure sinistre unit la foule.

Melli frissonna. Elle entendit ces mots comme s'ils sortaient tout droit de la bouche de Baralis. Pour la première fois, elle réalisa à quel danger s'était exposée nourrice Gralle en bravant les ordres de Baralis. Plus tard, lorsque tout serait fini, elle prendrait le temps de la remercier – comme il convenait, et du fond du cœur.

Pour l'instant, cependant, son premier devoir consistait à montrer son fils à la cité de Brennes. Pressant son cheval, elle rejoignit Taol et nourrice Gralle sur l'estrade. Taol lui tint ses rênes pour lui permettre d'élever son bébé de sorte que tous pussent le voir.

« Voyez, clama-t-elle. Voyez le visage de votre futur duc. Voyez le fils du Faucon. »

Beaucoup de gens l'acclamèrent, d'autres la sifflèrent, certains proférèrent des jurons.

« Catin étrangère ! Ce bébé pourrait être celui de n'importe qui ! »

Taol se raidit ; il prit une inspiration pour crier, mais Melli lui posa une main sur le bras. « Non, murmura-t-elle. Laissez-moi régler cela. »

Se retournant vers la foule, elle ôta la chaussette gauche de son fils. Et quand nourrice Gralle se pencha pour l'aider, elle ne la repoussa pas d'une tape sur la main.

« Là ! s'exclama-t-elle en présentant à la foule le nourrisson pied nu et passablement indigné. Contemplez par vous-mêmes la marque du Faucon ! »

La plupart des gens l'acclamèrent, cette fois. Mais Melli ne s'estimait pas satisfaite. Regardant bien en face l'homme qui venait de l'insulter, elle lui fit signe de s'approcher. « Venez donc, beau sire, venez examiner ce bébé de plus près. Frottez sa marque avec votre doigt – afin de vous assurer qu'elle ne s'efface pas. » Des rires fusèrent dans la foule. « Allons, dit-elle en voyant l'autre hésiter, avec une langue aussi prompte, je me serais attendue à des pieds plus rapides ! »

L'homme finit par s'avancer et devint le plus célèbre habitant de Brennes. Tarvold le Bavard, comme il fut surnommé par la suite, entra dans l'Histoire comme le premier à mettre en doute, puis à proclamer la légitimité du fils de Melliandra. Ses paroles : « Aye, les amis, la dame a raison à propos de cette marque – elle ne s'efface pas » déclenchèrent le plus long et le plus vigoureux concert d'acclamations de l'histoire millénaire de la cité.

La tradition retint que ce qui mit fin aux acclamations fut le spectacle de dame Melliandra levant sa paume face à la foule et promettant de rétablir la paix. Tout le monde se calma après cela. Il n'y avait rien d'autre à ajouter.

Épilogue

« Aah, ne seriez-vous pas en train de me dire que non, vraiment, je ne suis pas l'élu ? » Tavalisc tendit sa petite passoire en argent pour prélever une poignée de têtards dans la cuve. La saison de la ponte avait enfin commencé et l'archevêque attendait impatiemment de pouvoir goûter l'une de ses friandises favorites : les larves de grenouilles.

« Eh bien, ainsi que Votre Éminence peut le constater, il existe de grandes différences entre les deux poèmes. » Gamil fit un geste en direction des deux exemplaires de la prophétie de Marod sur le bureau. « La version parvenue entre vos mains était beaucoup plus

tardive que la première, Votre Éminence. Les scribes en avaient modifié les mots, les phrases, le sens.

— Hmm. » Tavalisc inspecta la passoire où s'agitaient les têtards, cherchant ceux qui commençaient à développer des membres. « Ma foi, je n'ai pas de sœur, il ne peut donc s'agir de moi. Et quand bien même j'en aurais une, en tant qu'homme d'Église, il me serait impossible d'envisager de la prendre pour amante.

— Exactement, Votre Éminence. » Gamil prit la liberté de repousser les deux textes sur le côté. Quelques têtards étaient tombés par inadvertance sur le parchemin.

« Ma foi, je ne peux pas dire que je sois surpris, Gamil. Je ne suis pas vraiment déçu non plus. Après tout, l'histoire se termine au mieux : l'adorable dame Melliandra est désormais régente de Brennes, les Quatre Royaumes ont exhumé un vieux cousin du défunt roi Lesketh pour le mettre sur le trône, le Nord est libéré des forces de Kylock et le Sud ne vit plus sous la menace. Je n'aurais pas fait mieux. Même si j'estime qu'une part du crédit me revient.

— Comment cela, Votre Éminence ?

— Eh bien, d'après la rumeur, ce dénouement serait l'œuvre de ce chevalier aux cheveux blonds, et vous savez mieux que quiconque à quel point je l'ai soutenu depuis le début.

— Plaise à Dieu que Votre Éminence ne me soutienne jamais de cette façon.

— Ridicule, Gamil. J'ai rempli mon devoir auprès du chevalier : je l'ai protégé dans mes cachots pendant un an, j'ai suivi ses moindres faits et gestes, j'ai même arraché sa douce amie du ruisseau. » Tavalisc remplit sa cuillère en argent de têtards, pressa le jus d'un citron par-dessus, rajouta un peu de sel et de poivre, puis engloutit le tout d'une bouchée. Saletés de bestioles gluantes ; elles n'avaient guère de goût, en réalité. « De fait, par bien des aspects, *j'étais* l' élu. Qui sommes-nous pour décider que la version récemment altérée d'une prophétie a moins de validité que l'ancienne ? Les mots ne changent pas sans raison, Gamil. Le destin souhaitait m'entraîner dans la danse.

— Pour vous laisser au bord de la piste au dernier moment ?

— Gamil, vous oubliez à quel point j'ai œuvré sans relâche ces deux dernières années pour empêcher Baralis et Kylock d'accéder au pouvoir. » Tavalisc émit un reniflement d'indignation. « Quoi qu'il en soit, dame Melliandra est régente depuis plus de deux mois maintenant, et il est grand temps de lui adresser mes félicitations officielles. Rédigez-moi une lettre appropriée. Procédez aux expressions d'amitié usuelles et ainsi de suite, puis apportez-la-moi afin que je la signe.

— Certainement, Votre Éminence. Mais la dame ne voudra peut-être pas répondre favorablement à vos ouvertures.

— Vraiment, Gamil, tel un archer à la vue basse, vos traits mettent toujours à des lieues de la cible. Nous parlons de chefs d'État désormais ; ces gens ont mieux à faire que de nourrir des querelles mesquines. Rome est puissante, Brennes également – ces deux cités ont besoin de travailler ensemble, et non séparément. Les personnes et les politiques changent, mais la danse du pouvoir se poursuit.

— Votre Éminence est sans conteste le meilleur danseur du bal.

— Merci, Gamil. Lorsqu'on possède mon habileté, on parvient toujours à durer jusqu'à la prochaine danse. » Tavalisc tendit le bol de têtards à son assistant. « Vous pouvez disposer, Gamil. Emportez donc ces têtards avec vous – je commence à les trouver un peu trop gluants à mon goût. »

Alors que son assistant était sur le point de quitter la pièce, une pensée traversa l'esprit de Tavalisc. « Au fait, Gamil, a-t-on retiré le corps de Baralis des ruines du palais ? »

— Je crois que personne ne le sait avec certitude, Votre Éminence. Après tout, rien ne ressemble plus à un tas d'ossements calcinés qu'un autre tas d'ossements calcinés. »

Tavalisc frissonna. « Sortez, Gamil, dit-il. Vous laissez entrer les courants d'air. »

Le soleil brillait entre les volets et pénétrait dans la cuisine du pavillon de chasse de l'ancien duc. Avec la lumière venait une douce brise de montagne, et avec la brise, le parfum des fleurs printanières. Jack sut, comme seul un boulanger pouvait le savoir, que le parfum, la brise et la lumière se retrouveraient tous les trois dans sa pâte.

Pour la première fois depuis des mois, Jack préparait du pain. Il s'était réveillé avec un vif désir de sentir la farine entre ses doigts, de prendre la levure dans ses mains en coupe et de pétrir la pâte sous ses phalanges. Il travaillait rapidement, ses mains se rappelant des gestes que son esprit avait oubliés depuis longtemps. Ses brûlures ne le dérangeaient presque plus. Il sentait parfois une raideur là où les cicatrices tendaient sa peau, et il avait perdu un peu de sensibilité au bout de ses doigts, mais les ampoules avaient toutes disparu et une nouvelle peau rose recouvrait la chair auparavant à vif. Il avait eu de la chance, à bien des égards.

Mettant la pâte à reposer dans un saladier, il la recouvrit d'un torchon humide. C'était la deuxième levée, de sorte qu'elle serait prête à aller au four dans moins d'une heure.

Cela fait, Jack contourna la table en frottant la farine qu'il avait sur les doigts. S'étant réservé l'autre bout du plan de travail pour écrire, non pour cuisiner, il s'assit sur le banc devant le carré de parchemin, le buvard, l'encre et la plume. Cette dernière lui parut étrange dans sa main, petite, peu commode à manier ; il y avait trop

longtemps qu'il n'en avait plus tenu une. En la retournant entre ses doigts, Jack ne put s'empêcher de se rappeler la toute première fois qu'il avait écrit avec une plume, tant d'années auparavant dans le bureau de Baralis, le jour où Lesketh avait reçu une flèche.

Il se surprit à sourire à cette évocation. Il l'ignorait à l'époque, mais cet après-midi clair et froid avait marqué le commencement de tout. Toute la peur, la folie et le triomphe prenaient leur source dans cette journée.

Les peines de cœur également.

Jack trempa la plume dans l'encrier et testa sa souplesse à la marge du parchemin. *Tarissa*. La pointe était fine et nette. Jack effaça le nom qu'il avait griffonné, puis le réécrivit de sa meilleure écriture au sommet de la lettre.

Chère Tarissa,

S'arrêtant pour repousser une mèche qui lui tombait dans les yeux, Jack prit une longue, longue inspiration. L'entreprise s'annonçait plus difficile que prévu. Au beau milieu de la nuit, il était parvenu à se convaincre que, s'il se réveillait très tôt et s'é pulsait suffisamment au travail, les mots couleraient d'eux-mêmes sous sa plume quand viendrait l'heure de se mettre à écrire.

C'était une erreur, naturellement. Il en commettait si souvent que par moments, il se demandait comment il parvenait à s'en extirper Malentendus, incompréhensions et erreurs de jugements n'avaient cessé de le poursuivre tout le long du chemin.

Pendant les sept dernières semaines, Jack avait séjourné dans le pavillon de chasse de l'ancien duc. Seul, à l'exception d'un vieux gardien qui aérail les pièces et allumait le feu, il avait eu tout le loisir de réfléchir La prophétie de Marod, la lettre de sa mère, la réticence de Tarissa à évoquer ses origines, tout cela réclamait réflexion. Il ne voulait pas commettre de nouvelles erreurs.

Maintenant, alors que l'heure était venue pour lui de quitter les lieux, Jack croyait avoir enfin trouvé la réponse à une énigme qui avait longtemps occupé son esprit : Tarissa et lui avaient le même père.

Dont l'amante sera la sœur. Ce vers lui trotait dans la tête depuis cette longue nuit au palais. Dédaignée tout d'abord, elle l'avait asticoté de loin jusqu'à ce qu'il fût incapable de l'ignorer plus longtemps. Tarissa était sa demi-sœur ; une enfant illégitime du roi – tout comme lui-même. Cela expliquait tant de choses : la haute naissance de Magra, son amertume, son exil loin des royaumes. Même la lettre de sa mère y faisait indirectement allusion : « *Comme tout le monde, j'avais entendu dire que le roi avait commerce avec d'autres*

femmes... »

Soudain fatigué, Jack ferma les yeux. Aussitôt, une image lui apparut dans le noir, sans qu'il l'appelle : la clairière où Tarissa lui avait avoué son amour Jack revoyait les branches du saule qui traînaient dans l'eau, humait le parfum des jonquilles ondulant sous la brise. Il se revit en train de plonger son regard dans l'eau claire et de prendre le reflet de Tarissa pour le sien.

Il cligna des yeux pour chasser cette image. Une vague douleur, essentiellement de la tristesse, tendit les muscles de sa poitrine. Ils se ressemblaient tellement ; pourtant, ni l'un ni l'autre ne s'en était aperçu.

Jack reprit la plume, en se demandant par où commencer. Comment formuler ce qu'il avait à dire ? Existait-il une manière de le rédiger qui ne rallumerait pas la souffrance de Tarissa ? Jack tourna et retourna plusieurs phrases d'introduction dans sa tête, mais aucune ne lui semblait convenir. Après être restée sans nouvelles de lui depuis si longtemps, après qu'il fut sorti de sa vie en se drapant dans sa dignité offensée, alors quelle l'avait supplié de rester, qu'aimerait-elle entendre de lui ?

Jack s'étira dans son fauteuil, en réfléchissant. Des particules de poussière et de farine flottaient dans la lumière oblique du soleil du matin qui fendait la cuisine en deux. Après les avoir regardées monter et descendre pendant un moment, chaque particule parfaitement distincte et empruntant pourtant le même chemin que les autres, Jack se pencha en avant et se mit à écrire.

Je t'écris cette lettre pour de nombreuses raisons, mais avant tout pour te dire combien je suis désolé. Je n'aurais jamais dû me détourner de toi ce jour où je me suis battu contre Rovas. Je sais que tu ne mentais pas quand tu disais m'aimer...

Les mots s'écoulèrent de Jack. L'encre formait un ruban noir étincelant qui se déroulait sous sa plume. Il savait quoi dire, et comment le dire. Il n'avait pas besoin de grandes phrases ou de sentiments ampoulés, il lui suffisait de dire la vérité. C'était ce qu'il aurait voulu s'il s'était trouvé dans les souliers de Tarissa. C'était ce qu'il avait recherché toute sa vie.

Jack resta assis à écrire pendant une heure, parlant de pardon, d'amour et d'amitié. Il indiqua à Tarissa ce qu'il croyait avoir deviné de leurs origines communes ainsi que ce qu'il avait appris sur sa propre mère. Aussi convaincante que parût son argumentation, une part de Jack ne pouvait s'empêcher d'espérer qu'il se trompait, de sorte qu'à la fin de la lettre, il ajouta une phrase supplémentaire stipulant que Tarissa pourrait toujours le contacter par l'entremise de Lent-Goupil, à Annis, au cas où il aurait commis une terrible erreur. Il

signa rapidement, décidé à ne pas s'appesantir sur ce fragile espoir. Ils avaient leur propre vie à mener, désormais – tous les deux.

Pendant qu'il écrivait, la pâte avait levé jusqu'à former une belle boule sous le torchon. Jack tamponna et plia sa lettre, puis la glissa dans sa tunique avant de découper la pâte en plusieurs miches. Maintenant qu'il en avait fini, il se sentait la tête plus légère. Il quitterait le pavillon ce jour même, abandonnant la vie qu'il menait là pour en démarrer une nouvelle ailleurs. Il avait eu raison de rédiger cette lettre : c'était à la fois une explication, des excuses et des adieux.

Jack modela ses miches, les déposa sur sa palette farinée, puis les glissa dans le four. Alors qu'il refermait la porte du four, il entendit un bruit de sabots sur le sentier. Quelques instants plus tard, Chipeur faisait irruption dans la cuisine.

« Salut, Jack ! Comment vas-tu, mon vieil ami ?

— Chipeur ! » Jack était sincèrement surpris. Il n'avait pas vu le jeune voleur depuis plusieurs semaines. « Je ne m'attendais pas à te voir ici. Taol et Melli sont-ils avec toi ?

— Taol, oui. » Chipeur s'avança nonchalamment vers la table où Jack avait préparé la table et se mit à tripoter tous les objets qu'il y trouva. « Nous partons pour le Sud – vers Rorne. Nous avons juste fait un crochet pour te dire au revoir. »

C'était donc la journée des adieux. Jack jeta un coup d'œil vers la porte où son baluchon l'attendait. « Alors, quelles affaires vous ramènent à Rorne ? »

Chipeur passa le doigt dans la couche de farine étalée sur la table. « Eh bien, je ne voudrais pas parler pour Taol, mais en ce qui me concerne, j'espère bien progresser dans le monde. À mon dernier passage à Rorne, j'ai reçu une offre très intéressante. Vraiment très intéressante. Le Vieil Homme voudrait m'offrir une place dans son organisation. Tu sais, l'aider en ce qui concerne ses finances personnelles, ce genre de choses. » Il attendit un moment pour donner le temps à Jack de prendre un air impressionné. « Évidemment, j'apprécierais que tu gardes ça pour toi.

— Évidemment.

— Jack ! » Taol franchit la porte, traversa la cuisine en deux enjambées et serra Jack dans ses bras à l'étouffer. « Je suis heureux de te revoir, mon ami. »

Jack contempla le visage du chevalier. La dureté, la tension qui s'y lisaient autrefois avaient complètement disparu. C'était un homme nouveau qui se tenait devant lui.

« J'en suis heureux, moi aussi », dit-il avec une sincérité que les mots ne pouvaient espérer traduire.

Les deux hommes restèrent ainsi, à se regarder dans les yeux, pendant un moment. Jack eut l'impression que Taol l'étudiait,

cherchant des traces de blessures... ou des signes de guérison. Après un moment il hocha la tête, visiblement satisfait par son examen. « Chipeur t'a-t-il appris où nous allions ? »

— Oui, mais il ne m'a pas dit pourquoi. »

Taol eut un sourire d'enfant de chœur qui a fait une farce. « Je crois qu'il est grand temps que quelqu'un se charge de remettre l'archevêque de Rorne à sa place. »

Jack sourit, gagné à son tour par la bonne humeur. « Et quelle serait cette place, selon toi ? »

— Je ne suis pas difficile – les égouts ou la rue, les deux me conviennent tout à fait. » S'emparant d'un morceau de fromage qui traînait sur la table, Taol mordit dedans. Jack remarqua qu'il portait un nouveau cercle sur l'avant-bras : cela lui en faisait trois désormais, le plus récent bordé de rouge, signe qu'on l'avait marqué récemment. La cicatrice blafarde qui avait barré ses cercles autrefois s'était totalement effacée. « Sérieusement, j'emmène un détachement de chevaliers jusqu'à Rorne. Chipeur connaît une ou deux choses au sujet de l'archevêque susceptibles – comment dire ? d'accélérer le départ de Son Éminence. »

Chipeur se dirigea vers la porte de derrière. « Ne va surtout pas raconter que c'est moi qui l'ai dénoncé, Taol. Cela ruinerait ma réputation. » Là-dessus, il sortit dans la cour et les champs qui s'étendaient au-delà.

Jack le regarda s'éloigner. « Que deviendra Melli en ton absence ? » demanda-t-il en se retournant vers Taol quelques minutes plus tard.

Le chevalier se passa les doigts dans les cheveux. « Tu sais à quel point elle peut se montrer têtue, Jack. Elle m'a pratiquement contraint à prendre la tête de la chevalerie – elle m'a même libéré de mon serment. » Taol secoua la tête, souriant avec tendresse. « Elle a raison, cependant ; se débarrasser de Tyren ne suffit pas. Il reste beaucoup de choses à faire à Valdis, des choses pour lesquelles je pense pouvoir apporter mon aide. Il fut un temps où un homme était fier de se proclamer chevalier : j'aimerais revoir ce temps-là.

— Je te crois capable de le faire revivre.

— Je l'espère. » La voix de Taol était douce. « J'espère vraiment en être capable.

— Ainsi donc, Melli et toi... » Jack laissa sa phrase en suspens lorsqu'il réalisa qu'il ne voyait aucun moyen de la conclure poliment.

« N'allons pas nous marier. » Le sourire revint aux lèvres de Taol. « Enfin, rien n'est définitif, tu sais. Après tout, j'ai parlé d'apporter des changements. » Ses yeux bleus pétillèrent plus vivement que Jack ne les avait jamais vus.

« Tu veux dire...

— Oui. J'ai toujours pensé que cette règle interdisant aux chevaliers de prendre femme était absurde. Donne-moi un an ou deux, et je suis sûr que je réussirai à faire des émules.

— J'en suis convaincu. » Les deux hommes s'esclaffèrent. L'enthousiasme de Taol était contagieux.

« Ainsi, tu pars, toi aussi ? fit Taol en indiquant le baluchon de Jack d'un coup de menton.

— Oui. Je me rends à Annis. Il y a un homme que je dois voir là-bas – un certain Lent-Goupil. Il avait commencé à m'enseigner deux ou trois choses, mais je me suis enfui avant qu'il puisse terminer. Je crois qu'il est temps que je retourne là-bas apprendre quelque chose.

— Reviendras-tu quand ce sera fait ? »

Jack secoua la tête. « Je ne sais pas. Je pense voyager un peu pour commencer, voir du pays, d'abord à l'ouest, jusqu'à Silbur, puis au sud, vers Isro. »

Taol se détourna face à la fenêtre. Quand il parla, ce fut d'une voix basse et rauque. « Nous serons séparés longtemps, alors. »

Jack éprouva comme un pincement au cœur. Taol et lui étaient liés l'un à l'autre de tant de manières : par la prophétie, les rêves, les aventures qu'ils avaient partagées. Et par le sang. Jack se souvint de leur première rencontre dans la cave à vin de Cravin. Ils étaient unis par le sang également.

Il semblait difficile de croire que l'heure était venue pour eux de se séparer. Il devait tant à Taol. Le chevalier lui avait sauvé la vie, non pas une fois, mais deux, et l'avait guidé sur le chemin de la vérité. Il avait toujours été là quand Jack avait eu besoin de lui.

Jack prit une brève inspiration et demanda à Taol : « Qu'est-ce qui t'a décidé à venir me rechercher cette nuit-là, au palais ? »

Taol continua à regarder par la fenêtre. Sa réponse tomba aussitôt, comme si ses pensées avaient suivi le même cheminement que celles de Jack. « Je ne sais pas exactement. Après avoir tué Tyren, je suis resté prostré dans la tente pendant des heures, à dormir, à rêver tout éveillé, à songer à ma famille. De là, mes pensées se sont portées vers toi, et j'ai senti... » Taol haussa les épaules. « Ce n'était pas du chagrin, juste un sentiment d'absence qui refusait de s'estomper. L'instant suivant, je me retrouvais au beau milieu du camp, en train d'organiser une expédition dans le palais. Tout s'est déroulé très vite ; comme j'avais le sang de Tyren partout sur mes vêtements, quelqu'un m'a prêté un habit de chevalier, et puisque bon nombre des hommes de Maybor étaient blessés, quelques chevaliers ont proposé de nous accompagner. Une heure plus tard, nous étions au cœur du palais.

« Je ne savais pas si tu étais encore vivant, jusqu'à ce que nous découvrions une fille en robe verte ficelée et bâillonnée dans les souterrains. Elle nous a dit qu'elle avait été attaquée par un grand

gaillard aux cheveux châains. Après cela, rien ne pouvait plus nous arrêter. » Taol fit un petit geste modeste avec la main.

« Vous êtes arrivés juste à temps. » Jack ne conservait que des souvenirs fragmentaires de cette nuit, mais la vision de Taol s'approchant pour le rattraper alors qu'il tombait lui resterait jusqu'à la fin de ses jours. Tant de flammes, de lumière et de souffrance, et au milieu de ce chaos avait surgi Taol.

Les yeux bleus de Taol croisèrent son regard. « J'ai été béni cette nuit-là, Jack. Nous l'avons tous été. »

La vérité de ces paroles mit un terme à la conversation pour un temps, et Jack retourna à ses pains tandis que Taol contemplait par la fenêtre la prairie verdoyante en contrebas. Lorsque le chevalier reprit la parole, le sujet, quoique différent, demeura essentiellement le même. « Finaud a retrouvé La Bousille en train d'errer dans les rues voilà deux semaines. Il était resté au cachot pendant Bore sait combien de temps, et quand l'incendie s'est déclaré au palais, le geôlier n'a pas eu d'autre choix que de libérer tous les prisonniers. La Bousille a profité de la confusion pour s'échapper. »

Tant de personnes avaient été bénies cette nuit-là. Tant de miracles distincts avaient eu lieu au sein de l'ensemble. Jack ferma les yeux un moment, songeant à quel point tout s'était joué à peu de chose. Bien qu'il se sentît plus abasourdi que joyeux, il sourit et dit : « Ainsi, Finaud et La Bousille font de nouveau la paire, hein ?

— À la plus grande consternation de la gent féminine de Brennes », confirma Taol avec un petit rire, tandis qu'il appelait Chipeur d'un geste à travers la fenêtre. Se retournant vers Jack, il annonça : « Nous allons partir, maintenant. Nous avons une longue journée de cheval devant nous. » Encore une fois, il le fixa de cet œil scrutateur avec lequel il l'avait regardé quelques minutes plus tôt ; si ce n'est que cette fois, il y avait de la tristesse au cœur de l'examen. « Si tu as des ennuis, envoie-moi un message et je viendrai. Si la solitude te pèse, fais-moi chercher, et nous voyagerons ensemble de nouveau. »

Jack ne répondit rien. Il ne voulut pas se risquer à parler.

Une minute plus tard, Chipeur apparut à la fenêtre. Son regard jeune et vif saisissant aussitôt la nature particulière du silence qui planait entre eux, le gamin entreprit d'égayer l'atmosphère dans la mesure de ses moyens. « Quand ce voyage sera terminé, déclara-t-il, je jure sur le tombeau de la mère de Martinet de ne plus jamais remettre les fesses sur un cheval. Je ne comprendrai jamais pourquoi quiconque voudrait voyager de cette manière au lieu de naviguer en haute mer »

Jack et Taol échangèrent un regard, puis s'esclaffèrent avec une joie simple.

« Allons, dit Taol en posant la main sur l'épaule de Jack, il est

temps de partir Prends soin de toi, mon ami. Mes pensées t'accompagnent.

— Les miennes également. » Jack aurait voulu en dire davantage, remercier Taol pour tout ce qu'il avait accompli et tout ce qu'il avait offert, mais quelque chose dans le visage du chevalier l'en dissuada. Il n'y aurait jamais besoin de remerciements entre eux.

Jack fit le tour du pavillon pour les voir partir. Taol ressemblait exactement à l'image que Jack avait toujours eue d'un chevalier : blond, énergique, sûr de lui. Levant son bras fraîchement marqué en signe de salut, Taol fit volter son cheval et s'éloigna.

Jack avala sa salive, déchiré entre la tristesse et la joie. Il regarda les deux cavaliers disparaître au loin dans l'ombre vert foncé des sapins. Il plissa les yeux pour mémoriser les moindres détails et les enfouir précieusement au fond de son cœur. Lorsqu'il n'y eut plus rien à voir, le jeune homme retourna à l'intérieur du pavillon.

L'arôme du pain frais emplissait la cuisine. Jack sortit les miches du four et les mit à refroidir sur la table. Il s'assit un instant pour regarder la vapeur monter de la croûte, puis, pris d'une soudaine envie de départ, se dirigea vers la porte. Il laisserait cette journée à l'intention du gardien.

Son baluchon sur l'épaule, il sortit dans le soleil de midi. Il avait envie de marcher un peu, aussi mena-t-il son cheval par la bride du sentier jusque dans la prairie. Le vent soufflait des montagnes, doux, frais et parfumé. Des insectes bourdonnaient, des petits oiseaux chantaient dans les fourrés et un faucon solitaire cerclait très haut dans le ciel. Le soleil réchauffait la nuque et la joue de Jack, l'herbe craquait sous ses pieds. La lettre destinée à Tarissa embrassait doucement son cœur tandis qu'il suivait les traces de Taol jusqu'aux sapins. Le temps qu'il atteigne l'orée de la forêt, l'ombre avait tourné de l'ouest vers l'est, et bien que son hongre se montrât enclin à prendre la piste de l'est laissée par les chevaux de Taol et de Chipeur, Jack le dirigea plein sud. Il avait envie de voyager seul pour un temps.

Fin

*Achevé d'imprimer en janvier 2008
par Bussière
pour le compte des éditions Calmann-Lévy
31, rue de Fleurus 75006 Paris*

Photocomposition Asiatype

N° d'éditeur : 14421/02
N° d'imprimeur : 074288/4
Dépôt légal : janvier 2008
Imprimé en France